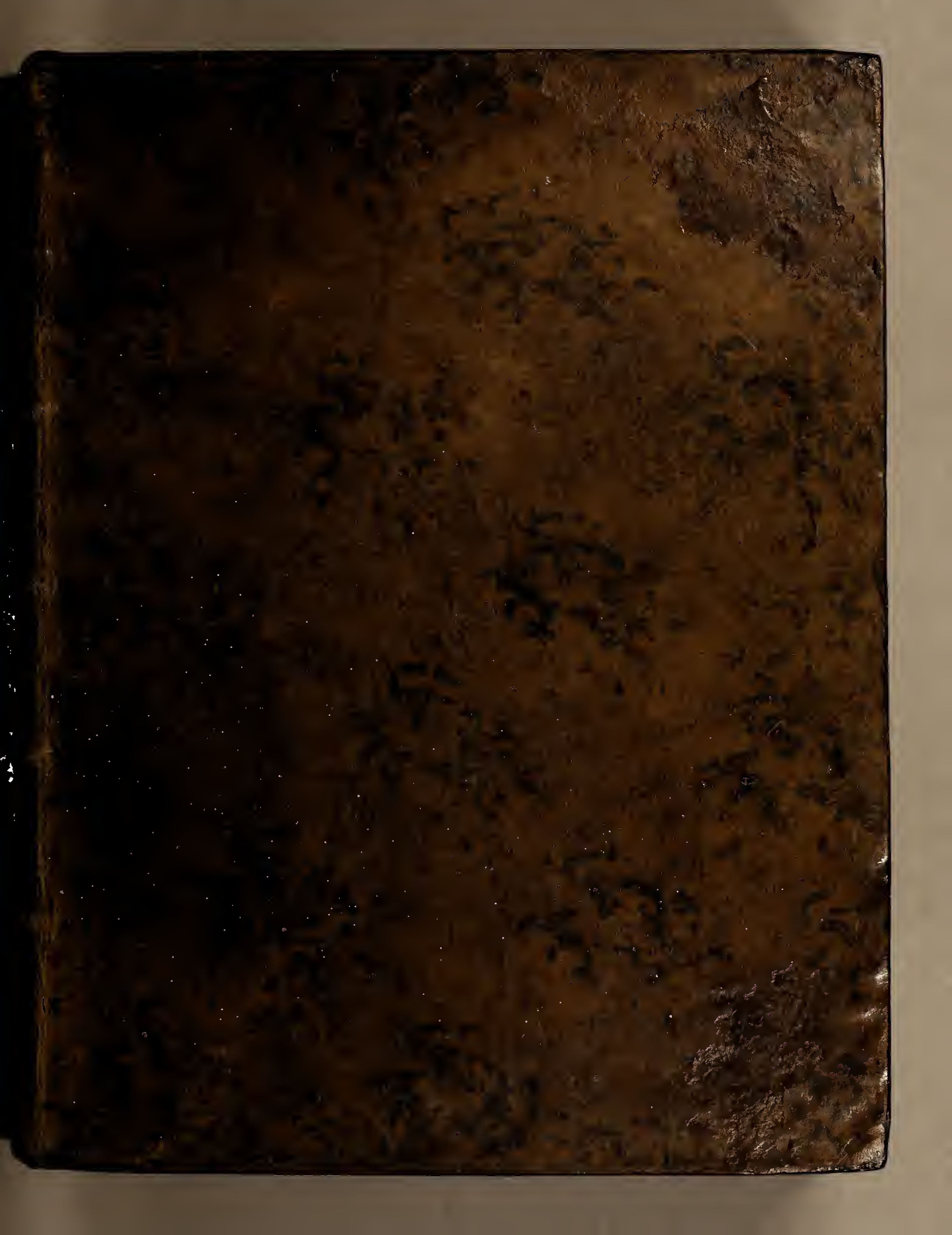




M. Fournier de Clusine, Ingénieur.



VOYAGE

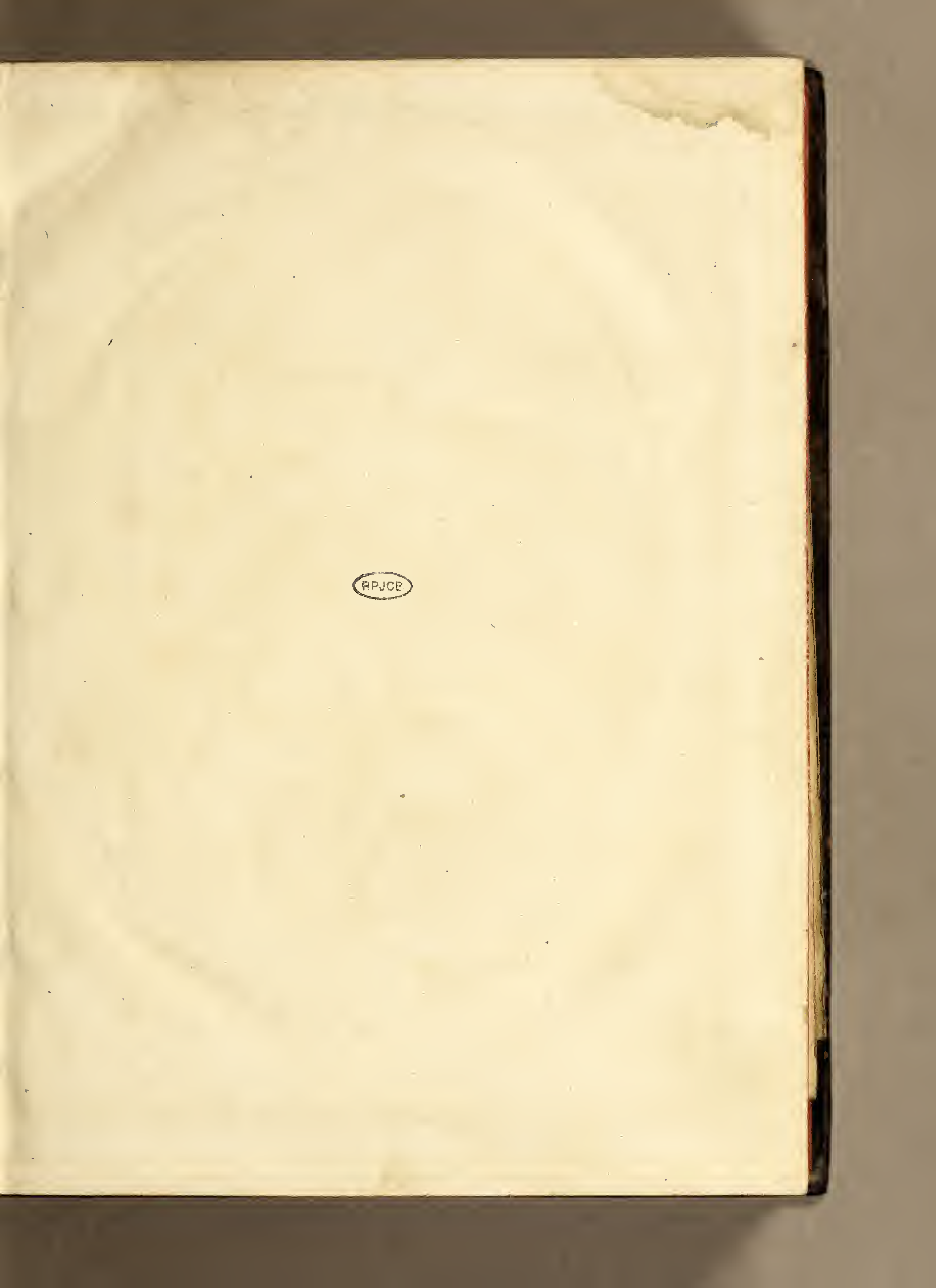
DANS

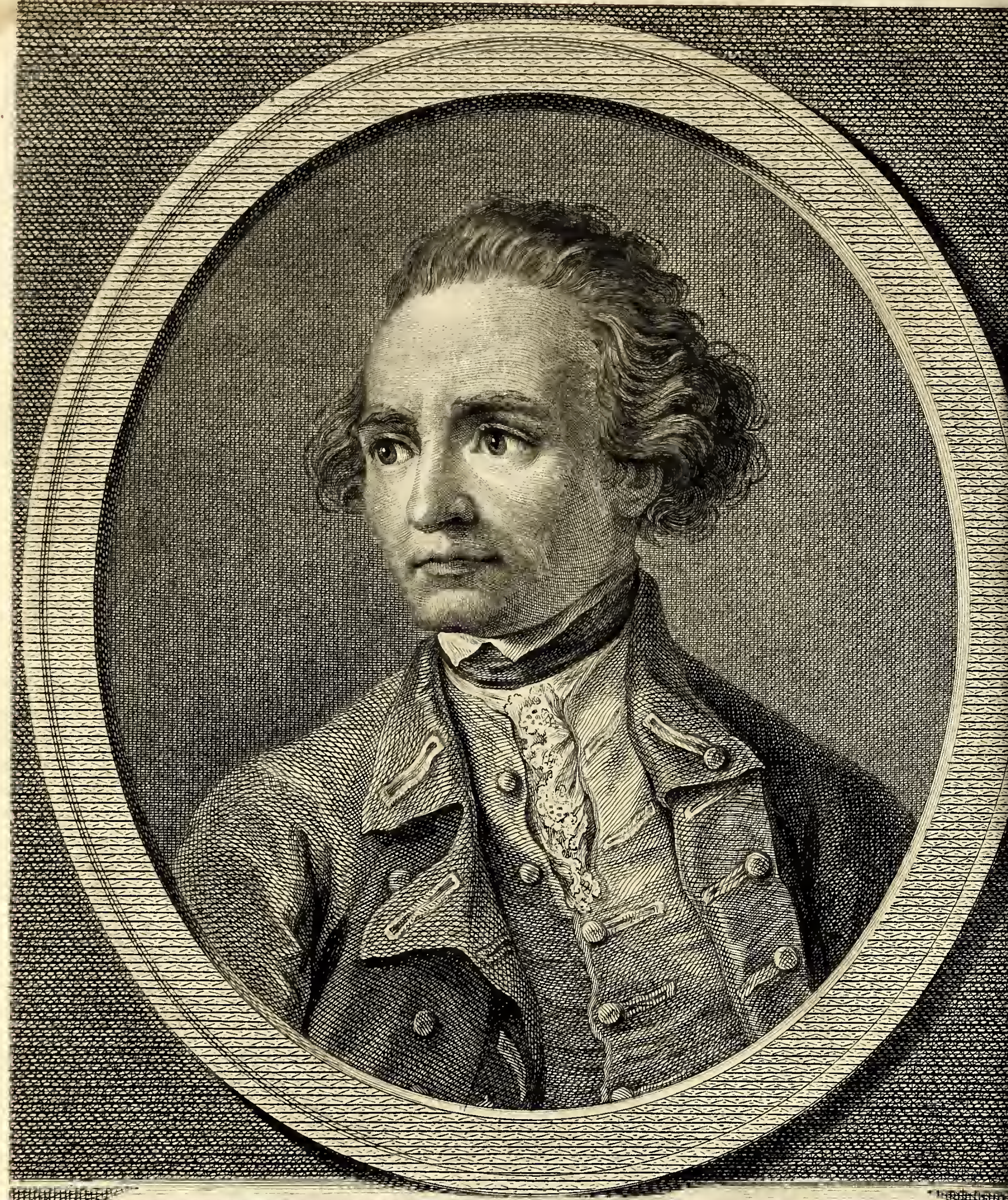
L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME PREMIER.


RPJCB



LE CAP^{NE}. JACQUES COOK

Membre de la ſocieté Royale de Londres.

Benard Dir

VOYAGE
DANS
L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,
ET
AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE ROI, *L'AVENTURE*, & *LA RÉSOLUTION*, en 1772, 1773, 1774 & 1775.

Écrit par JACQUES COOK, *Commandant de* la Résolution;

Dans lequel on a inséré

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, dessinés pendant l'Expédition, par M. HODGES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

AVIS AU RELIEUR,

Et Explication des Cartes, Planches & Portraits qui se trouvent dans cet Ouvrage.

TOME PREMIER.

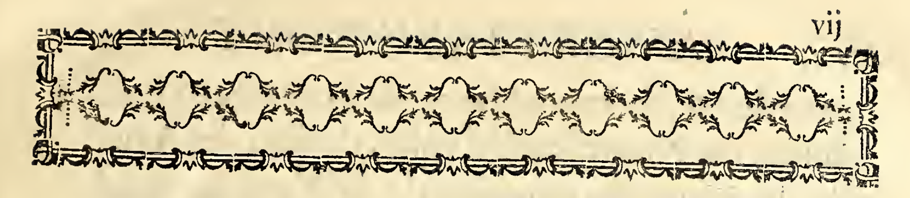
Planches, &c.

TOME II.

Planches, &c.

TOME III.

TOME IV.



AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

L'Europe connoît déjà le ſuccès de cette ſeconde Expédition de M. Cook, plus extraordinaire encore que la premiere. C'eſt un beau ſpectacle de voir ce Navigateur intrépide tenter l'approche du Pole Auſtral dans toute la circonférence du Globe; &, après avoir été repouſſé de tous côtés par les glaces, parcourir tous les Parages de la Mer du Sud, aller & revenir pluſieurs fois ſur ſes traces, afin d'en découvrir & d'en reconnoître toutes les terres, ſans ſe laſſer jamais des obſtacles, & ſans que de nombreuſes découvertes puiſſent le contenter.

La Postérité remarquera, peut-être avec étonnement, qu'il a découvert plus de contrées dans la Mer Pacifique & la Mer Atlantique, que tous les autres Navigateurs enſemble; car, ſans parler de celles de ſon premier Voyage, il nous a procuré,

par celui-ci, la connoiſſance de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des Iſles des Amis, de la Nouvelle-Géorgie, de la Terre de Sandwich, de la Thulé Auſtrale, de la Terre du Saint-Eſprit, dont Quiros n'avoit pas fait le tour, &c. &c.

Il n'a rien négligé de tout ce qui peut intéreſſer les Sciences naturelles, & la Navigation & la Géographie en particulier; il a étudié, avec la plus grande exactitude, les mœurs des différens Inſulaires, & il a eu occaſion de rectifier, ſur cette matiere, quelques erreurs de la Relation de ſon premier Voyage.

Ce second Voyage de M. Cook, écrit par lui-même, eſt un monument trop précieux, pour oſer l'altérer: on l'a traduit ſans y changer un ſeul mot. On a conſervé tous les détails nautiques; s'ils ne ſont pas toujours intéreſſans pour le Lecteur, ils ſont intéreſſans pour les Marins.

Le Parlement d'Angleterre ayant envoyé MM. Forſter comme Naturaliſtes & comme Philoſophes, à la ſuite de l'expédition, M. Forſter le fils a publié une autre Relation en deux Volumes *in*-4.°,

in-4.° Le Traducteur en a tiré tout ce qui n'eſt pas dans celle de M. Cook, & il a fait un enſemble des deux Ouvrages, en diſtinguant par des guillemets ce qui eſt de M. Forſter. Le Lecteur trouvera, ſans doute, qu'on a eu raiſon de ſe livrer à ce pénible travail, qui a dû amener des Récits & des Tableaux intéreſſans. L'auſtérité & la ſimplicité touchante du Capitaine contraſtent heureuſement, avec la chaleur, l'imagination & les grâces de M. Forſter. Ce qu'on lira de ce dernier, ſuffit pour donner une haute idée de ſes talens.

On avoit d'abord réſolu, en Angleterre, de publier les deux Relations, ſous la forme qu'on leur donne ici : des raiſons de vanité & d'intérêt ne l'ont pas permis (*a*) ; quoique ce fût la ſeule méthode d'éviter les répétitions.

Quand il s'eſt rencontré de petites différences entre M. Cook & M. Forſter, le Traducteur a ſuivi celui qu'il a jugé le plus exact : pour la meſure avec les Baromètres & les Thermomètres, par exemple, il a adopté quelquefois les réſultats de

(*a*) *Voyez* l'Extrait de la Préface de M. Forſter.

M. Forſter plutôt que ceux de M. Cook. Il y a de tems en tems, ſur des détails de faits, d'autres différences peu conſidérables, qu'on a conſervé pour montrer la maniere de voir des deux Hiſtoriens.

LE TRADUCTEUR a été plus embarraſſé pour les noms des Iſles & les termes des Langues de la Mer du Sud que M. Cook & M. Forſter n'écrivent preſque jamais de la même façon. Afin que le diſcours fût d'accord avec les Cartes, on a ſuivi l'orthographe de M. Cook, quoiqu'elle ne ſoit peut-être pas la plus juſte; cependant lorſque c'eſt M. Forſter qui parle, on a ſouvent orthographié les mots à ſa maniere. Il remarque que M. de Bougainville eſt, de tous les Navigateurs Européens, celui qui a le mieux ſaiſi l'expreſſion de *Taïti.* Dans la traduction du premier Voyage de M. Cook, on a écrit Otahïti ſuivant la maniere Angloiſe; mais, dans celle-ci, on écrit Taïti, Taïtiens, ou O-Taïti, ou O-Taïtiens; l'O eſt l'article.

LA PARTIE nautique a été traduite avec le plus grand ſoin, & le Traducteur eſpere qu'il n'y aura point de fautes.

On a déja publié en Angleterre cinq Ouvrages relatifs à cette seconde Expédition de M. Cook, & il y en a une sixième sous presse : 1.° Forster, *nova genera Plantarum*, un *Vol*. M. Forster y expose ses découvertes botaniques dans une langue connue de tous les Naturalistes. 2.° La Relation du Voyage écrite par le Capitaine lui-même. 3.° La Relation du Voyage écrite par M. Forster le fils. 4.° Observations Astronomiques, &c. faites par M. Wales & M. Bayly, envoyés, l'un sur *la Résolution*, & l'autre sur *l'Aventure*, comme Astronomes, un *Vol. in*-4.° Les Tables précieuses que contient cet Ouvrage n'ont pas besoin d'être traduites ; car il est aisé de les consulter dans l'original ; mais ce Livre est précédé d'une Introduction, qui traite des Instrumens Astronomiques dont on s'est servi dans l'expédition de l'Histoire, de l'invention, des progrès, & de l'état actuel des instrumens Astronomiques, &c. On a traduit ce morceau, & il se trouve à la fin du quatrieme Volume. 5.° Un Discours sur les moyens de conserver la santé des Marins, d'après les précautions prises par M. Cook, prononcé à la Société Royale ; on l'a traduit également, & il se trouve aussi dans le quatrieme Volume. 6.° M. Forster, le pere, imprime actuellement à Londres, un Volume *in*-4.° intitulé :

Obſervations ſur les Sciences naturelles, ſur la formation, le ſol, les productions des Iſles, les glaces, les météores obſervés en mer, les mœurs, la civiliſation des Inſulaires, &c. C'eſt un Réſultat général de tout le Voyage.

La traduction de ce cinquieme Volume eſt ſous preſſe, & elle paroîtra inceſſamment.

On ne peut trop remercier l'Angleterre qui ordonne des Expéditions ſi éclatantes & ſi utiles, & qui répand chez tous les Peuples les découvertes de ſes Navigateurs, tandis que d'autres Puiſſances en font un ſecret. M. Cook eſt parti depuis deux ans pour un troiſieme Voyage encore plus périlleux que les deux premiers; on croit qu'après avoir parcouru de nouveau les Mers du Sud, il tentera ſon retour en Europe, le long des Côtes du Kamchatka, & de la Sibérie, & qu'il eſſaiera d'approcher du Pole Boréal. Puiſſe-t-il échapper aux dangers qui l'attendent, &, couvert de gloire, ramener dans ſa Patrie ſes Vaiſſeaux triomphans!



INTRODUCTON



INTRODUCTION
GÉNÉRALE.

Les Puissances & les Savans de l'Europe cherchent, depuis long-temps, à découvrir ſi la portion de l'Hémiſphere auſtral qu'on n'a point reconnu, n'eſt qu'une immenſe plage d'eau, ou ſi elle renferme un autre Continent, comme la Géographie ſpéculative ſemble l'indiquer.

En ordonnant le Voyage, dont on publie ici la Relation, Sa Majeſté a eu pour premier objet de fixer l'opinion ſur une matiere ſi curieuſe & ſi importante.

Afin de donner au Lecteur une idée nette de cette expédition, & le mettre en état de juger plus exactement quel en a été le ſuccès, il eſt néceſſaire de rappeller les différens Voyages entrepris, avant le mien, pour faire des découvertes dans l'Hémiſphere auſtral.

Ann. 1519. Magellan.

Ferdinand Magellan, Portugais au ſervice d'Eſpagne, fut le premier qui traverſa la mer Pacifique. Après avoir appareillé de Séville avec cinq vaiſſeaux, le 10 Avril 1519, il découvrit le Détroit qui porte ſon nom, & entra, le 27 Novembre, dans la mer du Sud.

Il découvrit dans cette mer deux Iſles inhabitées, dont on ne connoît pas bien la poſition. Il paſſa enſuite la Ligne, découvrit les Iſles des Larrons, & s'avança enſuite juſqu'aux Philippines, ſur l'une deſquelles il fut tué dans une eſcarmouche avec les Naturels du Pays.

Son vaisseau, appellé *la Victoire*, fit le premier tour du monde, & ce fut le ſeul de l'Eſcadre qui ſurmonta les dangers & les obſtacles de ſon héroïque entrepriſe.

Après que Magellan eût montré la route, les Eſpagnols firent pluſieurs voyages d'Amérique à l'Oueſt, avant celui d'Alvaro Mendana de Neyra, en 1595, le premier dont on puiſſe avec exactitude ſuivre la route; car on ne connoît pas aſſez préciſément les expéditions antérieures. On ſait cependant, en général, qu'ils découvrirent alors

la Nouvelle-Guinée, les Isles de Salomon, & plusieurs autres. ANN. 1519. Magellan.

LES GÉOGRAPHES different beaucoup sur la position des Isles Salomon, qui très-probablement ne sont rien autre que le grouppe, qui comprend ce qu'on a depuis nommé Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande, &c.

MENDANA fit voile de Callao avec quatre vaisseaux, le 9 Avril 1595, dans le dessein de reconnoître ces Isles; & il découvrit, en cinglant à l'Ouest, les Marquises par 10^{d} de latitude Sud; — l'Isle de Saint-Bernard, qui me semble avoir été nommée Isle du Danger, par le Commodore Byron; — ensuite l'Isle Solitaire par 10^{d} 40$'$ de latitude Sud, & 178^{d} de longitude Ouest; — & enfin Santa-Cruz qui est certainement celle que le Capitaine Carteret appelle *Isle d'Egmont.* 1595. Mendana.

MENDANA mourut dans cette derniere Isle, avec la plupart de ses Compagnons, & Pedro Fernandez de Quiros, premier Pilote, conduisit à Manille les restes malheureux de l'Escadre.

ON CHARGEA le même Quiros d'une autre expédition, uniquement pour découvrir un Con- 1605. Quiros.

Ann. 1605. Quiros.

tinent auſtral, & il ſemble que c'eſt le premier Européen qui en ait conçu l'idée.

Il partit de Callao, le 21 Décembre 1605, comme Pilote de deux vaiſſeaux & d'une patache, commandés par Luis-Paz de Torres : gouvernant à l'O. S. O. & étant, ſuivant leur eſtime, à mille lieues Eſpagnoles de la côte d'Amérique, ils découvrirent, le 26 Janvier 1606, une petite Iſle baſſe par 25^{d} de latitude Sud ; deux jours après, ils en découvrirent une autre, qui étoit élevée & qui avoit une plaine au ſommet : il eſt vraiſemblable que c'eſt la même, appellée, par le Capitaine Carteret, *Iſle de Pitcairn.*

Quiros, en quittant ces Iſles, ſemble avoir dirigé ſa route à l'O. N. O. & N. O. à 10^{d} ou 11^{d} de latitude S. & enſuite à l'Oueſt juſqu'à la baie de Saint-Philippe & de Jago, dans l'Iſle de la Terre du Saint-Eſprit. Chemin faiſant il découvrit pluſieurs Iſles, & probablement quelques-unes de celles qui ont été vues par les derniers Navigateurs.

Les deux vaisseaux ſe ſéparerent au ſortir de la baie de Saint-Philippe & de Jago. Quiros, avec le Capitaine, porta au Nord & retourna à la Nou-

velle-Espagne, après avoir beaucoup souffert faute d'eau & de provisions. Torres, avec l'almiranta & la patache, cingla à l'Ouest, & il paroît être le premier qui navigua entre la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée. Ann. 6105. Quiros.

Le Maire & Schouten tenterent ensuite de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ils firent voile du Texel, le 14 Juin 1615, avec les vaisseaux la Concorde & le Horn. Un accident brûla ce dernier au port Desiré. Ils continuerent leur voyage sur l'autre, & découvrirent le détroit qui porte le nom de le Maire, & entrerent les premiers dans la mer Pacifique par le Cap de Horn. 1615. Le Maire & Schouten.

Ils découvrirent aussi l'Isle des Chiens par 15^d $15'$ de latitude Sud, & 136^d $30'$ de longitude Ouest; — Sondre Grondt par 15^d de latitude Sud, & 143^d $10'$ de longitude Ouest; — Waterland par 14^d $46'$ de latitude Sud, & 144^d $10'$ de longitude Ouest; à 25 lieues de celle-ci l'Isle des Mouches, l'Isle des Traîtres & des Cocos par 13^d $43'$ de latitude Sud, & 173^d $13'$ de longitude Ouest; 2 degrés plus à l'Ouest l'Isle de l'Espérance;

ANN. 1615. Le Maire & Schouten.

& par 14^{d} 56′ de latitude Sud, & 179^{d} 30′ de longitude Eſt, l'Iſle de Horn.

ILS RANGERENT enſuite le côté ſeptentrional de la Nouvelle-Bretagne & de la Nouvelle-Guinée, & arriverent à Batavia en Octobre 1616.

1642. Taſman.

EXCEPTÉ quelques découvertes ſur les côtes occidentales & ſeptentrionales de la Nouvelle-Hollande, on ne fit aucune expédition importante dans la mer Pacifique, juſqu'en 1642 que le Capitaine Taſman partit de Batavia, avec deux vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe, & découvrit la terre de Van-Diemen, une petite partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, les Iſles des Amis, & celles qu'on a nommé du Prince Guillaume.

1594. Sir Richard Hawkins.

JE N'AI PAS CRU devoir interrompre la ſuite des découvertes dans la mer Pacifique, pour dire que Sir Richard Hawkins, dès 1594, ſe trouvant à environ 50 lieues à l'Eſt de la riviere de la Plata, fut chaſſé par une tempête à l'Eſt de la route qu'il vouloit ſuivre; & que, gouvernant vers le détroit de Magellan, après que le temps ſe fut calmé, il rencontra terre inopinément; il côtoya environ

60 lieues de cette terre, & il en a fait une description très-détaillée; il la nomma Maiden-Land de Hawkins, (ou Virginie), en l'honneur de sa Souveraine, la Reine Elisabeth : il dit qu'elle gît à environ 60 lieues de la partie la plus voisine de l'Amérique méridionale. Ann. 1594. Sir Richard Hawins.

Le Capitaine John Strong du Farewell de Londres, en 1689, découvrit ensuite que cette terre étoit composée de deux Isles, & il traversa le détroit qui en sépare l'Est de l'Ouest. Il donna à ce détroit le nom de canal de Falkland, en l'honneur de Milord Falkland, son Protecteur, & c'est par inadvertence que ce nom s'est étendu ensuite aux deux Isles qui séparent le canal. 1689. Strong.

Et parlant de ces deux Isles, j'ajouterai qu'à l'avenir les Navigateurs perdront leur temps, s'ils cherchent l'Isle de Pépys à 47^{d} de latitude Sud; car on est sûr aujourd'hui que les Isles de Falkland sont la terre de Pepys.

Antoine la Roche, Marchand Anglois, à son retour, en Avril 1675, de la mer Pacifique, où il avoit fait un voyage de commerce, fut porté, par les vents & les courans, à l'Est du détroit de 1675. La Roche.

Ann. 1675. La Roche. le Maire, & il rencontra une côte, qui eſt peut-être la même que celle que j'ai reconnue durant ce voyage, & que j'ai appellée *l'Iſle de Géorgie.*

La Roche, quittant cette terre, fit voile au Nord, & découvrit, par 45 degrés de latitude Sud, une grande Iſle, qui avoit un bon port vers la partie orientale, & où il trouva du bois, de l'eau & du poiſſon.

1699. Edmond Halley. En 1699, le célèbre Aſtronome D.r Edmond Halley fut nommé au commandement du vaiſſeau de roi le *Paramour*, & chargé d'une expédition pour faire des recherches ſur les longitudes & la déclinaiſon de l'aimant, & découvrir les terres inconnues qu'on ſuppoſoit dans la partie méridionale de l'Océan Atlantique. Durant ſon voyage, il détermina la longitude de pluſieures places; après ſon retour, il dreſſa ſa carte des variations, & il propoſa une méthode d'obſerver les longitudes en mer, au moyen des *Appulſes* & des occultations des étoiles fixes. Il remplit avec ſuccès les deux premieres parties de ſes inſtructions, mais il ne découvrit aucune terre auſtrale.

En 1721, les Hollandois équiperent trois vaiſſeaux

pour

pour tenter des découvertes dans la mer du Sud. Roggewin, qui les commandoit, quitta le Texel le 21 Août, & arrivé dans cette mer, après avoir fait le tour du Cap de Horn, il découvrit l'Isle de Pâques, qui probablement avoit déjà été vue, mais non pas reconnue par Davis (*a*). Ensuite, entre les 14^d 41′ & 15^d 47′ de latitude Sud, & entre les 142^d & les 150^d de longitude Ouest, il trouva plusieurs autres Isles que je suppose être celles qui ont été apperçues par les derniers Navigateurs Anglois. Il découvrit encore deux Isles, par 15^d de latitude Sud, & 170^d de longitude Ouest, qu'il nomma *Isles de Baumen*; & enfin une Isle toute seule, par 13^d 41′ de latitude Sud, & 171^d 30′ de longitude Ouest. Ces trois Isles sont indubitablement celles que M. de Bougainville a appellées *Isles des Navigateurs*. ANN. 1721. Roggewin.

EN 1738, la Compagnie Françoise des Indes oirentales envoya Lozier Bouvet, avec deux vaisseaux, l'Aigle & la Marie, pour faire des découvertes dans l'Océan atlantique méridional. Il appareilla du port de l'Orient, le 19 Juillet; il toucha à l'Isle Sainte-Catherine, & delà il porta au S. E. 1738. Bouvet.

(*a*) *Voyez* la Description de l'Isthme Darien, par Wafer.

Ann. 1738. Bouvet.

Le premier Janvier 1739, il découvrit terre, ou quelque chose qu'il prit pour une terre, par 54^{d} de latitude Sud, & 11^{d} de longitude Est. On verra, dans le cours de la relation suivante, que nous avons fait inutilement plusieurs tentatives pour la retrouver. Il est donc très-probable que Bouvet ne vit qu'une grande Isle de glace. Ce Navigateur cingla ensuite à l'Est, au 51.e degré de latitude, jusqu'au 35.e de longitude Est : ses deux vaisseaux se séparerent; l'un attéra à l'Isle Maurice, & l'autre revint en France.

Après ce voyage de Bouvet, l'esprit de découverte s'est éteint, jusqu'au moment où Sa Majesté regnante, forma le projet d'envoyer des vaisseaux dans l'Hémisphere austral.

1764. Byron.

Les entreprises exécutées sous ses auspices, commencerent en 1764; le Commodore Byron, qui commandoit le Dauphin & la Tamar, appareilla des Dusnes le 21 Juin; &, après avoir visité les Isles Falkland, il entra par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, où il découvrit les Isles de *Disappointement*, l'Isle de Georges, celle du Prince de Galles, les Isles du Danger, l'Isle d'York, & celle de Byron.

Il revint, en Angleterre, le 9 Mai 1766; au mois d'Août suivant, on renvoya le Dauphin sous le Capitaine Wallis, avec le *Swallow* commandé par le Capitaine Carteret.

Ann. 1766.
Wallis.

Ils marcherent de conserve jusqu'à l'extrémité occidentale du détroit de Magellan, & ils se séparerent à la vue de la grande mer du Sud.

Le Capitaine Wallis fit route plus à l'Ouest dans une latitude si élevée, qu'aucun autre Navigateur avant lui, mais il ne rencontra terre qu'en dedans du Tropique, où il découvrit les Isles de la Pentecôte; — de la Reine Charlotte; — d'Egmont; — du Duc de Glocester; — du Duc de Cumberland; — de Maitéa; — d'Otahiti; — d'Eiméo; — de Tapamanou; — d'How; du Scilly; — de Boscawen; — Keppel; — & Wallis. Il arriva, en Angleterre, au mois de Mai 1768.

Carteret.

Le Capitaine Carteret, son Compagnon de voyage, suivit une route différente, & il découvrit les Isles Osnabrug; — Glocester; celles de la Reine Charlotte; l'Isle Carteret; — celle de Gower, & le détroit entre la Nouvelle-Bretagne & la Nouvelle-Irlande. Il arriva en Angleterre au mois de Mars 1769.

Ann. 1766. Bougainville.

M. de Bougainville fit voile de France au mois de Novembre 1766, ſur la Frégate la Boudeuſe, accompagné de la Flûte l'Etoile. Après avoir paſſé quelque temps ſur la côte du Bréſil & aux Iſles Falkland, il entra dans la mer Pacifique par le détroit Magellan en Janvier 1768.

Il découvrit, dans cette mer, les quatre Facardins; — l'Iſle des Lanciers; — celle de la Harpe, qui me ſemble la même que celle que j'ai nommée enſuite du Lagon; — le Boudoir & l'Iſle de l'Arc. Environ 20 lieues plus loin à l'Oueſt, il découvrit auſſi quatre autres Iſles. Il rencontra enſuite Maitéa; — Otahiti; — les Iſles des Navigateurs & l'Enfant Perdu, qui étoient pour lui de nouvelles découvertes. Delà il paſſa entre les Hébrides; il découvrit la Bâture de Diane, & quelques autres —; La terre du Cap de la Délivrance; & différentes Iſles ſituées plus au Nord. Il paſſa au Nord de la Nouvelle-Irlande, toucha à Batavia, & arriva en France au mois de Mars 1769.

Cette année fut remarquable par le paſſage de Vénus au-deſſus du diſque du Soleil : ce phénomène, très-important à l'Aſtronomie, excita partout l'attention de ceux qui étudioient cette ſcience.

Au commencement de 1768 la Société Royale de Londres présenta au Roi un Mémoire, dans lequel on exposoit les avantages des observations exactes qu'on pourroit faire en différentes parties du monde, & sur-tout dans une latitude australe, entre les 140^d & les 180^d de longitude à l'Ouest de l'Observatoire Royal de Grenwich; on ajouta que des vaisseaux équippés convenablement seroient nécessaires pour porter les Observateurs aux parages qui leur seroient destinés; mais que la Société n'étoit pas en état de pourvoir aux dépenses d'une telle entreprise. Ann. 1768.

Sa Majesté, après avoir lu le Mémoire, ordonna à l'Amirauté de choisir des vaisseaux convenables pour cet objet. En conséquence, on acheta la barque l'Endéavour, qui avoit été construite pour le commerce de charbon de terre. On l'arma pour une campagne au Sud, & j'eus l'honneur d'en obtenir le commandement. Bientôt après la Société Royale me chargea, conjointement avec M. Charles Gréen, Astronome, de faire les observations nécessaires sur le passage.

On projetta d'abord de remplir ce grand & principal objet de notre expédition, ou aux

Ann. 1768. Marquiſes, ou ſur l'une des Iſles que Taſman a appellées *Amſterdam*, *Rotterdam*, & *Middelburg*, & qu'on connoît mieux maintenant ſous le nom d'Iſles des Amis. Mais, tandis qu'on équippoit l'Endéavour, le Capitaine Wallis, qui revint de ſon voyage autour du monde, parlant des différentes Iſles qu'il avoit découvertes dans la mer du Sud, & entr'autres d'Otahiti, on préféra cette Iſle à toutes les autres, à raiſon des commodités qu'elle offroit : ſa poſition étoit bien déterminée, & elle convenoit d'ailleurs parfaitement à l'uſage que nous en voulions faire.

On m'ordonna donc de me rendre directement à Otahiti ; &, après y avoir fait les obſervations aſtronomiques, de tenter des découvertes dans la mer Pacifique, en allant au Sud juſqu'au 40^{d} de latitude, & ſi je ne trouvois point de terre, de m'avancer enſuite à l'Oueſt entre les 40^{d} & 35^{d}, juſqu'à ce que je rencontraſſe la Nouvelle-Zélande, de la reconnoître, & de revenir enſuite en Angleterre par la route qui me conviendroit davantage.

1768. Ier Voyage de Cook.

D'après ces inſtructions, je fis voile de Deptford le 30 Juillet 1768, & de Plimouth le 26 Août ; je touchai à Madere, à Rio Janéiro, & au détroit

de le Maire; &, au mois de Janvier de l'année suivante, j'entrai dans la mer du Sud, par le Cap Horn.

Ann. 1768. Ier voyage de Cook.

Je tachai de gouverner directement sur Otahiti, & je réussis en partie, mais je ne fis point de découvertes, avant d'entrer dans le Tropique. Je rencontrai alors l'Isle du Lagon; — les deux Groupes, — l'Isle de l'Oiseau, — celle de la Chaîne; &, le 30 d'Avril, j'arrivai à Otahiti, où je passai trois mois; durant ce temps, nous fimes les observations sur le passage de Vénus.

En partant d'Otahiti, je découvris & visitai les Isles de la Société & Ohétéroa; delà je m'avançai au Sud jusqu'à 40^{d} 22$'$ de latitude, & 147^{d} 29$'$ de longitude Ouest; &, le 6 Octobre, j'atterrai à la côte orientale de la Nouvelle-Zélande.

Je continuai à reconnoître & examiner cette Contrée, jusqu'au 31 Mars 1770, que je la quittai; je me rendis ensuite à la Nouvelle-Hollande; &, après avoir reconnu la côte orientale de ce vaste Pays, (portion qu'on n'avoit pas encore visité), je passai entre son extrémité septentrionale & la Nouvelle-Guinée, où je pris terre; je touchai à

Ann. 1768. Ier voyage de Cook.

l'Isle de Savu, à Batavia, au Cap de Bonne-Espérance & à Sainte-Hélene (*b*), & j'arrivai, en Angleterre, le 12 Juillet 1771.

M. Banks & le Docteur Solander, éleve de Linnée, & l'un des Bibliothécaires du *Musæum*, firent avec moi ce voyage : ils sont tous les deux distingués dans le Monde savant, par leurs connoissances en Histoire Naturelle. Animés par l'amour de la science, & par le desir de faire des recherches dans les Régions lointaines que j'allois visiter, ils demanderent la permission de s'embarquer avec moi. L'Amirauté se rendit aisément à une priere qui devoit être si avantageuse à la République des Lettres. Ils partagerent tous les dangers de notre ennuyeuse & pénible navigation.

Afin de répandre du jour sur l'extrait en raccourci des différentes découvertes, faites dans la mer du Sud, dans l'Océan atlantique, & dans la mer de l'Inde, avant mon départ pour le second voyage que je publie aujourd'hui, j'ai tracé dans

(*b*) Il y a deux erreurs dans la Description qu'on a faite de Sainte-Hélene dans mon premier Voyage : les Habitans sont loin de traiter de gaieté de cœur avec cruauté leurs esclaves, & ils ont, depuis plusieurs années, des voitures à roues & des hottes.

la Carte générale que je joins ici, les routes suivies par la plupart des Navigateurs : sans cette précaution, on entendroit plus difficilement l'abrégé qu'on vient de lire.

Je n'ai pas connu assez-tôt, pour en profiter, les Voyages de MM. de Surville, Kerguelen & Marion, dont on parle quelquefois dans l'Ouvrage suivant ; &, comme les François n'en ont pas communiqué les relations au Public, je ne puis dire que peu de chose sur ces expéditions, ainsi que sur deux autres que j'ai appris avoir été faites par les Espagnols, l'une à l'Isle de Pâque, en 1769, & l'autre à Otahiti, en 1773.

Avant de faire le récit de l'expédition dont on m'a chargé, il est à propos de parler de l'équipement des vaisseaux & de quelques autres détails.

A peine eus-je ramené l'*Endéavour* en Angleterre, qu'on résolut d'armer deux bâtimens, pour achever les découvertes dans l'Hémisphere austral. La nature de ce voyage exigeoit des bâtimens d'une construction particuliere, & l'Endéavour ayant été envoyé aux Isles Falkland, le Bureau de la Marine reçut ordre d'acheter les deux vaisseaux qui seroient le plus propres à ce service.

Il y avoit alors différentes opinions ſur la grandeur & ſur l'eſpece des bâtimens les plus convenables à un pareil voyage. Quelques-uns vouloient des grands vaiſſeaux & propoſoient ceux de quarante canons, ou ceux de la Compagnie des Indes. D'autres préféroient de grandes Frégates bonnes voilieres, ou des vaiſſeaux à trois ponts, employés dans le commerce de la Jamaïque, & qui ont des Chambres de Conſeil. Mais, de toutes les remarques qu'on fit à l'Amirauté ſur cette matiere, le Bureau de la Marine propoſa, ſuivant moi, les meilleures.

Comme il eſt important aux Navigateurs de connoître l'eſpece de bâtimens les plus propres à aire des découvertes, il peut être utile d'expoſer là-deſſus mon ſentiment, après une expérience de deux voyages de trois années chacun.

Le succès de ces expéditions dans les parties du monde très-éloignées, dépend ſur-tout des préparatifs qu'on a faits pour la conſervation des équipages & des vaiſſeaux; ce qui eſt ſubordonné à l'eſpece, à la grandeur, & aux qualités des bâtimens dont on ſe ſert.

Cette premiere considération l'emporte ſur toutes les autres ; & ſi, dans le choix des vaiſſeaux, on ſe prive des qualités les plus avantageuſes, ſi, pour des objets moins importans, on diminue l'emplacement néceſſaire aux équipages, on s'expoſe à faire avorter l'entrepriſe.

Le plus grand de tous les dangers dans un pareil voyage, c'eſt que le vaiſſeau échoue ſur une côte inconnue, déſerte, ou peut-être ſauvage ; de ſorte qu'avant tout, il faut qu'il ſoit de la conſtruction la plus ſolide, & ſur lequel on puiſſe, avec moins de riſque, naviguer dans une plage étrangere : il ne doit donc pas tirer beaucoup d'eau, & cependant être d'un port & d'une étendue ſuffiſans, pour contenir les approviſionnemens & les munitions néceſſaires à ſon équipage, & au temps que dure l'expédition.

Ce batiment d'ailleurs doit être conſtruit de maniere à pouvoir prendre terre : ſa grandeur doit être telle, qu'en cas de beſoin, on le mette, pour les radoubs, ſûrement & commodément ſur le côté. Les vaiſſeaux de guerre de 40 canons, les frégates, les vaiſſeaux de la Compagnie de Indes, les grands bâtimens à trois ponts du commerce des Iſles, les différentes eſpeces de bâtimens qu'on conſ-

truits dans le Nord, & même les vaiſſeaux qu'on conſtruit pour le commerce du charbon de terre, ſi on les adapte particulierement à ce commerce, n'offrent point ces avantages.

Il faut enfin choiſir la forme & la grandeur d'après laquelle un habile marin, puiſſe ſe haſarder davantage, & remplir le mieux ſes inſtructions.

Je suis fermement persuadé que, pour entreprendre des découvertes dans les mers lointaines, les bâtimens les plus propres, ſont ceux qu'on conſtruit d'après les proportions de *l'Endéavour*, ſur lequel j'ai fait mon premier voyage. Les vaiſſeaux d'une autre eſpece ne peuvent pas contenir aſſez de munitions & de proviſions pour un temps ſi long, &, quand ils n'auroient pas cet inconvénient, leur forme & leur grandeur les rendroient moins convenables, lorſqu'ils ſeroient arrivés dans les parages deſtinés aux recherches.

On peut en conclure que c'eſt pour cela qu'on a fait juſqu'à préſent ſi peu de découvertes dans l'Hémiſphere auſtral. Tous les bâtimens qui ont entrepris ces expéditions, avant *l'Endéavour*, n'étoient pas convenables, & les derniers efforts des Officiers qui les commandoient, auroient été inutiles.

C'est aux qualités de *l'Endéavour*, que l'équipage dut sa conservation, & que nous fumes en état de continuer nos découvertes dans les mers du Sud, plus long-temps que ne l'avoit fait, & que ne le fera jamais, aucun autre vaisseau. Quoique les découvertes ne fussent pas le premier objet de cette expédition, j'eus par-là des moyens de traverser un plus grand espace de mer, (où l'on n'avoit point encore navigué) de découvrir plus de pays dans les latitudes australes hautes & basses, & d'employer plus de temps à reconnoître & relever correctement les côtes étendues de ces nouvelles régions; en un mot, de faire plus de travail que n'en avoit fait aucun Navigateur antérieur dans un seul voyage.

C'est par ces avantages de construction, c'est par la persévérance & le courage des Capitaines, que la Grande-Bretagne l'emporte sur les premiers Navigateurs, & obtient la place la plus distinguée parmi les Nations qui cherchent à étendre la connoissance de notre Globe.

Mylord Sandwich ayant adopté ces considérations, l'Amirauté résolut d'avoir deux vaisseaux tels qu'on les recommande ici. On en acheta en effet deux du Capitaine William Hammond, de Hull.

Ils ont été conſtruits à Whitby, par la même perſonne qui a fait l'Endéavour; ils avoient alors environ 15 ou 16 mois, & ils me parurent auſſi propres à la campagne qu'on méditoit, que ſi on les avoit conſtruits uniquement pour cela. Le plus grand étoit du port de 462 tonneaux; on le nomma la *Réſolution*, & on l'envoya à Deptford, afin de l'y équiper. L'autre étoit de 336 tonneaux; on l'appella *l'Aventure*, & on le fit deſcendre à Woolwich pour l'armer.

On proposa d'abord de les doubler de cuivre; mais on remarqua que le cuivre ronge les ferrures, ſur-tout autour du gouvernail, & on ſuivit l'ancienne méthode, comme la plus ſûre : quoiqu'on faſſe ſouvent de cuivre les bandes du gouvernail, elles ne durent pas autant que ſi elles étoient de fer, & il me paroît évident qu'elles ne tiendroient point durant un voyage tel que celui que vient d'achever la *Réſolution*. Juſqu'à ce qu'on trouve un moyen de prévenir l'effet du cuivre ſur les ferrures, il n'eſt pas à propos de l'employer dans un voyage de l'eſpèce de celui-ci.

Le 28 Novembre 1771, je fus nommé au commandement de la *Réſolution*, & Tobias Fur-

neaux, (qui avoit été ſecond Lieutenant du Capitaine Wallis,) fut élevé à celui de *l'Aventure*.

ON FIXA, de la maniere ſuivante, le complément de nos équipages.

	RÉSOLUTION.		*AVENTURE.*	
OFFICIERS, MATELOTS ET SOLDATS.	N.°	NOMS DES OFFICIERS.	N.°	NOMS DES OFFICIERS.
Capitaine.	1.	Jacques Cook.	1.	Tobias Furneaux.
Lieutenans.	3.	Robert P. Cooper, Ch. Clerke, Ric. Pikerſgill.	2.	Joſeph Shank. Arthur Kempe.
Maîtte.	1.	Joſeph Gilbert.	1.	Pierre Fannin.
Maître d'Equipage.	1.	Jacques Gray,	1.	Edouard Johns.
Charpentier.	1.	Jacques Wallis.	1.	William Offord.
Canonnier.	1.	Robert Anderſon.	1.	André Gloag.
Chirurgien.	1.	Jacques Patten.	1.	Thomas Andrews.
Aides du Maître.	3.		2.	
Volontaires.	6.		4.	
Second Chirurgien.	2.		2.	
Secrétaire du Capitaine.	1.		1.	
Gapitaine d'Armes.	1.		1.	
Caporal des Troupes.	1.			
Armurier.	1.		1.	
Second Armurier.	1.		1.	
Voilier.	1.		1.	
Second Voilier.	1.		1.	
Aides du Maître d'Equip.	3.		2.	
Seconds Charpentiers.	3.		2.	
Seconds Canonniers.	2.		1.	
Monde du Charpentier.	4.		4.	
Cuiſinier.	1.		1.	
Second Cuiſinier.	1.			
Quartier-Maître.	6.		4.	
Bons Matelots.	45.		33.	
		Soldats de Marine,		
Lieutenant.	1.	John Edgeunbe.	1.	Jacques Scott.
Sergent.	1.		1.	
Caporaux.	2.		1.	
Tambour.	1.		1.	
Soldats.	15.		8.	
Total.	112.		81.	

J'eus toutes les raiſons du monde d'être content du choix des Officiers; mon ſecond & troiſieme Lieutenans, les Lieutenans des Soldats de Marine, deux des Officiers du *Warrant*, & pluſieurs des bas Officiers, avoient été avec moi dans le premier voyage. Les talens des autres étoient reconnus; &, dans toutes les occaſions, ils m'ont donné de grandes preuves de zèle.

On n'accorda pas ſeulement à ces vaiſſeaux l'équipement ordinaire; on les pourvut de la maniere la plus complete, & on nous fournit tous les articles extraordinaires, dont on crut que nous pourrions avoir beſoin.

Mylord Sandwich voulut bien ſuivre avec attention l'équipement; il viſita de temps-en-temps les vaiſſeaux, afin de voir, par lui-même, ſi on rempliſſoit ſes intentions, & ſi nous étions ſatisfaits.

Les Bureaux de la Marine & des Vivres eurent ſoin de nous fournir les meilleures munitions & proviſions, & tout ce qui étoit néceſſaire pour un ſi long voyage. On fit quelques changemens dans l'eſpece de proviſions qu'emploient nos Marins com-

munément. On nous donna du froment en place de gruau d'avoine, & du ſucre en place d'huile. Chacun des vaiſſeaux avoit à bord pour deux ans & demi de proviſions de toute eſpece.

On nous accorda d'ailleurs pluſieurs articles extraordinaires, tels que de la *drêche, de la choux-crout, des choux ſalés, des tablettes de bouillon portatives, du ſalep, de la moutarde, de la marmelade de carottes, du jus de moût de biére épaiſſi.* Quelques-uns de ces articles étoient déjà reconnus pour très-anti-ſcorbutiques, & on nous avoit chargé d'eſſayer les autres par maniere d'épreuve, & ſur-tout le jus de moût de bière épaiſſi, & la marmelade de carottes. Comme pluſieurs de ces anti-ſcorbutiques ne ſont point généralement connus, il ne ſera pas inutile d'en faire ici une deſcription particuliere.

Avec la *Drêche* on fait le moût doux, on en donne aux perſonnes attaquées du ſcorbut, & à celles qui en ſont menacées, de cinq à ſix pintes par jour, ſuivant l'avis du Chirurgien.

La Choux-crout eſt du chou coupé en petits morceaux, & dans lequel on jette un peu de

ſel, des grains de genièvre, & de l'anis : on le fait fermenter enſuite, & on le met en caiſſe très-ſerré : de cette maniere il ſe conſerve long-temps. C'eſt une nourriture végétale très-ſaine, & un bon anti-ſcorbutique. La ration de chaque homme eſt de deux livrés par ſemaine, mais je l'augmentois ou je la diminuois, ſuivant que je le jugeois à propos.

LE *CHOU ſalé* eſt du chou coupé en morceaux & ſalé en caiſſe : il ſe conſerve long-temps.

LES TABLETTES de Bouillon portatives ſont par-tout en uſage, & il eſt inutile de les décrire; nous en avions pour les malades & pour ceux qui ſe portoient bien, & elles nous ont été très-utiles.

LE CHIRURGIEN avoit la garde du *Salep*, & du jus *de Limon* & *d'Orange*, qui étoient deſtinés aux malades, & à ceux qui étoient attaqués du ſcorbut.

LA MARMELADE de Carottes, eſt le ſuc des carottes jaunes épaiſſi juſqu'à la conſiſtance du miel fluide, ou de la thériaque à laquelle elle reſſemble par le goût & la couleur. Le Baron Storſch de Berlin l'avoit recommandé comme un excellent

anti-ſcorbutique; mais nous ne lui avons pas trouvé cette qualité.

NOUS SOMMES REDEVABLES du *jus de Moût de bière épaiſſi* à M. Pelham, Secrétaire des Commiſſaires du Bureau des Vivres. Perſuadé, depuis quelques années, que ſi on épaiſiſſoit, par évaporation, le jus de la drêche, ou le moût de bière, ce jus épaiſſi ſe garderoit probablement en mer, & qu'ainſi on pourroit, dans tous les temps, avoir de la bière, en y mêlant de l'eau; il fit pluſieurs expériences, qui lui réuſſirent très-bien, & les Commiſſaires ordonnerent de préparer 31 barrils de ce jus qu'on nous donna pour l'éprouver; on en mit 19 à bord de la *Réſolution*, & le reſte ſur *l'Aventure*. Je rapporterai, dans mon récit, le ſuccès des expériences, ſuivant l'ordre où elles ont été faites.

ON EUT SOIN d'embarquer, ſur chacun des vaiſſeaux, le couple d'un petit bâtiment du port de 20 tonneaux, pour s'en ſervir comme d'une patache, ſi cela étoit néceſſaire, ou tranſporter l'équipage en cas que le vaiſſeau pérît.

NOUS AVIONS auſſi une grande quantité de filets

de pêche, de lignes, d'hameçons de toute eſpece, &c. &, afin que nous fuſſions en état de nous procurer des rafraîchiſſemens dans les pays où l'argent n'eſt d'aucune valeur, l'Amirauté donna, à la *Réſolution* & à *l'Aventure*, différentes marchandiſes, pour échanger avec les Naturels du pays contre des proviſions, ou pour gagner leur amitié & leur eſtime par des préſens.

On fit frapper des Médailles qui, d'un côté, repréſentoient le Roi, & de l'autre les deux vaiſſeaux. On deſtina ces Médailles aux Naturels des pays nouvellement découverts, & nous devions les laiſſer dans les différentes contrées, pour atteſter que nous les avions reconnus les premiers.

On mit encore à bord quelques habits de ſurplus pour les climats froids, on me chargea de les donner aux Matelots, quand je le jugerois néceſſaire. En un mot, on ne nous laiſſa manquer de rien de ce qui pouvoit favoriſer le ſuccès de l'entrepriſe, & contribuer à l'agrément & à la ſanté des équipages.

L'Amirauté donna auſſi des preuves de l'intérêt qu'elle prend aux progrès des Sciences, en engageant

M. William Hodges, Peintre de payſage, à s'embarquer avec nous, pour deſſiner & peindre les différentes places où nous toucherions, & contribuer ainſi a en donner une idée plus parfaite que ne peuvent le faire les deſcriptions par écrit.

On crut qu'il ſeroit utile au Public que quelque perſonne verſée dans l'Hiſtoire Naturelle, m'accompagnât pendant le voyage; le Parlement accorda une grande ſomme d'argent, & on nomma pour cela M. Jean Reinhold Forſter & ſon fils.

Le Bureau des Longitudes chargea M. William Wales, & M. William Bayley de faire des obſervations aſtronomiques, le premier à bord de la *Réſolution*, & le ſecond à bord de *l'Aventure*.

Les avantages qu'ont procuré à l'Aſtronomie & à la Navigation, leurs nombreuſes & intéreſſantes obſervations, ajoutent encore à la réputation bien méritée dont ils jouiſſent dans les Mathématiques.

Le même Bureau leur accorda les meilleurs inſtrumens pour leurs expériences aſtronomiques & nautiques, ainſi que quatre garde-temps ou montres marines, trois de la conſtruction de M. Arnold,

& une de celle de M. Kendal ſur les principes de M. Harriſon. On publiera, par ordre du Bureau des Longitudes, & ſous la direction de M. Wales, un Journal particulier de la marche de ces montres, & des autres obſervations faites par les deux Aſtronomes.

M. Wales a non-ſeulement eu la bonté de me communiquer, de temps-en-temps pendant le voyage, ſes obſervations; depuis il m'a encore accordé la lecture de ſon Journal, en me permettant d'y prendre tout ce qui pourroit contribuer à la perfection de mon ouvrage.

Pour la commodité du commun des Lecteurs, j'ai réduit les calculs nautiques au calcul civil, & quand on trouvera les termes A. M. & P. M. les premiers ſignifient avant midi, & les ſeconds après midi.

Dans toutes les routes, giſſemens, &c. on tient compte de la déclinaiſon de l'aiguille, à moins qu'on n'annonce le contraire.

Comme je vais partir pour une troiſieme expédition, je laiſſe cette Relation à quelques amis,

qui, en mon absence, ont bien voulu se charger de corriger les feuilles.

On a cru qu'il seroit mieux de faire le récit en mon nom, qu'en celui d'une autre personne, d'autant plus que le but de cet Ouvrage est d'instruire, & non pas simplement d'amuser : on a jugé que la candeur & la fidélité suppléeroient au manque d'ornemens.

Je finirai cette Introduction en priant le Lecteur d'excuser les inexactitudes de Style qu'on trouvera, sans doute en grand nombre, dans la narration suivante : on doit se souvenir que c'est la production d'un homme, qui n'a pas eu une longue éducation dans les Écoles, mais qui a été toujours en mer dès sa jeunesse : quoiqu'à l'aide de ses amis, il ait passé par tous les états d'un Marin, depuis celui d'apprentif Mouce, dans le commerce de charbon de terre, jusqu'au poste de Capitaine dans la Marine Royale, il n'a pas eu occasion de cultiver les Lettres. Le Public ne doit donc point attendre de moi l'élégance d'un bon Écrivain, ou l'art d'un Littérateur de profession ; mais j'espere qu'on me regardera comme un homme

ſimple & rempli de zèle, qui conſacre ſes forces au ſervice de ſon pays, & qui tâche de raconter ſes expéditions le mieux qu'il lui eſt poſſible.

Dans la Rade de Plimouth, le 7 Juillet 1776.



VOYAGE



SUITE DE L'INTRODUCTION GÉNÉRALE, OU EXTRAIT DE LA PRÉFACE

DE M. FORSTER LE FILS.

« LES EXPÉDITIONS Maritimes que le Roi
» d'Angleterre a ordonné depuis peu, pour étendre
» les connoiſſances humaines, n'ont rien de com-
» parable dans l'Hiſtoire. L'ancien Monde auroit
» ignoré long-tems l'exiſtence de l'Amérique, ſi la
» conſtance ſans égale & le noble enthouſiaſme de
» Colomb n'euſſent pas ſurmonté toutes les difficul-
» tés que lui oppoſerent l'ignorance & l'envie : mais
» Ferdinand & Iſabelle n'écouterent ſes prieres que
» par des vues d'ambition & d'intérêt.

» ON A DÉJA PUBLIÉ la Relation de quatre
» Voyages entrepris par des motifs plus généreux ;
» & non content des découvertes qu'avoit fait
» M. Cook, accompagné de M. Banks & du Doc-

» teur Solander, le Roi en proposa un cinquième
» sur un plan encore plus vaste. On nomma le plus
» grand Navigateur de son siècle, deux Astronomes
» habiles, un Naturaliste, & un Peintre, pour co-
» pier ce qu'on verroit de plus intéressant. Le Par-
» lement accorda, avec plaisir, les subsides né-
» cessaires à cette entreprise.

» On choisit mon Pere comme Naturaliste; on
» ne le chargea pas de faire un Voyage autour du
» Monde uniquement afin qu'il rapportât une
» Collection de mouches & de plantes. Loin de lui
» prescrire des régles de conduite, on ne lui donna
» point d'instructions particulieres : comme on
» connoissoit son amour des Sciences, on crut
» qu'il tâcheroit de contribuer, le plus qu'il lui
» seroit possible, au progrès de l'esprit humain. On
» lui recommanda seulement d'exercer tous ses
» talens, & d'étendre ses Observations sur tout
» ce qui en vaudroit la peine. On attendoit de lui
» une Histoire philosophique du Voyage, exempte
» de préjugés & d'erreurs, où la Nature humaine

» ſeroit repréſentée ſans prévention & ſans eſprit » de ſyſtême, & enfin une Relation écrite » ſur un plan différent de celui des autres » Voyageurs.

» QUATRE MOIS après ſon retour, il dédia au » Roi un premier Eſſai de ſes travaux (*a*), & il » ſe mit à achever l'Hiſtoire générale du Voyage. » Comme l'Amirauté vouloit l'orner de Planches » gravées d'après les deſſins de M. Hodges, elle » en fit généreuſement tous les frais (*b*), & elle en » accorda le bénéfice au Capitaine Cook, & à mon » Pere; il y eut enſuite de longues difficultés ſur » les Obſervations qu'y inſéreroient l'un & l'autre, » & ſur la maniere dont ils ſe partageroient le travail. » Le 13 Avril 1776, ils ſignerent, en préſence de » Milord Sandwich, une convention qui ôta à mon

(*a*) Ce Livre eſt intitulé: Characteres generum plantarum quas in inſulis Maris Auſtralis collegerunt, &c. Joannes Reinholdus Forſter. L. L. D. & Georgius Forſter, 4.° *Lond.* 1776.

(*b*) « Les Planches ayant été exécutées par les meilleurs » Artiſtes, elles coûtent plus de 2000 liv. ſterlings. »

» Pere la liberté de publier ſon Voyage dans toute
» l'étendue qu'il lui avoit donné.

» N'ÉTANT POINT LIÉ par ces engagemens, je crus
» devoir, ſur les matériaux que j'avois raſſemblés,
» entreprendre moi-même cette Relation. Mon Pere
» n'étoit pas obligé de me priver de ſes ſecours, &
» dans toutes les occaſions importantes, je n'ai pas
» craint de conſulter ſes Journaux.

» ON A DÉJA PUBLIÉ deux petits Journaux
» anonymes de ce Voyage ; mais l'Europe eſt
» trop éclairée, pour compter ſur ces rapſodies
» informes.

» J'OSE DIRE que mes Obſervations à côté de
» celles du Capitaine, auront de l'intérêt. Nos
» travaux, pendant les relâches, étoient fort diffé-
» rens. Tandis que M. Cook veilloit à l'avitaille-
» ment, ou au radoub du vaiſſeau, ou faiſoit quel-
» ques petites promenades vers les Chefs des Iſles,
» j'allois étudier dans l'intérieur des campagnes les

» productions & les beautés de la Nature, & les » mœurs des Habitans. Il arrivoit à chacun » de nous des incidens particuliers, & des spec- » tacles différens frappoient nos regards; d'ail- » leurs nous voyions probablement les mêmes » objets sous des aspects divers. Le même fait » ne produit pas, dans chaque esprit, les mêmes » idées : ce qui est familier au Navigateur ac- » coutumé à la Mer, étonne un Passager, & » fournit la matiere d'un récit intéressant pour » le Lecteur. Le Marin rapporte à la Marine la » plupart des objets qu'il apperçoit à terre, & le » Philosophe les envisage rarement sous ce rap- » port. Enfin les études dont chacun s'occupe, le » tour d'esprit, le caractère du cœur, mettent » une différence infinie dans les sensations, les » réflexions, & les expressions des hommes.

» Je dois ajouter que, dans ce Pays, où l'on » jouit de plus de liberté que n'en eût jamais aucune » autre Société policée, le Capitaine, qui fait une » expédition, n'est pas toujours le maître de tout

» dire. Ainſi, dans la premiere Relation, on » n'a pas imprimé que M. Cook canonna le Fort » Portugais de Madere (*a*). Pour moi, je ne crain- » drai pas de tout raconter.

» LES PHILOSOPHES modernes, embarraſſés de » concilier les Relations des différens Voyageurs, » en ont ſuivi quelques-unes, & rejetté comme » fabuleuſes les Aſſertions des autres. Adaptant » enſuite les faits à leurs idées, ils ont bâti des » ſyſtêmes qui plaiſent de loin, mais dont on re- » connoît la fauſſeté quand on les examine de près. » D'autres fatigués de la déclamation des Rhéteurs » & des ſophiſmes des Ecrivains, ne demanderent » plus que des *faits*; on en recueillit de toutes parts, » ſans étendre les connoiſſances. On fit un amas » confus de lambeaux épars, dont il étoit impoſ- » ſible de former un tout: ſemblables à ces Natu- » raliſtes, qui paſſent leur vie à diſſéquer des

(*a*) » *L'Endéavour*, conjointement avec une autre Frégate » Angloiſe, canonna le Fort Loo, pour ſe venger d'un affront » qu'on avoit fait au Pavillon de la Grande-Bretagne. »

» mouches, & qui n'en tirent pas une ſeule conſé-
» quence utile au genre humain.

» J'AI DONNÉ à mes Obſervations un but plus moral & plus déterminé.

» JE ME SUIS quelquefois livré aux mouvemens de mon cœur, & j'ai exprimé librement les ſentimens d'humanité ou d'indignation qui m'agitoient. Mes Remarques tendent ſouvent à l'accroiſſement du bonheur des Peuples que nous avons examinés, & ſans attachement ou ſans averſion pour aucune Nation particuliere, j'ai fait des Eloges ou des Cenſures avec impartialité.

» J'OBSERVERAI, en finiſſant, que vu la petite dépenſe qu'entraînent les Voyages de Découvertes (*a*), la Nation qui les ordonne en eſt bien payée par la gloire qu'elle acquiert. Je crois qu'indépendamment des Terres que nous

(*a*) « Les frais de celui-ci n'ont pas ſurpaſſé 25000 liv. ſterl. » y compris les débourſemens extraordinaires. »

» avons découvertes dans l'Expédition dont on
» va lire le Récit, nous avons rendu un service
» au genre humain, en introduisant à Taïti la race
» des Chèvres; aux Isles des Amis & aux Nouvelles-
» Hébrides, celle des Chiens; & à la Nouvelle-
» Zélande, & à la Nouvelle-Calédonie, celle des
» Cochons. Il est à desirer qu'on entreprenne encore
» de pareilles Expéditions, afin d'achever ce qui
» reste à reconnoître dans la Mer du Sud. »



VOYAGE



VOYAGE
AU POLE AUSTRAL
E T
AUTOUR DU MONDE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS notre départ d'Angleterre, jusqu'au moment où nous avons quitté les Isles de la Société, pour la premiere fois.

CHAPITRE PREMIER.

TRAVERSÉE de Deptford au Cap de Bonne-Espérance : Récit de plusieurs incidens survenus dans la route : séjour au Cap : ce que nous y fîmes : description du Cap.

ANN. 1772. Avril. JE FIS VOILE de Deptford, le 9 Avril 1772, mais je ne passai pas Woolwich, où je fus retenu par les vents
22. d'Est jusqu'au 22 : le vaisseau descendit alors à *Long-réach*, où l'Aventure me joignit le lendemain. Les deux bâtimens y prirent à bord de la poudre, des canons, les munitions du Canonnier, & les Soldats de marine.

10 Mai. LE 10 Mai, nous quittâmes *Long-réach*, avec ordre de toucher à Plimouth ; mais on reconnut que la Résolution portoit mal la voile, & je fus obligé de relâcher à Shéerness, pour remédier à cet inconvénient, & changer quelque chose dans les œuvres-mortes. Les Officiers du Chantier y travaillerent sur-le-champ, & le Lord Sandwich & Sir Hugues Palliser vinrent voir si l'opération se faisoit exactement.

22 Juin. LE 22 Juin, le vaisseau fut prêt à remettre en mer ;
3 Juillet. je fis voile alors de Shéerness, &, le 3 de Juillet, je rejoignis l'*Aventure* dans le Canal de Plimouth. Le soir précédent, nous rencontrâmes, en travers de ce Canal, Mylord

Carte de l'Hemisphere Austral

Montrant les Routes des Navigateurs les plus Célebres

Par le Capitaine Jacques Cook.

Tables, *Contenant les Latitudes et les Longitudes des Isles dernierement découvertes dans la Mer du Sud comme elles sont marquées dans cette Carte*

	Lat.	Long. Est.
Nouvelle Zéelande — Cap Sud	47°-19	167-08
Nouvelle Zéelande — Canal de la Reine Charlotte	41-06	174-25¼
Nouvelle Zéelande — Cap Est	37-42½	179-00
Nouvelle Zéelande — Cap Nord	34-22	173-20
I. Norfolk	29-2½	168-16
Annatam	20-03	170-05
N. P.t Esp.tu Santo	14-39	166-50
I. Egmont	11-00	164-05
I. Byron	1-18	170-50
I. du Duc d'York	8-41	173-03
I. Wallis	13-18	177-00

	Lat.	Long. O.
Otaheiti Pointe Nord	17°-29¼	149°-35
Oheteroa	22-27	150-47
I.s Gloucester	20-36	146-03
I. Oznaburg	22-00	141-34
I. du P.ce de Galles	15-00	148-06
I. Maitea	17-48	148-10
I. de la Chaîne	17-23	145-54
I. Adventure	17-04	144-30
I. Furneaux	17-05	143-16
I. Doubteuse	17-20	141-38
I. de l'Oiseau	17-48	143-35

	Lat.	Long.
I. de la Tortue	19-46	178-02
I. Pylstard	22-26	175-59
I. Amsterdam	21-11	175-00
I. Rotterdam	20-15	174-31
I.s du P.ce William	17-19	179-14
I.s Boscawen et Keppel	15-53	175-13
I. Forlorn Hope (Espérance perdue)	14-18	176-42
I. des Navigateurs	14-06	169-25
I.s du Danger	10-51	166-43
I. Sauvage	19-01	169-37
I. Palmerston	18-04	163-10
I. Hervey	19-18	158-54
I.s Scilly	16-28	155-32
I. How	16-46	154-08
Isles de la Societé — Maurua	16-25	152-08
Isles de la Societé — Bolabola	16-27	151-50
Isles de la Societé — Ohamaneno à Ulietea	16-45½	151-34½
Isles de la Societé — Owharre à Huaheine	16-44	151-07
Isles de la Societé — Tapoamanu	17-28	150-39

	Lat.	Long.
I. de l'Arc	18-23	141-12
Les deux Groupes	18-03	142-47
I. Resolution	17-24	141-39
I. Lagoon	18-47	139-28
I. Whitsunday (de la Pentecote)	19-26	137-56
I. de la Reine Charlotte	19-18	138-04
I. Egmont	19-20	138-30
I. Gloucester	19-11	140-06
I. Cumberland	19-18	140-34
I. du P.ce Will.m Henry	19-00	141-06
I. Pitcairn	25-12	133-21
I. Palliser	15-36	146-30
I.s Georges, l'Orientale ou Tiookea	14-28	144-56
I.s de Disappointment	14-10	141-06
Baye Resolution; Isle de S.te Christine	9-55½	139-08⅔
I.s de Pâques, ou Davis's Land	27-05½	109-46⅔
Masefuero — Suivant la Route du Cap.ne Carteret depuis le Détroit de Magellan	33-45	80-22
Juan Fernandez — Suivant la Route du Cap.ne Carteret depuis le Détroit de Magellan	33-45	77-22
Cap Horn	55-58	67-46

Mer Pacifique du Sud — Mer Glaciale — Mer de l'Inde du Sud — Océan Atlantique du Sud — Nouvelle Hollande — Nouvelle Zélande — Afrique — Amérique Méridionale — Madagascar — Cercle Antarctique — Tropique du Capricorne

Benard Direx.



Sandwich, sur l'Yacht Augusta, qui revenoit de visiter différens Chantiers accompagné de la Frégate la Gloire, & du Sloop le Hasard. Nous le saluâmes de 17 coups de canon; &, bientôt après, il nous donna une derniere marque des soins qu'il avoit pris pendant l'équipement, en venant à bord avec Sir Hugues Palliser, afin de s'assurer par lui-même si tout alloit au gré de ses desirs.

Ann. 1772. Juillet.

JE REÇUS, à Plimouth, mes instructions, datées du 25 Juin: on m'enjoignit de prendre le commandement de la Résolution, de me rendre, avec promptitude, à l'Isle de Madère; d'y embarquer du vin, & de marcher delà au Cap de Bonne-Espérance, où je devois rafraîchir les Equipages, & me fournir des provisions & des autres choses dont j'aurois besoin; de m'avancer au Sud, & de tâcher de retrouver le Cap de la Circoncision qu'on dit avoir été découvert par M. Bouvet, dans le 54.[e] parallele Sud, & à environ $11^{d} 20'$ de longitude Est du méridien de Gréenwich: si je rencontrois ce Cap, de m'assurer s'il fait partie du Continent (dispute qui a si fort occupé les Géographes & les premiers Navigateurs) ou si c'est une Isle; dans le premier cas, de ne rien négliger pour en parcourir la plus grande étendue possible; d'y faire les remarques & observations de toute espece, qui seroient de quelque utilité à la Navigation & aux Commerce, & qui tendroient au progrès des Sciences naturelles. On me recommandoit aussi d'observer le génie, le tempérament, le caractere & le nombre des Habitans s'il y en avoit, & d'employer tous les moyens honnêtes, afin de former avec eux une liaison d'alliance & d'amitié;

ANN. 1772. Juillet.

de leur offrir des choses auxquelles ils attacheroient du prix, de les inviter au trafic, & de leur montrer, dans toutes les circonstances, de la civilité & des égards. Mes instructions portoient ensuite de tenter des découvertes à l'Est ou à l'Ouest, suivant la situation où je me trouverois, de tenir la latitude la plus élevée, & de m'approcher du pole austral le plus qu'il me seroit possible, & aussi long-temps que l'état des vaisseaux, la santé des équipages & les provisions le permettroient; d'avoir soin de toujours réserver assez de provisions pour atteindre quelques ports connus, où j'en chargerois de nouvelles pour le retour en Angleterre. Elles me prescrivoient en outre si le Cap de la Circoncision est une portion d'Isle, ou si je ne venois pas à bout de le retrouver, d'en faire dans le premier cas le relevement nécessaire, & dans tous les deux de cingler au Sud, tant qu'il me resteroit de l'espoir de rencontrer le continent; de marcher ensuite à l'Est, afin de rechercher ce continent & découvrir les Isles qui pourroient être situées dans cette partie inconnue de l'Hémisphere austral; de tenir toujours des latitudes élevées, & poursuivre mes découvertes, comme on l'a dit ci-dessus, au plus près du pole, jusqu'à ce que j'eusse fait le tour du globe; de me rendre enfin au Cap de Bonne-Espérance, & delà à Spithead.

QUAND la saison de l'année rendroit périlleuse mon séjour dans les latitudes élevées, on me permettoit de me retirer au Nord, à quelque endroit connu, pour rafraîchir les équipages & radouber les vaisseaux, & retourner de nouveau au Sud, dès que le temps seroit favorable.

Dans toutes les circonſtances imprévues, on me laiſſoit le maître de tenir la route que je voudrois, & en cas que la Réſolution pérît, ou fût miſe hors de ſervice, je devois continuer le voyage ſur l'Aventure.

Ann. 1772. Juillet.

JE DONNAI copie de ces inſtructions au Capitaine Furneaux, avec un ordre de l'Amirauté, qui lui enjoignoit de les mettre en exécution : en cas de ſéparation, je nommai l'Iſle de Madere pour premier rendez-vous, le port Praya dans l'Iſle Saint-Jago pour ſecond, le Cap de Bonne-Eſpérance pour troiſieme, & la Nouvelle-Zélande pour quatrieme.

☞ « M. COOK étant obligé de paſſer huit ou dix jours » à Plimouth, le deſir de nous inſtruire & de travailler au » progrès des Sciences, nous engagea à viſiter, durant cet » intervalle, les Mines d'étaim de Cornouailles. Nous ſatisfîmes notre curioſité, & la vue des ouvrages immenſes » de Poldyce & de Kenwyn, excita en nous des ſentimens » d'admiration & de plaiſir.

» LE 11, mon pere ſe promenant ſur le gaillard d'arriere, » obſerva que le vaiſſeau changeoit de poſition, relativement à l'Aventure, & aux autres vaiſſeaux qui étoient » dans le canal; & qu'il s'approchoit des rochers au-deſſous » du Château. Il en avertit ſur-le-champ, le Maître : on » trouva que le bâtiment avoit été amarré à une petite » bouée, qui ne pouvant pas ſupporter des efforts ſi violens, dérivoit très-promptement ainſi que le vaiſſeau. » Tout le monde ſe rendit ſur les ponts, & ſe mit à l'ouvrage; on étendit les voiles & on dégagea les manœuvres.

ANN. 1772. Juillet.

» Enfin nous mouillâmes, après avoir échappé au danger » le plus imminent d'être brisés contre les rochers, sous le » Fort (*a*).

PENDANT notre relâche à Plimouth, MM. Wales & Bayley, les deux Astronomes, firent des observations sur l'Isle de Drake, pour déterminer la latitude, la longitude & le temps vrai, & mettre ensuite en mouvement les garde-temps & les montres marines. Ils trouverent que la latitude est de 50^{d} 21′ 30″ Nord, & la longitude 4^{d} 20′ Ouest de Gréenwich, premier méridien d'où je compterai toujours 180 degrés de chaque côté de l'Est & de

10. l'Ouest. Le 10 Juillet, on mit en mouvement les montres en présence des deux Astronomes, du Capitaine Furneaux, des premiers Lieutenans des vaisseaux & de moi, & on les embarqua. Les deux qu'on plaça sur l'Aventure, sont de la construction de M. Arnold, ainsi qu'une troisieme qu'on mit à bord de la Résolution; la quatrieme a été faite par M. Kendal, sur le même principe, à tous égards, que le garde-temps d'Harrison: le Commandant, le premier Lieutenant & l'Astronome de chacun des vaisseaux, avoient différentes clefs des caisses où on les renfermoit, & ils ont toujours été présens, lorsqu'on les a remontées & comparées l'une à l'autre; si par indisposition ou par absence, l'un de nous ne pouvoit pas s'y trouver, il y envoyoit un autre Officier à sa place. Le même jour, suivant la cou-

(*a*) Les vaisseaux, en pareille circonstance, essuient souvent des avaries considérables. L'aldboroug, qui en Mai 1776, se détacha aussi de sa bouée, alla échouer sur l'Isle de Drake, & fut crevé dans la cale.

tume de la marine, on paya deux mois de gage d'avance aux deux équipages, & pour leur donner plus de courage, pendant cette expédition extraordinaire, on paya en outre ce qui leur étoit dû, jusqu'au 28 du mois de Mai précédent : cet argent leur fournit des moyens de se procurer ce qui devoit leur être nécessaire durant le voyage.

ANN. 1772. Juillet.

☞ « LE 13, à 6 heures du matin, j'appareillai du » canal de Plimouth, accompagné de l'Aventure. Je jettai » un dernier regard sur les montagnes fertiles de l'Angleterre, & je me livrai aux émotions de tendresse » qu'inspiroit ce coup-d'œil. La beauté du matin & » le spectacle d'un vaisseau qui marche sur la mer, attirerent ensuite mon attention, & dissiperent la tristesse de » mes premieres idées. Nous passâmes bientôt devant le » fanal d'*Eddistone*, Tour très-élevée, qui est de la plus » grande utilité à la navigation & au commerce. Il n'est » pas possible de la contempler sans frissonner de crainte » sur le sort des Gardes-solitaires, qui sont souvent obligés » d'y passer trois mois privés de toute communication avec » la Grande-Bretagne. La mort tragique de *Winstanley*, qui » fut écrasé en un clin d'œil, par la chûte du premier édifice » qu'il avoit construit lui-même, & les mouvemens de la » Tour actuelle, lorsqu'elle est assaillie par les vents & par » les flots, produisent l'épouvante.

» A MESURE qu'on s'éloigna de la Côte, le vent » augmentoit, les vagues devenoient plus élevées, & le » roulis du vaisseau plus violent. Le mal de mer prit avec » plus ou moins de force, ceux qui n'étoient point accoutumés à naviguer, & même quelques-uns des Mate-

ANN. 1772. Juillet.

» lots qui avoient paſſé leur vie ſur l'Océan. Après trois » jours de douleur, le vin rouge de Porto brûlé avec » des épices & du ſucre, nous cauſa beaucoup de ſou- » lagement.

» LE 20, nous paſsâmes le Cap Ortegal ſur la Côte » de Galice en Eſpagne : les Habitans du pays l'appel- » lent *Ortiguera*, & c'eſt probablement le *Promontorium* » *Trileucum* des Anciens. Le pays des environs eſt mon- » tueux : il paroît blanc dans les endroits où il y a des » rocs pelés, & les ſommets des montagnes ſont couverts » de bois. Je remarquai des champs de bled preſque mûr » & des cantons remplis de bruyere. Nous regardions tous » avec empreſſement cette terre ; j'en conclus que notre » poſition n'étoit pas naturelle, & je me rappellai ces Vers » d'Horace :

Nequicquam Deus acbſidit,
Prudens oceano diſſociabili,
Terras, ſi tamen impias,
Non tangenda rates tranſiliunt vade.'

» LE 22, nous apperçûmes le fanal près de Corunna. » L'air étoit parfaitement calme & la mer unie comme un » miroir : des champs cultivés, des enclos, de petits ha- » meaux, des maiſons de plaiſance varioient agréablement » la cime des montagnes ; tout concouroit à détruire les » reſtes de la maladie de mer, & à ramener la gaîeté parmi » les équipages. Le ſoir, nous nous trouvâmes près d'une » petite tartane, que nous prîmes pour un bateau de pê- » che de la Côte d'Eſpagne, & dans cette perſuaſion, on

» envoya

» envoya une chaloupe afin d'acheter du poiſſon frais. » La ſurface de la mer étoit couverte par-tout aux envi- » rons de Myriades, de petits crabes, qui n'avoient pas plus » d'un pouce de diamètre, de l'eſpece appellée par Linnæus, » *Cancer Depurator.* Le petit bâtiment étoit une tartane » Françoiſe, qui portoit de la farine à *Ferrol* & à *Corunna.* » Les hommes qui la montoient nous demanderent de l'eau: » des vents contraires les ayant chaſſés de leur route pen- » dant deux mois, la leur étoit épuiſée depuis plus de quinze » jours, & ils vivoient de pain & d'un peu de vin. Dans » cette ſituation déplorable, ils avoient rencontré pluſieurs » vaiſſeaux en mer, & ſur-tout des frégates Eſpagnoles, » qui refuſerent inhumainement de les ſecourir. L'Officier, » qui commandoit la chaloupe, envoya ſur-le-champ les » futailles à notre bord. On les remplit, & ils nous com- » blerent de leurs bénédictions.

ANN. 1772. Juillet.

» LE LENDEMAIN après midi, trois vaiſſeaux de guerre » Eſpagnols, qui alloient au Ferrol, paſſerent près de nous: » l'un d'eux ſembloit être de 74 canons, & les deux autres » en portoient environ 60. Le plus en arriere arboroit » pavillon Anglois; mais il l'abattit bientôt quand nous lui » montrâmes le nôtre. Il tira un coup de canon ſous le » vent, & prit pavillon d'Eſpagne. Immédiatement après, « il tira un autre coup de canon ſur l'Aventure, qui fut » ſuivi d'un ſecond ſur nous. En conſéquence, la Réſolution » mit à la cape, & l'Aventure *ſuivit notre exemple.* Les » Eſpagnols hélerent l'Aventure en Anglois, & lui deman- » derent quelle étoit la frégate qui marchoit en avant; (ils » parloient de notre bâtiment): on le leur expliqua; mais ils

Ann. 1772. Juillet.

» ne voulurent pas répondre à une pareille question » qu'on leur fit; ils répliquerent toujours, *je vous souhaite un bon voyage*. Nous continuâmes notre route, » après une scêne aussi humiliante pour les Maîtres de » la mer.

25. » PLUSIEURS marsouins jouerent autour de nous le 25; ils » nâgeoient tous contre le vent qui avoit soufflé de Nord-» Est, depuis le travers du Cap Finistere. La nuit, la mer » parut lumineuse, sur-tout au sommet des vagues & dans » le sillage du vaisseau; des masses de lumiere pure éclai-» roient la surface des flots, & en outre, on voyoit » un nombre infini de petites étincelles encore plus bril-» lantes.

» LE 28, nous découvrîmes *Porto-Santo*, qui a envi-» ron cinq ou six lieues de long, & qui est stérile: la » quantité de Vignes qu'elle contient, offroient cependant » une belle nappe de verdure. On ne compte que 700 Ha-» bitans dans cette petite Isle, qui dépend du Gouverneur » de Madere.

» NOUS APPERÇUMES bientôt Madere, les Isles désertes & » Santa-Crux. Les montagnes aux environs de cette Ville, » sont coupées par un grand nombre de creux & » de vallées profondes. Des Maisons de campagne heu-» reusement situées parmi des Vignes & des Cyprès » élevés, embellissent les côteaux, & tout le pays est très-» pittoresque.

LE SOIR du 29, je mouillai dans la rade de Funchiale, à l'Isle de Madere. Le lendemain au matin, je saluai la garnison de 11 coups, qu'on me rendit sur-le-champ. Bientôt après, j'allai à terre avec le Capitaine Furneaux, les deux MM. Forsters & M. Wales: nous fûmes reçus à notre débarquement par un Envoyé du Vice-Consul, M. Sills qui nous conduisit à la maison de M. Loughnans, le Marchand Anglois le plus riche de la Place, qui obtint, pour M. Forster, la permission d'examiner & de cueillir des plantes dans l'Isle, qui nous procura d'ailleurs tout ce dont nous avions besoin, & nous pressa de loger chez lui durant notre relâche.

ANN. 1772. Juillet.

☞ « FUNCHIALE est bâtie en forme d'amphithéâtre, autour de la Baie, sur la pente des premieres collines. L'œil plane aisément de la mer sur tous les bâtimens publics & particuliers: en général, le dehors des édifices est tout blanc; la plupart ont deux étages. Ils sont couverts de toîts bas, & l'architecture a cette élégance orientale & une simplicité qu'on ne trouve pas dans nos maisons étroites, qui portent à leur sommet des toîts escarpés & plusieurs rangs de cheminées. Il y a, du côté de la mer, différentes batteries & des plate-formes garnies de canons. Un vieux Château, qui commande la rade, est situé au haut d'un rocher noir; il est entouré d'eau à la marée haute, & les Anglois l'appellent *Loo-Rock*. Un autre qu'on nomme le Château de Saint-Jean, est placé sur une éminence voisine, au-dessus de la Ville. Les collines derriere *Funchiale*, couvertes de vignes, de plantations, de bosquets, de maisons de plaisance &

ANN. 1772. Juillet.

» d'Eglifes, ajoutent encore à la beauté du payfage. Ces » lieux font penfer aux Jardins des Fées, & ils donnent » quelque idée des Jardins fufpendus de la Reine Sé- » miramis.

» LA VILLE cependant, ne répond pas à l'afpect qu'elle » préfente du côté de la rade. Les rues font étroites, mal » pavées & fales; les maifons bâties de pierres de taille ou » de briques; mais elles font noires, & excepté quelques- » unes qui appartiennent aux Marchands Anglois, & aux » principaux Habitans; elles manquent de vitres. Les autres » n'ont qu'une efpece de treillis, qu'on baiffe & qu'on leve » aifément. Les domeftiques, les boutiques & les magafins » occupent la plupart des rez-de-chauffée.

» L'EGLISE & les Monafteres font très-fimples: il n'y a » aucun ordre d'architecture. On remarque le défaut de » goût fur-tout dans l'intérieur. Le peu de jour que donne » l'édifice ne fert qu'à éclairer des ornemens de clinquans, » entaffés les uns fur les autres, & arrangés d'une maniere » tout-à-fait gothique. Le Couvent des Francifcains eft » propre & fpacieux: mais le jardin eft fort mal tenu. Les » Religieufes de Sainte Claire nous reçurent poliment à la » grille.

Nos EXCURSIONS commencerent le lendemain au matin; » nous montâmes d'abord le long d'un ruiffeau dans l'inté- » rieur du pays. A une heure de l'après midi, nous arrivâmes » à un bocage de châtaigniers, un peu au-deffous du fom-

» met le plus élevé de l'Isle, à environ six milles de la mai- » son de campagne de M. Loughan, où nous avions cou- » ché. L'air y étoit beaucoup plus vif que dans les parties » plus basses, & une jolie brise contribuoit encore à sa fraî- » che. Un Nègre nous servit de conducteur; &, après une » promenade de plus d'une heure & demie, nous retour- » nâmes dans la maison qui nous donnoit si généreusement » l'hospitalité.

» VOICI quelques observations que j'ai eu occasion de » rassembler durant mon séjour; & je crois qu'elles seront » agréables aux Lecteurs, parce qu'elles m'ont été commu- » niquées par des Anglois de beaucoup d'esprit, qui habi- » tent Madere depuis plusieurs années. Cette description » semblera d'abord superflue; mais elle contient peut-être » des remarques qu'on ne trouve dans aucun des journaux » de Navigateurs qu'on a publiés en si grand nombre. Il est » très-naturel de négliger ce qui est près de nous.

» L'ISLE qui a environ 55 mille Anglois de long & 10 de » large, fut découverte en 1419, par *Gonzales Zarco*, & » c'est sans fondement qu'on dit qu'elle l'a été par un Anglois » nommé *Machin*. Elle est divisée en deux Capitaineries, » Funchiale & Mexico: la premiere a deux Judicatures, Fun- » chiale & Calhetta; & le second en a aussi deux, Maxico & » San-Vincento.

» FUNCHIALE est la seule Cité. L'Isle a d'ailleurs sept Villes » Calhetta, Camara de Lobos, Ribeira, Braba, & Ponta de » Sol, dans la Capitainerie de *Funchiale*, qui est divisée en

Ann. 1972. Août.

» 26 Paroiſſes : les trois autres ſont dans la Capitainerie de Maxico, compoſée de 17 Paroiſſes. Ces trois Bourgs portent le nom de Mexico, San-Vincento & Santa-Crux.

» Le Gouverneur eſt à la tête de tous les départemens civils & militaires de cette Iſle, de Porto-Santo, des Salvages & des Iſles déſertes, où il y a ſeulement par occaſion des huttes des Pêcheurs, qui y vont quelque tems de l'année. Durant notre relâche, le Gouverneur s'appelloit Don Antonio de Saa-Pereira.

» L'administration de la Juſtice dépend du Corrégidore, qui eſt nommé par le Roi de Portugal : on l'envoie communément de Liſbonne, & il eſt amovible au gré de la Cour. Chaque Judicature a un Sénat, préſidé par un Juge élu dans l'Iſle : en l'abſence ou après la mort du Corrégidor, il remplit ſa place. Les Marchands étrangers choiſiſſent leur propre Juge, appellé le *Providor*; il eſt en même-tems le Collecteur des Domaines & des Revenus du Roi, qui montent à environ cent vingt mille livres ſterling. Les ſalaires des Officiers civils & militaires, la paie des Troupes & l'entretien des bâtimens publics emportent la plus grande partie de cette ſomme. Ce revenu provient d'abord du dixieme de toutes les productions de l'Iſle, que le Roi perçoit comme Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt; d'un impôt de dix pour cent ſur toutes les importations, ſans en excepter les denrées qui ſe conſomment; & enfin, d'onze pour cent ſur tout ce qui s'exporte.

» L'Isle n'eſt gardée que par une Compagnie de cent

» hommes de Soldats réguliers; mais il y a d'ailleurs une » milice de 3000 hommes, à qui on n'accorde aucune paie » non-plus qu'à leurs Officiers, & cependant on recherche » beaucoup ces emplois, à cause du rang qu'ils donnent. Ces » Troupes s'assemblent sous le drapeau une fois l'année, & » on les exerce pendant un mois.

ANN. 1772. Août.

» ON COMPTE environ 1200 Prêtres Séculiers: la plupart » sont Instituteurs d'enfans dans des maisons particulieres. » Depuis l'expulsion des Jésuites, il n'y a aucune Ecole pu- » blique réguliere, excepté un Séminaire, où un Prêtre, » instruit & éleve dix Etudians aux dépens du Roi. Ces Bour- » siers mettent un manteau rouge, pardessus la robe noire » que portent ordinairement les autres Eleves. Tous ceux » qui veulent entrer dans les Ordres, doivent prendre leurs » degrés à l'Université de Coïmbre, rétablie dernierement en » Portugal. Madere a aussi un Doyen, un Chapitre, & un » Evêque, dont le revenu est beaucoup plus considérable » que celui du Gouverneur : il consiste en 110 pipes de » vin, 40 muids de bled, chacun de 24 boisseaux, ce qui » équivaut année commune à 3000 liv. sterling. 50 ou 60 » Franciscains, sont repartis en quatre Monasteres; & 300 » Religieuses de la Merci, de Sainte-Claire, de l'*Incarnation* » & du *Bon-Jésus* vivent dans quatre Couvens. Celles du » *Bon-Jésus* peuvent quitter l'habit & se marier.

» EN 1768, les Habitans des 43 Paroisses de Madere » montoient à 63,913, dont 31,341 hommes, & 32,572 » femmes : il en mourut cette même année 5,243, & il en » naquit seulement 2,198; de sorte que le nombre des

Ann. 1772. Août.

» morts surpassa celui des naissances de 3,045. Il est très-» probable qu'il y eut alors une maladie épidémique; car » l'Isle seroit bientôt dépeuplée si la mortalité étoit toujours » aussi considérable. L'excellence du climat semble confir-» mer cette supposition, le tems est en général doux & » tempéré en été, la chaleur est très-modérée sur les parties » les plus élevées de l'Isle, où se retirent les gens riches du-» rant cette saison : la neige y subsiste plusieurs jours, tandis » qu'elle ne dure jamais plus de 24 heures dans les parties » basses. On peut compter sur l'exactitude de ce que je » viens de dire touchant les naissances & les morts; car le » Secrétaire du Gouverneur m'en a communiqué la liste » tirée des archives des Paroisses.

» Le bas-peuple a le teint basanné; il est d'ailleurs bien » fait, quoiqu'il ait de larges pieds, ce qui provient peut être » de ce qu'il est obligé de gravir les sentiers escarpés de ce » pays montueux; les visages des Insulaires sont oblongs » avec des yeux noirs: leurs cheveux noirs se bouclent na-» turellement, quelques Indiens les ont crépus, probable-» ment à cause de leur mêlange avec les Nègres: en général » leurs traits, quoique durs, n'ont rien de désagréable. La » nature ne semble pas avoir favorisé les femmes : elles » n'ont point ce teint brillant & fleuri, qui est le complé-» ment de la beauté. Elles sont petites, brunes; elles ont les » os des joues proéminens, un large pied, & un maintien » dénué de grâces. Les justes proportions de leur corps, la » belle forme de leurs mains, leurs yeux grands & animés, » compensent en quelque maniere ces défauts.

» La sobriété

» La sobriété & la frugalité des gens de la campagne est » extrême; ils se nourrissent de pain & d'oignons ou d'autres » racines, mais ils mangent peu de viande. Ils ont beaucoup » d'aversion pour les tripes, & l'on dit proverbialement d'un » homme pauvre, *il est réduit à manger des tripes*. Ils boi» vent ordinairement de l'eau pure, ou une piquette qu'ils » font en jettant de l'eau sur la peau du raisin, (après qu'il est » sorti du pressoir): cette eau acquiert par la fermentation, » un goût aigrelet, mais elle ne le conserve pas long-tems; » à peine avalent-ils quelques gouttes du vin, que préparent » leurs mains, & qui rend leur Isle si fameuse.

» La culture de la Vigne est leur principale occupation; » mais, comme cette branche d'industrie demande peu » de soin la plus grande partie de l'année, ils sont très» portés à l'oisiveté. Comme la chaleur du climat empê» che d'amasser des provisions, & qu'il est facile de satis» faire les besoins de l'appetit, l'indolence est d'autant plus » grande que les Loix ne cherchent point à répandre l'esprit » d'industrie. Il semble que le gouvernement Portugais ne » prend pas les moyens convenables contre cette dangereuse » léthargie de l'Etat. Il a dernierement ordonné des planta» tions d'oliviers dans les cantons trop secs & trop stériles » pour produire du vin; mais il n'a pas pensé à donner des » secours aux Laboureurs, & il ne leur a offert aucune ré» compense qui pût les engager à surmonter leur répugnance » pour les innovations & leur aversion pour le travail.

» Les Fermiers ne recueillent que quatre dixiemes du » produit; ils en paient quatre en nature au propriétaire,

ANN. 1772. Août.

» un dixieme au Roi, & un dixieme au Clergé. Travaillant » ainsi pour les autres, & jouissant d'un si petit bénéfice, ils » font peu d'amélioration de culture. Malgré leur oppression, » ils conservent cependant du contentement & de la gaieté: » ils adoucissent leur travail par des chansons, & le soir ils » s'assemblent des différentes cabanes, & ils dansent au son » d'une guitarre.

» LES HABITANS des Villes sont plus malheureux que » ceux de la campagne, & outre la pâleur & la maigreur de » leurs visages, il y en a d'autres preuves. Les hommes portent » des habits François (communément noirs,) qui ne leur » sient point du tout; les traits de leurs femmes ont de la » délicatesse & de l'agrément; mais la jalousie des hommes » tient le sexe renfermé & le prive d'un bonheur que goû- » tent les Paysannes dans leur misere. Ils ont de grandes pré- » tentions à la Noblesse: leur orgueil est flatté de quelques » vieux titres: ils sont insociables & ignorans, & ils pren- » nent une affectation ridicule de gravité. Toutes les terres » appartiennent à un petit nombre d'anciennes Familles » qui vivent à Funchiale, & dans les différentes Villes de » Madere.

» L'ISLE est composée d'une grande montagne; les flancs » s'élevent de tous côtés de la mer, & se réunissent au som- » met & au centre, & on dit qu'il y a au milieu un creux » naturel, ou une élévation que les Insulaires appellent la » Vallée, & qui est toujours couverte d'une herbe délicate » & tendre. Toutes les pierres semblent avoir été brûlées: » elles sont remplies de trous & d'une couleur noirâtre: la

» principale partie eſt de la lave, & une petite quantité de » l'eſpece appellée *Dunſtone* par les Mineurs du Comté de » Derby. Le ſol eſt par-tout un terreau mêlé d'un peu de » craie, de chaux & de ſable, & il reſſemble beaucoup à » quelques terres que nous avons trouvées depuis ſur l'Iſle » de l'Aſcenſion. Cette circonſtance & l'élévation du ſom- » met de la montagne, me portent à croire que jadis un » volcan produiſit la lave, & les parties ocreuſes, & que la » vallée étoit alors le cratere.

Ann. 1772. Août.

» PLUSIEURS SOURCES d'eau & pluſieurs ruiſſeaux deſcen- » dent des parties hautes dans des vallons & des crevaſſes » profondes qui entrecoupent l'Iſle. Nous n'avons point » apperçu les plaines dont parlent les autres Navigateurs (*a*). » Le cours des eaux s'y porteroit vraiſemblablement s'il y » en avoit quelques-unes. Les lits des petites rivieres ſont » couverts de pierres de différentes groſſeurs, que la vio- » lence des pluies d'hiver, ou la fonte des neiges, ont en- » traîné. Des canaux conduiſent l'eau au milieu des vignobles, » & chaque propriétaire en a l'uſage pendant un certain » tems : pluſieurs ont la permiſſion d'en jouir continuelle- » ment, d'autres s'en ſervent deux fois, trois fois, & plu- » ſieurs une ſeule fois par ſemaine. L'arroſement étant abſo- » lument néceſſaire aux vignobles à cauſe de la chaleur du » climat, on ne peut planter qu'à grands frais un nouveau » vignoble : le propriétaire doit acheter l'eau fort cher de » ceux qui en ont la jouiſſance.

(*a*) Voyez la Relation des Voyages entrepris par ordre du Roi d'Angleterre, & exécutés par les Capitaines Byron, Wallis, Carteret & Cook, *Vol. II.*

Ann 1772. Août.

» Par-tout où il y a un terrain uni ſur les collines, les In-
» ſulaires font des plantations d'Eddoes, (*Aurum Eſculentum*, » *Linn.*) ils les renferment par un foſſé, afin d'avoir des » eaux ſtagnantes : & en effet, cette plante ſeroit mieux dans » les terrains marécageux. On donne ſes feuilles aux cochons, » & les gens de la campagne mangent la racine.

» Ils plantent auſſi des patates douces (*convolvulus batatas*,) dont ils font une grande conſommation, ainſi que » des châtaignes qui croiſſent dans les bois ſur les parties » les plus élevées de l'Iſle, où il n'y a point de vignes. Ils » ſement du bled & de l'orge dans les cantons où la vigne » eſt trop vieille, & dans les nouvelles plantations. Mais les » récoltes n'en produiſent pas pour plus de trois mois, & » les habitans ſont obligés de recourir à d'autres climats, » outre qu'ils tirent de l'Amérique Septentrionale de grandes quantités de grains en échange de leurs vins. Si les productions ſont ſi peu conſidérables, il faut, ſans doute, l'attribuer en partie au défaut de marne & à l'inactivité du » peuple. Mais, en ſuppoſant que l'agriculture fût portée à » ſon dernier degré de perfection, je crois que les récoltes » ne ſuffiroient jamais à leur conſommation. Ils battent le » bled dans un coin du champ, qui eſt nettoyé & durci. » Après qu'ils ont étendu les gerbes, deux bœufs y traînent » une planche quarrée, garnie en deſſous de pointes de » pierres aigues : le conducteur monte deſſus pour en augmenter le poids. Cette machine coupe la paille, & délivre » le grain de la gouſſe.

» On cultive du vin par-tout où le ſol, l'expoſition &

» l'eau le permettent: des ſentiers d'environ une verge ou » deux entrecoupent chaque vigne: ces ſentiers ſont renfer- » més par des murailles de pierre de deux pieds de haut : » des lattes forment au-deſſus des berceaux d'environ ſept » pieds de hauteur : le long des bords, des colonnes de bois ſou- » tiennent, à des diſtances régulieres, un treillage de bam- » bous, qui retombant des deux côtés, juſqu'à un pied & » demi ou deux pieds de terre, s'étend à cette élévation ſur » toute la Vigne. De cette maniere les raiſins ſe tiennent » élevés, & les Vignerons ont de la place pour ôter les » mauvaiſes herbes. Au tems des vendanges, ils ſe gliſſent » ſous le treillage, & ils coupent les grapes: j'en ai vu quel- » ques-unes qui peſoient plus de ſix livres. Cette méthode » de tenir le terrain propre & humide, & de faire mûrir le » raiſin à l'ombre, contribue à donner aux vins de Madere, » cette ſaveur excellente, & ce corps qui les ont rendus ſi » célèbres. On eſt obligé d'employer certains cantons à la » culture des bambous néceſſaires aux treillages; & l'on » m'a dit qu'on négligeoit entièrement certains vignobles, » parce qu'on manque de ces roſeaux.

» LES VINS n'étant pas tous d'une égale bonté, ont dif- » férens prix. Le meilleur eſt celui qu'on tire d'un plan que » l'Infant de Portugal fit tranſplanter de Candie: on l'appelle » *Malavoiſie de Madere:* une pipe ne coûte pas ſur les » lieux, moins de 40 ou 42 livres ſterling; on en fait très- » peu. Il y a un autre vin ſec qu'on exporte pour les mar- » chés de Londres, à 30 ou 31 livres ſterling la pipe. Les » qualités inférieures qu'on envoie aux Indes Orientales, aux » Iſles d'Amérique & dans l'Amérique Septentrionale,

Ann. 1772. Août.

» se vendent 28, 25 & 20 livres sterling: année commune » on en fabrique environ 30 mille pipes chacune de 110 » gallons. On en exporte 13 mille de la meilleure espece, & » tout le reste se convertit en eau-de-vie, pour le Brésil, » & en vinaigre, ou se consomme dans l'Isle.

» Les vignes sont enceintes de murailles & de hayes de » poiriers, de grenadiers, de myrthes, de ronces, & de » rosiers sauvages. Les jardins produisent des pêches, des » abricots, des coins, des pommes, des poires, des noix & » plusieurs autres fruits d'Europe; & quelques plantes du » Tropique, tels que des bananes, des goyaves & des pom- » mes-de-pin.

» On trouve à Madere tous les animaux domestiques » d'Europe : le mouton & le bœuf, quoique petits, sont d'un » bon goût. Les chevaux, malgré leur petitesse, ont le pied » sûr, & ils grimpent avec beaucoup d'agilité les chemins » qui sont par-tout difficiles. Les habitans n'ont aucune espece » de voiture à roues : ils se servent à la ville de traîneaux, » formés de deux planches jointes par deux pieces de tra- » verse, qui font un angle aigu à l'avant : on attele des » bœufs à ces traîneaux, qui transportent des futailles de » vin, & d'autres grosses marchandises d'un magasin à » l'autre.

» Il y a peu de quadrupèdes sauvages, je n'ai vu que » le lapin gris ordinaire: les oiseaux sont plus nombreux; » j'y ai remarqué l'épervier (*falco nisus*) différentes » corneilles, (*corvus corone*); la pie (*corvus pica*); deux

» eſpeces d'allouettes (*alauda arvenſis & arborea*), l'é» tourneau (*ſturnus vulgaris*), l'oiſeau appellé *le Em» beriza citrinella.* Les moineaux communs & les moi» neaux des montagnes, (*fringilla domeſtica & montana*,) » l'hochequeue jaune & le rouge gorge (*motacilla flava & » rubecula*); le pigeon ramier; deux eſpeces d'hirondelles » *hirundo ruſtica & apus*), & des Anglois de la faction nous » aſſurerent avoir vu auſſi le *martinet* (*hirundo urbica.*) » Cette derniere y paſſe tout l'hiver, & diſparoît ſeule» ment quelques jours quand le tems eſt très-froid : elle ſe » retire alors dans les fentes & les crevaſſes des rochers, » & elle ſe montre au premier jour de ſoleil. La perdrix » rouge eſt commune (*tetrao rufus*), dans l'intérieur de l'Iſle, » où on la trouble peu. La voliere de M. Loughnan contenoit » l'oxia, *aſtril*, le pinçon, le chardonneret, & le canari » (*fringilla coolebs*, *carduelis*, *Butyracea & Canaria*,) » qui tous avoient été pris au milieu des champs. Les oi» ſeaux apprivoiſés, tels que les coqs d'inde, les oies, les » canards & les poules ſont très-rares, ce qu'il faut peut-être » attribuer au manque de bled.

» IL N'Y A aucun ſerpent à Madere, mais les maiſons, les » vignes, & les jardins fourmillent de lézards. Les Moines » d'un des Couvens ſe plaignent que ces animaux détrui» ſent les fruits de leurs jardins.

» LES CÔTES de Madere & des Iſles voiſines, les ſalvages » & les déſertes ne manquent pas de poiſſon; mais » comme il n'y en a pas aſſez pour le Carême, on tire de » Gottembourg ſur des vaiſſeaux Anglois des harengs ſalés,

ANN. 1772. Août.

» & de la morue de la Nouvelle-York & des autres ports » d'Amérique.

» Nous y avons trouvé peu d'inſectes : peut-être en au- » rions-nous raſſemblé davantage, ſi notre ſéjour avoit été » plus long : les eſpeces en ſont connues. Je ferai à cette » occaſion une remarque générale, qui peut s'appliquer à » toutes les Iſles où nous avons relâché durant notre voya- » ge. Les quadrupèdes, les reptiles amphibies & les inſectes » ne ſont pas nombreux dans les Iſles un peu éloignées d'un » continent, & tous ceux qui y ſont, ont été tranſportés » par les hommes. Il y a une plus grande quantité de poiſ- » ſons & d'oiſeaux, parce qu'ils s'y rendent par eau, ou à » travers l'athmoſphere. La partie de l'Afrique où nous tou- » châmes, nous fournit, en peu de ſemaines, plus de qua- » drupèdes, de reptiles & d'inſectes différens, que toutes » les Iſles où nous avons abordé.

LA VILLE de Funchiale, la Capitale de l'Iſle, eſt ſituée à-peu-près au milieu, du côté méridional, au fond de la Baie du même nom par 32^{d} $33'$ $34''$ de latitude Nord, & 17^{d} $12\frac{1}{8}'$ de longitude Oueſt. On a conclu la longitude des obſervations de Lune faites par M. Wales, & réduites par la montre de M. Kendal, qui marquoit 17^{h} $10'$ $14''$ de longitude Oueſt. Pendant notre ſéjour ici, je donnai, aux équipages, du bœuf frais & des oignons ; &, au rembarquement, je leur fis diſtribuer des oignons comme proviſions de mer.

APRÈS avoir pris à bord, de l'eau, du vin & d'autres articles,

articles, nous quittâmes Madere le premier Août & nous portâmes au Sud avec un bon vent frais de N. E. Le 4, nous dépassâmes *Palma*, l'une des Canaries; elle est si haute qu'on la voit à 12 ou 14 lieues, & elle gît par 28d 38′ de latitude Nord, & 17d 58′ de longitude Ouest. Le lendemain, nous apperçûmes l'Isle de Féro, & nous la passâmes à la distance de 14 lieues; je jugeai qu'elle est par le 27d 42′ de latitude Nord, & 18d 9′ de longitude Ouest.

ANN. 1772. 4 Août.

☞ « L'ISLE PALMA fait partie du groupe qu'on appelle » aujourd'hui *Canaries*, & que les Anciens connoissoient » sous le nom d'*Insulæ fortunatæ* (a); on les oublia en » Europe jusqu'à la fin du 14.e siécle. L'esprit de navigation » se ranima alors, & quelques aventuriers les retrouverent: » les Biscayens, ayant débarqués sur Lanzarota, enleverent » 170 naturels du pays. Luis de la Cerda, noble Espagnol, » de la famille Royale de Castille, obtint une Bulle du Pape, » & s'arrogea, en 1344, le titre de Prince des Isles fortu- » nées. Enfin un nommé Jean Baron de Béthencourt, » aborda sur ces Isles en 1402, prit possession de plusieurs, » & s'appella *Roi des Canaries*; son neveu céda ses

(a) Il est probable que les Anciens connoissoient non-seulement les Canaries, mais encore l'Isle de Madere & Porto-Santo; ce qui explique la différence qu'on trouve dans les Auteurs sur le nombre de ces Isles. Voyez Pline, *Hist. Nat. L. 6, ch. 37*. La description qu'ils en donnent, est d'accord avec leurs Relations modernes Voyez Vossius *in Pomponium Melam*: « *ex iis quoque insulis crinnabaris Romam advehebatur, sane hodie* » *etiamnum frequens est in Insulis Fortunatis a bor illa quæ cinnabarim gi-* » *gnit. Vulgo sanguinem Draconis appellant.* » Pline, liv. 6.

Ann. 1772.
Août.

» prétentions à Don Henri, Infant de Portugal. Les Efpa-» gnols en font aujourd'hui les maîtres. »

» Le même jour, nous apperçûmes des bonites & des » dauphins, pourfuivans des poiffons volans, qui s'élevoient » hors de l'eau pour leur échapper. Ils prenoient toute forte » de directions, & ils ne voloient pas feulement contre le » vent comme M. Kalm femble le penfer, & ils ne fuivoient » point tous une ligne droite : nous les voyons fouvent en dé-» crire une courbe. Lorfqu'en rafant la furface de la mer, ils » rencontroient le fommet d'une vague, ils s'infinuoient » dedans, &, après l'avoir percée, continuoient leur vol par-» derriere. Depuis ce parage jufqu'au-delà de la zone » torride, nous avons eu chaque jour le fpectacle amufant » de plufieurs bancs immenfes de ces poiffons; & nous » attrappions de tems en tems, fur les ponts, ceux » qui, ayant pris leur vol, trop loin fe trouvoient épuifés » & tomboient fur le vaiffeau. Dans ces jours monotones, » que nous pafsâmes entre les tropiques, où le ciel, le vent, » & la mer étoient toujours bons & agréables, l'efprit faifif-» foit toutes les petites circonftances qui pouvoient fournir » des réflexions. En voyant le dauphin & la bonite les plus » beaux poiffons de la mer, pourfuivre les poiffons volans, » qui abandonnoient leur élément & cherchoient un réfuge » au milieu de l'air, nous difions: quel Empire ne reffemble » pas à l'Océan tumultueux ? Et quel Gouvernement peut-» on citer, où les Grands, armés du pouvoir & éblouis de » leur magnificence, n'oppriment point le foible & le » malheureux fans appui ? Quelquefois la comparaifon » s'étendoit encore davantage lorfque les pauvres fuyards

» trouvoient dans les airs d'autres ennemis, & deve- » noient la proie des oiseaux (*a*) en voulant échapper aux » poissons. »

Ann. 1772. Août.

JE FIS alors trois poinçons de bière, avec le jus épaissi de la drêche : je mis dix mesures d'eau pour une de jus. Quinze des dix-neuf demi-barils de jus épaissi, que nous avions à bord, avoient été extraits du moût de bière de houblon, avant d'être épaissi : les quatre autres provenoient d'une bière qu'on avoit composée avec du houblon, & fait fermenter, avant de l'épaissir. Pour se servir de ce dernier jus, tous les préparatifs consistent à le mêler avec de l'eau froide, dans la proportion d'un à huit & d'un à douze, ou dans telle autre proportion qu'on voudra : on bouche ensuite le vase, & en peu de jours la bière est forte & potable; mais, après qu'on a mêlé dans de l'eau, de la même maniere, l'autre espece de jus, on pensoit qu'il falloit le faire fermenter avec de la levure, comme lorsqu'on brasse la bière : l'expérience cependant nous a appris que cette précaution n'est pas toujours nécessaire, car par le temps chaud, & au milieu du roulis des bâtimens, les deux sortes de jus se mettoient dans la plus grande fermentation, &, avec tous nos efforts, nous ne sommes jamais venus à bout de l'arrêter. Si l'on pouvoit empêcher ce jus de fermenter, il seroit certainement très-précieux en mer.

☞ « M. COOK fit apporter sur les ponts le jus de

(*a*) Des boubies, (*pelecanus piscator*) des frégates, (*p. aquilus*) & des oiseaux du tropique, (*phaeton æthereus.*)

Ann. 1772. Août.

» bière; mais le nouvel air accrut la fermentation, & plu-
» sieurs des futailles se défoncerent avec une explosion aussi forte que celle d'un fusil. Une espece de vapeur, qui ressembloit à la fumée, précédoit toujours l'éruption; mon pere conseilla de fumiger de soufre l'un des tonneaux, ce qui arrêta pour quelques jours la fermentation. D'autres tonneaux, qui étoient dans la cale, ne creverent point; peut-être le mêlange d'un *esprit double distillé* auroit empêché la fermentation de ce jus.

« Nos livres & nos meubles se couvroient de moisissure, le fer & l'acier, quelque peu exposés qu'ils fussent à l'air, commençoient à se rouiller; & on fumigea le vaisseau avec de la poudre à canon & du vinaigre. Il est probable que les vapeurs de l'athmosphere, contenoient des particules salines, puisque l'humidité seule ne semble pas produire un pareil effet (*a*). Si l'on demande comment des particules salines, qui sont en général beaucoup plus pesantes que des particules aqueuses, peuvent s'élever en vapeurs; c'est aux Philosophes à dire si la grande quantité de parties animales qui se putréfient journellement au milieu de la mer, ne fournit pas assez d'alkali volatil, pour produire le phénomène dont je viens de parler.

» L'extrême chaleur entre les tropiques, semble volatiliser l'acide marin de la saumure & du sel commun; car on

(*a*) Cette opinion est discutée fort judicieusement par Ellis, dans ses Voyages à la Baie d'Hudson.

» a observé que, sur les linges plongés dans une solution de » quelqu'un des alkalis & suspendus au-dessus d'une chau- » diere, où s'évapore la saumure & se prépare le sel, il se » forme bientôt des crystaux d'un sel neutre, composé de » l'acide marin & de l'alkali, dans lequel on a plongé les » linges. On doit peut-être en conclure que la chaleur du » soleil au tropique, volatilise l'acide marin, qu'il attaque en » forme de vapeurs la surface du fer & de l'acier : & que » cette petite quantité d'acide marin, entrant dans les pou- » mons & les pores de la peau, devient salutaire aux pulmo- » niques, & raffermit les fibres relâchées par la chaleur, & » arrête la transpiration trop violente ».

Ann. 1772. Août.

COMME notre eau n'auroit pas duré jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, sans diminuer la ration des équipages, je résolus de toucher à Saint-Jago pour en faire : le 9, à neuf heures du matin, nous découvrîmes l'Isle de Bonavista, qui nous restoit au S. O. Le lendemain, nous laissâmes l'Isle Mayo à notre droite, & le même soir nous mouillâmes au Port Praya dans l'Isle Saint-Jago, par 18 brasses. Nous avions à l'Est la pointe orientale de la Baie, la pointe occidentale au S. O. $\frac{1}{2}$ S. *(a)*, & le Fort au N. O. J'envoyai sur-le-champ un Officier demander la permission de faire de l'eau & d'acheter des rafraîchisse-

9.

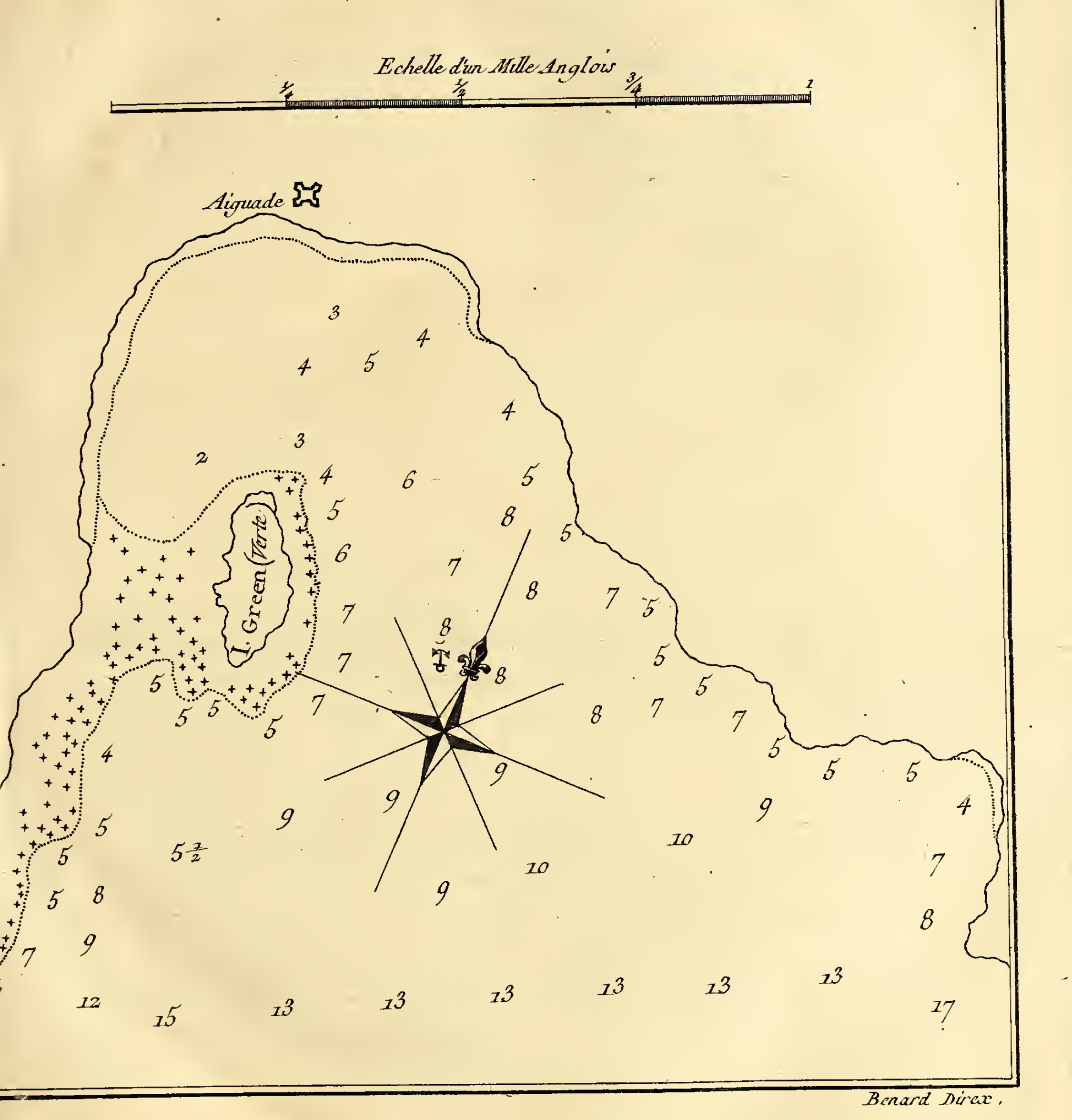
(a) On se servira souvent, dans cette traduction, des expressions S. O. $\frac{1}{2}$ S. : S. $\frac{1}{2}$ O. : E. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ N. : & E. $\frac{1}{4}$ N. &c. Elles signifient S. O. un demi-Rumb au Sud ; S. un demi-Rumb à l'Ouest ; E. $\frac{1}{4}$ N. E. un demi-Rumb au Nord ; E. trois quarts de Rumb au Nord. Cette formule étant plus précise & plus simple que celle qu'on emploie en France, on a cru devoir la conserver.

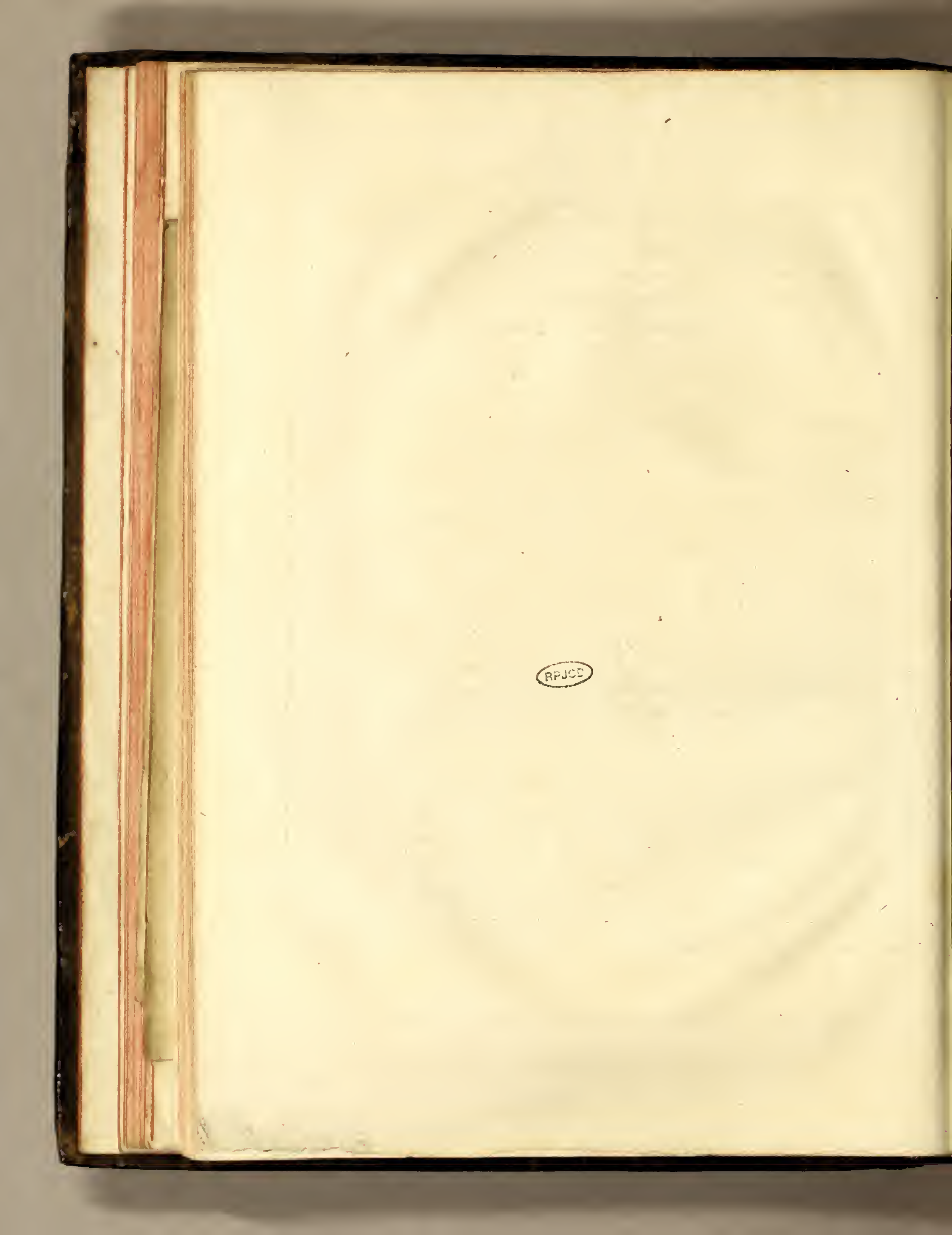
ANN. 1772. Août.

mens. Il me rapporta la permiſſion, & je ſaluai le Fort d'onze coups, après qu'on eut promis de rendre le ſalut avec un égal nombre ; mais, par une mépriſe, à ce qu'on a prétendu, on ne rendit que neuf coups, & le Gouverneur me fit ſur cela des excuſes le lendemain. Le 14 au ſoir, ayant complété notre proviſion d'eau, & pris à bord des rafraîchiſſemens, tels que des cochons, des chèvres, des volailles & des fruits, nous remîmes en mer.

LE PORT PRAYA eſt une petite Baie, ſituée, à-peu-près au milieu, du côté méridional de l'Iſle Saint-Jago, par 14ᵈ 53′ 30″ de Latitude-Nord, & 23ᵈ 30′ de Longitude-Oueſt. On peut le reconnoître ſur-tout en venant de l'Eſt par la colline la plus méridionale de l'Iſle. Cette colline ronde, & dont le ſommet eſt en forme de pic, ſe trouve un peu avant dans l'intérieur des terres, à l'Oueſt du Port. Cette marque eſt d'autant plus néceſſaire que les Etrangers peuvent prendre, comme nous l'avons fait pour le Port Praya, une petite anſe environ une lieüe à l'Eſt, qui a une grêve ſablonneuſe au fond, avec une vallée & des cocotiers parderriere. Les deux pointes formant l'entrée du Port Praya ſont un peu baſſes & dans la direction de l'O. S. O. & de l'E. N. E. à une demi-lieue l'une de l'autre, près de la pointe occidentale, il y a des rochers ſubmergés ſur leſquels la mer briſe continuellement. La Baie court N. O. près d'une demi-lieue, & la profondeur de l'eau eſt de 14 à 4 braſſes. Les grands vaiſſeaux ne doivent pas mouiller par moins de 8 : à cette profondeur, l'extrémité méridionale de l'Iſle Verte, (petite Iſle ſituée ſur la côte occidentale) reſte oueſt. On prend de l'eau à un puits qui eſt derriere la grêve, à l'entrée de la

Port Praya
dans
l'Isle de S^t. Jago.




RPJCB

Baie. Cette eau est assez bonne, mais peu abondante, & il est difficile de la faire à cause d'une grosse houle qui bat sur la côte. On peut se procurer ici de jeunes bœufs, des cochons, des chèvres, des moutons, de la volaille & des fruits. Les chèvres sont de l'espèce antilope & extraordinairement maigres, & les jeunes bœufs, les cochons, & les moutons ne sont gueres meilleurs. On paie les bœufs en argent; ils coûtent 12 piastres Espagnoles la pièce: ils pesent de 250 à 300 livres. On peut acheter d'autres choses des Naturels pour de vieux habits, &c. Une Compagnie de Marchands a le privilége exclusif de vendre les bœufs, & elle entretient un Agent sur les lieux. Le fort dont j'ai parlé, semble destiné uniquement à protéger la Baie, & il est bien situé: on l'a construit sur une élévation, qui sort directement de la mer à droite, à l'entrée de la Baie.

ANN. 1772. Août.

☞ « LE COMMANDANT du Fort Saint-Jago nous a donné » quelques détails sur les Isles du Cap-Verd: Antonio Nolli, » Génois, au service de Don Henry, Infant de Portugal, » les découvrit en 1449: le premier Mai, il débarqua sur » l'une de ces Isles, & il lui donna le nom de ce mois. Il » découvrit en même-tems Saint-Jago. En 1450, on découvrit les autres.

» SAINT-JAGO, qui est la plus grande, a environ 7 lieues » de long, la Capitale, qui porte le même nom, gît dans » l'intérieur du pays, & c'est-là que réside l'Evêque de toutes » les Isles du Cap-Verd. Saint-Jago est divisé en quatre Paroisses, & il y a environ 4000 maisons, de façon que la » population y est peu considérable.

Ann. 1772. Août.

» Porto-Praya eſt ſitué ſur un rocher eſcarpé, & nous y » montâmes par un ſentier qui va en ſerpentant : les forti- » fications du côté de la mer ſont vieilles, & elles tom- » bent en ruines, & du côté de terre, il n'y a qu'un mau- » vois parapet de pierre ſans ciment ni mortier, & à peine » de la hauteur de la poitrine. On ne voit, dans l'intérieur, que » quelques cabanes. Un aſſez bel édifice, à peu de diſtance » du Fort, appartient à une Compagnie de Marchands de » Liſbonne, qui a le privilége excluſif du commerce de tou- » tes les Iſles du Cap-Verd, & qui y entretient un Agent : » cette Compagnie tyranniſe les habitans, & leur vend de » mauvaiſes marchandiſes à un prix exceſſif.

» Le nombre des naturels de Saint-Jago eſt petit; ils » ſont d'une taille médiocre, laids & preſque entièrement » noirs : leurs cheveux ſont laineux & friſés, ils ont les lè- » vres groſſes comme les Nègres. L'ingénieux & ſavant Au- » teur des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, » ſuppoſe qu'ils deſcendent des premiers Portugais, qu'ils » ont dégénéré pendant neuf générations, (300 ans) & qu'ils » ont pris leur couleur actuelle qui eſt encore plus noire » qu'il ne le dit. Je ne déciderai pas ſi, ſuivant ſon opinion & » celle de l'Abbé Demanet (*a*), la chaleur de la zone torride » a opéré ſeule ce changement de complexion, ou ſi les ma- » riages avec les Nègres de la côte d'Afrique y ont contri- » bué. Il y a très-peu de Blancs aujourd'hui, & je ne crois » pas en avoir vu plus de cinq ou ſix, en y comprenant le

(*a*) Voyez la nouvelle Hiſtoire de l'Afrique Françoiſe, *in*-12, *vol.* 2.

» Gouverneur

» Gouverneur, le Commandant & l'Agent de la Compa-
» gnie. Dans quelques-unes des Isles, on prend, parmi les
» Noirs, le Gouverneur & les Prêtres. Les habitans les plus
» distingués portent de vieux habits Européens, qu'ils ache-
» toient de nos vaisseaux, avant l'établissement du mono-
» pole : les autres n'ont jamais nos vêtemens complets ; ils
» se contentent d'une chemise, d'une veste, d'une culotte
» & d'un chapeau, & ils semblent charmés d'un pareil ajus-
» tement. Les femmes sont laides : leurs épaules sont cou-
» vertes d'une longue corde de coton à franges qui descen-
» dent jusqu'au genou pardevant & parderriere, mais les
« enfans restent entièrement nuds jusqu'à l'âge de puberté.
» Une mauvaise administration tiendra toujours ces Insu-
» laires dans une situation déplorable, au-dessous de celle
» même des Nègres d'Afrique, & les empêchera de se mul-
» tiplier. Les peuples dont un climat brûlant relâche les or-
» ganes, sont portés à l'indolence & à la paresse ; mais ils
» doivent devenir indifférens à l'amélioration de la culture,
» quand ils savent qu'on les rendroit plus à plaindre s'ils
» osoient le tenter. Ils mandient avec insensibilité : cet état
» leur semble le seul qui puisse les préserver de la tyrannie
» de leurs maîtres. Ils fuient le travail qui doit accroître la
» richesse des autres sans augmenter la leur, & qui trouble
» leur repos, la seule consolation de leur état. Le sol sec en
» lui-même a besoin d'ailleurs du retour périodique des
» pluies annuelles : il est entièrement brûlé, lorsqu'il sur-
» vient une sécheresse ; toute la végétation est détruite, &
» il y a nécessairement une famine. On a lieu de penser,
» que l'expérience de ces désastres empêche les Insulaires
» de se livrer aux douceurs du mariage, & qu'ils craignent

ANN. 1772. Août.

ANN. 1772. Août.

» de transmettre à leurs enfans la misere & les horreurs de » l'esclavage (*a*).

» EN GÉNÉRAL, les Isles du Cap-Verd sont montueuses, » mais les collines inférieures, qui sont couvertes d'une belle » verdure, ont une pente douce, & elles sont coupées par » des vallées étendues. Il y a peu d'eau, & sur plusieurs on » n'en trouve que dans des mares & dans des puits. San-» Jago a cependant une riviere assez grande, qui se décharge » dans la mer à Ribeira, grande ville qui prend son nom de-là. » A Porto-Praya, il n'y a qu'un seul puits entouré de pierres » sans ciment ni mortier; l'eau y est vaseuse & saumâtre » & en si petite quantité, que nous le desséchâmes deux fois » en un jour. La vallée, au côté du Fort, semble être humi-» de, & elle est plantée çà & là de cocotiers, de cannes à » sucre, de bananiers, de cotoniers, de goyaviers & de pa-» payers; mais différentes sortes de broussailles en couvrent » la plus grande partie, & le reste est en pâturages.

» UNE NATION active & commerçante tireroit un grand » parti des Isles du Cap-Verd. La cochenille, l'indigo &

(*a*) A notre retour au Cap de Bonne-Espérance, en 1775, on nous dit qu'il y avoit eu une famine générale aux Isles du Cap-Verd, en 1773 & 1774, & que le défaut d'alimens avoit emporté beaucoup de monde. Le Capitaine d'un vaisseau Hollandois qui toucha à San-Jago, à cette malheureuse époque, acheta plusieurs des Natifs, leurs femmes & leurs enfans, qui se vendirent eux-mêmes, afin d'échapper à la mort, & les conduisit au Cap de Bonne-Espérance, où il les revendit; mais quand le Gouvernement Portugais en fut informé, le Hollandois reçut ordre de les racheter à ses propres frais, de les reconduire dans leur patrie, & d'attester par un certificat du Gouverneur Portugais qu'il avoit obéi.

» peut-être le café croîtroient très-bien dans ce climat » chaud, & sous un gouvernement aussi heureux que celui » de l'Angleterre, les habitans jouiroient même des aisances » de la vie. Une nourriture abondante & saine remplaceroit » le peu de racines qui les subsistent, & au lieu des misé- » rables trous qu'ils habitent, ils auroient des maisons » agréables. ANN. 1772. Août.

» QUOIQUE pendant notre relâche, on fut dans la saison » séche, quelques collines avoient encore de la verdure. » L'Isle est couverte de pierres, qui semblent avoir été brû- » lées, & qui sont une espèce de lave. Le sol assez fertile » dans les vallées, est une espèce de charbon de terre & » de cendre ocreuse; & les rochers sur la côte de la mer » sont aussi noirs & brûlés. Il est donc probable que des » éruptions de volcan y ont opéré des changemens, & on » peut former la même opinion sur les Isles du Cap-Verd, » quand on considere que l'Isle de Fuogo, l'une d'elles, est » encore une montagne brûlante. Les montagnes de l'inté- » rieur du Pays sont élevées, & plusieurs paroissent escar- » pées & sourcilleuses, & elles sont peut-être plus anciennes » que les restes de volcans que nous avons examinés.

» LE SOIR, nous retournâmes à bord; mais, comme la houle » étoit beaucoup plus haute qu'à notre débarquement, il fallut » nous déshabiller, pour nous rendre à nos chaloupes, & » nous courûmes le danger d'être mordus par les goulus de » mer, qui sont nombreux dans le Havre. Les Capitaines, » les Astronomes & les Maîtres d'équipage avoient passé » la journée à faire des observations astronomiques sur le

ANN. 1772. Août.

» petit Islot (dans le Havre), nommé Isle des Cailles à cause » de la grande quantité de ces oiseaux qui s'y trouvent. Le » Commandant du Fort nous apprit que les Officiers d'une » Frégate Françoise, qui, essayoient des montres marines » d'une nouvelle construction (*a*), avoient fait des obser- » vations sur ce même endroit.

» NOUS N'Y AVONS RECUEILLI que peu de plantes du tro- » pique, & la plupart en espèces connues, & quelques nou- » veaux insectes & de nouveaux poissons. Nous y avons aussi » trouvé différens oiseaux & entr'autres des poules de Gui- » née, qui volent rarement, mais qui courent très-vîte. Les » naturels du Pays disent que les cailles & les perdrix rou- » ges y sont aussi très-communes, quoique nous n'en ayons » vu aucune : mais l'oiseau le plus remarquable est une es- » pèce de martin-pêcheur (*a*), parce qu'il se nourrit de gros » crabes de terre de couleur rouge & bleue, dont sont » remplis les trous de ce sol sec & brûlé. Nos Matelots, qui » recherchoient tout ce qui pouvoit leur procurer de l'amu- » sement, achetèrent environ 15 ou 20 singes, connus sous » le nom de Saint-Jago, ou de singes gris (*simia sabrea*), un » peu plus gros que des chats, d'un verd brun, le visage & » les pattes noires. Ils avoient, comme plusieurs autres sin- » ges, des bourses de chaque côté de leur bouche. Les vieilles

(*a*) Il parloit de la frégate l'*Isis*, commandée par M. de Fleurieu, à bord de laquelle étoit M. Pingré & plusieurs Gardes-terre. On a publié 2 vol. *in*-4. qui contiennent le journal de ce Voyage & des Observations.

(*b*) On trouve la même espece dans l'Arabie-Heureuse. *Vide* Forskal, *Fauna Arabica*, ainsi que dans l'Abyssinie, comme on le voit par les dessins élégans & précieux de M. Bruce.

» rufes de ces petits animaux nous divertirent pendant quel- Ann. 1772. Août.
» ques jours, tant que leur nouveauté dura, mais ils devin-
» rent bientôt ennuyeux; on les négligea; quelquefois on
» les lança cruellement à la mer; d'autres périrent faute
» d'alimens frais, & trois feulement atteignirent le Cap de
» Bonne-Efpérance. Des animaux innocens qu'on arrache
» de leurs bocages naturels, pour les faire vivre dans des
» angoiffes & des tourmens continuels, excitoient notre
» pitié.

A PEINE fûmes-nous hors du Port Praya que nous eûmes un vent frais de N. N. E. qui foufflloit par reffales & qui étoit accompagné d'ondées de pluie: le lendemain, il tourna au Sud & diminua ainfi que la pluie. Il fut cependant variable, & peu fixe pendant plufieurs jours, avec un tems épais, brumeux, & de la pluie.

☞ « LE 16, à 8 heures du foir, nous apperçûmes un mé- 16.
» téore lumineux d'une forme oblongue & d'une couleur
» bleuâtre, il avoit un mouvement de defcente très-vif: il
» marchoit au N. O. & il ne parut qu'un moment. A midi,
» nous étions à 55 lieues de Saint-Jago, & cependant nous
» vîmes une hirondelle (*hirundo ruftica*, *Linn.*) qui fui-
» voit notre bâtiment. Elle fe juchoit le foir fur un des fa-
» bords: en orientant les voiles on la fit lever, & elle alla
» fe réfugier dans la fculpture de l'arriere. Les deux jours
» fuivans, elle continua à voltiger autour de notre vaiffeau.
» Durant cet intervalle, plufieurs bonites jouoient autour de
» nous, & fouvent nous dépaffoient par leur vîteffe, mais
» nous n'en pûmes pas prendre une feule, malgré tous nos

Ann. 1772. Août.

» efforts pour les saisir à l'hameçon ou les harponner. Les Matelots prirent un goulu d'environ cinq pieds. Les poissons » pilotes (*Gasterostens ductor*), & les poissons suçants » (*Echeneis Remora*), ses compagnons ordinaires les suivoient : les premiers éviterent soigneusement l'hameçon, » mais quatre des derniers s'attacherent si fortement au » goulu, qu'avec lui on les amena sur le pont. Nous mangeâmes une partie du goulu le lendemain à dîner; il est » bon frit, mais il est un peu difficile à digérer, à cause de » sa graisse. »

Le 19, après midi, l'un des aides du Charpentier tomba dans la mer & se noya. Il étoit sur un des côtés, arrangeant un des écoutillons : on ne le vit qu'au moment où il plongeoit sous l'arriere du vaisseau, & tous nos efforts pour le sauver furent inutiles. Cette perte nous a été très-sensible pendant le voyage, car il étoit sobre & bon ouvrier. Le lendemain, vers midi, la pluie tomba sur nous, non pas en goutte, mais en torrent. Le vent étoit variable & accompagné de grains, ce qui obligea l'équipage de se rendre sur les ponts, & presque tout le monde, dans les deux bâtimens, fut bien mouillé. Cette pluie cependant nous fut avantageuse; car nous remplîmes nos futailles vuides.

☞ « L'opinion de M. Cook que l'eau fraîche contribue » à la santé des équipages dans les longs voyages, est extrêmement judicieuse & appuyée sur les principes connus de » la Physiologie. En buvant beaucoup, le sang se délaie & on » répare la perte qu'occasionne une transpiration abondante dans les climats chauds : d'ailleurs la transpiration

» n'eſt point arrêtée, quand on change ſouvent de linges, » & qu'on nettoie les ſaletés qui peuvent obſtruer les » pores. Il eſt évident qu'alors on a moins à craindre des » maladies putrides : puiſque la rentrée de la ſueur paſſe » pour une cauſe des fièvres inflammatoires, ſur-tout lorſ- » qu'on manque d'eau pour calmer & délayer les qualités » ſalines & cauſtiques des fluides qui circulent encore dans » le corps.

» LA FORTE PLUIE de ce matin détrempa le plumage de » la pauvre hirondelle, qui nous accompagnoit depuis plu- » ſieurs jours : elle fut obligée de s'établir ſur le gaillard » d'arriere, & de ſe laiſſer prendre. Après l'avoir ſéchée, » je lui accordai la liberté de voler dans le veſtibule de la » grande chambre ; ſa priſon ne ſembloit pas l'affliger, & » elle ſe jetta bientôt ſur les mouches qui y étoient en grande » quantité. A midi, nous ouvrîmes les fenêtres, & elle re- » couvra toute ſa liberté ; mais à ſix heures du ſoir elle re- » vint dans le veſtibule & dans la grande chambre : elle » ſentoit que nous ne voulions pas lui faire de mal. Elle » mangea encore des mouches, & s'enfuit de nouveau, & » elle ſe jucha la nuit dans une partie extérieure du vaiſſeau. » Le lendemain, dès le grand matin, elle vint nous retrou- » ver encore, & elle fit un déjeûner de mouches. Enhardie » par la tranquillité dont elle jouiſſoit parmi nous, elle » ſe haſarda à entrer dans le vaiſſeau par les ſabords & les » écoutilles qui étoient ouverts : elle paſſa ſans trouble une » partie de la matinée, au milieu de la chambre de M. Wales, » Mais je ne la revis plus après qu'elle en fut ſortie. Il eſt

ANN. 1772. Août.

» probable qu'elle tomba dans le poſte de quelque Mate-
» lot, qui la tua pour en nourrir ſon chat.

» ON PEUT conjecturer quelles circonſtances amenent ſi loin en mer ces oiſeaux ſolitaires. Il eſt probable qu'ils ſuivent d'abord un vaiſſeau, qu'ils ſe trouvent bientôt perdus dans le grand océan, & qu'ils ſont obligés de s'attacher au bâtiment, comme à la ſeule maſſe ſolide, au milieu de l'immenſe plaine des eaux : lorſque pluſieurs bâtimens marchent de conſerve les oiſeaux de terre échappent à l'obſervation de l'un des équipages, & quand on les apperçoit, on croit les avoir rencontrés en mer. Une groſſe tempête chaſſe quelquefois très-loin des côtes (*a*) des oiſeaux ſeuls ou en troupe, qui ſe réfugient à bord des navires. Pendant les heures tranquilles d'une navigation uniforme, les circonſtances les plus minutieuſes ſont intéreſſantes pour les Paſſagers, & l'on ne doit pas s'étonner que je me ſois occupé un moment de la mort d'un oiſeau. »

NOUS EUMES un calme tout plat qui dura 24 heures, & qui fut ſuivi d'une briſe du S. O. elle ſe tint pluſieurs jours entre ce rumb & le Sud, & par intervalles elle étoit accompagnée de raffales, de pluie & de chaleurs étouffantes. Le

(*a*) Le Capitaine Cook a eu la bonté de me communiquer un fait qui confirme l'aſſertion précédente. Un vaiſſeau qu'il montoit, eſſuya entre la Norwége & l'Angleterre, une violente tempête ; & tant qu'elle dura une volée de pluſieurs centaines d'oiſeaux couvrirent tous les agrès. Dans la troupe, il remarqua pluſieurs faucons, qui mangeoient fort à leur aiſe de malheureux petits oiſeaux qui étoient ſans défenſe.

mercure

mercure dans les thermomètres, à midi, étoit ordinairement de 79 à 82[d]. ANN. 1772. Août.

☞ « LE 23, plusieurs poissons cétacés de 15 à 20 pieds » de long, passèrent près du vaisseau; ils alloient au N. & » au N. O. Nous supposâmes que c'étoient des *dauphins* » (*Delphinus orca*); deux jours après, nous apperçûmes » des poissons de la même espèce, & d'autres plus petits, » d'une couleur brunâtre, appellés *Sauteurs*, parce qu'ils » sautent souvent hors de l'eau. Le vent, qui soufflоit depuis » quelque tems du N. O. nous avoit obligé de marcher » au S. E. & nous étions alors au midi de la côte de Guinée. » Plusieurs des Officiers, qui avoient souvent traversé » l'Atlantique, regardoient cette circonstance comme » singuliere : elle prouve que, quoique la nature produise » dans la zone torride des vents constans & réguliers, elle » s'écarte cependant quelquefois des régles générales, & » admet plusieurs exceptions. » 23.

LE 27, nous parlâmes au Capitaine Furneaux, qui nous apprit la mort d'un de ses Bas-Officiers. Nous n'avions pas alors un seul malade à bord; quoique la pluie, qui produit beaucoup de maladies dans les climats chauds, nous eût causé de grandes inquiétudes. Pour conserver notre santé, & d'après quelques idées que m'avoient suggéré sir Hugh Pallifer & le Capitaine Campbell, je pris toutes les précautions nécessaires, en faisant aërer & sécher le vaisseau, en allumant des feux entre les ponts, en fumant l'intérieur, & obligeant les équipages d'exposer à l'air leurs lits, de laver & de sécher leurs habits, quand on en trouvoit l'occasion. Si 27.

Ann. 1772. Août. on néglige ces précautions, le vaiſſeau exhale une odeur déſagréable, l'air ſe corrompt & on manque rarement d'avoir des maladies, ſur-tout dans les tems chauds & humides.

Ce jour, nous commençâmes à voir quelques-uns des oiſeaux qu'on dit ne voler jamais loin de terre, tels que les frégates, les oiſeaux du tropique, les mouettes, &c. Les terres, que nous connoiſſions, ne pouvoient pas cependant être plus près que 80 lieues.

30. Le 30 étant par 2^{d} 35′ de latitude Nord, & 7^{d} 30′ de longitude Oueſt, & le vent ayant tourné à l'Eſt du Sud, nous revirâmes pour cingler au S. O. par 0 52′ de latitude Nord, & 9 25′ de longitude O. Nous eûmes un jour de calme, ce qui nous donna occaſion de meſurer le courant dans un bateau : il portoit au Nord, & faiſoit un tiers de mille par heure ; nous avions des raiſons de nous y attendre, d'après la différence que nous trouvions ſouvent entre la latitude obſervée & celle que donnoit le Lok : la montre de M. Kendal indiquoit qu'il couroit à l'Eſt : ce qui fut pleinement confirmé par les obſervations du Lok ; car il parut que nous étions 3^{d} 0′ plus à l'Eſt que l'eſtime ordinaire. Au moment où on meſura le courant, le Mercure dans le thermomètre en plein air, ſe tenoit à 75 $\frac{1}{2}$, & quand on le plongeoit à la ſurface de la mer, à 74 ; mais, après qu'on l'eut enfoncé à 80 braſſes (où il reſta 15 minutes), il ſe tint à 66 quand on l'en retira. Nous ſondâmes en même-tems, ſans trouver de fond, avec une ligne de 250 braſſes.

LE CALME fut ſuivi d'une briſe légere du S. O. qui tourna au Sud, & enfin à l'Eſt du Sud, accompagné d'un tems clair & ſerein. ANN. 1772. Août.

☞ « LE 1 DE SEPTEMBRE nous apperçûmes pluſieurs dauphins, (*coryphæna, hyppurus*), & nous remarquâmes près de nous un grand poiſſon, qui reſſembloit parfaitement à celui de Willoughby, *hiſtor. piſcium, appendix, pag.* 5, *tab.* 9, *f.* 3, décrit par le Voyageur Jean Niewhoff, & que les Hollandois appellent *Zee Duyvel*, ou diable de mer. A ſa forme extérieure, on l'eût cru du genre des rayes; mais il paroît être une nouvelle eſpece: ainſi, dans les mers les plus fréquentées, telle que l'Atlantique, on pourroit encore faire un grand nombre de découvertes d'Hiſtoire Naturelle. 1 Septembre.

» LE 3 DE SEPTEMBRE nous obſervâmes une grande quantité de poiſſons volans; on prit une bonite (*ſcomber pelamys*), dont la chair étoit ſéche & moins agréable qu'on ne le dit communément. Nous eûmes le bonheur de prendre deux jours après un dauphin, (*Corryphæna hyppurus*) dont la chair eſt auſſi fort ſéche; mais la vivacité inimitable de ſes couleurs, qui change continuellement d'une teinte à l'autre, tandis qu'il meurt, préſentoit un des ſpectacles les plus admirables qui puiſſent s'offrir aux yeux d'un Voyageur, pendant une navigation ſous le tropique. 3.

» TANDIS que la chaloupe, qui meſuroit le courant, fut en mer, nous eûmes occaſion, d'examiner l'eſpèce d'or-

Ann. 1772. Septembre. » tie de mer, que Linnée a appellé *Medusa pelagica*; » & un autre animal nommé *Doris lævis*, & nous en fîmes » des dessins & une description plus détaillée que celle qu'on » a donnée jusqu'à présent. »

8. Le 8 de Septembre nous passâmes la ligne au 8.e degré de longitude ouest: nous n'oubliâmes pas la cérémonie de plonger dans l'eau, qui s'observe communément en cette occasion.

☞ « Ceux des Matelots qui ne l'avoient pas encore » passé, furent obligé de payer de l'eau-de-vie pour se racheter: » ceux qui subirent l'immersion changerent de linge & d'ha- » bits, & comme cela ne peut se faire trop souvent, sur-tout » dans un tems chaud, l'ablution fut salutaire. Les liqueurs » fortes que produisirent d'ailleurs les amendes, augmenterent » encore la gaieté des Matelots. »

Le vent, qui tournoit de plus en plus à l'Est, & qui étoit bon frais, nous porta en huit jours à 9^{d} 30′ de latitude Sud, & 18^{d} de longitude Ouest. Le tems fut agréable, & nous vîmes chaque jour quelques-uns de ces oiseaux qu'on regarde comme des signes du voisinage de terre, tels que les boubies, les frégates, les oiseaux du Tropique & les mouettes. Nous crûmes qu'ils venoient de l'Isle S. Matthieu, ou de l'Ascension que nous avions laissés assez près de nous.

14. ☞ « Nous primes plusieurs poissons le 14, & un poisson » volant, d'un pied de long, tomba sur le gaillard d'arriere. » Depuis le 8 nous avions vu journellement des oiseaux

» aquatiques de diverſes eſpèces, & ſur-tout beaucoup » d'oiſeaux du Tropique (*Phæton Æthereus*). Nous » trouvâmes auſſi, à différens intervalles, la mer cou- » verte d'animaux de la claſſe des *molluſca*, & dont l'un » de couleur bleue, de la forme d'un ſerpent, avec quatre » pattes diviſées en pluſieurs branches, fut nommé par » nous *glaucus atlanticus*. Nous en vîmes d'autres tranſpa- » rens comme des cryſtaux, & formant, par leur union, » de longues chaînes; nous les avons claſſés dans le genre » nommé *Dagyſa*, & le premier voyage de Cook ſur » l'Endéavour en fait mention. Nous remarquâmes auſſi » une grande quantité de deux autres eſpèces de *mol-* » *luſca*, que les Marins Anglois appellent *ſalée*, & les » Portugais vaiſſeaux de guerre (*Meduſa velella*, & *holo-* » *thurya phiſallis*.) »

ANN. 1972. Septembre.

LE 27, par 25^{d} 29′ de latitude, & 24^{d} 54′ de longitude, nous découvrîmes une voile qui marchoit à l'Oueſt après nous, c'étoit un Senaut qui arboroit pavillon Portugais, ou l'Enſeigne de S. George : nous étions trop éloignés pour diſtinguer l'un de l'autre, & je ne voulus pas perdre mon tems à lui parler.

☞ « NOUS PRIMES une nouvelle eſpece de Méduſe, » (*Meduſa*). Nous eûmes enſuite occaſion d'examiner un » oiſeau, que nous voyons depuis deux jours : c'étoit un » coupeur d'eau ordinaire *procellaria puffinus*. Nous avions » fait alors 25 degrés au Sud. Nos corps relâchés par la zone » torride, commencerent à ſentir vivement la chaleur » du climat, & quoique le thermomètre ne fût pas à plus

ANN. 1772. Septembre. » de 10 degrés de différence du point où il avoit coutu- » me de se tenir près de la ligne ; je pris cependant un gros » rhume. J'eus mal aux dents, mes gencives & mes joues » enflerent.

4 Octobre. » LE 4 D'OCTOBRE un grand nombre de petits petrels » ordinaires, d'un brun de suie, & qui avoient le croupion » blanc (*procellaria pelagica*), volerent autour de nous : » l'air étoit froid & vif. Le lendemain les albatrosses (*diome-* » *dea exulans*) & les pintades *procellaria capensis*, parurent » pour la premiere fois. »

LE VENT commença à être variable. Il passa d'abord au Nord, où il resta deux jours avec un beau tems; ensuite il tourna par l'Ouest au Sud, où il se tint deux jours de plus, & après un calme de quelques heures, il sauta au S. O. A peine y fut-il, qu'il passa dans le S. E., dans l'Est, & dans le Nord-d'Est ; il souffloit grand frais avec des raffales & des ondées de pluie.

NOUS FIMES peu de chemin par les vents dont j'ai parlé, & nous ne rencontrâmes rien de très-remarquable jusqu'au
11. 11 d'Octobre, quand à $6^h\ 24'\ 12''$ suivant la montre de M. Kendal, la Lune se leva éclipsée d'environ 4 doigts : nous nous préparâmes tout-de-suite à observer la fin de l'éclipse dont voici le résultat.

ELLE FUT OBSERVÉE par moi à $6^h\ 53'\ 51''$ avec une lunette ordinaire.

Ann. 1772. Octobre.

Par M. Forster à 6 55 23

Par M. Wales, à .... 6 54 57 avec la lunette du quart de cercle (*a*).

Par M. Pickers Gill, à ...... 6 55 30 avec une lunette de trois pieds.

Par M. Gilbert à .... 6 53 24 à l'œil nud.

Par M. Hervey à .... 6 55 34 avec la lunette du quart de cercle.

Résultat moyen suivant la montre 6 54 46 $\frac{1}{2}$

Montre en retard du tems apparent. } 0 3 59

Tems apparent............ 6 58 45 $\frac{1}{2}$ fin de l'éclipse.

D°......................... 7 25 0 à Greenwich.

Différence de longitude.... 0 26 14 $\frac{1}{2}$ = 6^d 33′ 30″.

La Longitude observée par M. Wales étoit

Par la ☽ & *à Aquilae* .... 5^d 51′ } moyen 6^d 13′ 0
Par la ☽ & *Aldebaran* .... 6 35 }

Par la montre de M. Kendal .... 6^d 53′ $\frac{7}{8}$

☞ « Le tems étoit doux, & il faisoit presque calme » après plusieurs jours de brunes & de raffales, qui avoient » probablement aiguisé l'appetit des oiseaux de mer & sur-

(*a*) Il y a dans l'Anglois, avec le *quadrant telescope*.

Ann. 1772. Octobre.

» tout des pintades, qui se jettoient avec avidité sur les ha-
» meçons amorcés de porc & de mouton : on n'en prit pas
» moins de huit en peu de tems.

12. Le lendemain au matin ayant peu de vent, nous mîmes un bâteau en mer pour voir s'il y avoit quelque courant, mais on n'en trouva aucun : depuis cette époque jusqu'au 16 le vent fut entre le Nord & l'Est petit frais : il y avoit quelque tems que nous ne voyions plus les oiseaux dont on a parlé ci-dessus : mais nous étions accompagnés par des albatrosses, des pintades, des coupeurs-d'eau, & de petits peterels gris, moindres qu'un pigeon : ils ont le corps blanchâtre & le dos gris, avec une raie noire qui traverse d'une extrémité de l'aîle à l'autre : ils nous suivoient quelquefois en grandes troupes : ce sont, ainsi que les pintades, des oiseaux du midi : & je crois qu'on ne les voit jamais en dedans du tropique ou au nord de la ligne.

☞ « Nous tuames une petite hirondelle de mer, une al-
» batrosse d'une nouvelle espece, & un peterel nouveau.
» Nous apperçûmes aussi plusieurs animaux de l'espèce des
» *mollusca*, & l'*helix janthina*, coquillage de couleur vio-
» lette, remarquable par la minceur extrême de sa texture :
» il se brise à la moindre pression ; & il semble destiné à se
» tenir dans une mer ouverte ou du moins à fuir les côtes
» de roches, suivant l'observation du premier voyage du
» Capitaine Cook (*a*).

(*a*) M. Hawksworth, Rédacteur de ce premier Voyage, n'a pas consulté Pline, quand il dit : « Que ce coquillage mince est peut-être le *purpura*

Le

Le 17, nous apperçûmes au N. O. un vaiſſeau qui portoit à l'Eſt, & qui avoit pavillon Hollandois; nous marchâmes de conſerve pendant deux jours, & le troiſieme nous le dépaſsâmes. Ann. 1772. 17 Octobre.

☞ « Le matin, des cris d'alarmes nous annoncerent qu'un » homme de notre équipage étoit tombé dans la mer: on » revira ſur-le-champ; mais, ne voyant rien, on fit l'appel, & » à notre grande ſatisfaction perſonne ne manquoit. Nos » amis de l'Aventure, que nous allâmes voir, quelques jours » après, nous dirent que notre manœuvre leur avoit fait » ſoupçonner un pareil accident; mais que regardant en » mer, le Capitaine Furneaux avoit obſervé diſtinctement » un lion qui cauſa la fauſſe alarme.

» Le 19, nous vîmes une grande baleine & un poiſſon du 19.
» genre des goulus d'une couleur blanchâtre avec deux na» geoires au dos: ſa longueur étoit d'environ dix-huit ou » vingt pieds. »

---

des Anciens; ils avoient pluſieurs eſpèces de coquillages qui donnoient la couleur pourpre; mais c'étoient tous de coquillages de rocher. « *Earum genera plura pabulo & ſolo diſcreta.* Liv. 9, chap. 61. *Exquiruntur omnes ſcopuli gætuli, muricibus & purpuris.* Liv. 5, chap. 1. Il n'eſt pas moins ſûr que la forme & la dureté de leurs coquillages à pourpre, étoient très-différentes de celles de la petite *helix janthina*; » *purpura vocatur, cuniculatim procurrente roſtro & cuniculi latere introrſus tabulato quâ proferatur lingua.* Lib. 9, cap. 61. *Lingua purpuræ longitudine digitalis quâ paſcitur, per forando reliquæ conchyliæ, tanta duritia aculeo eſt.* » Lib. 9, cap. 60. *Præterea clavatum eſt ad turbinem, uſque aculeis in orbem ſeptenis fere.* Liv. 9, chap. 61. On peut conſulter ſur cette matiere Don Antonio de Ulloa, dans ſon Voyage à l'Amérique Méridionale. Liv. 4, chap. 8.

Ann. 1772. 21 Octobre. Le 21, à 7 h. 30′ 20″ A. M. notre longitude, par un résultat moyen de deux distances observées du soleil & de la lune, étoit de 8ᵈ 4′ 30″ Est; la montre de M. Kendal donnoit en même-tems 7ᵈ 22′: nous étions par 38ᵈ 20′ de latitude Sud. Le vent souffloit de l'Est, où il se tint jusqu'au
23. 23, qu'il tourna au N. & au N. O. après quelques heures de calme. Durant le calme, on mit en mer un bateau, & M. Forster tua quelques albatrosses, & d'autres oiseaux dont nous nous régalâmes le lendemain, & que nous trouvâmes extrêmement bons. Nous vîmes aussi un veau marin, ou comme quelques personnes de l'équipage le penserent, un lion de mer; il habitoit probablement les environs des Isles de Tristian, de Cunha; car nous étions dans leur parallèle, & à environ cinq degrés à l'Est de ces Isles.

☞ « Nous eumes une nouvelle occasion d'examiner » deux différentes albatrosses, & une grosse espece noire de » *coupeur-d'eau* (*procellaria æquinoctialis*) Nous mar- » chions depuis neuf semaines sans voir aucune terre: » notre navigation commençoit à paroître ennuyeuse, » & elle sembloit attrister plusieurs de ceux qui étoient ac- » coutumés à la vie solitaire & monotone des vaisseaux; » mais avec des rafraîchissemens & quelques scênes variées » pour les distraire: ce long passage nous auroit aussi paru » désagréable, si de tems en tems les observations d'His- » toire Naturelle, ne nous avoient fourni de l'occupation, » & nourri l'espérance de faire dans la suite des découvertes » intéressantes. »

Le vent ne fut que deux jours au N. O. & au S. O.: il

tourna au S. E. où il se tint deux autres jours; il se fixa ensuite au N. O. & nous conduisit à notre destination. A mesure que nous approchions de terre, les oiseaux de mer, qui nous avoient accompagné jusqu'alors, commencerent à nous quitter : du moins leur nombre diminuoit. Nous ne vîmes des mouettes ou l'oiseau noir, appellé communément la poule du Cap, que lorsque nous fûmes à la vue du Cap de Bonne-Espéranee. Nous ne trouvâmes de fond que quand l'Isle des Penguins nous restoit au N. N. E. à la distance de deux ou trois lieues : nous avions alors 50 brasses: je ne dis pas qu'on ne puisse sonder un peu plus au large, mais je suis sûr que les sondes ne s'étendent pas très-loin à l'Ouest du Cap; car une ligne de 210 brasses à 25, à 35 & à 64 lieues à l'Ouest de la baie de Table, ne donnoit point de fond. Je sondai à ces trois intervalles afin de reconnoître un banc, qui, à ce qu'on m'a assuré, gît à l'Ouest du Cap; mais je n'ai jamais pu découvrir jusqu'où il se prolonge.

ANN. 1772. Octobre.

QUELQUES MARINS, qui connoissent bien la navigation entre l'Angleterre & le Cap de Bonne-Espérance, me firent remarquer, avant de partir de Plimouth, que j'allois mettre à la voile à une saison peu convenable, & que j'aurois sûrement beaucoup de calme sous la ligne & dans les environs. Cela arrivoit vraisemblablement il y a quelques années : mais cette remarque ne s'est pas vérifiée; au contraire à peine en avons-nous eu quelques-uns, & dans ces mêmes latitudes nous avons joui d'un vent très-vif du S. O., sans aucun des ouragans dont parlent tous les autres Navigateurs. Ils font mention d'un courant qui va vers la côte

Ann. 1772. Octobre.

de Guinée, lorſqu'on en approche, & cela eſt vrai; car dès le moment où nous avons quitté San-Jago, juſqu'à notre arrivée à 1^{d} $\frac{1}{2}$ de latitude Nord, c'eſt-à-dire, pendant onze jours, nous avons été portés par le courant 3^{d} de longitude à l'Eſt au-delà de notre eſtime. D'un autre côté, après avoir paſſé la ligne & gagné l'Aliſé S. E., l'obſervation m'a toujours appris que le vaiſſeau étoit en avant de l'eſtime, ce qui nous ſembloit provenir d'un courant qui avoit ſa direction entre le Sud & l'Oueſt. Les courans, durant toute la traverſée, ont paru ſe balancer les uns les autres; car à notre arrivée au Cap, la longitude par l'eſtime tenue depuis notre départ d'Angleterre, ſans avoir été corrigée une ſeule fois, ne différoit que de trois quarts d'un degré de celle de l'obſervation.

29. Le 29, à deux heures de l'après-midi, nous découvrîmes la terre du Cap de Bonne-Eſpérance; la montagne de la Table au-deſſus de la ville du Cap, nous reſtoit à l'E. S. E. à 12 ou 14 lieues. Le Ciel étoit alors obſcurci par un brouillard, car autrement elle eſt ſi haute, qu'on auroit pu la découvrir à une diſtance beaucoup plus grande.

Nous forçames de voiles, dans l'eſpoir de gagner la baie avant la nuit: mais, voyant que cela étoit impoſſible, nous diminuâmes de voiles, & nous paſsâmes la nuit à lonvoyer. Entre huit & neuf heures, toute la mer devint ſubitement éclairée, ou, comme diſent les Matelots, toute en feu. Ce phénomène eſt aſſez commun, mais on n'en connoît pas auſſi généralement la cauſe. M. Banks & le Docteur Solander m'avoient perſuadé qu'il étoit produit

par des insectes de mer : M. Forster ne paroissoit pas adopter la même opinion. Je fis donc tirer quelques sceaux d'eau aux côtés du bâtiment, & nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits insectes en forme de globe, à-peu-près de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, & absolument transparents : quoiqu'ils ne donnassent aucun signe de vie, nous étions convaincus qu'ils respiroient dans leur propre élément lorsqu'ils s'y trouvoient d'une maniere convenable : M. Forster, qui doit décrire plus en détail les découvertes de cette nature, reconnut enfin d'où provenoit l'illumination. Ann. 1772. Octobre.

☞ « Ce coup-d'œil étoit le plus grand & le plus singu- » lier qu'on puisse imaginer : l'océan, dans toute l'étendue » de l'horison, paroissoit être en flammes. Le sommet de » chaque vague étoit éclairé par une lumiere semblable à » celle du phosphore, & une ligne lumineuse marquoit for- » tement les flancs du vaisseau qui touchoient à la mer. Les » grands corps de lumiere se remuoient dans l'eau à côté » de nous, quelquefois lentement, d'autre fois plus vîte, » tantôt ils suivoient la même direction que notre route, » tantôt ils s'en écartoient : en de certains momens nous re- » marquions clairement qu'ils avoient la forme de poissons ; » & lorsque ces gros corps lumineux, approchoient des plus » petits, ils les forçoient à se retirer en hâte.

» Après que l'eau tirée s'étoit un peu reposée, le nom- » bre des bluettes ou des animalcules sembloit diminuer ; » mais, quand on l'agitoit de nouveau, elle redevenoit lumi- » neuse comme auparavant. A mesure qu'elle se calmoit

ANN. 1772. Octobre.

» on voyoit les bluettes se mouvoir dans des directions con- » traires aux ondulations de l'eau; quand l'agitation étoit » plus violente, elle paroissoit au contraire les entraîner » dans son propre mouvement. Nous suspendîmes le vase, » pour qu'il ne fût pas trop affecté par le mouvement du » vaisseau; les objets brillans offroient aussi à notre vue un » mouvement plus volontaire, & indépendant de l'agita- » tion de l'eau, causée par nos mains, ou par les roulis du » bâtiment. La lumiere se dissipoit toujours insensiblement; » mais, à la moindre agitation de l'eau, les étincelles se re- » nouvelloient à proportion de la quantité de mouvement. » En remuant l'eau avec ma main une des étincelles lumi- » neuses s'attacha à mon doigt : nous l'examinâmes avec » l'équipage de grossissement ordinaire du microscope perfec- » tionné de M. Ramsden, & nous trouvâmes qu'elle étoit » globulaire, transparente, comme une substance gelatineuse » & un peu brunâtre : avec l'équipage du plus grand grossis- » sement nous découvrîmes l'orifice d'un petit tube, qui en- » troit dans le corps de cet atome, & dont quatre ou cinq » sacs intestinaux remplissoient l'intérieur. Après en avoir » regardé plusieurs, qui présentoient le même aspect, je tâ- » chai d'en saisir quelques-uns dans l'eau, & de les mettre » sous le microscope dans un verre concave, afin de mieux » étudier leur nature & leurs organes: mais le toucher gâte » toujours ces petits objets, avant qu'on puisse les y placer, » & quand ils sont morts, ils n'offrent qu'une masse con- » fuse de linéamens flottans. L'eau n'étoit plus lumineuse, » après un espace d'environ deux heures. Nous en tirâmes » un autre sceau; mais toutes nos tentatives pour mettre » sous le verre un des atomes ou animalcules furent ineffi-

» caces. Nous nous empressâmes donc de dessiner le petit » globule, & d'écrire nos observations. La conjecture la plus » problable qu'on puisse former sur ces animalcules, c'est » dire qu'ils sont le fray de quelque espèce de *medusa* ou » d'ortie de mer ; il faut cependant avouer que ce sont peut-» être des animaux d'un genre différent (*a*).

ANN. 1772. Octobre.

(*a*) *Voici sur cette matière une Note que M. de la Lande a eu la bonté de communiquer au Traducteur.*

Le phénomène de la scintillation & de la lumière de l'eau de la mer, a beaucoup occupé les Physiciens, & ce qui embarrassoit nos illustres Voyageurs, avoit été discuté bien long-tems avant eux. Aristote attribuoit cette lumière à la qualité grasse & huileuse de la mer. Il en est parlé dans Bacon, *novum Organum*; dans le Traité de Boyle, sur l'origine des formes & des qualités; dans le Traité des Phosphores, par Ozanam; dans les Mémoires de l'Académie de 1703 & de 1723; dans Bartholin, *de Luce Animalium*; dans Donati, (Histoire Naturelle de la Mer Adriat.) dans un ouvrage intitulé, *dell' Eletricismo*, publié à Venise en 1746, par un Officier de la Reine d'Hongrie; dans les Mémoires de l'Académie de 1750, page 57, par M. l'Abbé Nollet; dans le troisieme volume des *Mémoires présentés à l'Académie par des Sçavans Etrangers*, où M. le Roy de Montpellier, & M. le Commandeur Godeheu de Riville ont traité cette matiere; dans un ouvrage de M. Vianelli, intitulé : *Nuove scoperte intorno le luci notturne dell' acqua marina*; dans un Mémoire de M. Grizelini, Médécin de Venise, qui a pour titre : *Nouvelles Observations sur la Scolopendre marine*; dans un Mémoire de M. Pouget, Lieutenant-Général de l'Amirauté de Cette, lu à l'Académie en 1767, sur la scintillation des eaux de la mer, mais qui n'est pas imprimé ; dans M. Linné, *Amœnitates Academicæ, dissert. 39*; & dans les Transactions Philosophiques de 1769, par M. Canton. Ce dernier Mémoire contient des Expériences qui prouvent que la lumière de la mer vient de la putréfaction des substances animales. Un petit poisson blanc mis dans de l'eau de mer la rendit lumineuse au bout de 28 heures. Ces expériences réussissent également dans de l'eau commune, où l'on met un trentieme de son poids de sel commun. M. de Buffon m'a dit que de l'eau douce où il mettoit tremper du bois, devenoit aussi lumineuse. M. Cadet m'a dit aussi que l'huile de corne de cerf distil-

Ann. 1772. Octobre.

» Notre esprit étoit saisi d'étonnement, dès qu'il réflé-
» chissoit sur la grandeur de ce phénomène. Je ne me rassa-
» siois point de contempler l'océan couvert dans un grand
» espace de myriades, d'animalcules; de voir ces petits êtres

» organisés

---

lée, rendoit l'eau lumineuse. M. Rigaut, dans le Journal des Sçavans, de Mars 1770, (page 148, *in*-4.) assure que la lumière de la mer, depuis le Port de Brest jusqu'aux Isles Antilles, vient d'une immense quantité de petits polypes ronds, d'un quart de ligne de diamètre, & qui n'ont qu'un bras d'environ un sixieme de ligne de longueur.

Il paroît constant qu'il y a dans la mer plusieurs espèces d'animaux qui sont aussi lumineux; ceux qui ont été décrits par Griselini & par Vianelli sont différens entr'eux & different de celui de M. Godeheu: les dails, ou pholades, les orties de mer, les polypes, les poissons pourris, donnent de la lumière. M. Adanson a vu plusieurs sortes de scolopendres, qui sont également lumineuses; mais il disoit à l'Académie, le 10 Janvier 1767, que le sable même du Sénégal, après que l'eau de la mer l'a quitté, paroît étincelant quand on leve le pied de dessus, & que la mer est lumineuse sans animaux. M. Turgot ayant été mouillé en mer ainsi que sa compagnie, tous étoient phosphoriques, & leurs habits l'étoient encore le lendemain quand on les frottoit. M. Fougeroux, qui a aussi observé les animaux lumineux, convient qu'il est difficile de leur attribuer toute la lumière de la mer; mais qu'il faut admettre une matière phosphorique provenue de la putréfaction. M. le Roy a produit des étincelles par le mêlange de différentes liqueurs, & sur-tout de l'esprit de vin, & il en conclut, que ce phénomène doit être attribué à une matiere phosphorique, qui brûle & se détruit, lorsqu'elle donne de la lumière, laquelle est sous la forme de petits grains qui ne paroissent, en aucune façon, être des animaux. M. Godeheu a observé une espèce de poisson semblable au Ton appellé *la Bonite*, dans lequel il y a une huile qui brille par elle-même, & même après avoir observé & décrit des insectes lumineux dans l'eau de mer, il est persuadé que l'éclat de la mer vient des graisses & des huiles dont elle est sûrement imprégnée. M. l'Abbé Nollet avoit cru long-tems, comme l'Auteur de l'Ouvrage publié en 1746, que cette lumiere venoit de l'électricité; il fut ensuite tenté de penser que les petits animaux en étoient la cause, ou immédiatement, ou du moins par la liqueur qu'ils répandent dans la mer: cependant je lui ai oui dire qu'il n'osoit pas nier

» organisés & vivans, se mouvoir d'un lieu à un autre, jouis- Ann. 1772. Octobre.
» sant de la faculté de briller quand il leur plaît, d'éclairer
» tous les objets qu'ils touchent, & enfin de quitter à volonté
» leur apparence lumineuse. » *Turrigeros elephantorum miramur humeros taurorumque colla & truces in sublime jactus, tigrium rapinas, leonum jubas; quum rerum natura nusquam magis, quàm in minimis tota sit. Quâpropter quæso ne nostra legentes, quoniam ex his spernent multa, etiam relata fastidio damnent, quum in contemplatione naturæ nihil possit videri supervacaneum.* Plin. Hist. Nat. L. II, Ch. 2.

Le jour naissant nous fit voir un beau Ciel; &, après avoir mis le Cap sur la baie de la table de conserve avec l'Aventure, nous mouillâmes par cinq brasses d'eau : nous amarrâmes ensuite N. E. & S. O.; la pointe verte sur la pointe occidentale de la baie nous restant au N. O. $\frac{1}{4}$ O. & l'Eglise & la vallée entre la montagne de la table & le pain de sucre ou la tête de lion au S. O. $\frac{1}{4}$. S. & à un mille de distance du débarquement près du Fort. 30.

A peine eûmes-nous jetté l'ancre, que je reçus la visite du Maître du Port, de quelques autres Officiers de la com-

qu'il n'y eût une autre cause; on a souvent dit que la lumiere de la mer étoit plus forte dans le tems des orages, mais il ne s'en est pas apperçu; quoi qu'il en soit, il est probable qu'un grand nombre de causes contribuent à la lumiere de la mer, & que celle que l'on produit par l'agitation, est différente de celle que l'on voit quelquefois répandue sur la surface entiere de la mer, à perte de vue, & qui produit le spectacle le plus singulier, sur-tout dans la zone torride & dans l'été.

Ann. 1772. Octobre.

pagnie, & de M. Brandt, qui nous apporta différentes choses très-agréables à des gens venant de la mer. Le Maître du Port venoit, suivant la coutume, examiner les vaisseaux, la santé des équipages, & reconnoître en particulier si la petite vérole étoit à bord; maladie qu'on craint pardessus tout au Cap; c'est pour cela qu'il y a toujours un Chirurgien parmi ceux qui font la visite.

J'envoyai sur-le-champ un Officier chez le Baron de Plettenberg, le Gouverneur, afin de l'informer de notre arrivée, & des raisons qui m'engageoient à relâcher au Cap. L'Envoyé reçut une réponse très-polie, & à son retour nous saluâmes la garnison d'onze coups qui nous furent rendus. Bientôt après, j'allai à terre moi-même, & je fis une visite au Gouverneur, accompagné du Capitaine Furneaux & des deux MM. Forster. Il nous fit beaucoup de politesse, & me promit tous les secours que peut offrir la place: il m'apprit que deux vaisseaux François de l'Isle Maurice, environ huit mois auparavant, avoient découvert au méridien de cette Isle, une terre par 48^{d} de latitude Sud; qu'ils en avoient cotoyé 40 milles, jusqu'à une baie dans laquelle ils alloient entrer quand ils furent chassés en mer, & séparés par un coup de vent, après avoir perdu quelques-uns de leurs bateaux & quelques personnes de leurs équipages, qui marchoient en avant pour sonder la baie; que l'un des bâtimens appellé la *Fortune*, arriva bientôt après à l'Isle Maurice; & que le Capitaine fut envoyé en France avec le journal de ses découvertes. Le Gouverneur ajouta qu'au mois de Mars précédent, deux autres vaisseaux François de l'Isle Maurice, commandés par M. Marion, avoient touché

au Cap en allant dans la mer pacifique Auſtrale, où ils ſe rendoient pour tenter des découvertes. Aouourou, l'Otahitien que M. de Bougainville avoit amené, devoit s'en retourner avec M. Marion.

Ann. 1772. Octobre.

☞ « Nous étions vivement frappés du contraſte qui eſt » entre San-Jago & cette colonie. Nous avions vu là un » pays d'une aſſez belle apparence, & ſuſceptible d'une ex- » cellente culture, mais abſolument négligé par ſes habi- » tans pareſſeux & opprimés : on apperçoit, au contraire, » ici une ville propre & bien bâtie, au milieu d'un déſert » entouré de maſſes entrecoupées de montagnes noires & » effrayantes, enfin le tableau de l'induſtrie la plus heureuſe. » Son aſpect, du côté de la mer, n'eſt pas auſſi pittoreſque » que celui de *Funchiale*. Les magaſins de la Compagnie » Hollandoiſe ſont tous au bord de l'eau, & les bâtimens » particuliers ſont répandus parderriere ſur un côteau lé- » gèrement inclinés. Le Fort, qui commande la rade, eſt au » côté oriental de la ville, mais il ne paroît pas très-difficile » à prendre : il y a en outre pluſieurs batteries des deux » côtés. Les rues de la ville ſont larges & régulieres : les » principales ſont toutes plantées de chênes, & quelques- » unes ont au milieu un canal d'eau courant, qu'on eſt » obligé de ménager par des écluſes à cauſe de ſa petite » quantité. Ces canaux, qui ſont quelquefois à ſec, occa- » ſionnent une odeur déſagréable. On reconnoît d'une ma- » niere frappante la caractere naturel des Hollandois : ils rem- » pliſſent toujours leurs établiſſemens de canaux, quoique la » raiſon & le bon ſens prouvent évidemment leur influence » pernicieuſe ſur la ſanté des habitans, ſur-tout à Batavia.

État de la Colonie du Cap.

Ann. 1772. Octobre.

» Les maisons ſont bâties de briques, & la plupart pein-
» tes en blanc à l'extérieur. Les chambres y ſont en général
» élevées & ſpacieuſes & très-aërées : la chaleur du climat
» exige ces précautions. Il n'y a qu'une Egliſe extrêmement
» ſimple dans toute la ville, elle ſemble un peu trop petite
» pour le nombre des Fidèles. L'eſprit de tolérance, qui a
» été ſi utile aux Hollandois en Europe, ne ſe retrouve
» pas dans leurs Colonies. Ce n'eſt que depuis peu qu'ils per-
» mettent même aux Luthériens de bâtir des Chapelles à Ba-
» tavia & au Cap, & aujourd'hui un Prêtre Luthérien ne
» peut pas s'établir ici. Les habitans, qui ſuivent la réforme de
» Luther, n'ont pour adminiſtrateurs que les Aumôniers
» des vaiſſeaux Danois & Suédois, qui leur prêchent un Ser-
» mon & leur donnent la Communion une ou deux fois
» par an, & qui obtiennent pour cela une récompenſe con-
» ſidérable. Le Gouvernement & les habitans du Cap ne
» s'occupent pas d'une bagatelle auſſi indifférente à leurs
» yeux que la religion de leurs eſclaves, qui, en général,
» ne paroiſſent en avoir aucune : quelques-uns ſuivent le rite
» Mahométan, & s'aſſemblent une fois par ſemaine dans
» une maiſon qui appartient à un Muſulman libre, afin de
» lire ou plutôt de chanter des prieres & des chapitres du
» Koran : comme ils n'ont pas de Prêtres, ils ne peuvent
» faire aucune autre cérémonie (*a*). La Compagnie a plu-
» ſieurs centaines d'eſclaves qui logent, mangent & travail-
» lent dans une maiſon ſpacieuſe, conſtruite à ce deſſein.
» Un autre grand bâtiment ſert d'Hôpital aux Matelots des

(*a*) Nous ne prétendons pas blâmer ſeulement les Hollandois, puiſqu'on néglige de même les Nègres eſclaves dans les établiſſemens d'Angleterre & de France.

» vaiſſeaux de la Compagnie, qui relâchent ici, & qui » font communément un nombre prodigieux de malades » durant la traverſée. Ces bâtimens portent quelquefois » 6, 7 ou 800 hommes pour recruter les ſoldats de l'Inde: » de ſi nombreux équipages ſont reſſerrés dans un très-petit » eſpace: durant un ſi long voyage, ſous la zone torride, on » leur accorde une petite ration d'eau & de proviſions ſa» lées; & le ſcorbut & la fièvre y cauſent ordinairement des » ravages effrayans. D'Europe au Cap les Hollandois per» dent ſouvent 80 ou 100 hommes, & ils en envoient » 2 ou 300 dangereuſement malades à l'Hôpital. Voici un » fait auſſi déplorable qu'il eſt ſûr : La facilité & le bon » marché avec lequel les infâmes *Ziel-verkoopers* four» niſſent des recrues à la Compagnie, les rendent moins » attentifs à la conſervation de la ſanté de ces malheureux. » Dans cette colonie, ainſi que dans les autres qui appar» tiennent aux Provinces-Unies, on rencontre fréquemment » des ſoldats qui ont été enlevés en Hollande.

ANN. 1772. Octobre.

» LES REMEDES les plus néceſſaires aux malades ſe prépa» rent dans une boutique d'Apothicaire qui dépend de l'Hô» pital; mais on n'y trouve aucune drogue chere, & puiſ» qu'on adminiſtre indifféremment à tous les malades deux » ou trois grandes bouteilles remplies des mêmes potions, » l'air de terre, & les proviſions fraîches contribuent plus à » la ſanté de ceux qui guériſſent, que le ſavoir des Méde» cins. Les malades qui peuvent marcher, montent & deſ» cendent les rues quand la matinée eſt belle : on cultive » dans un jardin voiſin, pour l'uſage de l'Hôpital, toutes » ſortes de légumes, d'herbes potageres, de ſalades & d'anti-

ANN. 1772. Octobre.

» ſcorbutiques. Les voyageurs ont loué ou déprécié ce jardin, ſuivant les différens points de vue ſous leſquels ils » l'ont enviſagé. Il eſt vrai que quelques allées régulieres » de chênes ordinaires, entourées de hayes d'orme & de » myrthe, ne ſont pas des objets aſſez frappans pour ceux qui » connoiſſent les beaux jardins d'Angleterre, ou qui contemplent en Hollande & en France le cyprès, le buis, & » l'if taillés en vaſes, ſtatues & pyramides, ou des charmilles » changées en morceaux d'architecture. Mais comme ces arbres du Cap ont été plantés au commencement du ſiécle, » plus pour l'utilité que pour l'ornement; & puiſqu'ils mettent le potager de l'Hôpital à l'abri de la violence deſtructive des tempêtes, & qu'ils forment les ſeules promenades » couvertes & aërées, dont les voyageurs & les malades » jouiſſent dans ce climat chaud, je ne m'étonne pas qu'on » appelle lieu délicieux (*a*), ce que d'autres traitent avec » mépris de jardin de Moines (*b*). »

APRÈS avoir vu le Gouverneur & quelques-uns des principaux habitans de la place, nous nous établîmes dans la maiſon de M. Brandt, où logent ordinairement la plupart des Officiers des vaiſſeaux Anglois. Cet hôte n'épargne ni peines ni dépenſes pour ſe rendre agréable à ceux qui vont chez lui. Je concertai avec lui les moyens de trouver des proviſions pour nos bâtimens, & de pourvoir d'ailleurs à nos beſoins : il s'empreſſa de faire ſur cela des démarches, tan-

(*a*) C'eſt ainſi qu'en parle le Commodore, maintenant Amiral Byron, dans ſon Voyage autour du Monde.

(*b*) M. de Bougainville, dans ſon Voyage autour du Monde.

dis que les Matelots à bord raccommodoient les agrêts, & que les Charpentiers calfatoient les côtés & les ponts des bâtimens, &c.

Ann. 1772. Octobre.

☞ « Le lendemain de notre arrivée, nous commençâ- » mes nos excursions botaniques dans la campagne aux en- » virons de la ville. Le terrain s'éleve insensiblement de tous » les côtés, vers les trois montagnes qui entourent le fond » de la baie : il est bas & uni seulement près des bords de la » mer, & il devient un peu marécageux dans l'isthme entre » la baie fausse & celle de la table, qui reçoit un ruisseau » d'eau salée. La partie marécageuse a quelque verdure, » mais elle est entremêlée de beaucoup de sable. Les can- » tons plus élevés, auxquels les bords de la mer donnent un » aspect sec & horrible, sont cependant couverts d'une im- » mense variété de plantes, & entr'autres d'un nombre pro- » digieux de buissons : on y remarque à peine une ou deux » espèces qui méritent le nom d'arbres. On voit aussi quelques » petites plantations dans les endroits où un peu d'eau hu- » mecte la terre, les buissons sont habités par des insectes » de toute sorte, plusieurs espèces de lézards, des tortues » de terre, des serpens & beaucoup de petits oiseaux. Nous » rapportions journellement des collections immenses de » végétaux & d'animaux, & nous fûmes fort surpris de trou- » ver dans les champs voisins d'une ville, d'où les Cabinets » & les Musæums de l'Europe ont tiré de nombreux mor- » ceaux très-précieux, un grand nombre d'animaux abso- » lument inconnus aux Naturalistes.

Novembre.

» La montagne de la table fut l'objet d'une de nos pro-

Ann. 1772. Novembre.

» menades. La route eſt très-roide, fatigante & difficile, » à cauſe des cailloux qui roulent ſous vos pieds. Vers le » milieu, nous entrâmes dans une vaſte & effrayante cre- » vaſſe, dont les côtés perpendiculaires, ſont garnis de » rochers menaçans empilés & couchés. De petits ruiſſeaux » ſortent des fentes, ou tombent des précipices en gouttes, » & donnent la vie aux plantes & aux arbriſſeaux qui » rempliſſent le bas. D'autres végétaux qui croiſſent ſur un » ſol plus ſec, & qui ſemblent concentrer leur ſuc, répan- » doient une odeur aromatique, dont un vent frais nous » faiſoit ſavourer le parfum. Enfin, après une marche de » trois heures, nous atteignîmes le ſommet de la monta- » gne : il eſt preſque de niveau, très-ſtérile, & il n'y a point » de terreau; pluſieurs cavités étoient cependant remplies » d'eau de pluie, ou contenoient un peu de terre végétale, » d'où quelques plantes odoriférantes tiroient leur nourri- » ture. Des antilopes, des babouins hurlans, des vautours » ſolitaires & des crapauds habitent quelquefois les envi- » rons. La vue dont nous jouîmes eſt très-étendue & très- » pittoreſque : la baie ne paroiſſoit plus qu'un étang ou un » baſſin, & nous prenions les vaiſſeaux pour de petites bar- » ques. La ville & les compartimens réguliers de ſes jardins » nous ſembloient des ouvrages d'enfans. La croupe du lion » étoit alors une chaîne peu conſidérable : nous regardions » avec dedain la tête du lion, & la ſeule montagne de » Charles pouvoit figurer avec celle de la table. Au Nord » l'iſle Robben, les collines Blanches, les collines du Tigre, » & au-delà une chaîne majeſtueuſe de montagnes, plus éle- » vée que celle où nous étions, arrêtoient notre vue. Un » grouppe de maſſes briſées de rochers enferment la baie de

» bois

» bois à l'Oueſt, & ſe prolongeant au Sud, forment un côté » de la baie de la table, & ſe terminent au fameux Cap des » Tempêtes, que le Roi *Emmanuel* de Portugal nomma » *le Cap de Bonne-Eſpérance*. Au Sud-Eſt, notre horiſon tra- » verſoit l'iſthme bas entre les deux baies : nous diſtinguions » au-delà la Colonie des Hottentots, appellée *la Hollande*, » & les montagnes aux environs de Stellenboſch : des plan- » tations enfermées de toute part par d'immenſes bruyeres, » & dont la verdure contraſtoit agréablement avec le reſte » du pays, formoient d'ailleurs un charmant coup-d'œil : » nous apperçûmes Conſtantia, célèbre parmi les modernes » Epicures. Après avoir reſté deux heures au ſommet de la » montagne, l'air froid & perçant nous obligea de deſcen- » dre bien ſatisfaits : la beauté de la ſcêne nous avoit am- » plement dédommagé de nos peines.

» LE PAYS au côté S. E. de la montagne de la table, » attira notre attention d'une maniere particuliere, parce » qu'il y a beaucoup de plantations ſur les terrains incli- » nés, & que ce canton produit un grand nombre de ſim- » ples diverſes. L'aſpect, ſur-tout près des collines, eſt le plus » agréable de ceux que préſente cette partie de l'iſthme. Au » bord de chaque petit ruiſſeau on a fait des plantations, » compoſées de vignobles, de champs de bled & des jardins, » & ordinairement entourées de chênes, de dix à vingt » pieds de haut, qui animent la contrée, & mettent à l'abri » des tempêtes. Le dernier Gouverneur, M. Tulbagh, qui » eſt regardé comme le Fondateur de cette colonie, y a re- » conſtruit pluſieurs maiſons & jardins, pour les Gouver- » neurs à Ronde-Boſch & Niew-Land. Ces jardins ſimples

ANN. 1772.
Novembre.

» n'offrent rien de remarquable, ſi ce n'eſt qu'on les tient » dans le meilleur ordre, & qu'il y a des allées couvertes » & de l'eau. Les hangards de la Compagnie ſe trouvent » dans les environs, & un peu plus loin, une braſſerie ap- » partient à un particulier, qui a le privilége excluſif de » faire de la bière pour le Cap. Une belle vallée au côté de » la montagne, renferme la plantation appellée *le Paradis*, » où il y a des boſquets délicieux: pluſieurs fruits, ſur- » tout de ceux qui appartiennent aux climats du tropique, » y croiſſent en perfection. Alphen, Maiſon de campagne » de M. Kerſte, alors Commandant à la Fauſſe-Baie, fut le » terme de nos courſes de ce côté. Nous y fûmes reçus » avec cette hoſpitalité antique, que notre digne hôte avoit » apportée d'Allemagne ſa patrie. »

MM. WALES & BAYLEY porterent à terre tous leurs inſtrumens dans le deſſein de faire des obſervations aſtronomiques pour déterminer la marche des montres, &c. On reconnut, par le réſultat de quelques-unes de leurs opérations, que celle de M. Kendal répondoit à toutes les eſpérances qu'on en avoit conçues, & que la longitude qu'elle indiquoit pour cette place, différoit d'une ſeule minute, de celle qu'avoient trouvé MM. Maſon & Dixon, en 1761.

DEUX VAISSEAUX Hollandois de la Compagnie des Indes arriverent, trois ou quatre jours après nous, de Middelburgh au Cap; l'un d'eux avoit perdu, dans un paſſage de quatre ou cinq mois, 150 hommes par le ſcorbut & d'autres maladies putrides, & l'autre 41. A leur débarquement, ils en envoyerent à l'hôpital un grand nombre dont l'état

étoit effrayant. Il faut remarquer que l'un de ces bâtimens toucha au Port Praya, un mois avant la relâche que nous y fîmes, & cependant nous atteignîmes le Cap trois jours avant lui. L'hôpital des Hollandois du Cap étant trop petit pour leurs malades, ils alloient en conſtruire à la partie orientale de la ville un nouveau, dont nous vîmes poſer les fondemens avec beaucoup de cérémonies. ANN. 1772. Novembre.

COMME nos équipages étoient en très-bonne ſanté, je penſois à faire peu de ſéjour au Cap : mais il fallut cuire le biſcuit, & tirer des différentes parties du pays les boiſſons dont nous avions beſoin ; le 18 de Novembre, nous n'avions 18 Novemb. pas encore tout embarqué, & nous ne pûmes appareiller que le 22. Durant cette relâche, on ſervit chaque jour aux 22. équipages du bœuf ou du mouton frais, du pain nouvellement cuit, & beaucoup de légumes. On calfata & on peignit les vaiſſeaux, & on les remit à tous égards en auſſi bon état qu'à notre départ d'Angleterre. Il y eut quelque changement dans les Officiers de l'Aventure. M. Shank, le premier Lieutenant, ayant été malade pendant toute la traverſée, ſans que l'air de la terre lui fût très-avantageux, me demanda la permiſſion de retourner en Europe. Je lui accordai ſon congé, & je nommai à ſa place M. Kemp, & à la place de celui-ci M. Burney, l'un de mes Volontaires.

M. FORSTER, qui employoit tout ſon tems à des recherches ſur l'Hiſtoire Naturelle & la Botanique, ayant rencontré M. Spéarmann, Suédois, verſé dans ces ſciences, & qui a étudié ſous M. Linnæus, & croyant qu'il lui ſeroit fort utile dans le cours du voyage, fit auprès de moi de

ANN. 1772. Novembre.

vives inſtances pour m'engager à prendre à bord cet étranger. J'y conſentis enfin, & il s'embarqua avec nous pour aider dans ſes travaux M. Forſter, qui payoit ſes dépenſes & lui donnoit en outre annuellement une certaine ſomme.

☞ « L'IDÉE de raſſembler les tréſors de la Nature dans » des pays inconnus en Europe, remplirent tellement » ſon eſprit, qu'il ſe félicita de nous accompagner dans » notre Voyage. Son enthouſiaſme pour les Sciences » naturelles ne s'eſt point démenti; nous l'avons trouvé » profondément verſé dans la Médecine, & il a par-tout » donné des preuves d'un cœur ſenſible & digne d'un Phi- » loſophe. Mais nos découvertes en Hiſtoire Naturelle, n'ont » pas été auſſi conſidérables que celles qui furent faites » ſur un nouveau continent (*a*), lors du premier voyage » du Capitaine Cook, & nous avons été obligés de nous » contenter des productions de quelques petites Iſles, qu'il » a fallu examiner imparfaitement dans l'eſpace de quel- » ques heures, de quelques jours, ou tout au plus de quel- » ques ſemaines, par des ſaiſons défavorables.

» AFIN de faire nos recherches d'Hiſtoire Naturelle avec » plus de ſuccès, nous achetâmes au Cap un épagneul qui » alloit à l'eau, eſpérant que cet animal ramaſſeroit tous » les oiſeaux qui tomberoient hors de notre portée. Nous » le trouvâmes avec peine, & nous fûmes contraints de » le payer un prix exhorbitant, quoiqu'il nous ait été » peu utile : il paroîtra peut-être ſuperflu de rappeller un

(*a*) La Nouvelle-Hollande.

» fait d'aussi peu d'importance; mais un Voyageur, qui veut » tirer le plus grand parti de son tems, doit s'occuper de » beaucoup de petits objets. » ANN. 1772. Novembre.

M. HODGES s'occupa à peindre en huile une vue du Cap, de la ville & des environs: on laissa ce tableau avec quelques autres chez M. Brandt, qui se chargea de l'envoyer à l'Amirauté par le premier vaisseau qui iroit en Angleterre.

☞ « AVANT de quitter le Cap, voici en peu de mots, » l'état de cette Colonie. L'extrémité méridionale de l'A- » frique, dont on fit le tour dès le tems du Roi Egyptien » Nécho & de Ptolomée Lathyre (*a*), fut découverte de nou- » veau par Bartholomée Diaz, Navigateur Portugais, en » 1487. Vasco de Gama la doubla le premier en 1497, » en allant aux Indes, & son expédition passa pour un pro- » dige. Le terrain du Cap cependant fut inutile aux Eu- » ropéens jusqu'en 1650. Van-Riaebeck, Chirurgien Hol- » landois, apperçut les avantages que tireroit la Compagnie » des Indes d'un établissement placé si convenablement. La » Colonie qu'il fonda a toujours appartenu depuis aux Hol- » landois, qui en ont fort accru la valeur.

» LE GOUVERNEUR est sous la dépendance immédiate de » la Compagnie des Indes; & il a le rang d'*Edele Heer*, » titre qu'on donne aux Membres du Conseil suprême de » Batavia. Il préside à un Conseil composé du vice-Gouver-

(*a*) Les preuves de cette assertion se trouvent dans Schmidt, Opusc. Dissert. IV, *de Commercio & Navigatione Egyptiorum*.

ANN. 1772. Novembre.

» neur, du Fiſcal, du Major, qui a le commandement du » Fort, du Secrétaire, du Tréſorier, du Contrôleur des » Proviſions, du Contrôleur des Liqueurs fortes, & du » teneur des livres; chacun d'eux veille ſur une branche du » commerce de la Compagnie. Ce Conſeil a l'adminiſtration » de toutes les affaires civiles & militaires. Il y a une Cour » de Juſtice: deux parens ne peuvent jamais ſiéger ou avoir » voix dans le même Conſeil, afin que les familles n'acquie- » rent pas une trop grande influence.

» LE REVENU du Gouverneur eſt très-conſidérable; car, » outre des appointemens fixes, & des maiſons, des jardins, » des meubles, & tout ce qui ſert à ſa table, il perçoit envi- » ron dix dollars ſur chaque léagre de vin, que la Compa- » gnie achete des Fermiers pour l'exporter à Batavia. La » Compagnie paie 40 dollars la léagre; mais le Fermier » n'en reçoit que 24, le reſte ſe partage entre le Gouver- » neur & le Vice-Gouverneur; le premier en prend les deux » tiers, & ce bénéfice ſe monte, dit-on, quelquefois, à 4000 » dollars par an. Le Vice-Gouverneur & le Fiſcal ont le rang » d'*Upper Koopman;* le Fiſcal, qui eſt à la tête de la Po- » lice, fait exécuter les Loix pénales: il a pour ſalaire des » amendes & des impôts, qu'on met ſur certains articles » de commerce; mais s'il les perçoit rigoureuſement, il eſt » déteſté de tout le monde. Les Hollandois, par une ſaine » politique, ont chargé le Fiſcal d'une inſpection ſur les » autres Officiers de la Compagnie, afin qu'ils ne puiſſent » pas manquer aux intérêts de leurs Maîtres, ou enfrein- » dre les Loix de la Métropole. C'eſt pour cela que com- » munément, il eſt verſé dans les matieres de Juriſprudence,

» & qu'il dépend ſeulement de la Chambre de Middelburgh. » Le Major a le rang de *Koop-man* ou de Marchand, ce » qui ſurprend un étranger accoutumé à voir dans les autres » Etats d'Europe, les honneurs militaires donner de la diſ- » tinction & de la préſéance : on eſt encore plus étonné de » ce contraſte, quand on ſait qu'en Ruſſie le rang militaire » eſt attaché à chaque place, même à celle de Profeſſeur » de l'Univerſité.

Ann. 1772. Novembre.

» Il y a environ 700 ſoldats réguliers dans cette Co- » lonie : le Fort, près de la ville du Cap, en a 400 pour gar- » niſon. Les habitans en état de porter les armes, forment » une milice de 4000 hommes : quelques heures ſuffiſent » pour en aſſembler une quantité conſidérable, au moyen » des ſignaux qu'on fait des places d'alarme en différentes » parties du pays. On peut de-là eſtimer le nombre des » Blancs de cette Colonie, qui eſt à préſent ſi étendue, que » les établiſſemens éloignés ſont à plus d'un mois de voyage » du Cap : ces cantons lointains ſont environnés de diffé- » rentes nations d'Hottentots, & les Hollandois ſentent » trop fréquemment que leur propre Gouvernement ne peut » pas les protéger à cette diſtance.

» Il y a, dans la Colonie, au moins cinq eſclaves pour un » blanc : les principaux habitans du Cap en ont quelquefois » 20 ou 30, qu'ils traitent communément avec beaucoup » de douceur : ils les habillent bien, mais ils les obligent de » ne porter ni bas ni ſouliers. Les eſclaves ſe tirent ſur-tout » de Madagaſcar, & un petit bâtiment du Cap y va annuel- » lement faire ce commerce.

Ann. 1772. Novembre.

» On y voit en outre un grand nombre de Malais, de » Bengalois & quelques Nègres. Les Colons ſont, pour la » plupart, Allemands: il y a des familles Hollandoiſes & des » Proteſtans François. Les habitans du Cap ſont induſtrieux, » & recherchent beaucoup les douceurs de la vie; ils » ſont hoſpitaliers & ſociables, quoiqu'accoutumés à louer » leurs appartemens aux étrangers pendant leur relâche (*a*): » les Officiers des vaiſſeaux Marchands leur font ordinaire- » ment de riches préſens d'étoffes, &c. Ils ont peu de moyens » de s'inſtruire, car il n'y a point d'école publique remar- » quable au Cap : les jeunes gens vont étudier en Hollande, » & l'éducation des femmes eſt trop négligée. Leur dégoût » pour la lecture, & le défaut d'amuſemens publics, ren- » dent leur converſation peu intéreſſante : elles ſe livrent » beaucoup à la médiſance, particuliérement dans les petites » villes. Pluſieurs d'entr'elles parlent le François, l'Anglois, » le Portugais & le Malais; elles chantent, elles danſent, » elles jouent du luth, & avec tous ces talens on s'apper- » çoit moins que leurs manieres ne ſont pas très-polies, & » que leur ame manque quelquefois de délicateſſe. On » trouve cependant, parmi les principaux Colons, des per- » ſonnes des deux ſexes, qui ſeroient diſtinguées en Europe, » par leur maintien, par leurs connoiſſances littéraires, & » leur eſprit cultivé.

» En général ils ſont à leur aiſe, & même ils jouiſſent » de l'abondance, à cauſe du bas prix de tout ce qui eſt

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook. On doit faire une exception en faveur des Membres du Conſeil.

» néceſſaire

» néceſſaire aux beſoins de la vie ; mais ils amaſſent rarement des richeſſes auſſi prodigieuſes au Cap qu'à Batavia, & on m'a dit que la plus grande fortune ne ſurpaſſe pas cent mille dollars, ou environ 22,500 liv. ſterl.

ANN. 1772. Novembre.

» LES FERMIERS de la campagne ſont des gens ſimples & hoſpitaliers ; ceux qui habitent les établiſſemens les plus éloignés viennent rarement à la ville, & on les accuſe de beaucoup d'ignorance, ce qu'il eſt aiſé de concevoir, puiſqu'ils ne jouiſſent pas d'autre compagnie que de celle des Hottentots, & que leur poſition les prive de toute communication avec leurs compatriotes.

» LE VIN ſe cultive dans des plantations qui ſont à peu de jours de marche de la ville : les premiers Colons planterent les vignes, & obtinrent le terrain à perpétuité pour eux & pour leurs héritiers. La Compagnie ne fait plus à préſent de pareilles conceſſions ; elle livre des cantons à cultiver à un fermier, pour une rente annuelle qui, quoique extrêmement modérée, car elle n'eſt que de 25 dollars pour 60 acres (*a*), n'encourage cependant pas aſſez la culture des vignes. Dans les habitations éloignées, on cultive ſur-tout du bled, & on nourrit du bétail : la plupart des Colons s'appliquent à cette dernière branche d'Agriculture, & quelques-uns poſſédent des troupeaux très-nombreux : on nous apprit que deux fermiers avoient chacun quinze mille moutons, & des vaches à proportion ; que beaucoup d'autres avoient ſix ou ſept mille moutons, qu'ils amenent en troupes

(*a*) Chaque acre eſt de 666 roods quarrés de Rhinland. Le rood eſt de 12 pieds. La proportion du pied de Rhinland au pied Anglois, eſt d'environ 116 à 120.

Ann. 1772. Novembre.

» à la ville chaque année; mais que les lions, les buffles & » la fatigue du voyage, en détruisent un grand nombre, avant » qu'ils puissent y arriver.

» Les Colons amenent communément avec eux leur » famille, sur de grands chariots couverts de toile ou de » cuir, & traînés par huit, dix & quelquefois douze paires » de bœufs: ils conduisent aussi au marché du beurre, du » suif de mouton, la chair & la peau des vaches de mer, » (de l'hippopotame) ainsi que des peaux de lion & de rhi- » nocéros. Ces fermiers ont plusieurs esclaves, & ils engagent » communément à leur service les Hottentots les plus pau- » vres, & sur-tout ceux de la Tribu de Boschemans, qui, » privés de bétail, subsistent de la chasse ou des dépréda- » tions qu'ils font sur leurs voisins. Les fermiers opulens con- » fient à un jeune homme un troupeau de quatre ou cinq » cens moutons, qu'il conduit dans un canton éloigné, » abondant en eau & en herbe; il a, pour sa part, la moitié » des agneaux, & il devient aussi riche que son Bienfaiteur.

» Quoique la Compagnie Hollandoise semble découra- » ger tous les nouveaux Colons, en ne leur accordant la » propriété d'aucune terre; cependant le bled du pays a » suffi les années dernieres à l'approvisionnement des Isles » de France & de Bourbon, & même on en a envoyé plu- » sieurs vaisseaux à la Métropole. Il y auroit plus d'expor- » tations si les établissemens ne s'étendoient pas si loin dans » l'intérieur du pays, d'où les productions doivent être ame- » nées à la Baie de la Table par terre, à travers des chemins » presque impraticables. Les espaces intermédiaires entre les

» diverses habitations sont très étendues, & il y a beaucoup de » cantons propres à l'agriculture, mais les Colons sont fort » dispersés, parce que la Compagnie leur défend de s'établir à moins d'un mille l'un de l'autre. Si le Cap appartenoit à la République des Provinces-Unies, il seroit très-peuplé, & il auroit acquis un degré d'opulence & de » splendeur, qu'il ne peut pas espérer dans son état actuel. » Une Compagnie de Marchands trouve plus de profit à » garder pour elle-même les terre en propriété, & à y attacher le Colon comme à une glèbe, de peur qu'il ne devienne trop riche & trop puissant.

Ann. 1772. Novembre.

» On fait au Cap des vins très-variés : quoiqu'on » parle beaucoup en Europe de celui de la plantation de » Constance, on en boit peu; le vignoble en produit au » plus 30 léagres (*a*) par an, & chaque léagre se vend, sur » les lieux, environ 50 louis par an. Les plans ont été originairement apportés de Schiras en Perse. Les environs » de cette plantation donnent plusieurs autres espèces de » raisins, dont on tire un bon vin, qui passe en Europe pour » le véritable Constance. On y a aussi essayé des ceps François de Bourgogne, muscats & de Martignan; ils ont très-bien réussi, & ils donnent quelquefois un vin supérieur à » celui du sol naturel. Les principales familles boivent ordinairement un vin sec, qui a un léger goût aigrelet agréable, & qui provient des plants de Madere, transplantés. » On fait beaucoup d'autres vins de qualités inférieures; » ils sont assez bons, & on les vend à bon marché; de sorte

(*a*) Une léagre contient environ 108 gallons, ou une pipe.

ANN. 1772. Novembre.

» que les Matelots des vaiſſeaux de l'Inde s'y enivrent fort à » leur aiſe pendant la relâche.

» LE CLIMAT eſt ſi ſain que les habitans ont peu de » maladie, & les étrangers y recouvrent bientôt la ſanté. » L'hiver eſt très-doux au Cap, & il gèle rarement aux en» virons de la ville; mais ſur les montagnes, & particulière» ment ſur celles qui ſont bien avant dans le pays, il y a de for» tes gelées, accompagnées de neige & de grêle. Un vent » fort du S. E. y produit quelquefois une gelée pendant la » nuit, même au mois de Novembre, qui eſt leur printemps: » les gros vents, qui ſoufflent au Cap dans toutes les ſaiſons, » cauſent des variations fréquentes dans l'athmoſphère, & » occaſionnent beaucoup de rhumes. Malgré la chaleur, qui » eſt ſouvent exceſſive, les Habitans d'extraction Hollan» doiſe, ſemblent avoir conſervé leur tempérament naturel. » Les deux ſexes ſont d'une corpulence remarquable, & » l'excellente nourriture qu'ils prennent doit y contribuer.

» LES HOTTENTOTS ſe ſont retirés dans l'intérieur du » pays, & leur *Kraal* ou village le plus proche, eſt à environ » 100 milles de la ville du Cap. Ils y viennent quelquefois » avec leur bétail, où ils y amenent, au marché, les trou» peaux des Fermiers Hollandois, comme on l'a déja dit. » Nous n'avons fait aucune obſervation nouvelle ſur ce peu» ple; nous n'avons vu que peu d'individus, & Kolben » nous paroît les avoir décrit avec exactitude. Les Habitans » les plus éclairés du Cap, confirment la deſcription qu'en » fait ce Voyageur judicieux. Il eſt vrai qu'il a été mal in» formé en quelques points, & que la Colonie ne reſſemble

» plus à ce qu'elle étoit de ſon temps; mais c'eſt toujours le » meilleur Auteur à conſulter ſur ce ſujet.

Ann. 1772. Novembre.

» Nous ne pouvons atteſter aucun des faits allégués par » Kolben, & mentionnés dans le premier Voyage du Cap. » Cook, ſur le Tablier de chair des Hottentotes, &c. L'Abbé » de la Caille a tâché, dans ſon Voyage, de détruire la répu- » tation de celui de Kolben; & nous ne citerons un livre ſi » ſuperficiel que pour venger l'exactitude de Kolben. Le » Voyageur François vécut au Cap dans une famille, qui étoit » d'un parti directement oppoſé à celui qu'avoit ſoutenu » Kolben: il entendoit chaque jour des invectives contre » l'Ecrivain Hollandois, & il ne manquoit pas de les mettre » ſur ſes tablettes.

» L'extrémité de l'Afrique, du côté du Sud, eſt une » maſſe de hautes montagnes: les plus extérieures ſont noi- » res, eſcarpées & ſtériles, & compoſées d'un granite groſ- » ſier, qui ne contient aucunes parties hétérogènes, telles » que des coquillages pétrifiés, &c. ni aucune production » de volcan. Nous avons trouvé, dans les champs cultivés, » une argille graſſe mêlée d'un peu de ſable, & de petits » morceaux de pierres: mais le ſol des plantations, du côté » de la fauſſe baie, eſt preſque entiérement ſablonneux. Celui » de la Colonie de Stellenboſch, paſſe pour le plus fer- » tile du Cap; les plantations diverſes y produiſent beau- » coup plus que par-tout ailleurs. Les chênes d'Europe y » prennent une hauteur conſidérable, & ils ſont d'une très- » belle venue: ils ne paroiſſent pas réuſſir près de la ville, où » les plus grands que nous ayions vus, n'avoient pas 30 pieds

ANN. 1772. Novembre.

» d'élévation : les montagnes intérieures ſont certainement » métalliques, & elles renferment du cuivre & du fer : M. Hemmy nous en a montré des échantillons de deux eſpèces, » & quelques Tribus d'Hottentots fondent ces deux métaux, d'où on peut conclure que la mine qu'ils emploient » eſt riche, & très-fuſible. On trouve auſſi des ſources » chaudes en différens endroits de l'intérieur du pays, & » les habitans du Cap vont prendre les bains à environ trois » jours de marche de diſtance, dans une de ces ſources fameuſes pour guérir les maladies de la peau, &c. : elle eſt » probablement d'une nature ſulphureuſe.

» ON EST ÉTONNÉ de la variété des plantes de ce pays. » Durant le peu de tems que nous y reſtâmes, j'obſervai » pluſieurs eſpèces nouvelles, qui croiſſoient aux environs de » la ville, dans des endroits où je m'attendois le moins à les » trouver. Quoique les Botaniſtes aient tiré d'ici de très-amples collections, le Docteur Sparrman & le ſavant Docteur » Thunberg (*a*), y ont raſſemblé plus de mille plantes abſolument inconnues avant eux. Le règne animal n'eſt pas moins

(*a*) Diſciple de Linnæus, qui, après avoir arrangé & claſſé la collection des Plantes du Docteur Burmann à Leyde, a étudié trois ans la Botanique au Cap : la ſcience a fait, par ſes ſoins, d'immenſes progrès. En 1775, il fut envoyé à Batavia & enſuite au Japon, aux dépens de la Compagnie Hollandoiſe. Pendant notre relâche, le Docteur Thunberg eut la bonté, à la priere du Docteur Sparmann, de prendre avec lui, dans une de ſes maiſons, François Maſſon, employé au Jardin Royal à Kiew, qui étoit venu au Cap à bord des la Réſolution, chercher des Plantes vives & des Semences pour le Jardin Botanique. A l'aide du Docteur Thunberg, qui lui indiquoit ce qui étoit digne de remarque, il a rapporté en Angleterre une très-vaſte collection.

» riche. Les plus grands quadrupèdes, l'éléphant, le rhino-
» céros & la giraffe ou le camelopard habitent cette extré-
» mité de l'Afrique : les deux premiers ſe tenoient autre-
» fois à cinquante milles du Cap; mais on leur a tellement
» donné la chaſſe, qu'on ne les voit guères aujourd'hui qu'à
» pluſieurs jours de marche de diſtance. Le rhinocéros en
» particulier eſt ſi rare, que le Gouvernement a publié un
» ordre pour empêcher de l'extirper entiérement. L'hyppo-
» potame, qu'on y appelle vache de mer, & qui jadis venoit
» juſqu'à la baie de Saldanha, ſe rencontre peu, & on n'en tue
» que fort loin du Cap. Les colons en mangent la viande, qui
» leur paroît très-bonne; ſa ſaveur, ſuivant moi, eſt celle d'une
» chair groſſiere de bœuf, mais la graiſſe a preſque le goût
» de la moëlle. Cet animal ne ſe nourrit que de végétaux,
» & on nous a dit qu'il ne peut pas faire plus de trente
» verges de chemin dans l'eau. Le buffle ſauvage habite auſſi
» maintenant les établiſſemens les plus éloignés du Cap, &
» on aſſure qu'il eſt d'une force & d'une férocité prodigieuſe.
» Ses cornes reſſemblent à celles du bœuf ſauvage d'Améri-
» que (du biſon) & on les voit dans le 9.e volume de l'Hiſ-
» toire Naturelle de M. de Buffon. Il attaque ſouvent les
» fermiers qui ſont en voyage dans l'intérieur du pays, & il
» tue & foule aux pieds une grande partie de leur bétail.
» Le Docteur Thunberg perdit ſes chevaux dans une de ces
» rencontres, & ſon compagnon de voyage, le Jardinier de
» la Compagnie Hollandoiſe, eut beaucoup de peine à ſau-
» ver ſa vie en ſe réfugiant entre deux arbres. Un jeune buffle,
» d'environ trois ans, qui appartenoit au Vice-Gouverneur,
» fut attelé à un chariot avec ſix bœufs ordinaires; mais
» telle étoit ſa force, que les ſix bœufs ne purent pas le

Ann. 1772. Novembre.

» faire changer de place. Il y a une autre espèce de bœuf sauvage appellé, par les naturels du pays, *Gnoo* (*a*) : les cornes de celui-ci sont minces, il a une criniere & des poils sur le nez, & par la petitesse de ses membres, il ressemble à un cheval ou à une antilope plutôt qu'aux animaux de son espèce. Nous l'avons dessiné & décrit, & on en a amené un individu à la ménagerie du Prince d'Orange.
» L'Afrique a toujours été connue pour le pays des belles gazelles ou antilopes (*b*), & les noms différens qu'on a

(*a*) Nous serions allé dans l'intérieur du pays pour voir cet animal, mais on ne nous en parla que la veille de notre départ; il paroît que c'est le quadrupède dont fait mention de Manet dans sa nouvelle Histoire de l'Afrique Françoise.

(*b*) On peut seulement en excepter quelques espèces trouvées dans l'Inde, dans d'autres parties de l'Asie, & une trouvée en Europe. Les différentes gazelles du Cap sont remarquables, quelques-unes, par l'élégance de leur forme, d'autres par leurs couleurs, leurs cornes, ou leur grosseur. Le coodoo, ou le *bockohne namen* (la chèvre sans nom) de Kolben, d'où le condoma de M. de Buffon a probablement tiré son nom, est le strepsiceros de Linnée & de Pallas, & elle est de la hauteur d'un cheval. On dit qu'elle fait des sauts d'une hauteur étonnante. L'élan du Cap de Kolben, l'*antelope erix* de Pallas, est à-peu-près de la grosseur d'un cerf. Le *bonte bock* est l'*Antelope scripta* de Pallas. L'antilope, qu'on appelle improprement au Cap *cerf jeune* ou *de cinq ans*, est l'antilope bubalis de Pallas. L'antilope égyptienne, la *gazella* de Linnée & de Pallas & le *pasan* de M. de Buffon se nomment au Cap *gems bock*, ou *chamois*, auquel elle ne ressemble en aucune maniere. L'antilope bleu (*blauwe bock*), est réellement d'une couleur bleuâtre ; mais, quand on la tue, elle perd bientôt le velouté de sa fourrure. Le *spring bock*, belle espèce, nommée *antelope pygargus* par Pallas, vit en grands troupeaux dans l'intérieur de l'Afrique : pendant l'été, elle va du côté du Sud, chercher des alimens, & elle est suivie des lions, des pantheres, des jackalls qui la dévorent. Nous avons eu l'honneur d'en présenter une vivante au Roi d'Angleterre. Les Habitans mangent deux petites espèces de gazelles avec plusieurs

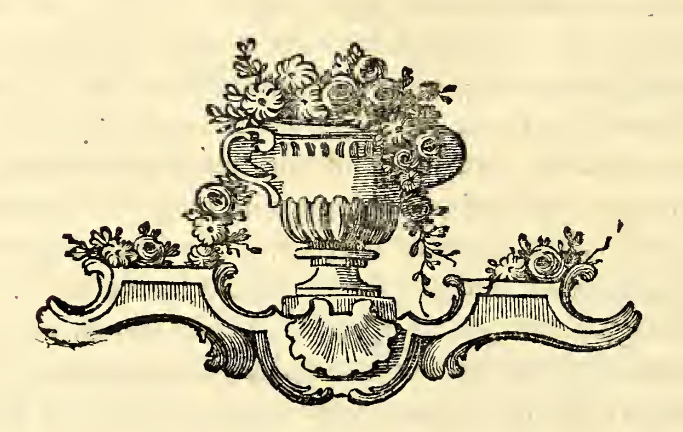
» donnés

» donnés mal-à-propos à cette eſpèce, n'ont pas peu con- Ann. 1772. Novembre.
» tribué à embrouiller nos connoiſſances ſur ce ſujet. Quel-
» ques-unes des bêtes les plus farouches infeſtent auſſi le Cap,
» & les Colons ne peuvent jamais venir à bout de les extir-
» per. Les lions, les léopards, les tigres, les hyènes rayées
» & tachetées (pennant's ſyn. of quad.) les jackals, &
» pluſieurs autres mangent les antilopes, les lièvres, les jer-
» buas, & beaucoup d'autres quadrupèdes plus petits dont
» abonde le pays. Le nombre des oiſeaux eſt auſſi très-
» grand, & pluſieurs ſont parés des plus brillantes couleurs.
» Je dois aſſurer, pour confirmer ce qu'avance Kolben, que
» nous avons vu deux eſpèces d'hirondelle au Cap, quoique
» l'Abbé de la Caille le critique pour l'avoir dit. Le Voya-
» geur François commet auſſi une erreur par rapport au
» knorhan, qui n'eſt pas une gelinote ou grous comme il
» l'appelle, mais l'outarde d'Afrique. Il ſeroit aiſé de réfuter
» ainſi toutes les critiques de cet Auteur ſur Kolben; ſi un
» ouvrage d'auſſi peu d'importance que le ſien en valoit la
» peine. Des reptiles de toute eſpèce, des ſerpens dont la
» morſure eſt vénimeuſe, & ſur-tout des inſectes de diffé-
» rentes ſortes, fourmillent aux environs du Cap. Les côtes
» ſont remplies de poiſſons d'un excellent goût, & il y en a
» pluſieurs que les Naturaliſtes ne connoiſſent pas encore.

variétés qu'on n'a pas remarquées juſqu'à préſent: elles ont une bonne ſaveur. Elles ſont de la groſſeur d'un faon. Le *duyker* ou l'*antilope plongeante*, ainſi nommée, parce qu'elle ſe cache parmi les buiſſons quand on la pourſuit, & qu'elle en ſort ſeulement par intervalle, n'eſt pas aſſez connue, & l'animal, appellé *roëbuck*, mérite auſſi une nouvelle attention de la part des Voyageurs.

Ann. 1772. Décembre.

» En un mot, malgré tous les échantillons du regne végé-
» tal & du regne animal, qui ont été apportés d'Afrique,
» l'eſpace immenſe qui forme l'intérieur du pays, eſt preſ-
» que entiérement inconnu aujourd'hui, & il renferme des
» tréſors qui attendent un autre *Thunberg* ou un autre
» *Bruce*. »





CHAPITRE II.

Départ du Cap de Bonne-Espérance. Recherches du Continent Austral.

ANN. 1772. Novembre.

APRÈS avoir enfin terminé nos affaires au Cap, & pris congé du Gouverneur & de quelques-uns des principaux Officiers, qui me donnerent, de la maniere la plus obligeante, tous les secours possibles, nous rentrâmes à bord le 22 Novembre, & à trois heures de l'après-midi, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile avec un vent du N. $\frac{1}{4}$ N. O. 22.
Dès que l'ancre fut au bossoir nous saluâmes le Fort de 15 coups qu'on nous rendit sur-le-champ; & ayant fait un petit nombre de bordées, nous sortîmes de la baie à sept heures, tems où la ville nous restoit au S. E. à quatre milles. Nous portâmes ensuite toute la nuit le Cap à l'Ouest, afin de nous éloigner de la terre : nous avions le vent N. N. O. & N. O., il souffloit par raffales accompagnées de pluie, ce qui nous obligea de prendre les ris des huniers. La mer fut encore illuminée pendant quelque tems, comme elle l'étoit la nuit, avant notre arrivée dans la baie de la table.

DÈS que nous fûmes en pleine mer, je disposai ma route de maniere à reconnoître le Cap de la Circoncision : le vent se tint au N. O. maniable jusqu'au 24 qu'il tourna à l'Est. 24.
A midi, nous étions par 35^{d} 25′ de latitude Sud, & 29′ à l'Ouest du Cap : nous avions autour de nous une grande

ANN. 1772. Novembre.

quantité d'abatroſſes, dont nous prîmes pluſieurs avec la ligne & l'hameçon amorcé d'un morceau de peau de mouton. Pluſieurs perſonnes de l'équipage les trouverent très-bonnes, quoiqu'on ſervit encore du mouton frais. Jugeant que nous arriverions bientôt dans un climat froid, je fis donner de braies à ceux qui en avoient beſoin, & en outre la jaquette & les chauſſes de drap qu'avoit accordé l'Amirauté.

☞ « COMME nous entrions dans une mer qu'aucun » Navigateur n'avoit encore parcouru, & qu'on ignoroit où » nous pourrions nous rafraîchir, le Capitaine donna les » ordres les plus poſitifs de ne pas perdre, mal-à-propos, » l'eau douce. On plaça une Sentinelle à côté de la futaille » du gaillard d'arriere. M. Cook lui-même lavoit avec » de l'eau ſalée, & nous fûmes tous obligés de ſuivre ſon » exemple. On employoit ſans relâche, la machine de diſ- » tillation perfectionnée par M. Irving. »

LE VENT, qui ſe tint à l'Eſt deux jours, fut très-maniable, & nous atteignîmes le 39ᵈ 4′ de latitude, à 2ᵈ de longitude Oueſt du Cap : le thermomètre étoit à $52^{d}\frac{1}{2}$, le vent paſſa à l'O. & au S. O., & le 29 s'étant fixé au O. N. O., il groſſit & devint une tempête qui dura, avec quelques petits intervalles de tems modéré, juſqu'au 6 Décembre, que nous étions par 48^{d} 41′ de latitude Sud, & 18^{d} 24′ de longitude Eſt.

☞ « LA MER prodigieuſement groſſe, ſe briſoit avec » violence ſur le bâtiment. Nous n'avions eu aucune tem-

ANN. 1772. Décembre.

» pête pendant la traverſée d'Angleterre au Cap, & ceux » de nous, qui n'étoient pas fort accoutumés à la mer, ne » ſavoient comment ſe comporter dans une pareille poſi- » tion. Le roulis du bâtiment faiſoit de grands ravages parmi » les coupes, les ſaucieres, les verres, les bouteilles, les » plats, & tout ce qui étoit mobile. Des circonſtances plai- » ſantes ſuivoient quelquefois la confuſion générale, & » nous ſupportions tous nos accidens avec beaucoup de » tranquillité. Les ponts & les planchers de chaque chambre » étoient continuellement humides, & le hurlement de la » tempête, & le rugiſſement des vagues ajoutés à l'agita- » tion violente du vaiſſeau, qui nous interdiſoit preſque » toute eſpèce de travail, formoient pour nous des ſcênes » nouvelles & impoſantes, mais en même-tems fort déſa- » gréables.

» CES PETITS MALHEURS manquerent d'être ſuivis d'un » grand. Un Volontaire logé à l'avant du vaiſſeau, s'éveilla » tout-à-coup une nuit, & entendit l'eau courant dans ſon » poſte, & qui briſoit ſur ſes échecs. Après avoir ſauté hors » de ſon lit, il ſe trouva dans l'eau juſqu'au milieu de la jambe. » Il en avertit l'Officier de quart, & dans un moment, tout » l'Equipage fut levé: on employa les pompes; les Officiers » excitoient les Matelots, avec une douceur alarmante, » à travailler vivement: cependant l'eau ſembloit l'emporter » ſur nos efforts; tout le monde étoit rempli d'une terreur » qu'accroiſſoit encore l'obſcurité de la nuit:

Ponto nox incubat atra
Præſentemque viris, intentant omnia mortem. VIRG.

» On ſe ſervit en outre des pompes à chapelets, enfin un

Ann. 1772. Décembre.

» des Matelots découvrit heureusement que l'eau entroit » par une écoutille dans le magasin du Maître d'équipage, » qui avoit été enfoncé par la force des vagues. On la » répara sur-le-champ, & nous sortîmes de danger; mais » les habits, les meubles, & les effets de tout l'équipage » furent très-mouillés. Il auroit été plus difficile, pour ne pas » dire impossible, de vuider l'eau du vaisseau, si le Volontaire » s'étoit éveillé un peu plus tard. La présence d'esprit & le » courage des Officiers & des Matelots devenoient inutiles, » & nous aurions peut-être été engloutis par les flots au » milieu d'une nuit très-sombre. »

Ce vent, accompagné de pluie & de grêle, souffloit quelquefois avec tant de violence, que nous ne pouvions pas porter de huniers: ainsi, nous fûmes chassés fort loin à l'Est de notre route projettée, & je n'eus plus d'espoir de gagner le Cap de la Circoncision. Mais le plus sensible de tous ces malheurs, fut la perte d'une grande partie des animaux d'approvisionnement que nous avions embarqués au Cap, & qui consistoient en moutons, cochons & oies. En effet, ce passage brusque d'un tems doux & chaud, à un climat extrêmement froid & extrêmement humide, affecta tout le monde sans distinction. Le Mercure, dans le thermomètre, étoit tombé à 38^{d}, tandis qu'au Cap il se tenoit communément à 67 & plus. J'ajoutai quelque chose à la ration ordinaire des boissons fortes: je faisois donner aux Matelots un petit coup quand je le croyois nécessaire, &
7. j'avertis le Capitaine Furneaux de suivre cet exemple. La nuit fut claire & sereine, la seule de cette espèce depuis notre départ du Cap, & le lendemain le soleil levant nous

donna de si flatteuses espérances d'un beau jour, que nous ôtâmes tous les ris des huniers, & que nous mîmes en travers les vergues de perroquet, afin de profiter davantage d'un vent frais du Nord. Nos espérances s'évanouirent bientôt; car, avant huit heures, le ciel fut couvert d'une brume épaisse accompagnée de pluie; le vent, qui s'accroissoit, nous obligea à serrer la grande voile, à prendre tous les ris des huniers, & à amener nos vergues de perroquet. Le baromètre étoit extraordinairement bas, ce qui annonçoit une tempête, & elle arriva effectivement. A une heure P. M. le vent, qui étoit au N. O., devint si fort qu'il fallut abattre toutes les voiles, amener les mâts de perroquet, ainsi que la vergue de civadiere. Je jugeai à propos de revirer & de capayer sous la voile de l'étai d'artimon, la proue des vaisseaux au N. E., parce que sur ce bord ils pouvoient mieux affronter la mer.

ANN. 1772. Décembre.

☞ « UN GRAND NOMBRE d'oiseaux du genre de *peterels* & des *hirondelles* nous avoient accompagné depuis le Cap, & la grosse mer & les vents sembloient en avoir amené encore davantage. Nous voyions sur-tout le peterel du Cap, ou la pintade (*procellaria capensis*), & le peterel bleu, ainsi nommé parce qu'il est d'une couleur gris-bleu. Son aîle est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Nous apperçûmes aussi de tems en tems les deux espèces d'albatrosses mentionnées plus haut, ainsi qu'une troisième moindre que les deux autres, que nous nommâmes *le scoty*, & à laquelle nos Matelots donnoient le nom d'oiseau du Quaker, parce qu'elle a une couleur d'un gris-brun.

ANN. 1772. 7 Décembre.

» NOUS RENCONTRAMES auſſi le 7 des penguins (*a*) pour » la premiere fois, & quelques touffes de goëſmon, de l'eſ- » pèce appellée *le bambou* de mer (*fucus buccinalis*. Linn.) » C'eſt un préjugé de croire que les goëſmons, & ſur-tout » les paſſepierres de l'eſpèce de celui-ci, & les penguins ne » ſe trouvent jamais à une grande diſtance des côtes. Les » obſervations qu'on fera dans la ſuite ſur la nature des paſſe- » pierres & des bois flottans, conduiront peut-être à quel- » ques conſéquences plus exactes; car, puiſque ces plantes » doivent d'abord avoir été détachées des rochers où elles » croiſſent, il eſt probable que, d'après le degré de fraîcheur » ou de putréfaction, où on les trouve, on pourroit conjec- » turer depuis quel tems elles flottent ſur la mer, & dans » quelques cas très-rares, combien elles ſont éloignées de » terre; mais il faut conſidérer avec ſoin dans le calcul la di- » rection & la force des vents & des vagues, & d'autres cir- » conſtances accidentelles. »

8. LE 8, à 8 heures, nous revirâmes pour prendre un autre bord : le vent avoit un peu diminué, mais la mer étoit trop groſſe pour porter d'autre voile, que la voile d'étai du petit mât de hune. Le ſoir, par 49^{d} 40′ de latitude Sud, & 1^{d} $\frac{1}{2}$ à l'Eſt du Cap, nous vîmes deux penguins & quelques goëſ-

(*a*) Les oiſeaux dont les Navigateurs, à l'extrémité méridionale de l'Amérique, ont preſque tous parlé, depuis Sir John Narborough, ſont ſi connus, d'après les deſcriptions d'Anſon, de Byron, de Bougainville, de Pernetty, &c. qu'il eſt inutile de les décrire de nouveau. Ils ſont en quelque ſorte amphibies, & leurs aîles peu propres pour voler, ont la forme de fortes membranes charnues, qui ſont toutes les fonctions des nâgeoires. Les Naturaliſtes en connoiſſent, à préſent, plus de dix eſpèces différentes.

mons

mons ou paſſe-pierres, ce qui nous fit ſonder ſans trouver de fond à 100 braſſes. A 8 heures P. M. nous revirâmes & mîmes le Cap au N. E. juſqu'à 9 heures du matin du 9 : nous revirâmes alors de nouveau au Sud; le vent ſoufflant par grains accompagnés d'ondées de neige. Comme il étoit un peu plus maniable, je ſignalai à l'Aventure de faire de la voile, & bientôt après nous portâmes nous-mêmes les baſſes voiles & les huniers, tous les ris pris. Le ſoir, nous ſerrâmes les huniers & la grande voile, & nous mîmes à la cape ſous la miſaine & l'artimon : le thermomètre étoit à 36ᵈ, & le vent toujours au N. O. grand frais, accompagné d'une mer très-groſſe. La nuit nous eûmes une gêlée très-vive & de la neige. 9.

LE MATIN du 10 nous hiſſâmes les baſſes-voiles & les huniers, tous les ris pris, & je ſignalai à l'Aventure de faire de la voile, & de marcher en avant. A 8 heures, nous découvrîmes une Iſle de glace à notre oueſt. 10.

☞ « ET A ENVIRON deux lieues au-deſſus du vent, une » autre maſſe, qui reſſembloit à une pointe de terre blanche. L'après-midi, nous paſsâmes près d'une troiſième qui » étoit cubique, & qui avoit 2000 pieds de long, 400 de » large, & au moins 200 pieds d'élévation. Suivant les expériences de Boyle & de Mairan (*a*), le volume de glace » eſt à celui de la mer à-peu-près comme 10 eſt à 9. Par » conſéquent, ſuivant les régles reconnues de l'hydroſtatique, le volume de glace, qui s'éleve au-deſſus de la ſur-

(*a*) Voyez Diſſertation de M. de Mairan, ſur la Glace. *Paris*, 1749.

Ann. 1772. Décembre.

» face de l'eau, eſt à celui qui plonge au-deſſous, comme » 1 eſt à 9. En ſuppoſant que le morceau que nous vîmes, » fût d'une forme abſolument régulière, ſa profondeur au- » deſſous de l'eau devoit être de 1800 pieds, & ſa hauteur » entière de 2000 pieds; &, d'après les dimenſions qu'on » vient d'énoncer, toute la maſſe devoit contenir ſeize cens » millions de pieds cubes de glace.

» Ces morceaux prodigieux de glace, ne flottent, ſui- » vant toute apparence, qu'avec lenteur & imperceptible- » ment, puiſque la plus grande partie de ce corps reſtant » ſous l'eau, la force des vents & des vagues a ſur lui peu » d'effet : les courans ſont peut-être les agens principaux » qui le mettent en mouvement; quoique je doute beau- » coup que leur vîteſſe ſoit jamais aſſez conſidérable pour » porter de pareilles maſſes à deux milles en 24 heures. » Quand nous rencontrâmes cette première glace, nous ne » pouvions avoir que des conjectures ſur ſa formation; mais » depuis que nous avons fait le tour du globe, ſans trouver » le continent auſtral, dont on croyoit l'exiſtence en Eu- » rope, il nous paroît très-vraiſemblable que cette glace a » été formée dans la mer (*a*) : cette idée eſt d'autant plus

(*a*) M. Adanſon a rapporté du Sénégal, pluſieurs bouteilles d'eau ſalée, priſes à différentes latitudes. En les tranſportant de Breſt à Paris, au milieu de l'hiver, l'eau ſe gela, & il fallut les briſer. La glace étoit parfaitement douce, & il n'y avoit aucun reſte de ſaumure. Voyez ſon Voyage au Sénégal. M. Edouard Nairne, de la Société Royale de Londres, a fait, durant les fortes gelées de 1776, des expériences ſur l'eau de la mer, inſerées dans le 66e volume des Tranſactions Philoſophiques, & il a démontré qu'une glace ſolide & douce peut ſe former dans l'eau de mer.

» raiſonnable, qu'on ſait, d'après un grand nombre d'ex- » périences déciſives, que l'eau ſalée peut ſe geler.

ANN. 1772. Décembre.

» CETTE GLACE nous fit voir la grande différence qui eſt » entre la température de l'hémiſphère ſeptentrional, & de » l'hémiſphère auſtral. Nous étions alors au milieu de Dé- » cembre, ce qui répond à notre mois de Juin, par 51^{d} » 5′ de latitude Sud : cependant nous avions déjà paſſé » pluſieurs maſſes de glace, & le thermomètre ſe tenoit à » 36^{d}. Le défaut de terre dans l'hémiſphère auſtral, ſem- » ble expliquer ce phénomène; car la mer, éant un fluide » tranſparent, abſorbe les rayons du ſoleil au lieu de les » réfléchir. »

NOUS RECONNUMES à midi que nous étions à 2^{d} 0′ de longitude Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance. Bientôt après le vent devint maniable : nous lâchâmes les ris des huniers, & nous établîmes le mât de perroquet, & la vergue de civadiere. Le ciel ſe couvrant de brume, je fis ſignal à l'Aventure de venir à mon arrière; dès qu'elle eut obéi, les brouillards, accompagnés de neige & de pluie fondue, s'accrurent tellement, que nous ne vîmes une Iſle de glace ſur laquelle nous gouvernions directement, que lorſque nous en fûmes à un mille. Je la jugeai d'environ cinquante pieds d'élévation, & d'un demi-mille de circonférence : elle

Je dois ajouter à ce qu'obſerve ici M. Forſter, que le Capitaine Cook dit en pluſieurs endroits de ſon Voyage, qu'il y a une grande terre très-près du Pole Auſtral, parce qu il lui ſemble que la glace a beſoin en ſe formant, de s'attacher à un premier noyau. Cette aſſertion ne ſemble pas vraie, & d'ailleurs le plus petit banc de ſable ſuffiroit pour cela.

Ann. 1772. Décembre.

étoit plate au ſommet, & ſes côtés, contre leſquels la mer briſoit à une hauteur exceſſive, s'élevoient perpendiculairement. Le Capitaine Furneaux prit cette glace pour une terre, & il cherchoit à s'en approcher, mais je le rappellai par mon ſignal : comme le tems étoit épais, il falloit marcher avec précaution. Après avoir pris les ris de nos huniers, nous ſondâmes, ſans trouver de fond, avec une ligne de 150 braſſes. Je portai au Sud avec le vent au Nord, juſqu'à la nuit que je paſſai à faire à petites voiles de courtes bordées, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le thermomètre fut, les 12 dernieres heures, de $36\frac{1}{2}$ à 31.

11. A LA POINTE du jour du matin du 11, je fis voile au Sud avec un vent de l'Oueſt, bon frais, accompagné de pluie & de neige fondue. A midi, par 51^{d} $50'$ de latitude Sud, & 21^{d} $3'$ de longitude Eſt, nous apperçûmes quelques oiſeaux blancs à-peu-près de la groſſeur des pigeons, qui avoient le bec & les pieds noirâtres. Je n'en avois encore point vu de pareils, & je ne les connoiſſois pas. Je les crois de la claſſe des peterels, & indigènes de ces mers froides : nous paſsâmes entre deux Iſles de glace, qui étoient à peu de diſtance l'une de l'autre.

« LE THERMOMETRE ſur le pont, qui ſe tenoit à deux » heures à 36^{d}, monta à 3 à 41^{d} à cauſe d'un clair de » ſoleil qui dura toute l'après-midi; quand nous fûmes en » travers de la glace, d'où le vent ſouffloit directement, il » tomba par degrés à $37\frac{1}{2}$, & dès que nous l'eûmes paſſé, » il remonta à 41. Cette différence de 4 degrés affectoit » ſenſiblement nos corps, & nous en conclûmes que les

» grandes maſſes de glace contribuent beaucoup à refroi- » dir la température générale de l'air, dans ces hautes » mers. » Ann. 1772. Décembre.

Le vent tourna la nuit au N. O., ce qui me mit en état de gouverner S. O. Le 12, nous avions toujours une brume épaiſſe, avec de la pluie & de la neige fondue; de ſorte que les Iſles de glace nous contraignirent à employer dans notre marche de grandes précautions. Nous en dépaſsâmes ſix le matin; quelques-unes avoient près de deux milles de circuit, & 60 pieds de hauteur; & cependant telle étoit la force & l'élévation des vagues, que la mer en briſant couvroit d'eau leur ſommet. Ce ſpectacle fut, pour quelques momens, agréable à nos yeux; mais notre eſprit ſe remplit d'épouvante & d'horreur, en penſant aux dangers qui nous menaçoient: car un bâtiment, qui dériveroit au côté du vent d'une de ces Iſles, lorſque les coups de mer ſont ſi hauts, ſeroit mis en pièces dans un inſtant. 12.

☞ « L'eau de la mer ainſi répandue ſur la glace, » s'y gêle probablement, & en accroît la maſſe; cir- » conſtance qui peut ſervir à déterminer l'hiſtoire de ſa » formation. »

Les albatrosses nous quitterent durant notre traverſée au milieu des Iſles de glace, & nous n'en voyons qu'une ſeule de tems à autre. Les pintades, les coupeurs d'eau, les petits oiſeaux gris, les hirondelles n'étoient pas non plus en auſſi grand nombre; d'un autre côté, les pinguins commencerent à paroître, car ce jour nous en vîmes deux.

Ann. 1772. Décembre.

☞ « Malgré la froideur du climat, nous obſervâmes » conſtamment le peterel blanc autour des maſſes de glace, » & on peut le regarder comme un avant-coureur qui an- » nonce ſûrement les glaces. D'après ſa couleur nous le prî- » mes pour le peterel neigeux. Pluſieurs baleines ſe mon- » trerent auſſi parmi la glace, & varioient un peu la ſcène » affreuſe de ces parages. »

Le vent, pendant la nuit, paſſa à l'Oueſt, & ſe fixa enfin au S. O. bon frais, avec de la pluie & de la neige fondue, qui glaçoit en tombant nos voiles & nos agrêts, d'où pen- doient de tous côtés des glaçons. Je mis le Cap au Sud : nous ne paſsâmes pas moins de dix-huit Iſles de glace, &
11. nous vîmes de nouveaux pinguins. Le 11 à midi, nous étions par 54d de latitude Sud, parallèle du Cap de la Circonci- ſion, découvert par M. Bouvet en 1739; mais à 10d de lon- gitude à l'Eſt, c'eſt-à-dire, à près de 118 lieues, ſuivant la meſure des degrés à cette hauteur. Je courus au S. S. E. juſ- qu'à 8 heures du ſoir, le tems étant toujours épais & bru- meux, avec de la pluie & de la neige fondue. Depuis midi vingt Iſles de glace, de différente étendue pour la hauteur & la circonférence s'offrirent à notre vue.

☞ « L'une d'elles étoit couverte de taches noires, que » quelques perſonnes de l'équipage prenoient pour des veaux » marins, & d'autres pour des oiſeaux aquatiques; cependant » nous ne les vîmes pas changer de place. »

A 8 heures, nous ſondâmes ſans trouver de fond, par 150 braſſes.

☞ « TOUT LE MONDE s'attendant à voir terre, la plus » petite circonſtance ſur cet objet, attiroit notre attention. » On examinoit avec curioſité les brouillards de l'avant; » chacun deſiroit d'annoncer le premier la côte. La forme » trompeuſe de ces brouillards, & celle des Iſles de glace à » moitié cachées dans la neige qui tomboit, avoient déjà » occaſionné pluſieurs fauſſes alarmes : l'Aventure nous » avoit auſſi fait ſignal qu'elle voyoit terre : la découverte » de M. Bouvet, ayant échauffé l'imagination d'un des Lieu- » tenans, il monta pluſieurs fois au haut des mâts, & il avertit » le Capitaine qu'il voyoit diſtinctement terre. Cette nou- » velle amena tout le monde ſur le pont: nous apperçûmes » devant nous une immenſe plaine de glaces, briſée aux » bords en pluſieurs petites pièces: un grand nombre » d'Iſles de toutes les formes & de toutes les grandeurs, ſe » montroient parderriere, auſſi loin que pouvoit s'étendre » notre vue: quelques-unes des plus éloignées, élevées con- » ſidérablement par les vapeurs brumeuſes qui couvroient » l'horiſon, reſſembloient en effet à des montagnes. Plu- » ſieurs Officiers perſiſterent à croire qu'ils avoient vu terre » de ce côté, juſqu'à ce que le Capitaine Cook, environ » deux ans & deux mois après, (en Février 1775), dans ſa » route du Cap de Horn vers le Cap de Bonne-Eſpérance, » navigua préciſément ſur le même endroit, ſans y trouver » ni terre ni glace. » ANN. 1772. Décembre.

JE VIRAI vent devant, & je fis une bordée au Nord juſqu'à minuit, que je remis le Cap au Sud; & à ſix heures & demie du matin, du 14, nous fûmes arrêtés par une immenſe plaine de glace baſſe, dont nous ne voyons point l'extré- 14.

Ann. 1772. Décembre.

mité, ni à l'Eſt, ni à l'Oueſt, ni au Sud. Il y avoit en différentes parties de cette plaine, des Iſles ou des collines de glace, pareilles à celle que nous trouvions flottante dans la mer; & quelques-uns de nous crurent auſſi voir un peu au-delà une terre à notre S. O. $\frac{1}{4}$ S. Je fus de ce ſentiment; mais je ne penſai plus de même en examinant ces collines diverſes & les différens aſpects qu'elles offrent quand on les voit à travers la brume: car alors l'horiſon étoit brumeux & couvert de nuages; de ſorte qu'on ne pourroit pas appercevoir diſtinctement un objet éloigné. Par 54^d 50′ de latitude Sud, & 21^d 34′ de longitude Eſt, avec un vent du N. O. j'arrivai vent arriere, le long des bords de la glace, le Cap au S. S. E. & S. E. ſuivant la direction de ſon côté ſeptentrional, où nous vîmes pluſieurs baleines, des pinguins, quelques oiſeaux blancs, des pintades, &c.

☞ « Des peterels bleux & différentes eſpèces de cétacées » jettoient de l'eau autour de nous. J'en remarquai en parti» culier deux plus petites que les baleines ordinaires, parce » qu'elles étoient blanches & un peu couleur de chair. »

A 8 heures, je mis en panne, au-deſſous d'une pointe de glace: nous avions une eau tranquille, & je mandai à bord le Cap. Furneaux. Après avoir fixé des rendez-vous en cas de ſéparation, & établi quelques autres matieres relatives à notre marche de conſerve, il retourna ſur l'Aventure, & nous côtoyâmes de nouveau la glace. Pluſieurs morceaux qui furent enlevés, donnerent de l'eau douce. A midi, d'après une bonne obſervation, je reconnus que nous étions à 54^d 55′ de latitude Sud.

Je continuai

Ann. 1772. Décembre.

JE CONTINUAI à ranger au S. E. les bords de la glace jusqu'à une heure; quand nous arrivâmes à une pointe, autour de laquelle je gouvernai S. S. O., parce que la mer ne sembloit pas avoir de glaces dans cette direction : mais, après avoir fait quatre lieues de ce côté, avec la glace à tribord, nous nous trouvâmes absolument enfermés; la glace s'étendoit en masse solide du N. N. E. jusqu'à l'Est par l'Ouest & le Sud. Le tems étoit un peu clair, & cependant nous ne pouvions pas en voir l'extrémité. A cinq heures, je portai à l'Est, le vent au Nord, bon frais, afin de sortir de la glace, dont la derniere pointe orientale nous restoit à huit heures à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. & au-delà de laquelle on appercevoit une mer libre : nous passâmes cependant la nuit à faire de courtes bordées sous une petite voile. Le thermomètre se tint les vingt-quatre dernieres heures de 32 à 30^d.

LE LENDEMAIN 15, nous eûmes le vent au N. O. petit frais, une brume épaisse & beaucoup de neige, & le thermomètre de 32^d à 27^d. Des glaçons pendoient de tous côtés à nos voiles & nos agrêts. La brume étoit si forte quelquefois, que nous ne voyions pas toute la longueur du vaisseau, & nous eûmes beaucoup de peine à éviter le grand nombre d'Isles de glace qui nous environnoient. Vers midi, ayant peu de vent, je mis un bateau en mer pour mesurer le courant, qui portoit au S. E., & qui faisoit près de $\frac{3}{4}$ de mille par heure. En même-tems un thermomètre, qui étoit en plein air à 32^d se tint à la surface de la mer à 30^d, & après qu'on l'eut plongé à 100 brasses, pendant 15 ou 20 minutes, il monta à 34^d, c'est-à-dire, 2^d au-dessus du point de congélation. Notre latitude étoit alors de 55^d 8′. 15.

Tome I. N

Ann. 1772. Décembre.

☞ « Mon Pere & M. Wales l'Aftronome, avoient
» monté le bateau, afin de répéter des expériences fur
» la température de la mer à une certaine profondeur. La
» brume s'accrut tellement, qu'ils perdirent de vue les deux
» vaiffeaux. Leur fituation dans un petit bâtiment à quatre
» rames, fur une mer immenfe, loin de toute efpèce de côtes,
» environnés de glaces, & abfolument privés de provifions,
» étoit effrayante & terrible. Ils voguerent quelque tems
» faifant de vains efforts pour être entendus, mais tout étoit
» en filence autour d'eux, & ils ne voyoient pas même la
» longueur entière de leur bateau. Ils étoient d'autant plus mal-
» heureux, qu'ils n'avoient que deux rames & point de mâts
» ni de voiles. Dans cette fufpenfion épouvantable, ils réfo-
» lurent de fe tenir en panne, efpérant qu'en ne changeant
» pas de place, ils appercevroient de nouveau les vaiffeaux,
» parce qu'il faifoit calme. Enfin, dans le lointain, le fon
» d'une cloche frappa leurs oreilles : ils ramerent à l'inftant
» de ce côté, & l'Aventure répondit à leurs cris continuels,
» & les prit à bord, bien joyeux d'avoir échappé au danger
» de périr lentement de froid & de faim. »

16. La brume épaiffe dura jufqu'à deux heures après-midi du lendemain : le tems s'éclaircit un peu, & je fis voile au Sud, le vent étant toujours au N. O. bon frais. Nous n'avançâmes pas beaucoup au Sud, avant de rencontrer la grande maffe de glace, qui s'étendoit du S. S. O. à l'Eft : nous arrivâmes, vent arrière, le long des bords ; mais, la nuit, je mis le Cap au large vers le Nord avec un vent d'O. N. O., bon frais, accompagné de neige.

A QUATRE HEURES du matin du 17, je remis le Cap au Sud, mais nous fûmes obligés d'arriver vent arrière à cauſe de la glace, le long de laquelle je gouvernai entre l'E. & le S. S. O.; j'entrois dans chaque baie ou ouverture, eſpérant trouver un paſſage au Sud. La glace étoit par-tout fermée. Nous avions un bon vent de N. O., avec des ondées de neige. A midi, notre latitude par obſervation fut de 55^{d} 16′ Sud. Le ſoir, le tems fut clair & ſerein : nous vîmes pendant le jour pluſieurs baleines, un veau marin, des penguins, quelques oiſeaux blancs, une nouvelle eſpèce de peterels brune & blanche, & aſſez reſſemblante à la pintade, & d'autres déjà connus. Les bords de la glace flottante étoient plus briſés qu'à l'ordinaire, & elle s'étendoit un peu au-delà de la grande maſſe; de ſorte que nous en eûmes autour du vaiſſeau preſque tout le jour : on voyoit d'ailleurs, de toute part, une quantité innombrable de hautes Iſles de glace. A huit heures, une ligne de 250 braſſes ne donna point de fond. Je ſerrai enſuite le vent au Nord : je m'appercevois que la plaine de glace s'étendoit juſqu'au N. E. Ce n'étoit cependant pas encore la pointe ſeptentrionale, car à onze heures, il nous fallut revirer de bord pour l'éviter.

LE LENDEMAIN, à deux heures du matin, je remis de nouveau le Cap au Nord, par un vent de N. O. $\frac{1}{4}$ O. croyant doubler la glace ſur ce bord : nous ne fîmes que deux heures de route, avant d'être abſolument enfermés : nous étions alors à 55^{d} 8′ de latit. & 24^{d} 3′ de longit. Le vent ſe rangeant au Nord, je revirai pour porter à l'Oueſt avec toutes nos voiles, & à l'aide d'une briſe fraîche. Nous avions un tems clair, qui fut 18.

ANN. 1772. Décembre.

de courte durée : car, à 6 heures, le ciel se brouilla & bientôt après il survint une brume épaisse. Le vent tourna au N. E. fraîchit & nous amena de la pluie & de la neige fondue, qui, en tombant, geloit sur les agrêts. Nous ne sortîmes du milieu de la plaine de glace, que pour retomber dans un autre danger aussi grand; car nous fûmes portés parmi des Isles de glace, & nous eûmes beaucoup de peine à nous en débarrasser.

QUELQUE PÉRILLEUX qu'il soit de naviguer parmi des rochers flottans (si je puis employer cette expression), durant une brume épaisse, cela vaut encore mieux que d'être enfermé dans les mêmes circonstances, par d'immenses plaines de glace. Le grand danger de ce dernier cas est de prendre fond, situation qui feroit alarmante, au-delà de tout ce qu'on peut dire. Deux de nos Matelots avoient été employés au commerce du Groënland ; l'un sur un vaisseau qui étoit resté trois semaines, & l'autre sur un bâtiment qui en avoit resté six attaché à la glace, que les Habitans du Nord appellent *glace emballée.* Celle qu'ils nomment *plaine de glace*, est plus épaisse, & toute la plaine, malgré sa largeur, est composée d'une seule pièce; au lieu que celle que j'appelle *plaine de glace*, à raison de son immense étendue, consiste en un grand nombre de morceaux différens d'épaisseur & de surface, de 3 ou 4, à 30 ou 40 pieds quarrés; mais ces morceaux sont bien joints & en quelques endroits empilés les uns sur les autres. Je crois qu'elle est trop dure pour les flancs d'un vaisseau, qui n'est pas convenablement armé. Il n'est point aisé de déterminer depuis quel tems cette glace se trouve dans ces parages, & combien

elle y dure. Les mers du Groënland font couvertes d'une pareille glace pendant tout l'été, & je penfe qu'il ne fait pas plus froid au Nord qu'ici. Quoi qu'il en foit, nous n'avons point eu de dégel : au contraire le mercure, dans le thermomètre de Fahrenheit, fe tenoit généralement au milieu de l'été, au-deffous du point de congélation.

ANN. 1772. Décembre.

C'EST une opinion commune, que la glace dont j'ai parlé, fe forme dans des baies ou des rivieres. D'après cette fuppofition nous crûmes que la terre n'étoit pas fort éloignée, & que même elle giffoit au Sud derrière la glace, qui, feule, nous empêchoit d'en approcher. Comme nous en avions alors côtoyé les bords, l'efpace de plus de 30 lieues, fans trouver de paffage au Sud, je réfolus de faire 30 ou 40 lieues à l'Eft; de tâcher enfuite de marcher au Sud, & fi je ne rencontrois ni terre, ni autre obftacle, de gagner le derriere de cette plaine, & de terminer ainfi l'incertitude des Phyficiens. Dans cette vue, je portai au N. O. avec un vent du N. E. & du N. une brume épaiffe, de la pluie & de la neige fondue, jufqu'à 6 heures du foir, que le vent tourna au N. O. : nous revirâmes & cinglâmes à l'Eft, rencontrant plufieurs Ifles de glace de différentes grandeurs, & quelques morceaux flottans.

☞ « LE SPECTACLE de ces Ifles, qui entouroient de 18.
» tous côtés le bâtiment, nous étoit devenu auffi familier » que celui des brouillards & de la mer. Leur multitude » cependant nous conduifit à de nouvelles obfervations. » Nous étions sûr de rencontrer de la glace dans tous les » endroits où nous appercevions une forte réflexion de

Ann. 1772.
Décembre.

» blanc, ſur les bords du firmament, près de l'horiſon. La » glace n'eſt pourtant pas entièrement blanche, elle eſt ſouvent teinte, ſur-tout près de la ſurface de la mer, d'un » beau bleu de ſaphir, ou plutôt de beryl & réfléchi de deſſus » l'eau: cette couleur bleue paroiſſoit quelquefois 20 ou 30 » pieds au-deſſus de la ſurface, & provenoit, ſuivant toute » apparence, de diverſes particules d'eau de la mer, qui s'étoient briſées contre la maſſe dans un tems orageux, & » qui avoient pénétré dans ſes interſtices. Nous appercevions » auſſi ſur les grandes Iſles de glace différens traits ou cou- » ches de blanc de ſix pouces ou un pied de haut, poſés » les uns pardeſſus les autres, ce qui ſemble confirmer » l'opinion de l'accroiſſement & de l'accumulation ultérieure » de ces maſſes énormes, par la chûte de la neige à diffé- » rens intervalles : car la neige étant à petits grains ou à gros » grains, en flocons légers ou peſans, elle produit les » couleurs diverſes des couches, ſuivant qu'elle eſt plus » ou moins compacte. »

Le thermomètre étoit de 30^d à 34^d, le tems très-brumeux, de pluie & de pluie neigeuſe, d'un froid qui nous affecta plus encore que ne l'indiquoit le thermomètre, & dont tout l'équipage ſe plaignit. Pour que les Matelots le ſupportaſſent mieux, je fis alonger, avec une groſſe étoffe, les manches de leurs jaquettes (qui étoient ſi courtes qu'elles ne couvroient pas leurs bras), & je fis faire en outre à chaque homme un bonnet qui fut d'un grand ſecours.

Des symptômes de ſcorbut commençoient à paroître, & les Chirurgiens donnerent pour la premiere fois aux ma-

lades du moût frais de drêche, que nous avions à bord pour cela. L'un de nos gens en particulier étoit violemment attaqué du ſcorbut; il avoit pris pendant quelque-tems du jus de limon & d'orange, ſans s'en trouver mieux. Cependant le Capitaine Furneaux me dit que deux de ſes hommes très-ſcorbutiques avoient été abſolument guéris en employant ce remède.

Ann. 1772. Décembre.

JE CONTINUAI à marcher à l'Eſt juſqu'à huit heures du matin du 21 : étant alors par 53^d 50′ de latitude, & 29^d 24′ de longitude Eſt, je portai au Sud avec un vent d'Oueſt, bon frais, de la brume, & de la neige. Le vent tomba le ſoir, & le ciel s'éclaircit, tellement que notre vue s'étendoit à quelques lieues : nous étions par 54^d 43′ de latitude Sud, & 29^d 30′ de longitude Eſt. 21.

A 10 HEURES, voyant à l'avant pluſieurs Iſles de glace, & le tems devenant brumeux, accompagné de neige, je revirai & mis le Cap au Nord, juſqu'à trois heures du matin, 22. que nous marchâmes de nouveau au Sud. A huit heures, le ciel s'éclaircit, & avec le vent qui paſſa à l'O. S. O., nous forçâmes de voile au Sud : nous n'avions jamais moins de dix ou douze Iſles en vue.

LE LENDEMAIN, le vent ſouffla du S. O. & du S. S. O., 23. bon frais, avec des ondées de neige & de grêle par intervalles. Le matin, par 55^d 20′ de latitude Sud, & 31^d 30′ de longitude Eſt, nous mîmes en mer une chaloupe, pour voir s'il y avoit quelque courant, mais on n'en trouva aucun. M. Forſter, qui monta ſur la chaloupe, tua quel-

Ann. 1772. Décembre.

ques-uns des oiseaux (dont on a parlé plus haut) de la classe des peterels, & à-peu-près de la grosseur d'un petit pigeon. Leur dos & le côté supérieur de leurs aîles, leurs pieds & leurs becs, sont gris-bleus : le ventre & la partie inférieure de leurs aîles, blancs & légérement teints de bleu. Les plumes forment une raie presque de cette couleur, qui passe le long des parties supérieures des aîles, & traverse le dos un peu au-dessus de la queue. L'extrémité des plumes de la queue est aussi de la même couleur. Ils ont un bec beaucoup plus large qu'aucun de ceux que j'ai vus dans la même classe, & leurs langues sont d'une largeur très-remarquable. On ne trouve ces peterels bleus (comme je les nommerai désormais), que dans l'hémisphère austral, depuis le 28^{d} de latitude environ, en allant vers le pole. Le thermomètre se tenoit à 33^{d} en plein air, à 32 à la surface de la mer, & à 34$\frac{1}{2}$ après l'avoir tiré d'une profondeur de 100 brasses, où il avoit resté 16 minutes.

24. Le 24, le vent souffla du N. O. au N. E., bon frais, tems beau & ensuite nébuleux. A midi, notre latitude par observation étoit de 56^{d} 31$'$ Sud, notre longitude 31^{d} 19$'$ Est, & le thermomètre à 35^{d}. Nous trouvant près d'une Isle de glace d'environ 50 pieds de hauteur, & 400 brasses de circonférence, j'envoyai le Maître dans la chaloupe pour reconnoître s'il en découloit de l'eau. Il revint bientôt me dire qu'il n'y en avoit pas une goutte, & que rien n'annonçoit le dégel. Le soir, nous naviguâmes à travers plusieurs radeaux ou bancs de glaces flottantes, qui s'étendoient dans la direction du S. E. & du N. O. Nous avions d'ailleurs continuellement en vue plusieurs Isles de la même composition.

Le 25,

LE 25, le vent qui tourna du N. E. par l'Eſt au Sud, ſouffla bon frais : nous portâmes O. S. O. & à midi nous étions par 57^{d} 50′ de latitude Sud, & 29^{d} 32′ de longitude Eſt : le tems beau & enſuite couvert, l'air piquant & froid : il geloit fortement, & quoique ce fût pour nous le milieu de l'été, je ne crois pas que, dans aucune partie de l'Angleterre, il y ait eu, en Décembre, des jours auſſi rigoureux. Le vent continua dans le Sud : le tems fut le même jusqu'à près de midi du lendemain, que nous eûmes un beau ſoleil, & que nous nous trouvâmes par obſervation à 58^{d} 31′ de latitude Sud, & 26^{d} 57′ de longitude Eſt.

ANN. 1772. 25 Décembr.

26.

DANS le cours des 24 dernieres heures, nous paſsâmes à travers pluſieurs bancs de glaces briſées & flottantes. Ils étoient en général étroits, mais d'une longueur conſidérable dans la direction du N. O. & du S. E., & les glaces tellement jointes, que le vaiſſeau avoit peine à les rompre : les morceaux de forme plate, de 4 à 6 ou 8 pouces d'épaiſſeur, reſſembloient à ceux qu'on voit généralement dans les baies & les rivieres. D'autres offrant diverſes branches en forme de rayons de miel, exactement comme les rochers de corail, préſentoient plus de figures variées qu'on ne peut l'imaginer.

NOUS SUPPOSAMES que cette glace s'étoit détachée de la grande maſſe, que nous avions quittée dernièrement, & dont je voulois atteindre les derrieres ou la partie du Sud, afin de reconnoître ſi elle étoit jointe à une terre, ainſi qu'on l'avoit conjecturé. Dans ce deſſein, je marchai à l'Oueſt avec un bon vent du S. & du S. S. O. Sur les ſix heures du ſoir,

Ann. 1772.
Décembre.

nous apperçûmes quelques penguins, qui nous firent sonder sans trouver de fond, à 150 brasses.

☞ « La chasse des penguins étoit rarement heureuse : » ces oiseaux plongent & restent long-tems sous l'eau ; & » quand ils en sortent ils parcourent une ligne droite avec » une vîtesse si prodigieuse, qu'il est difficile de les atteindre. » A la fin, cependant, nous en blessâmes un, nous le suivîmes de près, & nous lui tirâmes plus de dix coups » chargés à petit plomb, & quoique les autres coups eussent » portés, il fallut le tuer avec une balle. Nous remarquâmes » ensuite que son plumage dur & luisant, avoit toujours » écarté le plomb. Ce plumage extrêmement épais, est » composé de longues plumes étroites, placées les unes sur » les autres aussi près que des écailles, préserve de l'humidité ces oiseaux amphibies, qui vivent presque constamment dans l'eau. Leur peau très-forte, & leur » graisse, sont très-propres à résister à l'hiver perpétuel de » ces climats rigoureux ; la largeur de leur ventre, la position de leurs pieds fort en arriere, & leurs nâgeoires » qui tiennent lieu d'aîles, facilitent le mouvement de leurs » corps d'ailleurs très-lourds. Celui que nous tuâmes pesoit » onze livres & demie. Les peterels bleus, qu'on voit dans » cette mer immense, ne sont pas moins à l'abri du froid » que les penguins. Leur plumage est très-abondant : deux » plumes au lieu d'une, sortent de chaque racine ; elles sont » posées l'une sur l'autre, & forment une couverture très-chaude. Comme ils sont presque continuellement en l'air, » leurs aîles sont très-fortes & très-longues. Nous en avons » trouvés entre la Nouvelle-Zélande & l'Amérique, à plus

» de 700 lieues de terre, eſpace qu'il leur ſeroit impoſ- » ſible de traverſer, ſi leurs os & leurs muſcles n'étoient pas » d'une fermeté prodigieuſe, & s'ils n'étoient point aidés par » de longues aîles. Ces oiſeaux navigateurs, vivent peut-être » un tems conſidérable, ſans alimens, ainſi que pluſieurs » animaux de proie, dans la claſſe des quadrupèdes & » dans celles des oiſeaux. Notre expérience démontre & » confirme, à quelques égards, cette ſuppoſition. Lorſque » nous bleſſions quelques-uns de ces peterels, ils jettoient, » à l'inſtant, une grande quantité d'alimens viſqueux, digérés » depuis peu, que les autres avaloient, ſur-le-champ, avec » une avidité qui indiquoit un long jeûne. Il eſt donc pro- » bable qu'il y a, dans ces mers glaciales, pluſieurs eſpè- » ces de (*Molluſca*), qui montent à la ſurface de l'eau » dans un beau tems, & qu'elles ſervent de nourriture » aux oiſeaux. Nous étions charmés de trouver des ſujets » qui fourniſſent ces petites réflexions. Nous ſortions un » moment de cette uniformité ſombre, dans laquelle nous » paſſions les heures, les jours & les mois, envelop- » pés ſans ceſſe de brumes, & accablés de pluie neigeuſe, » de grêle & de neige.

» LA TEMPÉRATURE de l'air étoit aux environs du point » de congélation, au milieu de l'été. Des Iſles innombrables » de glace, ſur leſquels nous courrions à chaque inſtant » riſque de nous briſer, nous environnoient de toutes parts; » & les proviſions ſalées, que nous étions obligés de manger, » contribuoient, avec le froid & l'humidité, à infecter la » maſſe de notre ſang.

ANN. 1772. 27 Décemb. LE MATIN du 27 nous rencontrâmes des glaces flottantes en plus grande quantité, mais non pas autant d'Isles; & celles que nous vîmes étoient petites. Le jour étant calme & agréable & la mer tranquille, nous mîmes en mer un bateau. M. Forster, qui le monta, tua un second penguin & quelques peterels. Ces penguins different un peu, à la vérité, de ceux qu'on voit dans les autres parties du monde, mais les Naturalistes seuls reconnoissent ces petites différences: plusieurs de ces peterels étoient de l'espèce bleue, mais ils n'avoient pas un large bec, comme ceux dont j'ai parlé plus haut; & les extrémités de leurs queues étoient teintes de blanc, au lieu d'un bleu foncé. Nos Naturalistes disputoient pour savoir si cette forme de bec & cette nuance de couleur distinguoient seulement le mâle de la femelle. Nous étions alors par 58^{d} 19′ de latitude Sud, & 24^{d} 39′ de longitude Est: je profitai du calme, & on jetta une ligne de 220 brasses, qui ne donna point de fond. Le calme dura jusqu'à six heures du soir, & il fut suivi d'une brise légere de l'Est, qui s'accrut ensuite & devint un vent bon frais.

28. LE MATIN du 28 je fis signal à l'*Aventure* de s'étendre quatre milles à mon tribord, & sur la perpendiculaire de la *résolution*; & dans cette position, nous fîmes toujours voile au O. S. O. jusqu'à quatre heures de l'après-midi; mais le tems brumeux & des ondées de neige, nous obligerent de nous réunir. Bientôt après nous fûmes environnés de tous côtés par des Isles de glace, & nous prîmes les ris de
29. nos huniers. Le matin du 29, nous les lâchâmes, & nous portâmes les voiles de perroquet: je continuai ma route à l'Ouest, & nous rencontrions plusieurs penguins. A

midi, la latitude obſervée fut de 49^{d} 12′ & la longitude de 19^{d} 1′ Eſt, c'eſt-à-dire, 3 degrés plus à l'Oueſt que lorſque nous trouvâmes les plaines de glace pour la premiere fois; de ſorte qu'il eſt clair, qu'elle ne touchoit à aucune terre, comme nous l'avions imaginé.

JE RÉSOLUS de courir à l'Oueſt juſqu'au méridien du Cap de la Circonciſion, ſi je n'étois arrêté par aucun obſtacle: la diſtance n'étoit pas de plus de 80 lieues, avec un vent d'ailleurs favorable, & la mer aſſez bien débarraſſée de glaces. Je mandai à bord le Capitaine Furneaux pour l'informer de mon projet, & après-dîné il retourna ſur l'*Aventure*. A une heure, je gouvernai vers une Iſle de glace, dans l'eſpérance de ramaſſer des glaces flottantes, & de les convertir en eau douce, ſi nous en trouvions quelques-unes. A quatre heures, nous mîmes à la cape, au plus près ſous le vent de l'Iſle, il ne fut pas poſſible d'en prendre des morceaux, mais nous vîmes au ſommet du banc 86 penguins. Ce banc étoit d'environ un demi-mille de circuit, & de 100 pieds & plus de hauteur, car il nous mangea le vent pendant quelques minutes, malgré toutes nos voiles. Le côté qu'occupoient les penguins, s'élevoit en pente de la mer, de maniere qu'ils grimpoient par-là.

ON CROIT communément que les penguins ne s'éloignent jamais de la terre, & que leur préſence eſt une indication sûre de ſa proximité. Cette opinion peut être vraie dans les parages où il n'y a point d'Iſles de glace; mais ces oiſeaux, ainſi que pluſieurs autres, qui ſe tiennent ordinairement près des côtes, trouvant ſur ces Iſles un endroit pour ſe jucher, peu-

ANN. 1772. Décembre. vent être ainſi apportés à une grande diſtance de terre. On dit cependant qu'ils doivent aller ſur les côtes pour engendrer, que probablement les femelles y ſont, & que nous avons vu ſeulement les mâles. Quoi qu'il en ſoit, je ferai mention de ces oiſeaux quand ils s'offriront à nos yeux, & je laiſſerai à chacun la liberté de juger par lui-même.

JE CONTINUAI ma route à l'Oueſt avec un vent, bon frais, de l'E. N. E., le tems par intervalles aſſez clair, & d'autrefois épais & brumeux avec de la neige. Le ther-
30. momètre les jours précédens étoit de 31 à 36d. Le lendemain matin à huit heures, nous tuâmes un des oiſeaux blancs : la chaloupe fut miſe en mer pour aller le ramaſſer, & on tua auſſi un penguin qui peſoit 12 liv. Cet oiſeau blanc de la claſſe des peterels, a le bec un peu court, & d'une couleur mitoyenne entre le noir & le bleu foncé, & ſes jambes & ſes pieds ſont bleus : je le crois de la même eſpèce que dit avoir vu Bouvet à la hauteur du Cap de la Circonciſion.

NOTRE ROUTE fut toujours Oueſt juſqu'à huit heures du ſoir, que je gouvernai N. O. point du compas où je plaçois le Cap mentionné ci-deſſus. A minuit, nous rencontrâmes des glaces flottantes, qui, bientôt après, nous obligerent de revirer, & de faire force de voiles au Sud. A deux
31. heures & demi du matin du 31, je remis le Cap ſur ces glaces, pour en prendre quelques-unes à bord, mais cela fut impraticable; car le vent qui avoit été au N. E. tourna au S. E., & ſe changeant grand frais, la mer devint ſi groſſe, qu'il étoit dangereux pour les vaiſſeaux de reſter plus long-

tems au milieu de ces glaces. Le péril s'accrut encore plus pour nous, quand nous découvrîmes une immense plaine au Nord, qui s'étendoit du N. E. $\frac{1}{4}$ E. au S. O. $\frac{1}{4}$ O. au-delà de la portée de la vûe. Comme nous n'en étions pas à plus de deux ou trois milles, & que des glaces flottantes nous environnoient de tous côtés, il n'y avoit pas de tems pour délibérer. Je revirai sur-le-champ, je remis les écoutes sur le bord, & je portai au Sud, & nous fûmes bientôt dehors, mais non pas sans recevoir plusieurs coups violens des glaces flottantes, qui étoient de la plus grande étendue, & parmi lesquels nous vîmes un veau marin. L'après-midi, le vent grossit si fort, qu'on ferla les huniers, & qu'on amena les vergues de perroquet. A huit heures, je revirai & mis le Cap à l'Est jusqu'à minuit, étant alors par 60^{d} $21'$ de latitude Sud, & 13^{d} $32'$ de longitude Est, nous cinglâmes de nouveau à l'Ouest. ANN. 1772. Décembre.

LE VENT diminua le lendemain vers midi, & nous pûmes porter les huniers tous les ris pris. Mais le tems étoit toujours épais & brumeux, avec de la pluie & de la neige fondue, qui, en tombant, se geloit sur les agrêts, & les ornoit de glaçons : le thermomètre dans le mercure se tenoit communément au-dessous du point de congélation. Ce tems dura jusqu'à près de midi du lendemain, par 59^{d} $12'$ de latitude Sud, & 9^{d} $45'$ de longitude Est, & nous vîmes quelques penguins. ANN. 1773. 1 Janvier.

LE VENT avoit tourné à l'Ouest, si maniable que nous lâchâmes deux ris des huniers. L'après-midi, nous apperçûmes la lune, que nous n'avions pas vu depuis notre départ

Ann. 1773. Janvier.

du Cap de Bonne-Espérance, & on peut conclure delà le tems que nous avons eu. Nous faisîmes avec empressement cette occasion de faire plusieurs observations du soleil & de la lune. La longitude déduite fut de $9^d\ 34'\ 30''$ Est : la montre de M. Kendal donnoit en même-tems $10^d\ 6'$ Est, & la latitude étoit de $58^d\ 53'\ 30''$ Sud.

Cette longitude est à-peu-près la même que celle qu'on assigne au Cap de la Circoncision, & au coucher du soleil nous étions à environ 55 lieues au Sud de la latitude, où on le place. Le ciel étoit si clair, que nous aurions pu voir terre à 14 ou 15 lieues; il est donc très-probable que Bouvet s'est trompé, & qu'il a vu seulement des montagnes de glaces entourées de bancs de glaces, ou de glaces flottantes. Ces collines nous ont aussi trompé nous-mêmes, le premier jour que nous rencontrâmes des bancs, & notre conjecture, qu'ils joignoient à la terre, ne manquoit pas de vraisemblance. La probabilité étoit cependant alors beaucoup diminuée, pour ne pas dire entièrement détruite; car l'espace entre le bord septentrional de la glace que nous côtoyâmes, & notre route à l'Ouest, quand elle nous restoit au Nord, ne surpassa nulle part 100 lieues, & en quelques endroits, il ne fut pas de plus de 60. Un coup-d'œil sur la Carte expliquera mieux ceci. Le ciel ne fut clair que jusqu'à
3. trois heures du lendemain matin : nous eûmes alors une brume épaisse, de la pluie & de la neige. Le vent tourna aussi au N. E. bon frais, avec lequel je portai au S. E.; il s'accrut de telle maniere qu'avant midi, il fallut prendre tous les ris des huniers. Le vent continua à passer au Nord, & se fixa enfin au N. O., avec des intervalles de beau tems.

Notre

NOTRE ROUTE fut E. $\frac{3}{4}$ N. jufqu'à midi du lendemain, que nous nous trouvâmes, par 59^{d} 2′ de latitude Sud, & à-peu-près fous le méridien où nous étions, quand nous rencontrâmes le dernier banc de glace cinq jours auparavant; de forte que s'il eût refté à la même place, nous aurions été au milieu. Comme nous n'en vîmes pas le moindre veftige, on ne peut fuppofer qu'un fi grand radeau ait été détruit en fi peu de tems: il avoit donc dérivé au Nord, & il eft probable qu'il n'y a point de terre fous ce méridien, entre les 55^{d} & les 59^{d} de latitude, où cependant nous avions fuppofé qu'il s'en trouvoit, comme je l'ai déjà dit. Ann. 1773. Janvier.

NOUS MARCHIONS alors fur des parages que nous avions déjà parcourus, & je fis route à l'E. S. E. afin de reconnoître un plus grand efpace au Sud. Nous avions l'avantage d'un vent frais, mais avec une brume épaiffe, beaucoup de pluie & de neige fondue, qui, en tombant, fe geloit à l'ordinaire fur les agrêts: de forte que tous les cordages étoient couverts de la plus belle glace tranfparente que j'aie jamais vue. Ce coup-d'œil affez agréable, offroit cependant à l'efprit une idée de froidure plus grande qu'elle ne l'étoit réellement: car le tems étoit plus doux qu'il ne l'avoit été les dernieres femaines, & la mer moins embarraffée de glaces. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, la glace couvroit les agrêts, les voiles & les poulies, & on ne pouvoit les manier fans une grande douleur. L'équipage furmonta ces difficultés avec de la fermeté & de la perfévérance, & affronta ce froid vif beaucoup mieux que je ne m'y attendois.

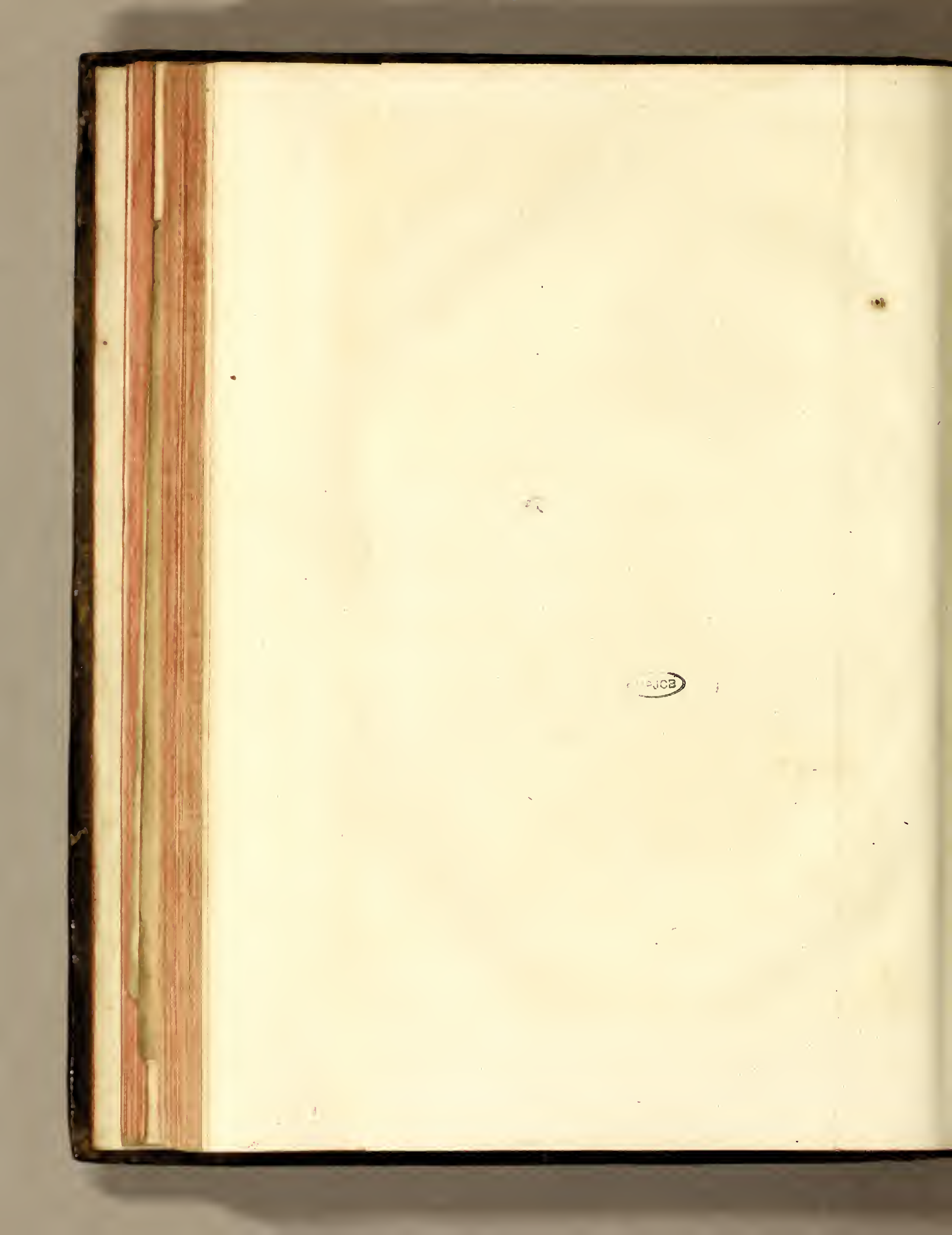
Ann. 1773. 8 Janvier.

Je continuai à gouverner E. S. E. avec un vent frais du N. O., accompagné de pluie & de neige fondues, jusqu'au 8 : nous étions par 61d 12′ de latitude Sud, & 31d 47′ de longitude Est. L'après midi, nous passâmes une plus grande quantité d'Isles de glaces que nous n'en avions eu depuis quelques jours. Ce spectacle nous étoit devenu si familier, que souvent nous n'y faisions pas attention, mais plus communément la brume nous empêchoit de les voir. A 9 heures du soir, nous arrivâmes près d'un banc, autour duquel étoient beaucoup de glaces flottantes. Comme le vent devint maniable & le ciel assez beau, nous diminuâmes de voiles & louvoyâmes dans le dessein d'en prendre quelques morceaux à bord à la pointe du jour. Mais, à 4 heures du matin, nous trouvant sous le vent de cette glace, nous arrivâmes contre une Isle sous le vent à nous, aux environs de laquelle nous voyions des glaces flottantes, & d'autres qui se détachoient de la grande masse (*a*). Je mis à la cape, & trois bateaux, dans l'espace d'environ 5 ou 6 heures, en ramasserent des morceaux qui nous donnerent 15 tonneaux de bonne eau douce. ☞ « Seulement » comme l'air fixe en avoit été chassé, tous ceux qui en » burent, éprouverent une enflure dans les glandes de la » gorge; l'eau de neige ou de glace produit toujours cet » effet. L'usage qu'on en fait, dans les pays de montagnes, » produit des *goîtres* auxquels on s'accoutume si bien qu'ils » passent ensuite pour un ornement. Les morceaux de glace

(*a*) Nous apperçûmes, dans les environs, des baleines blanches, qui sembloient avoir 60 pieds de long, & un grand nombre de penguins juchés sur des morceaux de glace, passoient près de nous.



LES ISLES DE GLACE, *Vues le 9. Janvier 1773.*


JCB

étoient durs & ſolides comme du rocher, & quelques-uns ſi larges, qu'il fallut les briſer avec des pioches, avant de les jetter dans la chaloupe. ANN. 1773. Janvier.

ON NE SENTOIT preſque pas l'eau ſalée qui adhéroit à la glace; la ſalure ſe diſſipa, après que les morceaux eurent reſté un peu de temps ſur le pont: l'eau qu'ils procurerent étoit parfaitement douce & d'un bon goût. Après en avoir briſé une partie, nous les mîmes en caiſſes; on fondit le reſte dans des chaudieres. On en remplit les futailles, & on en laiſſa ſur le pont pour l'uſage journalier. La fonte de la glace eſt un peu ennuyeuſe & prend beaucoup de temps, d'ailleurs c'eſt la maniere de ſe procurer de l'eau qui cauſe le moins de retard.

AYANT AINSI FAIT de l'eau pour la *Réſolution* & l'*Aventure*, en ayant fait auſſi deux tiers plus que nous, je crus que je pourrois dans la ſuite en avoir davantage au beſoin. Je dirigeai donc ma route ſans héſiter plus au Sud, avec un bon vent de N. O., accompagné, comme de coutume, d'ondées de neige. Le matin du 11, par 62d 44′ de latitude Sud, & 37d de longitude Eſt, la déclinaiſon de l'aimant fut de 24d 10′ Oueſt, & le lendemain au matin à 64d 12′ de latitude Sud & 38d 14′ de longitude Eſt, d'après une indication moyenne de trois bouſſoles, elle ne fut plus que de 23d 52′ Oueſt. Dans cette poſition, nous vîmes quelques penguins, & nous trouvant près d'une Iſle de glace, dont pluſieurs morceaux s'étoient détachés, je mis en mer deux chaloupes, qui en raporterent aſſez pour remplir nos futailles vuides, & l'*Aventure* fit la même choſe.

Ann. 1773. Janvier.

Sur ces entrefaites, M. Forster tua un albatrosse, dont le plumage étoit d'une couleur moyenne entre le brun & le gris-foncé; la tête & le dessus des aîles étoient un peu noirâtres, & elle avoit les cils des yeux blancs. Nous commençâmes à voir ces oiseaux vers le tems où nous rencontrâmes, pour la premiere fois, les Isles de glace, & quelques-uns n'avoient pas cessé dès-lors de nous accompagner. Ces albatrosses, ainsi que l'espece d'un brun-foncé & au bec jaune, étoient les seuls qui ne nous eussent pas abandonnés.

A 4 heures P. M. on reprit les chaloupes à bord, & je fis voile au S. E. avec une petite brise du S. $\frac{1}{4}$ S. O., accompagné d'ondées de neige.

13. Le 13, à 2 heures A. M. nous eûmes calme. J'en profitai pour mesurer le courant. On reconnut qu'il portoit au N. O. & qu'il faisoit près d'un tiers de mille par heure. Pendant l'opération un thermomètre de Fahrenheit fut plongé dans la mer, à 100 brasses au-dessous de sa surface, où il resta 20 minutes. Quand on l'en sortit, le mercure se tint à 32^d, c'est-à-dire, au point de congélation. Bientôt après exposé à la surface de la mer, il monta à $33^d \frac{1}{2}$ & en plein air à 36. Le calme, qui dura jusqu'à cinq heures du soir, fut suivi d'une brise légere du S. & du S. E. avec laquelle je portai au N. E. à toutes voiles.

14. Quoique le tems fût bon, le ciel étoit nébuleux comme de coutume. Il s'éclaircit le lendemain à neuf heures, & nous fûmes en état d'observer plusieurs distances du soleil & de la

Lune, dont le résultat moyen donna 39ᵈ 30′ 30″ de longitude. La montre de M. Kendal indiquoit en même-tems 38ᵈ 27′ 45″, c'est-à-dire, une différence d'1ᵈ 2′ 45″ Ouest des observations; au lieu que le 3.ᵉ du mois elle en étoit à ½ᵈ Est.

Ann. 1773. Janvier.

Le soir, je trouvai que la déclinaison de l'aimant, par trois azimuts, pris avec le compas de Grégory, étoit de	28ᵈ 14′ 0
Par 6 azimuts, avec un compas du Docteur Knigth, ...	28ᵈ 32′ 0
Avec un autre du même Docteur Knigth	28ᵈ 34′ 0

Notre latitude étoit alors de 63ᵈ 57′, & notre longitude de 39ᵈ 38′ ½″ Est.

Le matin, suivant 15, à 63ᵈ 33′ de latitude Sud, la longitude observée par 15.

moi, d'après un résultat moyen de six distances du Soleil & de la Lune, fut de	40ᵈ 1′ 45″ E.
M. Wales, ...	39ᵈ 29′ 45″
D° D°	39 56 45
Le Lieutenant Clerke, ...	39 38 0
M. Gilbert, ...	39 48 45
M. Smith, ...	39 18 15
Résultat moyen, ...	39 42 12
La montre de M. Kendal indiquoit,	38 41 30

Ann. 1773. Janvier.

à-peu-près la même différence que la veille; mais M. Wales & moi, nous prîmes, séparément, six distances du Soleil & de la Lune, avec les lunettes fixées à nos sextans, & nous eûmes à-peu-près la même longitude que celle de la montre. Voici les résultats: par M. Wales, $38^d\ 35'\ 30''$; & par moi, $38^d\ 36'\ 45''$.

Il m'est impossible de dire laquelle de ces observations approche davantage de la vérité, ou de donner une raison probable d'une si grande différence: quand le vaisseau est assez affermi, on observe certainement avec plus d'exactitude avec la lunette, que de toute autre manière. On trouve d'abord difficile l'usage de cet instrument; mais un peu de pratique le rend aisé. La montre suffit pour découvrir l'erreur, à laquelle la méthode d'observer la longitude en mer est sujette: cette erreur ne surpasse jamais un degré & demi, & en général, elle est beaucoup moindre. Tel est le progrès qu'a fait la navigation: les Astronomes de ce siécle y ont contribué par les Tables précieuses qu'ils ont communiquées au public sous la direction du Bureau des Longitudes, & qui sont contenues dans les Ephémérides astronomiques, & les Artistes, par leur exactitude à construire des instrumens, & sans laquelle les Tables seroient presque inutiles. Nos observations ont été faites par quatre différens sextans & de différens Artistes: le mien étoit de M. Bird; l'un de M. Wales, de M. Dollond; le second, ainsi que celui de M. Clerke, de M. Ramsden; M. Gilbert & M. Smith observerent avec ce même instrument.

Nous avions eu cinq jours de suite assez beaux. Outre

les obſervations précédentes, que par-là nous eûmes occaſion de faire, ce beau temps nous fut d'ailleurs très-utile, & il ſurvint fort à propos : car ayant à bord beaucoup d'eau douce ou de glace, (ce qui étoit pour nous la même choſe), l'équipage put laver & ſécher ſon linge & ſes habits ; précaution qu'on ne prendra jamais aſſez dans les longs voyages. Les vents, durant cet intervalle, ſoufflerent petit frais, & le temps étoit doux ; cependant le mercure, dans le thermomètre ne s'éleva pas à plus de 36^{d}, & il ſe tint ſouvent auſſi bas que le point de congélation. ANN. 1773. Janvier.

L'APRÈS-MIDI, ayant peu de vent, je mis en panne au-deſſous d'une Iſle de glace, & j'envoyai un bateau pour en chercher quelques morceaux. Le ſoir, le vent fraichit à l'Eſt, accompagné d'ondées de neige & d'une brume épaiſſe, qui durerent une grande partie du 16. Comme nous rencontrions peu de glace, je portai au Sud, en ſerrant le vent de près, & à 6 heures du ſoir, par 64^{d} 56$'$ de latitude Sud, & 39^{d} 35$'$ de longitude Eſt, je trouvai que la déclinaiſon, ſuivant le compas de Grégory, étoit de 26^{d} 41$'$ Oueſt. Le roulis du vaiſſeau étoit alors ſi conſidérable, que les moyens que je pris pour obſerver furent tous inutiles, & que j'employai envain tous les compas du Docteur Knight. 16.

PARCE QUE le vent étoit invariablement fixé à l'Eſt & à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., je continuai à porter au Sud ; & le 17, entre onze heures & midi, nous paſsâmes le Cercle antarctique par 39^{d} 35$'$ de longitude Eſt : à midi, l'obſervation indiquoit 66^{d} 36$'$ 30$''$ de latitude Sud. Le temps étoit devenu aſſez 17.

Ann. 1773. Janvier.

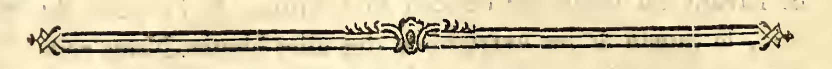
beau, de ſorte que nous voyions à pluſieurs lieues autour de nous, & cependant nous n'avions apperçu qu'une Iſle de glace depuis le matin. Mais ſur les quatre heures P. M. gouvernant au Sud, nous découvrîmes que toute la mer étoit, en quelque façon, couverte de glace, du S. E. à l'O. en tournant par le Sud.

Nous comptames dans cet eſpace 38 Iſles de glace, grandes & petites, outre des glaces flottantes en abondance, & il nous falloit faire lof tout pour en éviter une pièce, & arriver tout plat pour une autre: continuant de marcher au Sud, elles augmenterent tellement qu'à $6^h \frac{3}{4}$ par 67^d 15′ latitude Sud, nous ne pûmes pas avancer plus avant: la glace étoit entièrement fermée au Sud dans toute l'étendue de l'Eſt au O. S. O. ſans la moindre apparence d'ouverture. Cette immenſe plaine étoit compoſée de différentes glaces, tels que de collines élevées, de morçeaux flottants ou briſés, mais ſerrés l'un contre l'autre, & il y avoit en outre ce qu'on appelle ſur les vaiſſeaux du Groënland, *des Champs de Glace*. Un radeau de cette dernière eſpèce, giſſoit à l'E. S. E. de nous: il étoit ſi étendu que, du haut du grand mât, je ne pouvois pas en voir l'extrémité. Il avoit au moins 16 à 18 pieds d'élévation, & ſa hauteur & ſa ſurface ſembloient être à-peu-près la même. Nous apperçûmes pluſieurs baleines jouant autour de cette glace, & deux jours auparavant nous avions remarqué pluſieurs troupes de pintades brunes & blanches, que je nommai *peterels antarctiques*, parce qu'elles paroiſſent indigènes de cette région: elles ſont, ſans doute, de la claſſe des peterels, & à tous égards de la forme des pintades, dont elles ne different que par la couleur. La tête

&

& l'avant du corps de celle-ci ſont bruns, & l'arrière du dos, la queue & les extrémités des aîles blancs. Nous rencontrâmes auſſi un plus grand nombre de peterels blancs qu'auparavant, quelques albatroſſes d'un gris-foncé: le peterel bleu nous accompagnoit conſtamment; mais les pintades ordinaires avoient diſparu, ainſi que pluſieurs autres eſpèces communes dans ces latitudes inférieures. ANN. 1773. Janvier.





CHAPITRE III.

Suite de nos recherches pour découvrir un Continent Auſtral entre le Méridien du Cap de Bonne-Eſpérance & la Nouvelle-Zélande. Récit de la ſéparation des deux vaiſſeaux, & arrivée de la Réſolution *dans la Baie* Dusky *(a).*

Ann. 1773. Janvier.

LA RENCONTRE de ce banc me fit penſer qu'il ſeroit imprudent de marcher plus loin au Sud, d'autant mieux que l'été étoit à moitié paſſé, & qu'il auroit fallu quelque-tems pour faire le tour de la glace, en ſuppoſant que ce projet fût praticable, ce qui eſt douteux. Je réſolus donc de chercher directement la terre, découverte dernièrement par les François; & comme les vents ſouffloient toujours de l'E $\frac{1}{4}$ S. E. je fus obligé de retourner au Nord, ſur quelque portion de la mer que j'avois déjà reconnue, & que, pour cette raiſon, je deſirois d'éviter. Mais il me fut impoſſible de m'en éloigner, parce que notre route m'y reportoit néceſſairement.
18. La nuit le vent devint très-fort, avec de la pluie & de la neige fondue, ce qui me contraignit à prendre deux
19. ris à nos huniers. Le lendemain, vers midi, le vent diminua, & nous lâchâmes les ris, mais le vent reſta dans ſon ancien rumb.

(a) Ce mot ſignifie obſcur.

ANN. 1773. Janvier.

LE SOIR, par 64d 12′ de latitude Sud, & 40d 15′ de longitude Est, un oiſeau que nous nommâmes, dans mon premier voyage, poule du Port Egmont, parce qu'il y en a une grande quantité au Port Egmont, aux Iſles Falkland, voltigea pluſieurs fois ſur le vaiſſeau, & nous quitta enſuite dans la direction du N. E. ☞ « Nous reconnûmes que c'étoit » la grande mouette du Nord, *larus catarractes*, commune » dans les latitudes élevées des deux hémiſphères. » Elle étoit épaiſſe & courte, à-peu-près de la groſſeur d'une grande corneille, d'une couleur de brun-foncé ou de chocolat, avec une raie blanchâtre, en forme de demi-lune au-deſſous de chaque aîle. On m'a dit que ces poules ſe trouvent en abondance aux Iſles Féro, au Nord de l'Ecoſſe, & qu'elles ne s'éloignent jamais de terre. Il eſt sûr que juſqu'alors je n'en avois jamais vu à plus de 40 lieues au large. Mais je ne me ſouviens pas d'en avoir apperçu moins de deux enſemble, au lieu qu'ici j'en trouvai une ſeule, qui étoit peut-être venue de fort loin ſur les Iſles de glace.

☞ « QUELQUES jours après, nous en vîmes une autre de » la même eſpèce, qui s'élevoit à une grande hauteur per- » pendiculairement au-deſſus de nos têtes, & qui nous re- » gardoit avec beaucoup d'attention : ce qui fut une nou- » veauté pour nous, qui étions accoutumés à voir tous les » oiſeaux aquatiques de ce climat, ſe tenir près de la ſur- » face de la mer. Nous apperçûmes en même-tems des mar- » ſouins, qui marchoient avec une vîteſſe étonnante : ils » étoient blancs & noirs, & ils avoient une grande tache » de blanc ſur les côtés : leur vîteſſe étoit au moins trois

Ann. 1773. Janvier. » fois plus grande que celle des vaiſſeaux, quoique nous » fiſſions ſept nœuds & demi. »

Le vent tournant à l'E. N. E. à neuf heures, je revirai pour porter au S. S. E.; mais, à quatre heures du matin du
20. 20, il repaſſa à ſon ancien rumb, & nous reprîmes notre route au Nord. Nous vîmes ce matin un des oiſeaux dont je viens de parler, & c'étoit probablement le même que nous avions apperçu la veille, car notre poſition n'étoit pas beaucoup changée. A meſure que le jour s'avançoit, le vent augmenta accompagné d'une brume épaiſſe, de glace & de neige fondue, & enfin nous fûmes obligés de prendre les ris de nos huniers, & d'amener les vergues de perroquet. Le ſoir, le vent diminua, & nous pûmes porter tous les huniers, & rehiſſer les vergues de perroquet. Le tems brumeux, & la pluie & la neige fondue continuoient.

21. L'après-midi du 21 nous vîmes, par 62^{d} 24′ de latitude Sud, & 49^{d} 19′ de longitude Eſt, nne albatroſſe blanche, aux aîles teintes en noir, & une pintade: le vent étoit au S. & S. O. grand frais. Je mis le Cap au N. E. contre une mer très-groſſe, qui n'annonçoit pas une terre voiſine dans ce rumb : & cependant c'étoit-là que nous nous attendions
22. à la trouver. Le lendemain, nous eûmes des intervalles de beau tems; le vent étoit modéré, & nous portâmes nos
23. bonnettes. Le matin du 23, par 60^{d} 27′ de latitude Sud, & 45^{d} 33′ de longitude Eſt, les ondées de neige continuoient avec un tems ſi froid, que l'eau de nos futailles, placées ſur le pont, geloit depuis pluſieurs nuits.

LES INTERVALLES de tems clair, m'engagerent à étendre les vaiſſeaux à quatre milles en travers l'un de l'autre, afin de mieux reconnoître tous les parages qui ſeroient ſur notre route. Nous marchâmes ainſi juſqu'à ſix heures du ſoir, que la brume & les ondées de neige nous obligerent de nous rejoindre. Ann. 1773. Janvier.

NOUS FIMES route au N. E. juſqu'à huit heures du matin du 25; le vent ayant tourné au N. E. $\frac{1}{4}$ E. par l'Oueſt & le Nord, nous revirâmes afin de mettre le Cap au N. O. Le vent étoit frais, & cependant nous avançâmes peu à cauſe d'une groſſe mer, qui venoit du Nord. Nous commençions à voir quelques-uns de ces peterels, ſi connus des Marins ſous le nom de Coupeurs-d'eau: nous étions par 58^{d} 10$'$ de latitude, & 50^{d} 54$'$ de longitude Eſt. L'après-midi, le vent paſſa au Sud de l'Eſt, & à huit heures du ſoir, il devint une tempête, accompagnée de brume épaiſſe, de pluie & de neige fondue. 25.

NOUS MARCHAMES pendant la nuit ſous la miſaine, & le grand hunier les ris pris: & le lendemain, à la pointe du jour, nous y ajoutâmes le petit foc & le perroquet d'artimon: à quatre heures calme, mais il y eut, malgré le calme, une mer prodigieuſement groſſe du N. E. & une complication de tout ce qui fait le plus mauvais tems, de neige, de pluie, & de pluie & de neige fondue, juſqu'à 9 heures du ſoir. Le tems s'éclaircit enſuite, & nous eûmes une briſe du S. E. $\frac{1}{4}$ S. nous en profitâmes pour gouverner N. $\frac{1}{4}$ N. E., juſqu'à huit heures du lendemain matin: je plaçai alors les vaiſſeaux à quelque diſtance l'un de l'autre, & nous mîmes le Cap au N. N. E. avec 26. 27.

toutes les voiles, ayant une brise fraîche du S. $\frac{1}{4}$ S. O., & un

ANN. 1773. Janvier. tems clair.

A MIDI, notre latitude observée fut de 56^d 28′ Sud, & vers trois heures de l'après-midi, le soleil & la lune se montrant par intervalles, différentes personnes observerent leur distance, & la longitude que donnerent les résultats, fut,

Suivant M. Wales (d'après un milieu de deux suites d'observations)...........	50^d 59′ Est.
Le Lieutenant Clerke..................	51 11
M. Gilbert...........................	50 14
M. Smith.............................	50 50
La montre de M. Kendal............	50 50

A six heures du soir par 56^d 9′ de latitude Sud, je fis signal à l'*Aventure* de venir sous mon arriere, & le lendemain à

28. huit heures, je l'envoyai reconnoître à mon tribord, & à la perpendiculaire de la *Résolution* : nous avions un vent frais de l'Ouest, & un tems assez clair, mais qui ne fut pas de longue durée ; car, à deux heures de l'après-midi, le ciel se couvrit de nuages & de brumes, le vent devint grand frais, & souffla par raffales accompagnées de neige, de pluie & de neige fondue, & de brume. Je rappellai l'*Aventure* à mon arriere, & je pris un autre ris à chaque hunier. A huit heures, je hissai la grande voile, & je marchai toute la nuit sous la misaine, & deux huniers : notre route fut N. N. E. ou N. E. $\frac{1}{4}$ N. avec un vent fort du N. O.

29. LE 29, à midi, notre latitude observée étoit de 52^d 29′

Sud, le tems beau & assez clair : mais, l'après-midi, nous eûmes de nouveau une brume très-épaisse & de la pluie, & le vent grossit si fort, qu'il fallut amener les vergues de perroquet, prendre tous les ris des huniers & les abattre. Nous passâmes une partie de la nuit, qui étoit très-sombre & très-orageuse, à faire une bordée au S. O., & le matin du 30, nous remîmes de nouveau le Cap au N. E. : le vent, qui souffloit du N. O. & du N. très-frais, déchira plusieurs de nos petites voiles. Ce jour, nous ne vîmes point de glace, probablement à cause de la brume épaisse. A huit heures du soir, nous revirâmes & marchâmes à l'Ouest sous nos basses voiles ; mais comme la mer étoit grosse, notre route ne fût que S. S. O.

Ann. 1773. Janvier. 30.

LE LENDEMAIN, à quatre heures du matin, le vent avoit un peu diminué, & il étoit retourné à l'O $\frac{1}{4}$ S. O. Nous remîmes le Cap au Nord, sous les basses voiles & les huniers deux ris pris : une mer très-grosse du N. N. O. nous donnoit peu d'espérance de trouver la terre que nous cherchions. A midi, notre latitude fut de 50^{d} 50′ S. & notre longitude 56^{d} 48′ Est, & bientôt après nous apperçumes deux Isles de glace. En passant très-près de l'une d'elles, un bruit de craquement nous apprit qu'elle se brisoit, ou qu'elle tomboit en pieces : ce bruit étoit égal à celui que produit un pierrier de quatre. On appercevoit beaucoup de glaces flottantes dans les environs ; & si le tems avoit été favorable, j'aurois mis en panne, pour en prendre à bord quelques morceaux. Après avoir dépassé celles-ci, nous n'en avons vu que lorsque nous sommes retourné au Sud. 31.

ANN. 1773. Janvier.

LE TEMS sombre & brumeux continuoit, & le vent étoit invariablement fixé au N. O.; de sorte que notre route ne put être que N. E. $\frac{1}{4}$ N., & nous marchâmes dans cette direction jusqu'à quatre heures de l'après-midi du premier

1 Février.

de Février. Comme nous étions alors par 48^d 30′ de latitude, & 58^d 7′ de longitude E. à-peu-près dans le parallele de l'Isle Maurice, je m'attendois à trouver la terre, qu'on dit avoir été découverte par les François en Janvier 1772; n'en voyant pas le moindre signe, je cinglai à l'Est.

☞ « PUISQUE le Journal de cette expédition n'a pas été » publié en France, voici ce que nous en ont appris, au Cap » de Bonne-Espérance, plusieurs Officiers François. M. de » Kerguelen, commandant la flûte la Fortune, accompagné » de la Gabarre le Gros-Ventre, aux ordres de M. de Saint- « Allouarn, appareilla de l'Isle de France ou de l'Isle Mau- » rice, à la fin de 1771. Le 31 Janvier 1772, il découvrit » deux Isles, qu'il appella les Isles de la Fortune, & le len- » demain il en découvrit une autre, à laquelle il donna le » nom de *Ronde*, à cause de sa forme. A-peu-près dans le » même-tems, il vit une terre d'une étendue & d'une hauteur » considérable, & il envoya un de ses Officiers avec le canot » pour sonder. Le vent devint frais : M. de Saint-Allouarn, » qui marchoit le premier avec le Gros-Ventre, devança le » canot, & trouvant une baie, qu'il appella *Baie du Gros-* » *Ventre*, envoya son yole pour prendre possession de la » terre, ce qu'il fit avec beaucoup de peine. Les deux ba- » teaux retournerent à bord du Gros-Ventre; mais le » canot dériva ensuite à cause du mauvais tems. M. de

» Saint-Allouarn

» Saint-Allouarn paſſa alors trois jours à chercher M. de » Kerguelen, qui avoit été chaſſé par la foibleſſe de ſes » mâts à ſoixante lieues ſous le vent, & qui étoit retourné » du côté de l'Iſle de France. M. de Saint-Allouarn prit les » relevemens de cette terre : il en doubla l'extrémité mé- » ridionale, & enſuite il marcha au Sud-Eſt. Dans cette » direction, il la côtoya l'eſpace de 20 lieues, & voyant » qu'elle étoit très-élevée, inacceſſible & deſtituée d'arbres, » il cingla vers la côte de la Nouvelle-Hollande, & delà à » Timor & à Batavia, & enfin à l'Iſle de-France, où il mou- » rut bientôt après ſon arrivée. M. de Kerguelen, de retour » en Europe, fut chargé tout-de-ſuite de faire une nouvelle » campagne, avec le *Roland*, vaiſſeau de 64 canons, & la » Frégate l'Oiſeau, commandée par le Capitaine Roſnevet; » mais, après avoir jetté un coup-d'œil ſur la terre, qu'il avoit » découvert dans ſon premier voyage, il revint ſans faire » aucune autre découverte. La côte ſeptentrionale de cette » terre gît par 48^d de latitude Sud, & à environ 80^d de » longitude Eſt de Ferro, ou 6^d à l'Eſt de l'Iſle-de-France.

ANN. 1773. Février.

» M. MARION, dans ſon expédition de 1772, rencontra » en Janvier de petites Iſles à trois endroits différens, par en- » viron $46^d \frac{1}{2}$, & $47^d \frac{1}{2}$ de latitude, & à environ $39^d\ 46' \frac{1}{2}$, » & $47^d \frac{1}{2}$ de longitude Eſt du méridien de Greenwich. » Ces Iſles étoient toutes d'une étendue peu conſidérable, » élevées, pleines de rochers, ſans arbres, & preſque entiè- » rement ſtériles. M. Marion commandoit deux vaiſſeaux, » le Maſcarin, Capitaine Crozet, & le Caſtrie, Capitaine » Duclesmure. Ils s'avancerent juſqu'à l'extrémité orientale » de la Nouvelle-Hollande, ou de la terre de Diemen, vue

An. 1773. Février.

» pour la premiere fois par Tasman, & de-là à la baie » des Isles à la Nouvelle-Hollande, où M. Marion fut tué » avec 28 de ses hommes, comme on le dira dans la suite. » M. du Crozet, sur qui tomba le Commandement, se ren- » dit, par la partie occidentale de la mer du Sud, aux Phi- » lippines, d'où il retourna à l'Isle-de-France. Les décou- » vertes des Voyageurs François, ont été marquées dans » une excellente Carte de l'Hémisphère austral, publiée en » Mars 1773, par M. de Vaugondy, sous la direction du » Duc de Croy. »

Je fis signal à l'Aventure de se tenir à la distance de quatre milles, sur la perpendiculaire de mon tribord; à six heures & demie le Capitaine Furneaux fit signal pour me parler, & se rangeant sous mon arriere, il m'informa qu'il venoit de voir un grand radeau de goëmon ou de casse-pierre, & tout autour plusieurs oiseaux qu'on nomme plongeurs. C'étoient certainement des signes de la proximité d'une terre, mais il ne nous fut pas possible de connoître si elle gît à l'Est ou à l'Ouest. Je projettois de faire dans cette latitude quatre ou cinq degrés de longitude à l'Ouest du méridien où nous étions, & de continuer ensuite mes recherches à l'Est. Mais les vents d'O. & de N. O. qui soufloient depuis cinq jours m'empêcherent d'exécuter mon dessein.

La grosse mer continuelle que nous avions eu dernièrement du N. E. du N. N. O. & de l'O. ne me laissoit aucun lieu de croire, qu'il y eût une terre un peu étendue à l'O. Nous persistâmes donc à gouverner à l'Est; mettant en panne

feulement quelques heures pendant la nuit. Le matin, nous reprîmes notre route quatre milles au Nord & au Sud l'un de l'autre, la brume ne nous permettant pas de nous étendre davantage. Nous dépassâmes deux ou trois petits morceaux de caffe-pierre, & nous vîmes deux ou trois oifeaux connus fous le nom d'*egg-birds* (d'oifeaux d'œufs). Mais nous n'apperçûmes aucun autre figne de terre. A midi, notre latitude obfervée fut de 48ᵈ 36′ Sud, & notre longitude 59ᵈ 35′ Eft. Comme notre horifon ne s'étendoit que peu de milles plus loin au Sud, & qu'il pouvoit y avoir une terre proche dans cette horifon, je donnai ordre de gouverner S. ½ E., & cette manœuvre ayant mis l'Aventure en arriere, je lui fis fignal de fuivre. Le tems fut brumeux jufqu'à fix heures & demie du foir, qu'il s'éclaircit affez pour nous laiffer voir à environ cinq lieues autour de nous.

ANN. 1773. Février.

ÉTANT ALORS par 49ᵈ 13′ de latitude Sud, fans que rien annonçât le voifinage d'une terre, je revirai & portai de nouveau à l'Eft, & bientôt après je parlai au Capitaine Furneaux. Il me dit qu'il croyoit la terre à notre N. O., parce qu'il avoit obfervé que la mer étoit tranquille, quand le vent foufloit dans ce rhumb. Quoique cette remarque ne fût pas conforme à celles que nous avions faites à bord de la *Réfolution*, je réfolus d'éclaircir ce point, fi le vent me permettoit, dans un tems modéré, d'arriver à l'Oueft.

☞« LA TRANQUILLITÉ de la mer, tandis que nous avions » des vents forts de l'Eft, nous perfuaderent cependant » qu'il y avoit une terre à l'Eft, & la pofition des décou- » vertes des François, dans la carte de M. de Vaugondy,

ANN. 1773. Février.

» confirme cette supposition : car, suivant cette carte, nous
» aurions été, au moins, à deux degrés de longitude à l'Ouest
» de cette terre le 2 Février ; lorsque nous nous trouvâmes le
» plus loin à l'Est de notre point de départ. Quoique nous ne
» l'ayions pas retrouvé, nous avons cependant rendu un grand
» service à la Géographie, puisque, d'après notre route, il est
» sûr que cette terre est une petite Isle, & non pas, comme
» on l'a supposé, le Cap Nord d'un continent austral. »

3. LE 3, à huit heures du matin, par 48^d 56′ de latitude Sud, & 60^d 47′ de longitude Est, & plus de 3^d à l'Est du méridien de l'Isle-Maurice, je perdis l'espérance de découvrir une terre à l'Est ; & comme le vent avoit passé au Nord, je me décidai à la chercher dans l'Ouest. En conséquence je revirai, & mis le Cap à l'Ouest avec un vent frais, qui augmenta tellement qu'avant la nuit, nous fûmes réduits à nos deux basses voiles, & enfin obligés de capayer sous les misaisaines. La mer étoit prodigieusement grosse de l'O. N. O.
4. quoique la force du vent vînt du N. $\frac{1}{4}$ N. O. Le lendemain, à trois heures, le vent se calmant, nous fîmes de la voile & nous continuâmes, à serrer le vent à l'Ouest jusqu'à dix
6. heures du matin du 6.

NOUS ÉTIONS par 48^d 6′ de latitude Sud, & 58^d 22′ de longitude Est: le vent sembloit fixé au O. N. O.: rien n'annonçoit une terre; &, après avoir cessé d'aller au plus près, je portai à l'Est un peu du côté du Sud, persuadé que s'il y a une terre dans les environs ; c'est seulement une Isle d'une petite étendue; & il étoit aussi probable que je la trouverois à l'Est qu'à l'Ouest.

ANN. 1773. Février.

TANDIS que nous serrions le vent dans ces parages, je profitai de toutes les occasions pour observer la déclinaison de l'aimant, & je reconnus qu'elle étoit de 29ᵈ 50′ à 30ᵈ 26′ Ouest. Vraisemblablement le milieu des deux extrêmes 29ᵈ 4′ est le point qui approche davantage de la vérité, puisqu'il est presque d'accord avec la déclinaison observée à bord de l'Aventure. Suivant ces observations, la déclinaison se trouva moindre, quand le Soleil étoit à tribord du vaisseau, & plus grande lorsqu'il étoit à bas-bord. Nous avions déja remarqué d'autres fois ce phénomène sans que nous pussions en expliquer la cause.

LE 7, à quatre heures du matin, je fis signal à l'Aventure de se tenir à quatre milles à mon tribord, en travers de la Résolution, & je continuai à gouverner E. S. E. Le jour étant beau, j'ordonnai à l'équipage de mettre à l'air tous les lits & tous les habits sur le tillac; de nettoyer le vaisseau & de le fumer entre les ponts. A midi, je gouvernai une pointe plus au Sud, étant par 40ᵈ 49′ de latitude Est. A six heures du soir, j'appellai l'Aventure & je pris plusieurs azimuts, qui donnerent 31ᵈ 28′ Ouest pour la déclinaison de l'aimant. Ces observations n'ont pas été faites avec la plus grande exactitude, à cause du roulis du vaisseau, qui étoit occasionné par une houle de l'Ouest très-grosse. 7.

LE SOIR de la veille nous vîmes trois poules du port Egmont & une quatrieme ce matin. Le soir, & plusieurs fois pendant la nuit, nous entendîmes des penguins, & le 8, à la pointe du jour, nous apperçûmes plusieurs de ces oiseaux, & des plongeurs de deux espèces, & en apparence, pareils à 8.

Ann. 1773. Février.

ceux qu'on rencontre ordinairement ſur la côte d'Angleterre, ce qui nous fit ſonder; mais ſans trouver de fond avec une ligne de 210 braſſes. Nous étions alors à 49^{d} 53′ de latitude Sud, & 63^{d} 39′ de longitude Eſt, & il étoit huit heures. Le vent avoit tourné par le N. E. à l'E. grand frais, accompagné de nuages ſombres, qui ſe changerent bientôt en brume épaiſſe: en même-tems le vent ſauta au N. E.

Je tins le vent ſur une bordée à bas-bord, & on tira un coup de canon toutes les heures juſqu'à midi : je fis ſignal alors de revirer; mais, comme l'Aventure ne répondit ni à ce ſignal, ni à pluſieurs qui le précéderent, j'avois trop de raiſons de nous croire ſéparés, quoique nous euſſions peine à dire comment cela étoit arrivé. En cas de ſéparation, j'avois ordonné au Capitaine Furneaux de croiſer trois jours dans le parage, où il m'auroit vu la derniere fois. Je continuai donc à faire de courtes bordées, & à tirer des coups de canons à toutes les demi-heures, juſqu'à l'après-midi du 9: le

9. ciel s'étant alors éclairci, notre horiſon s'étendit de toutes parts à pluſieurs lieues, ſans appercevoir l'*Aventure*. Nous étions à deux ou trois lieues à l'Eſt de l'endroit d'où nous la vîmes la derniere fois, & nous portions à l'Oueſt, avec un vent très-fort du N. N. O., accompagné d'une mer groſſe, qui venoit du même rumb, ce qui, joint à une augmentation de vent, m'obligea de mettre en panne, juſqu'à huit

10. heures du lendemain matin: durant cet intervalle, nous ne découvrîmes point l'Aventure, quoique le tems fut aſſez clair, quoique nous euſſions tiré des coups de canon, & fait de faux feux toute la nuit. N'ayant plus d'eſpérance de la

revoir, je fis voile & je gouvernai S. E. avec un vent très-frais du O. $\frac{1}{4}$ N. O. accompagné d'une mer très-grosse du même rumb. Ann. 1773. Février.

☞ « Tout l'équipage fut affligé de cette séparation; » nous ne jettions jamais les yeux sur l'océan, sans témoigner quelque chagrin, de voir notre vaisseau seul, au » milieu de cette mer inconnue & lointaine; la vue d'un » second bâtiment, avoit jusqu'alors adouci nos peines, & » inspiré la gaieté. »

TANDIS que je louvoyois dans ce parage, des penguins & des plongeurs frapperent souvent nos yeux, ce qui nous fit conjecturer que la terre n'étoit pas loin; mais il nous étoit impossible de dire dans quelle direction. A mesure que nous avançions au Sud, nous perdîmes de vue les penguins & la plupart des plongeurs, & nous rencontrâmes, comme à l'ordinaire, une grande quantité d'albatrosses, de peterels bleus, de coupeurs-d'eau, &c.

LE 11, à midi, par 51^{d} 15′ de latitude Sud, & 67^{d} 20′ de longitude Est, nous retrouvâmes de nouveau des penguins, & nous vîmes un oiseau d'œuf, ce qui nous parut un signe de la proximité de la terre. Je continuai à porter le Cap au S. E. avec un vent frais du N. O., de longues lames creuses, & de fréquentes ondées de pluie, de grêle & de neige. Le 12 au matin, par 52^{d} 32′ de latitude Sud, & 69^{d} 47′ de longitude E., la déclinaison de l'aimant fut de 31^{d} 38′ Ouest : le soir par 53^{d} 7′ de latitude Sud, & 70^{d} 50′ de longitude E., elle fut de 32^{d} 33′, & le lende-

11.

12.

Ann. 1773. Février. main au matin 13, par 53^{d} 37′ de latitude Sud, & 72^{d} 10′ de longitude, elle fut de 33^{d} 8′ Oueſt. Juſqu'ici nous avions eu continuellement autour du vaiſſeau un grand nombre de penguins, qui ſembloient être différens de ceux que nous vîmes près de la glace : ils étoient plus petits, avec des becs rougeâtres, & des têtes brunes. La rencontre d'un ſi grand nombre de ces oiſeaux, me donnoit quelque eſpérance de trouver terre, & occaſionna différentes conjectures ſur ſa poſition. Puiſque la grande houle de l'Oueſt duroit toujours, il n'étoit pas probable, qu'il y eût une terre un peu étendue à l'Oueſt : il n'étoit pas très-vraiſemblable qu'elle fût au Nord, puiſque nous étions ſeulement à environ 160 lieues au Sud de la route que fit Taſman en 1642 : j'imaginai d'ailleurs que le Capitaine Furneaux examineroit ce parage, ce qu'il a fait en effet. Le ſoir, nous apperçûmes une poule du Port d'Egmont, qui s'envoloit vers le N. E. $\frac{1}{4}$ E. &,
14. le lendemain au matin, nous apperçûmes un veau marin, mais point de penguins. Le ſoir, par 55^{d} 49′ de latitude S. & 75^{d} 52′ de longitude Eſt, la déclinaiſon de l'aimant fut
15. de 34^{d} 48′ Oueſt, & le ſoir du 15, par 57^{d} 2′ de latitude Sud, & 79^{d} 56′ de longitude Eſt, elle fut de 38^{d} Oueſt. On vit ce jour cinq veaux marins, & un petit nombre de penguins, ce qui nous fit ſonder, ſans trouver de fond avec une ligne de 150 braſſes.

16. A la pointe du jour du matin du 16, nous découvrîmes une Iſle de glace au Nord, ſur laquelle nous gouvernâmes afin d'en prendre quelques morceaux à bord, mais le vent ſautant dans ce rumb, nous empêcha d'exécuter notre projet. Nous étions alors par 57^{d} 8′ de latitude S., & 80^{d} 59′ de

de longitude Eſt, & nous avions deux Iſles de glace en vue. Un penguin, qui ſembloit être de la même eſpèce que ceux que nous avions trouvés jadis près de la glace, vint ſe placer le matin ſur nos agrêts: mais ces oiſeaux nous avoient ſi ſouvent trompés, que nous ne pouvions plus les regarder, non plus qu'aucun autre, dans ces latitudes, comme des ſignes certains du voiſinage de terre.

ANN. 1773. Février.

LE VENT ne reſta pas long-tems au Nord, mais il tourna à l'E. $\frac{1}{4}$ N. O., bon frais, avec lequel nous portâmes au Sud, ayant des ondées fréquentes de pluie & de neige. Le ſoir, le tems fut bon, & le ciel clair & ſerein, & entre minuit & trois heures du matin, nous apperçûmes dans les cieux des clartés ſemblables à celles qu'on voit dans l'hémiſphère ſeptentrional, & qu'on appelle aurore boréale, ou clartés ſeptentrionales: je n'avois pas encore oui parler de l'aurore auſtrale. L'Officier de quart obſerva qu'elle ſe briſoit quelquefois en rayons de forme ſpirale, & en forme circulaire; & qu'enſuite la lueur étoit très-forte, & le ſpectacle très-beau. Il ne put pas y remarquer une direction particuliere; car elle paroiſſoit en différens tems, en différentes parties du ciel, & elle répandoit ſa lumiere ſur toute l'athmoſphère.

17.

A 5 HEURES du matin, nous arrivâmes ſur une Iſle de glace, que nous atteignîmes à midi: elle avoit plus d'un demi-mille de circuit, & au moins 200 pieds de haut, quoiqu'il y eut peu de glaces flottantes autour. Tandis que nous délibérions ſi on mettroit en mer ou non les chaloupes, pour en prendre quelques morceaux, il s'en détacha de

Ann. 1773. Février.

l'Isle une grosse quantité. On travailla sur-le-champ pour aller les ramasser. J'observai que les pieces, grandes & petites, qui se briserent, dérivoient fort promptement à l'O.: elles s'éloignerent des bords de l'Isle dans cette direction, & en peu d'heures, elles furent répandues sur un grand espace de mer. Je suis persuadé que cela étoit produit par un courant qui portoit de ce côté; car le vent devoit avoir peu d'effet sur la glace, d'autant plus qu'une houle large & creuse venoit de l'Ouest. Cette circonstance retarda beaucoup les Matelots qui prenoient de la glace: ils vinrent cependant à bout d'en remplir neuf ou dix tonneaux avant huit heures: nous refîmes alors de la voile à l'E., un peu au Sud, avec un vent frais du Sud, qui, bientôt après, tourna au S. S. O. & S. O., avec un tems bon, mais nébuleux. Cette route nous conduisit au milieu de plusieurs Isles de glace; & il fallut, dans notre marche, prendre beaucoup de précautions. La nuit, le mercure du thermomètre tomba à deux degrés au-dessous du point de congélation, & l'eau des futailles placées sur le pont se gela. Comme il y a long-tems que je n'ai parlé du thermomètre, j'observerai qu'à mesure que nous avançions au Nord, le mercure s'éleva par degrés jusqu'à 45^d, & qu'il retomba en allant au Sud, au point que je viens d'énoncer: en plein midi, il ne s'élevoit pas à plus de 34 ou 35.

18. Le matin du 18, par 57^d 54′ de latitude Sud & 83^d 14′ de longitude Est, la déclinaison de l'aimant fut de 39^d 33′ O.; ce qui me fit croire qu'elle diminuoit. Le soir
20. du 20, par 58^d 57′ de latitude Sud & 90^d 56′ de longitude Est, je pris avec le compas du Docteur Knight 9 azimuts

qui donnerent 40^{d} 7′ pour la déclinaiſon, & 9 autres avec celui de Grégory qui donnerent 40^{d} 15′ Oueſt. Ann. 1773. Février.

A MIDI, étant à-peu-près à la latitude & à la longitude dont j'ai fait mention tout-à-l'heure, nous crûmes voir terre au S. O.; l'apparence étoit ſi forte, que nous croyions tous ne pas nous tromper, & je revirai pour l'attaquer, ayant une briſe légere du Sud & un beau temps; je reconnus bientôt que ce n'étoit qu'un brouillard. Le ſoir, il diſparut entiérement, & nous laiſſa un horiſon clair : nous découvrions alors diſtinctement un eſpace conſidérable autour de nous, & l'on n'appercevoit que des Iſles de glace.

LA NUIT, l'aurore auſtrale parut très-brillante & très-lumineuſe. On la vit d'abord à l'Eſt, un peu au-deſſus de l'horiſon; &, bientôt après, elle ſe répandit ſur tout le firmament. ☞ « Cette aurore auſtrale différoit des aurores » boréales, en ce qu'elle étoit toujours d'une couleur bleuâ» tre, au-lieu que, dans le Nord, elles prennent différentes » teintes, & ſur-tout une couleur de feu & de pourpre. » Quelquefois elle cachoit les étoiles, d'autrefois on les » voyoit à travers ſa ſubſtance. »

21. LE 21 au matin, ayant un peu de vent & une mer tranquille, deux circonſtances favorables pour faire proviſion de glaces, je gouvernai ſur la plus grande des Iſles qui étoient devant nous, & nous l'atteignîmes à midi, temps où nous étions par 59^{d} de latitude Sud, & 92^{d} 30′ de longitude Eſt : nous avions apperçu trois ou quatre penguins deux heures auparavant. Comme je trouvai une grande

Ann. 1773. Février.

quantité de glaces flottantes, je fis mettre en mer deux chaloupes. Tandis qu'elles en prenoient à bord quelques morceaux, l'Isle qui n'avoit pas moins d'un demi-mille de circonférence, & trois ou quatre cens pieds d'élevation au-dessus de la surface de la mer, se renversa presque entiérement; la base occupa la place du sommet, & le sommet celle de la base; nous ne remarquâmes pas que ce renversement eût accru ou diminué sa hauteur. Dès qu'on eut à bord autant de glace que j'en voulois, je fis de la voile au S. E. avec une petite brise du N. $\frac{1}{4}$ N. E., accompagnés d'ondées de neige & d'un temps sombre & nébuleux. Nous n'avions alors qu'un petit nombre d'Isles de
22. glaces en vûe, & le lendemain nous en découvrîmes environ 20 ou 30 tout-à-la-fois.

Le vent tourna par degrés à l'E. & se fixant enfin à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., il souffla grands frais. J'en profitai pour porter
23. ter au Sud, jusqu'à 8 heures du soir du 23, temps où nous étions par 61^d 52′ de latitude Sud, & 95^d 2′ de longitude Est. Je revirai & fis de petites bordées pendant la nuit qui étoit extrêmement orageuse, épaisse & brumeuse, avec de la pluie neigeuse & de la neige. Environnés de périls de toute part, il étoit naturel de soupirer après la pointe du jour. Enfin l'aurore vint encore augmenter nos alarmes, en offrant à notre vûe, des montagnes escarpées de glace que nous avions passées la nuit sans les appercevoir.

Tant de circonstances défavorables, jointes aux nuits sombres de cette saison avancée, m'empêcherent d'exécuter la résolution que j'avois prise de passer encore une fois le Cercle antarctique. En conséquence, à 4 heures du matin,

Ann. 1773.
Février.

je portai au Nord avec un vent très-fort de l'E. S. E. accompagné de neige & de pluie neigeuſe, & une mer groſſe du même rumb, qui mit en pièces beaucoup d'Iſles de glace. Ce morcellement ne nous fut pas avantageux, nous eûmes au contraire un bien plus grand nombre de petits bancs à éviter. Les gros morceaux qui ſe détachent de ces Iſles, ne ſe voyant pendant la nuit, que lorſqu'ils ſont ſous le vaiſſeau, ſont bien plus dangereux que les Iſles elles-mêmes, qu'on apperçoit communément d'un peu loin à cauſe de leur très-haute élévation au-deſſus de la ſurface de l'eau, à moins que le temps ne ſoit brumeux & ſombre. Ces dangers cependant nous étoient devenus ſi familiers, qu'ils ne nous cauſoient pas de longues inquiétudes: d'ailleurs ils étoient compenſés par l'eau douce que ces Iſles de glace nous fourniſſoient très-à-propos, (& ſans laquelle nous aurions éprouvé de grands beſoins.) Leur aſpect eſt auſſi très-pittoreſque : l'écume des vagues bruyantes, s'inſinuant dans les crévaſſes & les cavernes de la plupart de ces Iſles, accroiſſoient encore la beauté de ce ſpectacle, qui rempliſſoit l'eſprit d'admiration & d'horreur, & qui ne peut être repréſenté que par un Peintre habile. ☞ « Nous en avons vus qui avoient un creux au milieu, » reſſemblant à une caverne percée de part en part, » & qui admettoit le jour de l'autre côté. Pluſieurs reſſembloient à un clocher, ou avoient une forme ſpirale : » l'imagination comparoit en liberté les autres à des objets » connus. » Le ſoir, le vent diminua, & la nuit nous eûmes deux ou trois heures d'un calme, qui fut ſuivi par une briſe légere de l'Oueſt, avec laquelle je gouvernai à l'Eſt à toutes voiles : nous rencontrâmes un grand nombre d'Iſles de glace.

Ann. 1773. 25 Février.

Nous vimes aussi une poule du port d'Egmont, & le lendemain 25, nous en apperçûmes une autre. Nous n'avions trouvé que peu d'oiseaux les derniers jours; ils étoient de l'espece des albatrosses, des coupeurs-d'eau & des peterels bleus. Il faut remarquer que, depuis notre arrivée au milieu des glaces, pas un seul des peterels blancs ou des peterels antarctiques, ne frappa nos regards. Le vent se tint au O. & N. O. tout le jour, & cependant nous eûmes une mer très-grosse de l'Est, d'où nous conclûmes que la terre ne pouvoit pas être proche dans cette direction. Le soir, par 60d 51′ de latitude & 95d 41′ de longitude Est, la déclinaison de l'aimant fut de 43d 6′ O.,
27. & le lendemain au matin, 26, ayant fait environ un degré & demi de plus à l'Est, elle fut de 41d 30′: je déterminai les deux observations par plusieurs azimuts.

Nous eumes bon temps toute l'après-midi: mais le vent n'étoit pas fixe, il tournoit par le Nord du côté de l'Est. Je portai au S. E. & à l'E., jusqu'à trois heures de l'après-midi: étant alors par 61d 21′ de latitude Sud & 97d 7′ de longitude, je revirai & mis le Cap au Nord & à l'Est, suivant le rumb d'où venoit le vent en tournant au Sud. Le soir, il augmenta & souffla par raffales, accompagnées de neige & pluie neigeuse, & d'une brume épaisse, qui nous réduisit à nos huniers tous les ris pris.

Entre huit heures du matin du 26, & midi du lendemain, nous tombâmes sur plusieurs Isles de glace, desquelles une si grande quantité de morceaux s'étoient détachés, qu'ils couvroient la mer tout autour, & rendoient la navigation encore plus dangereuse. Cependant, à midi,

nous en étions débarrassés. Le soir, le vent baissa, & tourna au S. O.; mais le ciel ne s'éclaircit que le lendemain : je portai alors toutes les voiles & peu d'Isles de glace s'opposerent à notre route. Le dernier vent en avoit probablement détruit une grande quantité. Une mer si large & si creuse avoit accompagné le vent à mesure qu'il tournoit de l'Est au S. O., que certainement, entre ces deux rumbs, il n'y a point de terre d'une étendue considérable à 160 ou 150 lieues de notre position.

Ann. 1773. 28 Février.

La hauteur moyenne du thermomètre, à midi, les derniers jours fut d'environ 35^{d}, c'est-à-dire, un peu plus considérable qu'elle ne l'étoit ordinairement dans la même latitude, environ un mois ou cinq semaines auparavant : par conséquent l'air étoit plus chaud. Tandis que le temps fut réellement chaud, les vents étoient non-seulement plus forts, mais encore plus fréquens, avec un temps presque continuel d'humidité & de brouillard. Les animaux, que nous avions à bord en ressentirent les effets. Neuf petits cochons qu'une truye avoit mis bas le matin, furent tous tués par le froid, avant 4 heures de l'après-midi, malgré tous nos soins pour les conserver. J'eus, ainsi que plusieurs personnes de l'équipage, des engelures aux doigts des mains & des pieds. Tel fut l'Eté dont nous jouîmes.

Le vent continuoit à ne point se fixer, il tournoit du S. à l'O., & il souffla bon frais jusqu'au soir. Il redevint ensuite un petit vent; &, bientôt après, il s'éleva une brise du Nord, qui passa promptement au N. E. & N. E. $\frac{1}{4}$ E., accompagné de brume épaisse, de neige, de pluie neigeuse

ANN. 1773. 1 Mars. & de pluie. Je marchai ainſi au S. E. juſqu'à quatre heures de l'après-midi du lendemain, premier Mars, qu'il y eut un calme qui dura près de vingt-quatre heures. Nous étions alors par 60ᵈ 36′ de latitude S. & 107ᵈ 54′ de longitude : une houle prodigieuſement groſſe venoit du S. O., & une autre en même temps du S. ou S. S. E. Le choc des vagues l'une contre l'autre donnoit au vaiſſeau un roulis
2. & tangage extraordinaires; enfin les lames du N. O. prévalurent. Le calme dura juſqu'à midi du lendemain, & il fut ſuivi d'une petite briſe du S. E., qui enſuite s'accrut & tourna au S. O., j'en profitai pour gouverner N. E. $\frac{1}{4}$ E. & E. $\frac{1}{4}$ N. E.

3. L'APRÈS-MIDI du 3, par 60ᵈ 13′ de latitude & 110ᵈ 18′ de longitude, la déclinaiſon de l'aimant étoit de 39ᵈ 4′ Oueſt. Mais les obſervations, qui déterminerent ce réſultat, ne furent pas des meilleures : nous étions réduits à nous contenter de celles que nous pouvions faire, durant le petit nombre de courts intervalles, que le ſoleil paroiſſoit. Nous vîmes quelques penguins, mais pas autant d'Iſles de glace qu'à l'ordinaire. Le temps étoit auſſi plus doux, quoique très-variable, & le thermomètre de 36 à 38ᵈ. Une houle du N. O. continuoit, quoique le vent ne fût pas fixe : il tournoit au N. E. par l'Oueſt & le Nord, avec une pluie neigeuſe & brumeuſe, & de la bruine.

JE POURSUIVIS ma route à l'Eſt inclinant au Sud, juſqu'à 3 heures de l'après-midi du 4 : étant alors par 60ᵈ
4. 37′ de latitude & 113ᵈ 24′ de longitude, le vent ſauta tout-d'un-coup au S. O. & S. O. $\frac{1}{4}$ S., je fis gouverner

à l'Eſt

à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ N. Mais la nuit je portai E. $\frac{1}{2}$ S., afin d'avoir plus sur la perpendiculaire du vaisseau le vent qui étoit au S. S. O., & pouvoir plus aisément nous tenir en arriere, si on rencontroit quelque danger pendant la nuit, car nous n'avions pas assez de temps à perdre pour mettre en panne. ANN. 1773. Mars.

LE MATIN du 5 je cinglai E. $\frac{1}{4}$ N. E. à toutes voiles. Nous passâmes une Isle de glace & plusieurs petits morceaux de glaces flottantes, & à neuf heures, le vent, qui, les derniers jours n'avoit pas resté long-tems dans le même rumb, sauta tout-d'un-coup à l'Est, & souffla petit frais. J'en profitai pour porter au Nord par 60^d 44$'$ de latitude Sud, & 116^d 50$'$ de longitude Est. La latitude fut déterminée par la hauteur méridienne du Soleil, qui se montroit de tems en tems pendant quelques minutes, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Le ciel étoit, en général, si couvert, & il y avoit tant de brume & de brouillard, que nous voyions rarement son disque, ainsi que celui de la Lune. Cependant, depuis quelques jours, le tems ne pouvoit pas être appellé très-froid: mais il ne ressembloit en rien au tems d'été, du moins d'après les idées que je me suis formées de l'été dans l'hémisphère septentrional, où je n'ai été qu'à 60^d de latitude. 5.

LE SOIR, nous avions trois grandes Isles de glace en vûe: l'une sur-tout étoit plus large que toutes celles qui, jusqu'alors, s'étoient offert à nos regards. Le côté en face de nous, sembloit avoir un mille d'étendue, & par conséquent elle n'avoit pas moins de trois milles de circonférence. Comme nous la dépassâmes la nuit, nous entendîmes un craque- 6.

ANN. 1773. Mars.

ment continuel, qui provenoit ſans doute des morceaux qui s'en détachoient. Car le matin du ſix, la mer, à quelque diſtance autour de nous, étoit couverte de grandes & de petites pieces de glace, & l'Iſle elle-même ne ſembloit plus auſſi conſidérable que le ſoir de la veille. Elle n'avoit pas moins de 100 pieds de hauteur, & cependant telles étoient la force impétueuſe & l'élévation des vagues, qui ſe briſoient ſur ſes côtes, qu'une réſiſtance ſi ſubite les portoit plus haut que le ſommet. Le ſoir, nous étions par 59^{d}
7. 58′ de latitude Sud, & 118^{d} 39′ de longitude Eſt. Le 7, le vent fut variable dans les rumbs du N. E. & du S. E. avec de la neige & de la pluie neigeuſe, juſqu'au ſoir. Alors le tems devint bon, le ciel s'éclaircit, & la nuit fut extrême-
8. ment agréable, ainſi que le matin du lendemain : le firmament étoit ſi clair, & le tems ſi ſerein & ſi doux, que nous n'avions pas eu un auſſi beau jour depuis notre départ du Cap de Bonne-Eſpérance. On en a peu de pareils dans ces parages, & pour le rendre encore plus charmant, nous n'appercevions pas une ſeule Iſle de glace. Le mercure dans le thermomètre s'éleva à 40^{d}. M. Wales & le Maître firent quelques obſervations de la lune & des étoiles, qui nous convainquirent que notre latitude étoit de 59^{d} 44′, & notre longitude de 121^{d} 9′; à trois heures de l'après-midi, le calme fut ſuivi d'une briſe du S. E. Le ciel en même-tems s'obſcurcit tout-à-coup, & ſembla préſager l'approche d'une tempête, qui en effet arriva. Le ſoir, le vent ſauta au Sud, & ſouffla par raffales accompagnées de pluie neigeuſe, de pluie & d'une mer prodigieuſement groſſe. J'arrivai de trois aires de vent, & je courus largue pour être moins incommodé : nous fîmes beaucoup de chemin à l'E. N. E. ſous nos deux

basses-voiles, & les huniers tous les ris pris. Le vent continua jusqu'au soir du 10 : il tomba ensuite & sauta à l'Ouest : nous eûmes un beau tems & peu de vent pendant la nuit, mais une gêlée très-âpre. Le lendemain au matin, par 57^d 56$'$ de latitude, & 130^d de longitude, le vent sauta au N. E., & souffla grand frais : je mis le Cap au S. E., ayant des ondées fréquentes de neige & de pluie neigeuse, & une longue houle creuse du S. S. E. & du S. E. $\frac{1}{4}$ S. Le vent, qui avoit élevé cette houle, s'étoit non-seulement éteint, mais il avoit sauté & soufflé frais, dans les rumbs opposés, & cependant elle ne cessa que deux jours après. Si on réfléchit attentivement à cette remarque, on doit conclure, qu'il n'y avoit point de terre au Sud, à moins qu'elle ne fût à une grande distance.

Ann. 1773. 10 Mars.

11.

QUOIQUE j'attendisse peu de succès de ma route dans cette direction, je persistai à porter au Sud jusqu'à trois heures du matin du 12, que nous fûmes arrêtés par un calme à 58^d 56$'$ de latitude S. & 131^d 26$'$ de longitude Est. Quelques heures après, une brise s'éleva de l'Ouest, avec laquelle je mis le Cap à l'Est. La houle du S. S. E. ayant disparu, elle fut suivie d'une autre du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Le tems fut doux toute la journée, & jusqu'à trois heures du matin du 13, que nous gagnâmes une brise fraîche de l'Est & du S. E., accompagnée de neige & de pluie neigeuse. L'après-midi, le tems se mit au beau, & le vent tourna au Sud & S. S. O. Le soir, par 58^d 59$'$ de latitude, & 134^d de longitude, le firmament étoit si clair à l'horison, que nous découvrions un espace de plusieurs lieues autour de nous. Nous eûmes peu de vent durant la nuit, quelques ondées de neige, &

12.

13.

An. 1773. 14 Mars. une gelée très âpre. A la pointe du jour, le vent fraîchit au S. E. & S. S. E.; & bientôt après le ciel s'éclaircit, & le tems fut serein; mais l'air étoit toujours froid, & le mercure dans le thermomètre ne s'éleva que d'un degré au-dessus du point de congélation.

Le tems clair fournit à M. Wales une occasion de faire quelques observations du soleil, & de la lune. Les différens résultats comparés à midi, quand la latitude étoit de 58^d 22′ Sud, nous donnerent 136^d 22′ de longitude Est. La montre de M. Kendal marquoit en même-tems 134^d 42′, ainsi que celle de M. Arnold. Ce fut la première & la dernière fois qu'elles donnerent la même longitude, depuis notre départ d'Angleterre. La plus grande différence entre ces deux montres, après avoir quitté le Cap, ne fut pas cependant de plus de deux degrés.

Le tems, qui fut si modéré, & je pourrois presque dire si agréable pendant les deux ou trois derniers jours, me fit regretter de n'avoir pas marché quelques degrés plus loin au Sud, & j'étois tenté de diriger ma route de ce côté: mais la brume & le froid ne tarderent pas à me convaincre que nous devions remettre le Cap au Nord, & que bientôt on ne navigueroit sur ces mers que par un froid très-vif, auquel, pour le dire en passant, nous étions assez accoutumés. L'après-midi, le firmament s'obscurcit, le vent tourna à l'Ouest par le S. O., & il y eut des raffales accompagnées d'ondées épaisses & fortes de grêle & de neige, qui couvrirent, sans relâche, les ponts, les voiles & les agrêts, jusqu'à
15. cinq heures du soir du 15. Le vent se calma alors & sauta

au S. E.; le ciel s'éclaircit, & le ſoir fut ſi ſerein & ſi beau, que nous voyions à pluſieurs lieues autour de nous, ſans que rien interceptât notre vue. Ann. 1773. Mars.

Nous étions par 59^{d} 17′ de latitude Sud, & 140^{d} 12′ de longitude Eſt, & nous trouvâmes une houle du O. S. O. ſi grande, que certainement nous n'avions point laiſſé de terre derriere nous dans cette direction. J'étois sûr auſſi qu'il n'y en a point au Sud de ce côté de 60 degrés de latitude. Nous eûmes une vive gelée pendant la nuit, qui fut éclairée d'une maniere curieuſe par des aurores auſtrales.

À dix heures du matin du 16, c'eſt-à-dire, lorſque le ſoleil parut ſur l'horiſon par 58^{d} 51′ de latitude Sud, notre longitude fut de 143^{d} 10′ Eſt. Le bon tems dura peu, comme à l'ordinaire. L'après-midi, nous eûmes de nouveau des ondées de neige fort épaiſſes; mais par intervalles le ciel étoit aſſez clair, & le ſoir à 58^{d} 58′ de latitude Sud, & 144^{d} 37′ de longitude Eſt, je trouvai, par pluſieurs azimuts, la déclinaiſon de l'aimant de 31′ Eſt. 16.

J'étois bien satisfait de pouvoir déterminer avec tant de préciſion ce point de la ligne, où l'aimant n'a pas de déclinaiſon (car je regarde un demi-degré comme preſque rien). L'interſection de la latitude & de la longitude dont je viens de parler, peut paſſer pour ce point, ſans aucune erreur ſenſible; car ſûrement, le véritable point n'eſt qu'à très-peu de diſtance à l'Oueſt de celui que j'indique.

☞ « Pluſieurs groſſes mouettes griſes, qui chaſſoient

Ann. 1773. Mars.

» une albatroſſe blanche, nous procurerent un divertiſſe-
» ment aſſez agréable; elles l'atteignirent, malgré la lon-
» gueur de ſes aîles, & elles tâchoient de l'attaquer par-
» deſſous le ventre, parce qu'elles ſavent probablement
» que cette partie eſt ſans défenſe. L'albatroſſe, dans ces
» occaſions, n'avoit d'autre moyen d'échapper qu'en plon-
» geant ſon corps dans l'eau : ſon bec formidable ſembloit
» alors les écarter. Les mouettes ſont en général très-fortes
» & très-voraces, & aux Iſles Faroë, elles mettent ſouvent
» des agneaux en pieces, & elles emportent les lambeaux
» dans leurs nids. L'albatroſſe n'eſt pas ſi vorace, elle vit de
» petits animaux marins, & ſur-tout de *molluſca*. »

Je portai toujours à l'Eſt, inclinant vers le Sud, avec un vent frais du S. O. juſqu'à cinq heures du lendemain matin : étant alors par 59ᵈ 7′ de latitude Sud, & 146ᵈ 53′ de longitude Eſt, je mis le Cap au N. E. & à midi au N. Ayant réſolu de quitter les hautes latitudes méridionales, & de marcher à la Nouvelle-Zelande, pour y apprendre des nouvelles de l'Aventure & y rafraîchir mon équipage. Je deſirois d'ailleurs reconnoître la côte orientale de la terre de Van-Diemen, afin de m'aſſurer ſi elle eſt jointe à la Nouvelle-Galles méridionale.

17. La nuit du 17 le vent ſauta au N. O., & ſouffla par raffales accompagnées d'une brume très-épaiſſe & de pluie. Ce tems
18. dura toute la journée du 18; mais le ſoir, par 56ᵈ 15′ de latitude Sud, & 150ᵈ de longitude. Le ciel s'éclaircit, & la déclinaiſon de l'aimant, ſuivant pluſieurs azimuts, fut de 13ᵈ 30′ Eſt. Bientôt après, nous recueillîmes avec le lok un

Ann. 1773. 19 Mars.

morceau de passe-pierre, qui étoit dans un état de pourriture, & couvert de bernacles. La nuit, les aurores australes furent très-brillantes. Le lendemain au matin, nous vîmes un veau marin, & vers midi quelques penguins & une plus grande quantité de passe-pierres, par 55^d 1′ de latitude, & 152^d 1′ de longitude Est. : par 54^d 4′ de latitude, nous apperçûmes aussi une poule du Port Egmont, & d'autres passe-pierres. Les Navigateurs ont communément regardé ces rencontres comme des signes certains du voisinage de terre; mais je ne puis point confirmer cette opinion. Nous n'eûmes alors connoissance d'aucune terre, & il n'est pas possible qu'il y en eût une plus proche que la Nouvelle-Zélande, ou la terre de Van-Diemen, dont nous étions éloignés de 260 lieues. Deux ou trois marsouins jouoient autour de nous : M. Cooper enfonça un harpon sur le dos d'un de ces poissons; mais comme le vaisseau faisoit sept nœuds, la corde de l'harpon, avec laquelle on remorqua quelques minutes le marsouin, se rompit avant qu'on pût affoiblir le sillage du bâtiment.

Comme le vent, qui soufloit toujours entre le Nord & l'Ouest, ne me permettoit pas de toucher à la terre de Van-Diemen, je commandai la route sur la Nouvelle-Zélande, & ne craignant point de rencontrer de dangers, je fis de la voile la nuit ainsi que le jour, par un vent très-fort, qui fut suivi d'une brume pluvieuse, & d'une très-grosse houle du O. & du O. S. O. Nous continuâmes à trouver, de tems à autre, un veau marin, des poules du Port Egmont, & des algues marines.

Ann. 1773.
22 Mars.

Le matin du 22 le vent, qui ſauta au Sud, nous découvrit un beau ciel. A midi, nous étions par 49^{d} 55′ de latitude, & 159^{d} 28′ de longitude, avec une très-groſſe houle de S. O. Les trois derniers jours, le mercure, dans le thermomètre, s'étoit élevé à 46^{d}, & le tems étoit extrêmement doux. Sept ou huit degrés de latitude avoient produit une différence ſurprenante dans la température de l'air; ce qui nous fut très-agréable.

Nous faisions beaucoup de chemin au N. E., avec un bon vent, qui ſouffloit entre le Sud & l'Eſt; rencontrant des veaux marins, des poules du Port Egmont, des oiſeaux d'œuf (egg birds), des algues, &c.; & ayant conſtamment une houle très-groſſe du S. O. A dix heures du matin du 25,
25. la terre de la Nouvelle-Zélande fut apperçue du haut des mâts; & à midi, on la voyoit de deſſus le pont, s'étendant du N. E. $\frac{1}{4}$ E.; & à l'Eſt, à la diſtance de dix lieues. Comme je voulois mouiller à la baie Dusky (obſcure), ou dans tout autre Port que je pourrois trouver, dans la partie méridionale de *Tavai Poenammoo*, je gouvernai ſur la terre à toutes voiles, profitant d'un vent frais de l'Oueſt, & d'un tems aſſez clair, qui ne fut pas cependant de longue durée; car, à quatre heures & demie, la côte, qui n'étoit pas à plus de quatre milles, ſe trouva, en quelque maniere, couverte d'une brume épaiſſe; nous étions alors devant l'entrée d'une baie, que je prenois pour la baie Dusky, trompé par quelques Iſles qui giſſent à ſon embouchure.

Craignant de courir pendant la brume, ſur une plage que nous ne connoiſſions pas, & voyant, à l'avant, des

briſans

brisans & des terres rompues, je revirai par vingt-cinq brasses d'eau, & je cinglai au large, avec un vent du N. O. Cette baie gît sur le côté méridional du Cap Ouest; & on peut la reconnoître à un rocher blanc, qui est sur une des Isles à son entrée. Je ne vis que fort loin cette partie de la côte, dans mon premier voyage, & nous l'avons apperçu dans le second, au milieu de tant de circonstances désavantageuses, que ma description sera courte, de peur de commettre des erreurs. Je portai au Sud sous les huniers, tous les ris pris & les basses voiles, jusqu'à onze heures du soir, que je revirai pour gouverner au Nord, ayant une mer très-grosse & très-irréguliere. Le lendemain, à cinq heures du matin, le vent diminua, & j'arrivai sur la terre: à huit heures, le Cap Ouest nous restoit, E. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ N.; nous entrâmes dans la baie Duski vers midi. On trouva à l'entrée quarante-quatre brasses d'eau, fond de sable, le Cap Ouest nous restant au S. S. E., & la pointe des cinq doigts, ou la pointe septentrionale de la baie au Nord. Nous avions une grosse houle qui venoit du S. O.: la profondeur de l'eau tomba ensuite à quarante brasses; mais bientôt une ligne de soixante brasses ne rapporta point de fond. Cependant j'étois trop avancé pour reculer; je marchai donc en avant, persuadé que je trouverois un mouillage. Je ne connoissois point du tout l'intérieur de cette baie; dans la première expédition, je n'avois fait que la découvrir & lui donner un nom.

Ann. 1773. Mars.

26.

APRÈS avoir remonté la baie, l'espace d'environ deux lieues, & passé plusieurs Isles, qui se trouvent dans l'intérieur, je mis à la cape, & deux bateaux en mer. Un Officier

Ann. 1773. Mars. en monta un pour tourner une pointe à bas-bord & chercher un mouillage. Il en découvrit un, ce qu'il m'annonça par un ſignal. Nous le ſuivîmes avec le vaiſſeau, & nous mouillâmes par cinquante braſſes d'eau, ſi près de la côte,
26. qu'on l'atteignoit avec une hanſiere ; c'étoit le 26 Mars, à trois heures de l'après-midi : nous avions fait, dans une campagne de cent dix-ſept jours, trois mille ſix cens ſoixante lieues, ſans voir terre une ſeule fois.

Après une ſi longue navigation, dans les hautes latitudes méridionales, le Lecteur penſe, ſans doute, que pluſieurs perſonnes de l'équipage étoient malades du ſcorbut ; mais il ſe trompe. J'ai déjà parlé du moût de bière doux, qu'on donnoit à ceux qui en étoient attaqués : ce remede fut ſi ſalutaire, que nous avions à bord un ſeul ſcorbutique, & cet homme avoit une mauvaiſe organiſation & une complication d'autres maladies. Il ne faut pas attribuer abſolument au moût doux de bière, la bonne ſanté des équipages, mais aux précautions que je pris d'aërer ſouvent & de fumer le vaiſſeau, &c. ; les tablettes de bouillon portatives & la choux-crout, qu'on ne peut aſſez recommander, y ont eu auſſi quelque part.

Dès que le bâtiment fut amarré, mon premier ſoin fut d'envoyer un bateau à la pêche : ſur ces entrefaites, quelques-uns de nos Meſſieurs tuerent un veau marin (parmi pluſieurs qui étoient ſur un rocher), ce qui nous procura une nourriture fraîche.

☞ « Ainsi finit notre première campagne à la recher-

» che des terres auftrales. Depuis notre départ du Cap » de Bonne-Efpérance, jufqu'à notre arrivée à la Nouvelle-» Zélande, nous effuyâmes toutes fortes de maux : les » voiles & les agrêts avoient été mis en pièces, le tan-» gage & le roulis du vaiffeau très-violens, & fes œuvres-» mortes rompus par la véhémence des entorfes. Les effets » terribles de la tempête, peints avec tant d'expreffion » & de force, par l'habile Rédacteur du voyage de l'Amiral » Anfon, ne furent rien, en comparaifon de ce que nous » eûmes d'ailleurs à fouffrir. Contraints de combattre fans » ceffe l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions expofés » à la pluie, à la grêle & à la neige; nos agrêts étoient » toujours couverts d'une glace, qui coupoit les mains de » ceux qui étoient obligés de les toucher. Il nous fallut » faire de l'eau avec des glaces, dont les particules falines » engourdiffoient & fcarifioient tour-à-tour les membres » des matelots; nous courions le danger perpétuel de nous » brifer contre ces maffes énormes de glace qui rempliffent » la mer auftrale : l'apparition fréquente & fubite de ces » périls, tenoit continuellement l'équipage en haleine, pour » manœuvrer le vaiffeau avec promptitude & avec préci-» fion. Le long intervalle que nous paffâmes au milieu » des flots, & le manque de provifions fraîches, ne furent » pas moins pénibles : les hameçons & les lignes, qu'on » avoit diftribués aux équipages, avoient, jufqu'alors, été » inutiles; car, dans ces latitudes élevées, on n'y trouve » d'autres poiffons que des baleines; & il n'y a que fous la » zone torride, où l'on puiffe pêcher, lorfque la profondeur » de la mer eft incommenfurable.

ANN. 1773. Mars.

ANN. 1773.
Mars.

——— Atrum,
Defendens pisces hiemat mare. HORAT.

» Le soleil se montroit très-rarement, & l'obscurité du
» ciel & des brumes impénétrables, qui duroient quelque-
» fois plusieurs semaines, inspiroient la tristesse, & étei-
» gnoient la gaieté des matelots les plus joyeux.





CHAPITRE IV.

Ce que nous fîmes dans la Baie Dusky. *Plusieurs entrevues avec les Naturels du Pays.*

☞ « LE TEMS étoit délicieux & l'air très-doux. Poussés » par un léger souffle de vent, nous avions passé devant un » grand nombre d'Isles couvertes de bois, & des arbres tou- » jours verds, offroient un contraste agréable avec la teinte » jaune que l'automne répand sur les campagnes. Des trou- » pes d'oiseaux de mer animoient les côtes, & tout le pays » retentissoit d'une musique formée par les oiseaux des » forêts. Après avoir souhaité avec tant d'empressement de » voir terre, nos yeux ne pouvoient se rassasier de la contem- » pler, & le visage de tout le monde annonçoit la joie & » la satisfaction. ANN. 1773. Mars.

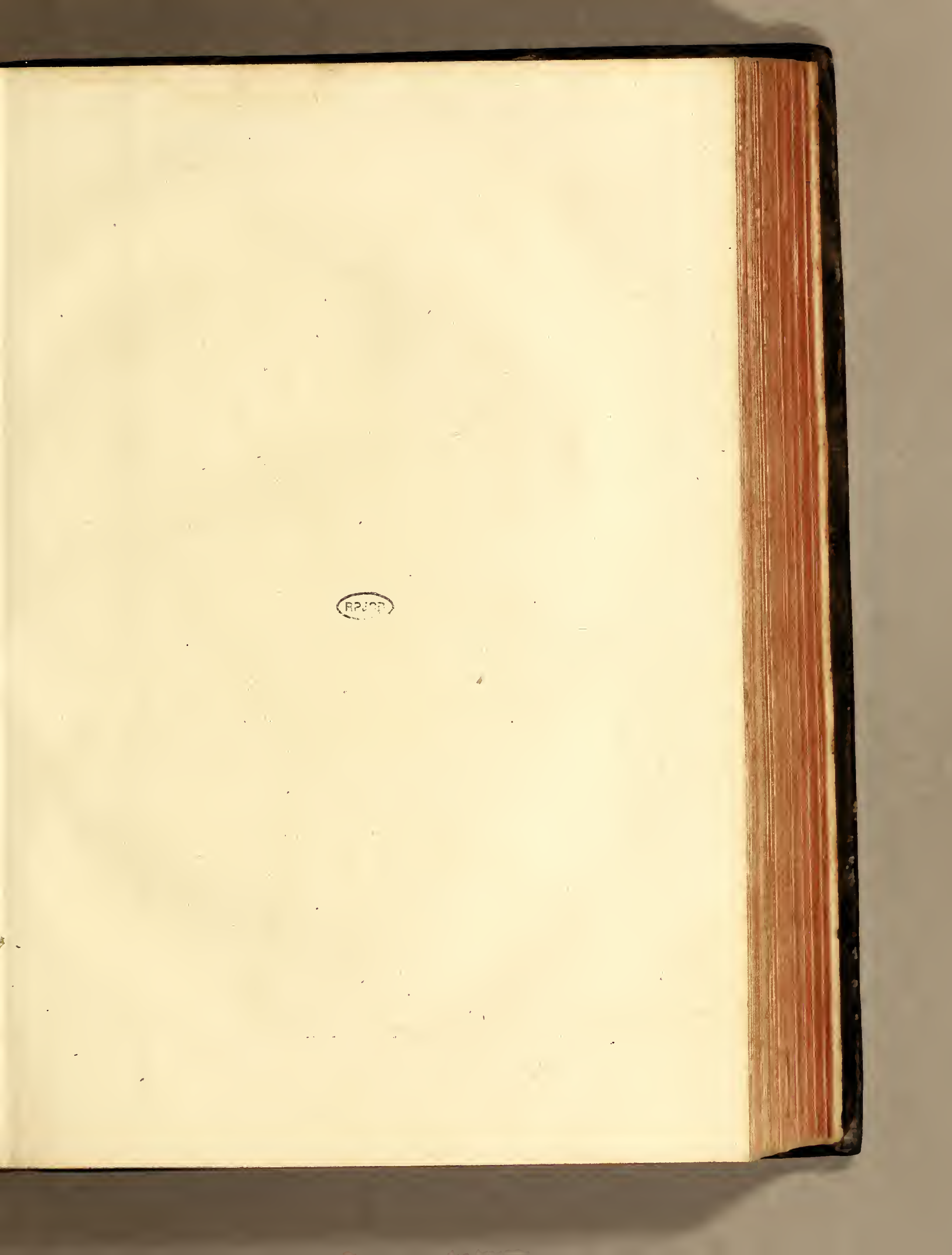
» DE SUPERBES POINTS DE VUE dans le stile de Salvator » Rosa, des Forêts antiduliviennes, de nombreuses cascades, » qui se précipitoient de toutes parts avec un doux murmure, » contribuoient d'ailleurs à notre bonheur, & les Navigateurs, » à la suite d'une longue campagne, sont si prévenus en fa- » veur du pays le plus sauvage, que ce canton de la Nouvelle- » Zélande nous sembloit le plus beau qu'ait produit la » Nature. Les Voyageurs, après une grande détresse, ont tous » ces idées, & c'est avec cette chaleur d'imagination qu'ils

ANN. 1773. Mars.

» ont vu les rochers escarpés de Juan Fernandez, & les » forêts impénétrables de Tinian! »

COMME notre mouillage n'étoit pas trop commode, j'envoyai le Lieutenant Pickersgill au côté S. E. de la baie, pour en découvrir un meilleur, & j'allai moi-même faire des recherches de l'autre côté, où je trouvai un havre extrêmement serré. M. Pickersgill dit à son retour, qu'il en avoit rencontré un très-convenable à tous égards. Celui-ci me parut préférable au mien, & je résolus d'y aller dans la matinée. Le bateau de pêche étoit revenu avec assez de poissons pour le souper de tout l'équipage; &, pendant quelques heures de la matinée, on en prit une assez grande quantité pour le dîner. J'eus dès-lors espérance d'être abondamment pourvu de ce rafraîchissement. Les côtes & les bois sembloient remplis de volailles, & nous comptions tous goûter des jouissances, que, dans notre situation, on pouvoit appeller le luxe de la vie. Ces avantages me déterminerent à passer quelque-tems dans cette baie, afin de l'examiner en entier, d'autant plus que personne n'avoit jamais débarqué sur aucune des parties méridionales de la Nouvelle-Zélande.

☞ « NOUS MONTAMES les deux chaloupes, afin de » commencer nos recherches d'Histoire Naturelle. Nous » apperçûmes un grand nombre d'animaux & de plantes » à peine y en avoit-il quelques-uns de parfaitement sembla- » bles aux espèces connues, & plusieurs étoient absolument » nouveaux. Nous comptions employer nos momens avec » succès, malgré l'approche de l'automne, qui alloit dé- » truire les végétaux. »



Pl.

Benard

Le Spruce de la Nouvelle Zélande.

Ann. 1773. Mars.

LE 27, à neuf heures du matin, j'appareillai avec une brise légere du S. O.; & manœuvrant sur le havre de Pickersgill, j'y entrai par un canal qui avoit à peine deux fois la largeur du vaisseau, & nous amarrâmes dans une petite crique, à l'avant & à l'arriere, si près de la côte, que le sommet d'un grand arbre, que la Nature avoit, en quelque sorte, préparé pour nous, touchoit à notre platbord. On trouva ici tant de bois à brûler, & tant de bois de mâture, que nos vergues étoient enlacées dans les branches d'arbres, & à environ 100 verges de la poupe, il y avoit un beau courant d'eau douce. Dans cette position, on commença à préparer, au milieu des bois, les emplacemens nécessaires pour l'observatoire de l'Astronome, pour la forge & les tentes des Voiliers, des Charpentiers & des Tonneliers; car nos ferrures, nos voiles & nos futailles avoient besoin de réparation. Nous étions obligés aussi de débarquer les tonneaux, de faire de l'eau, & de couper du bois à brûler. On se mit en outre à brasser de la bière avec les branches ou feuilles d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapinette (*a*) noir d'Amérique. La connoissance que j'avois de cet arbre, & sa ressemblance avec le sapinette, me fit juger qu'en y mêlant du jus de moût de bière & de mélasse, on en composeroit une bière très-saine, qui suppléeroit aux végétaux qui manquent en cet endroit, & l'événement prouva que je ne me ttrompois pas.

MAINTENANT que j'ai parlé du jus épaissi de moût de

(*a*) Les Anglois donnent à cette espèce de sapin, le nom de *spruce*.

Ann. 1773. Mars.

bière, il ne sera pas inutile d'apprendre ici au lecteur, que j'en avois fait plusieurs essais depuis mon départ du Cap de Bonne-Espérance, & que, dans un climat froid, ses effets surpassèrent toute attente. Le jus délayé avec de l'eau chaude dans la proportion d'1 à 12, donnoit une petite bière très-salutaire, & d'un bon goût. Une mesure du jus qui avoit été préparé par M. Pelham, supportoit seize mesures d'eau. On n'aura pas de peine à le mettre en fermentation, si on se sert d'eau chaude (qui me semble toujours préférable), & si on le tient dans un endroit chaud, quand le tems est froid. Quelques restes de bière, petite ou forte, suppléeront très-bien à la levure.

Le petit nombre de chèvres & de moutons qui nous restoient à bord, ne devoient pas, suivant toute apparence, être aussi-bien nourris que nous; car l'herbe y est peu abondante, grossiere & âpre. Quelque mauvaise qu'elle fut, je croyois qu'ils la dévoreroient avec avidité; mais nous fûmes très-surpris de voir qu'ils ne vouloient pas en goûter, & qu'ils n'aimoient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres. En les examinant, on reconnut que leurs dents étoient relâchées, & que plusieurs avoient tous les symptômes d'un scorbut invétéré. Des quatre brebis & des deux béliers pris au Cap, dans le dessein de les laisser à la Nouvelle-Zélande, je n'avois pu conserver qu'un mâle & une femelle, & même ils étoient tellement malade, malgré tous nos soins, que nous craignions qu'ils n'en mourussent.

☞ « Si, dans la suite, les Navigateurs veulent porter à » la Nouvelle-Zélande des présens si précieux, ils doivent » partir

» partir du Cap, & prendre la route la plus courte, » & choisir la saison la plus favorable & la moins » froide. »

ANN. 1773. Mars.

QUELQUES-UNS des Officiers remonterent la baie sur un petit bateau dans le dessein de chasser; mais ils découvrirent, à deux ou trois milles du vaisseau, des Zélandois qui lançoient à l'eau un canot, & ils revinrent vers midi m'en avertir; car jusqu'ici nous n'en avions pas vu de Naturels du pays. A peine furent-ils rentrés à bord, qu'une pirogue parut en travers d'une pointe à environ un mille; &, bientôt après, elle repassa derriere la pointe, & nous ne l'apperçûmes plus, probablement à cause d'une ondée de pluie qui tomboit alors; car, dès que la pluie eut cessé, la pirogue reparut de nouveau, & vint à une portée de fusil de notre bâtiment. Elle étoit montée par sept ou huit hommes qui nous regarderent pendant quelque-tems; & s'en retournerent : tous les signes d'amitié que nous leur fîmes, ne les engagerent pas à s'approcher davantage. Après midi, je pris deux chaloupes, avec plusieurs Officiers volontaires, & j'allai dans l'anse où on les observa pour la premiere fois, espérant de les revoir. Je trouvai la (a) pirogue (ou une autre) échouée sur la côte, près de deux petites huttes, où étoient plusieurs vestiges de feu, quelques filets de perle, un petit nombre

(a) « La pirogue vieille & en mauvais état, étoit composée de deux » anses ou canots joints ensemble sur des bâtons attachés sur les plats-bords » avec des cordages de plantes de lin de la Nouvelle-Zélande. (*Voyez* le » premier Voyage de Cook). Il y avoit, à l'avant & à l'arriere, une tête » humaine grossièrement sculptée : des coquillages qui ressembloient à la » nacre de perle, représentoient les yeux. »

Ann. 1773. Mars.

de poissons répandus sur la côte, & d'autres dans la pirogue ; mais nous ne rencontrâmes personne : les Indiens s'étoient probablement retirés dans les bois. Après avoir resté quelque-tems sur la côte, & laissé au milieu de la pirogue des médailles, des miroirs, de la rassade, &c. je me rembarquai, & nous voguâmes à l'entrée de la baie, où rien de remarquable ne frappa nos yeux. En revenant, je mis à terre à la même place qu'auparavant, & toujours sans voir personne. Cependant les Insulaires n'étoient pas loin, puisque nous sentions la fumée de leurs feux. Je ne jugeai pas à propos de marcher en avant, ni de les forcer à une entrevue qu'ils sembloient éviter : je savois bien que le moyen de l'obtenir, étoit de les laisser maîtres du tems & du lieu. Il ne parut pas qu'ils eussent touché à ce que nous avions laissé ; à ces présens, j'ajoutai pourtant une hache ; &, « pour leur en » montrer l'usage, on coupa des branches d'un arbre, au» quel on la planta. » Le soir, je retournai à bord.

29. Le 29, il plut toute la matinée, & l'après-midi, quelques-uns de nos Officiers firent une excursion au haut de la baie, & MM. Forster & Sparmann allerent rechercher & cueillir des plantes. ☞ « Nous rencontrâmes un sol si » glissant d'humidité, & tant d'obstacles d'ailleurs sur notre » chemin, que l'excursion fut très-pénible & très-fatigante. » Nous trouvâmes quelques plantes encore en fleur, mais » nous vîmes un grand nombre d'arbres & d'arbrisseaux » déjà dépouillés ; ce qui nous donna une idée de la quan» tité de végétaux, inconnus en Europe, que produit la » Nouvelle-Zélande. » Les deux partis revinrent le soir, &

les deux jours suivans un tems de pluie & d'orage nous retint tous à bord. Ann. 1773. Avril.

L'APRÈS-MIDI du premier Avril, accompagné de plusieurs de nos Messieurs, j'allai voir si les Indiens avoient pris quelques-uns des présens que je leur avois laissés. Tout étoit encore dans la pirogue, & il ne parut pas qu'aucun Zélandois y fût venu depuis. Ayant tué différens oiseaux, dont l'un étoit un canard avec un plumage bleu-gris, & un bec mol, nous retournâmes le soir à bord. 1 Avril.

☞ « L'ANSE est si spacieuse, que toute une flotte pourroit y mouiller : elle est environnée au Sud-Ouest par les » collines les plus élevées de toute la baie, & entièrement » revêtues de bois, depuis le sommet jusqu'au bord de » l'eau. Les diverses pointes qui s'avancent, & les différentes Isles répandues dans la baie, forment un coup-d'œil » pittoresque. La mer tranquille & éclairée par le soleil » couchant, les nuances variées de la verdure, & le chant » des oiseaux qui resonnoit de toutes parts pendant cette » soirée paisible, adoucissoit la dureté qu'offroit d'ailleurs » ce paysage. »

LA MATINÉE du 2 fut agréable, & les Lieutenans Clerke & Edgcumbe, & les deux MM. Forster, remonterent la baie sur un bateau, pour y chercher des productions de la Nature, & le Lieutenant Pickersgill, M. Hodges & moi nous allâmes prendre une vue du côté N. O. Nous touchâmes dans notre route au rocher des veaux marins, & nous en tuâmes trois : l'un de ces veaux, qui pesoit 220 livres, & 2.

ANN. 1773. Avril.

qui avoit six pieds de long, fut très-difficile à prendre; ses blessures le mirent en fureur, & il attaqua notre chaloupe. Après avoir passé plusieurs Isles, nous atteignîmes enfin le bras le plus septentrional & le plus occidental de la baie: les côtés de ces bras sont formés par la terre de la *pointe de cinq doigts*. Il y avoit au fond de cette anse plusieurs canards, des poules de bois, & d'autres oiseaux sauvages: nous en tuâmes quelques uns, & nous fûmes à bord à dix heures du soir: les Messieurs de l'autre parti, arrivés quelques heures avant nous, s'étoient peu amusés: ils avoient emmené avec eux un chien noir, embarqué au Cap, & qui, au premier coup de fusil, s'enfuit dans les bois sans vouloir revenir. M. Forster rapporta une collection précieuse d'oiseaux nouveaux & de nouvelles plantes. Les trois jours suivans furent pluvieux, & on ne fit point d'excursions.

6. DÈS le grand matin du 6 les Officiers allerent à la chasse, dans l'anse de l'Oie, où j'avois été le 2; &, accompagné de MM. Forster & de M. Hodges, je partis pour continuer à reconnoître la baie; je fis sur-tout attention au côté septentrional, où je découvris une belle anse fort étendue, & au fond de laquelle est une riviere d'eau douce: on voit plusieurs jolies petites cascades sur le côté occidental; & les côtes sont si escarpées, qu'un vaisseau pourroit s'en tenir assez près, pour qu'on remplît les futailles sur le pont, à l'aide d'un tuyau. On tua, dans cette anse, quatorze canards, outre d'autres oiseaux, & je l'ai appellé *Anse des Canards* (duck cove).

EN RETOURNANT à bord, le soir, nous eûmes une courte

entrevue avec trois des Naturels du pays, un homme & deux femmes. Ils se découvrirent eux-mêmes à nous les premiers, sur la pointe N. E. de l'*Isle des Indiens*, ainsi nommée par moi à cause de cela. Nous passions sans les voir, si l'homme ne nous eût appellé par des cris. Il se tenoit, avec sa massue à la main, sur la pointe d'un rocher; & derriere lui, au bord du bois, étoient les deux femmes, qui avoient chacune à la main une pique. ANN. 1773. Avril.

☞ « Ils avoient le teint de couleur d'olive ou d'un brun » foncé; leurs cheveux étoient noirs & bouclés, & remplis » d'huile & de poussiere de craie rouge. L'homme les por- » toit attachés sur le haut de la tête, & les femmes courts. » Leurs corps étoient très-bien proportionnés, dans la partie » supérieure, mais leurs jambes étoient minces, tour- nées » en-dehors & mal-faites : nous leur dîmes, dans la langue, » de *Taïty*, *tayo harre*, mon ami, viens ici. »

L'HOMME ne put s'empêcher de montrer beaucoup de crainte, lorsque notre bateau s'approcha du rocher : cependant il garda son poste avec intrépidité, & il ne se remua pas même pour ramasser les petits présens que nous lui jettions à terre. Enfin je débarquai, tenant à la main des feuilles de papier blanc, j'allai à lui & je l'embrassai; je lui offris les bagatelles que j'avois sur moi, & je dissipai sur-le-champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes, les Officiers qui s'étoient embarqués avec moi, & quelques-uns des matelots vinrent nous joindre. Nous passâmes ensuite environ une demi-heure sans nous entendre; & la plus jeune des deux femmes qui babilloit continuellement,

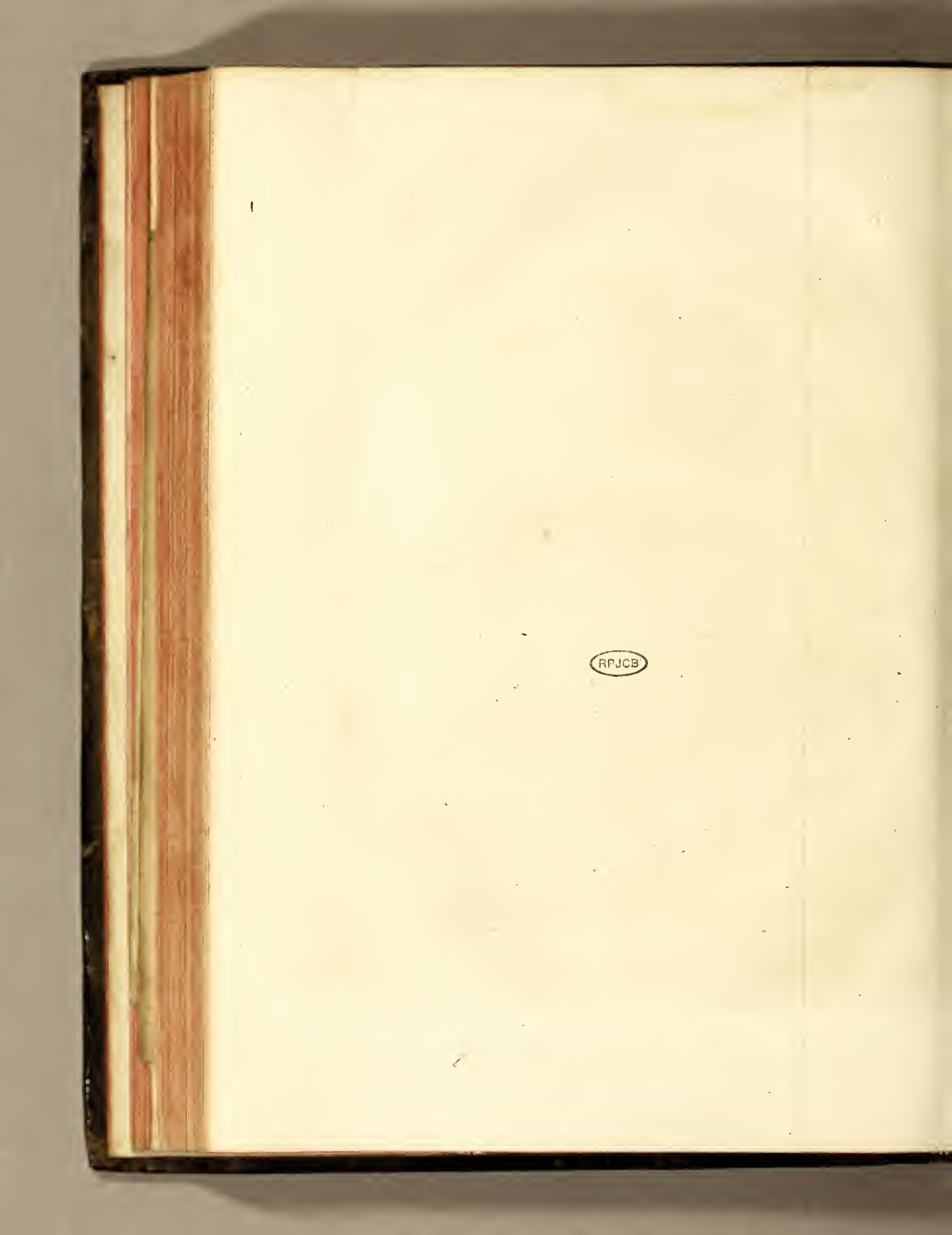
Ann. 1773. Avril.

eut la plus grande part dans cette converſation. Un des matelots dit, que la langue des femmes eſt bonne dans toutes les parties du monde. Nous leur offrîmes du poiſſon & de la volaille que nous avions ſur notre bateau ; mais ils rejetterent ces dons, & ils nous firent entendre qu'ils n'en avoient pas beſoin : le ſoir, il fallut les quitter ; alors la plus jeune des femmes, qui, par la volubilité de ſa langue, ſurpaſſoit toutes les parleuſes que j'aie jamais rencontré, danſa devant nous ; l'homme nous examina avec beaucoup d'attention : quelques heures après notre arrivée à bord, l'autre parti revint ſans avoir eu d'incidens agréables.

Le lendemain au matin, je fis, avec MM. Forſter & M. Hodges, une autre viſite aux Naturels du pays ; je leur portai diverſes choſes, qu'ils reçurent avec beaucoup d'indifférence, ſi l'on en excepte les haches & les clous de fiche, qu'ils eſtimoient plus que tout le reſte. Cette entrevue ſe paſſa au même endroit que celle de la veille ; & nous vîmes alors toute la famille, compoſée de deux femmes (que nous prîmes pour ſes épouſes), d'une troiſième très-jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, & de trois petits enfans, dont le plus jeune étoit à la mammelle. Ils étoient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avoit une groſſe loupe ſur la lèvre ſupérieure ; & elle paroiſſoit fort négligée par l'homme, à cauſe de cette difformité. Ils nous menerent dans leur habitation, placée au milieu des bois, à peu de diſtance des bords ; nous trouvâmes deux petites huttes d'écorce d'arbres & de bâtons, ſur la greve d'une crique près des huttes, une petite pirogue double, aſſez grande pour tranſporter toute la



FAMILLE DANS LA BAYE DUSKY (*Obscure*) DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.


RPJCB

famille de place en place. Tandis que nous fûmes parmi eux, M. Hodges fit leur portrait ; & ils lui donnerent le nom de Toe-toe ; mot qui signifie, sans doute, marquer ou peindre. En les quittant, le chef me présenta une piece d'étoffe, ou un vêtement, de leur propre fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux & des peaux d'albatrosses : je crus d'abord que c'étoit en retour de nos présens ; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il desiroit l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il vouloit, & je lui en fis faire une de drap rouge, dès que je fus à bord, où la pluie me retint le jour suivant. Ann. 1773. Avril.

Le 9, le tems fut beau ; nous allâmes revoir nos Zélandois, & je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur maniere ; mais ils ne nous répondirent point, & ils ne vinrent pas à notre rencontre sur la côte comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la raison ; car nous les trouvâmes dans leurs habitations, qui s'habilloient & se paroient avec soin : leurs cheveux étoient peignés & huilés, rattachés au haut de la tête & ornés de plumes blanches : quelques-uns portoient une tresse de plumes autour de leur tête, & ils avoient tous des bouquets de plumes blanches, fichés dans leurs oreilles. Ajustés ainsi, & tous debout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie. J'avois sur mes épaules le manteau ou la couverture destinée au chef, & je la lui présentai : il en fut si charmé, qu'il détacha son patta-pattou (qui étoit d'un os de gros poisson), de sa ceinture pour me le donner. Nous ne fûmes que peu de tems auprès d'eux ; &, après avoir employé le reste 9.

du jour à reconnoître la baie, la nuit nous renvoya à bord.

ANN. 1773. Avril.

☞ « Gibſon, le caporal des ſoldats de marine, que » M. Cook avoit pris avec lui, ſavoit mieux qu'un autre la » langue Zélandoiſe ; mais il ne put pas venir à bout de » ſe faire entendre : la prononciation des membres de » cette famille, ſembloit avoir une dureté particuliere. » Le tems fut nébuleux pour nous, ſans pluie ; mais en » arrivant au vaiſſeau, on nous dit qu'il avoit plu ſans » relâche. Nous fîmes ſouvent la même remarque durant » notre ſéjour à la baie Dusky. Les hautes montagnes, le » long de la côte Sud de la baie, & dont la pente dimi- » nue par degrés, vers le Cap Oueſt, occaſionnent proba- » blement cette différence dans l'athmoſphère. Ces monta- » gnes étant preſque toujours couvertes de nuages, & le » vaiſſeau ſe trouvant au-deſſous, il étoit expoſé aux vapeurs » qu'on voyoit ſe mouvoir, avec divers degrés de vîteſſe » ſur les flancs des collines, & qui, enveloppant d'un » brouillard blanc & à demi-opaque les arbres ſur leſ- » quels elles paſſoient, ſe convertiſſoient enfin en pluie ou » en brumes, qui nous mouilloient juſqu'aux os. Les Iſles, » dans la partie ſeptentrionale, qui n'ont pas de ces collines » élevées pour attirer les brouillards, les laiſſent paſſer » librement juſqu'aux Alpes couvertes de neige. Le brouil- » lard continuel, qui nous entouroit, cauſoit, dans tout » le vaiſſeau, une humidité mal-ſaine, & gâtoit notre col- » lection de plantes. Le bâtiment mouillé ſi près de la côte, » étoit couvert par des bois, comme on l'a dit : même dans » le beau tems, nous vivions dans l'obſcurité, & il falloit

» allumer

» allumer des flambeaux à midi: mais le poiſſon frais, la » bière de myrthe & de pin, nous maintenoient en bonne » ſanté, malgré les inconvéniens de notre poſition. ANN. 1775. Avril.

» NOUS ÉTIONS de véritables Ichtyophages : nous man- » gions du poiſſon apprêté de toutes les manieres, & nous » employions toutes ſortes d'expédiens, pour prévenir le » dégoût : parmi les eſpèces variées qu'offroit la mer, » nous nous bornâmes à une particuliere, que les matelots » appelloient poiſſon de charbon, & dont le goût reſſemble » à-peu-près à celui de la morue: il eſt en effet du genre de » la morue ; ſa chair eſt ferme, ſucculente & nourriſſante; » mais pas auſſi graſſe & auſſi forte que celle de pluſieurs » autres de cette baie, que nous trouvions délicieux, mais » qui nous dégoûtoient bientôt. Une très-belle écreviſſe » *(cancer homarus. Lin.)*, des poiſſons à coquilles, & de » tems en tems, un cormorant, un canard, un pigeon & » un parrot, nous procuroient un régal extraordinaire. »

DES PLUIES très-fortes tomberent les deux jours ſuivans, & nous ne fîmes rien : mais le ciel fut clair & ſerein le 12, 12. & nous pûmes ſécher nos voiles & notre linge, ce qui étoit très-néceſſaire ; car nous n'avions pas eu un aſſez beau temps pour cela, depuis notre arrivée dans la baie. M. Forſter & ſon parti, profiterent de la journée, pour s'occuper de recherches de botanique.

SUR les dix heures, les Zélandois vinrent, en famille, nous faire une viſite. Comme ils approchoient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai à leur ren-

Ann. 1773. Avril.

contre sur une chaloupe ; &, dès que je fus près d'eux ; j'entrai dans leur pirogue : mais je ne pus jamais les engager à venir aux côtés du vaisseau ; & enfin je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquerent dans une petite anse, tout près de nous, & ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de la *Résolution*, d'où ils nous parlerent. Je fis alors jouer les cornemuses & les fifres, & battre du tambour. Ils ne montrerent aucune attention pour les deux premiers instrumens ; mais ils parurent attentifs au son du tambour : malgré nos invitations & nos caresses, ils ne voulurent cependant pas se déterminer à monter à bord ; mais ils converserent (sans se faire entendre), très-familièrement avec les Officiers & les matelots qui alloient près d'eux : ils avoient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens, que pour d'autres ; & nous avions lieu de croire, qu'ils prenoient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandoise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier, jusqu'à ce qu'il découvrît son sexe ; mais dès-lors elle ne voulut plus le souffrir près d'elle. Je ne sais si, par cette réserve, elle le punissoit de s'être découvert en prenant quelque liberté, ou si ce fut un effet de sa pudeur.

L'après-midi, je conduisis M. Hodges à une grande cascade, qui tombe d'une haute montagne, sur le côté méridional de la baie, à environ une lieue au-dessus de l'endroit où nous étions. Il la dessina sur le papier & la peignit ensuite en huile.

☞ « Cette cascade semble peu considérable, quand

» on la regarde du bas, à cause de sa grande élévation; mais, » après avoir monté deux cens verges plus haut, nous la vîmes à découvert, & ce spectacle est d'une extrême beauté. » Une colonne transparente & argentée, de huit ou dix verges de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire, élevé de cent » verges, frappe d'abord les regards. Au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc un » peu inclinée, forme une nappe limpide d'environ vingt-cinq verges de largeur. Sa surface bouclée se brise, en » tombant, sur toutes les petites éminences, & les eaux » se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin, d'environ » cent verges de tour, enfermé, de trois côtés, par les » flancs des rochers, & au front par des masses énormes » de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres. » Le courant s'ouvre un passage entre ces pierres, & s'enfuie en écumant, le long de la pente de la colline, jusqu'à » la mer. Tous les environs de cascade, à la distance de » cent verges, sont remplis de vapeurs aqueuses, que produit la violence de la chûte. Ce brouillard est si épais » qu'il pénétroit, comme de la pluie, nos vêtemens, en » quelques minutes. Je montai sur la pierre la plus élevée » devant le bassin; &, regardant au-dessous, je remarquai un » superbe arc-en-ciel, d'une forme parfaitement circulaire, » occasionné par les rayons du soleil, réfractés dans la vapeur » de la cascade. Au-delà de ce cercle, le reste du brouillard » étoit teint de couleurs prismatiques, réfractés dans un » ordre inverse. Je voyois, à gauche, des rochers escarpés, » bruns, festonnés au sommet par des arbres & des arbrisseaux; & à droite, un tas prodigieux de grosses pierres,

ANN. 1773. Avril.

» que la force du torrent avoit probablement arrachées » de la montagne. De-là s'éleve un banc incliné, haut » d'environ soixante-quinze verges, sur lequel est placé un » rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné » de verdure & de feuillages. Plus loin, à droite, les rochers » brisés sont revêtus de mousses, de fougeres, d'herbes & » de fleurs : même les deux côtés du courant sont cou- » verts d'arbrisseaux & d'arbres, qui ont jusqu'à qua- » rante pieds. Le bruit de la cascade est si fort & les » échos voisins le répétent si constamment, qu'il étouffe » presque tout autre son : les oiseaux paroissoient s'en écar- » ter un peu ; dans le lointain, le chant aigu des gri- » ves ; les accens plus graves des oiseaux à cordon, & » la mélodie enchanteresse des pivoines, resonnoient de » toutes parts, & ajoutoient encore aux charmes de cette » scêne pittoresque. En jettant les regards autour de soi, » on apperçoit une baie étendue, jonchée de petites Isles, » embellies par des arbres élevés : au-delà, des montagnes » majestueuses d'un côté, portent vers le ciel leurs têtes » revêtues de nuages & de neige, & de l'autre l'immense » plaine de l'océan termine votre horizon. Il est impossible » d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau ; » mais le pinceau admirable de M. Hodges l'a rendu avec » vérité. Après avoir bien joui d'un coup-d'œil si ravissant, » nous contemplâmes les fleurs qui animoient le terrain, » & les petits oiseaux qui chantoient avec tant de gaieté : » la création végétale & la création animale étoit plus belle » & plus abondante, dans cette baie, que par-tout ailleurs » où nous avions débarqué : peut-être parce que les côtés » perpendiculaires du rocher, réfléchissant les rayons du

» ſoleil, & mettant cette eſpace à l'abri des tempêtes, le » climat eſt plus doux. »

SUIVANT M. Forſter (qui, je crois, eſt un bon juge en cette matière), aucune des pierres, qui étoient au pied de la caſcade, ne contenoit de minéraux, ni de métaux. J'en ramaſſai cependant des échantillons de chaque ſorte.

☞ « LES ROCHERS & les pierres de cette caſcade, étoient » du granite, du *ſaxum*, & une eſpèce de pierre de talc » brune & argilleuſe, diſpoſée en couches, & qui eſt com- » mune dans toute la Nouvelle-Zélande. »

CETTE CASCADE eſt à la pointe orientale d'une anſe, qui court S. O., l'eſpace de deux milles, & que je nommai l'*anſe de la caſcade*. On y trouve un bon mouillage, & tout ce qui eſt néceſſaire à des Navigateurs. A l'entrée, gît une Iſle ſur chaque côté de laquelle eſt un paſſage; celui du côté oriental eſt beaucoup plus large que l'autre. Un peu au-deſſus de l'Iſle, & près de la côte S. E., il y a deux rochers couverts à la marée haute. C'eſt dans cette anſe que nous vîmes, pour la première fois, les Naturels du pays.

EN RETOURNANT à bord, le ſoir, je reconnus que nos amis les Zélandois, avoient établi leur habitation, à environ cent verges de notre aiguade; ce qui étoit une grande marque de leur confiance en nous. Ce ſoir, les Officiers allerent à la chaſſe ſur le côté ſeptentrional de la baie, & ils menerent avec eux le petit canot, pour les tranſporter de place en place.

Ann. 1773. Avril.

☞ « Je trouvai à terre un Zélandois, qui me fit asseoir » près de lui, & qui me montra souvent nos bateaux, qui » ramoient entre le vaisseau & la côte; il paroissoit desirer » d'en posséder un. »

15. Le lendemain au matin, M. Forster & moi, nous montâmes la Pinnasse, afin de reconnoître les Isles & les rochers qui gissent à l'entrée de la baie. Je commençai d'abord par ceux qui sont sur le côté S. E. de l'Isle de l'*Ancre*. J'y trouvai une anse très-serrée, à l'abri de tous les vents, que j'appellai *Luncheon cove*, l'*anse du goûté*, parce que nous y mangeâmes une écrevisse, au bord d'un ruisseau agréable, où des arbres nous préserverent du vent & du soleil. Les Rameurs nous menerent ensuite aux Isles les plus intérieures. Nous y vîmes plusieurs veaux marins, & nous en tuâmes quatorze, que nous rapportâmes au vaisseau: nous en aurions tué un beaucoup plus grand nombre, si la houle nous eût permis de débarquer en sûreté sur tous les rochers. « ☞ Les veaux » marins dans la baie *Dusky*, sont tous de l'espèce appellée » *ours de mer*. (*Phoca ursina. Linn. Ursine seal.* Pennant » syn. quad. 271,) que le Professeur Steller a trouvé le pre» mier sur l'Isle de Bering, près du Kamtchatka, & qui par » conséquent sont fort communs aux deux hémisphères. Ils » sont très-nombreux aux extrémités méridionales du conti» nent de l'Amérique & de l'Afrique, ainsi qu'à la Nouvelle» Zélande, & sur la terre de Diemen. Ceux de la baie Dusky » ne different que par la grosseur, de ceux du Kamtchatka; » ils étoient plus petits. Il fut difficile de les tuer. Plusieurs, » mortellement blessés, s'échapperent & teignirent la mer » de leur sang. On mange leur chair, qui est presque noire;

» ainſi que le cœur & le foie. Il fallut cependant en enlever » la graiſſe, qui a une odeur forte d'huile. »

QUELQUES HEURES après, je retournai, avec M. Forſter, faire le même relevement. Je projettois d'attérer de nouveau ſur les Iſles des *veaux marins;* mais la mer étoit ſi groſſe qu'elle nous empêcha d'en approcher: il fallut employer force de rames pour rentrer en pleine mer & faire le tour de la pointe S. O. de l'Iſle de l'Ancre. ☞ « Le roulis étoit ſi » fort, que les Matelots eux-mêmes eurent mal au cœur. » Le haſard me porta très-heureuſement ſur cette route, car nous rencontrâmes le bateau de nos chaſſeurs, dérivant au gré des flots, & nous le ſaisîmes au moment où il alloit être mis en pièces contre les rochers. Je conçus aiſément comment il étoit venu juſque-là, & je n'eus aucune inquiétude ſur nos Meſſieurs. Après avoir mangé & bu le peu que nous avions, & amené le bateau dans une petite crique, nous marchâmes à l'endroit où je m'attendois à les trouver, & j'y arrivai à environ ſept ou huit heures du ſoir. Nous les vîmes, ſur une petite Iſle, dans l'anſe des oies; mais, comme la marée étoit baſſe, je fus contraint d'attendre le retour du flot, qui ne devoit être qu'à trois heures du matin, & dans l'intervalle je débarquai ſur une grêve nue, ſans ſavoir où découvrir une meilleure place; quelque tems après, ayant fait du feu & grillé du poiſſon, nous ſoupâmes très-frugalement, mais de bon appetit. Nous eſſayâmes enſuite de dormir: une grêve pierreuſe nous ſervoit de lit, & le dais du firmament de couverture. Enfin la marée nous permit de prendre les chaſſeurs à notre bord: allant alors vers l'endroit où nous avions laiſſé leur bateau, nous

Ann. 1773. Avril. l'atteignîmes bientôt à la faveur d'une brise fraîche, accompagnée de pluie. En arrivant à la crique sur le côté N. O. de l'Isle de l'Ancre, nous y apperçûmes une quantité innombrable de peterels bleus ; les uns voloient, d'autres étoient dans des trous en terre, au milieu des bois, sous les racines des arbres, dans les crévasses des rochers, où on ne pouvoit les prendre, & où nous crûmes que vivoient leurs petits. Comme aucun ne se montroit pendant le jour, les vieux vont probablement chercher en mer de la nourriture qu'ils apportent aux plus jeunes. Le bruit qu'ils faisoient, ressembloit au croassement des grenouilles. Ils étoient, je pense, de l'espèce à large bec, qu'on ne rencontre pas aussi souvent en mer que les autres. Ils sont cependant ici très-nombreux, & comme ils volent beaucoup pendant la nuit, quelques-uns de nos Messieurs les prirent pour des chauve-souris. Dès que les chasseurs eurent regagné leur chaloupe, nous nous rendîmes tous ensemble au vaisseau, où nous arri-
14. vâmes à sept heures du matin, très-fatigués de notre expédition. J'appris alors que les Zélandois nos amis étoient retournés le soir à leur habitation : ils prévirent probablement que la pluie s'approchoit, & en effet, il plut tout le jour.

15. Le matin du 15 le ciel étant devenu clair, je fis équipper deux bateaux, & j'allai continuer de reconnoître la baie, accompagné de MM. Forster & de plusieurs des Officiers, que j'envoyai sur la chaloupe à l'*Anse-des-oies*, où nous devions passer la nuit : sur ces entrefaites, j'examinai les Havres & les Isles qui étoient sur ma route. Chemin faisant, je tuai une vingtaine de pièces de volailles, & je pris assez de poissons, pour en servir à toute notre troupe : j'arrivai au

rendez-vous

rendez-vous un peu avant la nuit; mais tous nos Meſſieurs étoient à la chaſſe du canard. Ils revinrent bientôt, mais ils rapporterent peu de gibier. Les Cuiſiniers avoient préparé nos mets ſans beaucoup d'art; &, après avoir mangé de bon appetit & bu de la bière de pin, nous nous couchâmes pour prendre du repos; nous eûmes ſoin de nous lever de bonne heure le lendemain, afin de faire une grande proviſion de canards, avant de quitter l'Anſe. Ann. 1773. Avril.

☞ « Les Officiers, qui montoient une des chaloupes, re- » trouverent le petit chien noir, qui s'étoit perdu le 2: » étant près de la côte, ils avoient entendu, vers la pointe » voiſine, un hurlement douloureux; &, au moment où ils » débarquerent, l'animal monta avec empreſſement ſur leur » bord. Quoiqu'il eût paſſé quinze jours dans les bois, il » n'étoit point affamé; au contraire, il paroiſſoit gras & » bien portant. Il s'étoit probablement nourri de gros râ- » les, que nous appellons poules d'eau, qu'on trouve en » abondance dans cette partie de la Nouvelle-Zélande, & » de poiſſons à coquilles, qui couvrent les rochers, ou de » poiſſons morts, que rejette la mer ſur la grêve. On peut » en conclure que les animaux carnivores s'y multiplie- » roient, s'il y en avoit quelques-uns, puiſque le pays fournit » des alimens qui leur ſont propres; d'ailleurs nous en aurions » ſûrement apperçu, après tant d'excurſions faites dans » l'intérieur des terres, & les Naturels du pays ſe ſervi- » roient de leurs fourrures dans leur climat humide & froid, » plutôt que de peaux de chiens & d'oiſeaux. »

A LA POINTE du jour, nous nous préparâmes à l'attaque.

ANN. 1773. Avril. Ceux qui avoient reconnu la place auparavant, choiſirent leurs ſtations en conſéquence, tandis que je reſtai avec un ſecond dans le bateau, pour ramer au haut de l'Anſe, & faire lever le gibier : nous y réuſsîmes ſi bien, qu'une troupe de pluſieurs centaines de canards allerent tomber au milieu de notre embuſcade. Je débarquai enſuite, & je traverſai l'iſthme étroit qui ſépare l'Anſe de la mer, ou plutôt d'une autre anſe, qui s'avance dans la terre, l'eſpace d'environ un mille, & qui eſt ouverte aux vents du nord. Elle avoit cependant toute l'apparence d'un bon Havre & d'un mouillage sûr. Il y a au fond une belle grêve ſablonneuſe, remplie d'une quantité immenſe de poules de bois; j'en pris vingt, qui me récompenſerent de la peine de traverſer l'iſthme à travers des bois humides, & où je marchois dans l'eau juſqu'à la ceinture. Nous nous raſſemblâmes tous à cinq heures : la chaſſe n'avoit pas répondu à notre attente. La matinée fut en effet défavorable, par la pluie qui tomba la plus grande partie du jour. Après déjeûner, nous nous mîmes en route pour retourner au vaiſſeau, & nous arrivâmes à bord à ſept heures du ſoir, avec environ ſept douzaines de pieces de volaille, & deux veaux marins : la plupart avoient été tués tandis que je reconnoiſſois les Havres & les Anſes ſur ma route : manquant de tout, chaque endroit nous fourniſſoit quelque choſe.

18. IL PLUT toute la journée du 17; & le 18, le tems fut clair : le ſoir, nos amis les Zélandois, dont j'ai déja parlé,
19. nous firent une autre viſite; &, le lendemain, le Chef de famille & ſa fille, ſe déciderent à venir à notre bord, tandis que les autres allerent à la pêche ſur leur pirogue. Je leur

montrai nos chèvres & nos moutons, qui étoient sur la côte; ils les regarderent d'abord quelque tems avec une insensibilité stupide : ☞ « Mais ensuite ils les demanderent: » nous ne leur en donnâmes pas; parce qu'ils les auroient » laissé mourir de faim. » Avant que l'homme posât le pied dessus le fronteau, pour entrer dans notre bâtiment, ☞ « il » se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau & des plumes » blanches dans ses oreilles, & rompit une branche verte » d'un arbrisseau voisin. » Il prit à sa main cette branche, & il en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou priere qui sembloit avoir des cadences régulieres, & un mettre comme un poëme. Dès qu'il eut fini, il la jetta dans les grandes chaînes de haubans, & il entra à bord. ☞ « Quoique la jeune femme ne fit d'ailleurs que rire & danser, elle parut très-sérieuse durant la » harangue, & elle se tint aux côtés de l'homme qui » parloit. Cette maniere de prononcer avec pompe & avec » respect un discours aux étrangers, est universelle parmi » les Insulaires de la mer du Sud. »

Je conduisis les deux Zélandois dans ma chambre où nous déjeunions : ils s'assirent à table; mais ils ne voulurent tâter d'aucun de nos mets. L'homme cherchoit à savoir où nous dormions, & il furetoit dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie lui causoit de la surprise. Mais il ne pouvoit pas fixer un moment son attention sur un objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui apparoissoient sous le même point de vue que ceux de la nature, & il étoit aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre & la force de nos ponts, ainsi que d'autres

Ann. 1773. Avril.

parties du bâtiment, sembloient cependant le frapper davantage. Avant d'entrer, il m'avoit présenté une pièce d'étoffe, & une hache de talc vert : il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster ; & la fille, reconnoissant M. Hodges, dont elle avoit tant admiré le pinçeau, lui en offrit amicalement une troisieme. Cette coutume de faire des présens est répandue chez les Naturels des Isles de la mer du Sud ; mais je ne savois pas encore qu'on l'observât à la Nouvelle-Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi, les haches & les clous de fiche avoient le plus de prix à ses yeux. Dès qu'une fois il les avoit touché, il ne vouloit plus les laisser sortir de ses mains ; au lieu qu'il portoit négligemment par-tout, & à la fin oublioit de reprendre la plupart des autres présens. ☞ « Nos hôtes » eurent une querelle : l'homme battit la jeune fille, qui » lui rendit ses coups, & se mit à pleurer. Nous ne savons » pas quelle fut la cause de cette dispute ; mais si la jeune » Indienne étoit fille du Zélandois, il paroît qu'ils ne res- » pectent pas beaucoup les droits paternels ; on peut dire » aussi que cette famille solitaire, méprisant les coutumes » & les réglemens de la société civile, agissoit en tout » d'après l'impulsion de la Nature, qui se révolte contre » toute espece d'oppression.

» Nos oies parurent les amuser beaucoup : ils caresserent » aussi à diverses reprises un joli chat ; mais ils lui re- » broussoient toujours le poil, quoique nous leur mon- » trâssions à le coucher de l'autre côté : ils admiroient » probablement la richesse de sa fourrure.

» ILS N'ENTRERENT dans nos chambres qu'après un long » débat ; ils furent fur-tout charmés d'apprendre l'ufage » des chaifes, & de voir qu'on les portoit de place en » place.

ANN. 1773. Avril.

» PARMI les différentes careffes qu'ils nous firent, l'homme » tira de deffous fon vêtement un petit fac de cuir ; &, après » y avoir mis avec beaucoup de cérémonie fes doigts, qui » en fortirent couverts d'huile, il voulut oindre les cheveux » de M. Cook ; mais le Capitaine n'accepta pas cet honneur, » parce que l'onguent, qui étoit peut-être pour les Zélandois » un parfum délicieux, fentoit mauvais pour nous ; & la » faleté du fac qui le contenoit, achevoit de nous dégoûter. » M. Hodges fut contraint de fubir l'opération : car la » jeune fille ayant plongé une touffe de plumes dans cette » huile, elle voulut abfolument en orner le col de notre » Deffinateur, qui, par complaifance, garda ce préfent de » mauvaife odeur. »

DÈS que je me fus débarraffé d'eux, on les conduifit dans la fainte-barbe, & l'on équippa deux chaloupes, pour aller examiner le fond de la baie ; l'une fut montée par MM. Forfter, M. Hodges & moi, & l'autre par le Lieutenant Cooper. Je remontai le côté méridional, & nous arrivâmes au fond de la baie, au coucher du foleil. ☞ « En » nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les montagnes » plus élevées, plus efcarpées & plus ftériles. La hauteur » & la groffeur des arbres diminuoient infenfiblement ; on » ne voyoit plus que des buiffons, ce qui ne s'obferve pas » dans les autres parties du monde, où l'intérieur d'un

Ann. 1773. Avril.

» pays renferme de plus belles forêts, & de plus beaux » bois, que les côtes de la mer. Nous appercevions très- » distinctement les Alpes méridionales, dont le haut som- » met étoit couvert de neige. Nous passâmes près de plu- » sieurs Isles couvertes, où il y avoit de petites anses & de » petits ruisseaux : sur une des pointes avancées, nous dé- » couvrîmes une belle cascade & un grand rocher, revêtu » d'arbres & de buissons : l'eau étoit au bas, parfaitement » calme, polie & transparente; on y voyoit, comme dans » une glace, le paysage des environs; & une foule de points » de vue pittoresques, réunis par des masses de lumiere & » d'ombre, produisoient un effet admirable.

» Nous crumes remarquer de la fumée au fond de la » baie; mais, comme il ne parut aucun feu la nuit suivante, » nous nous trompions. Nous fîmes alors nos préparatifs » pour nous coucher : ayant choisi une grêve près d'un » ruisseau & d'un bois, on débarqua les rames, les voiles, » les manteaux, les fusils, les haches, sans oublier les » bouteilles de bière & de liqueurs fortes. Les uns rassem- » blerent du bois sec; (& il est quelquefois difficile d'en » trouver dans un pays aussi humide que la Nouvelle-Zé- » lande): les autres firent du feu. Ceux-ci dresserent une » petite tente; ceux-là nettoyoient & séchoient le terrain » aux environs. Quelques matelots préparerent le poisson, » plumerent & rôtirent avec empressement la volaille, » mirent la table, & firent le service : nous soupâmes avec » beaucoup d'appetit, discourant sur la petite délicatesse » des nations civilisées. Nous écoutâmes ensuite les plaisan- » teries de nos matelots, qui, en mangeant autour du feu,

» racontoient des hiſtoires véritablement comiques, entre-
» mêlées de juremens, d'imprécations & d'expreſſions groſ-
» ſieres. Après avoir calfeutré notre tente avec des feuilles
» de fougere, nous nous étendîmes ſur nos manteaux : nos
» fuſils & nos havreſacs de chaſſe, nous ſervirent de
» traverſins. » Le lendemain, je débarquai ſur un des côtés, 20.
en ordonnant à la chaloupe d'aller à notre rencontre de l'autre côté : à peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards : en me gliſſant doucement à travers les buiſſons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, les Naturels, que nous n'avions pas découvert, pouſſerent un cri horrible, en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, & nous nous retirâmes à notre chaloupe, qui étoit à un demi-mille au large. Les Zélandois continuèrent leurs cris ; mais ſans nous ſuivre. Je reconnus enſuite qu'ils ne le pouvoient pas ; parce qu'il y avoit un bras de riviere entre eux & nous, & que leur nombre n'étoit pas proportionné au bruit qu'ils faiſoient. Dès que je vis qu'il y avoit une riviere, j'y marchai avec la chaloupe, & je fus bientôt joint par M. Cooper. Avec ce renfort, je remontai la riviere, tuant des canards ſauvages : nous entendîmes de tems en tems les Naturels du pays dans les bois. Enfin un homme & une femme ſe montrerent ſur le bord de la riviere : la femme agitoit dans ſa main quelque choſe de blanc, en ſigne d'amitié. ☞ « Je
» m'étonne que preſque toutes les nations de la terre aient
» choiſi la couleur blanche, ou les branches vertes, pour
» annoncer leurs diſpoſitions pacifiques, & qu'avec ces
» emblêmes dans leurs mains, ils ſe confient à la bonté des
» étrangers : car enfin cette couleur blanche & ces branches

Ann. 1773.
Avril.

» vertes, n'ont aucune liaiſon intrinſéque avec l'idée d'amitié » & de paix. » Comme M. Cooper étoit près d'eux, je lui dis de débarquer : ſur ces entrefaites, je profitai de la marée, pour remonter la riviere, auſſi haut qu'il me ſeroit poſſible. A peine eus-je fait un demi-mille que je fus arrêté par la force du courant, & par de groſſes pierres, qui étoient au milieu du lit.

☞ « Mon pere monta, de ſon côté, ſur une colline, à tra- » vers des fougeres, des arbres pourris & des forêts épaiſſes, » & il arriva au bord d'un joli lac, d'environ un demi- » mille de diamètre. L'eau étoit limpide, douce & d'un » bon goût; mais les feuilles des arbres qui s'y plongeoient » de tous côtés, lui avoient donné une couleur brunâtre: » il n'y vit qu'une petite eſpèce de poiſſon (Eſox), ſans » écailles, brun & tacheté de jaune, reſſemblant à la » truite. Une forêt ſombre, compoſée de grands arbres, » enfermoit le lac, & des montagnes de différentes formes » s'élevoient tout autour. Les environs étoient déſerts & » ſilencieux; on n'entendoit pas le gazouillement d'un ſeul » oiſeau, tant il faiſoit froid à cette hauteur, & il n'y avoit » pas une plante qui pouſsât des fleurs; ce lieu tranquille » inſpiroit une douce mélancolie. »

J'appris, à mon retour, que M. Cooper, n'ayant pas débarqué au moment où les Zélandois l'attendoient, ils s'étoient retirés dans les bois; mais deux autres Naturels du pays parurent alors ſur le bord oppoſé. J'eſſayai inutilement d'en obtenir une entrevue; car, à meſure que j'approchois de la côte, ils s'enfoncerent plus avant dans la forêt, qui étoit ſi

ſi épaiſſe, qu'elle les déroboit à notre vue. Le juſſant m'obligea de quitter la riviere, & de me réfugier à l'endroit où nous avions paſſé la nuit. Après y avoir déjeûné, je m'embarquai pour retourner à bord; mais, au moment où je me mettois en route, nous apperçûmes, ſur la côte oppoſée, deux hommes qui nous appellerent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai ſans armes avec deux de nos Meſſieurs: les deux Zélandois, à environ cent verges du bord de l'eau, tenoient chacun une pique à la main: ils ſe retirerent quand j'avançai avec mes deux camarades; mais ils m'attendirent quand je m'approchai ſeul.

ANN. 1773. Avril.

IL ME FALLUT un peu de tems pour les engager à mettre bas leurs piques. L'un d'eux la quitta cependant, & vint à ma rencontre, ayant à ſa main une plante, dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenoit l'autre : &, dans cette poſition, il commença une harangue, dont je n'entendis pas un mot: il fit de longues pauſes, pour me laiſſer à ce que je crus, le tems de répondre, car dès-que j'avois prononcé quelques mots, il continuoit. Quand cette cérémonie, peu longue, fut finie, nous nous ſaluâmes l'un l'autre. Il ôta enſuite ſon hahou ou vêtement, & il me le mit ſur le dos, & la paix ſembla alors fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi ſans cauſer aucune alarme aux deux Zélandois, qui au contraire ſaluerent chacun d'eux, à meſure qu'il arrivoit.

☞ « LEURS TRAITS étoient un peu ſauvages, mais aſſez » réguliers: leur teint brun reſſembloit d'ailleurs à celui des

Ann. 1773. Avril.

» individus de la famille de l'Isle de l'Indien ; ils avoient » les cheveux touffus & la barbe frisée & noire. Leur stature, » quoique moyenne, annonçoit la force ; leurs jambes & » leurs cuisses étoient très-minces, & leurs genoux trop gros. » On doit être étonné de leur courage ; car, malgré leur infé- » riorité, ils ne se cacherent point, quoiqu'ils ne connussent » ni nos principes, ni notre caractere. Parmi tant d'Isles, de » havres & de forêts, il nous auroit été impossible de dé- » couvrir la famille de l'Isle de l'Indien, si elle ne s'étoit pas » montrée elle-même la premiere. Ils n'essayerent point de » tomber sur nous à l'improviste, & jamais ils ne nous atta- » querent ; & cependant ils en eurent souvent l'occasion, » quand nous nous dispersions en petites troupes au milieu » des bois. Ils nous donnerent divers exemples remarqua- » bles de courage. Le Zélandois, qui vint près de nous avec » la jeune femme, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, » desira de tirer aussi, & nous y consentîmes volontiers. » La jeune femme, que nous regardions comme sa fille, se » jetta à terre, devant lui, & le supplia, toute effrayée, » de renoncer à cette entreprise : mais il fut insensible, & il » tira un premier coup de fusil, & ensuite plusieurs autres, » avec beaucoup de fermeté. »

Comme je n'avois rien autre chose, je donnai un couteau & une hache à chacun de ces deux Indiens : c'étoit peut-être ce que je pouvois leur offrir de plus précieux : c'étoit du moins ce qu'il y avoit pour eux de plus utile. Ils desiroient nous conduire à leur habitation, & ils nous dirent qu'ils nous présenteroient quelques alimens ; je fus fâché que la marée & d'autres circonstances ne me permissent pas

d'accepter leur invitation. Nous apperçûmes d'autres Naturels du pays, ſur les bords du bois, mais ils ſe tinrent éloignés de nous : c'étoient probablement leurs femmes & leurs enfans. Quand je les quittai, ils nous ſuivirent à notre chaloupe, & voyant les fuſils couchés ſur l'arriere, ils firent ſigne de les ôter : on leur accorda ce qu'ils deſiroient, ils s'approcherent alors, & nous aiderent à mettre en mer. Ils ne chercherent point à les toucher ; ils les avoient vu tuer des canards, & ils les regardoient comme des inſtrumens de mort. ☞ « Nous avions ſoin de les guetter, car ils deſiroient d'ailleurs la poſſeſſion de tout ce qui frappoit leurs » yeux. »

ANN. 1773. Avril.

NOUS NE REMARQUAMES ni pirogues ni bateaux : deux ou trois morceaux de bois attachés enſemble, ſervoient à les tranſporter ſur la riviere, au bord de laquelle ils vivoient. Le poiſſon & les oiſeaux y ſont en ſi grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nourriture, & ils n'ont pas beaucoup d'inquiétude de la part de leurs voiſins, qui ſont en petit nombre. Tous les Zélandois de ce canton, n'excédoient pas, je crois, trois familles.

IL ÉTOIT midi lorſque nous quittâmes ces deux hommes ; nous deſcendîmes le côté ſeptentrional de la baie, que j'examinai pendant la route, ainſi que les Iſles qui giſſent au milieu. Cependant la nuit nous ſurprit, & je fus obligé de partir ſans avoir reconnu les deux bras, & de m'en retourner très-vîte au vaiſſeau, où nous arrivâmes à huit heures. J'appris que le Zélandois & ſa fille, avoient reſté à bord la veille juſqu'à midi, & que nos gens leur ayant dit que

ANN. 1773. Avril. j'avois laiſſé des poiſſons dans l'*Anſe de la Caſcade*, où je les trouvai pour la premiere fois, ils les allerent prendre. Cette petite famille reſta dans notre voiſinage juſqu'aujourd'hui ; mais elle quitta ce canton, & nous ne la revîmes point, ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions toujours chargé de préſens. Nous ne leur donnâmes pas moins de neuf ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fiches, outre pluſieurs autres choſes. Avec autant de meubles précieux, il n'y avoit pas de Zélandois auſſi riches ; & ils avoient eux ſeuls plus de haches que tout le reſte du pays.

21. L'APRÈS-MIDI du 21 j'allai ſur les Iſles, avec un parti, afin de chaſſer au veau marin. La houle étoit ſi groſſe que nous ne pûmes débarquer ſeulement qu'à un endroit où nous en tuâmes dix. Ces animaux nous étoient d'une grande utilité : les peaux ſervoient aux agrêts ; la graiſſe donnoit de l'huile à brûler, & nous mangions la chair. La freſſure en eſt auſſi bonne que celle des cochons ; & la ſaveur de la chair de quelques-uns égale preſque celle des tranches de bœuf fricaſſées. Le jour ſuivant, il n'arriva rien qui ſoit digne d'être raconté.

23. LE MATIN du 23, M. Pickerſgill, M. Gilbert & le Dr Sparrman, allerent à l'anſe de la caſcade, dans le deſſein de monter en haut d'une montagne : ils en atteignirent le ſommet à deux heures de l'après-midi, ainſi que je le reconnus, par les feux qu'ils allumerent. De retour à bord, le ſoir, ils m'apprirent, que, dans l'intérieur du pays, on n'appercevoit que des montagnes ſtériles, couvertes de neige, des

roches eſcarpées, & d'affreux précipices, ſéparés par des vallées ou plutôt par des abîmes, qui inſpiroient de la frayeur. ANN. 1773. Avril.

☞ « ILS TROUVERENT au ſommet de l'une d'elles, de » petits buiſſons, & diverſes plantes alpines, que nous » n'avions vu nulle part; un peu plus bas, un arbriſſeau plus » grand, & au-deſſous un eſpace couvert d'arbres ſecs & » morts : les bois vifs commençoient enſuite, & augmen- » toient en groſſeur, à meſure que nos voyageurs deſcen- » doient la montagne. L'entrelacement des ronces & des » lianes, avoit rendu la montée aſſez fatiguante; mais la » deſcente fut dangereuſe, parce qu'ils furent obligés de » marcher à l'aide des arbres & des buiſſons, ſur le bord » des précipices dont on vient de parler. Ils rencontrerent » trois ou quatre arbres, qu'ils prirent pour des palmiers, » & ils en couperent un qui leur fournit des rafraîchiſſemens: » ce n'étoit point de véritables choux palmiſtes, & ils n'ap- » partenoient pas même à la claſſe des palmiers, relégués » ordinairement dans des climats plus tempérés. C'étoient, » à proprement parler, une nouvelle eſpèce de dragon » végétal, à feuilles larges (*dracæna auſtralis*), dont la » branche centrale, lorſqu'elle eſt tendre, a le goût d'un » noyau d'amande, & un peu de la ſaveur du chou. Nous » en remarquâmes enſuite pluſieurs autres, dans d'autres » parties de la baie. »

SUR LE CÔTÉ S. O. du Cap Oueſt, ils découvrirent auſſi, à quatre milles en mer, une chaîne de rochers, ſur leſquels la mer briſoit, à une très-grande hauteur. Je crois que nous

Ann. 1773. Avril. vîmes ces rochers, le jour où la terre s'offrit, pour la premiere fois, à nos regards.

Il nous restoit cinq oies, de celles que nous avions
24. apportées du Cap de Bonne-Espérance ; &, le lendemain au matin, j'allai à l'*anse des Oies* (que j'ai ainsi nommée pour cela), & je les y laissai. Deux raisons me déterminerent à choisir cette place : il n'y avoit point d'habitans, qui pussent les troubler ; &, comme on y trouve beaucoup de nourriture, je suis persuadé qu'elles se multiplieront ; qu'elles se répandront sur toute la Nouvelle-Zélande, & qu'enfin elles rempliront l'intention que j'ai eu en les y déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse & aux environs ; &, à dix heures du soir, nous fûmes de retour à bord. L'un de nos Messieurs tua un héron blanc, qui ressembloit exactement à celui que décrit M. Pennant, dans sa Zoologie Britannique, & qu'on voit encore ou qu'on voyoit autrefois en Angleterre.

25. Depuis huit jours nous avions un beau tems continu ; circonstance que je crois très-peu commune, dans cette parrie de la Nouvelle-Zélande, & sur-tout à cette saison de l'année ; je profitai de ce beau tems pour compléter nos provisions d'eau & de bois, faire raccommoder les agrêts, calfater le vaisseau, & tout disposer afin de remettre en mer. Le soir
26. du 25 il commença à tomber de la pluie, qui dura, sans relâche, jusqu'à midi du lendemain : le vaisseau faisant une très-prompte abattée de la côte, nous le ramenâmes sur son ancre, & on l'amarra fortement avec une hansiere placée à terre.

LE 27, le tems fut brumeux, avec des ondées de pluie. Le matin, je partis, accompagné de M. Pickersgill & de MM. Forster, pour reconnoître le bras où le goulet, que je découvris le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu, l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, & qu'il offre, aux vaisseaux qui vont au Nord, une meilleure sortie que celui par où j'étois entré. Nous reprîmes des forces, en mangeant du poisson & des volailles grillées, & nous retournâmes à bord à onze heures du soir, sans avoir eu le tems d'examiner deux bras, que j'avois découverts, & qui courent à l'Est. Durant cette expédition, nous tuâmes quarante-quatre autres oiseaux, pies de mer, canards, &c. ; & cependant je ne m'écartai point d'un pied de ma route, & je ne perdis pas plus de tems qu'il n'en fallut pour les ramasser.

ANN. 1773. 27 Avril.

NOS TENTES, nos munitions, étoient à bord le 28 ; & je n'attendois que du vent, pour sortir du havre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, & par où je me proposois de rentrer en mer. Comme il n'y avoit plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrain que nous avions occupé ; on le bêcha & on y sema différentes espèces de graines de jardin. Le sol ne promettoit pas un grand succès à la plantation ; mais je n'en trouvai point de meilleur. 28.

☞ « LES AMÉLIORATIONS que nous avions fait dans cet » endroit, annoncent bien la supériorité de puissance des » hommes civilisés, sur les hommes barbares. En peu de » jours, dix Européens avoient éclairci & défriché les bois,

Ann. 1773. Avril.

» dans une eſpace de plus d'un acre ; cinquante Nouveaux-» Zélandois, avec leurs outils de pierre, n'auroient pas fait » le même travail en trois mois. Ce canton ou une quantité » innombrable de plantes entaſſées, ſans aucun ordre, » offroient l'image du cahos, étoit devenu, ſous nos mains, » un joli champ où cent vingt hommes exerçoient leur » induſtrie ſans relâche :

Qualis apes æſtate novâ per florea rura,
Exercet ſub ſole labor. Virg.

» Nous abattîmes de grands arbres, qu'on ſcia en planches, » ou qu'on fendit pour le feu. On plaça, au bord d'un » ruiſſeau à qui nous facilitâmes l'entrée dans la mer, une » longue file de futailles, qu'on rempliſſoit avec aiſance. » Plus loin, on tiroit des plantes indigènes, dont les Naturels » du pays ignoroient la propriété, une boiſſon agréable » & ſalutaire, qui rafraîchiſſoit les travailleurs. D'autres apprê-» toient ſoigneuſement un repas de poiſſons délicieux. Les cal-» fats & les agréeurs, placés ſur les côtés du vaiſſeau & ſur les » mâts, contribuoient à animer la ſcêne, & rempliſſoient » l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au-bas de la col-» line voiſine, reſonnoit ſous les coups du marteau : déjà les » arts commençoient à fleurir dans ce nouvel établiſſement ; » le crayon ou le pinceau d'un jeune artiſte, rendoient la » forme des animaux & des végétaux de ces bois déſerts ; » cette contrée pittoreſque & ſauvage, ſe retrouvoit ſur » une toile : la nature étonnée de ſe voir ſi fidèlement » copiée, y conſervoit ſes teintes & ſes couleurs les plus » brillantes. Les ſciences ne dédaignoient point ce lieu

ſolitaire :

» folitaire : un obfervatoire, garni des meilleurs inftrumens, Ann. 1773. Avril.
» occupoit le centre des ouvrages, & l'œil attentif d'un
» Aftronome y contemploit le mouvement des corps céleftes :
» des Philofophes obfervoient les plantes & les animaux
» des forêts & des mers : en un mot, on appercevoit, de
» tous côtés, la naiffance des Arts & des Sciences, au milieu
» d'un pays plongé jufques-là dans une longue nuit d'igno-
» rance & de barbarie ; mais ce charmant tableau ne devoit
» pas fubfifter long-tems ; il s'évanouit comme un météore.
» Nos outils & nos inftrumens furent reportés à bord : un
» refte de culture, attefta feul notre féjour. Les ronces
» étoufferont bientôt les plantes utiles, que foignoient nos
» mains ; bientôt on ne trouvera plus de trace de nos tra-
» vaux, & la côte rentrera dans fon premier cahos. »

A DEUX HEURES de l'après-midi, j'appareillai avec une brife légere du S. O. & je portai au haut de la baie fur le nouveau paffage ; après que je l'eus débouqué, entre l'extrémité Orientale de l'Ifle de l'Indien, & l'extrémité Oueft de l'Ifle-Longue, il y eut calme, ce qui m'obligea de mouiller par quarante-trois braffes, au-deffous du côté nord de la dernière Ifle.

LE MATIN du 30 j'appareillai de nouveau avec une brife légere de l'Oueft, qui, jointe à tous nos bateaux, qui nous remorquoient en avant, fuffifoit à peine pour refouler le courant : car ayant fait des efforts, jufqu'à fix heures du foir, fans avoir avancé à plus de cinq milles de notre dernier mouillage, je jettai encore l'ancre fous le côté feptentrional 30.

Ann. 1773. Avril. de l'Isle-Longue, à cent verges de la grêve où on plaça une hansiere.

1 Mai. Le lendemain, premier Mai, à la pointe du jour, je remis à la voile, & j'entrepris de serrer le vent, ayant une brise légere, qui descendoit la baie. D'abord je fis du chemin; mais ensuite la brise s'éteignit, & reculant plus que je n'avançois, je fus obligé d'arriver sur une anse, où je mouillai par dix-neuf brasses, fond de vase; ☞ « si près » de la côte, que notre pavillon se perdoit dans des branches » d'arbre; » nous y trouvâmes des huttes habitées depuis peu; &, aux environs, deux larges foyers ou fours, pareils à ceux des Isles-de-la-Société. Les calmes, accompagnés
4. de pluies continuelles, m'y retinrent, jusqu'au quatre après-midi, qu'à l'aide d'une petite brise du S. O., nous parvînmes enfin au haut du passage qui mene à la mer. La brise cessant, je mouillai au-dessous de la pointe orientale, par trente brasses d'eau, devant une grêve sablonneuse; mais ce mouillage ne mérite pas d'être recommandé, comme celui que nous venions de quitter, qui a tout en sa faveur.

☞ « Durant cette relâche, nous découvrîmes de » nouveaux oiseaux & de nouveaux poissons, & nous prîmes » des poissons connus en Europe, tels que le *scomber* » *Trachurus*, *squalus canis*, & *sq. mustelus.* Linn. M. Cook » fut attaqué d'une fièvre, & il eut à l'aîne une violente » douleur, qui se termina par une enflûre au pied droit, » resserré probablement, parce qu'il marchoit dans l'eau,

» & qu'il se tenoit ensuite trop long-temps dans la chaloupe, » sans changer de vêtement. »

ANN. 1773. Mai.

IL Y EUT la nuit des raffales très-violentes, accompagnées de pluie, de grêle, de neige & de quelques coups de tonnerre. A la pointe du jour, les collines & les montagnes s'offrirent à notre vue toutes couvertes de neige. A deux heures de l'après-midi, il s'éleva du S. S. O. une brise légere, qui, à l'aide de nos chaloupes, nous conduisit au bas du passage, au mouillage que je cherchois. A huit heures, j'y jettai l'ancre par seize brasses, & nous amarrâmes, avec un grelin, sur la côte, au-dessous de la première pointe, à stribord, quand on vient de la haute mer, pour entrer dans le passage. La pointe nous mettoit à couvert des lames.

☞ « LES CÔTES à droite & à gauche du passage, étoient » plus escarpées qu'auparavant, & formoient divers paysages, » embellis par un grand nombre de petites cascades, & de » dragons végétaux (*dracæna*). »

LE MATIN du 6 j'envoyai le Lieutenant Pickersgill, accompagné des deux MM. Forster, examiner le second bras qui tourne à l'Est : une maladie me retenoit à bord. Sur ces entrefaites, je fis vuider, nettoyer & aërer, avec du feu, les entreponts & les ponts; soins qu'il ne faut jamais négliger long-tems de prendre dans les tems humides ou pluvieux. Le ciel clair, qui avoit continué tout le jour, fut remplacé par une tempête du N. O., des grains pesans & de la pluie; ce qui m'obligea d'amener les vergues de 6.

Ann. 1773. Mai. perroquet & les basses vergues, & de porter un autre grelin sur la côte. Ce temps orageux dura tout le jour & la nuit suivante : nous eûmes ensuite calme & un bon tems.

8. A SEPT HEURES du matin du 8, M. Pickersgill revint avec ses camarades, très-fatigué.

☞ « EN REMONTANT le nouveau bras, nous apperçûmes » des deux côtés une foule de cascades, de poissons, & » beaucoup d'oiseaux. Les bois, composés principalement » d'arbrisseaux, sembloient très-nuds; la plupart des feuilles » étoient tombées, & un jaune pâle déparoit ce qui en restoit. » Ces annonces de l'hiver ne se montroient pas encore » dans les autres parties de la baie ; & il est probable que » les hautes montagnes des environs couvertes de neige, » contribuoient à cette décadence prématurée. A deux » heures, nous mangeâmes quelques poissons grillés, au » fond d'une petite anse, & le soir, nous nous établîmes » sur la grêve ; nous fîmes du feu, cependant nous dor- » mîmes très-peu, parce que la nuit fut très-froide. Le len- » demain au matin, nous nous remîmes en marche, pour » retourner au vaisseau; mais la tempête nous suscita toutes » sortes d'obstacles. Le vent étoit si fort, & les vagues si » élevées, qu'en quelques minutes nous fûmes jettés à plus » d'un demi-mille sous le vent, & nous courûmes de grands » risques de périr par un naufrage. Nous eûmes beaucoup » de peine à regagner le bras d'où nous venions de sortir; » &, vers les deux heures de l'après-midi, nous mouillâmes » à l'entrée septentrionale d'une petite anse resserrée. Notre » chaloupe amarrée le mieux qu'il nous fut possible, nous

Ann. 1773.
Mai.

» gravîmes ſur une colline, où nous fîmes du feu au milieu » d'un rocher étroit, & nous eſſayâmes de griller quelques » poiſſons; quoique nous fuſſions mouillés juſqu'aux os, » quoique le vent fût très-froid, nous ne pûmes pourtant » pas nous tenir près du feu; les flammes ſe précipitoient tout » autour en tourbillon, & nous étions obligés, à chaque » moment, de changer de place, pour ne pas être brûlés. » La tempête s'accrut tellement, qu'il étoit difficile de » nous tenir debout ſur ce terrain nud : nous réſolûmes donc, » pour la plus grande ſûreté de nous & de notre chaloupe, » de traverſer l'anſe, & de paſſer la nuit dans les bois, » immédiatement ſous le vent des hautes montagnes. Nous » ſaisîmes tous un tiſon ardent, & nous ſautâmes dans notre » bateau, comme ſi nous euſſions marché à une expédition » déſeſpérée. Nous fûmes encore plus mal au milieu des bois » que ſur le rocher, car ils étoient ſi humides, que le feu » vouloit à peine y brûler; rien ne nous mettoit à l'abri d'une » groſſe pluie : l'eau qui tomboit d'ailleurs des feuilles, nous » mouilloit encore davantage, & la fumée, que le vent ne » laiſſoit pas monter, nous étouffoit. Nous nous couchâmes » ſans ſouper, ſur un terrain humide, enveloppés dans » des manteaux entièrement mouillés, & accablés de douleurs » de rhumatiſme : comme nous étions épuiſés de fatigue, nous » dormîmes quelques momens. A deux heures, un effrayant » coup de tonnerre nous éveilla : la tempête, plus furieuſe, » étoit devenue un véritable ouragan. Le rugiſſement des » vagues, qu'on entendoit de loin, inſpiroit l'épouvante; » d'un autre côté, l'agitation des forêts, & la chûte bruyante » des gros arbres, qui ſe fracaſſoient en tombant, rendoient » la côte tumulteuſe. Au moment où j'allois jetter un coup-

ANN. 1773. Mai.

» d'œil sur notre chaloupe, un éclair terrible illumina tout » le bras de la mer; je vis les vagues fumantes se rouler en » montagnes les unes sur les autres; en un mot, tout sem- » bloit présager un bouleversement universel. L'éclair fut » accompagné de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais » entendu, & ce bruit, repercuté par les roches brisées qui » nous environnoient, prit une nouvelle force. Nous pas- » sâmes la nuit dans cette situation déplorable. »

M. Pickersgill, qui avoit reconnu le bras, jugea qu'il s'étend à l'Est, l'espace d'environ huit milles. Il y a un bon mouillage, du bois, de l'eau douce, des oiseaux de mer & du poisson. A neuf heures, je partis, afin d'examiner l'autre entrée, qui étoit la plus voisine de la mer; & j'or- donnai à M. Gilbert, & au Maître d'équipage, d'aller exami- ner le passage en mer, tandis que l'équipage à bord disposoit tout pour l'appareillage. Je remontai l'entrée jusqu'à cinq heures de l'après-midi, que le mauvais tems m'obligea de revenir, avant d'en avoir vu l'extrémité. Comme cette entrée est presque parallèle à la côte de la mer, je pensai qu'elle communiquoit peut-être avec le havre-douteux, ou quel- qu'autre passage au Nord. Les apparences cependant ne favorisoient point cette opinion: la pluie ne me permit pas de résoudre la question, quoiqu'il n'eût fallu pour cela que quelques heures. J'avois fait environ dix milles vers le haut de ce passage, & je crus en appercevoir la fin. Je découvris sur le côté septentrional trois anses, dans l'une desquelles, ainsi que sur le côté méridional, entre la grande terre & les Isles qui gissent à environ quatre milles, au haut de l'entrée, on trouve un bon mouillage, de l'eau, du bois, & tout ce

qu'on peut attendre d'ailleurs en poiſſons & oiſeaux de mer. Durant cette excurſion, nous tuâmes trente-ſix de ces oiſeaux. Après avoir travaillé contre le vent & la pluie, les rameurs me remirent à bord de la Réſolution à neuf heures du ſoir : nous étions tous mouillés juſqu'aux os.

Ann. 1773. Mai.

La pluie ceſſa & le tems s'éclaircit le lendemain 9. Mais, comme il n'y avoit point de vent pour nous porter en mer, les Officiers ſe diviſerent en deux partis de chaſſe. J'allai avec MM. Forſter, &c. revoir le bras dans lequel j'étois la veille, & les autres ſe rendirent dans les Anſes & ſur les Iſles que M. Gilbert avoit découvertes, & qui étoient remplies d'oiſeaux de mer. La journée fut agréable, & le ſoir nous ramena tous à bord : notre troupe avoit fait bonne chaſſe, & la ſeconde une aſſez mauvaiſe. 9.

Tout le matin du 10 nous eûmes des vents forts de l'Oueſt, accompagnés de groſſes pluies : les grains étoient ſi violens ſur la haute terre, qu'il auroit été dangereux de mettre à la voile. L'après-midi, ils furent plus maniables, & le tems devint bon : nous prîmes deux bateaux, M. Cooper & moi, & nous allâmes tuer des veaux marins, ſur les rochers qui ſont à cette entrée de la baie. Le ciel étoit un peu défavorable à cette chaſſe, & une mer très-haute rendoit le débarquement difficile : cependant nous en tuâmes dix, mais on ne put en ramener que cinq à bord.

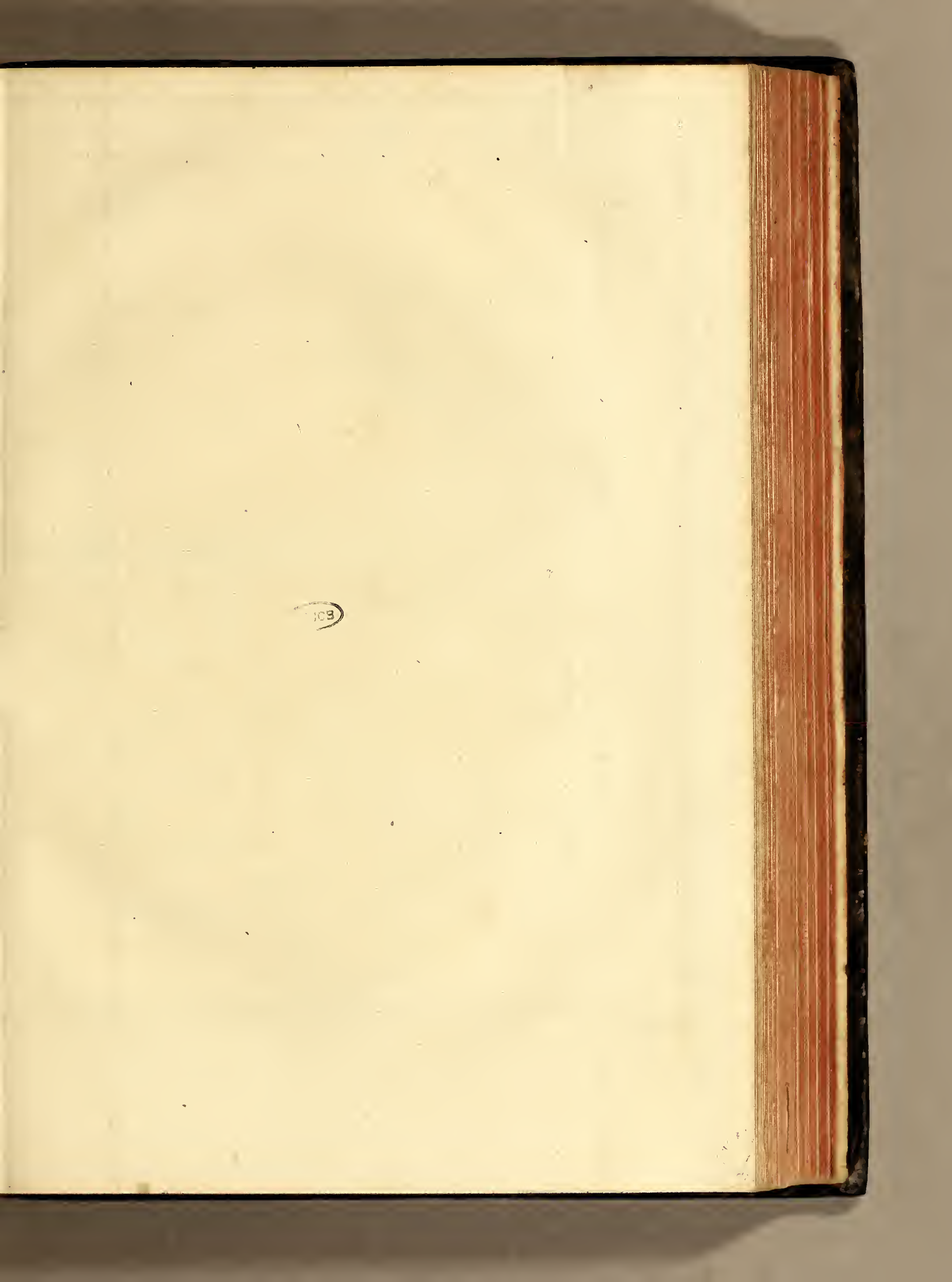
Tandis qu'on appareilloit, le matin du 11, j'envoyai une chaloupe pour chercher les cinq autres veaux marins. A neuf heures, on leva l'ancre avec une briſe légere du S. E. 11.

Ann. 1773. Mai.

Je portai en mer, & nous prîmes la chaloupe ſur notre route. Je ne ſortis du milieu des terres qu'à midi : notre latitude obſervée étoit alors de 45^{d} 34$'$ 30$''$ Sud ; l'entrée de la baie nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. & les Iſles *Briſe-mer* (les plus extérieures qui giſſent à la pointe ſud de l'entrée de la baie), au S. S. E. à la diſtance de trois milles : nous avions au Sud 42^{d} Oueſt, la pointe la plus méridionale, ou *celle des cinq doigts*, & au N. N. E. la terre la plus ſeptentrionale. Dans cette poſition, une houle prodigieuſement groſſe briſoit du S. O., avec beaucoup de violence, ſur toutes les côtes expoſées à ſon action.

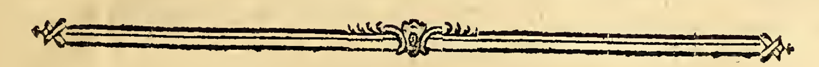


CHAPITRE V.





PLAN DE LA BAYE DUSKY (OBSCURE) À LA NOUVE. ZÉLANDE. 1773.
ISLE RESOLUTION
ISLE DE L'ANCRE
LONG ISLAND
BRAS WETJACKET
ISLES DES TONNELIERS
Pointe Sud
Havre de Pickersgil
Anse de la Cascade
Cascade
Echelle de Milles Anglois
1 2 3 4 5 6
HAVRE PICKERSGIL
Echelle de Brasses



CHAPITRE V.

Instructions pour entrer dans la Baie Dusky *(Sombre) & pour en sortir. Description du Pays voisin, de ses productions, & de ses Habitans: Observations Astronomiques & Nautiques.*

COMME je connois peu d'endroits à la Nouvelle-Zélande qui offrent les rafraîchissemens nécessaires aux Marins, en aussi grande abondance que la baie *Dusky*, la courte description que j'en vais faire, ainsi que du pays voisin, sera peut-être agréable aux Lecteurs curieux, &, dans la suite, de quelque utilité aux Navigateurs. Quoique cette contrée soit fort éloignée des bornes, où s'arrête le commerce actuel du monde, on ne peut pas dire quel usage les siècles futurs feront des découvertes des Modernes. ANN. 1773. Mai.

LE LECTEUR de ce Journal sait déja qu'il y a deux entrées dans cette baie. L'entrée méridionale est au côté nord du Cap Ouest, par 45^{d} 48′ de latitude Sud: elle est fermée au Sud par la terre du Cap, & au Septentrion par la pointe des cinq doigts. Plusieurs rochers pointus qui gissent en son travers, & qui paroissent avoir la forme des cinq doigts de la main, quand on les regarde d'une certaine position, rendent cette pointe remarquable : c'est delà qu'elle a pris son nom. La terre de cette pointe se reconnoît encore

Ann. 1773. Mai.

mieux par le peu de reſſemblance qu'elle a avec les terres voiſines : c'eſt une péninſule étroite, qui court Nord & Sud; elle eſt d'une hauteur médiocre, & par-tout égale, & par-tout couverte de bois.

Il n'est pas difficile d'entrer dans la baie de ce côté, parce qu'on apperçoit tous les dangers : cependant l'eau eſt trop profonde, pour qu'on puiſſe y mouiller, excepté dans les anſes & les havres, & très-près des côtes, qui même en beaucoup d'endroits, ne permettent pas de jetter l'ancre : mais les mouillages qu'on trouve, ſont également ſûrs & commodes. Je ne connois point de havre pour deux ou trois vaiſſeaux, meilleur que celui de Pickerſgill: il gît ſur la côte Sud, en travers de l'extrémité occidentale de l'Iſle des Indiens, qu'on diſtingue aiſément des autres par ſa plus grande proximité de cette côte. Il y a un paſſage qui mene des deux côtés de l'Iſle au havre, devant lequel elle eſt ſituée. Le paſſage eſt plus grand du côté oriental, mais il faut prendre garde à un rocher ſubmergé qui eſt proche la grande terre, & vis-à-vis cette extrémité de l'Iſle. En ſerrant l'Iſle de près, on évite le rocher, & on ſe tient ſur un lieu propre au mouillage. *L'anſe de la caſcade* eſt le mouillage qui ſuit de ce côté; il y a place pour une flotte entiere, & un paſſage y mene de l'un ou de l'autre côté de l'Iſle qui gît à l'entrée : on doit avoir ſoin d'éviter un rocher couvert, qui eſt près de la côte S. E. un peu au-deſſus de l'Iſle. Ce rocher, ainſi que celui du havre de Pickerſgill, découvre au milieu du Juſſant.

Il est inutile de compter tous les mouillages de cette

vaſte baie : il ſuffit de parler d'un ou deux de chaque côté. Ceux qui voudront en connoître davantage, conſulteront la Carte ci-jointe, qui, ſûrement, ne renferme aucune erreur eſſentielle. Je recommanderois le havre *facile* à ceux qui relâchent dans cette baie, avec le projet de naviguer enſuite au Sud. Pour aborder à ce havre, ſerrez l'intérieur de la terre de la pointe des cinq doigts, juſqu'à ce que vous ſoyez à la hauteur des Iſles qui giſſent en travers du milieu de cette côte. Tournez enſuite de près la pointe ſeptentrionale de ces Iſles, & vous aurez le havre devant vous à l'Eſt. La Carte eſt un guide ſuffiſant, non-ſeulement pour arriver à ce mouillage, mais à tous les autres, ainſi que pour traverſer de l'entrée du Sud à celle du Nord : voici pourtant quelques avis ſur cette navigation. Parvenus à l'entrée méridionale, tenez-vous près de la côte Sud, juſqu'à ce que vous approchiez de l'extrémité Oueſt de l'Iſle *des Indiens*, que vous reconnoîtrez par ſa proximité non-ſeulement apparente, mais réelle de la côte : de cette poſition, elle reſſemble à une pointe qui ſépare la baie en deux bras. Laiſſez cette iſle à ſtribord, & continuez votre route vers le haut de la baie E $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ N. ſans tourner ni à droite ni à gauche. Quand vous ſerez en travers ou au-deſſus de l'extrémité Eſt de cette Iſle, vous trouverez que la baie eſt d'une largeur conſidérable, & plus haut qu'elle eſt reſſerrée par deux pointes qui s'avancent. Trois milles au-deſſus d'une de ces pointes, ſur le côté Nord, & en travers de deux petites Iſles, on rencontre le paſſage en mer, ou à l'entrée ſeptentrionale : il court à-peu-près dans la direction du N. $\frac{1}{4}$ N. O. & S. $\frac{1}{4}$ S. E.

ANN. 1773. Mai.

ANN. 1773. Mai.

L'ENTRÉE ſeptentrionale gît par 45^{d} 38′ de latitude S., à cinq lieues au Nord de la pointe *des cinq doigts*. Pour bien appercevoir cette entrée, il eſt néceſſaire de s'approcher à peu de milles de la côte, parce que toute la terre, en dedans & de chaque côté, eſt d'une grande hauteur. On peut cependant reconnoître ſa poſition de beaucoup plus loin, car elle gît au-deſſous des premieres montagnes eſcarpées, qui s'élevent au Nord de la terre de la pointe des cinq doigts. La plus méridionale de ces montagnes, eſt remarquable par deux petits tertres, qui ſont à ſon ſommet. Quand cette montagne reſte au S. S. E., vous êtes devant l'entrée, ſur la côte Sud de laquelle il y a pluſieurs Iſles. L'Iſle la plus occidentale & la plus extérieure, eſt la plus conſidérable par ſa hauteur, & par ſa circonférence. Je l'ai appellée *Break ſea* (*Briſe-mer*,) parce qu'elle met réellement cette entrée à l'abri de la violence de la houle S. O., à laquelle la ſeconde entrée eſt ſi expoſée. En traverſant le paſſage, vous laiſſez cette Iſle, ainſi que toutes les autres, au Sud. Le meilleur mouillage eſt dans le premier bras, ou le bras du Nord qui eſt à bas-bord en entrant, ou dans l'une des Anſes, ou derriere les Iſles ſituées au-deſſous de la côte S. E.

LE PAYS eſt extrêmement montueux, non-ſeulement aux environs de la baie *Dusky*, mais dans toute la partie Sud de cette côte occidentale de *Tavai poenammoo*. On ne trouve nulle part des ſites plus ſauvages & plus eſcarpés : on ne voit dans l'intérieur que des ſommets de montagnes, d'une hauteur étonnante, & des roches ſtériles abſolument pelés, excepté où elles ſont couvertes de neige; mais

la terre qui touche la côte de la mer, & toutes les Isles sont revêtues d'un bois épais, presque jusqu'au bord de l'eau. ☞ « On n'apperçoit aucune prairie, & il n'y a de terrain plat » qu'au fond des Anses profondes, où un ruisseau tombe » dans la mer : ce ruisseau a probablement formé le canton » bas en amenant de la terre & des pierres du haut des col- » lines. Tout est couvert de forêts ou de ronces : on ne » trouve pas un seul endroit de pâturage. » Il y a, comme dans le reste de la Nouvelle-Zélande, des arbres de différentes espèces, propres à l'architecture navale, à la bâtisse des maisons, à l'ébenisterie, & à plusieurs autres usages. Je n'ai pas remarqué de plus beaux bois dans toute la contrée, si ce n'est sur la riviere de la Tamise; l'arbre le plus gros sur cette riviere, & aux environs *Dusky*, c'est le *sapinette* comme nous l'appellons, parce que son feuillage ressemble à celui du *sapinette* d'Amérique, quoique le bois en soit plus pesant, & qu'il approche davantage du pin. La plupart de ces arbres ont de 6 à 8 & 10 pieds de tour, & de 60 à 80 ou 100 pieds de hauteur, & ils sont assez gros pour en faire un grand mât d'un vaisseau de 50 canons.

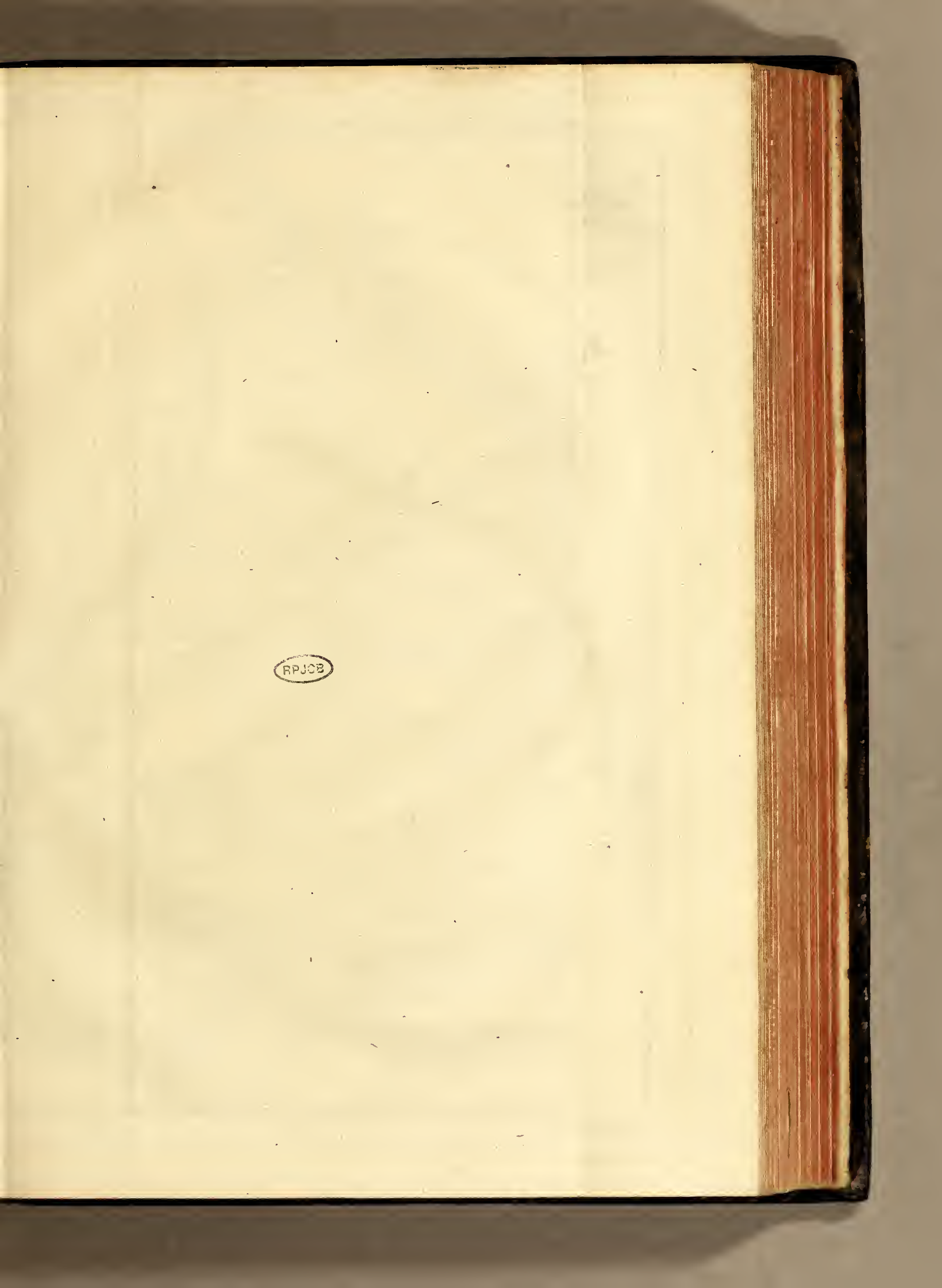
CETTE PARTIE de la Nouvelle-Zélande, ainsi que toutes les autres, est remplie d'un grand nombre d'arbres & de buissons aromatiques, la plupart de l'espèce des myrtes; mais, au milieu de tant de variétés, je n'en ai pas rencontré un seul qui donne du fruit bon à manger.

LES BOIS, dans la plupart des endroits, sont si remplis de lianes, qu'il est à peine possible à un homme de s'y

Ann. 1773.
Mai.

frayer un paſſage: j'en ai rencontré pluſieurs de 50 ou 60 braſſes de long.

☞ « Les lianes, les ronces & les buiſſons, qui rendent preſqu'impénétrable l'intérieur du pays, font croire » que, dans les parties méridionales de la Nouvelle-Zélande, l'induſtrie des hommes n'a jamais mutilé les forêts, » & qu'elles y conſervent leur véritable état de nature. Nos » différentes excurſions appuyerent cette opinion : non-» ſeulement des plantes & des buiſſons obſtruoient notre » paſſage, mais nous trouvions encore ſur notre chemin, » un grand nombre d'arbres pourris, que les vents & la » vieilleſſe avoient abattus. De jeunes arbres, des plantes » paraſites, de la fougere & de la mouſſe, pouſſoient de » toutes parts, au milieu du fertile terreau, qui entouroit » le vieil bois : une écorce trompeuſe couvroit quelquefois » une ſubſtance intérieurement pourrie, & en voulant mar-» cher deſſus, nous enfoncions juſqu'à la ceinture. Les ani-» maux offrent une autre preuve que les hommes n'y » ont point encore changé la Nature, & nous crûmes d'a-» bord que la baie Dusky étoit entièrement inhabitée. Les » petits oiſeaux qui rempliſſent les bois, connoiſſent ſi peu » les hommes, qu'ils ſe juchoient tranquillement ſur les » branches d'arbres les plus voiſines de nous, même à » l'extrémité de nos fuſils, & peut-etre que nous étions » pour eux des objets nouveaux, qu'ils regardoient avec » une curioſité égale à la nôtre. Leur audace les ſauva d'a-» bord du danger, puiſqu'il étoit impoſſible de les tirer ſi » près; mais bientôt ils eurent lieu de s'en repentir, car un


RPJCB



» chat que nous avions à bord ne les eut pas plutôt apperçu, » qu'il alla régulièrement tous les matins se promener dans » les bois, & il fit un grand massacre de ces pauvres oiseaux, » qui n'étoient point en garde contre un ennemi si per» fide. »

Ann. 1773. Mai.

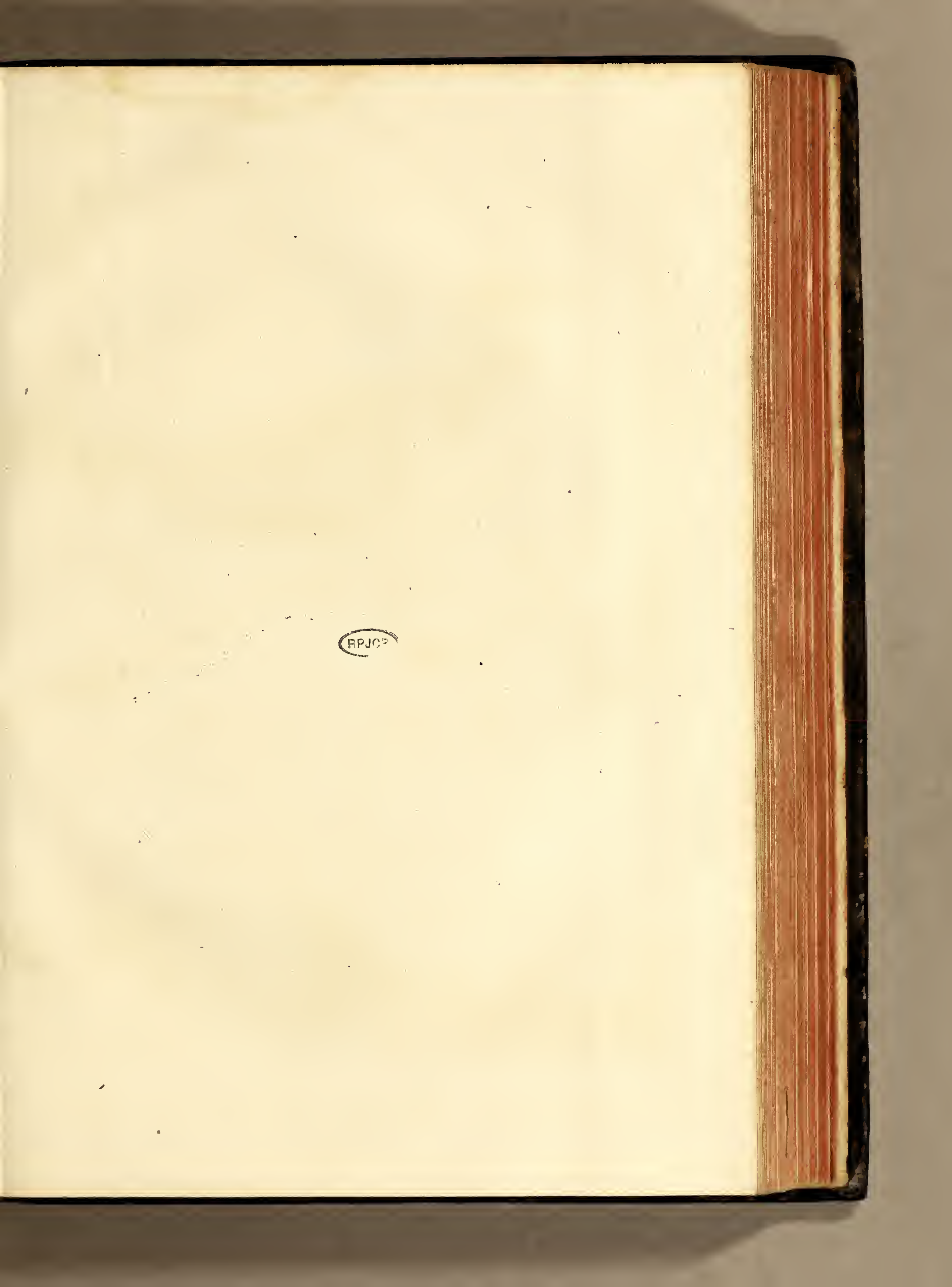
Le sol est un terreau très-noir, formé évidemment de végétaux pourris, & si peu compact, qu'il enfonce sous vous à chaque pas : voilà peut-être pourquoi j'ai vu de si grands arbres abattus par le vent, même dans la partie la plus épaisse des bois. L'espace entre les arbres est tout couvert de mousse & de fougere de différentes espèces ; mais excepté le lin & le chanvre, & un petit nombre d'autres plantes, il y a peu d'herbages, & nous n'en avons point trouvé de comestibles, si ce n'est une poignée de cresson d'eau, & une quantité égale de céleri. Le poisson est ce qu'il y a de plus abondant dans la baie *Dusky* : un bateau monté par six ou huit hommes, avec des hameçons & des lignes, en prenoit chaque jour assez pour en servir à tout l'équipage. Les poissons sont aussi variés qu'ils sont abondans : plusieurs sont inconnus en Europe ; on y trouve les espèces communes sur la côte la plus septentrionale, & même quelques-unes de supérieures, tels que le *poisson-chou*, comme nous l'avons appellé, qui est très-gros, d'une excellente saveur, & de l'avis de la plupart des gens de l'équipage, le mets le plus délicat que nous ait fourni cette mer. Les poissons à coquilles, consistent en moules, petoncles, écrevisses, & plusieurs autres, &c. qui se trouvent sur les diverses parties de la côte. Les veaux marins sont les seuls animaux amphibies ; ils rodent en grand nombre, autour de cette

ANN. 1773. Mai.

baie, sur les petits rochers, & sur les Isles près de la côte de la mer.

NOUS Y AVONS COMPTÉ cinq différentes espèces de canards, & quelques-uns que je ne me souviens point d'avoir vu nulle part ailleurs : le plus gros est de la taille du canard musqué ; il a un beau plumage de couleurs agréablement variées, & c'est pour cela que nous lui donnâmes le nom de *Canard peint.* Le mâle & la femelle portent une grande tache blanche sur chaque aîle : la femelle est blanche à la tête & au col ; mais toutes les autres plumes, ainsi que celles de la tête & du col du mâle, sont brunes & variées. La seconde espèce a le plumage brun, les aîles d'un vert brillant, & elle est à-peu-près de la grosseur d'un canard domestique anglois. La troisieme est le canard gris-bleu, dont on a déja parlé, ou le *Canard sifflant*, comme quelques-uns l'appellent, à cause du sifflement qu'il produit. Ce qu'il y a de plus remarquable, le bec des canards de cette troisieme espece est mol, & d'une substance cartilagineuse ; ☞ « peut-être parce qu'il suce les vers que » laisse le flot sur la grêve. » La quatrieme est un peu plus grosse que la sarcelle, & d'un gris noir extrêmement luisant au-dessus du dos, & d'une couleur de suie grisâtre, foncée au-dessous du ventre : le mâle a quelques plumes blanches à la queue. ☞ « Elle a une crête rouge sur la tête ; le bec » & les pieds couleur de plomb ; l'œil doré, & quelques » rayures blanches dans les plus petites plumes. » Il y a peu de canards de cette sorte, & nous n'en avons vu que sur la riviere au fond de la baie. Enfin la derniere espèce ressemble beaucoup à la sarcelle, & on m'a dit qu'elle est

très-commune





LE POË DE LA NOUVELLE ZÉLANDE

très-commune en Angleterre. Les autres oiſeaux de mer ou de terre, ſe trouvent dans les diverſes parties de la Nouvelle-Zélande, excepté le peterel bleu, dont j'ai parlé auparavant, & les poules d'eau ou de bois. Quoique ces poules ſoient aſſez nombreuſes là, je n'en ai jamais vu ailleurs qu'une : c'eſt peut-être parce que, ne pouvant voler, elles habitent les bords des bois, & ſe nourriſſent de ce que la mer répand ſur la grêve. Elles ſont de l'eſpèce du râle, & ſi douces & ſi peu ſauvages, qu'elles reſtoient devant nous, & nous regardoient, juſqu'à ce qu'on les tuât à coups de bâton. Les Naturels en ont peut-être détruit la plus grande partie. Elles reſſemblent beaucoup aux poules ordinaires de nos baſſes-cours, dont elles ont la groſſeur. La plupart ſont de couleur noire ſale, & d'un brun-foncé, & très-bonnes en pâté & en fricaſſée. Parmi les petits oiſeaux, je ne dois pas omettre *le Wattle-Bird*, (l'oiſeau à cordon), le poy & la queue d'évantail, à cauſe de leur ſingularité, d'autant plus qu'on n'en fait pas mention dans mon premier Voyage.

Ann. 1773. Mai.

L'OISEAU à cordon, ainſi appellé parce qu'il a deux petits appendices au-deſſous de ſon bec, auſſi larges que ceux d'un petit coq de baſſe-cour : il eſt plus long qu'un oiſeau noir anglois. Son bèc eſt court & épais, & il a les plumes couleur de plomb foncé ; ſes appendices ſont d'un jaune lourd, preſque couleur d'orange.

LE POY eſt plus petit que l'oiſeau à cordon. Il a les plumes d'un beau bleu mazarin, excepté celles du col, qui ſont d'un très-joli gris d'argent, & deux ou trois autres

Ann. 1773. Mai.

courtes & blanches, qu'il porte à la racine de l'aîle. Deux petites touffes de plumes bouclées, & blanches comme la neige, lui pendent en dessous du col : on les appelle ses *poies ;* & comme ce mot signifie à O-taïti des pendans d'oreille, nous l'avons donné à l'oiseau. Il n'est pas moins remarquable par le charme de sa voix, que par la beauté de son plumage : sa chair est délicieuse, & les bois ne nous fournissoient pas des mets aussi friands. Il y a différentes espèces de *queue d'évantail :* le corps de la plus remarquable, n'est guère plus gros qu'une bonne aveline ; cependant elle étend une queue d'un joli plumage, & qui forme les trois quarts d'un demi-cercle, d'au moins quatre ou cinq pouces de rayon. ☞ « En général, aucune partie de la Nouvelle-» Zélande ne contient autant d'oiseaux que la baie *Dusky*. » Outre ceux dont on vient de parler, nous y avons trouvé » des cormorans, des pies de mer, des albatrosses, des » mouettes, des penguins, des faucons, des pigeons & des » parrots de deux espèces : l'une est petite & grise, & » l'autre, grosse de couleur gris-vert, avec une poitrine » rougeâtre : comme ces oiseaux ne se tiennent ordinaire-» ment que dans les climats chauds, nous fûmes fort sur-» pris de les trouver à 46[d] de latitude, exposés à un tems » froid & pluvieux. »

Quelques jours après notre arrivée dans le Havre de Pickersgill, trois ou quatre de nos gens, qui abattoient des bois pour l'emplacement de nos tentes, virent un quadrupède ; mais, comme ils n'en donnerent pas la même description, je ne puis dire de quelle espèce : ils convinrent cependant tous qu'il étoit à-peu-près de la grosseur d'un

chat, d'une couleur de ſouris, & qu'il avoit les jambes courtes. Celui des Matelots qui le regarda le mieux, m'aſſura qu'il avoit une queue touffue, & que de tous les animaux qu'il connoiſſoit, il reſſembloit le plus au chakal. S'ils ont vu véritablement cet animal, il eſt probable qu'il étoit d'une nouvelle eſpèce : ☞ « Peut-être que réellement ils prirent pour un quadrupède nouveau une des poules de bois, qui ſont brunes, & qui ſe gliſſent ſouvent à travers les buiſſons; ou un de nos chats, qui guettoit de petits oiſeaux. » Mais, quoi qu'il en ſoit, on ne ſait pas encore ſi la Nouvelle-Zélande eſt auſſi deſtituée de quadrupèdes, que nous l'avions imaginé dans notre premier Voyage.

Ann. 1773. Mai.

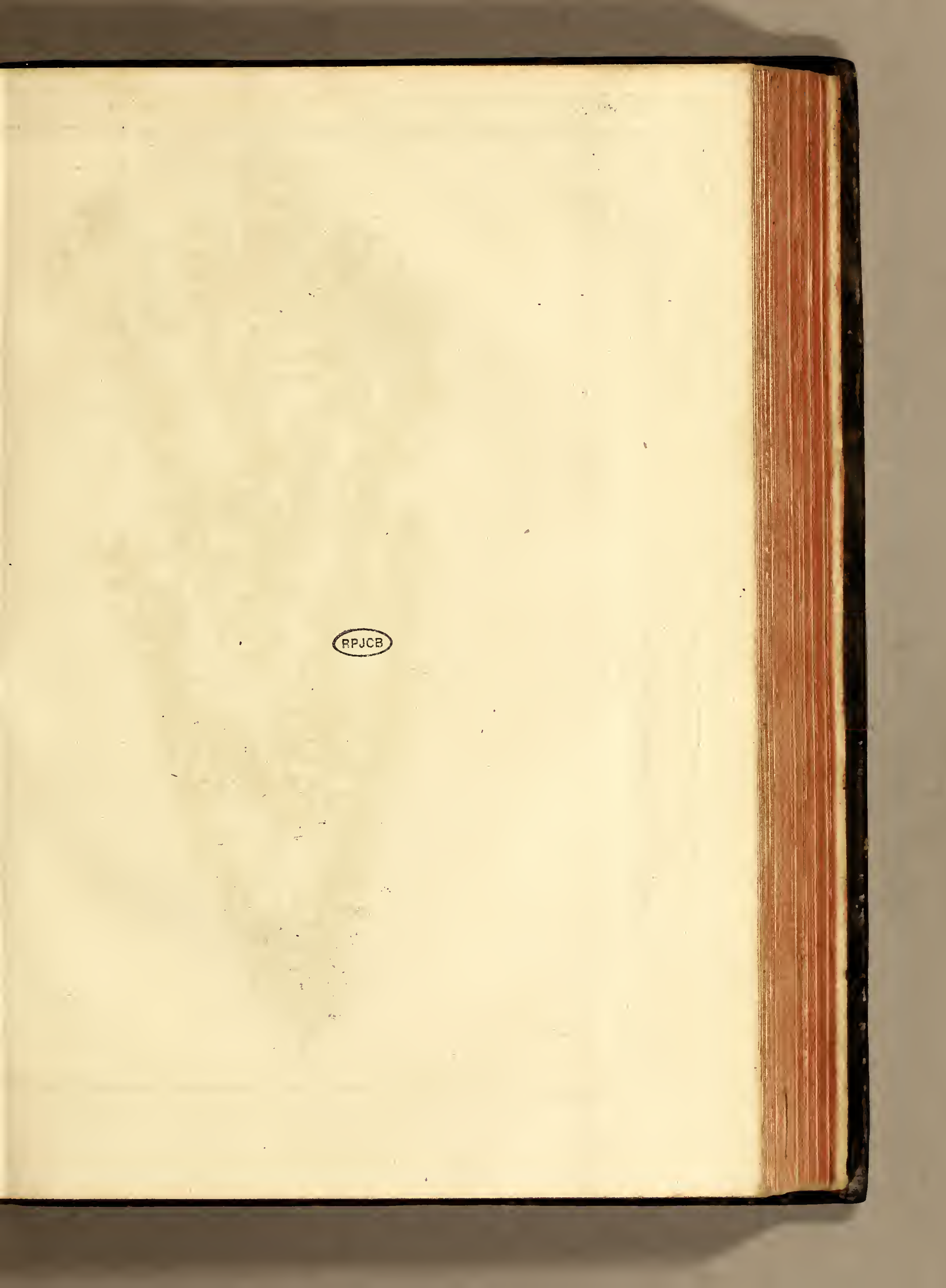
LES PLUS MALFAISANS de tous ces animaux, ſont les petites mouches de ſable noires, (*Tipula alis incumbentibus*) qui ſont très-nombreuſes & plus incommodes que les guêpes les plus acharnées. Par-tout où elles mordent, elles font enfler la peau : elles cauſent une démangeaiſon inſupportable; &, comme on ne peut s'empêcher de ſe gratter, on a bientôt des ulceres ſemblables à ceux de la petite vérole. ☞ « Les différens remèdes qu'on eſſaya furent la plupart inutiles : nous étions contraints de nous frotter d'une pommade molle, & d'avoir toujours des gands. Mon pere ne pouvoit pas même tenir une plume pour écrire ſon Journal. »

LES PLUIES preſque continuelles, doivent être comptées parmi les autres inconvéniens de cette baie : peut-être cependant qu'elles n'arrivent qu'à la ſaiſon de l'année où nous

An. 1773. Mai.

y étions. Mais la ſituation du pays, l'élévation conſidérable, & la proximité des montagnes, feroient croire qu'il y pleut beaucoup dans tous les tems. L'équipage, expoſé chaque jour à la pluie, n'en fut point incommodé; au contraire, ceux qui étoient malades ou indiſpoſés, lors du débarquement, recouvrerent peu-à-peu la ſanté, & tout le monde eut de la force & de la vigueur : on doit attribuer cet effet à la ſalubrité de la place, & aux proviſions fraîches que j'y trouvai : la bière d'ailleurs n'y contribua pas peu. J'ai déja remarqué que nous en fîmes d'abord avec une décoction de feuilles de ſapinette; mais elle étoit trop aſtringente, & nous y mêlâmes enſuite une quantité égale de *plante de thé*, (nom qu'on imagina dans mon premier Voyage, parce que nous nous en ſervions en place de thé), qui détruiſit en partie la qualité aſtringente de l'autre, & fit une bière extrêmement bonne. Nous la fabriquâmes de la même maniere que la bière de ſapinette, & voici le procédé qu'on ſuit.

Tirez d'abord une forte décoction de petites branches de ſapinette & de plantes de thé, en les faiſant bouillir trois ou quatre heures, ou juſqu'à ce que l'écorce ſe leve aiſément de deſſus les branches : jettez-la dans une meſure convenable de melaſſes, (dix galons, ſuffiſant pour un tonneau de deux cens-quarante galons de bière) Après que ce mélange aura bouilli, mettez-le en futailles, & ajoutez-y une quantité égale d'eau froide, plus ou moins, ſuivant la force de la décoction, ou ſuivant votre goût. Quand le tout aura la chaleur du lait, jettez-y quelques reſtes de bière, ou de la levure, ſi vous en avez, ou toute


RPJCB



Plante à Thé de la Nouvelle Zélande.

autre chose qui produise de la fermentation, &, dans peu de jours, la bière sera potable. Lorsqu'on s'est servi deux ou trois fois des mêmes futailles, la bière fermente communément d'elle-même, sur-tout si le tems est chaud. Comme j'avois à bord du jus épaissi de moût de bière, & que je ne pouvois pas mieux l'employer, je le mêlai avec la mélasse & le sucre, afin que ces deux derniers articles durassent plus long-tems : car je n'avois qu'un tonneau de melasse, & je destinois à d'autres usages le peu de sucre qui me restoit. J'en aurois fait de plus grandes provisions en Angleterre, si j'avois connu la bonne qualité de cette bière, & l'heureux effet qu'elle produisit sur l'équipage. Il faut dire que je fus découragé dans mon premier Voyage, par une expérience qui ne réussit pas; je crois maintenant que ce fut parce qu'on s'y prit mal.

QUICONQUE connoît un peu les pins, reconnoîtra l'arbre que j'ai distingué par le nom de *sapinette*. Il y en a de trois espèces : nous avons fait de la bière avec celle qui a les plus petites feuilles, & la couleur la plus foncée ; mais, sans doute, on pourroit les employer toutes également. La plante à thé est un petit arbre, ou arbrisseau à cinq petales blanches, ou feuilles de fleur, de la forme de celles d'une rose, & quelquefois plus de vingt filamens. ☞ « Dans un » bon sol, & au milieu des forêts épaisses, il a trente ou » quarante pieds d'élévation, & plus d'un pied de diamètre. » Sur les collines, & dans une exposition aride, c'est un » petit buisson de six pouces de haut : sa grosseur ordinaire » est d'environ huit ou dix pieds, & de trois pouces de » diamètre. » Il est communément stérile à la partie

Ann. 1773. Mai.

inférieure, & il a vers le sommet un nombre de branches, qui croissent très-serrées les unes contre les autres. Les feuilles sont petites & pointues comme celles du myrthe, & des fleurs blanches ornent la plante : il porte une capsule de semence ronde & séche, & il croit en général dans les lieux secs près des côtes. Les feuilles nous servoient, ainsi que je l'ai déja dit, de thé : elles sont savoureuses, & d'un aigrelet agréable, quand elles sont fraîches ; mais séches, elles perdent quelque chose. Lorsque l'infusion étoit trop forte, elle produisoit, comme le thé vert, l'effet d'un émétique sur plusieurs estomacs.

Les Habitans de cette baie sont de la même race que ceux des autres parties de la Nouvelle-Zélande; ils parlent la même langue, & ils observent à-peu-près les mêmes coutumes. Avant de recevoir des présens, ils sont dans l'usage d'en faire eux-mêmes, & sur cela ils ressemblent plus aux Taïtiens, que le reste de leurs compatriotes. Il n'est pas aisé de déviner ce qui a pu engager trois ou quatre familles (car je crois qu'il n'y en a pas davantage) à s'éloigner ainsi de la société des autres humains. Puisque nous avons rencontré quelques individus vis-à-vis de nos mouillages, il est probable que toute cette Isle méridionale est un peu habitée; mais en comparant le nombre de ceux que nous vîmes, avec tous les vestiges d'hommes qui frapperent nos regards en différentes parties de cette baie, on reconnoît qu'ils menent une vie errante; &, si l'on peut juger par l'apparence, il ne regne pas une amitié parfaite entre ces familles : car s'il y a de l'intelligence, pourquoi ne se réunissent-elles pas en société ? puisque cette réunion est naturelle à

Plante

l'homme & aux animaux. « En quittant un de ces Zélan- » dois, il fit ſigne qu'il alloit tuer des hommes : leur intré- » pidité naturelle les excite ſouvent au carnage. »

ANN. 1773. Mai.

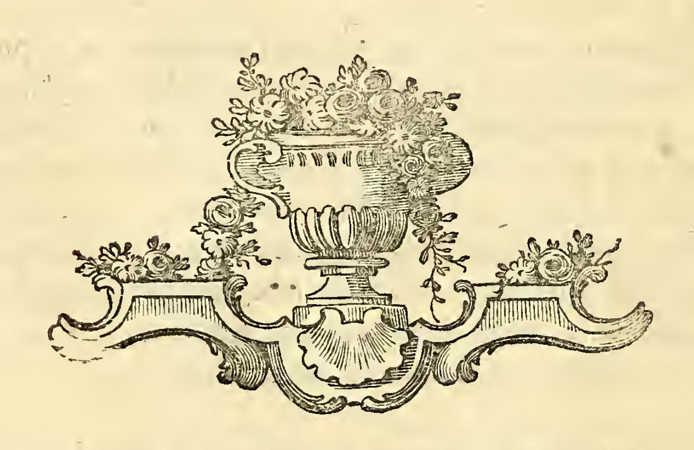
JE TERMINERAI cette deſcription de la baie *Dusky* par les obſervations qu'a faites M. Wales, & qu'il m'a communiqué. Il a trouvé, d'après un grand nombre de réſultats différens, que la latitude de ſon obſervatoire au Havre de Pickerſgill étoit de $45^d\ 47'\ 26''\frac{1}{2}$ Sud, &, ſuivant un terme moyen de pluſieurs diſtances de la lune au ſoleil, ſa longitude de $166^d\ 18'$ Eſt, c'eſt-à-dire, environ un demi-degré moins que ne l'indique la Carte de mon premier voyage. La déclinaiſon de l'aimant, par un milieu de trois Aiguilles différentes, fut de $13^d\ 49'$ Eſt, & l'inclinaiſon de la pointe méridionale de $70^d\ 5'\frac{3}{4}$: la marée haute dans les pleines & les nouvelles lunes, eſt à $10^h\ 57'$: la marée des pleines lunes monte & retombe de 8 pieds, & celle des nouvelles de 5 pieds 8 pouces. Cette différence d'élévation des marées, à la nouvelle & à la pleine lune, eſt un peu extraordinaire, & elle fut probablement occaſionnée alors par quelque cauſe accidentelle, telles que des vents, &c. Quoi qu'il en ſoit, les obſervations ont ſûrement été exactes.

EN SUPPOSANT, comme ci-deſſus, la longitude de l'obſervatoire, l'erreur en longitude de la montre de M. Kendall, étoit d'$1^d\ 48'$ en moins, & celle de M. Arnold de $39'\ 25''$: on reconnut que la premiere gagnoit $6''\ 461$ par jour ſur le tems moyen, & que la derniere perdoit $99''\ 361$. C'eſt d'après cette marche que nous déterminâmes la lon-

Ann. 1773. Mai.

gitude, jusqu'à ce qu'on eut trouvé une occasion de les essayer de nouveau.

Je dois remarquer qu'en prenant la longitude avec la montre de M. Kendall, nous supposâmes qu'elle avoit suivi le tems moyen depuis le Cap de Bonne-Espérance. L'erreur n'auroit pas été si grande, si on avoit fait une compensation convenable.



CHAPITRE VI.



CHAPITRE VI.

Traverſée de la Baie Dusky *au Canal de la Reine Charlotte. Deſcription de quelques Trombes. Réunion de l'*Aventure *& de la* Réſolution.

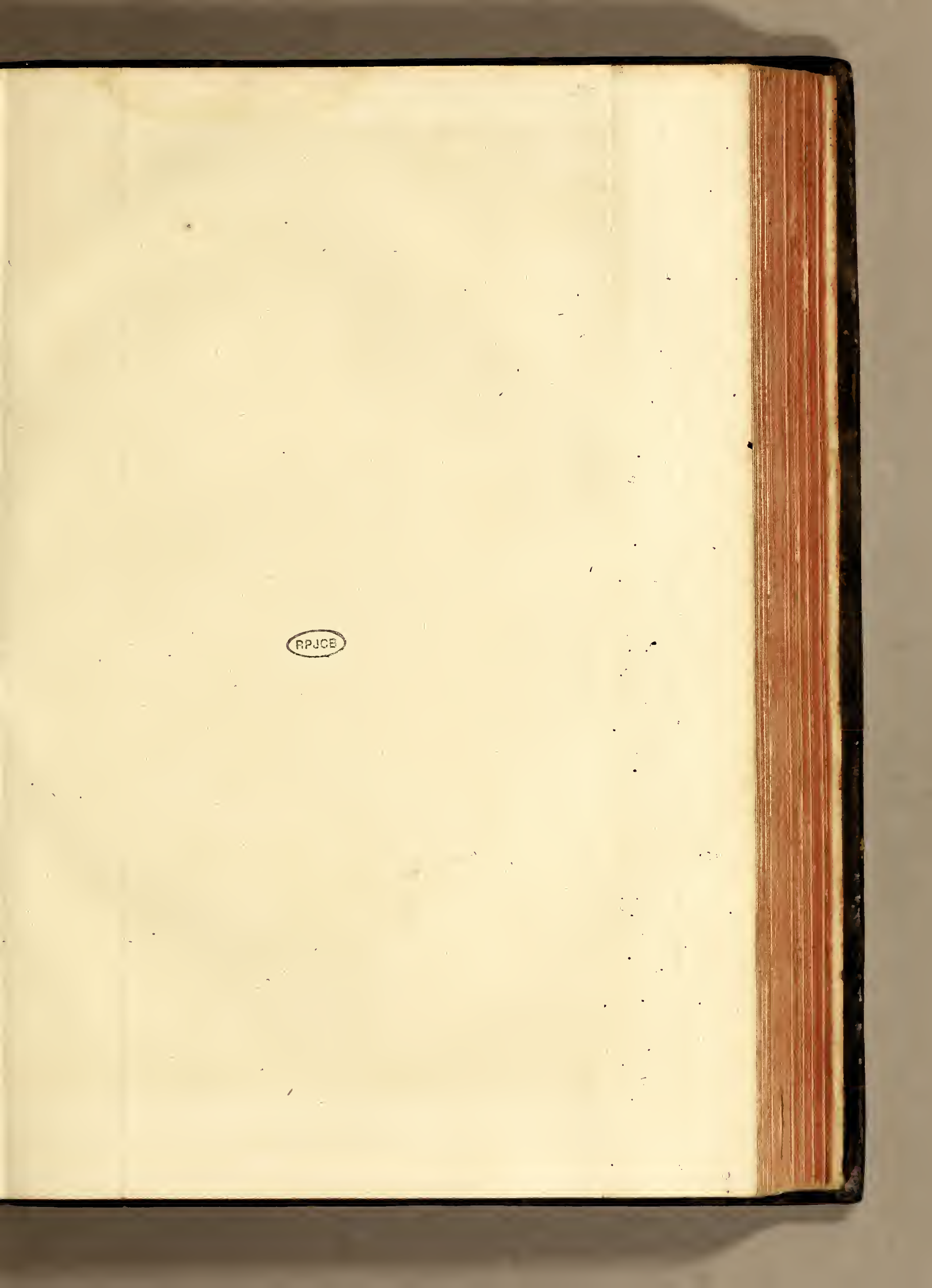
EN QUITTANT la baie *Dusky*, je fis route le long de la côte, ſur le *canal de la Reine Charlotte*, où je m'attendois à trouver l'Aventure. ☞ « A meſure que nous avançions, la » hauteur des montagnes ſembloit diminuer, & en vingt- » quatre heures le thermomètre monta de $7^d \frac{1}{2}$: il étoit à » 46^d le lendemain de notre départ, & le jour ſuivant à » huit heures, il fut à $53^d \frac{1}{2}$. Le 14, en travers du Cap » *Foulwind*, notre bon vent nous quitta, comme pour » montrer que ce Cap eſt appellé avec raiſon *Foulwind*. » Le 17, à quatre heures après-midi, étant alors à environ trois lieues à l'Oueſt du Cap *Stephens*, avec un bon vent de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. & un tems clair, le vent s'éteignit tout-à-coup, nous eûmes calme; des nuages très-épais obſcurcirent ſubitement le ciel, & ſembloient annoncer une tempête. Nous carguâmes toutes les voiles. ☞ « La terre paroiſſoit » baſſe & ſablonneuſe près de la côte de la mer, mais elle » ſe relevoit dans l'intérieur en hautes montagnes couvertes » de neiges : nous vîmes de grandes troupes de petits peterels » plongeurs, (*procellaria tridactila*) voltiger ou s'aſſeoir ſur » la ſurface de la mer, ou nager ſous l'eau, à une diſtance

Ann. 1773. Mai.

17.

Ann. 1773. Mai.

» considérable, avec une agilité étonnante. Ils paroissoient » exactement les mêmes que ceux que nous avions vus le » 29 Janvier & le 8 Février, cherchant la terre de M. de » Kerguelen, par 48^d de latitude Sud. » Bientôt après, nous apperçûmes six trombes : quatre s'éleverent & jaillirent entre nous & la terre, c'est-à-dire, au S. O. de nous; la cinquieme étoit à notre gauche : la sixieme parut d'abord dans le S. O. au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut N. E. non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, & elle passa à cinquante vergues de notre arriere, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de la base de cette trombe d'environ cinquante ou soixante pieds; c'est-à-dire, que la mer, dans cet espace, étoit fort agitée, & jettoit de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base, il se formoit un tube ou colonne ronde, par où l'eau ou l'air, ou tous les deux ensemble, étoient portés en jet spiral au haut des nuages. « ☞ Elle » étoit brillante & jaunâtre quand le soleil l'éclairoit, & sa » largeur s'accroissoit un peu vers l'extrémité supérieure. » Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous, & qui, en montant, étoit entraîné de force, & tournoit comme le balancier d'un tournebroche. Pendant la durée de ces trombes, nous avions de tems à autre de petites bouffées de vent, de tous les points du compas, & quelques légeres ondées d'une pluie qui tomboit ordinairement en larges gouttes. ☞ « A mesure que les » nuages s'approchoient de nous, la mer étoit plus couverte » de petites vagues brisées, accompagnées quelquefois de la » grêle, & les brouillards étoient extrêmement noirs. » Le tems continua à être ainsi épais & brumeux quelques heures


RPJCB



TROMBES DE MER AUPRÈS DE LA NOUVELLE ZÉLANDE.

après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, & le ciel reprit sa premiere sérénité. Quelques-unes de ces trombes sembloient, par intervalles, être stationnaires; d'autre fois, elles paroissoient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal, & toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; de sorte que nous remarquâmes une ou deux fois qu'elles se croisoient. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, & d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisoient ces trombes, & que l'eau y étoit portée avec violence vers le haut, & qu'elles ne descendoient pas des nuages, ainsi qu'on l'a prétendu dans la suite. Elles se manifestent d'abord par la violente agitation & l'élévation de l'eau : un instant après, vous voyez une colonne ronde ou tube, qui se détache des nuages placés au-dessus, & qui, en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle joigne au-dessous l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée, qui est au-dessous, a déjà formé le tube, & qu'il monte trop petit ou trop mince pour être d'abord apperçu. Quand ce tube est fait, ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, & il prend assez de grandeur; il diminue ensuite, & enfin il se brise, ou devient invisible, vers la partie inférieure. Bientôt après, la mer au bas reprend son état naturel, les nuages attirent peu-à-peu le tube, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, & d'autres fois une direction courbe ou inclinée. ☞ « Quand la derniere trombe s'évanouit, il y eut » un éclair sans explosion. Notre position, pendant la durée » de ce phénomène, étoit très-alarmante : ces trombes,

ANN. 1773. Mai.

Ann. 1773. Mai.

» qui servoient de point de réunion à la mer & aux nuages, frappoient d'admiration & de terreur, & nos marins » les plus expérimentés ne savoient que faire; la plupart d'entr'eux avoient vu de loin de pareilles trombes, mais jamais » ils ne s'étoient trouvés ainsi environnés de toutes parts, » & nous connoissions tous la description effrayante qu'on » a faite de leurs funestes effets quand ils se brisent sur un » vaisseau. Nous carguâmes les voiles, mais tout le monde » pensoit que nos mâts & nos vergues nous conduiroient au » naufrage, si par malheur nous entrions dans le tourbillon. Il est difficile de dire si l'électricité contribue à ce » phénomène : cependant l'éclair que nous observâmes à l'explosion de la derniere colonne, semble annoncer qu'elle » y a certainement quelque part. Ces trombes parurent » environ trois quarts d'heure, & nous avions alors trente-six » brasses d'eau. Le parage où nous étions, est analogue à la » plupart de ceux où l'on en a remarqué, du moins nous » étions aussi dans une mer resserrée, ou dans un détroit. » Shaw & Thévenot en ont vu dans la Méditerranée & le » Golfe Persique, & ils sont communs aux Isles d'Amérique, au Détroit de Malaca, & sur la mer de la Chine. » Nous n'avons fait d'ailleurs aucune découverte remarquable sur ce phénomène : toutes nos observations tendent » seulement à confirmer ce qu'ont déjà dit les autres. » Je n'ai point lu de description plus raisonnable de ces trombes, que dans le Dictionnaire de Marine de M. Falconer : ses explications sont principalement tirées des écrits philosophiques du célèbre Doct. Franklin. ☞ « Son ingénieuse hypothèse, que les trombes & les dragons de vent ont la » même origine, nous semble probable, d'après ce que nous

avons pu en juger. *(a)* » On m'a dit que le feu d'un canon les diſſipe, & je ſuis d'autant plus fâché de n'avoir pas eſſayé que nous en étions aſſez proche, & que nous avions un canon tout prêt : mais, dès que le danger étoit paſſé, je ne penſois pas à nous en garantir, & j'étois trop occupé à contempler ces météores extraordinaires. Tandis qu'ils parurent, le baromètre ſe tint à 29 p. 75, & le thermomètre à 56[d]. ANN. 1773. Mai.

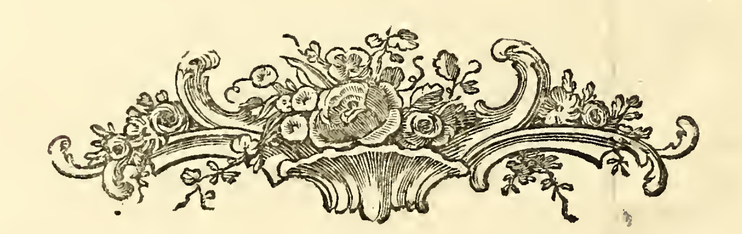
DANS la traverſée du Cap *Farewel* au Cap Stephens, je vis mieux la côte, que lors de mon voyage ſur l'*Endéavour*, & j'obſervai qu'environ ſix lieues à l'Eſt du premier Cap, il y a une baie ſpacieuſe, qu'une pointe baſſe de terre met à couvert de la mer. C'eſt, je crois, la même où le Capitaine Taſman mouilla le 18 Décembre 1642, & qui fut appellée par lui baie des *Aſſaſſins*, parce que les Naturels du pays tuerent quelques perſonnes de ſon équipage. La baie, que j'ai nommée des Aveugles dans mon premier voyage, gît au S. E. de celle-ci, & ſemble courir aſſez loin dans l'intérieur des terres au Sud : la vue de ce côté n'eſt bornée par aucune terre. Le vent ayant repaſſé à l'Oueſt, comme je l'ai déjà dit, je repris ma route à l'Eſt, & le lendemain 18, à la 18.
pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la *Reine Charlotte*, où nous découvrîmes l'Aventure, par les ſignaux qu'elle nous fit : « Il faudroit avoir été dans une ſituation » pareille à la nôtre, pour ſentir notre joie. » Le vent frais de l'O. qui s'éteignit alors, fut ſuivi de ſouffles de vent du Sud & du S. O. ; de ſorte qu'il fallut envoyer les bateaux en avant

---

(*a*) Voyez ſes Expériences ſur l'Electricité, *in*-4°.

Ann. 1773. Mai.

pour nous remorquer. Durant cette opération, je découvris un rocher, que nous ne vîmes pas en 1770. Sa direction est S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. à la distance de quatre milles du plus extérieur *des deux Freres*, & sur la même ligne que les rochers blancs & le milieu de l'Isle-longue. Il est précisément de niveau avec la surface de la mer, & tout autour l'eau est profonde. A midi, le Lieutenant Kemp de l'Aventure vint à bord, & m'apprit que le Capitaine Furneaux nous attendoit ici depuis environ six semaines. A l'aide d'une brise légere, de nos chaloupes & des marées, nous jettâmes l'ancre à six heures du soir, dans l'anse du vaisseau près de l'Aventure, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon : nous en tirâmes autant. Le Capitaine Furneaux, qui se rendit à l'instant sur la Résolution, me donna le récit qu'on va lire de sa route, & de ses opérations, depuis le moment de notre séparation, jusqu'à son arrivée à la Nouvelle-Zélande.





CHAPITRE VII.

Récit du Capitaine Furneaux, depuis le moment de la séparation des deux Vaisseaux, jusqu'à leur réunion dans le détroit de la Reine Charlotte, *avec une description de la terre de* Van-Diemen.

LA RÉSOLUTION étant à environ deux milles en avant le 7 Février 1773, le vent sauta à l'Ouest, & amena une brume très-épaisse, qui nous la fit perdre de vue. Bientôt après, nous entendîmes un coup de canon, & il nous sembla qu'il venoit de bas-bord, à-peu-près sur la perpendiculaire de notre vaisseau. Je mis le cap au S. E., & je fis tirer un pierrier de quatre à chaque demi-heure; mais on ne répondit point, & nous ne revîmes plus la *Résolution*: je repris alors la route que je suivois avant la brume. Le soir, le vent fut très-fort, & le tems clair par intervalles; mais nous ne découvrîmes point le bâtiment du Capitaine Cook; ce qui nous causa beaucoup de peine. Je revirai, & je portai à l'Ouest, afin de croiser, suivant nos conventions mutuelles, dans le parage où nous l'avions apperçu la derniere fois; mais, le lendemain, des grains de vent très-pesant & du brouillard, nous obligerent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projetté. Le vent devenu plus maniable, & la brume s'éclaircissant un peu, je croisai trois jours, aussi près de cet endroit qu'il

Ann. 1773. Février.

me fut possible. Abandonnant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés de quatorze cens lieues, à travers une mer absolument inconnue, & je réduisis la ration d'eau à une quarte par jour.

Ann. 1773. Février.

Je me tins entre le cinquante-deux & le cinquante-troisieme parallele Sud : nous eûmes beaucoup de vents d'Ouest, de gros grains avec des raffales, de la neige & de la pluie neigeuse, & une longue mer creuse du S. O.; de sorte que nous jugeâmes qu'il n'y a point de terre dans ce Rumb. Après avoir atteint le 95d de longitude Est, nous reconnûmes que la déclinaison de l'aimant diminuoit très-vîte : on en trouvera le Journal exact dans la Table qui est à la fin de ce Livre.

26. Le 26 au soir, nous apperçûmes, dans le N. N. O., un météore extraordinairement brillant. Il dirigeoit sa course au S. O., & il y avoit au firmament une très-grande lueur, telle que celle qui est connue dans le Nord, sous le nom d'*aurore boréale*. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits; &, ce qui est remarquable, nous ne rencontrâmes qu'une Isle de glace, depuis la séparation jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, quoique je me sois tenu, la plupart du tems, à deux ou trois degrés au Sud de la latitude, où les premieres avoient frappé nos regards. Nous étions suivis chaque jour d'un grand nombre d'oiseaux de mer, & nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc & de noir, d'une maniere curieuse.

LE PREMIER DE MARS, l'homme qui étoit au haut des mats, cria terre à bas-bord; ce qui nous fit grand plaisir. A l'instant je serrai le vent, & je portai dessus; mais quelques heures après, nous fûmes détrompés : on n'avoit vu que des nuages qui disparurent à mesure que nous en approchions. Je dirigeai alors ma route vers la terre marquée dans les cartes, sous le nom de *Van-Diemen*, découverte par Tasman en 1642, indiquée à 44ᵈ de latitude Sud, & 140ᵈ de longitude Est, & qu'on suppose jointe à la Nouvelle-Hollande. Ann. 1773. Mars.

LE 5, ayant peu de vent, & un tems agréable par 43ᵈ 37′ de latitude S., & 145ᵈ 36′ de longitude Est d'après les observations lunaires, & suivant l'estime, par 143ᵈ 10′, à l'Est du méridien de Gréenwich, à cinq heures A. M., nous vîmes terre dans le N. N. E., à environ huit ou neuf lieues de distance. Elle paroissoit médiocrement élevée & inégale près de la mer. Les collines plus en arriere, formoient une double côte beaucoup plus haute. Nous croyions appercevoir plusieurs Isles ou une terre brisée au N. O., ainsi que couroit le rivage, mais à cause des nuages qui le couvroient, nous ne pouvions pas être sûr, qu'il ne touchoit pas la grande terre. A l'instant, je mis le Cap dessus, & à midi, nous en étions à trois ou quatre lieues. Une pointe qui ressemble beaucoup à *Ram head* (la tête du bélier) en travers de Plimouth, que je pris pour celle que Tasman appelle Cap Sud, nous restoit au Nord à quatre lieues. La terre court directement de ce Cap à l'Est. Dans l'espace de quatre lieues, le long de la côte, il y a trois Isles d'environ deux milles de long, & plusieurs rochers qui ressemblent à Mew- 5.

Ann. 1773. Mars.

Stone (*a*), à environ quatre ou cinq lieues E. S. E. ½ E., en travers du Cap Sud, dont Tasman n'a point parlé, & qu'il n'a pas marqué dans ses Cartes. Après que vous avez passé ces Isles, la terre gît E. ¼ N. E., & O. ¼ S. O. du compas. La côte, qui est escarpée, paroît avoir plusieurs baies ou mouillages, mais je crois que l'eau y est profonde. Du Cap S. O., qui gît par 43ᵈ 39′ de latitude Sud, & 145ᵈ 50′ de longitude Est, au Cap S. E. qui gît par 43ᵈ 36′ de latitude Sud, & 147ᵈ de longitude Est, il faut compter à-peu-près 16 lieues; les sondes sont de 48 à 70 brasses, fond de sable & de coquilles brisées, à trois ou quatre lieues de la côte. Le pays est ici montueux & rempli d'arbres; la côte de roche, & le débarquement difficile, parce qu'un vent y souffle continuellement de l'Ouest, ce qui occasionne une houle si forte, que le sable ne peut pas se tenir sur le rivage Nous ne vîmes aucun habitant.

10. Le matin du 10 nous eûmes calme, le vaisseau étoit à quatre milles de la côte, j'envoyai à terre le second Lieutenant avec la grande chaloupe, afin de savoir s'il y avoit un havre, ou quelque bonne baie. Bientôt le vent commença à souffler très-fort, & je fis plusieurs fois signal au bateau de revenir, mais le second Lieutenant ne me vit & ne m'entendit point: le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'appercevions pas de vestige de nos gens, & nous fûmes fort en peine, parce que la mer étoit très-grosse. A une heure après midi, nous eûmes le plaisir de les revoir sains & saufs. Ayant débarqué, mais avec beau-

(*a*) L'un en particulier que nous avons ainsi nommé à cause de cela, lui est très ressemblant.

coup de peine, ils trouverent plusieurs cantons où les Indiens avoient été, & un qu'ils venoient de quitter depuis peu: un feu y brûloit encore parmi un grand nombre de coquilles: ils apporterent ces coquilles à bord, avec quelques bâtons brûlés & des branches vertes. De cette place probablement un sentier ouvroit dans les bois, & conduisoit à leur habitation; mais le mauvais tems empêcha le second Lieutenant d'y entrer. Le sol paroît très-fertile; le pays bien boisé, & sur-tout au côté sous le vent des collines; des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer, en belles cascades, qui ont deux ou trois cens pieds d'élévation perpendiculaire; mais rien n'annonçoit un mouillage sûr.

JE FIS VOILE ensuite pour la baie de Frédéric-Henri. A midi jusqu'à trois heures, je courus le long de la côte E. $\frac{1}{4}$ N. E., tems où nous étions en travers de la pointe la plus occidentale d'une baie très-profonde, appellée, par Tasman, *baie des Tempêtes*. De l'Ouest à la pointe Est de cette baie, il y a plusieurs petites Isles & rochers noirs que j'ai appellés *les Moines*. Durant cette traversée nous eûmes des grains très-pesans & de la brume: lorsque le tems s'éclaircit je vis plusieurs feux au fond de la baie, qui a deux ou trois lieues de profondeur, & qui renferme, sans doute, de bons mouillages: mais le tems étoit si mauvais, que je ne crus pas pouvoir y entrer sans danger. Des *Moines*, la terre court presque N. $\frac{1}{4}$ N. E. l'espace de quatre lieues. La mer étoit tranquille, & je serrai la côte, ayant des sondes régulieres de 20 à 15 brasses. A six heures & demie, je tournai une pointe élevée dont les rochers ressembloient à autant de colonnes canelées. La sonde donna dix brasses beau sable, à un demi-mille de la côte; à sept heures, ayant peu de vent,

ANN. 1773. Mars. nous jettâmes l'ancre d'affourche, par 24 brasses, fond de sable, en travers d'une jolie baie. Comme la soirée étoit belle, un moment après que nous fûmes mouillés, nous fîmes une observation de l'étoile antares & de la lune, qui donna 147^{d} 34$'$ Est pour notre longitude. Nous étions par 43^{d} 20$'$ de latitude Sud. Nous prîmes d'abord cette baie pour celle que Tasman a appellé *Baie de Frédérick Henri;* mais nous trouvâmes ensuite que la sienne gît cinq lieues au Nord de celle-ci.

11. LE LENDEMAIN au matin, à la pointe du jour, j'envoyai le Maître à terre pour sonder la baie & trouver une aiguade: il revint à huit heures, après avoir découvert un très-excellent havre, fond sûr, d'un bord à l'autre, de 18 à 5 brasses, & diminuant par degrés, à mesure qu'on approche de la côte. J'appareillai & je tournai vers le haut de la baie; le vent étoit Ouest & très foible, ce qui nous nuisit beaucoup. A sept heures du soir, je mouillai par sept brasses avec l'ancre d'affourche, & on amarra avec un ancre à jet à l'Ouest: la pointe septentrionale de la baie, (que nous prîmes pour la pointe de Tasman) nous restoit au N. N. E. $\frac{1}{2}$ E.: nous avions au N. E. $\frac{1}{4}$. E. $\frac{3}{4}$. E. la pointe la plus orientale (que je nommai *Isle des Penguins*, à cause d'un penguin très-curieux que nous y prîmes) & au O. $\frac{1}{2}$. N. l'aiguade. Nous étions alors à environ un mille de la côte de chaque côté. L'Isle *Maria* qui est à-peu-près à cinq ou six lieues au large, couvre les deux pointes, de maniere qu'on est absolument enfermé dans un havre très-spacieux.

NOUS Y RESTAMES cinq jours, & ce tems fut employé à faire du bois & de l'eau, (on y en trouve aisément) & à

racommoder les agrêts. Le pays eſt très-agréable, le ſol noir, fertile, quoique léger : les flancs des collines ſont couverts d'arbres élevés, épais, & qui croiſſent à une grande hauteur avant de pouſſer des branches. Sans aucune exception; on les voit toujours verts : le bois eſt très-caſſant, & il ſe fend avec aiſance : il y a fort peu d'eſpèces différentes, car je n'en ai obſervé que deux. Les feuilles de l'une ſont longues & étroites, & la graine dont j'ai rapporté des échantillons, a la forme d'un bouton, & une bonne odeur. L'autre a des feuilles reſſemblant à celles du laurier femelle, & elle a une odeur & une ſaveur agréable d'épicerie. En coupant quelques-uns de ces arbres pour du bois à brûler, il en ſortit de la gomme, que notre Chirurgien appelloit gomme-laque; ils ſont, la plupart, brûlés ou grillés près de la terre, parce que les Naturels du pays mettent le feu aux arbriſſaux, dans les endroits les plus fréquentés, & par ce moyen, ils marchent aiſément ſous les arbres, parmi les oiſeaux que nous avons remarqué : l'un eſt pareil au corbeau; pluſieurs de l'eſpece de la corneille, ſont noirs, avec les pointes des plumes de la queue & des aîles, blanches, le bec long & très-pointu. Un de nos Meſſieurs tua un oiſeau blanc de la groſſeur d'un grand milan. Il y a auſſi des perroquets, & diverſes ſortes de petits oiſeaux. J'ai compté en oiſeaux de mer, des canards, des ſarcelles, des tadornes. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons apperçu qu'un : c'étoit un opoſſom, (ou ſarigue); mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'eſpèce des dains. Il y a peu de poiſſon dans la baie, nous y prîmes cependant des goulus, des chiens de mer, d'autres appellés *nourrices*, par nos Matelots, & reſſemblant aux chiens de

ANN. 1773.
Mars.

Ann. 1773. Mars.

mer; excepté feulement qu'ils font couverts de petites taches blanches, & enfin de petits poiffons peu différens des melettes. Les lagunes (d'une eau faumâtre), font remplies de truites & de quelques autres poiffons: nous y en prîmes plufieurs à la ligne; mais, comme le fond eft embarraffé par des troncs d'arbres, il ne fut pas poffible d'y tirer la feine.

Durant notre mouillage, de la fumée & plufieurs feux s'offrirent à nos regards, à environ huit ou dix milles du bord de la côte au Nord; mais nous ne vîmes point de Naturels du pays: cependant ils fréquentent fouvent cette baie, car nous fommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des facs & des filets d'herbe, avec lefquels, je crois, ils tranfportent leurs provifions & leurs uftenfiles, une pierre dont ils fe fervent pour allumer du feu, une meche d'écorce d'arbre (je ne puis pas dire de quelle efpèce), & une de leurs lances. Je pris ces meubles & je laiffai en place des médailles, des pierres-à-fufil, quelques clous & un vieil baril vuide, qui avoit des cercles de fer. Ils ne femblent pas avoir la moindre connoiffance des métaux. Les branches d'arbres qui compofent leurs huttes, font brifées ou fendues, & jointes enfemble avec de l'herbe en forme circulaire; l'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre, & la plus petite qui forme une pointe au fommet, eft couverte de fougere & d'écorce: leur conftruction eft fi mauvaife, qu'elles ne mettent pas à l'abri d'une groffe pluie. Le foyer eft au milieu, & il eft environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres, & de débris d'écreviffe, dont je crois qu'ils fe nourriffent principalement, quoique nous n'ayons vu aucun

de ces poiſſons. Ils couchent autour du feu, ſur la terre, ou ſur l'herbe ſéche. Je penſe qu'ils n'ont pas de demeure fixe, puiſque leurs maiſons ne paroiſſoient bâties que pour quelques jours : ils errent en petites troupes, de place en place, afin de chercher de la nourriture. Aucun autre motif ne détermine leur courſe. Je n'ai jamais obſervé plus de trois ou quatre huttes dans un endroit : chacune peut contenir trois ou quatre perſonnes ſeulement ; & ce qu'il y a de remarquable, nous n'avons pas apperçu le moindre débris de pirogue ou de canot ; & nous jugeâmes tous qu'ils n'en ont point. Enfin cette race eſt très ignorante & très-miſérable, quoique ſous le plus beau climat du monde, elle habite un pays capable de produire tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Nous n'avons rien découvert qui annonce des minéraux ni des métaux.

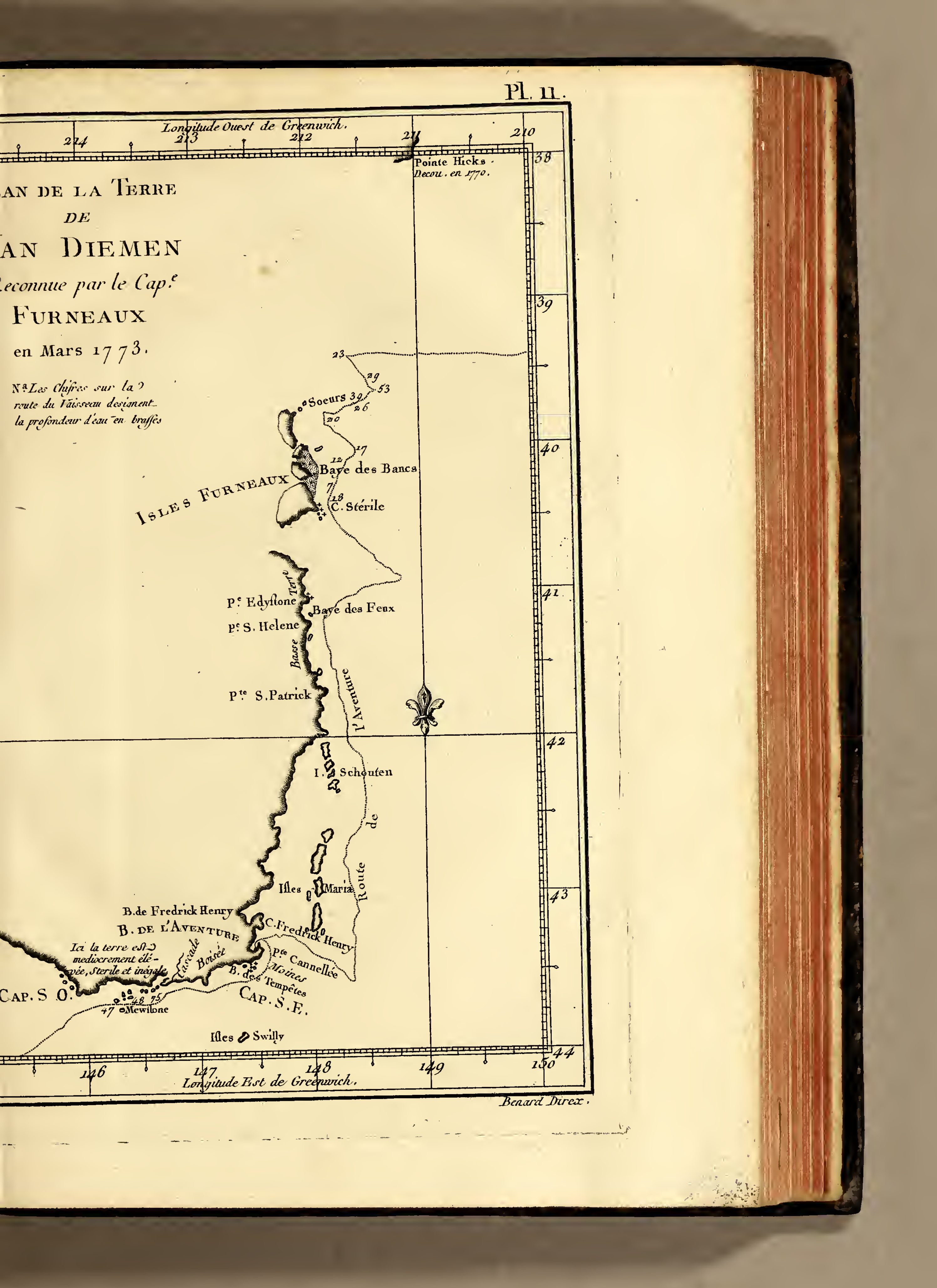
ANN. 1773. Mars

APRÈS avoir pris de l'eau & du bois, je fis voile de la baie de l'Aventure, dans le deſſein de longer la côte, juſqu'à la terre vue par le Capitaine Cook, afin de découvrir ſi la côte de Van-Diemen touche à la Nouvelle-Hollande. Le 16, nous 16.
paſſâmes les Iſles *Maria*, ainſi nommées par Taſman : elles ne ſemblent pas ſéparées de la grande terre. Le 17, ayant 17.
atteint le travers de la derniere des Iſles Schouten, je ſerrai la grande terre de plus près, & je portai le long de la côte, en me tenant à deux ou trois lieues au large. Le pays paroît très-habité dans cette partie ; nous y avons apperçu un feu continuel. La terre, dans ces environs, eſt beaucoup plus agréable, baſſe & égale ; mais ſans que rien dénote un havre ou une baie où l'on puiſſe mouiller avec ſûreté. Le mauvais tems & un vent fort du S. S. E., m'empêcherent d'envoyer

Ann. 1773. Mars. une chaloupe sur le rivage, pour rechercher une entrevue avec les Insulaires. A 40^{d} 50′ de latitude Sud, la terre court à l'Ouest, & forme, à ce que j'imagine, une baie profonde, car nous vîmes de dessus le pont de la fumée qui s'élevoit en beaucoup d'endroits, derriere les Isles qui sont devant, quand du haut des mâts on ne découvroit aucun signe de terre.

Du 40^{d} 50′ de latitude au 39^{d} 50′ de latitude Sud, il n'y a que des Isles & des bas-fonds; la terre est élevée, pleine
19. de rochers & stérile. Le 19, par 40^{d} 30′ de latitude Sud, on observa des brisans à environ un demi-mille de nous, vers la côte: la sonde ne donna que huit brasses, & je mis sur-le-champ le Cap au large. La profondeur de l'eau augmenta jusqu'à quinze brasses; j'arrivai alors pour continuer de rechef à longer la côte. De 39^{d} 50′ à 39 de latitude, nous n'apperçûmes point de terre; mais les sondes furent régulieres de quinze à trente brasses. En portant au Nord, nous découvrîmes terre de nouveau, à environ 39^{d}. Je discontinuai ma route au Nord; parce que le fond est fort inégal & qu'il y avoit des bancs à quelque distance au large. Je pense que cette côte est très-dangereuse.

La côte, de la baie de l'Aventure, à l'endroit où je gouvernai sur la Nouvelle-Zélande, gît dans la direction du S. ½ O. & N. ½ E. l'espace d'environ soixante-quinze lieues, & je crois qu'il n'y a point de détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Van-Diemen, mais seulement une baie très-profonde. J'aurois fait route plus long-tems au Nord; mais le vent qui souffloit avec force du S. S. E. sembloit



Benard Direx.


RPJCB

ſembloit devoir tourner à l'Eſt, ce qui m'auroit alors pouſſé directement ſur la côte : je jugeai plus convenable de cingler vers la Nouvelle-Zélande.

ANN. 1773. Mars.

☞ « COMME les bas-fonds ont obligé pluſieurs fois le » Capitaine Furneaux de ſe tenir hors de la vue de la côte, » & que depuis la terre la plus ſeptentrionale qu'il a vue, » juſqu'à la pointe Hicks, extrémité Sud des découvertes » du Capitaine Cook ſur l'Endéavour, il y a un eſpace de » vingt lieues, qui n'a pas été reconnu, la non-exiſtence » du détroit entre la Nouvelle-Hollande & la terre de Diemen, n'eſt pas encore aſſurée, quoique les quadrupèdes » qui ſont ſur la dernière, ſemble prouver qu'elles ſont jointes » enſemble. Il n'y a peut-être aucune partie du monde qui » mérite autant l'examen des Voyageurs que le grand continent de la Nouvelle-Hollande, dont on n'a encore » obſervé que les bords, & dont toutes les productions » ſont, en quelque ſorte, abſolument ignorées. Suivant tous » les Navigateurs qui y ont abordé, il y a peu d'Habitans : » ils ne ſe tiennent qu'aux bords de la mer, ils ſont entierement nuds, & ils ſemblent mener une vie plus ſauvage » qu'aucune nation des climats chauds. L'intérieur de cette » contrée, égale au continent de l'Europe, & ſituée entre les » Tropiques, eſt inconnu & peut-être inhabité : d'après l'immenſe variété de productions animales & végétales, raſſemblées ſur les côtes de la mer, lors du premier voyage » du Capitaine Cook, le milieu des terres, doit renfermer » des tréſors d'hiſtoire naturelle, qui ſeront d'une grande » utilité au peuple policé, qui, le premier, en fera la découverte. La pointe Sud-Oueſt de ce continent, qu'on n'a

Ann. 1773. Mars.

» pas encore parcouru en entier, ouvre peut-être un passage » dans le cœur du pays ; car il n'est pas probable qu'une si » vaste étendue de terre, sous le Tropique, manque d'une » grande riviere, & aucune partie de la côte ne paroît mieux » située pour l'embouchure d'un fleuve. »

Après avoir quitté la terre de Van-Diemen, le tems fut très-incertain ; nous eûmes de la pluie & des coups de vent.
24. Le 24, une rafale très-violente nous surprit : nous portions alors jusqu'aux huniers, & dans l'espace d'une heure, elle nous réduisit aux basses voiles, tous les ris pris : les lames devenant très-fortes & très-multipliées, nous en embarquâmes plusieurs : l'une d'elles défonça la chaloupe ; une autre détacha le petit canot, & le jetta dans le vibord, & nous eûmes beaucoup de peine à l'empêcher d'être englouti. Ce coup de vent dura douze heures : le tems devint ensuite plus modéré, avec des intervalles de calme. Je détachois souvent les bateaux, pour mesurer les courants ; & communément on trouvoit une petite dérive au O. S. O. Nous tuâmes plusieurs oiseaux, & en général, nous eûmes un beau ciel ; mais il fut brumeux & sale pendant quelques jours, à mesure que nous approchions de la terre. Nous découvrîmes enfin la côte de la Nouvelle-Zélande, par 40^{d} 30′ de latitude S. : de la baie de l'Aventure, nous avions fait 24 degrés de longitude, & notre passage avoit été de quinze jours.

Les vents soufflerent souvent du Sud, pendant cette traversée, & je craignois de ne pouvoir pas atteindre le détroit, ce qui m'auroit obligé de gouverner sur l'Isle George. Je conseillerai donc à tous ceux qui navigueront dans ces

parages, de se tenir au Sud, sur-tout à la rencontre de terre, quand les vents du S. & du S. E. regnent. Ann. 1773. Mars.

Lorsque nous vîmes la terre, pour la premiere fois, elle sembloit élevée, & elle formoit un mêlange confus de collines & de montagnes. Je mis le Cap le long de la côte au Nord, mais la houle du N. E. me retarda beaucoup dans ma route. Le 3 d'Avril, à midi, le Cap Farewell, pointe Sud de l'entrée du côté occidental du détroit nous restoit E. $\frac{1}{4}$ N. E. $\frac{1}{2}$ N. du compas, à la distance de trois ou quatre lieues. A environ huit heures, nous entrâmes dans le détroit, & je gouvernai N. E. jusqu'à minuit: alors je mis en panne, jusqu'à la pointe du jour; la sonde donnoit quarante-cinq à cinquante-huit brasses, fond de sable & de coquilles brisées. Je fis voile au moment de l'aurore, & je portai S. E. $\frac{1}{4}$ E.; il y avoit un souffle de vent: le mont Egmont nous restoit N. N. E., à onze ou douze lieues, & la pointe Stephens S. E. $\frac{1}{2}$ E. à sept lieues. A midi, nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à douze lieues; le mont Egmont & l'Isle Stephens au S. E. à cinq lieues. On jetta le grand filet par soixante-cinq brasses; mais on ne prit que quelques petits poissons, deux ou trois huîtres & des coquilles brisées. 3 Avril. 4.

Tandis que je cinglois à l'Est, vers le canal de la Reine Charlotte, avec une brise légere du N. O., & que l'Isle Stephens nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., à quatre lieues, nous fûmes repoussés en arrière, le 5 au matin, par un coup de vent de l'Est; ce qui nous obligea d'aller au plus près, au S. E., & de gagner le dessus de ce vent, au-dessous de la 5.

Ann. 1773. Avril. pointe Jackfon. La route de l'Ifle Stephens, à la pointe Jackfon, eft à-peu-près S. E. du compas, la diftance d'onze lieues ; la profondeur de l'eau de quarante à trente-deux braffes, fond de fable. En louvoyant on tira plufieurs coups de canon, mais on n'apperçut aucun veftige d'habitans. A deux heures & demie de l'après-midi, comme la marée portoit le vaiffeau à l'Oueft, nous mouillâmes avec un ancre à jet, par trente-neuf braffes, fond de vafe. La pointe Jackfon nous reftoit au S. E. $\frac{1}{2}$ E. à trois lieues ; la pointe orientale d'un goulet (qui eft à environ quatre lieues à l'Oueft de la pointe Jackfon, & qui paroît être un bon havre) au S. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. A 8 heures P. M. la marée tombant, on leva l'ancre, & on fit voile (pendant que nous mouillons, on prit plufieurs poiffons avec l'hameçon & à la ligne). On trouva que la marée couroit à l'Oueft, & faifoit deux nœuds & demie par heure. Gouvernant à l'Eft, la fonde ne donna point de fond par foixante-dix braffes en travers de la pointe
6. Jackfon, qui reftoit alors N. N. O. Le lendemain au matin, à huit heures, le canal étoit ouvert devant nous ; mais le vent, qui foufffloit du fond, nous obligea à nous ranger au-deffous de la côte occidentale, parce que la marée eft ici très-forte, quand elle s'avance du milieu du canal. A dix heures, la marée finie, il fallut venir à l'embardée, avec la feconde ancre, par cinquante-huit braffes, près de quelques rochers blancs ; la pointe Jackfon nous reftoit au N. O. $\frac{1}{2}$ N. ; le plus feptentrional des freres, à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., & le milieu de l'Ifle d'entrée (qui gît fur le côté Nord du détroit), au N. E. La déclinaifon de l'aimant étoit de 15^{d} 30′ E. dans le détroit. En remontant le canal, nous apperçûmes les fommets des hautes montagnes couvertes de neige

pendant toute l'année. Le 7, à environ cinq heures, je mouillai dans l'anse du vaisseau par dix brasses, fond de vase, on affourcha avec la seconde ancre au N. N. E. & avec la petite au S. S. O. Nous entendîmes pendant la nuit, des hurlemens de chiens, & des cris d'hommes, sur la côte orientale. Ann. 1773. 7 Avril.

Les deux jours suivans furent employés à nettoyer un emplacement sur l'Isle *Motuara*, afin d'y ériger des tentes pour les voiliers, les Tonneliers & les Malades, (nous avions plusieurs Matelots fort attaqués du scorbut.) On trouva au sommet de l'Isle, un poteau dressé par l'équipage de l'Endéavour, & qui marquoit le nom & le tems du départ du vaisseau.

Le 9, trois pirogues montées par environ seize Naturels du pays vinrent nous voir; &, afin de les engager à nous apporter du poisson & d'autres provisions, nous leur fîmes plusieurs présens qui parurent leur causer beaucoup de plaisir. L'un de nos Volontaires appercevant quelque chose enveloppé avec soin, eut la curiosité d'examiner ce que c'étoit, & il fut très-surpris de voir la tête d'un homme tué depuis peu. Les Zélandois craignoient qu'on ne la leur enlevât. Celui à qui elle sembloit appartenir, montroit d'ailleurs beaucoup de frayeur; il trembloit d'être puni par nous, car le Capitaine Cook avoit témoigné une grande horreur de ces actions inhumaines. Ils employerent toutes sortes de précautions pour cacher la tête; ils se la passoient de l'un à l'autre, & ils tâchoient, par leurs signes, de nous convaincre qu'ils ne l'avoient plus, quoique nous vinssions encore de la voir quelques minutes auparavant.

Ann. 1773. Avril.

Ils prirent ensuite congé de nous, & ils se rendirent à terre.

Ils nous parlerent souvent de Tupia le Taïtien, que l'Endéavour avoit pris aux Isles de la Société, & qui finit ses jours à Batavia; quand nous leur dîmes qu'il étoit mort, plusieurs parurent fort affligés, & autant que nous pûmes le comprendre, ils desirerent de savoir si nous l'avions tué, ou s'il étoit mort de mort naturelle. Ces questions nous firent penser que c'étoit la même tribu que vit le Capitaine Cook. L'après-midi, les Zélandois revinrent avec du poisson, & des racines de fougere qu'ils échangerent contre des clous & d'autres bagatelles. Ils mettoient à nos clous un plus grand prix qu'au reste de nos marchandises. L'homme & la femme qui étoient maîtres de la tête, ne revinrent pas. Comme nous avions un catalogue de mots de leur langue, nous appellâmes plusieurs choses par leur nom, ce qui les surprit infiniment: ils avoient envie d'avoir ce catalogue, & ils en offroient une grande quantité de poissons.

10. Le lendemain au matin, ils arriverent au nombre de 50 ou 60, sur cinq doubles pirogues, avec un Chef à leur tête. Ils nous vendirent leurs attirails de guerre, des haches de pierre & des vêtemens, pour des clous & de vieilles bouteilles qu'ils estimoient beaucoup. Les principaux de ces Zélandois monterent à bord, & nous eûmes de la peine à les faire sortir de gré; mais à la vue d'un fusil & d'une bayonette au bout, ils rentrerent tous promptement dans leurs pirogues. Ils venoient au vaisseau tous les jours, en foule plus ou moins grande, & ils nous apportoient du poisson en

abondance; nous leur donnions en retour des clous, des verroteries, & d'autres bagatelles: ils se conduisoient très-paisiblement. ANN. 1773. Avril.

NOTRE ASTRONOME s'établit avec ses instrumens, & une garde suffisante, sur une petite Isle, qui s'appelle *Hippa*, jointe à Motuara, à la marée basse, & où il y avoit un vieux fort abandonné par les Naturels. Une partie de l'équipage occupa leurs maisons, & en creusant l'intérieur d'environ un pied, on en fit de très-bonnes demeures. Cette opération finie, nous abattîmes nos tentes sur le Motuara; on écarta le vaisseau plus loin dans l'anse, sur la côte occidentale, & on l'amarra pour l'hiver. On dressa alors nos tentes près de la riviere ou de l'Aiguade, & j'envoyai à terre tous les bois, meubles, &c. qui étoient sur les ponts, afin de calfater la partie du bâtiment qui en avoit besoin; & on lui donna un convoi d'hiver, pour conserver la calle & les agrêts. Le 11 Mai, nous ressentîmes deux forts tremblemens de terre; mais nous n'essuyâmes aucune espèce de dommage. ☞ « Il est probable qu'il y a des volcans à » la Nouvelle-Zélande; car ces deux grands phénomènes » ont toujours quelque liaison. » 11 Mai.

LE 17, cent de nos gens qui étoient au Hippa, m'alarmerent par le bruit de leurs fusils. Je dépêchai tout de suite un bateau; mais, dès que nos gens furent à l'ouverture du canal, ils eurent le plaisir de voir la Résolution en travers de son embouchure. J'envoyai les chaloupes, pour remorquer ce vaisseau; car il y avoit calme. Le soir, le Capitaine 17.

ANN. 1773. Mai. Cook mouilla à environ un mille de nous, & le lendemain au matin, il releva l'ancre, & se fit touer plus près. Cette réunion, après une absence de quatorze semaines, causa une joie extraordinaire aux deux équipages.



CHAPITRE VIII.



CHAPITRE VIII.

Relâche dans le Détroit de la Reine Charlotte. Quelques Remarques ſur les Habitans de la Nouvelle-Zélande.

COMME je ſavois qu'on trouve dans ce canal du cochléaria, du céleri & d'autres végétaux, le lendemain de mon arrivée, j'allai moi-même en chercher à la pointe du jour; j'en fis charger une chaloupe, & je retournai déjeûner à bord. Convaincu qu'on pourroit en cueillir aſſez pour les deux équipages, je donnai ordre d'en cuire avec du bled & des tablettes de bouillon portatives, pour le déjeûner, avec les mêmes tablettes & des pois pour le dîner. L'expérience m'avoit appris que ces végétaux, ainſi apprêtés, ſervent beaucoup à diſſiper toutes les atteintes du ſcorbut. ANN. 1773. 19 Mai.

☞ « NOUS COMMENÇAMES nos recherches de bota-
» nique, & nous eûmes le bonheur de trouver plusieurs
» eſpèces de plantes encore en fleur, & des oiſeaux que
» nous n'avions pas encore vu. Parmi les végétaux que
» nous recueillîmes, il y avoit une eſpèce de laiteron,
» (*ſouchus oleraceus*) & une nouvelle plante que les Ma-
» telots appellerent *quartier d'agneau* (*tetragonia-cornuta*),
» que nous mangions ſouvent en ſalade. »

Ann. 1773. Mai. J'ai déja dit que je desirois reconnoître la terre de *Van-Diemen*, afin de m'assurer si elle fait partie de la Nouvelle-Hollande ; & j'aurois certainement exécuté ce projet, si les vents avoient été favorables. Mais l'Aventure ayant presque terminé la question, rien ne pouvoit me retenir à la Nouvelle-Zélande ; & je pris la résolution de continuer mes recherches à l'Est, entre le quarante-un & le quarante-sixieme parallèle. J'en avertis le Capitaine Furneaux, & je lui enjoignis de disposer son vaisseau à remettre en mer le plutôt qu'il seroit possible.

20. Le matin du 20 j'envoyai à terre à l'aiguade, près de la tente de l'Aventure, la seule brebis & le seul bélier qui nous restoient, de ceux que j'avois amenés du Cap de Bonne-Espérance, avec le dessein de les laisser dans ce pays.

☞ « Nous nous rendimes au fort des Naturels du pays, » où M. Bayley, l'Astronome de l'Aventure, avoit établi » son Observatoire. Il est situé sur un rocher escarpé, » absolument séparé de tous les autres ; il n'est accessible » que d'un côté, & par un sentier très-étroit & très-difficile, » où deux personnes ne peuvent pas marcher de » front. Le sommet avoit été jadis entouré de quelques » palissades ; mais on les avoit enlevé, & nos Messieurs » brûloient le reste. Les cabanes des Zélandois étoient » répandues pêle-mêle en-dedans de l'enclos : elles étoient » composées d'un seul toît peu incliné, & les côtés étoient » ouverts. Des branches d'arbres entrelacées, comme des » claies, formoient (si l'on peut employer cette expres» sion) la charpente de ces cabanes : de l'écorce d'arbre, ou

» des filamens grossiers de plante de lin servoient de cou- » vertures. Nous apprîmes que l'équipage de l'Aventure » les avoient trouvés remplis de vermine, & en particulier » de puces, d'où l'on peut conclure, qu'elles venoient » d'être abandonnées. En effet, il est probable que les » Naturels n'habitent que par occasion ces forteresses, » lorsqu'ils se croient en danger, & qu'ils les désertent au » premier moment où ils se trouvent en sûreté. M. Bayley » vit aussi, sur le rocher de l'Hippa, une quantité prodigieuse » de rats : les rats sont vraisemblablement indigènes de la » Nouvelle-Zélande, ou du moins il y en avoit avant » la découverte qu'ont fait de ces Isles les Navigateurs » Européens. »

Ann. 1773. Mai.

DE MON CÔTÉ, je visitai les différens jardins où le Capitaine Furneaux avoit fait planter diverses sortes de légumes, qui étoient tous dans un état florissant, & qui doivent être fort utiles aux Naturels du pays, s'ils en prennent soin.

☞ « LES PRODUCTIONS de ces jardins se servoient déjà » sur nos tables, & nous mangions des légumes d'Europe, » quoique l'hiver fût fort avancé ; mais le climat, dans » cette partie de la Nouvelle-Zélande, est très-doux ; &, » malgré le voisinage des montagnes couvertes de neige, » je crois qu'il gele rarement dans le canal de la Reine » Charlotte : du moins pendant notre relâche nous n'eûmes » point de gelée, jusqu'au 6 Juin. »

LE LENDEMAIN 21, je mis quelques hommes à l'ouvrage,

Ann. 1773. Mai.

& je fis construire un autre jardin sur l'Isle-Longue, & j'y semai des plantes, des racines, &c.

☞ « Cette Isle est composée d'une longue chaîne ; » dont les bords sont escarpés, & le derriere, ou sommet, » presque de niveau. Il y a des marais couverts de diffé- » rentes herbes ; outre divers anti-scorbutiques, la plante » de lin de la Nouvelle-Zélande (*phormium*), croissoit » autour de quelques huttes abandonnées des Naturels du » pays.

» Nous montames ensuite au sommet de la chaîne ; » qui étoit revêtue d'herbes séches & de quelques buissons » fourmillans de cailles exactement semblables à celles d'Eu- » rope. Plusieurs cavités profondes & étroites, qui se pro- » longeoient jusqu'à la mer, étoient remplies d'arbres & » de ronces, habitées par un grand nombre de petits oiseaux » & de faucons : mais les rochers étoient perpendiculaires » ou suspendus sur l'eau ; de grosses troupes de jolis cormo- » rans construisoient leurs nids sur chaque petite roche-brisée, » ou dans de petits creux d'environ un pied en quarré, que » les oiseaux eux-mêmes sembloient avoir élargi en divers » endroits : en effet, la pierre de la plupart des collines des » environs du canal de la Reine Charlotte est argilleuse & » disposée en couches obliques, qui, communément, plon- » gent un peu vers le Sud ; elle est d'un gris verd ou bleu, » ou d'un brun jaunâtre, & elle contient quelquefois des » veines de quartz blanc. Les rochers renferment aussi » une pierre de talc verd, qui est très-dure, susceptible de » poli & à demi-transparente. Les Naturels du pays en font

» des ciseaux, des haches & des pattoo pattoos: d'autres » espèces plus tendres, parfaitement opaques, & d'un verd » pâle, sont plus nombreuses que celles-ci: on voit encore, » sur quelques-unes des montagnes, de vastes couches, de » différentes pierres de corne, & d'ardoises argilleuses. Les » dernieres sont ordinairement répandues en grande quan- » tité, & en morceaux brisés sur la greve. Nos Marins les » appellent *shingles* (lattes): nous avons ramassé en outre, » sur le rivage, diverses pierres-à-feu & des cailloux, des mor- » ceaux de basaltes, noir, ferme & pesant, dont plusieurs » Naturels forment leurs massues, nommées pattoo-pattoos. » J'ai apperçu en bien des endroits de couches de *saxum* » noirâtre de Linnée, composé d'un mica noir & compact, » entremêlé de petites particules de quartz. L'ardoise » argilleuse paroît souvent rouillée, & il semble qu'elle est » remplie de particules de fer. Cette circonstance & la » variété des minéraux dont on vient de parler, donnent » lieu de croire que cette partie de la Nouvelle-Zélande, » contient des mines de fer & peut-être d'autres corps » métalliques. En nous embarquant nous découvrîmes, » sur la côte de la mer, de petits morceaux de pierre- » ponce blanchâtre, ce qui, joint à la lave de basalte, » indique de nouveau qu'il y a des volcans à la Nouvelle- » Zélande. »

ANN. 1773. Mai.

LE 23, au matin, on trouva morts la brebis & le bélier que j'avois pris tant de soin de conserver: ils mangerent probablement quelque plante empoisonnée. Ainsi je perdis, dans un moment, toute espérance d'introduire la race des moutons à la Nouvelle-Zélande. Vers midi, nous reçûmes 23.

ANN. 1773. Mai. la premiere visite des Naturels du pays (au nombre de cinq), qui dînerent avec nous & ne mangerent pas peu. Le soir, on les renvoya chargés de présens.

☞ « Ils ressembloient aux Zélandois de la baie *Dusky*; » mais ils paroissoient plus familiers & plus insoucians. » Nous achetâmes leur poisson. Ils ne voulurent boire » que de l'eau, & il ne fut pas possible de leur faire avaler » une goutte de vin ou d'eau-de-vie. Ils étoient si turbulens » que, pendant le dîner, ils couroient d'une chambre & » d'une table à l'autre; ils dévoroient par-tout ce qu'on » leur offroit, & ils aimoient passionnément l'eau adoucie » avec du sucre. Ils mettoient les mains sur tout ce qu'ils » voyoient, mais ils le rendoient au moment où on leur » disoit, par signes, que nous ne voulions ou que nous » ne pouvions pas le leur donner. Ils estimoient singuliè- » rement les bouteilles de verre, qu'ils appelloient Taw- » haw; dès qu'ils en appercevoient une, ils la montroient » au doigt; ils tournoient ensuite leur main du côté de » leur poitrine, en prononçant le mot *mokh*, qu'ils » employoient toujours quand ils desiroient quelque chose. » Après qu'on leur eut indiqué l'usage & la dureté du » fer, ils le préférerent aux verroteries, aux rubans & au » papier blanc. Nos Matelots se servirent l'après-midi de » leurs pirogues pour aller à terre, & ils vinrent s'en plaindre » au Capitaine, dont ils connoissoient l'autorité sur l'équi- » page; on les leur rendit, & ils s'en allerent contens. »

24. DÈs le grand matin du 24 j'envoyai M. Gilbert, le Maître, sonder aux environs d'un rocher que nous avions

Ann. 1773. Mai.

découvert à l'entrée du canal. Le Capitaine Furneaux, M. Forster & moi, nous montâmes un bateau pour aller à la chasse. Nous rencontrâmes sur notre chemin une grande pirogue, où il y avoit quatorze ou quinze Indiens. Une de leurs premieres questions, fut de demander des nouvelles de Tupia, le Taïtien que j'avois emmené à mon premier voyage ; & ils montrerent de l'affliction lorsque je leur dis qu'il étoit mort. D'autres Zélandois avoient fait la même demande au Capitaine Furneaux, peu de tems après son débarquement ; & j'appris le soir, à mon retour au vaisseau, que les Indiens d'une pirogue, venus au côté du bâtiment, s'étoient aussi informés de Tupia, quoiqu'ils parussent étrangers. M. Gilbert revint fort tard le soir : il avoit sondé tout autour du rocher, & il trouva qu'il est très-petit & escarpé.

☞ « JE FIS, de mon côté, un tour dans l'intérieur du » pays, moins escarpé que l'extrémité méridionale de » la Nouvelle-Zélande. En général, les collines, près de » bords de la mer, ne sont pas tant élevées que les autres. » Presque par-tout les forêts étoient aussi impénétrables » que celles de la baie *Dusky*, mais elles contenoient un » plus grand nombre de pigeons, de parrots & de petits » oiseaux, qui peut-être abandonnent les cantons froids, » & passent leur hiver dans des districts plus tempérés. Les » pies de mer, & différentes espèces de cormorans, » animoient les bords de l'océan ; mais on voyoit peu de » canards. La baie occidentale renferme beaucoup de belles » anses, dont chacune offre un bon mouillage ; elle est » entourée par des collines, couvertes d'arbrisseaux &

ANN. 1773. Mai. » d'arbres, & dont les ſommets préſentent une plaine ſans » bois, mais revêtues de fougere (*acroſticum furcatum*). » Telle eſt auſſi l'état de pluſieurs Iſles dans le canal, & » dans une grande partie de la côte du Sud-Eſt, depuis le Cap » Koamaroo, juſqu'à la baie orientale. Après avoir raſſemblé » de nouvelles plantes, & entr'autres une eſpèce de poivre, » dont le goût reſſemble à celui du gingembre, & tué bien » des oiſeaux, je me rendis ſur la *Réſolution*.

» L'UN des bateaux qu'on avoit envoyés le matin, dans une » anſe voiſine, afin d'y cueillir des plantes pour la nourriture des équipages, & de l'herbe pour nos chèvres & » nos moutons, ne revint pas le même jour ; &, ne le voyant » point reparoître le lendemain, nous fûmes en peine des » douze perſonnes qui le montoient, parmi leſquels ſe » trouvoient le troiſieme Lieutenant, le Lieutenant des » ſoldats de marine, M. Hodges, le Charpentier & le » Canonier. Notre frayeur étoit d'autant mieux fondée, » que le tems avoit été défavorable. Ils arriverent enfin
26. » le 26 après-midi, épuiſés de fatigue & de faim ; ils n'avoient » porté avec eux que trois biſcuits, & une bouteille d'eau-de-vie, & ils n'avoient pas pu prendre un ſeul poiſſon. » Ballotés par les vagues, & eſſayant envain d'aborder aux » vaiſſeaux, ils relâcherent au milieu d'une anſe ; quelques cabanes abandonnées par les Naturels, leur ſervirent » d'aſyle, & des moules, qui adhéroient au rocher, appaiſerent un peu leur faim.

27. » LE 27, nous fîmes des recherches de plantes & d'oiſeaux, » autour du fond de la baie, & nous longeâmes les côtes

» de roche

» de roche, vers la pointe Jackſon, pour tuer des cormorans
» que nous préférions alors aux canards. De retour à bord, Ann. 1773. Mai.
» nous y trouvâmes des Indiens, & nous leur demandâmes
» leur nom, mais ils ne nous comprirent qu'après différens
» ſignes : enfin ils prononcerent des mots qui avoient un
» ſingulier mêlange de gutturales & de voyelles. Le plus
» vieil s'appelloit *Towahànga*, & les autres, *Kotughâ-a*,
» *Koghoaà*, *Khoaà*, *Kollàkh*, & *Taywaherùa*: ce dernier,
» jeune homme de 12 à 14 ans, paroiſſoit le plus vif & le plus
» intelligent de tous : il mangea avec voracité d'un pâté
» de cormorans; &, contre notre attente, il en préféroit
» la croûte. On lui offrit du vin de Madere, & il en but
» plus d'un verre, en faiſant des contorſions; on lui préſenta
» enſuite un verre de vin doux du Cap; & il aimoit ſi fort
» celui-ci qu'il léchoit continuellement ſes lévres, & il en
» demanda un autre verre. Ce ſecond coup mit ſes eſprits
» animaux en mouvement, & il babilla avec une volubi-
» lité prodigieuſe; il cabrioloit dans les chambres; il vou-
» loit qu'on lui donnât la couverture du bateau du Capi-
» taine, & il fut très-affligé de ce qu'on la lui refuſa : il
» ſouhaita enſuite une des bouteilles vuides, & comme
» nous ne jugeâmes pas à propos de la lui laiſſer, il ſortit
» très-bleſſé. Appercevant ſur le pont quelques-uns de nos
» domeſtiques qui plioient du linge, il ſaiſit une nape;
» mais, comme on la lui arrachoit, ſa colere s'enflamma;
» il frappa du pied, il fit des menaces, il grommela, &
» enfin il devint de ſi mauvaiſe humeur, qu'il ne lui plut
» pas d'ouvrir davantage la bouche. La conduite de ce
» jeune homme nous montra le caractere impatient de ces
» peuples: nous déplorions en même-tems l'effet des liqueurs

Ann. 1773. Mai.

» fortes. Il est heureux qu'ils ne connoissent aucune boisson enivrante ; car, dans l'ivresse, ils seroient encore plus farouches & plus indomptables. »

29. Le 29, trente Naturels du pays nous firent visite, & nous apporterent une grande quantité de poisson, qu'ils échangerent contre des clous, &c. Je menai l'un de ces Zélandois à *Motuara*, & je lui montrai quelques pommes de terre qu'y avoit planté M. Fannen, Maître de l'Aventure. Il sembloit qu'elles devoient réussir ; & l'Indien en étoit si charmé que, de son propre gré, il se mit à houer la terre autour des plantes. On le conduisit ensuite aux autres jardins, & on lui fit voir les turneps, les navets, les carottes & les panais ; racines qui, avec les pommes de terre, leur seront réellement plus utiles, que tout ce que nous avons planté d'ailleurs. Il nous fut aisé de leur donner une idée de ces racines, en les comparant à celles qu'ils connoissoient.

☞ » Parmi eux se trouvoient plusieurs femmes, dont » les lévres étoient remplies de petits trous peints en bleu » noirâtre : un rouge vif, formé de craie & d'huile, couvroit leurs joues. Elles avoient, comme celles de la baie » Duski, les jambes minces & torses & de gros genoux ; » ce qui provient sûrement du peu d'exercice qu'elles font ; » de l'habitude de s'asseoir les jambes croisées, & l'accroupissement presque continuel où elles se tiennent sur leurs » pirogues, y contribue d'ailleurs un peu. Leur teint étoit » d'un brun clair, entre la couleur d'olive & celle de Mahoyany, leurs cheveux très-noirs, leur visage rond ; le nez

» & les lévres un peu épaiſſes, mais non point applatis, » les yeux noirs, aſſez vifs & ne manquant pas d'expreſſion. » Toute la partie ſupérieure de leur corps étoit bien pro- » portionnée, & l'enſemble de leurs traits aſſez agréables. » Nos Matelots, qui n'avoient pas vu de femmes depuis » le Cap, les trouverent très-belles; & leurs avances ayant » été accueillies, ils n'eurent pas une grande opinion » de la chaſteté des Zélandoiſes. Leurs faveurs cependant » ne dépendoient pas d'elles-mêmes; elles conſultoient tou- » jours auparavant les hommes, comme leurs maîtres abſolus. » Après avoir obtenu leur conſentement, avec un clou » de fiche, une chemiſe, &c., la femme étoit la maîtreſſe » alors de rendre ſon amant heureux, & d'exiger un autre » préſent. Pluſieurs ſe livrerent, avec répugnance, à cette » vile proſtitution; &, ſans l'autorité & les menaces des » hommes, elles n'auroient point ſatisfait les deſirs d'une » race d'étrangers, qui, ſans émotion, voyoient leurs larmes » & entendoient leurs plaintes. Les Zélandois, encouragés » par cet infâme commerce, parcouroient le vaiſſeau, & » offroient indifféremment à tout le monde, leurs filles & » leurs ſœurs: ils demandoient ſeulement des inſtrumens » de fer, qu'ils croyoient ne pas pouvoir acheter à meilleur » marché. Il ne paroît point que nos équipages aient eu » des privautés avec des femmes mariées: tant qu'elles ſont » filles, elles peuvent avoir des amans; mais le mariage » leur impoſe une fidélité conjugale fort rigoureuſe. Comme » ils reſpectent ſi peu la continence, l'arrivée des Européens » ne ſemble pas avoir dépravé leur morale en ce point; » mais ils ne ſe feroient peut-être jamais avili, juſqu'à vendre

ANN. 1773. Mai.

Ann. 1773. Mai.

» leur pudeur, si la vue de nos outils de fer n'avoit créé » pour eux de nouveaux besoins.

» Il est très-malheureux que les découvertes de nos » Navigateurs fassent perdre la vie à des hommes innocens; » mais c'est un plus grand malheur de corrompre la morale & » l'honnêteté de tout un peuple. Si du moins ces nouvelles » contrées recueilloient d'ailleurs de nos expéditions quel- » ques avantages, si on abolissoit quelques coutumes funestes, » nous pourrions nous consoler : mais le commerce des » Européens n'a peut-être été que nuisible aux Insulaires » de la mer du Sud; & il faut regarder comme les plus » sages, ceux qui se sont le plus éloignés de nous, & qui, » se défiant de la légereté de caractere, & de l'esprit de » débauche, que portent des hommes civilisés parmi des » barbares, ont eu le moins de communication avec nos » Voyageurs.

» Nous invitames, dans nos chambres, plusieurs de » ces Zéiandois ; & tandis que M. Hodges s'occupoit à » peindre les figures les plus expressives, nous tâchions » de les tenir assis quelques momens, en les amusant avec » des bagatelles que nous leur montrions, & que nous leur » offrions quelquefois. En général, ils avoient beaucoup de » physio nomie, sur-tout les vieillards, qui portent une » barbe & une chevelure blanche ou grise : des che- » veux extrêmement touffus, qui tomboient en désordre » sur le visage des jeunes gens, accroissoient la férocité » de leurs regards. Leur stature est la même que celle

» des habitans de la baie *Duski* : ils avoient des vêtemens de » plante de lin ; mais au-lieu d'être entrelacés de plumes, » des morceaux de peau de chien pendoient aux quatre » coins de ceux des plus riches. L'air commençant à être » vif, & les pluies très-fréquentes, ils avoient presque conti- » nuellement autour de leurs cols, le manteau de natte » dont il est parlé dans le premier voyage de Cook ; leurs » autres vêtemens étoient ordinairement vieils & sales ; » & moins proprement travaillés, que ne l'assure le Rédac- » teur. Leurs cheveux étoient arrangés avec soin, & ils avoient » une parure de tête, comme le dit M. Hawkesworth (*a*).

ANN. 1773. Mai.

» QUELQUES HEURES après leur arrivée à bord, ces Indiens » se mirent à voler & à cacher tout ce qui tomboit sous » leurs mains. On en découvrit qui se passoient de l'un » l'autre un grand poudrier de quatre heures, une lampe, » des mouchoirs & des couteaux : on chassa ignominieuse- » ment ces larrons, & on ne leur permit pas de jamais ren- » trer sur notre bord. Accablés sous le poids de la honte, » leur colere s'alluma, & l'un d'eux fit des menaces & des » gestes frénétiques dans sa pirogue. Le soir, ils débarquerent » en travers des vaisseaux : ayant dressé de petites cabanes » de branches d'arbres, ils mirent leur pirogue sur la greve ; » ils firent du feu & grillerent du poisson pour leur souper. »

DEUX OU TROIS FAMILLES de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous ; ils s'adonnerent chaque jour à la

(*a*) M. Hawkesworth a été le Rédacteur du premier Voyage, fait par M. Cook, M. Banks, & le Docteur Solander.

Ann. 1773. Mai. pêche, & ils nous fournissoient les fruits de leur travail: nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité, car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux ; & nous n'avons aucune maniere de prendre du poisson qui soit égale aux leurs.

30. ☞ « La matinée du 30 fut belle, &, dans une promenade que nous fîmes sur l'Isle longue, nous découvrîmes » de nouvelles plantes, & nous tuâmes plusieurs petits oiseaux différens de ceux qui s'étoient offerts à nos yeux » jusqu'alors. L'après-midi, on permit à la plupart des Matelots d'aller à terre ; ils y acheterent des curiosités du » pays, & les faveurs des Zélandoises, malgré le dégoût » qu'inspiroit la malpropreté de ces femmes ; des joues » couvertes d'ocre & d'huile auroient suffit seuls pour en » éloigner des hommes délicats ; mais quoique la puanteur » les annonçât même de loin ; quoique leurs cheveux & » leurs vêtemens fussent remplis de vermine, qu'elles » mangeoient de tems à autre ; tel est l'ascendant d'une » passion brutale, que des Européens civilisés cherchoient, » avec elles, les douceurs de l'amour :

——— Undè
Hæc tetigit, gradivè, tuos urtica nepotes.
Juvenal.

» Durant ces ébats, une Zélandoise vola la jaquette » d'un de nos Matelots, & la donna à un jeune homme de » ses compatriotes. Le Matelot voulant la lui arracher des » mains, reçut plusieurs coups de poing. Il crut d'abord que » l'Indien badinoit ; mais comme il s'avançoit vers le rivage

» pour rentrer dans la chaloupe, le Naturel lui jetta de » grosses pierres. Notre Matelot entrant en fureur, redescendit à terre, alla saisir l'agresseur, &, après un combat » à la maniere Angloise, il le laissa avec un œil noir & le » nez tout ensanglanté.

Ann. 1773. Mai.

» Le premier de Juin des Zélandois que nous n'avions » pas encore vu, vinrent nous faire visite. Leurs pirogues » étoient de différentes grandeurs, & ce qui est rare, trois » avoient des voiles; c'est-à-dire, des nattes triangulaires, » attachés au mât & à une vergue, qui formant un angle » aigu avec le pied du mât, se plioient très-facilement. » Cinq touffes de plumes brunes décoroient le bord extérieur ou la partie la plus large de la voile. Elles n'offroient » pas cette perfection de sculpture & de dessin que le » Capitaine Cook vit dans son premier voyage sur » les Isles du Nord; elles paroissoient vieilles & usées; leur » forme d'ailleurs ressembloit, en général, à ce qu'en dit » M. Hawkesworth: elles avoient aussi, à l'avant & à l'arriere, » un visage tors, & des paguayes proprement faites, & dont » la pale étoit pointue. Les Naturels vendirent plusieurs ornemens qui étoient nouveaux pour nous, & sur-tout des » morceaux de pierre verte, taillés de diverses manieres; en » forme de haches, en pendans d'oreilles, & petits anneaux, » d'autres représentoient une figure humaine contournée » & ramassée, & dans laquelle on avoit inséré deux yeux » monstrueux de nacre de perles ou d'autres coquillages. » Les personnes des deux sexes portoient, suspendue sur » leur poitrine, une de ces petites figures qu'ils appelloient » *Etéeghée*, & c'est peut-être pour eux une espèce de

1 Juin.

Ann. 1773. Juin.

» talisman. Ils échangerent un tablier de leur natte la plus » fine, couvert de plumes rouges, de morceaux de peau » de chien blanche, & orné de coquillages. Les femmes en » portent de pareils dans leur danse. Nous achetâmes aussi » des hameçons de bois barbelés d'os (a), d'une forme grossiere. Leur poitrine étoit décorée de plusieurs colliers » de dents humaines, joints au téeghée: mais ils les » vendirent, avec empressement, pour des outils de » fer, ou des verroteries. Nous remarquâmes, dans leurs » pirogues, un grand nombre de chiens, qu'ils paroissoient » aimer beaucoup, & qu'ils tenoient attachés par le milieu » du ventre: ces chiens étoient de l'espèce à long poil: ils » avoient des oreilles en pointes, & ils ressembloient beaucoup au chien de Berger de M. de Buffon. Ils étoient de » diverses couleurs; les uns tachetés, ceux-ci entièrement » noirs, & d'autres parfaitement blancs. Ces chiens se nourrissent de poisson, ou des mêmes alimens que leurs maîtres, » qui ensuite les tuent pour manger leur chair & se revêtir » de leurs fourrures. De plusieurs de ces animaux qu'ils » nous vendirent, les vieux ne voulurent rien manger; mais » les jeunes s'accoutumerent à nos provisions. Des Zélandois vinrent à notre bord, & entrerent dans nos chambres sans montrer l'étonnement, & l'attention de notre » vieil ami de la baie *Dusky*. Des lignes spirales, sillonnoient profondément leur visage; l'un en particulier, qui » étoit grand & fort, & d'un âge mûr, avoit des marques » très-régulieres sur le menton, les joues, le front & le nez, » de sorte que sa barbe, qui d'ailleurs auroit été très-épaisse,

(a) Ils nous dirent que ces barbes étoient d'os humains.

» ne consistoit

» ne consistoit qu'en quelques poils épars. Cet homme s'ap- » pelloit *Tringho-Waya*, & il sembloit avoir de l'autorité » sur les autres: jusqu'alors, nous n'avions observé aucune » supériorité entre ceux qui étoient venus nous voir. Ils » préféroient les chemises & sur-tout les bouteilles, à tous » nos autres articles de commerce: c'est peut-être parce » qu'ils n'ont de vase, pour renfermer des liquides, qu'une » petite calebasse ou gourde, qui croît seulement sur l'Isle » du Nord, & qui est extrêmement rare chez les Habitans » du canal de la Reine Charlotte. Ils savoient bien cepen- » dant ne pas faire de marchés désavantageux; ils met- » toient le plus haut prix à la moindre bagatelle qu'ils of- » froient en vente; mais ils ne s'offençoient pas si nous » refusions d'acheter. Quelques-uns, qui étoient de bonne » humeur, nous donnerent le spectacle d'un *Heiva*, ou » d'une danse sur le gaillard d'arriere. Placés de file, » ils se dépouillerent de leurs vêtemens supérieurs; l'un » d'eux chanta d'une maniere grossiere, & le reste accom- » pagna les gestes qu'il faisoit; ils étendoient leurs bras » & frappoient alternativement du pied contre terre, avec » des contorsions de frénétique; ils répétoient en chœur » les derniers mots, & nous y distinguions aisément une » sorte de mêtre; mais je ne suis par sûr qu'il y eût de » la rime; la musique étoit très-sauvage & peu variée. » Le soir, ils retournerent au fond du canal d'où ils étoient » venus. »

ANN. 1773. Juin.

LE 2 JUIN, les vaisseaux étant bientôt prêts à remettre en mer, j'envoyai à terre, sur le côté Oriental du canal, deux chèvres; le mâle avoit un peu plus d'un an; mais la 2.

ANN. 1773. Juin.

femelle étoit beaucoup plus vieille. Elle avoit mis bas deux jolis chevreaux, quelque tems avant notre arrivée dans la baie *Dusky*, mais le froid les tua, comme je l'ai déja dit. Le Capitaine Furneaux laiſſa auſſi dans l'anſe des Cannibales, un verrat & deux jeunes truyes, de ſorte que nous avons lieu de croire que la Nouvelle-Zélande, ſera un jour remplie de ces animaux, s'ils ne ſont pas détruits par les Naturels du pays, avant qu'ils deviennent ſauvages; car alors il n'y aura point de danger. Comme les Zélandois ne ſavent pas que nous les y avons dépoſés, il ſe paſſera peut-être quelque tems avant qu'ils les découvrent.

DURANT notre excurſion à l'Eſt, nous apperçûmes le plus grand veau marin que j'aie jamais vu. Il nageoit ſur la ſurface de l'eau, & il nous permit d'approcher aſſez pour lui tirer un coup de fuſil, qui fut ſans effet. Après une chaſſe de près d'une heure, il fallut l'abandonner. A juger de cet animal par ſa groſſeur, c'étoit probablement une lionne de mer. Il avoit beaucoup de reſſemblance avec la figure qu'on trouve dans le Voyage du Lord Anſon; & puiſque nous vîmes un lion de mer, en arrivant à ce canal, lors de mon premier voyage, cela eſt encore plus vraiſemblable. Je crois qu'ils ſe fixent ſur quelques rochers qui ſont dans le détroit, ou en travers de la baie de l'Amirauté.

3. LE 3, le Charpentier monta un bateau & alla couper, ſur le côté oriental du canal, quelques bois dont nous avions beſoin. A ſon retour, il fut chaſſé par une grande double pirogue remplie d'Indiens; mais on ne ſait pas quel étoit

leur motif; notre bateau, qui étoit ſans armes, s'enfuit à pleines voiles. ANN. 1773. Juin.

☞ « LA PRUDENCE conſeilloit de ne pas ſe mettre au » pouvoir de cinquante barbares, qui n'ont d'autres loix, » & d'autres principes, que leur caprice. »

LE LENDEMAIN, dès le grand matin, quelques-uns de nos amis nous apporterent une bonne proviſion de poiſſons. L'un d'eux conſentit à s'embarquer avec nous; mais, quand il fut queſtion de partir, il changea de réſolution, ainſi que pluſieurs autres, qui avoient promis de s'en aller avec le Capitaine Furneaux. 4.

ON ME DIT que des Zélandois avoient voulu vendre leurs enfans; mais je reconnus que c'étoit une mépriſe. Ce bruit prit naiſſance à bord de l'Aventure, où perſonne ne connoiſſoit la langue & les coutumes du pays. Les Indiens amenoient ordinairement leurs enfans avec eux, & ils nous les préſentoient, dans l'eſpérance que nous leur donnerions quelque choſe. Le matin du jour précédent, un homme me préſenta ainſi ſon fils, âgé d'environ neuf ou dix ans: comme on aſſuroit alors qu'ils vendoient leurs enfans, je crus qu'il vouloit que j'achetaſſe le ſien; mais je découvris enfin qu'il demandoit ſeulement, pour ce petit, une chemiſe blanche & je lui en donnai une. L'enfant étoit ſi charmé de ſon nouveau vêtement, qu'il ſe promena ſur le vaiſſeau, & ſe montra avec complaiſance à tous ceux qu'il rencontroit. Cette liberté offenſa un vieil bouc, qui l'étendit ſur le tillac d'un coup de corne; & l'animal auroit recommencé, ſi l'on

ANN. 1773. Juin.

ne fût allé au ſecours de l'enfant. La chemiſe de cet enfant fut ſalie, & il n'oſoit pas reparoître devant ſon pere, qui étoit dans ma chambre, & il fallut que M. Forſter l'introduisît : le pauvre enfant fit alors une hiſtoire très-lamentable, contre Gourey, le grand chien (car c'eſt ainſi qu'ils appelloient tous les quadrupèdes que nous avions à bord), & on ne put le calmer que lorſqu'on eut lavé & ſéché ſa chemiſe. Ce fait, minutieux en lui-même, prouvera combien nous ſommes ſujets à nous méprendre ſur les intentions de ces peuples, & à leur attribuer des coutumes auxquelles ils n'ont jamais ſongé.

VERS les cinq heures, nous apperçûmes une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandois nos amis, que nous avions à bord, parurent fort alarmés; ils nous dirent que c'étoient leurs ennemis; & deux d'entr'eux, l'un tenant à la main une pique & l'autre une hache de pierre, monterent ſur la poupe du vaiſſeau, & là ils défierent leurs ennemis, par une eſpece de bravade. Les autres, qui étoient à bord, ſe rendirent, ſur-le-champ, à leurs pirogues; & ils allerent à terre, probablement afin de mettre en ſûreté leurs femmes & leurs enfans.

9. TOUTES NOS SOLLICITATIONS ne purent pas engager les deux qui nous reſtoient, à appeller les étrangers au côté de notre bâtiment : au contraire, ils étoient fâchés de ce que je leur faiſois des ſignes d'invitation; ils me prioient de plutôt leur tirer deſſus. Les Indiens, qui montoient la pirogue, parurent faire peu d'attention à ceux qui étoient à notre bord, mais ils s'avancerent lentement vers nous.

☞ « DEUX HOMMES d'une belle taille, l'un à l'avant » & le second à l'arrière de la pirogue, se leverent, tandis » que les autres resterent assis. Le premier avoit un man- » teau parfaitement noir de natte très-serrée, garni de » compartimens de peau de chien : il tenoit à la main une » plante verte (c'étoit du lin dont on a déjà parlé plusieurs » fois), & de tems en tems il disoit quelques mots. Son » camarade prononçoit très-haut & d'une maniere solem- » nelle, une longue harangue bien articulée, & il élevoit » & il abaissoit sa voix de toutes sortes de manieres diffé- » rentes. D'après ses tons divers, & d'après ses gestes, il » sembloit, tour-à-tour, faire des questions, se vanter, défier » au combat & nous persuader : quelquefois il parloit sur » un mode assez bas, & il poussoit tout-à-coup des excla- » mations violentes, & ensuite il s'arrêtoit un moment pour » reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le » Capitaine l'invita à monter à bord : il parut d'abord » indécis & défiant ; mais emporté par son courage naturel, » il entra sur le vaisseau, & il fut suivi de tous ses gens. » Ils saluerent à l'instant, par une application de nez, les » Naturels qui étoient parmi nous avant leur arrivée, & ils » firent le même compliment à tous ceux d'entre nous » qui se trouverent sur le gaillard d'arriere. Les deux Ora- » teurs furent introduits dans la grand-chambre ; l'un se » nommoit *Teiratu*, & il venoit de la côte opposée de » l'Isle septentrionale, appellée Tierrawhite. »

DÈS qu'ils furent parmi nous, la paix s'établit à l'instant de tous côtés. Il ne me parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes ; du moins,

Ann. 1773. Juin.

s'ils avoient formé ce projet, ils sentirent que ce n'étoit ni le tems, ni le lieu de commettre des hostilités.

Ces étrangers demanderent aussi, avant tout, des nouvelles de Tupia ; &, quand ils apprirent sa mort, ils exprimerent leur affliction par une espèce de lamentation, qui me sembla plus factice que réelle.

☞ « Ses lumieres & ses talens, la facilité avec laquelle » il parloit le langage des Zélandois, l'avoient rendu cher » à ces barbares. Il étoit peut-être plus propre que nous-» mêmes à les conduire à l'état de civilisation où sont par-» venus les Isles-de-la-Société. En effet, nous ne prendrions » pas, dans nos instructions, la voie la plus courte, parce » que nous n'entrevoyons point les chaînons intermé-» diaires qui lient leurs foibles idées à la sphère étendue » de nos connoissances.

» Teiratu & ses camarades étoient plus grands que les » Zélandois que nous avions vu jusqu'alors. Nous n'avions » pas remarqué parmi les habitans du canal de la Reine » Charlotte, des habits, des ornemens & des armes aussi » riches que les leurs ; & ils parloient avec une volubilité » absolument nouvelle pour nous. Ils avoient plusieurs man-» teaux couverts, presque par-tout, de peaux de chien : » ils mettoient un grand prix à ces manteaux ; car ils les » préservoient du froid, qui commençoit à se faire sentir. » Ils portoient d'autres manteaux de fibres de lin de la » Nouvelle-Zélande (phormium), absolument neufs & » embellis par d'élégantes bordures, symmétriquement tra-

ANN. 1773. Juin.

» vaillés en rouge, noir & blanc, & qu'on auroit pris pour
» l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Le noir est si fortement
» imprimé sur leurs étoffes, qu'il mérite l'attention de nos
» Manufacturiers; en effet on a grand besoin (en Angleterre)
» de productions végétales qui donnent cette couleur d'une
» maniere durable) : il ne nous a pas été possible d'acquérir
» là-dessus des lumieres. Leurs manteaux sont quarrés; deux
» coins se rattachent sur la poitrine avec un épingle d'os
» de baleine ou de pierre verte. Un ceinturon d'une fine
» natte d'herbes, lie sur leurs reins la partie inférieure
» du manteau, qui descend ensuite jusqu'au milieu de
» la cuisse & quelquefois jusqu'au milieu de la jambe. Ils
» étoient d'ailleurs aussi mal-propres que les Zélandois
» du canal de la Reine Charlotte & des essaims de ver-
» mine, remplissoient leurs habits. Outre ceux qui avoient
» le visage sillonné; d'autres y mettoient de l'ocre rouge
» & de l'huile, & ils étoient très-charmés, quand nous endui-
» sions leurs joues de vermillon. Ils gardoient, dans de petites
» calebasses, proprement sculptées, une huile très-puante:
» tous leurs outils étoient sculptés d'une maniere élégante
» & faits avec beaucoup de soin; le tranchant d'une hache,
» qu'ils nous vendirent, étoit du plus beau jaspe vert, &
» le manche relevé par une jolie ciselure. Ils nous appor-
» terent quelques instrumens de musique, & entr'autres,
» une trompette ou tube de bois, d'environ quatre pieds de
» long & assez droit, de deux pouces de diamètre à l'embou-
» chure, & de cinq à l'autre extrémité : elle produisoit un
» braiement sauvage, toujours sur la même note : des
» joueurs plus habiles auroient pu en tirer de meilleurs sons.
» A l'aide d'une autre trompette (composée de *murex*

Ann. 1773. Juin.

» *tritonis*) montée en bois, ſculptée & percée à la pointe » où s'applique la bouche, ils excitoient dans l'air un mugiſſe- » ment horrible. Nous donnâmes le nom de flûte à un troi- » ſieme inſtrument : c'étoit un tube creux, plus large dans » la partie du milieu, où il y avoit une grande ouverture, » & une ſeconde & une troiſieme aux deux extrémités. » Cette trompette, ainſi que la premiere, étoit compoſée » de deux demi-cylindres creux, placés ſi exactement l'un » ſur l'autre, qu'ils formoient un tube parfait. Une figure » humaine décoroit, comme à l'ordinaire, la proue de leur » pirogue; mais, outre les yeux de nacre de perle, une longue » langue ſortoit de la bouche; probablement parce qu'ils » ſont dans l'uſage de tirer la langue, pour témoigner du » mépris & faire un défi à leurs ennemis. La figure de la » langue ſe trouve encore à la proue de leurs pirogues de » guerre, & à l'extrémité de leurs haches de bataille; » ils la portent ſur la poitrine, ſuſpendue à un collier, & » ils la ſculptent même ſur les pelles avec leſquelles ils vui- » dent l'eau, & ſur leurs pagayes. »

Il y eut bientôt un commerce d'échange entr'eux & nous. Ils achetoient avec beaucoup d'empreſſement nos ouvrages de fer. Il ne fut pas poſſible d'empêcher les mate-lots de vendre les habits qu'ils portoient, pour des bagatelles, ſans utilité & ſans aucun prix, ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plutôt que je n'aurois fait. En partant ils monterent à Motuara où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues, & pluſieurs Indiens ſur la côte. Je réſolus de m'y rendre en chaloupe, avec M. Forſter & un de mes Officiers. Le chef & toute la tribu compoſée d'environ quatre-

vingt-dix

vingt-dix ou cent perſonnes, hommes, femmes & enfans, nous reçurent bien.

ANN. 1773. Juin.

☞ « NOUS LEUR OFFRIMES des médailles de cuivre doré, » d'environ un pouce trois quarts de diamètre, qu'on nous » avoit chargé de répandre parmi les nouveaux peuples, » comme des monumens de notre expédition. L'un des » côtés repréſente la tête du Roi, avec l'Inſcription: *Georges* » *III, Roi de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande;* » & le revers, deux vaiſſeaux de guerre, avec ces noms, » la *Réſolution* & l'*Aventure*; & on lit ſur l'exergue: » *Appareillerent d'Angleterre au mois de Mars* 1772 *(a)*. » Nous avions déjà donné quelques-unes de ces médailles » aux Naturels de la baie *Dusky*, & à ceux du canal de » la Reine Charlotte. Comme ils avoient beaucoup d'armes, » d'outils, de vêtemens, &c. nous en achetâmes un grand » nombre, & parce qu'ils montroient un certain reſpect pour » Teiratu, le Capitaine penſa que c'étoit un Chef. Il » eſt poſſible que M. Cook ſe ſoit trompé, car ils ont » toujours des égards pour les vieillards; vraiſemblablement » à cauſe de leur expérience. Les Chefs ſont toujours forts, » actifs, jeunes & dans la fleur de l'âge. Ils choiſiſſent peut- » être, ainſi que les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale, » des hommes d'un courage & d'un talent reconnu, & bons » ſoldats: en effet un peuple en guerre a beſoin d'un pareil » Chef pour l'animer, & le diriger par ſes connoiſſances. » Plus on conſidère le caractere guerrier des Zélandois,

(a) Il avoit d'abord été décidé que les vaiſſeaux partiroient dès le mois de Mars.

ANN. 1773. Juin.

» & leur maniere de vivre en petites peuplades, & plus » cette élection paroît néceſſaire. Ils voient clairement » que les qualités d'un Chef ne ſe tranſmettent pas à ſon » fils, & que le gouvernement héréditaire tend au deſpo- » tiſme (*a*). »

CES INDIENS avoient avec eux ſix pirogues & tous leurs meubles, d'où on peut conclure qu'ils étoient venu réſider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que, lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils ont coutume de porter avec eux tous leurs biens; chaque canton leur eſt indifférent, dès qu'ils y trouvent la ſubſiſtance néceſſaire, & ainſi ils ne ſont jamais hors de chez eux. ☞ « Il eſt aiſé d'expliquer par-là l'émigration de ce » petit nombre de familles qu'on trouve dans la baie *Dusky*. » Comme ils vivent diſperſés en petites troupes, ils éprouvent pluſieurs inconvéniens auxquels ne ſont pas ſujettes les ſociétés réunies en forme de Gouvernement. Celles-ci établiſſent des loix & des réglemens pour l'utilité commune. L'apparition des étrangers ne les alarme pas; & ſi l'ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des fortereſſes où ils peuvent ſe retirer & défendre avec ſuccès leur propriété & leurs foyers. Telle paroît être la ſituation des Zélandois d'Eahei-nomuawe; tandis que ceux de Tavai-poennammoo menent une vie errante, & ne jouiſſent preſque d'aucun des avantages de la réunion, ce qui les expoſe à des alarmes continuelles. En général,

(*a*) On peut voir dans l'Ouvrage intitulé: *L'Eſprit des uſages des différens Peuples*, liv. 5, les Coutumes des différentes Nations ſur cet objet.

nous les avons trouvés sur leurs gardes; soit qu'ils voyagent, soit qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes d'en porter, ainsi que je le reconnus à notre premiere entrevue avec la famille de la baie *Dusky* : chacune des deux femmes avoit une pique de dix-huit pieds de long.

Ann. 1773. Juin.

J'ai fait ces réflexions, parce que je ne crois pas y avoir retrouvé un seul des Insulaires que j'y avois vu trois ans auparavant ; aucun ne m'a reconnu, non plus que les compagnons de mon premier voyage. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandois, qui habitoient ce canal en 1770, en ont depuis été chassés ; ou que, de leur propre gré, ils se sont retirés ailleurs. Il est sûr qu'en 1773, le nombre des habitans étoit diminué de plus des deux tiers. Leur Forteresse, sur la pointe de Motuara, étoit déserte depuis long-tems ; &, dans toutes les parties du canal, il y avoit beaucoup d'habitations abandonnées. Il ne faut cependant pas conclure de-là, que ce canton ait été jadis très-peuplé ; car chaque famille, qui se meut de place en place, peut avoir, pour sa commodité, plus d'une ou deux huttes.

On demandera peut-être, comment ces Zélandois, n'ayant jamais vu l'*Endéavour*, ni personne de son équipage, ils ont appris le nom de Tupia, & pourquoi l'on trouve parmi eux des meubles, &c. qui n'ont pu leur venir que de ce vaisseau ? Je répondrai que le nom de Tupia étoit si populaire chez eux, lors de ma premiere expédition, que vraisemblablement il se répandit sur une grande partie de

ANN. 1773. Juin.

la Nouvelle-Zélande, & qu'il devint très-familier à tout le monde. Ils auroient également demandé des nouvelles de Tupia au premier vaisseau qui y seroit arrivé, de quelque Nation qu'il eût été. La plupart des meubles, marchandises, qu'y laissa l'Endéavour, ont, sans doute, passé de même entre les mains de ceux qui n'avoient jamais apperçu ce bâtiment. J'obtins d'un des Indiens, un pendant d'oreille d'un verre très-bien poli : ce verre leur avoit sûrement été apporté par l'*Endéavour*.

☞ « M. COOK eut soin de mener Teiratu aux Jardins » que nous avions faits : il lui fit voir toutes les plantes, & » en particulier les pommes de terre. Le Zélandois mon- » tra beaucoup de goût pour cette derniere. Il sembloit » la connoître, parce que la Patate de Virginie ou la Patate » douce (*Convolvulus Batatas*) se trouve sur l'Isle Septen- » trionale. Il promit qu'il ne détruiroit pas la plantation, & » même qu'il en prendroit soin. »

APRÈS avoir demeuré environ une heure à Motuara, avec ces Zélandois, je retournai à bord, & je passai en fête, le reste de ce jour, anniversaire de la naissance du Roi Georges III, avec le Capitaine Furneaux & ses Officiers. J'accordai une double ration aux Matelots, & ils partagerent la joie générale.

LES DEUX VAISSEAUX étant prêts à remettre en mer, je donnai au Capitaine Furneaux, le journal par écrit, de la route que je projettois de suivre. Je lui dis que je voulois marcher à l'Est, entre les 41 & 46e paralleles Sud, jusqu'au

140^{d} ou 135^{d} de longitude Oueſt; ſi je ne découvrois point de terre, cingler enſuite vers O-Taïti; revenir de-là à la Nouvelle-Zélande, par la traverſée la plus courte. Après y avoir fait du bois & de l'eau, porter au Sud, reconnoître toutes les parties inconnues de la mer, qui eſt entre le méridien de la Nouvelle-Zélande & le Cap Horn : en cas de ſéparation, avant notre arrivée à O-Taïti, je nommai cette Iſle pour rendez-vous; je lui recommandai de m'y attendre juſqu'au 20 d'Août; & ſi je ne le rejoignois pas à cette époque, de revenir promptement dans le canal de la Reine Charlotte, & d'y relâcher juſqu'au 20 Novembre: enfin (ſi je ne le retrouvois point alors) d'appareiller & d'exécuter les inſtructions des Lords de l'Amirauté.

ANN. 1773. Juin.

QUELQUES NAVIGATEURS traiteront peut-être d'extraordinaire le projet d'entreprendre des découvertes au Sud juſqu'au 46^{d} de latitude au milieu de l'hiver; mais, quoique cette ſaiſon ne ſoit point du tout favorable à de pareilles campagnes, il me parut néceſſaire de ne pas perdre ce tems, afin de diminuer ce qui me reſtoit à faire; car je craignois de ne pouvoir pas, l'été ſuivant, achever de reconnoître la partie Méridionale de la mer Pacifique-Sud: d'ailleurs ſi je découvrois quelque terre dans ma route à l'Eſt, j'aurois pu commencer avec l'été, à examiner les côtes. Indépendamment de toutes ces conſidérations, je ne courois pas de grands dangers, mes deux vaiſſeaux étoient bien pourvus, & les équipages en bonne ſanté: il étoit impoſſible de mieux employer la ſaiſon: en ſuppoſant que mes tentatives n'euſſent aucun ſuccès, je comptois du moins apprendre à la poſtérité, qu'on peut naviguer ſur ces mers, & y entreprendre des découvertes même au milieu de l'hiver.

ANN. 1773. Juin.

DURANT notre séjour dans le canal, je fis des remarques qui ne me donnerent pas trop bonne opinion de la morale des Naturels du pays de l'un ou l'autre sexe. Les femmes de la Nouvelle-Zélande m'avoient toujours parues plus sages que les autres Habitantes des Isles de la mer du Sud. Si quelques-unes accorderent de petites faveurs à l'équipage de l'Endéavour, elles le faisoient ordinairement en secret, & les hommes ne sembloient pas s'en mêler. Mais on me dit alors qu'ils étoient les principaux entremetteurs d'un commerce honteux; que, pour un clou de fiche, ou tout autre meuble, ils obligeoient les femmes à se prostituer elles-mêmes de gré ou de force, & sous les yeux du public.

PENDANT notre relâche, M. Wales profita de toutes les occasions d'observer des hauteurs égales du Soleil, afin de connoître la marche respective des montres. Le résultat de son travail prouva que celle de M. Kendal gagnoit sur le tems moyen 9″ 5, & celle de M. Arnold 94″ 158 par jour.





CHAPITRE IX.

Route de la Nouvelle-Zélande à O-Taïti (*a*), *avec une description de quelques Isles Basses, supposées être les mêmes qui ont été vues par M. de Bougainville.*

LE 7 DE JUIN, le vent étant plus favorable, on démarra, &, à sept heures, nous appareillâmes de conserve avec l'Aventure. A peine fûmes-nous sortis du canal que nous trouvâmes le vent au Sud, & il fallut bouliner à travers le détroit. Vers midi, le reflux nous fut favorable, & rendit nos bordées avantageuses; de sorte qu'à cinq heures du soir, le Cap Palliser sur l'Isle d'Eaheï-Nomauwe, nous restoit au S. S. E. ½. S. & la Cap Koamaroo, à la pointe S. E. du canal au N. ¼. N. O.: bientôt après il y eut calme, & le flot portant contre nous, nous rechassa au Nord, & nous fit perdre beaucoup de chemin. Un peu avant la marée haute, le calme fut suivi

ANN. 1773. 7 Juin.

Note du Traducteur.

(*a*) Le Capitaine Cook, dans son premier Voyage, a donné à cette Isle le nom d'O-Taheite; M. Forster dit qu'on doit l'appeller *O-Tahity*, & que M. de Bougainville a mieux saisi que les Anglois la prononciation de ce terme. M. Forster n'est presque jamais d'accord avec M. Cook, sur les noms des Isles des Insulaires; & la différence est quelquefois si grande, qu'on en est étonné; nous la ferons remarquer. Il a fallu cependant rendre les mots tels que les exprime le Capitaine à cause des Cartes.

Ann. 1773. 8 Juin.

d'une briſe du Nord, qui devint bientôt un vent fort; ce qui joint au juſſant, nous mit à huit heures du lendemain matin, abſolument hors du détroit. Nous avions alors le Cap Palliſer à l'E. N. E. & à midi, au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à la diſtance de ſept lieues.

☞ « Nous contemplions cette mer immenſe, que les » premiers Navigateurs avoient traverſé ſous la Zône » Torride : mais aucun Européen, excepté le Capitaine » Cook, n'avoit encore oſé en parcouvrir les latitudes » moyennes, & on y ſuppoſoit une grande étendue de » terre, appellée par les Géographes, *Continent Auſtral.* » Avant le voyage de l'*Endéavour* la Nouvelle-Zélande » étoit regardée comme la côte occidentale de cette terre » inconnue, & on diſoit que des Iſles prétendues décou- » vertes près de l'Amérique, en formoient les côtes Orien- » tales. Le Capitaine Cook ayant pénétré juſqu'au 40e » degré Sud ſans trouver de terre, l'opinion publique reſ- » treignit le continent Auſtral dans des bornes plus étroites, » mais encore aſſez conſidérables pour occuper l'attention » des Navigateurs. Nous allions entrer au milieu de ces » parages nouveaux, & cingler à l'Eſt entre le 50 & le 40e » degrés de latitude Sud; pluſieurs perſonnes de l'équipage » croyoient que bientôt nous aborderions ſur des côtes dont » les productions précieuſes, nous récompenſeroient de nos » peines. Le Commodore jugeant, d'après ce qu'il avoit » fait dans la première expédition, & ce qu'il avoit déja » éprouvé dans le commencement de celle-ci, étoit bien » loin de s'attendre à découvrir de nouveaux pays, & il » révoquoit fort en doute l'exiſtence d'un continent Auſtral.

ANN. 1773. Juin.

» Nous appercevions les hautes montagnes de l'Isle Sud » couvertes de neige, tandis que plus bas le ciel étoit clair & » doux: le thermomètre se tenoit à environ 51[d] dans l'om- » bre. De larges bancs de poissons cétacés, de couleur par- » faitement noire, avec une tache blanche devant la nâ- » geoire de derriere, passèrent près de nous. On les tira » de dessus le pont; & l'un d'eux blessé à la tête, ne » pouvant plus plonger sous l'eau, se remua avec fureur » à la surface, & teignit la mer de son sang. Il paroissoit » long de trois verges: il étoit mince & sa tête émoussée: » c'est pour cela que les Matelots l'appellerent *nez de bou-* » *teille;* nom que Dale donne à un poisson très-différent, » à la baleine à bec, dont le bec & le nez ressemblent au » col d'une bouteille (*a*): nous faisions alors trois milles » & demi, & on ne jugea pas à propos de mettre à la Cape, » pour le prendre. »

VOULANT remonter, à midi, les montres marines, la fusée de celle de M. Arnold ne tourna point; &, après plusieurs tentatives inutiles, nous fûmes obligés d'y renoncer.

AYANT DÉBOUQUÉ le détroit, je dirigeai ma route S. E. $\frac{1}{4}$ E. avec un bon vent, mais variable, qui souffloit entre le Nord & l'Ouest. Les derniers vents du S. E. avoient produit une houle du même rumb, qui duroit depuis quelques jours; de sorte que nous espérions peu de trouver des terres dans cette direction. Je continuai

(*a*) Voyez Pennant's British Zoology.

ANN. 1773. Juin.

cependant à gouverner au S. E. ☞ « Un nombre infini
» d'albatrosses de trois espèces, nagerent autour de nous,
» dès que nous ne vîmes plus la terre. Les grandes, ou
» communes, étoient de diverses couleurs; nous crûmes
» que ces différences annonçoient leur âge; que les plus
» vieilles étoient presque entièrement blanches; que les
» moyennes étoient un peu tachetées de brun, & les plus
» jeunes toutes blanches. Quelques-uns de nos Matelots,
» qui avoient été à bord des vaisseaux de la Compagnie,
» comparant l'aisance des Voyages du Bengale & de la
» côte de Coromandel à nos fatigues, publierent, dans
» leurs chambrées, que ces oiseaux renfermoient les ames
» des vieils Capitaines du commerce de l'Inde, alors exilés,
» au milieu d'une mer qu'ils redoutoient auparavant, &
» réduits à une subsistance précaire, au lieu de jouir de
» leur ancienne abondance, & enfin devenus le jouet des
» tempêtes, qu'ils n'avoient jamais éprouvées.

» LES OFFICIERS, qui ne pouvoient pas encore s'accou-
» tumer aux provisions salées, tuerent le chien noir dont
» on a parlé plus haut, & ils en envoyerent la moitié au
» Capitaine. Nous en mangeâmes à dîner une cuisse rôtie,
» dont la saveur étoit exactement la même que celle du
» mouton. Dans nos climats froids, où l'on prend tant de
» nourritures animales, où les hommes sont naturellement
» carnivores, & où la chair est absolument nécessaire à la
» conservation de la santé & de la force, il est étonnant
» qu'on ait une aversion judaïque pour les chiens, tandis
» qu'on mange du cochon le plus sale de tous les qua-
» drupèdes. On peut dire que l'instinct éclairé que nous

Ann. 1773. Juin.

» remarquons dans les chiens, nous inſpire beaucoup de » répugnance à les tuer & à les manger; mais c'eſt aux » ſoins qu'on en prend, qu'on doit attribuer leur atta- » chement pour leurs maîtres. Leurs qualités naturelles » peuvent ſe développer ſeules; mais l'éducation doit ai- » der ce développement, & ſans culture, l'eſprit hu- » main lui-même, capable de tant de merveilles, reſte » dans l'ignorance. A la Nouvelle-Zélande, & ſuivant les » relations des premiers Voyages, ſur les Iſles tropiques de » la mer du Sud, les chiens ſont les animaux les plus » ſtupides & les plus triſtes du monde : ils ne paroiſſent » pas avoir plus de ſagacité que nos moutons, qui paſſent » pour ſi hébêtés. A la Nouvelle-Zélande, on les nourrit » de poiſſons, & dans les Iſles de la mer du Sud, de végé- » taux; & ces alimens peuvent avoir contribué à changer » leur caractere. La maniere de vivre a auſſi dénaturé leur » inſtinct : à la Nouvelle-Zélande, ils partagent les reſtes » du repas de leurs maîtres; ils mangent les os des autres » chiens, & ils deviennent de véritables cannibales dès leur » naiſſance. Nous avions à bord un de ces petits chiens, » qui sûrement, avant qu'on nous le vendît, n'avoit jamais » rien pris que le lait de ſa mere, & cependant il dévora » avec avidité une partie de la chair & des os du chien, que » nous venions de manger à dîner; tandis que pluſieurs » autres de race européenne, que nous avions embarqué » au Cap, s'éloignerent, & ne voulurent pas en goûter. »

Le 11, nous paſsâmes le méridien de 180ᵈ, & nous en- trâmes dans la longitude Oueſt, ſuivant ma maniere de compter. 11.

Ann. 1773. Juin. Le 16, à sept heures du matin, le vent tourna au S. E. : nous revirâmes & nous forçâmes de voiles au plus près du vent, au N. E. : nous étions par 47^d 7′ de latitude, & 173^d de longitude Oueſt. Dans cette ſituation, nous avions une groſſe houle du N. E.

20. Le vent ſouffloit toujours du S. E. & du S. S. E. grand frais par intervalles, & juſqu'au 20, il fut accompagné d'un temps quelquefois beau, & d'autrefois pluvieux à 44^d 30′ de latitude, & 185^d 45′ de longitude Oueſt; le vent ſauta à l'Oueſt, ſouffla bon frais, & fut ſuivi d'un beau ciel.

23. Nous gouvernâmes E. ¼ N. E., E. ¼ S. E., & E. juſqu'au 23 à midi, que nous eûmes quelques heures de calme par 44^d 38′ de latitude Sud, & 161^d 27′ de longitude Oueſt. Un vent d'Eſt ſuccéda au calme, & nous portâmes au Nord.

☞ « Le Capitaine Furneaux vint dîner à notre bord, » & il nous apprit que ſon équipage étoit en bonne ſanté, » excepté un ou deux hommes, infectés du mal vénérien. » Cette nouvelle nous cauſa beaucoup de chagrin ; puiſ» qu'il faut que cette peſte ſe ſoit déja répandue ſur la » Nouvelle-Zélande. Frappés des ſuites horribles qu'elle » entraîneroit, nous récapitulâmes les occaſions qu'ont eu » ces Inſulaires de la recevoir des Européens. Taſman, qui » découvrit cette contrée en 1642, n'eut aucun commerce » avec les habitans, & il ne paroît pas avoir mis à terre. » Le Capitaine Cook, qui reconnut le pays en 1769 & » 1770, venoit de O-Taïti & des Iſles de la Société, où » pluſieurs perſonnes de ſon équipage avoient contracté » des maladies vénériennes : mais, comme la traverſée dura » deux mois, le Chirurgien déclara, au moment où on

» apperçut la côte, qu'il n'y avoit plus de vénériens sur » l'Endéavour. Malgré cette assurance, M. Cook eut la » précaution de ne pas permettre d'aller à terre, à ceux » qui avoient été traités, & qu'on pouvoit soupçonner de » quelque venin caché; & enfin, pour comble de sagesse, » il ne souffrit point que les femmes montassent sur son » bord. M. de Surville, Navigateur François, fit voile, de » Pondichery sur le Saint-Jean-Baptiste, passa le détroit de » Malacca, toucha aux Isles Bashées; &, après avoir tourné » Manille, il vit terre au S. E. de la Nouvelle-Bretagne, à » environ 10d $\frac{3}{4}$ de latitude, & 158d de longitude Est, qu'il » appella *Port Surville*; il relâcha ensuite à la Nouvelle-» Zélande, & cingla vers Callao dans l'Amérique méri-» dionale, pour y faire le commerce. Mais il se noya en » débarquant; & toutes ses Lettres de recommandation » ayant été perdues avec lui, son vaisseau fut détenu près » de deux années, & ensuite renvoyé en France avec toute » sa cargaison. M. de Surville mouilla dans la baie » *Doubtless*, le 9 Décembre 1769, & vit l'Endéavour » passer près de lui, quoique M. Cook n'apperçut pas le » vaisseau François qui étoit au-dessous de la terre. Je ne » sais point quel séjour y fit M. de Surville, ni quelles entre-» vues il eut avec les Naturels; mais, en considérant la » distance entre cette place & le canal de la Reine Char-» lotte, & le manque de communication qu'il y a entre les » habitans des deux ports, supposé que la maladie véné-» rienne eût été parmi l'équipage de M. de Surville, il n'est » pas probable qu'elle ait pu s'étendre si loin au Sud.

» ON PEUT dire la même chose de M. Marion & du

ANN. 1773. Juin.

» Capitaine Crozet, deux Officiers François, dont j'ai cité
» plus haut l'expédition en 1772; car ils ne sortirent pas
» des environs de la baie des Isles, dans la partie la plus
» septentrionale de l'Isle-Nord. Nos deux vaisseaux arri-
» verent ensuite à la Nouvelle-Zélande; mais nous n'avons
» pas la moindre raison de croire qu'ils y aient porté la
» maladie dont il est ici question. Nous avions quitté le
» Cap de Bonne-Espérance, derniere place où les Matelots
» pouvoient l'avoir contracté, six mois avant d'aborder
» dans le canal de la Reine Charlotte, & nous en avions
» passé cinq en mer; intervalle qui suffit pour opérer une
» entiere guérison, à moins que le mal ne soit très-in-
» vétéré. Mais nous étions loin d'avoir des vénériens à
» bord, & il n'est pas probable que le venin se soit calmé
» pendant un si long-temps chez des hommes qui ne
» mangeoient que des alimens salés, qui ne buvoient que
» des liqueurs spiritueuses, & qui enfin étoient exposés à
» l'humidité & au froid, & à toutes les rigueurs d'un mau-
» vais climat. La réunion de toutes ces circonstances nous
» fit conclure que la maladie vénérienne est indigène à la
» Nouvelle-Zélande, & qu'elle n'y a pas été portée par les
» Européens. En réfléchissant depuis sur cette matière, je
» n'ai point changé de sentiment. Si, malgré les apparences,
» notre conclusion est fausse, c'est un nouveau crime ajouté
» à tous ceux que commettent les Nations civilisées, &
» qui doit rendre notre mémoire exécrable aux malheureux
» peuples que nous avons empoisonnés. Rien ne peut ex-
» pier le tort qu'on a fait aux Zélandois; puisque le prix
» auquel les Matelots achetoient les faveurs des femmes,
» corrompoit d'ailleurs l'esprit & la morale de ces Insulaires

» comme on l'a déja dit. Il eſt fâcheux que chez des » hommes qui, avec une groſſièreté ſauvage, un caractere » farouche, & des uſages cruels, ſont cependant braves, » généreux, hoſpitaliers & incapables de tromper, l'amour, » la ſource des ſentimens les plus doux, devienne le fléau » le plus terrible de la vie. » Ann. 1773. Juin.

LE VENT s'accrut & ſouffla par raffales, avec de la pluie; ce qui nous réduiſit enfin à nos baſſes voiles; &, le 24, à deux heures de l'après midi, nous fûmes obligés de capayer ſous la miſaine : nous avions un vent très-fort de l'E. N.E., & une groſſe mer de la même direction. 24.

A SEPT HEURES du matin du 25, le vent devenu plus maniable, nous portâmes les baſſes voiles, & l'après midi, nous hiſsâmes les huniers tous les ris pris. A minuit, le vent ayant tourné plus au Nord, nous revirâmes pour forcer de voiles au S. E. : nous étions par 42^d 53$'$ de latitude Sud, & 163^d 20$'$ de longitude Oueſt. 25.

NOUS CONTINUAMES à forcer de voiles au S. E., avec un vent frais & un bon temps; mais, à quatre heures de l'après-midi du lendemain, nous remîmes le Cap au N. E., juſqu'à minuit du 27 au 28. Un calme de quelques heures fut ſuivi de briſes languiſſantes de l'Oueſt. Nous étions par 42^d 32$'$ de latitude, & 161^d 15$'$ de longitude Oueſt. Le vent ne ſouffla pas long-temps de l'Oueſt, avant de retourner à l'Eſt par le Nord : il ſe tint entre le S. E. & le N. E.; mais il ne fut jamais fort. ☞ « Nous voyions ſouvent des albatroſſes, des péterels & des paſſepierres, & preſque tous » les matins des arcs-en-ciel; une nuit ce phénomène, cauſé 26. 28.

ANN. 1773. Juin. » par la réfraction de la lumiere de la lune fut assez frap» pant. »

2 Juillet. LE 2 JUILLET, par 43^{d} 3$'$ de latitude, & 156^{d} 17$'$ de longitude Ouest, nous eûmes encore calme, ce qui reporta le vent à l'Ouest; mais il y resta encore peu; car le lendemain
3. 3, il retourna à l'E. & au S. E.; il fut frais par intervalles, & il y eut des raffales accompagnées de pluie.

☞ « NOUS PERDÎMES un jeune bouc, qui tomba dans » la mer; après l'avoir repris, on le frotta, on lui injecta des » clysteres de fumée de tabac, &c. &, malgré tous mes » soins, il ne fut pas possible de le faire revenir. »

7. LE 7, par 41^{d} 22$'$ de latitude. & 150^{d} 12$'$ de longitude Ouest, nous eûmes deux heures de calme. M. Wales alla à bord de l'Aventure pour comparer les montres, & en tenant compte de la différence de leur marche, on les trouva d'accord; preuve du moins probable, sinon assurée, qu'elles étoient bien allez, depuis que nous avions pris cette mer.

LE CALME fut suivi d'un vent du Sud; il se tint les six jours suivans entre ce rumb & le N. O. mais il ne souffla jamais avec force; il fut cependant accompagné d'une grande houle creuse du S. O. & de l'Ouest; preuve certaine qu'il n'y a aucune terre proche un peu étendue, dans cette direction. Nous mîmes alors le Cap à l'Est, inclinant un peu vers le
10. Sud, & le 10, par 43^{d} 39$'$ de latitude, & 144^{d} 43$'$ de longitude Ouest, plusieurs azimuts ne donnerent que 3^{d} E.

de

de déclinaison; le lendemain au matin, 4^d 5′ 30″ & l'après-midi 5^d 56′ E. Le même jour à midi, nous étions à 43^d 44′ de latitude, & 141^d 56′ de longitude Ouest. Ann. 1773. 11 Juillet.

A NEUF HEURES du matin 12, la longitude fut observée par moi. 12.

par moi. 1ere suite d'observations....	139^d	47′	15″
2e suite d'observations	140	7	30
PAR M. Wales, 1ere suite d'observations	141	22	15
2e suite d'observations	140	10	0
M. Clerke	140	56	45
M. Gilbert........	140	2	0
Terme moyen......	140^d	24′	17″ ½ O.

Ce qui différoit seulement de 2^d ½ de mon estime. Le lendemain au matin 13, par 43^d 3′ de latitude, & 139^d 20′ de longitude Ouest, nous fîmes plusieurs observations de la lune, d'accord à celles de la veille, en tenant compte d'une certaine quantité pour la route du vaisseau dans cet espace de temps. L'après-midi, nous eûmes, pendant quelques heures, de petits souffles de vent variables, qui approchoient beaucoup d'un calme : il s'éleva ensuite un vent du N. E., qui fut grand frais avec des raffales, accompagnées d'un ciel très-nébuleux & très-sombre, & de quelque pluie. 13.

NOUS FÎMES force de voiles au plus près du vent au S. E., jusqu'à cinq heures après midi du 14 : étant alors par 43^d 15′ de latitude, & 137^d 39′ de longitude Ouest, nous revirâmes pour porter au Nord sous nos basses voiles; nous eûmes un vent très-fort, des grains pesans & de la pluie, 14. 15.

ANN. 1773. 16 Juillet. jufqu'à près de midi du lendemain, qu'il y eut calme. Nous étions par 42^d $39'$ de latitude, & 137^d $58'$ de longitude Oueft. Le foir, le calme fut fuivi d'une brife du S. O., qui s'accrut bientôt jufqu'à devenir un vent frais : il fe fixa au S. S. O., & nous en profitâmes pour gouverner N. E. $\frac{1}{2}$ E. par 41^d $25'$ de latitude, & 135^d $58'$ de longitude Oueft. Nous vîmes flotter fur les vagues une buche de bois, qui fembloit couverte de bernacles ; & il nous fut impoffible de deviner depuis combien de temps elle étoit dans cette mer, d'où & comment elle y étoit venue.

NOTRE ROUTE étoit toujours N. E. $\frac{1}{2}$ E. ; mais il furvint un vent très-fort qui fouffla par raffales, accompagnées d'ondées de pluie & de grêle, & d'une mer très-groffe du
17. même rumb, jufqu'à midi du 17 : étant alors par 39^d $44'$ de latitude, & 133^d $32'$ de longitude Oueft ; c'eft-à-dire, un degré & demi plus loin à l'Oueft, que je ne me l'étois propofé, à-peu-près dans un point milieu entre ma route au Nord en 1769, & mon retour au Sud dans la même contrée, (ainfi qu'on le voit par la carte), & rien n'annonçant la proximité de la terre, je gouvernai Nord-Eft, afin de reconnoître cette partie de la mer, qui eft entre les deux lignes dont je viens de parler, jufqu'au 27^d de latitude, où aucun Navigateur, que je connoiffe, n'avoit encore pénétré. ☞ « Nous venions de paffer des jours » très-ennuyeux à chercher ce continent auftral, dont on » fuppofoit l'exiftence au milieu des parages que nous avions » reconnus. Le climat avoit été rigoureux ; les vents » contraires, & il n'étoit furvenu aucun événement in- » téreffant ; mais nous étions sûrs du moins qu'il n'y a

» point de grande terre dans la mer du Sud aux environs » des latitudes moyennes. » Ann. 1773. Juillet.

Le 19, par 36d 34′ de latitude, & 133d 7′ de longitude Oueſt, nous gouvernâmes N. ½ O., ayant toujours l'avantage d'un vent fort du Sud, qui, le lendemain, tourna au S. E. & à l'E., & ſouffla par raffales, accompagnées de pluie & de brume épaiſſe. Ce temps dura juſqu'au ſoir du 21, que les grains diminuerent; le ciel s'éclaircit, & le vent retourna au S. & au S. E. 19. 21.

Nous étions par 32d 30′ de latitude, & 133d 40′ de longitude Oueſt : de cette poſition, nous gouvernâmes N. N. O. juſqu'à midi du lendemain, que nous cinglâmes un rumb plus à l'Oueſt; notre latitude étant de 31d 6′ de latitude, & 134d 12′ de longitude Oueſt. Le temps étoit ſi chaud, qu'il fallut mettre ſes habits les plus légers. Le mercure, dans le thermomètre, s'éleva à midi à 63d : il n'avoit jamais été plus bas que 46d, & rarement à plus de 54 à cette époque du jour, depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. ☞ « La gaieté de l'équipage ſe ranimoit » à meſure que nous approchions du tropique, & les Matelots employoient leurs ſoirées à toutes ſortes de jeux : » la douceur de l'air nous enchantoit. » 20.

Ce jour fut remarquable, en ce que nous ne vîmes pas un ſeul oiſeau : il ne s'en étoit encore paſſé aucun depuis que nous avions quitté terre, ſans appercevoir ou des albatroſſes, ou des coupeurs d'eau, des pintades, des peterels bleus, ou des poules du port Egmont. Ils fréquentent

ANN. 1773. Juillet. chaque portion de l'Océan auſtral dans les latitudes plus élevées : enfin nous ne découvrions abſolument rien qui pût nous faire penſer qu'il y eût quelque terre dans la Nature.

LE VENT tourna du Sud par l'Oueſt au N. N. O., & nous forçâmes de voiles, au plus près du vent, au Nord,
21. jusqu'à midi du lendemain : étant alors par 25^d 22′ de latitude, nous revirâmes, & fîmes force de voiles à l'Oueſt. Le vent s'accrut bientôt jusqu'à devenir très-violent, avec de la pluie ; les grains étoient ſi peſans, qu'ils déchirerent la plupart de nos voiles. Ce temps dura jusqu'au matin du
25. 25 : le vent devint enfin plus maniable ; il tourna au N. O. & O. N. O., avec lequel nous forçâmes de voiles au N. E. par 29^d 51′ de latitude, & 136^d 28′ de longitude Oueſt. L'après-midi, le ciel s'éclaircit, & le temps fut bon & fixe : nous rencontrâmes le premier oiſeau du tropique que nous vîmes dans cette mer.

☞ « LE SOLEIL couchant répandit ſur les nuages le jaune » le plus brillant, ce qui nous perſuada encore davantage que » les couleurs du firmament ne ſont nulle part auſſi riches » & auſſi belles qu'aux environs des tropiques. »

26. LE 26, après midi, par 28^d 44′ de latitude, nous fimes pluſieurs obſervations du ſoleil & de la lune, qui donnerent 135^d 30′ Oueſt de longitude. Mon eſtime indiquoit en même-temps 135^d 27′, & je n'avois pas eu occaſion de la corriger, depuis notre départ de terre. Nous continuâmes à forcer de voiles au plus près du vent, au Nord avec des

brises légeres de l'Ouest, jusqu'au lendemain à midi, que nous fûmes arrêtés par un calme, à 27d 53′ de latitude, & 135d 17′ de longitude Ouest. Le soir, une brise du Nord & du Nord-Ouest succéda au calme, & nous serrâmes le vent au Nord. Ann. 1773. 27 Juillet.

Le 29, j'envoyai à bord de l'Aventure, pour m'informer de la santé de l'équipage : j'avois appris que le Capitaine Furneaux avoit des malades, & cette nouvelle étoit vraie; son Cuisinier étoit mort, & le scorbut & le flux de sang retenoient sur les cadres vingt de ses meilleurs Matelots. Nous n'en avions alors que trois sur la liste des malades, & un seul étoit attaqué du scorbut : plusieurs autres cependant avoient des symptômes d'attaque, & on leur donna du moût de bière, de la marmelade de carottes, du jus de limons & d'oranges. 29.

☞ « On remarquera que l'*Aventure* ne prenoit pas » autant de nouvel air que la *Résolution*, qui avoit plus » d'œuvres mortes, & qui par conséquent pouvoit ouvrir » plus d'écoutilles dans le mauvais tems. Nous fîmes aussi » une plus grande consommation de choux-crout & de moût » de bière, & nous appliquions les grains du moût sur » toutes les pustules & enflures ; régime que n'observoit » pas l'*Aventure*. »

D'ailleurs son équipage étoit peut-être plus scorbutique que le nôtre à son arrivée à la Nouvelle-Zélande, & il mangea peu ou point de végétaux pendant la relâche au canal de la Reine Charlotte; d'abord parce qu'ils ne connoissoient

Ann. 1773. Juillet.

pas les meilleures eſpèces, & enſuite parce que c'étoit une nourriture à laquelle ils n'étoient point accoutumés; raiſon qui ſuffiſoit ſeule pour la faire rejetter des Matelots. Quelque bon que ſoit un nouvel aliment, l'exemple & l'autorité du Commandant ſont toujours néceſſaires pour l'introduire parmi eux; ſans cette précaution, ils négligeront les avantages qu'il procure. Je pourrois au beſoin citer cinquante faits à l'appui de cette remarque. Quelques perſonnes de mon équipage, Officiers, ainſi que Matelots, dédaignerent le céleri, le cochléaria, &c. bouillis dans des pois & du froment; & pluſieurs refuſerent d'en manger. Mais, comme je ne changeai pas de conduite, leur opiniâtre préjugé ſe diſſipa peu-à-peu : ils y prirent bientôt autant de goût que les autres, & je crois qu'à cette époque tout le monde, ſans exception, avouoit que nous n'étions pas attaqués de ſcorbut, à cauſe de la bière & des végétaux dont nous avions fait uſage à la Nouvelle-Zélande. Dans la ſuite, je n'ai pas eu beſoin d'ordonner de cueillir des végétaux, lorſque nous en trouvions, & quand ils étoient peu abondans, chacun ſe hâtoit de s'en emparer le premier. Je nommai un de mes Matelots pour être Cuiſinier de l'Aventure, & je priai le Capitaine Furneaux, par une lettre, d'employer tous les moyens poſſibles afin d'arrêter les progrès de la maladie ſur ſon bord : je lui en propoſai quelques-uns qui me parurent devoir y contribuer. Je reconnus enſuite que mes ſoins étoient peu néceſſaires, puiſqu'il avoit déjà épuiſé tous les expédiens.

☞ « Il n'est pas hors de propos de dire ici que le ſcorbut » eſt plus dangereux & plus virulent, ſous les climats chauds

» que ſous les climats froids. Tant que nous nous tînmes » dans les hautes latitudes, il ne ſe manifeſta point, ou du » moins il attaqua ſeulement quelques individus d'une mau- » vaiſe conſtitution; mais à peine eûmes-nous eſſuyé dix » jours de chaleur qu'un homme mourut, & que beaucoup » d'autres eurent des atteintes cruelles à bord de l'Aventure. » Il paroît que la chaleur contribue à l'inflammation & à la » putréfaction, & en général elle produiſoit de la langueur » & de la foibleſſe parmi ceux mêmes qui n'avoient pas de » ſcorbut. » ANN. 1773. Juillet.

LE VENT continua dans le N. O.; & il ſouffla frais par intervalles avec de la pluie; & nous portâmes au N. E. le premier d'Août à midi, nous avions une grande houle du Nord-Oueſt & nous étions par 25^{d} 1' de latitude & 134^{d} 6' Oueſt de longitude, à-peu-près au milieu du parage qu'aſſigne le Capitaine Carteret à l'Iſle Pitcairn qu'il découvrit en 1767. Nous la cherchâmes donc, mais ſans rien appercevoir. D'après la longitude où il la place, nous devons avoir paſſé quinze lieues à ſon Oueſt. Comme cela étoit incertain, conſidérant la ſituation des malades de l'Aventure, je ne crus pas prudent de perdre mon tems à la retrouver. La vue de cette Iſle auroit cependant ſervi à vérifier ou corriger non-ſeulement ſa longitude, mais encore celle des autres que le Capitaine Carteret découvrit dans les environs; ſes longitudes n'ayant pas été, je crois, confirmées par des obſervations aſtronomiques, elles ſont ſujettes à des erreurs. 1 Août.

NOUS ÉTIONS alors au Nord des routes de ce Navigateur, & je n'avois plus aucun eſpoir de découvrir un con-

ANN. 1773. Août.

tinent. Je ne pouvois plus m'attendre qu'à trouver des Isles, jusqu'à ce que nous retournassions de nouveau au Sud. En y comprenant mon premier voyage, j'avois déjà traversé cet océan l'espace de 30^{d} & plus en latitude, sans rencontrer rien qui me donnât la moindre raison de penser qu'il y a un continent austral. Au contraire, tout me portoit à croire qu'il n'y en a point entre le méridien de l'Amérique & la Nouvelle-Zélande, comme on le verra par les Remarques suivantes.

APRÈS avoir quitté la Nouvelle-Zélande, nous vîmes chaque jour flotter dans la mer des passe-pierres, l'espace de 18^{d} en longitude. Dans mon passage à la Nouvelle-Zélande, en 1769, nous apperçûmes aussi de ces passe-pierres, l'espace de 12 ou 14^{d} en longitude, avant de découvrir terre. Ces plantes proviennent sans doute de la Nouvelle-Zélande, parce que, à mesure que vous approchez de la côte, vous en trouvez une plus grande quantité. A la plus grande distance de cette terre, nous n'en vîmes que de petits morceaux, communément plus pourris & couverts de bernacles; signe certain qu'ils étoient depuis long-tems en mer. Sans cela on conjectureroit peut-être que quelque autre grande Isle gît dans les environs; car une petite étendue de côte ne suffit pas pour produire cette quantité de plantes répandues sur une si vaste étendue de mer. On a déjà dit que nous n'eûmes pas plutôt débouqué le détroit, que nous atteignîmes une grosse houle creuse du S. E. qui continua jusqu'à notre arrivée par 177^{d} de longitude Ouest & 46^{d} de latitude. Nous eûmes, durant cinq jours consécutifs, de larges lames du N. & du N. E., jusqu'à ce que nous eûmes

fait

fait 5^d de longitude plus à l'Est, quoique le vent soufflât de différens rumbs une grande partie du tems, ce qui indique bien qu'il n'y avoit point de terre entre le point où j'étois, & ma route à l'Ouest en 1769. Nous eûmes ensuite, comme cela est ordinaire, dans toutes les mers étendues, de larges lames, de tous les points où le vent souffloit frais, mais sur-tout du S. O. Ces vagues ne cesserent jamais avec la cause qui les excitoit d'abord; autre preuve que nous n'étions pas auprès de quelque grande terre, & qu'il n'y a point de continent au Sud, excepté peut-être dans une latitude avancée. Ce dernier point, étoit trop important pour ne pas l'éclaircir: les faits devoient le déterminer; &, d'après le plan que je m'étois formé, je voulois en conséquence visiter les parties australes l'été suivant.

Ann. 1773. Août.

COMME les vents souffloient toujours du N. O. & de l'O. j'étois obligé de porter au Nord, inclinant plus ou moins chaque jour à l'Est. Par 21^d de latitude, nous vîmes des poissons volans, des mouettes, & des oiseaux d'œuf. Le 6, je détachai une chaloupe au Capitaine Furneaux, qui vint dîner à mon bord : il m'apprit que son équipage se portoit beaucoup mieux, que le flux de sang étoit cessé, & que le scorbut diminuoit : il avoit par hasard du cidre, il en donna à ses scorbutiques, ce qui ne contribua pas peu à cet heureux changement. ☞ « Une jeune chienne de l'espèce des bassets, que nous avions prise au Cap de Bonne-Espérance, & qui avoit été couverte par un épagneul, mit bas dix petits. 6.

« Le chien de la Nouvelle-Zélande, dont on a parlé plus haut, qui mangea les os du chien rôti, se jetta sur un de ces

Ann. 1773. Août.

» petits qui étoit mort, & le dévora avec avidité. Il étoit monté » si jeune sur notre bord, qu'il n'avoit pas pu y acquérir l'ha» bitude de manger la chair des animaux de son espèce, & » beaucoup moins de la chair humaine, & cependant un de » nos Matelots qui s'étoit coupé le doigt, l'offrit au chien qui » le saisit avidement, le lécha, & le mordit tout de suite. »

Le ciel fut ce jour nébuleux, & le vent très-incertain : cela sembloit annoncer l'apprche du vert alisé ; &, à huit heures du soir, après deux heures de calme & quelques ondées très-fortes de pluie, nous atteignîmes celui de S. E, par 19^d 36′ de latitude Sud, & 131^d 32′ de longitude Oueft: il n'est pas nouveau dans cette mer de rencontrer si tard le vent alisé S. E. ☞ « Suivant notre observation, nous l'avions trouvé » au mois d'Août 1772, à Madere, quoique cette Isle gisse » par 33^d de latitude Nord. Nous comptions qu'en mar» chant par une latitude moyenne, entre 50 & 40^d Sud, » nous rencontrerions les vents d'Ouest réguliers, qui sont » communs dans nos mers durant les mois d'hiver ; nous » reconnûmes au contraire qu'ils faisoient le tour du com» pas, en deux ou trois jours, qu'ils ne se fixoient jamais » qu'au rumb de l'Est, & qu'ils souffloient quelquefois avec » beaucoup de violence. Ainsi, le nom d'Océan Pacifi» que, qu'on a donné jadis à toute la mer du Sud, n'est » applicable, selon moi, qu'à la partie située entre les tro» piques, où les vents sont uniformes, le tems doux & » beau, & les flots peu agités. » Je dirigeai dès-lors ma route au O. N. O. afin de profiter de toute la force de ce vent ; de gagner le Nord des Isles découvertes dans mon premier voyage ; & d'en découvrir quelques autres, s'il y en avoit

ſur ma route. Durant le jour, nous portions toutes nos voiles; mais la nuit, nous faiſions petites voiles, où nous mettions en panne. Nous vîmes conſtamment des poiſſons volans, des dauphins, &c. mais nous ne pûmes en prendre aucun, ni à l'harpon, ni à l'hameçon, ni à la ligne. Il auroit fallu une adreſſe dont manquoient les Matelots & même les Officiers. Ann. 1773. Août.

☞ « Les dauphins & les bonites donnoient la chaſſe » à des bandes de poiſſons volans, ainſi que nous l'avions » obſervé dans la mer Atlantique, tandis que pluſieurs » gros oiſeaux noirs à longues aîles & à queue fourchue, » qu'on nomme communément frégates (*pelicanus aquilus*. » Linn.) s'élevoient fort haut dans l'air, & deſcendant dans la » région inférieure, fondoient, avec une vîteſſe étonnante, » ſur un poiſſon qu'ils voyoient nager, & ne manquoient » jamais de le frapper de leur bec. On ſait que les mouettes, » oiſeaux de même genre, emploient cette méthode pour » prendre du poiſſon dans la mer d'Angleterre. Les pêcheurs, » ſur la côte, placent une pélamide, ou un hareng, ſur la » pointe d'un couteau attaché à une planche flottante; & » l'oiſeau, en ſe précipitant deſſus, ſe transperce lui- » même. »

Le 11, à la pointe du jour, on vit terre au Sud : plus près, on reconnut que c'étoit une Iſle d'environ deux lieues d'étendue, dans la direction du N. O. & du S. E., & revêtue de bois, pardeſſus leſquels les cocotiers montroient leurs têtes élevées. 11.

☞ « La seule vue de terre ſuffiſoit pour donner de

ANN. 1773. Août.

» la consolation à des gens épuisés comme nous par la » fatigue d'une traversée pénible ; &, quoique nous n'espérassions pas y prendre beaucoup de rafraîchissemens, cette » Isle, qui n'offroit d'ailleurs aucune beauté frappante, plai- » soit à nos yeux par la simplicité de sa forme. Le ther- » momètre se tint le matin entre 70 & 80 degrés ; mais » la chaleur n'étoit pas incommode, parce qu'un vent alisé » fort accompagnoit le beau tems, & que nos abris étoient » étendus sur les ponts. »

JE JUGEAI que c'est une des Isles découvertes par M. de Bougainville. Elle gît à 17^d 24′ de latitude, & 141^d 39′ de longitude Ouest ; &, d'après le nom du vaisseau, je l'appellai l'Isle de la *Résolution*. Les malades de l'Aventure me contraignoient à presser ma route pour O-Taïti, où j'étois sûr de rafraîchir les équipages. Je n'examinai pas cette Isle, qui sembloit trop petite pour fournir à nos besoins ; mais je continuai de marcher à l'Ouest : &, à six heures du soir, on apperçut du haut des mâts une seconde terre, qui nous restoit O. $\frac{1}{4}$ S. O. C'étoit probablement une des autres Isles qu'a découvert M. de Bougainville. Je la nommai Isle *Douteuse* ; & elle gît par 17^d 20′ de latitude, & 141^d 38 de longitude Ouest. Je fus fâché de n'avoir pas le tems de cingler au Nord de la route de ce Navigateur François ; mais je pensois plus alors à arriver à O-Taïti, qu'à faire des découvertes.

PENDANT la nuit nous gouvernâmes O. $\frac{1}{4}$ N. O. afin de
12. passer au Nord de l'Isle mentionnée ci-dessus. Le lendemain, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre droit à l'avant,

à la diſtance d'environ deux milles ; de ſorte que le jour naiſſant ne nous avertit qu'à tems du danger que nous courions. Il ſe trouva que c'étoit une de ces Iſles baſſes, ou à moitié ſubmergées, ou plutôt un grand banc de corail, de vingt lieues de tour. Il y avoit une très-petite portion de terre, composée d'Ilots rangés le long du côté ſeptentrional, & réunis par les bancs de ſable & les briſans : ces Iſlots étoient couverts de bois, parmi leſquels on diſtinguoit ſeulement les cocotiers. Nous rangeâmes le côté méridional, à la diſtance d'un ou deux milles du banc de corail, contre lequel la mer briſoit & formoit une houle terrible. Au milieu il y a un grand lac, ou goulet de mer, ſur lequel nous apperçûmes une pirogue à la voile. Ann. 1773. Août.

☞ « L'EAU, dans la partie de la lagune près de nous, » étoit moins profonde ; mais elle l'étoit davantage au-» deſſous des bois ; différence qu'on obſervoit aiſément par » la couleur plus blanche & plus bleue du baſſin. A l'aide de » nos lunettes, nous comptâmes ſix ou ſept hommes ſur » la pirogue, & l'un d'eux placé à l'arriere, gouvernoit avec » une pagaye. Ils ne ſembloient pas s'être embarqués pour » nous reconnoître : car ils n'approcherent point du récif » Sud ; mais ils ſerrerent de près la partie boiſée de l'Iſle. »

CETTE ISLE, à laquelle j'ai donné le nom du Capitaine Furneaux, gît par 17ᵈ 5′ de latitude, & 143ᵈ 16′ de longitude O. Sa poſition eſt à-peu-près la même que celle d'une des Iſles découvertes par M. de Bougainville. Je dois obſerver ici, que parmi ces Iſles baſſes & à moitié ſubmergées (qui ſont nombreuſes dans cette partie de l'Océan),

ANN. 1773. Août. on ne peut pas reconnoître les découvertes de ce Navigateur François, avec le degré de précision néceſſaire pour les diſtinguer de celles des autres. Nous étions obligés de courir à ſa carte pour les latitudes & les longitudes; car il ne les détermine pas dans ſa relation. Sans examiner cette Iſle, je continuai à cingler à l'Oueſt, à toutes voiles, juſqu'à ſix heures du ſoir. Alors nous ne portâmes plus que les trois huniers, & à neuf heures, nous mîmes en panne.

☞ « LE CAPITAINE FURNEAUX, à qui nous parlâmes » alors, nous dit qu'il avoit encore des malades, & que la » plupart étoient attaqués du ſcorbut. Notre équipage étoit » toujours bien portant, & M. Cook employoit toute ſorte » de moyens, pour conſerver notre ſanté. »

13. LE LENDEMAIN au matin, à quatre heures, nous fîmes de la voile, &, à la pointe du jour, nous vîmes une autre de ces Iſles baſſes, ſituées par 17^{d} 4′ de latitude, & 144^{d} 30′ de longitude Oueſt, & que j'appellai Iſle de l'*Aventure*. M. de Bougainville nomme avec raiſon Archipel dangereux ce grouppe d'Iſles baſſes & ſubmergées. La tranquillité de la mer nous apprenoit aſſez que nous en étions entourés, & qu'il ne falloit négliger aucune précaution, ſur-tout la nuit, dans notre marche.

☞ « CES ISLES BASSES dont la mer du Sud eſt rem» plie, entre les Tropiques, ſont de niveau avec les » flots dans les parties inférieures & élevées à peine d'une » verge ou deux dans les autres. Leur forme eſt ſouvent

» circulaire : elles renferment à leur centre un baſſin d'eau
» de la mer, & la profondeur de l'eau tout autour des côtes
» eſt incommenſurable. Les rochers s'élevent perpendiculai-
» rement du fond. Elles produiſent peu de choſe ; les coco-
» tiers ſont vraiſemblablement ce qu'il y a de meilleur :
» malgré cette ſtérilité, malgré leur peu d'étendue, la
» plupart ſont habitées. Il n'eſt pas aiſé de dire comment
» ces petits cantons on pu ſe peupler ; & il n'eſt pas moins
» difficile de déterminer, d'où les Iſles les plus élevées de
» la mer du Sud ont tiré leurs habitans. Le Commodore
» Byron & le Capitaine Wallis, qui firent débarquer ſur ces
» Iſles quelques perſonnes de leur équipage, trouverent
» les Inſulaires réſervés & craignant les Etrangers ; caractere
» qui provient peut-être de ce qu'il leur eſt difficile de
» conſerver leur exiſtence, à cauſe de la rareté des provi-
» ſions. Ils ſentent d'ailleurs que leur petit nombre les
» expoſe à l'oppreſſion. On ne connoît pas encore la
» langue de ces peuples, ni leurs coutumes par où l'on peut
» ſeulement conjecturer l'origine des Nations qui ne con-
» ſervent point de monumens. »

Ann. 1773. Août.

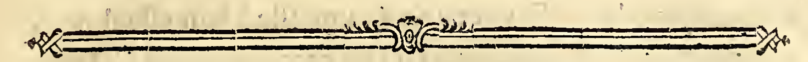
A CINQ HEURES P. M. nous apperçûmes de nouveau une terre, qui nous reſtoit au S. O. $\frac{1}{4}$ S. Nous reconnûmes enſuite que c'étoit l'Iſle de la *Chaîne*, découverte dans ma premiere expédition. Mais, comme je n'en étois pas sûr alors, & que je ne voulois plus perdre mon tems à mettre en panne le ſoir, je chargeai un Officier & ſept hommes de monter le canot, d'y placer pour ſignal un flambeau au haut du mât, de l'allumer en cas de danger, & de ſe tenir en avant des vaiſſeaux, auſſi loin qu'on pourroit le décou-

ANN. 1773. 14 Août.

vrir. Nous marchâmes ainsi toute la nuit, &, le lendemain au matin, à six heures, je rappellai le canot à bord. Il auroit été inutile de le faire aller davantage en avant, parce qu'une grosse houle du Sud nous apprenoit que nous étions certainement hors des Isles basses. Je forçai donc de voiles pour O-Taïti, sans rien craindre.



CHAPITRE X.



CHAPITRE X.

Arrivée des Vaisseaux à O-Taïti. Situation critique où nous fûmes. Plusieurs incidens survenus pendant notre relâche dans la Baie de Oaiti-Piha.

LE 15, à cinq heures du matin ; nous apperçûmes au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. l'Isle d'Osnabrug ou Maitéa, découverte par le Capitaine Wallis. Bientôt après, je mis en panne, & j'attendis que l'Aventure fût arrivée près de nous, pour avertir le Capitaine Furneaux, que je voulois relâcher dans la baie Oaiti-Piha, près de l'extrémité S. E. d'O-Taïti, afin de tirer de cette partie de l'Isle le plus de rafraîchissemens qu'il seroit possible, avant d'aller à Matavai. Nous fîmes voile ensuite, &, à six heures du soir, nous vîmes l'Isle qui nous restoit à l'Ouest.

ANN. 1773. 15 Août.

☞ « LES MONTAGNES de ce pays desiré sortoient du milieu » des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, » excepté un ou deux Matelots, qui ne pouvoient pas mar- » cher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, » pour contempler cette terre sur laquelle nous formions » tant d'espérance, & qui enchante tous les Navigateurs qui » y ont abordé. Il est probable que Quiros, qui apareilla » de Lima au Pérou, la découvrit le premier en 1605. Il

ANN. 1773. Août.

» apperçut, le 10 Février 1606, une Isle à laquelle il donna le nom de *Saggittaria (a)* : il paroît que c'est O-Taïti. » Il ne trouva point de havre sur la partie méridionale; mais » les gens qu'il envoya à terre, furent traités avec les plus » grandes marques d'amitié & de bonté. Le Capitaine Wallis » reconnut ensuite cette Isle, le 18 Juin 1767, & il l'appella *Isle de George III*. Ayant eu un malheureux différend, il tira dessus les Naturels; quinze resterent » sur la place, & il en blessa un grand nombre : ce bon » peuple oubliant ce désastre, fit la paix avec le Navigateur » Anglois, & lui fournit beaucoup de rafraîchissemens, » d'excellens fruits, des volailles & des cochons. M. de Bougainville arriva dans la partie orientale, le 2 Avril 1768, » environ neuf mois & demi après le départ du Capitaine » Wallis, & il apprit le véritable nom de cette Isle. Touché » de l'aimable caractere des Insulaires, il passa dix jours parmi » eux, & il en reçut le plus tendre accueil. Le Capitaine » Cook, sur l'*Endéavour*, y débarqua en Avril 1769, pour » observer le passage de Vénus, & il fit, dans une chaloupe, » le tour de l'isle; un séjour de trois mois lui procura » toute sorte d'occasions de vérifier les observations qu'on » avoit déjà publiées sur l'état du pays, le caractere & les » mœurs des habitans.

» NOUS PASSAMES une nuit heureuse, dans l'attente du » matin : nous résolûmes d'oublier les fatigues & l'inclémence » du climat austral; la tristesse, qui s'étoit emparée de nous,

(*a*) Voyez l'Abrégé des Voyages & des Découvertes dans la mer du Sud, par M. Dalrymple; *vol.* I.

» se dissipoit. L'image de la maladie & de la mort ne nous » épouvantoit plus. » Ann. 1773. Août.

——— Somno positi sub nocte silenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
VIRG.

NOUS AVIONS CONTINUÉ à porter dessus jusqu'à minuit : &, après avoir mis en panne jusqu'à quatre heures du matin, 16.
nous fîmes voile du côté de la terre, avec une belle brise de l'Est.

Devenere locos lætos & amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hîc campos æther, & lumine vestit
Purpureo.
VIRG.

☞ « A LA POINTE du jour, nous jouîmes d'une de ces belles » matinées que les Poëtes de toutes les Nations ont essayé » de peindre. Un léger souffle de vent nous apportoit de » la terre un parfum délicieux, & ridoit la surface des eaux. » Les montagnes couvertes de forêts, élevoient leurs têtes » majestueuses, sur lesquelles nous appercevions déjà la » lumiere du soleil naissant : très-près de nous, on voyoit » une allée de collines, d'une pente plus douce, mais boisées » comme les premieres, agréablement entremêlées de » teintes vertes & brunes ; au pied, une plaine parée de fer- » tiles arbres à pin, & parderriere d'une quantité innom- » brable de palmiers, qui présidoient à ces boccages ravissans. » Tout sembloit dormir encore ; l'Aurore ne faisoit que » poindre, & une obscurité paisible enveloppoit le paysage. » Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres

Ann. 1773. Août.

» & des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage; » les vagues mugissoient contre un banc de rochers de niveau » avec la mer, & rien n'égaloit la tranquillité des flots, » dans l'intérieur du havre. L'astre du jour commençoit à » éclairer la plaine ; les Insulaires se levoient, & animoient » peu-à-peu cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâterent de lancer leurs pirogues, & » ramerent près de nous qui avions tant de joie à les contempler. Nous ne pensions gueres que nous allions courir le » plus grand danger, & que la destruction menaceroit bientôt » les vaisseaux & les équipages sur les bords de cette rive » fortunée. »

Ne nous trouvant pas à plus d'une demi-lieue du récif, la brise commença à tomber, & enfin il y eut calme : il fallut mettre les chaloupes en mer, afin de remorquer les vaisseaux au large ; mais tous les efforts ne purent pas les empêcher d'être portés près du récif.

☞ « Cependant les pirogues s'approchoient. L'une d'elles » arriva au côté de la *Résolution* : elle étoit montée par deux » hommes presque nuds, qui avoient une espèce de turban » sur la tête, & une ceinture autour des reins. Ils agitoient » une large feuille verte, en poussant des acclamations multipliées de *Tayo (a)*, que, sans connoître leur langue, je » prenois pour des expressions d'amitié. Nous jettâmes à » ces Insulaires un présent de clous, de verroteries & de » médailles ; & ils nous offrirent en retour une grande

(a) Voyez le Voyage de M. de Bougainville.

» tige de plantain, c'est-à-dire, un ſymbole de paix, & ils » deſirerent qu'on l'exposât dans la partie la plus viſible » du vaiſſeau. On le mit en effet ſur les hautbans du grand » mât, & alors les deux Ambaſſadeurs retournerent à » l'inſtant vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule » de peuple, qui nous regardoit des bords de la côte, tandis » que d'autres, d'après ce traité de paix, montoient leurs » pirogues & les chargeoient des différentes productions » de leur pays. En moins d'une heure, nous fûmes envi- » ronnés de cent canots, portant chacun un, deux, trois, » & quelquefois quatre perſonnes, qui nous montroient » une parfaite confiance, & qui n'avoient aucune arme. » Le ſon amical de Tayo retentiſſoit de toutes parts, & » nous le répétions de bon cœur & avec une extrême degré » de plaiſir. Nous achetâmes des noix de cocos, des plan- » tains (*a*), des fruits à pain, & d'autres végétaux; du poiſſon, » des pièces d'étoffe, des hameçons, des haches de pierre, &c. » &c.: & les pirogues rempliſſant l'intervalle, qui ſe trouvoit » entre notre bâtiment & la côte, préſentoient le tableau » d'une nouvelle eſpèce de foire. Je me mis à la fenêtre de ma » chambre, pour acheter des productions naturelles; &, dans » une demi-heure, je raſſemblai deux ou trois oiſeaux incon- » nus, un grand nombre de poiſſons nouveaux, dont les cou- » leurs, pendant qu'ils étoient en vie, étoient extraordinaire- » ment belles. Je paſſai la matinée à les deſſiner & à peindre » leurs couleurs brillantes, avant qu'elles ne s'évanouiſſent. »

ANN. 1773. Août.

» LES TRAITS de viſage des O-Taïtiens, qui nous entou-

(*a*) C'eſt une eſpèce particuliere de bananes.

ANN. 1773. Août.

» roient, annonçoient la bonté; leur maintien étoit agréable » & leur teint d'un brun de Mahogany pâle : leur taille » ne ſurpaſſoit pas la nôtre ; ils avoient de beaux cheveux » & de beaux yeux noirs. Nous remarquâmes pluſieurs » femmes aſſez jolies pour attirer notre attention. Leur » vêtement étoit une pièce d'étoffe, avec un trou au milieu » où elles paſſoient leur tête, de maniere que les deux bords » pendoient devant & derriere juſqu'aux genoux. Une jolie » toile blanche, pareille à une mouſſeline, formoit différens » plis autour de leur corps, un peu au-deſſous de la poi- » trine, & l'une des extrémités retomboit avec grace par- » deſſus l'épaule. Si cet habit n'a pas la forme parfaite, » qu'on admire avec tant de raiſon, dans les draperies des » anciennes ſtatues grecques, il eſt plus joli que je ne » l'imaginois, & plus avantageux à la taille & à la figure » qu'aucune des robes Européennes que nous connoiſſions. » Les deux ſexes étoient embellis, ou plutôt défigurés, par » ces ſingulieres taches noires (*a*) dont parlent les premiers » Voyageurs. On en voyoit particulièrement ſur les feſſes » des hommes.

» ILS NE TARDERENT pas à venir à bord. La douceur » ſinguliere de leur caractere ſe montroit dans leurs regards » & dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguoient les » marques de tendreſſe & d'affection ; ils nous prenoient » les mains ; ils s'appuyoient ſur nos épaules, ou ils nous » embraſſoient. Ils admiroient la blancheur de nos corps,

(*a*) Ils ſe piquent la peau, & ils mettent une couleur noire dans les piqûres.

» & souvent ils écartoient nos habits de dessus notre poi-
» trine, comme pour se convaincre que nous étions faits
» comme eux.

Ann. 1773. Août.

» Plusieurs voyant que nous desirions parler leur » langage, puisque nous demandions les noms des différens » objets, ou que nous répétions ceux qui se trouvent dans » les vocabulaires des premiers Voyageurs, se donnerent » beaucoup de peine pour nous l'enseigner : ils sembloient » charmés quand nous rendions exactement la prononcia- » tion du mot. Aucune langue ne me paroît plus aisée à » apprendre que celle-ci ; toutes les consonnes aigres & » sifflantes en sont bannies, & presque tous les mots finis- » sent par une voyelle. Il faut seulement une oreille déli- » cate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs » voyelles, qui donnent une grande délicatesse à l'expression. » Parmi plusieurs autres observations, nous reconnûmes » que l'*O* & l'*E*, qui commencent la plupart des noms » & des mots qui se trouvent dans le premier Voyage de » Cook, sont l'article, que les langues orientales met- » tent devant la plus grande partie de leurs substantifs ; » & on devroit suivre cette orthographe. Je remarquerai » ici, que M. de Bougainville a saisi heureusement le nom » de l'Isle sans l'O, & qu'il l'a exprimé par Taïti, aussi-bien » que la nature du François peut le permettre.

» Une chaloupe fut détachée en avant, pour sonder » le récif : nos gens descendus à terre furent bientôt envi- » ronnés de Naturels du pays. Entendant les cris des » cochons, ils demanderent à en acheter, mais on répondit

ANN. 1773. Août.

» à toutes leurs inſtances ; que ces animaux appartenoient » à l'Aree ou au Roi, & qu'ils ne pouvoient pas les vendre.

» UNE AUTRE PIROGUE, plus grande que les autres, nous » amena un homme de plus de ſix pieds & trois femmes. » L'Inſulaire, qui nous apprit tout de ſuite qu'il s'appelloit » O-Taï, ſembloit être un perſonnage de quelque impor- » tance dans cette partie de l'Iſle, & nous le prîmes pour » un de ces vaſſaux ou tenanciers dont parle le premier » Voyage de Cook. Il monta ſur le gaillard d'arriere, penſant » probablement qu'une place où s'aſſeyoient nos Chefs lui » convenoit. Il étoit beaucoup plus beau que les autres » Naturels, & ſon teint reſſembloit à celui des métis des » Iſles d'Amérique. Ses traits étoient réellement agréables » & réguliers ; il avoit un front haut, des ſourcils arqués, » de grands yeux noirs, étincelans de feu & un nez bien » fait. Une douceur particuliere ſe montroit autour de ſa » bouche : ſes lévres étoient proéminentes, mais non pas » déméſurément larges, ſa barbe noire & bien friſée : ſes » cheveux très-noirs tomboient en groſſes boucles ſur ſes » épaules : s'appercevant que les nôtres étoient en queue, » il ſe ſervit d'un mouchoir de ſoie noire, que M. Clarke » lui avoit donné, pour ſe mettre à notre mode. Il étoit » trop gras, & ſes pieds trop larges, détruiſoient un peu » l'enſemble du reſte de ſon corps.

» DES TROIS FEMMES, l'une étoit ſon épouſe, & les deux » autres ſes ſœurs : les deux plus jeunes eurent beaucoup » de plaiſir à nous apprendre à les appeller par leurs noms » qui étoient aſſez harmonieux; l'une portoit celui de Maroya,

» & l'autre

» & l'autre celui de Marorai. Elles étoient encore plus » belles qu'O-Taï, mais plus petites d'au moins neuf ou » dix pouces. Marorai avoit la figure la plus gracieuse, » les mains parfaitement potelées, & les contours des bras, » des épaules & des reins d'une délicatesse inexprimable: » un sourire ineffable animoit leurs visages. Elles ne sembloient pas avoir jamais vu de vaisseaux; & tous les objets » excitoient leur admiration: elles ne se contenterent point » de regarder les entours des ponts, elles descendirent dans » les chambres des Officiers, où un de nos Messieurs les » conduisit, & elles en examinerent les plus petits détails » avec attention. Marorai prit fantaisie d'une paire de draps » qu'elle apperçut sur un des lits, & fit différentes tentatives inutiles pour les obtenir de son conducteur. Celui-ci » lui demanda en échange quelques faveurs. Après avoir » hésité un instant, elle y consentit avec une feinte répugnance; mais au moment où la victime approchoit de » l'autel de l'hymen, le vaisseau toucha. Cet événement » malheureux interrompit la solemnité. »

Ann. 1773. Août.

La plupart des Insulaires, qui vinrent près de nous, me reconnurent, & plusieurs me demanderent des nouvelles de M. Banks, & des autres qui étoient avec moi le premier Voyage; mais aucun d'eux ne me parla de Tupia. Comme le calme continuoit, notre position devenoit de plus en plus dangereuse. Nous n'étions cependant pas sans espérance de doubler la pointe occidentale du récif & de gagner la baie: à deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes en travers d'une ouverture ou brisan dans le récif, à travers lequel je comptois faire passer les vaisseaux. Mais

ANN. 1773. Août.

on l'examina, & il n'y avoit pas aſſez d'eau, quoique le flot s'y portât en abondance, ce qui manqua d'être funeſte à la Réſolution; car, dès que les bâtimens entrerent dans ce courant, ils furent jettés avec impétuoſité vers le récif: ſitôt que je m'en apperçus, je fis mettre dehors une des machines de toue que nous tenions prêtes, & l'on fila environ 40 braſſes de cable; mais cette opération ne produiſit pas le moindre effet. Les horreurs du naufrage s'offrirent alors à nos yeux. Nous n'étions pas à plus de deux encablures des briſans, & ne pouvant point trouver de fond pour mouiller, il n'y avoit aucun moyen probable de nous ſauver. On jetta cependant une ancre; mais, avant qu'elle eut pris fond, le vaiſſeau n'avoit pas trois braſſes d'eau, & il touchoit à chaque chûte de mer qui briſoit en houle terrible au-deſſous de notre poupe, & qui nous menaçoit à chaque moment d'être engloutis dans les vagues. Heureuſement l'Aventure vint ſe placer à notre avant ſans ſe briſer.

NOUS JETTAMES à l'inſtant deux petites ancres de toue avec une hanſiere à chacune : elles prirent fond un peu en dehors de l'ancre de poſte; mais je ne ſais pas à quelle profondeur. En virant ſur elles & coupant le cable de l'ancre de poſte, nous remîmes le vaiſſeau à flot. Nous reſtâmes quelque tems dans la plus grande anxiété, attendant toujours à voir nos ancres ſe détacher, ou les hanſieres miſes en pièces par les rochers. Enfin la marée ceſſa de porter dans la même direction. Toutes les chaloupes travaillerent à l'inſtant à remorquer la Réſolution au large, & lorſque je vis qu'elles en viendroient à bout, on leva les deux ancres de toue. Un ſouffle de vent s'éleva de terre au même

moment, ce qui aida les chaloupes, & nous fûmes hors de danger. J'envoyai alors toutes les chaloupes au ſecours de l'Aventure; mais elle étoit déjà ſous voile avec la briſe de terre, & elle nous joignit bientôt, ayant perdu ſes trois ancres, un de ſes cables & deux hanſieres: nous nous retrouvâmes en pleine mer, après avoir couru les plus grands dangers de naufrage ſur cette même Iſle, que nous deſirions avec tant d'ardeur de voir quelques jours auparavant. Par bonheur le calme, qui nous avoit mis dans cette ſituation dangereuſe, continua; car ſi la briſe de mer eût ſoufflé comme de coutume, la Réſolution périſſoit inévitablement, &, ſuivant toute apparence, l'Aventure auroit eu le même ſort.

DURANT cette poſition critique, où tout le monde travailla de toutes ſes forces, pluſieurs naturels du pays étoient ſur nos bords & autour des vaiſſeaux. Ils paroiſſoient inſenſibles à nos dangers; ils ne montroient ni ſurpriſe, ni joie, ni crainte, quand les bâtimens touchoient. ☞ « Cependant ils nous aidoient machinalement à virer le cabeſtan, à manier les cordages, &c. Pendant ces entrefaites, le thermomètre étoit à plus de 90^d dans l'ombre, & le ciel brilloit avec éclat dans un firmament radieux. » Les Taïtiens nous quitterent un peu avant le coucher du ſoleil, ſans nous donner la moindre marque d'intérêt.

ON PASSA la nuit, qui fut orageuſe & pluvieuſe, à faire des bordées. ☞ « Et nous vîmes les dangereux récifs éclairés par les flambeaux des Pêcheurs. L'un des Officiers allant ſe coucher, trouva ſon lit ſans draps: la belle Maroraï en avoit probablement pris ſoin, quand elle fut

ANN. 1773. Août.

» abandonnée par ſon amant: elle dut mettre à ſon vol
» beaucoup d'adreſſe; car elle parut enſuite ſur le pont,
» & perſonne ne s'en apperçut. » Le lendemain au matin
17. 17, nous mouillâmes dans la baie de Oaiti-Piha par douze braſſes, à environ deux encablures de la côte. Les deux vaiſſeaux étoient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous apportoient des noix de cocos, des plantains (*a*) des bananes, des pommes, des ignames & d'autres racines, qu'ils échangerent contre des clous & des verroteries. Je fis préſent de chemiſes, de haches, &c. à pluſieurs qui ſe diſoient Chefs, & ils promirent de m'envoyer en retour des cochons & des volailles. Ils ne tinrent point leur promeſſe, & peut-être qu'ils n'avoient pas envie de la tenir.

☞ « LES CRIS de ces Inſulaires nous étourdiſſoient; leurs
» pirogues chaviroient ſouvent; mais ces accidens ne les
» déconcertoient point, car les hommes & les femmes ſont
» d'habiles nageurs. Comme je leur demandois des plantes
» & d'autres curioſités d'Hiſtoire Naturelle, ils m'en appor-
» terent pluſieurs; quelquefois les feuilles ſans les fleurs & *vice*
» *versâ* : je raſſemblai l'eſpèce commune de morelle noire,
» & une belle *erythrina* ou fleur de corail. Les naturels en
» montant ſur nos ponts, avoient volé différentes bagatelles:
» quelques-uns même rejettoient ſecrétement du haut de
» nos vaiſſeaux les noix de cocos que nous avions déjà
» achetés une fois à leurs camarades, qui étoient dans leurs

(*a*) On a employé dans cette traduction le mot de *plantain* : quoique ce ſoit une eſpèce de bananes, il a fallu lui conſerver un nom particulier, puiſque M. Cook a ſoin de le diſtinguer.

» pirogues, & qui venoient ſur-le-champ nous les revendre » une ſeconde. Afin de prévenir cette friponnerie, on les » chaſſa de nos bords, après les avoir punis du fouet; châ- » timent qu'ils ſupporterent avec patience. Ann. 1773. Août.

» La chaleur étoit auſſi grande que la veille: malgré la » tranſpiration abondante qu'occaſionnoit le tems, le cli- » mat ne nous affectoit pas trop. Nous étions charmés de » remplacer un biſcuit mangé de vers, par des fruits à pain » & des ignames; & l'E-vée (*a*) nous fourniſſoit un déſert dé- » licieux; nous deſirions ſeulement acheter des cochons & » des volailles. »

L'APRÈS-MIDI, je débarquai avec le Capitaine Furneaux, afin d'examiner l'aiguade & de ſonder les diſpoſitions des O-Taïtiens. Il ne nous reſtoit preſque plus d'eau à bord, & une chaloupe alla tout de ſuite en remplir quelques futailles. Nous trouvâmes une aiguade auſſi convenable que je pouvois l'eſpérer, & les Naturels nous traiterent fort bien.

☞ « DURANT cette petite expédition, les ponts furent » remplis d'O-Taïtiens, & autr'autres de pluſieurs fem- » mes, qui ſe livroient aiſément aux ſollicitations preſſan- » tes des Matelots: quelques-unes, qui ſembloient être ve- » nues à bord pour faire ce commerce, ne paroiſſoient » pas avoir plus de neuf ou dix ans, & on ne voyoit en » elles aucune marque de puberté. Un libertinage ſi pré-

(*a*) L'E-vée eſt un fruit de la forme d'une pomme.

Ann. 1773. Août.

» maturé, doit avoir des ſuites funeſtes ſur la nation en général, & je fus frappé d'abord de la petite ſtature de la claſſe inférieure du peuple, à laquelle appartiennent toutes les proſtituées. Nous y avons remarqué peu d'individus au-deſſus d'une taille moyenne; un grand nombre étoit au-deſſous: obſervation qui confirme ce que M. de Buffon a dit ſi judicieuſement ſur l'union prématurée des deux ſexes. (*Voyez* ſon Hiſtoire Naturelle). En général, leurs traits n'avoient rien de régulier, ni de diſtingué, ſi l'on en excepte les yeux toujours grands & pleins de vivacité: mais un ſourire naturel & un deſir conſtant de plaire, ſuppléoient tellement à la beauté, que l'amour ôtoit la raiſon à nos Matelots, & ils donnoient imprudemment leurs chemiſes & leurs habits à leurs maîtreſſes. La ſimplicité d'un vêtement, qui expoſoit à la vue un ſein bien formé & des bras charmans, contribuoit d'ailleurs à exciter leur flamme amoureuſe, & enfin le ſpectacle de pluſieurs de ces nymphes, qui nageoient avec grace toutes nues, aux environs de nos vaiſſeaux, auroit ſuffi ſeul, pour détruire le peu de force qu'un marin oppoſe à ſes paſſions.

» Une circonstance très-minutieuſe les engagea à ſe jetter à l'eau : Un des Officiers placé ſur le gaillard d'arriere voulant donner des grains de verre à un enfant de ſix ans, qui étoit ſur une pirogue, les laiſſa tomber dans la mer; l'enfant ſe précipita au même inſtant à l'eau, & il plongea juſqu'à ce qu'il les eût rapporté du fond. Afin de récompenſer ſon adreſſe, nous lui jettâmes d'autres bagatelles, & cette généroſité tenta une foule d'hommes & de femmes, qui nous amuſerent par des tours ſurpre-

» nans d'agilité au milieu des flots, & qui non-feulement » repêchoient des grains de verre, répandus par nous » fur les vagues, mais même de grands clous, qui, par » leur poids, defcendoient promptement à une profon- » deur confidérable. Quelques-uns reftoient long-tems » fous l'eau, & nous ne revenions point de la preftesse » avec laquelle ils plongeoient. Les ablutions fréquentes de » ce peuple, dont le premier Voyage de Cook a déjà » parlé, leur rendent l'art de nager familier dès leur plus » tendre enfance. A voir leur pofition aifée dans l'eau, & la » foupleffe de leurs membres, nous les regardions pref- » que comme des animaux amphibies. Le Capitaine revint » le foir fans avoir parlé au Roi, qui avoit fait dire qu'il nous » rendroit vifite le lendemain.

ANN. 1773. Août.

» M. COOK & fon parti fe promenerent le long de la côte à » l'Eft, fuivis d'une quantité innombrable de Naturels du pays, » qui voulurent abfolument les porter fur leurs épaules, lorf- » qu'il fallut paffer un ruiffeau. Les Infulaires les laifferent en- » fuite fous la garde d'un feul homme, qui les mena à une » pointe de terre en friche, où croiffoient en abondance, par- » mi des buiffons, différentes efpèces de plantes. En fortant » du milieu de ces buiffons, ils apperçurent un bâtiment » de pierre, qui avoit la forme du *fruftum* d'une pyra- » mide. La bafe étoit d'environ 10 verges au front; tout » l'édifice confiftoit en plufieurs terraffes ou efcaliers placés » les uns au-deffus des autres, tombant en ruines & cou- » verts d'herbes & d'arbriffeaux, fur-tout dans la partie de » derriere. L'O-Taïtien leur apprit que c'étoit le cimetiere, » ou le Temple de Wahéatua, Roi actuel de Tiarrabou,

ANN. 1773. Août.

» Tout autour étoient placés quinze perches minces, d'environ 18 pieds de long, sur lesquels on voyoit sculptés six ou huit figures qui alloient toujours en diminuant. Il y avoit alternativement des figures mâles & femelles; mais celle d'en-haut étoit toujours d'un mâle. Toutes ces figures faisoient face à la mer, & ressembloient parfaitement à celles qui sont sculptées à l'arriere de leurs pirogues & qu'ils appellent E-tée. Au-delà du Morai, ils découvrirent un toit soutenu par quatre poteaux, devant lequel sur un treillage de bâtons étoient placés des bananes & des noix de cocos pour le Dieu. Ils s'assirent à l'ombre de ce toit, afin de s'y reposer, & leur guide les voyant très-fatigués, prit plusieurs des bananes & les leur offrit, en les assurant qu'elles étoient bonnes à manger. Ils les trouverent réellement délicieuses, & ils partagerent sans scrupule ces mets destinés aux Dieux. »

18. Le 18, dès le grand matin, je détachai deux chaloupes & le canot de la Résolution, sous le commandement de M. Gilbert, pour tâcher de recouvrer nos ancres perdues. Il ramena vers midi une ancre de poste de la Résolution; mais il chercha envain celles de l'Aventure. Les O-Taïtiens nous apporterent des fruits comme la veille, mais non pas en grande quantité. J'avois aussi à terre un parti, qui faisoit des échanges sous la protection d'une garde. Les marchés n'étoient remplis que de fruits & de racines, quoiqu'on vit (à ce qu'on m'a dit) plusieurs cochons autour des maisons. Les naturels prétendoient qu'ils appartenoient à Wahéatua, le *Eareede* ou Roi, & nous ne l'avions pas encore apperçu non plus qu'aucun autre Chef de marque. Plusieurs cependant

dant qui se donnoient le titre d'Earées, vinrent à bord, en partie pour obtenir des présens, & en partie pour voler tout ce qu'ils trouvoient.

Ann. 1773. Août.

☞ « AYANT COMMENCÉ nos excursions dès le grand » matin, nous contemplâmes avec ravissement la scène » charmante qui s'offroit à nos yeux. Le havre où mouil- » loient les vaisseaux étoit très-petit, & il ne pouvoit pas » contenir d'autres navires. L'eau y étoit aussi unie qu'un » miroir, tandis qu'en dehors du récif, la mer jettoit une » écume blanche. La plaine au pied des collines, resserrée » en cet endroit, présentoit l'image de la fertilité, de l'a- » bondance & du bonheur : elle se partageoit devant nous » entre les collines, & formoit une longue vallée étroite, » couverte de plantations, entre-mêlées de maisons. Les » pentes des collines revêtues de bois, se coupoient les » unes les autres des deux côtés; & derriere la vallée, nous » appercevions les montagnes de l'intérieur du pays sépa- » rées en différens pics, & entre autres une pointe remar- » quable, dont le sommet courbé d'une maniere effrayante, » sembloit à chaque instant sur le point de tomber. La » sérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, & la beauté » du paysage, tout enchantoit notre imagination, & nous » inspiroit la gaieté.

» EN DÉBARQUANT, nous nous hâtâmes de traverser la » greve sablonneuse, où nous ne pouvions faire aucune » découverte d'Histoire Naturelle, & nous nous avançâmes » au milieu des plantations : elles répondirent parfaitement » à l'attente que je m'étois formé d'un pays que M. de

ANN. 1773. Août.

» Bougainville compare à l'Elysée. Entrant au milieu d'un » bosquet d'arbres à pain, sur la plupart desquels nous ne » vîmes point de fruit à cette saison de l'hiver, nous suivîmes un sentier propre, mais serré, qui nous conduisit à » plusieurs habitations à demi-cachées sous des arbrisseaux. » Les grands palmiers s'élevoient sur le reste des arbres; les » bananiers déployoient leur large feuillage, & on appercevoit çà & là quelques bananes bonnes à manger. » D'autres arbres, couverts de branches d'un verd sombre, » portoient des pommes d'or, qui, par le jus & la saveur, » ressembloient à l'ananas. Les espaces intermédiaires étoient » remplis de petits mûriers (*Morus papyrifera*), dont les » Insulaires emploient l'écorce à fabriquer des étoffes de » différentes espèces d'arum ou d'eddies, d'ignames, de » canes de sucre, &c.

» LES CABANES des Naturels, placées à l'ombre des arbres » fruitiers, sont peu éloignées les unes des autres, & entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *gardenia*, la » *guettarda* & le *calophyllum*. Nous ne fûmes pas moins » charmés de la simplicité élégante de leur structure, que » de la beauté naturelle des boccages qui les environnoient. » Les longues feuilles du pandang ou palmier (*a*) servoient » de couverture à ces édifices, soutenues par des colonnes » d'arbre à pin, qui est ainsi utile à plus d'un égard. » Comme un simple toit suffit pour mettre les O-Taïtiens

(*a*) Athrodactylis. Char. Gen. Nov. Forster, London, 1776, *Bromelia Sylvestris*, Linn. Flor. Zeyl. *Keura*, Forskal. Flora Arab. *Pandanus*. Rumph Amboin.

» à l'abri des pluies & des rosées de la nuit, & que le climat de cette Isle est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés: quelques-unes cependant destinées aux opérations secretes, étoient entièrement fermées avec des bamboux, réunis par des pièces transversales de bois, de maniere à donner l'idée d'une vaste cage. Celles-là ont communément un trou par où l'on entre : ce trou est fermé par une planche. Nous observâmes devant chaque hutte des grouppes d'habitans couchés ou assis, comme les Orientaux, sur un verd gazon, ou sur une herbe séche, & passant ainsi des heures fortunées dans la conversation ou dans le repos. Les uns se levoient à notre approche, & se joignoient à la foule qui nous suivoient : mais le plus grand nombre, & sur-tout ceux d'un âge mûr, restant dans la même attitude, se contentoient de prononcer *Tayo*, lorsque nous passions près d'eux. Ceux qui nous virent rassembler des plantes, s'empresserent à en cueillir de pareilles, qu'ils venoient nous offrir. Une variété considérable de plantes sauvages s'éleve au milieu des plantations, dans ce beau désordre de la Nature, qui est si admirable, & qui surpasse infiniment la symmétrie des jardins réguliers. Nous y avons trouvé plusieurs herbes, qui, quoique plus clair-semées que dans nos pays du Nord, cependant en croissant toujours à l'ombre, sembloient fraîches, & formoient un lit de verdure d'une extrême mollesse. Il y a aussi assez d'humidité dans le sol pour nourrir les arbres. De petits oiseaux remplissoient les boccages d'arbres à pin, &c. : leur chant étoit très-agréable, quoiqu'on dise communément en Europe (je

ANN. 1773. Août.

Ann. 1773. Août.

» ne fais pourquoi) que les oiseaux des climats chauds sont » privés du talent de l'harmonie. De très-petits perroquets » d'un joli bleu de saphir, habitoient la cîme des cocotiers » les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre » & tachetés de rouge, se montroient plus ordinairement » parmi les bananes, & souvent dans les habitations des » Naturels, qui les apprivoisent, & qui estiment beaucoup » leurs plumes rouges. Un martin-pêcheur, d'un verd » sombre, avec un collier de la même couleur sur son col » blanc, un gros coucou, & plusieurs sortes de pigeons » ou des tourterelles, se juchoient d'une branche à l'autre, » tandis qu'un héron bleuâtre, se promenoit gravement sur » les bords de la mer, mangeant des poissons à coquilles & » des vers. Un beau ruisseau, qui rouloit ses ondes argen- » tées sur un lit de cailloux, descendoit d'une vallée étroite, » & à son embouchûre dans la mer, offroit ses eaux à ceux » de nos gens qui étoient à terre pour remplir les futailles. » Je remontai son courant, jusqu'à ce que je rencontrai » une grosse troupe d'O-Taïtiens, qui suivoient trois hom- » mes revêtus de différentes étoffes jaunes & rouges, avec » de jolis turbans des mêmes couleurs. Chacun d'eux portoit » à la main un long bâton, ou une baguette, & le premier » étoit accompagné d'une femme qu'on nous dit être son » épouse. Je demandai qui ils étoient, & on me répondit » que c'étoit les Te-aponnées; mais remarquant que je n'en- » tendois pas assez leur langue pour comprendre ce terme, » ils ajouterent que c'étoient des Tata-no t'Eatooa, des » Ministres de Dieu & du Moraï ou du Temple. Je m'arrêtai » quelques tems parmi eux; &, comme ils ne firent aucune » cérémonie religieuse, je les quittai. »

J'EUS, dans ma chambre, la plus grande partie du jour, un des prétendus Earées, & je donnai, à lui & à tous ses amis, beaucoup de présens. Enfin on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenoient pas, & les tendant du haut des bouteilles à ses compatriotes qui étoient en-dehors. On fit contre ceux qui étoient sur le pont plusieurs autres plaintes de même espèce; ce qui me contraignit à les chasser tous du vaisseau. Celui que j'avois dans ma chambre s'empressa de sortir. J'étois si blessé de sa conduite, que quand il fut un peu loin, je tirai deux coups pardessus sa tête: alors il quitta sa pirogue & se jetta à la nage. Je détachai un bateau pour saisir son embarquation; mais, dès que nos gens approcherent de la côte, les O-Taïtiens les assaillirent de pierres. Comme ils n'étoient pas armés, je craignis pour eux; je montai un autre bateau afin de les secourir, & je fis tirer un gros canon chargé de balles le long du rivage: à l'instant ils abandonnerent tous la greve, & j'emmenai deux de leurs pirogues, sans la moindre opposition. Il y avoit, sur une de ces pirogues, un petit garçon, qui étoit fort effrayé; mais je dissipai bientôt sa peur, en lui donnant quelques bagatelles & le mettant à terre. Quatre à cinq heures ensuite, nous redevînmes tous bons amis, & je rendis les navires à la premiere personne qui vint les demander.

☞ « APRÈS la course du matin, nous étions retournés » dîner à bord; &, l'après-midi, nous allâmes faire une seconde » de promenade aux environs de l'aiguade, afin de tâcher » de regagner la confiance des Insulaires, que nos hostilités » avoient tous éloignés de nous. Nous prîmes un chemin » différent de celui du matin, & nous trouvâmes de nou-

ANN. 1773. Août.

» velles habitations, environnées d'arbres fruitiers : par-tout » un peuple aussi aimable & aussi bon, mais réservé & craintif à cause de ce qui venoit d'arriver. Enfin nous arrivâmes à une grande maison appartenante à Wahéatua, qui étoit alors dans un autre canton. Nous nous rembarquâmes avec une petite collection de nouvelles plantes. Au coucher du soleil, une chaloupe sortit du havre, pour aller jetter, dans la haute mer, le corps d'Isaac Taylor, soldat de marine, mort le matin d'une complication de différentes maladies. Depuis notre départ d'Angleterre, cet homme, d'ailleurs asthmatique & consomptionnaire, avoit toujours eu la fièvre, qui se tourna en hydropisie, & qui mit fin à ses jours. »

JUSQU'A ce soir, aucun O-Taïtien n'avoit demandé des nouvelles de Tupia; deux ou trois s'informerent de lui; ils ne firent plus de question dès qu'ils apprirent la cause de sa mort, & il ne parut pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction, s'il étoit mort autrement que de maladie. Ils parlerent aussi peu d'Aoutourou, l'homme qu'avoit emmené M. de Bougainville : mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks, & de plusieurs autres qui étoient avec moi, lors du premier Voyage.

LES O-TAITIENS m'apprirent que Toutaha, le Régent de la plus vaste Péninsule d'O-Taïti, avoit été tué dans une bataille qui s'étoit donnée entre les deux Royaumes, cinq mois auparavant, & que le Prince régnant s'appelloit *O-Too*; que Tubourai Tamaide, & la plupart de nos anciens amis des environs de Matavai, avoient aussi péri dans ce combat,

ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple ; mais que la paix subsistoit enfin entre les deux Etats.

ANN. 1773. Août.

LE 19, nous eûmes de petites brises, avec des ondées de pluie très-vives. Dès la pointe du jour, les chaloupes allerent de nouveau à la recherche des ancres de l'Aventure ; mais avec aussi peu de succès que la veille ; de sorte que nous n'y pensâmes plus ; & considérant notre position, nous nous crûmes heureux d'en être sortis à si bon marché. Dans une excursion que nous fîmes, le Capitaine Furneaux & moi, le long de la côte, nous rencontrâmes un Chef, qui nous régala d'excellens poissons, de fruits, &c. ; &, pour le remercier de son accueil hospitalier, je lui donnai une hache, des clous, &c. Il nous reconduisit ensuite aux vaisseaux, où il ne resta que peu de tems. 19.

☞ « NOUS FIMES, de notre côté, des recherches de Botanique ; la pluie, tombée la nuit, avoit fort rafraîchi l'air ; » &, avant le lever du soleil, notre promenade fut très- » agréable. Les plantes & les arbres sembloient plus ani- » més, & les boccages exhaloient un plus doux parfum. » Nous nous plaisions à entendre le concert des oiseaux. » A peine eûmes-nous marché quelques pas, qu'un bruit » venant de la forêt frappa nos oreilles ; en suivant le son, » nous parvînmes à un petit hangard où cinq ou six femmes, » assises sur les deux côtés d'une longue pièce de bois quarrée, » battoient l'écorce fibreuse du mûrier, afin d'en fabriquer » leurs étoffes. Elles se servoient pour cela d'un morceau » de bois quarré, qui avoit des sillons longitudinaux & » paralleles, plus ou moins serrés, suivant les différens

Ann. 1773. Août.

» côtés (*a*). Elles s'arrêterent un moment pour nous laiſſer
» examiner l'écorce, le maillet, & la poutre qui leur ſervoit
» de table : elles nous montrerent auſſi, dans une gouſſe de
» noix de cocos, une eſpèce d'eau glutineuſe, dont elles
» ſe ſervoient de tems à autre, afin de coller enſemble les
» pièces de l'écorce. Cette colle, qui, à ce que nous com-
» prîmes, vient de l'*hibicus eſculentus*, eſt abſolument né-
» ceſſaire dans la fabrique de ces immenſes pièces d'étoffe,
» qui, ayant quelquefois deux ou trois verges de large
» & cinquante de long, ſont compoſés de petits morceaux
» d'écorce d'arbres, d'une très-petite épaiſſeur. En exa-
» minant avec ſoin leurs plantations de mûrier, nous n'en
» avons jamais trouvé un ſeul de vieil : dès qu'ils ont deux
» ans on les abat, & de nouveaux s'élevent de la racine :
» car heureuſement il n'y a pas d'arbre qui ſe multiplie
» davantage ; & ſi on le laiſſoit croître juſqu'à ce qu'il ſoit
» en fleurs & qu'il puiſſe porter des fruits, peut-être qu'il
» couvriroit bientôt tout le pays. Il faut toujours enlever
» l'écorce des jeunes : on a ſoin que leur tige devienne
» longue, ſans aucunes branches, excepté ſeulement au
» ſommet ; de ſorte que l'écorce eſt la plus entiere poſſible.
» Nous ne connoiſſions pas alors la méthode de la prépa-
» rer, avant qu'on la mette ſous le maillet. Les femmes occu-
» pées de ce travail, portoient de vieux vêtemens ſales &
» déguenillés, & leurs mains étoient très-dures & très-cal-
» leuſes. Un peu plus loin, un homme, dont le regard
» prévenoit en ſa faveur, nous invita à nous aſſeoir à l'ombre
» devant ſa maiſon, au milieu d'une vallée étroite. Sur une

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage de Cook.

» petite

» petite cour pavée de larges pierres, il étendit des feuilles » de bananes pour nous, & apportant un petit banc de bois » assez propre, fait d'une seule pièce, il pria celui d'entre » nous qu'il croyoit être le principal personnage, de s'y » asseoir. Quand nous fûmes tous assis, il courut à sa maison » chercher des fruits à pain cuits, qu'il nous offrit sur des » feuilles de bananes fraîches ; & il nous présenta en outre » un panier natté de Vee, ou de pommes de Taïti, fruit » du genre de *Spondias*, dont le goût ressemble à celui » de l'ananas. Nous déjeûnâmes de bon cœur ; l'exercice » que nous venions de faire, l'air frais du matin & l'excel- » lence de ces fruits, avoient excité notre appetit. La méthode » O-Taïtienne d'apprêter la pomme à pain, & les autres » alimens, avec des pierres chaudes, nous parut fort supé- » rieure à celles de nos cuisines. Pour que rien ne manquât » à son festin, notre hôte ouvrit cinq noix de cocos ; il » versa dans une coupe très-propre (c'étoit une gousse de » noix de cocos) la liqueur fraîche & limpide qu'elles ren- » fermoient, & chacun de nous but à son tour. Les Insu- » laires nous avoient témoigné de la bienveillance & de » l'amitié dans toutes les occasions ; ils nous avoient tou- » jours donné, pour des bagatelles, des noix de cocos & » des fruits quand nous leur en demandions, mais nous » n'avions pas encore vu d'exemples d'une hospitalité exer- » cée d'une maniere si complete. Nous tâchâmes de ré- » compenser notre ami, avec des verroteries & des clous » de fer, qui lui causerent une extrême joie.

» APRÈS avoir quitté cet asyle de l'hospitalité patriar- » chale, nous continuâmes notre promenade dans l'intérieur

Ann. 1773. Août.

» du pays, malgré la répugnance de plusieurs O-Taïtiens : » quand ils virent que nous persistions à le vouloir, la plus » grande partie se dispersa au milieu des différentes habita- » tions, & il n'en resta que peu pour nous accompagner & » nous servir de guides au pied des premieres collines. Nous » laissâmes les huttes & les plantations des Naturels du pays » derriere nous, & nous montâmes un sentier battu ; &, » passant à travers des arbrisseaux, mêlés de plusieurs gros » arbres, & examinant les coins les plus touffus, je trou- » vai plusieurs plantes & des oiseaux inconnus jusqu'ici » aux Naturalistes. Avec ces richesses nous nous remîmes » en route du côté de la mer, & les Naturels en témoi- » gnerent leur satisfaction. Un immense concours d'Insulaires » remplissoit notre marche sur la greve. La chaleur excessive » du soleil nous engagea à nous baigner dans la riviere » voisine, & nous allâmes ensuite dîner à bord. La pluie » nous retint l'après-midi sur le vaisseau : j'arrangeai les plantes » & les animaux que nous avions rassemblés, & je fis des » dessins de ceux qui étoient nouveaux. Nos trois jours » d'excursions n'avoient fourni qu'un petit nombre d'espèces » différentes, ce qui prouve une excellente culture, dans » une Isle aussi florissante que Taïti : car, au milieu d'un » pays abandonné à lui-même, des milliers d'espèces diffé- » rentes, fourmilleroient en désordre. Le peu d'étendue de » l'Isle, & son vaste éloignement du Continent oriental ou » du Continent Ouest, ne comporte pas une grande variété » d'animaux. Nous n'y avons vu en quadrupèdes, que des » cochons, des chiens domestiques, & des quantités in- » croyables de rats, que les Naturels laissent courir en li- » berté, sans jamais essayer de les détruire. Il y a cependant

» assez d'oiseaux ; &, quand les Insulaires se donnoient la » peine de pêcher, ils nous vendoient toute sorte de différens poissons, parce que cette classe d'animaux court plus » aisément d'une partie de l'Océan à l'autre ; & sur-tout dans » la Zone Torride, où certaines espèces sont communes » tout autour du monde.

ANN. 1773. Août.

» SI la rareté des plantes, qui croissent sans culture, » étoit défavorable au Botaniste, elle produisoit les effets » les plus salutaires aux équipages, puisque le terrain étoit » couvert de végétaux sains. De si bons alimens avoient » opéré merveilleusement sur notre santé : le brusque » changement de diète produisit cependant, parmi nous, » quelques dyssenteries. On a déjà parlé des desirs qu'excitoit la vue des cochons, & des moyens inutiles employés » par nous pour en avoir. On n'eut pas honte de proposer » aux Capitaines d'enlever de force un nombre suffisant de » ces animaux, & ensuite de donner en échange aux Taïtiens de nos marchandises pour en payer la valeur. Cette » proposition basse & tyrannique fut accueillie avec l'indignation & le mépris qu'elle méritoit.

» NOTRE COLLECTION étoit si peu considérable que tous » les jours nous avions le tems de pénétrer dans l'intérieur » de l'Isle, afin de remplir l'objet de notre destination, & » recueillir différentes circonstances, qui peuvent jetter du » jour sur le caractere, les mœurs & l'état actuel des Taïtiens.

» LE 20, à midi, je fis, avec plusieurs Officiers, une promenade à la pointe orientale du havre. Arrivé à un petit 20.

AN. 1773. Août.

» ruisseau assez large & assez profond pour porter une piro-
» gue, nous passâmes de l'autre côté, & nous apperçûmes,
» parmi des arbrisseaux, une maison assez vaste. Nous vîmes
» devant, une grande quantité des plus belles étoffes de
» Taïti, étendues sur l'herbe; & les Naturels du pays nous
» dirent qu'on venoit de les laver dans la riviere : près de
» l'habitation, je remarquai un bouclier de forme demi-
» ronde, d'osier & de filasse de noix de cocos, suspendu à
» un bâton; il étoit couvert de plumes éclatantes gris-bleu,
» d'une espèce de pigeon, & orné de dents de goulu,
» déployées en trois cercles concentriques. Je demandai si on
» vouloit le vendre; mais on me répondit que non, & j'en
» conclus qu'on l'avoit exposé à l'air, ainsi que nous expo-
» sons de tems en tems les choses que nous tenons dans
» des boîtes fermées. Un homme d'un âge mûr, couché fort
» à son aise au milieu de la hutte, nous invita à nous asseoir
» près de lui, & il examina avec curiosité mon habillement.
» Les ongles de ses doigts étoient très-longs; & il en parois-
» soit fier : c'est une marque de distinction parmi eux, parce
» que, pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut
» pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même
» coutume : il n'est peut-être pas possible aux Needham ou
» aux de Guignes de déterminer, si les Taïtiens l'ont tiré
» de l'extrémité de l'Asie, ou si le hasard les a conduits à
» la même idée (a). En différens coins de la hutte, des hom-

(a) On voit dans l'*Esprit des Usages des différens Peuples*, L. 9 de la Beauté & de la Parure, à Paris, 1776, par M. Démeunier, que cette coutume singuliere est répandue chez beaucoup d'autres Nations : il n'est pas besoin de recourir à la Chine pour l'expliquer.

» mes & des femmes mangeoient séparément du fruit à pain » & des bananes; & tous, à notre approche, nous invi- » terent à partager leur dîner. Les premiers Voyageurs ont » déjà rapporté cet usage, & ils n'ont pas mieux réussi que » nous à en découvrir la cause (*a*).

Ann. 1773. Août.

» En quittant cette habitation, nous nous rendîmes, » à travers des arbrisseaux odoriférans, à une seconde, où » nous trouvâmes O-Taï, sa femme, ses enfans & ses » sœurs, Maroya & Maroraï. L'Officier, qui avoit perdu les » draps de son lit, étoit avec nous; mais, ne jugeant pas à » propos de les redemander, il essaya plutôt de gagner les » bonnes graces de la belle. Elle accepta les grains de verre, » les clous, &c. qu'on lui offrit, mais elle fut inexorable aux » sollicitations passionnées de son amant. Il est probable » qu'ayant obtenu les draps qu'elle desiroit, & pour lesquels » seuls elle avoit pu se soumettre à une prostitution, rien » ne l'excitoit à supporter les embrassemens volages d'un » étranger. Cette idée nous sembloit encore plus vraisem- » blable, quand nous considérions que sa famille jouissoit » d'un certain rang, & que, durant le long séjour du Capi- » taine Cook, lors de son premier Voyage, il n'y avoit » point eu, du moins très-peu d'exemples de ce liberti- » nage chez les femmes les plus qualifiées. Après avoir resté » peu de tems avec eux, je retournai à la place de notre » marché; mais toutes nos chaloupes étant parties, j'osai » m'embarquer sur une simple pirogue, sans balan-

(*a*) Le premier Livre de l'Ouvrage cité dans la note précédente, donne des conjectures sur l'origine de cet usage.

ANN. 1773. Août. » cier, & j'arrivai ſain & ſauf à bord de la Réſolution. »

LE SOIR du 20 un des Naturels du pays s'enfuit avec
20. un des fuſils de la Garde qui étoit à terre. Je fus témoin de ce vol, & j'envoyai après le voleur quelques-uns de nos gens; cet expédient auroit peu ſervi, ſi les Inſulaires, de leur propre mouvement, n'avoient pas pourſuivi le voleur. Après l'avoir renverſé à terre, ils lui arracherent le fuſil qu'ils nous apporterent. La crainte, dans cette occaſion, fit certainement plus d'impreſſion ſur eux que les principes de la probité. Cet acte de juſtice mérite cependant des éloges; car, ſans leur prompt ſecours, il m'étoit preſque impoſſible de recouvrer le fuſil ſans recourir à la force.

21. LE 21, une briſe fraîche ſouffloit du Nord. Le Chef vint me voir le matin, & m'offrit une grande quantité de fruits, & entr'autres des noix de cocos dont on avoit ôté l'eau. Il avoit raſſemblé celles-ci, & en avoit fait des paquets avec tant d'art, que nous n'apperçûmes pas d'abord la tromperie. Quand on lui en parla, il ne parut ému en aucune maniere; &, comme s'il n'eût pas ſu ce qu'on vouloit lui dire, il en ouvrit lui-même deux ou trois: il nous déclara, alors, que nous avions raiſon, & il alla enſuite à terre, d'où il nous envoya des plantains & des bananes.

JE RECONNUS, l'après-midi, Tua-how, le Naturel qui m'avoit accompagné fort loin, lorſque je fis le tour de l'Iſle en chaloupe dans mon premier voyage (*a*).

☞ « NOUS PARTÎMES dès la pointe du jour pour une

(*a*) Voyez la Relation de M. Hawkſworth.

» promenade du côté de l'Eſt. La plaine s'élargit à meſure
» que nous avancions au-delà de la pointe orientale du ha-
» vre d'Aitépeha, & il y avoit plus d'arbres à pain, de co-
» cotiers & de bananiers, ſur leſquels nous voyions déjà
» bourgeonner les fruits : les habitations des Naturels du
» pays étoient auſſi plus nombreuſes, plus élégantes & d'une
» forme plus nouvelle que celles des environs de notre
» mouillage. Dans une, qui étoit entièrement fermée de ro-
» ſeaux, nous apperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes
» & des caſes pour des boucliers, qui, ainſi que la maiſon,
» appartenoient à Wahéatua. Nous fîmes environ deux mil-
» les, parmi des bocages d'arbres fruitiers les plus déli-
» cieux, au moment où les Naturels alloient à leurs tra-
» vaux. Je reconnus bientôt les fabricans d'étoffe au bruit
» du maillet. Il ne faut pas ſuppoſer que les beſoins de ces
» peuples les forcent à un travail conſtant ; car ils ſe raſ-
» ſembloient en foule autour de nous, ils nous ſuivoient
» toute la journée, & quelquefois même ils négligeoient
» pour nous leurs repas ; ils ne nous accompagnoient
» point ſans quelque motif d'intérêt. En général, leur
» conduite à notre égard, étoit douce, amicale, & même
» officieuſe : mais ils guétoient toutes les occaſions d'enle-
» ver adroitement quelques bagatelles, & lorſque nous
» leur rendions les regards de tendreſſe qu'ils jettoient ſur
» nous ils profitoient du moment pour nous dire d'un
» ton mendiant *Tayo- poë* : ami, quelque choſe. Quand
» nous ne leur donnions rien, ils n'étoient pas moins affec-
» tueux. Si ces demandes devenoient trop fréquentes nous
» avions coutume de les contrefaire, & de répéter leurs
» paroles ſur le même ton, ce qui excitoit parmi eux des

ANN. 1773. Août.

» éclats de rire universels. Ils parloient communément très-» haut, & il sembloit qu'ils s'entretenoient de nous : chaque » nouveau venu, apprenoit sur-le-champ des autres nos » noms, qu'ils réduisoient à un petit nombre de voyelles » & des consonnes plus douces ; & on ne manquoit pas de » l'amuser, en lui racontant ce que nous avions dit ou fait » le matin. Les derniers arrivés vouloient ordinairement » entendre un coup de fusil, nous y consentions, à con-» dition qu'il nous montreroit un oiseau pour but. Nous » étions souvent embarrassés, quand ils nous en indiquoient » un éloigné de quatre ou cinq cens verges : ils ne pen-» soient point que l'effet de nos armes à feu fût borné à un » certain espace. Comme il n'étoit pas prudent de leur dé-» couvrir ce mystere, nous prétendions ne voir l'oiseau, » que lorsque nous étions assez près pour le tuer. La pre-» miere explosion les effraya beaucoup, & produisit sur » quelques-uns une consternation si forte, qu'ils tomberent » à terre, & s'enfuirent ensuite à environ vingt verges de » nous. Ils se tinrent ainsi à l'écart, jusqu'à ce que nous eû-» mes calmé leurs craintes par des démonstrations d'amitié » ou jusqu'à ce qu'un de leurs compatriotes plus coura-» geux, eût ramassé l'oiseau que nous venions de tuer. Bien-» tôt ils se familiariserent avec ce bruit, & quoiqu'ils expri-» massent toujours quelque émotion soudaine, cependant » peu-à-peu ils surmonterent la frayeur.

» MALGRÉ la réception amicale qu'on nous faisoit de » toutes parts, les Insulaires avoient grand soin de cacher » leurs cochons à nos yeux : si nous en parlions, ils sem-» bloient affligés ; ils disoient qu'ils n'en avoient point, ou » ils

» ils nous assuroient qu'ils appartenoient à Wahéatua leur » Roi. Quoique nous vissions des étables pleines, presqu'autour de chaque hutte, nous ne fîmes plus semblant de » nous en appercevoir, & cette conduite augmenta leur » confiance à notre égard.

Ann. 1773. Août.

» APRÈS une marche d'un ou deux milles, nous nous assîmes sur quelques larges pierres, qui formoient une espèce » de cour pavée, devant une des habitations, & nous priâmes les Habitans de nous donner du fruit à pain, & des » noix de cocos, en échange de nos marchandises. Ils nous » en apporterent à l'instant, & nous déjeûnâmes. La foule, » qui nous suivoit, se tint à quelque distance, ainsi que nous » l'avions desiré, pour que personne ne nous prît nos armes, &c. que nous étions obligés de quitter en mangeant. » Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gousse de » noix de cocos, remplie de petits poissons frais, que les » Taïtiens ont coutume de manger crûs sans autre sauce que » de l'eau; j'en goûtai, & je ne les trouvai point désagréable : mais comme nous étions dans l'usage de les manger » cuits, nous les distribuâmes, avec le reste du fruit, à ceux » de nos favoris qui se trouvoient dans la foule.

» NOUS POURSUIVÎMES alors notre promenade, marchant » du côté des collines, malgré les sollicitations importunes » des Naturels, qui nous presserent de nous tenir sur la » plaine : nous reconnûmes tout de suite que c'étoit uniquement parce qu'ils n'aimoient pas la fatigue : mais, » sans changer de résolution, & laissant derriere nous » presque toute la troupe, nous gagnâmes, avec un petit

ANN. 1773. Août.

» nombre de guides, une ouverture entre deux collines.
» J'y trouvai plusieurs plantes sauvages nouvelles pour nous;
» & nous vîmes des hirondelles volant sur un petit ruisseau,
» qui rouloit ses eaux avec impétuosité: nous côtoyâmes ses
» bords jusqu'à un rocher perpendiculaire, festoné par diffé-
» rens arbrisseaux, & d'où il tomboit en colonne de crystal:
» des fleurs odoriférentes environnoient au pied une nappe
» tranquille & limpide. Ce lieu d'où nous découvrions la
» plaine sous nos pieds & plus loin la mer, étoit un des
» plus beaux qui ait jamais frappé mes regards, & il rappelloit
» à mon souvenir & surpassoit les descriptions les plus déli-
» cieuses des Poëtes. A l'ombre des arbres, dont les branches
» se courboient mollement sur les ondes, nous jouîmes d'un
» zéphir agréable, qui calmoit la chaleur du jour: le bruit
» uniforme & imposant de la cascade n'étoit interrompu
» que par le gazouillement des oiseaux: dans cette posi-
» tion, nous nous assîmes pour décrire nos nouvelles
» plantes, avant qu'elles se fussent flétries. Les Taïtiens nos
» camarades, nous voyant occupés, se reposerent aussi
» parmi les arbrisseaux, & ils nous examinerent attentive-
» ment & dans un profond silence.

» NOUS AURIONS ÉTÉ CHARMÉS de passer tout le jour au
» fond de cette retraite; mais, après avoir fini nos notes &
» jetté un dernier coup-d'œil sur cette scène charmante,
» nous redescendîmes dans la plaine. J'observai bientôt une
» foule d'Insulaires qui s'avançoient vers nous, & plus pro-
» che, nous distinguâmes M. Hodges & M. Grindall, qu'ils
» environnoient, nous les joignîmes, résolus de continuer
» ensemble notre course. Un jeune homme d'une physio-

Ann. 1773. Avril.

» nomie très-heureuſe, qui s'étoit diſtingué par des démonſ-
» trations particulieres d'attachement, fut chargé du porte-
» feuille, où M. Hodges conſervoit les eſquiſſes & deſſins,
» qu'il faiſoit en ſe promenant : il parut enchanté de cette
» confiance, & il ſe regarda comme un perſonnage devenu
» plus important aux yeux de ſes compatriotes. Cette cir-
» conſtance jointe au maintien paiſible de nos deux Meſ-
» ſieurs, qui marchoient ſans aucune arme, produiſit un
» effet général ſur tous ceux qui nous entouroient, car
» leur familiarité & leur affection ſemblerent fort augmen-
» tées. Nous entrâmes enſemble dans une hutte ſpacieuſe,
» où nous vîmes une grande famille aſſemblée. Un vieil-
» lard d'un viſage calme, étoit couché ſur une natte pro-
» pre, & il appuyoit ſa tête ſur un petit tabouret qui lui
» ſervoit de couſſin. Des cheveux blancs couvroient ſa tête
» vénérable, & une barbe épaiſſe auſſi blanche que la
» neige, deſcendoit juſques ſur ſa poitrine : il avoit les
» yeux vifs, & ſes joues arrondies annonçoient la ſanté. Ses
» rides, ſymptômes de la vieilleſſe parmi nous, étoient en
» petit nombre, car l'inquiétude, la peine & le chagrin,
» qui ſillonnent nos fronts de ſi bonne heure, ſont peu
» connues de cette nation fortunée. De jeunes enfans, que
» nous prîmes pour ſes petits-fils, abſolument nuds, ſuivant
» la coutume du pays, jouoient avec le vieillard, & ſes
» actions & ſes regards nous apprirent que ſa maniere ſim-
» ple de vivre, n'avoit pas encore émouſſé ſes ſens. Des
» hommes bien faits, & des nymphes ſans art, en qui la
» jeuneſſe ſuppléoit à la beauté, entouroient le patriarche,
» & nous jugeâmes en arrivant qu'ils converſoient enſem-
» ble, après un repas frugal. Ils nous prierent de nous

Ann. 1773. Août.

» asseoir sur leurs nattes au milieu d'eux, & nous ne leur » donnâmes pas la peine de réitérer leur invitation. Comme » ils n'avoient peut-être jamais vu d'étrangers, ils exami- » noient nos vêtemens & nos armes, sans cependant s'ar- » rêter plus d'un moment sur chaque objet. Ils admiroient » la couleur de notre teint : ils serroient nos mains, & ils » paroissoient étonnés de ce que nous n'étions pas *tatoués* » *(a)*, & de ce que nous n'avions pas de grands ongles à » nos doigts : ils demandoient nos noms d'un air empressé, » & quand ils les avoient appris, ils les répétoient avec un » grand plaisir. Ces noms, prononcés à leur maniere, diffé- » roient tellement des originaux, qu'un Étymologiste au- » roit eu peine à les reconnoître ; mais, en revanche, » ils étoient plus harmonieux, & plus faciles à retenir : » Forster fut changé en *Matara*, Hodges en *Oreo*, Grin- » dall en *Terino*, Sparrman en *Pamanee*, & George en » *Teorée*. Nous retrouvâmes ici, comme par tout ailleurs, » l'hospitalité des anciens Patriarches : on nous offrit des » noix de cocos & des é-vées pour étancher notre soif. Un » des jeunes hommes avoit une flûte de bambou à trois » trous ; il en joua en soufflant avec le nez, tandis qu'un » autre l'accompagna de sa voix. Toute la musique vo- » cale & instrumentale, consistoit en trois ou quatre notes, » entre les demi-notes, & les quarts de note : car ce n'é- » toient ni des tons entiers, ni des demi-tons. Ces notes, sans » variété ou sans ordre, produisoient seulement une espèce » de bourdonnement léthargique, qui ne blessoit pas

(*a*) Nous avons cru devoir créer ce mot, pour exprimer les petits trous peints qu'ils se font sur la peau avec des pointes de bois.

» l'oreille par des sons discordans, mais qui ne faisoit aucune » impression agréable sur notre esprit. Il est surprenant que » le goût de la musique soit si général sur toute la terre, » tandis que les idées de l'harmonie sont si différentes, parmi » les nations diverses. Charmé de ces tableaux de bonheur » qui s'offroient à nos yeux, M. Hodges remplit son porte- » feuille de dessins, qui transmettront à la postérité les » beautés d'une scène que les paroles seules ne peuvent pas » faire connoître. Quand il dessinoit, tous les Naturels le » regardoient attentivement, & ils sembloient fort char- » més de trouver de la ressemblance, entre ses portraits & » quelques-uns d'entr'eux. Notre connoissance de leur lan- » gue, malgré nos efforts pour l'apprendre, étoit encore » très-imparfaite, ce qui nous priva du plaisir que nous » auroient procuré des conversations avec ces bonnes gens. » Quelques mots & une pantomime muette, nous tinrent » lieu d'un discours suivi. Cela suffisoit cependant pour amu- » ser les Naturels, & notre docilité & nos efforts pour leur » plaire, leur étoient au moins aussi agréables, que leur » caractere social & leur empressement à nous instruire l'é- » toient pour nous.

» LE VIEILLARD sans changer d'attitude, la tête toujours » appuyée sur le tabouret, nous proposa plusieurs questions; » il nous demanda le nom du Capitaine, celui du pays d'où » nous venions, combien nous voulions rester dans l'Isle, » si nous avions nos femmes à bord, &c. La renommée » paroissoit lui avoir déjà appris tout cela; mais il desiroit » l'entendre de nouveau de notre propre bouche. Nous sa- » tisfîmes sa curiosité sur ces différens points, le mieux

ANN. 1773. Août.

» qu'il nous fut poſſible; &, après avoir offert à ſa famille » de petits préſens de verroteries & d'autres bagatelles, » nous continuâmes notre excurſion. Ces pauſes dans les » cabanes hoſpitalieres des Naturels du pays, nous rafraî- » chiſſoient tellement que nous n'étions point du tout fati- » gués, & nous aurions fait aiſément le tour de l'Iſle de la » même maniere. La plaine, au pied des montagnes, ne pré- » ſentoit aucun obſtacle à notre marche : au contraire, les » ſentiers y étoient bien battus, & toute la ſurface parfai- » tement de niveau, & couverte preſque par-tout de jolis » gramens. Nos pas ne rencontroient aucun animal mal- » faiſant : ni couſins, ni mouſquites ne bourdonnoient autour » de nous, & nous ne craignions la piquure d'aucun in- » ſecte. Les bocages d'arbres à pain interceptoient, par leurs » épais feuillages, les rayons du ſoleil à midi, dont une briſe » de mer calmoit d'ailleurs la chaleur. Les Inſulaires ce- » pendant accoutumés à conſacrer au repos le milieu du » jour, s'échappoient un à un au milieu des arbriſſeaux, de » façon qu'il en reſtoit peu avec nous. Environ deux milles » plus loin à l'Eſt, nous atteignîmes la côte de la mer, à » un endroit où elle forme un petit golfe. Là, environnés » de plantations de toute part, nous parvînmes à une cla- » riere ou plaine, au milieu de laquelle nous apperçûmes » un moraï, (un cimetiere) composé de trois rangées de » pierres en forme d'eſcaliers, chacune d'environ trois pieds » & demi de hauteur, & couvertes d'herbes, de fougeres & » de petits arbriſſeaux. Du côté de l'intérieur du pays, l'é- » difice étoit entouré à quelque diſtance d'un enclos oblong » de pierres, d'environ trois pieds d'élévation, en dedans » duquel deux ou trois palmiers ſolitaires, & quelques

» jeunes casuarinas, avec leurs rameaux pleurans, répandoient une mélancolie touchante sur cette scène : un peu loin du moraï & parmi un grouppe épais d'arbrisseaux, je vis une hutte, ou hangard peu considérable (*Tupapow*) ou sur une espèce de théâtre de la hauteur de la poitrine, étoit placé un cadavre, couvert d'une pièce d'étoffe blanche qui pendoit en différens plis. De jeunes cocotiers, des bananiers & des dragons végétaux s'élevoient & fleurissoient tout autour : près de cette cabane, il y en avoit une autre, où étoient des alimens pour la divinité (*Eatua*) & un bâton planté en terre, sur lequel nous vîmes un oiseau mort, enveloppé dans un morceau de natte. Au milieu de cette hutte, adossée à une petite éminence, nous trouvâmes une femme assise dans l'attitude de la réflexion, qui se leva à notre approche, & ne voulut pas nous permettre d'avancer vers elle. Nous lui offrîmes un petit présent, mais elle refusa de le toucher : les Naturels, qui nous accompagnoient, nous dirent qu'elle dépendoit du moraï, & que le corps mort étoit celui d'une femme dont elle achevoit peut-être les obséques.

ANN. 1773. Août.

» M. HODGES ayant tracé plusieurs dessins, nous quittâmes ce lieu, qui avoit réellement quelque chose de grand, & qui sembloit favorable aux méditations religieuses. Nous suivîmes la côte de la mer, jusqu'à une maison spacieuse très-agréablement placée, parmi des bocages, de petits palmiers chargés de fruits. Deux ou trois poissons grillés qu'un des O-taïtiens nous avoit vendus, calmerent un peu notre appetit devenu très-vif, depuis notre déjeûné. Plusieurs d'entre nous se baignerent aussi

Ann. 1773. Août.

» dans la mer pour se rafraîchir davantage, & ayant acheté » quelques pièces d'étoffe de la fabrique du pays, ils s'en » revêtirent à la mode de Taïti, ce qui fit un plaisir infini » aux Insulaires.

» Notre promenade se prolongea au-delà d'un autre » moraï assez semblable au premier, jusqu'à une habitation » propre, où un homme très-gras, qui sembloit Chef du » canton, se berçoit voluptueusement sur son coussin de » bois. Deux domestiques préparoient son dessert devant » lui, en mêlant de l'eau, du fruit à pain & des bananes, » dans un grand vase de bois, où ils avoient soin de mêler » de la pâte aigrelette de fruit à pain fermenté, (appellé » *Maheï*): ils se servoient pour cela d'un pilon de pierre » noire polie, qui me parut être une espèce de basalte (*a*). » Sur ces entrefaites, une femme assise près de lui, remplissoit » la bouche de ce glouton par poignées, des restes d'un grand » poisson bouilli, & de plusieurs fruits à pain qu'il avaloit avec » un appetit vorace. Une insensibilité parfaite étoit peinte sur » son visage, & je jugeai que toutes ses pensées se bornoient » au soin de son ventre. Il daigna à peine nous regarder, » & s'il prononçoit quelques monosyllabes, quand nous » jettions les yeux sur lui, c'étoit seulement pour exciter sa » nourrice & ses valets à faire leur devoir avec empresse- » ment. La vue de ce Chef, & les réflexions qu'elle fournit, » diminuerent le plaisir dont nous avions joui dans nos » différentes promenades sur l'Isle, & sur-tout ce jour-là: » nous nous flattions d'avoir enfin trouvé un petit coin de

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage.

» terre,

ANN. 1773. Août.

» terre, où les membres d'une Nation qui n'est plus dans le » premier état de Barbarie, partageroient la même égalité » jusques dans les repas, & dont les heures de jouis- » sance seroient proportionnées à celles du travail & » du repos. Mais nous vîmes un individu voluptueux passer » sa vie dans l'inaction la plus stupide, & ravir à la mul- » titude qui travaille les productions de la terre, pour » s'engraisser comme les parasites privilégiés des peuples » polis, sans rendre le moindre service à la société. Son » indolence ressembloit à celle qu'on trouve fréquemment » dans l'Inde & les États de l'Est, & méritoit toutes les » marques d'indignation que Sir John Mandeville exprime » dans ses Voyages d'Asie. La colere de ce brave & digne » Chevalier s'enflammoit à la vue d'un *pareil glouton qui* » *consumoit ses jours sans se distinguer par aucun fait* » *d'armes, & qui vivoit dans le plaisir, comme un cochon* » *qu'on engraisse dans une étable* (*a*).

» EN QUITTANT ce Taïtien hébété, nous nous séparâ- » mes: j'accompagnai M. Hodges & M. Grindall, que le » bon Insulaire, chargé du porte-feuille, avoit invité avec » empressement à son habitation. Nous y arrivâmes à cinq » heures du soir : c'étoit une cabane petite, mais propre, » devant laquelle un grand tapis de feuilles vertes étoit » répandu sur des pierres, & pardessus une quantité » prodigieuse d'excellentes noix de cocos, & de fruits » à pain parfaitement grillés. Notre hôte courut sur-le-

(*a*) Voyez The Voyages and Travels of sir John Mandeville.

ANN. 1773. Août.

» champ vers un homme & une femme âgés, qui travailloient à écarter les rats du milieu du festin, & il nous » présenta son pere & sa mere, qui témoignerent beaucoup » de joie de voir les amis de leur fils, & qui nous prierent » d'accepter le repas qu'ils nous avoient préparé. Nous fûmes d'abord très-étonnés de trouver ces fruits tout prêts; » mais je me souvins que notre ami avoit envoyé en avant » un de ses camarades, il y avoit quelques heures : comme » c'étoit le premier repas en régle de la journée, on conçoit aisément que nous mangeâmes de bon appetit. Il est » impossible d'exprimer la satisfaction que nous témoignerent le pere & la mere, de cet aimable jeune homme : » ils se croyoient très-heureux de ce que nous goûtions leurs » agréables mêts. Servis par des hôtes si respectables, (qu'on » me permette cette idée poëtique) nous fûmes en danger » d'oublier que nous étions des hommes, & nous aurions » cru habiter la cabane de Baucis & de Philémon, si » notre impuissance à les récompenser, ne nous eût fait » souvenir que nous étions mortels. Nous rassemblâmes » tous nos grains de verre & tous nos clous, & je les leur » donnai plutôt comme une marque de notre reconnoissance affectueuse, que comme un salaire. Le jeune Taïtien nous reconduisit jusqu'à la greve, vis-à-vis nos vaisseaux, en nous apportant beaucoup de provisions que » nous n'avions pas consommé à notre dîné. M. Hodges & » M. Grindall, lui offrirent une hache, une chemise, & » d'autres présens; &, le soir, il retourna dans sa famille, » extrêmement content de ses richesses. »

J'AVOIS PRIS à bord de l'eau, des fruits & des racines, &

je résolus d'appareiller le lendemain pour Matavai, parce qu'il y avoit peu d'apparence que j'obtinsse une entrevue de Wahéatua, & sans cela je ne pouvois pas espérer d'acquérir des cochons. Deux des Naturels du pays instruits de ce dessein, coucherent à bord afin de venir avec nous à Matavai. Ann. 1773. Août.

☞ « Ce furent les premiers qui y passerent la nuit: » dans la premiere expédition, les Habitans de la baie » de Matavai, couchoient souvent sur l'*Endéavour.* » Comme Tuahow connoissoit déjà les différens objets » qui frappoient d'étonnement ses compatriotes, il se mit » tout de suite à discourir avec nous. Il se réjouit beaucoup » d'apprendre que M. Banks & le Docteur Solander se portoient bien: il se fit répéter souvent cette bonne nouvelle, » & demandant s'ils ne reviendroient pas à O-taiti, il témoigna un desir très-vif de les revoir.

» Ce sujet étant épuisé, nous lui montrâmes la Carte » de Taïti publiée dans le premier Voyage de Cook, sans » lui dire ce que c'étoit. Il étoit cependant trop habile Pilote » pour ne pas le deviner, & charmé de voir une représentation de son pays, il indiqua sur-le-champ avec son doigt » la position de tous les whennuas ou districts, en les nommant en même-tems par ordre, ainsi que nous les voyons » écrits sur le plan. Lorsqu'il en fut à O-whai-urua, le » district & le havre voisin au Sud de notre mouillage, » il nous tira par le bras, pour le laisser regarder attentivement, & il nous dit qu'un bâtiment (pahie) qu'il appelloit *Paheï no peppe*, avoit mouillé là cinq jours; que

ANN. 1773. Août.

» les étrangers avoient reçu dix cochons des Naturels du » pays, & qu'un des hommes de l'équipage, qui s'étoit enfui » du vaisseau, vivoit actuellement sur l'Isle. Nous en con» clûmes que les Espagnols avoient envoyé un autre vais» seau pour reconnoître Taïti; Isle qui mérite justement leur » attention, à cause de sa proximité des grands établissemens » qu'ils ont dans l'Amérique méridionale. Ce qui paroîtra » étrange aux Lecteurs, le nom même de *peppe*, confirma » nos conjectures, quoiqu'il soit très-différent d'Espana, » d'où nous supposions qu'il dérivoit. En effet, les Taïtiens » rendent absolument méconnoissables les noms étrangers, » comme on l'a déjà vu. Nous fîmes à Tuahow plu» sieurs questions sur ce vaisseau; mais nous ne pûmes » rien en apprendre sinon que le Déserteur accompagnoit » toujours Wahéatua, & qu'il lui avoit conseillé de ne nous » vendre aucun cochon. Quelques fussent les motifs d'in» térêt ou de superstition d'un pareil avis, c'étoit réellement » le conseil le plus amical & le meilleur qu'il pût donner » à son protecteur. Afin de conserver les richesses de ces In» sulaires, parmi lesquelles on doit compter leurs cochons; » & empêcher de nouveaux besoins de s'introduire parmi » ce peuple heureux, il falloit se débarrasser de nous le plu» tôt qu'il seroit possible, en nous refusant les rafraîchisse» mens les plus nécessaires. Il est sincerement à desirer, » que la communication établie dernièrement entre les Eu» ropéens & les Naturels des Isles de la mer du Sud, soit » rompue, avant que la corruption de mœurs, qui carac» térise les Nations civilisées, n'infecte cette race inno» cente, qui passe des jours fortunés au milieu de l'igno» rance & de la simplicité. »

LE LENDEMAIN au matin 22, le vent fut frais du N. O., &, comme nous ne pouvions pas mettre à la voile, quelques-uns de nos gens allerent, suivant l'usage, faire des échanges à terre. Ann. 1773. 22 Août.

☞ « ILS TROUVERENT Wahéatua qui les admit à sa présence sans aucune cérémonie: le Prince, environné de » toute sa Cour, donna la moitié de son siége à M. Smith, » l'un de nos Bas-Officiers, il l'assura en même-tems qu'il » desiroit parler au Capitaine Cook, & qu'il lui vendroit » autant de cochons qu'on lui offriroit de haches. Ils nous » avertirent à leur retour qu'ils avoient vu un homme, » qui, par les traits & le teint, ressembloit à un Européen, » mais qu'en voulant lui parler, il s'étoit retiré dans la » foule. Je ne puis pas dire si c'étoit réellement un Européen, ou si l'histoire contée la veille par Tuahow, avoit » affecté leur imagination. »

LE SOIR, j'appris que Wahéatua étoit venu dans notre voisinage, & demandoit à me voir. Je résolus de différer mon départ d'un jour, afin de parler à ce Prince. En conséquence, le lendemain, je me mis en marche accompagné du Capitaine Furneaux, de M. Forster, & de plusieurs Naturels du pays. Nous rencontrâmes le Chef à environ un mille de la place de débarquement; il s'avançoit vers nous; mais, dès qu'il nous apperçut, il s'arrêta en plein air, avec sa nombreuse suite. Je le trouvai assis sur un tabouret de bois; ses sujets formoient un cercle autour de lui: il me reconnut au premier abord, & je le reconnus aussi; nous nous étions vus plusieurs fois en 1769. Il étoit alors enfant, & on le

nommoit Te-arée, mais il changea de nom à la mort de son pere Wahéatua.

Ann. 1773. Août.

Après les premieres salutations, il me fit asseoir sur son siége ; nos Messieurs s'assirent à terre près de nous, & il commença à s'informer, en les citant par leurs noms, de plusieurs Anglois qui avoient été de mon premier Voyage. Il me demanda ensuite combien je voulois rester de tems à O-Taïti ; &, lorsque je lui dis que je mettois à la voile le lendemain, il parut affligé ; il m'engagea à séjourner quelques mois, & enfin il se réduisit à cinq jours, & il me promit de me fournir dans cet intervalle des cochons en abondance. Mais, comme j'étois là depuis une semaine, sans avoir pu en acheter un seul, je ne devois pas compter beaucoup sur sa parole : ☞ « même dans un pays si peu civilisé : la » bienveillance aimable du peuple, qui se montroit à chaque » instant par des actes d'hospitalité, ne donnoit aucun poids » à la politesse spécieuse de la Cour & des Courtisans : » je crois cependant que si nous avions resté, nous y aurions eu plus de provisions qu'à Matavai. Je lui présentai une chemise, un drap, une grosse hache, des clous de fiche, des couteaux, des miroirs, des médailles, des grains de verre, ☞ « une aigrette ou touffe de plumes rouges, montées » sur un fil d'archal. Le Roi y attacha un prix particulier ; » &, à la vue de l'aigrette, toute la foule poussa un cri » général d'admiration, exprimée par le mot *awhai*, &c. ; » en retour il fit porter sur notre chaloupe un assez bon cochon. Nous passâmes avec lui la matinée, & jamais il ne me permit de m'éloigner de ses côtés quand il s'asseyoit. Je fus donc obligé de partager toujours son tabouret, qui étoit porté

de place en place par un des hommes de sa suite, que nous appellâmes pour cela le *porteur* de tabouret. Enfin nous prîmes congé de lui, afin de retourner dîner à bord. Nous lui fîmes dans la suite de nouvelles visites & de nouveaux présens. Il offrit au Capitaine Furneaux & à moi, chacun un cochon. Nous en obtînmes quelques autres par échange dans les marchés : & en tout, nous en eûmes assez pour donner du porc frais aux équipages des deux vaisseaux. C'est à l'entrevue du Chef que nous en fûmes redevables.

ANN. 1773. Août.

☞ « LA FOULE, qui nous accompagnoit, avoit soin d'arracher les vêtemens supérieurs & de découvrir les épaules de tous les nouveaux venus : cette marque de respect n'est dûe qu'au Roi. Tandis que le Capitaine Cook partageoit le siége du Prince, une quantité innombrable de Taïtiens nous pressoient de toute part : &, comme ils nous renfermoient dans un cercle très-étroit, les Officiers de la suite du Monarque étoient souvent obligés de les faire reculer & de les battre.

» WAHÉATUA, Roi d'O-Taïti-Etee (de la petite Taïti), âgé de dix-sept ou dix-huit ans, étoit bien fait : il avoit environ cinq pieds six pouces de haut, & il sembloit qu'il deviendroit plus grand. Sa physionomie douce d'ailleurs, manquoit d'expression & annonçoit de la crainte & de la défiance ; ce qui est peu d'accord avec les idées de majesté. Il avoit un teint assez blanc, & les cheveux lisses d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistoit en une ceinture blanche (Marro) de la plus belle étoffe, qui pendoit jusqu'aux genoux : sa tête,

ANN. 1773. Août.

» ainsi que le reste de son corps, étoient découverts. A ses
» côtés se voyoient plusieurs Chefs & Nobles, remarquables
» par leur haute stature ; effet Naturel de la quantité prodi-
» gieuse d'alimens qu'ils consomment. L'un d'eux étoit *tatoué*
» d'une maniere très-surprenante & très-nouvelle pour nous :
» de grandes taches noires couvroient ses bras, ses jambes &
» ses côtés. Cet Insulaire, qui s'appelloit E-tee, avoit d'ail-
» leurs une corpulence énorme. Le Roi montroit pour lui
» beaucoup de déférence, & il le consultoit dans presque
» toutes les occasions. Pendant que le Prince fut assis sur
» le tabouret, qui lui servoit de trône, son maintien fut plus
» grave & plus roide qu'on ne devoit l'attendre de son âge.
» Il sembloit cependant étudié & factice, & on voyoit qu'il le
» prenoit pour rendre l'entrevue plus auguste. Cet air de
» grandeur plaira peut-être à quelques Lecteurs ; mais mal-
» heureusement c'est une marque d'hypocrisie, & je ne
» comptois pas trouver ce vice à Taïti.

» DURANT cette entrevue, les Spectateurs, au nombre
» d'au moins cinq cens, faisoient tant de bruit, qu'il nous
» fût quelquefois impossible d'entendre un seul mot de
» la conversation ; alors quelques Officiers du Roi crioient,
» d'une voix de Stentor, *mamoo !* (silence), & accompa-
» gnoient leurs commandemens de quelques bons coups
» de bâton.

» LE PRINCE nous reconduisit jusqu'au rivage. En mar-
» chant il quitta sa gravité, qui ne lui étoit pas naturelle,
» & il parla avec beaucoup d'affabilité même à nos matelots.
» Il vint me demander les noms de tous les Anglois présens;

» &

» & si nous avions nos femmes à bord : je lui répondis que » non ; & Sa Majesté, dans un accès de bonne humeur, » nous permit à tous de choisir des compagnes parmi les » Taïtiennes. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter » de sa politesse. Ann. 1773. Août.

» Il s'assit ensuite sous une cabane de roseaux, qui » appartenoit à Etée, & la chaleur nous contraignit à nous » retirer près de lui. Il fit venir des noix de cocos, & il se » mit à nous raconter l'histoire du *Paheï no peppe*, ou du » vaisseau Espagnol dont Tuahow nous avoit parlé le pre- » mier. Suivant le récit du Prince, un vaisseau étranger, » quelques mois avant notre arrivée, mouilla dix jours à » Whaïurua : le Capitaine fit pendre quatre hommes de » son équipage, & un cinquieme échappa à la corde par la » fuite. Nous demandâmes plusieurs fois, mais inutilement, » à parler à cet Européen, qu'ils nommoient O-pahootu. » Les Officiers de Sa Majesté, nous voyant si empressés » sur cet article, nous assurerent qu'il étoit mort. Nous » avons appris depuis, qu'à-peu-près dans le tems men- » tionné par les Naturels du pays, Domingo Buene- » chea, envoyé du port de Callao au Pérou, avoit visité » O-Taïti : mais les particularités de son voyage n'ont pas » transpiré. Tandis que nous étions dans la maison d'Etée, » le Chef d'un si grand embonpoint, qui paroissoit être » le principal Conseiller du Roi, nous demanda très-sérieu- » sement, si nous avions un Dieu, *Eatua*, dans notre pays, » & si nous le prions *Epoore*? Quand nous lui dîmes que » nous reconnoissions une Divinité invisible, qui a créé tou- » tes choses, & que nous lui adressions nos prieres, il parut

ANN. 1773. Août.

» fort content, & il fit des réflexions sur nos réponses à » plusieurs des personnes assises autour de lui. Il sembloit » ensuite nous avouer que les idées de ses compatriotes cor- » respondoient aux nôtres en ce point. Tout sert à nous » convaincre que l'idée simple & juste d'un Dieu, a été » connue des hommes dans tous les âges & dans tous les » pays ; & que ces systêmes embrouillés & absurdes d'ido- » lâtrie, qui déshonorent l'Histoire de presque toutes les » Nations, ont été inventés par des fourbes. L'amour de la » domination, ou le goût du plaisir & de l'indolence, in- » spirerent aux Prêtres Payens l'idée d'asservir l'esprit des » peuples, en éveillant la superstition.

» TANDIS qu'E-tée parloit de matieres religieuses, le Roi » Wahéatua s'amusoit avec la montre du Capitaine Cook. » Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de » tant de rouages qui sembloient marcher seuls, & montré » son étonnement du bruit qu'elle faisoit (ce qu'il ne pouvoit » pas exprimer autrement qu'en disant : *elle parle*, PAROU) : » il la rendit en demandant à quoi elle servoit : nous lui » fîmes concevoir avec beaucoup de peine qu'elle mesuroit » le jour, & qu'en cela elle étoit semblable au soleil, dont » lui & ses compatriotes employoient la hauteur, pour » diviser le tems. Dès qu'il eut compris cette explication, » il lui donna le nom de petit soleil, afin de nous mon- » trer qu'il entendoit parfaitement tout ce que nous lui » avions dit.

» NOUS FIMES une seconde visite au Roi l'après-midi : » un de nos soldats de marine joua de la cornemuse devant » le Prince, & sa musique grossiere, insupportable pour

» nous, charma les oreilles du Monarque & de ses sujets. Ann. 1773. Août.
» La défiance qu'annonçoient ses regards à notre premiere
» entrevue s'étoit dissipée. Sa jeunesse & son bon caractere
» le portoient à une confiance sans bornes, & il commen-
» çoit déjà à nous en donner des preuves. On ne retrouvoit
» plus en lui la gravité & la morgue qu'il avoit affectées.
» Quelques-unes de ses actions étoient même remarquables
» par leur puérilité : par exemple, il s'amusoit à couper
» des bâtons en mille morceaux, & à abattre par degrés
» des plantations de bananes avec une de nos haches. »

Le 24, dès le grand matin, nous mîmes en mer, avec une brise légere de terre. Dès que nous fûmes au large, le vent souffla de l'Ouest par raffales, accompagnées de grosses ondées de pluie. Plusieurs pirogues nous suivirent chargées de noix de cocos & d'autres fruits ; & les O-Taïtiens qui les montoient, ne nous quitterent qu'après avoir vendu leurs cargaisons. ☞ « Plutôt que de manquer la » derniere occasion d'acquérir des marchandises d'Europe, » ils nous donnerent leurs fruits à très-bon marché. Le goût » de la frivolité si universel sur toute la terre, étoit alors si » extravagant ici, qu'un seul grain de verre suffisoit pour » payer une douzaine des plus belles noix de cocos, & on » le préféroit même à un clou. Les échanges se faisoient » aussi avec plus de bonne-foi. Les Insulaires craignoient » sans doute de rompre un commerce auquel ils mettoient » un si grand intérêt. » 24.

Les fruits, que nous prîmes dans cette baie, contribuerent beaucoup à rétablir les malades de l'Aventure. Plusieurs

ANN. 1773. Août.

de ceux qui auparavant ne pouvoient pas marcher sans secours, marchoient déjà d'eux-mêmes. Au moment où nous mouillâmes, la Résolution n'avoit qu'un scorbutique à bord, & un soldat de marine, malade depuis long-tems, & qui mourut deux jours après notre arrivée, comme on l'a dit, d'une complication de maladies, sans aucune atteinte de scorbut. Je laissai le Lieutenant Pickersgill parderriere, avec le canot dans la baie, & je le chargeai d'acheter des cochons; plusieurs O-Taïtiens avoient promis d'en amener ce jour-là, & je ne voulois pas les perdre.

☞ « TANT de nouveaux objets, & le peu de tems qu'on » nous donna pour les examiner, avoient produit en nous » un étourdissement & une agitation continuels : enfin » nous respirions un peu. Ce moment de repos étoit d'autant plus doux, que nous pûmes suivre, avec moins de » désordre, les réflexions qui s'étoient offertes en foule » à notre esprit durant la relâche. Un résultat qui ne varioit » jamais, c'est que cette Isle est un des pays les plus heureux de la terre. Les rochers de la Nouvelle-Zélande, » charmerent d'abord nos yeux long-tems fatigués du spectacle de la mer, de la glace & du firmament; mais nous » fûmes bientôt détrompés, & nous nous formâmes une » idée juste de cette contrée qui semble encore plongée » dans le cahos. O-Taïti au contraire, qui offre, de loin, » une perspective agréable, & dont la beauté se développe » à son approche, devint plus enchanteresse à mesure que » nous faisions des excursions sur les plaines. Une traversée » si longue produisit sans doute de l'illusion les premiers » jours; mais tout servoit à terre à confirmer les émotions

» délicieuses que nous communiqua le premier coup-d'œil, » quoique nous n'eussions pas encore trouvé autant de » rafraîchissemens qu'à la Nouvelle-Zélande, & que nous » mangeassions encore des provisions salées. La saison, » qui répondoit à notre mois de Février, avoit rendu les » fruits rares ; l'hiver ne refroidit pas l'air, comme dans les » climats éloignés du Tropique ; c'est cependant le tems » où la végétation récrée les sucs qui ont formé la derniere » récolte, & en amasse de nouveaux : plusieurs plantes dépo- » sent alors leurs feuilles ; quelques-unes meurent jusqu'à » la racine ; les autres se desséchent, parce qu'elles sont » privées de pluie (il ne pleut plus, parce que le soleil est » dans un hémisphère opposé) : un brun pâle ou sombre » revêt toutes les plaines ; les montagnes élevées, conservent » seulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs » forêts, humectées par les brouillards qui pendent chaque » jour sur leurs cimes. Les Naturels tirent de ces forêts, » entr'autres choses, une grande quantité de plantains sau- » vages (*Vehée*), & ce bois parfumé (*E-ahaï*), avec lequel ils » donnent à leur huile de noix de cocos une odeur très-suave.

» LE DÉLABREMENT où l'on voit le sommet de ces mon- » tagnes, semble avoir été causé par un tremblement de » terre ; & les laves qui composent la plupart des rochers, » & dont les Insulaires font plusieurs outils, nous convain- » quoient que jadis il y a eu un volcan sur cette Isle. Le » riche sol des plaines, qui est un terreau végétal, mêlé de » débris de volcans, & de sable de fer, noir, qu'on trouve » souvent au pied des collines, confirme cette assertion. » Les allées extérieures des collines, qui sont quelquefois

ANN. 1773. Août.

» extrêmement ſtériles, contiennent beaucoup de glaiſe jaunâtre, mêlée avec de la terre ferrugineuſe: mais les autres » ſont couvertes de terreau, & boiſées comme les plus hautes montagnes. On y rencontre des morceaux de quartz: » je n'ai cependant jamais rien vu qui indiquât des minéraux précieux ou des métaux d'aucune eſpèce, excepté » le fer, qui même eſt en petite quantité dans les laves » que je ramaſſois. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer aſſez riches pour être fondues. Quant » au morceau de ſalpêtre, gros comme un œuf, que le » Capitaine Wallis dit être une production de Taïti (*a*); » avec tout le reſpect dû aux talens nautiques de ce Navigateur, qu'il me ſoit permis de révoquer en doute ce » fait; puiſque le ſalpêtre natif n'a jamais été trouvé en » maſſe ſolide, ainſi qu'on le lit dans la Minéralogie de » Cromſtedt. La vue de Taïti, que nous côtoyâmes au » Nord, nous ſuggéra ces obſervations rapides, ſur ſes productions foſſiles, tandis que nos yeux contemploient, » avec avidité, ce fortuné coin de terre, qui nous procuroit » tant d'inſtruction & de plaiſir.

» NOUS EUMES calme le ſoir & une grande partie de la » nuit; mais le lendemain au matin nous longeâmes de nouveau la côte, à la vue de la partie la plus ſeptentrionale » de O-Taïti & de l'Iſle d'Eiméo. Les montagnes formoient » de plus groſſes maſſes, & offroient aux yeux un plus grand » ſpectacle qu'à Oaitipeha. La pente des collines baſſes, » quoique preſqu'entièrement dépouillée d'arbres & de » verdure, étoit plus conſidérable. La bande de terre

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth. Tom I.

» pleine qui les entoure étoit aussi plus étendue, & paroissoit en quelques endroits de plus d'un mille de large. A dix heures, nous eûmes le plaisir d'appercevoir de nouvelles pirogues qui s'avançoient de la côte vers nous. Leurs longues voiles étroites, composées de plusieurs nattes, jointes ensemble, leurs banderoles de plumes, & les tas de noix de cocos & de bananes qu'elles avoient à bord, formoient un joli coup-d'œil. Nous achetâmes ces cargaisons pour des clous & des grains de verre, & elles retournerent à terre en prendre d'autres. » — Ann. 1773. Août.

Le 28, à midi, M. Pickersgill revint avec huit cochons qu'il se procura à Oaiti-Piha. ☞ « Le Roi Wahéatua avoit été présent au marché : il se tint assis près du tas de nos marchandises de fer. Il voulut lui-même faire les échanges de part & d'autre ; & il donna, avec beaucoup d'équité, des haches, plus ou moins bonnes, suivant les différens degrés de grosseur des cochons : dans les intervalles, il s'amusoit, comme la veille, à couper des bâtons en mille morceaux. » Notre Lieutenant passa la nuit à Ohedéa, & fut bien traité par O-rettée, Chef de ce canton. — 28.

» O-rettée & son frere Taroorée s'embarquerent avec M. Pickersgill, afin de venir voir les vaisseaux, qu'ils apperçurent au large. Nous reconnûmes d'abord qu'il avoit de l'embarras dans la langue, & qu'il mettoit un K où il falloit un T ; défaut que nous remarquâmes ensuite dans plusieurs autres individus. Il nous honora de sa compagnie à dîné, ainsi qu'un second Taïtien, nommé O-wahow, qui le premier étoit venu à notre rencontre de cette partie de l'Isle, & à qui mon pere offrit, sur-le-

ANN. 1773. Août.

» champ, quelques grains de verre & un petit clou, uni-
» quement pour l'éprouver : l'Insulaire donna en retour
» à son nouvel ami, un hameçon proprement fait de nacre
» de perle. Un clou plus grand fut la récompense de son
» bon naturel, & alors il envoya son fils, sur une pirogue,
» à terre. A quatre heures, la pirogue revint, & amena sur
» notre bord le frere de cet homme, & un présent de noix
» de cocos, de bananes & un vêtement de natte. O-Wahow
» étoit si généreux, il paroissoit si supérieur aux petites idées
» d'échange & de marché, que nous ne pouvions pas man-
» quer de lui témoigner beaucoup d'égards. On lui fit un
» troisieme don encore plus considérable, plutôt pour l'af-
» fermir dans ses nobles sentimens que pour nous acquitter
» envers lui : en se retirant le soir, il nous promit de venir
» nous retrouver ; &, à la vue de ses richesses, il se livra à
» des transports immodérés de joie. »

ON REMARQUA que ce Chef O-rettée ne fit pas une seule question sur Aotourou, & il ne parut pas y prendre garde, lorsque M. Pickersgill prononça son nom. Cependant M. de Bougainville raconte que ce même Chef lui présenta Aotourou ; & il est très-extraordinaire qu'il ne nous ait demandé de ses nouvelles ni alors, ni quand il étoit avec nous à Matavai, sur-tout puisqu'il croyoit que M. de Bourgainville & nous, venions du même pays, c'est-à-dire, de *pretane* ; car c'est ainsi que ces Insulaires appellent notre Patrie. Ils n'ont pas la moindre connoissance d'aucune autre Nation Européenne ; & probablement ils n'en auront jamais, à moins que quelques-uns des Indiens qui se sont embarqués dernierement, avec des Navigateurs Etrangers, dont on parlera dans la suite, ne retournent dans leur patrie.

Nous

Nous dîmes à plusieurs que M. de Bougainville étoit de *France*, nom qu'ils ne vinrent jamais à bout de prononcer ; ils ne prononçoient gueres mieux celui de *Paris*, & il est probable qu'ils auront bientôt oublié l'un ou l'autre : au contraire, tous les enfans prononçoient celui de *prétane* ; & il est presqu'impossible qu'ils l'oublient jamais.

ANN. 1773. Août.

☞ « SUR ces entrefaites, nous approchions peu-à-peu » de la côte, poussés par une petite brise : le soleil cou- » chant répandoit sur le paysage une charmante couleur » de pourpre. Nous distinguions alors cette longue pointe » avancée, qui, d'après les observations qu'on y fit, en » 1769, fut nommée pointe Vénus, & tout le monde con- » vint que c'est, sans aucune comparaison, la plus belle » partie de l'Isle. Le district de Matavai, qui se montroit à » nos yeux, présentoit une plaine plus étendue que nous » ne l'attendions, & la vallée, qui remonte entre les mon- » tagnes, formoit un bocage très-spacieux, comparé aux » petites clarieres étroites de Tiarrabou : en tournant cette » pointe à trois heures, nous la vîmes couverte d'une foule » prodigieuse de Naturels, qui nous regardoient avec atten- » tion ; mais, dès que nous fûmes à l'ancre dans une belle » baie, que cette pointe met à l'abri, la plus grande partie » des Insulaires s'enfuirent précipitamment, autour de la » greve, à Oparre, district voisin à l'Ouest. Nous n'apper- » çûmes, dans toute la troupe, qu'un seul homme dont les » épaules fussent couvertes, & O-Wahow nous dit que » c'étoit le Roi O-too. Il étoit grand & d'une taille bien » prise : il s'enfuit lentement avec ses sujets, auxquels » vraisemblablement nous fîmes peur. »



CHAPITRE XI.

Récit de plusieurs visites que nous fit le Roi O-too, & que nous lui rendîmes. Incidens survenus tandis que les vaisseaux mouilloient dans la Baie de Matavai.

ANN. 1773. Août.

NOS PONTS étoient remplis d'O-Taïtiens avant d'avoir jetté l'ancre; j'en connoissois la plus grande partie, & ils me connoissoient presque tous. Une autre foule nombreuse étoit rassemblée sur la côte; le Roi O-too se trouvoit parmi ceux-ci, ainsi qu'on l'a dit. J'allois lui faire une visite, quand on m'avertit qu'il étoit *Mataowed*, & qu'il venoit de se retirer à *Oparrée*. Comme chacun sembloit charmé de me revoir, je ne pouvois pas concevoir la cause de sa fuite ni de sa frayeur. Un Chef nommé *Maritata*, qui étoit alors à bord, me conseilla de différer l'entrevue jusqu'au lendemain matin; il promit de m'accompagner, & il tint sa parole.

☞ « LA RECONNOISSANCE qui se fit entre plusieurs de » nos Officiers & de nos Matelots, fut très-touchante. Le » vieil & respectable O-Whaw, dont on cite le caractere » paisible & la bienveillance dans la relation du premier » Voyage de Cook, se ressouvint tout de suite d'avoir vu » M. Pickersgill, & l'appellant par son nom Taïtien, Pétro- » doro, compta sur ses doigts que c'étoit le troisieme voyage

» qu'il faisoit sur l'Isle : en effet, M. Pickersgill y avoit » déjà accompagné le Capitaine Wallis, en 1767, & » M. Cook en 1769. | Ann. 1773. Août.

» Un homme très-grand & très-gras, à la suite de Maritata, & qui étoit son beau-pere, recueillit parmi nous » beaucoup de dons, qu'il ne rougit pas de mendier » bassement. Ces Taïtiens changerent de noms avec nous » en signe d'amitié, & ils choisirent tous un ami particu- » lier, à qui ils faisoient des démonstrations spéciales d'at- » tachement. Nous n'avions pas observé ces coutumes aux » environs de notre premier mouillage, où les Insulaires, » infiniment plus réservés, témoignoient quelque défian- » ce. Ils quitterent le vaisseau à sept heures, mais ils pro- » mirent beaucoup de revenir le lendemain.

» La lune brilla toute la nuit au milieu d'un ciel » sans nuages, & couvrit de ses rayons argentés la surface » polie de la mer, tandis qu'elle nous montroit dans le » lointain un paysage charmant, qui sembloit avoir été » créé par la main d'une Fée. Un silence parfait regnoit » dans l'air : on entendoit seulement par intervalles les voix » de quelques O-Taïtiens qui avoient resté à bord, & qui » jouissoient de la beauté du firmament, avec les amis » qu'ils avoient connus en 1769. Assis aux côtés du vais- » seau, ils conversoient de paroles & par signes. Nous les » écoutâmes : ils demandoient sur-tout ce qui étoit ar- » rivé aux étrangers depuis leur séparation, & ils racon- » toient à leur tour la fin tragique de Tootaha, & de ses » partisans. Gibson, le soldat de marine, qui fut si enchanté

Ann. 1773. Août.

» de cette Isle, lors du premier voyage (*a*), qu'il déserta » pour y rester, jouoit un grand rôle dans cette conversa» tion, parce qu'entendant le mieux la langue, les Natu» rels l'aimoient davantage. La confiance de ce peuple, & » sa conduite cordiale & familiere, nous causerent un grand » plaisir. Son caractere se montroit à nous dans un jour » plus favorable que jamais, & nous fûmes convaincus que le » ressentiment des injures & l'esprit de vengeance, tourmen» tent peu les bons & simples Taïtiens. Il est doux de penser » que la philantropie semble naturelle aux hommes & que les » idées sauvages de défiance & de haine, ne sont que la suite de » la dépravation des mœurs. Les découvertes de Colomb, » de Cortez & de Pizarre, en Amérique, & celles de Men» dana, de Quiros, de Schouten, de Tasman (*b*) & de » Wallis dans la mer du Sud, ne démentent point cette » assertion. L'attaque faite par les Taïtiens sur le Dauphin, » naquit probablement de quelque outrage, commis par » les Européens sans le vouloir ; & quand cette supposition » ne seroit pas fondée, si la conservation de soi-même est » une des premieres loix de la Nature, cette Nation avoit » sûrement droit de regarder les Anglois comme des usur» pateurs, & même de trembler pour sa liberté. Mal» heureusement après que les Européens eurent déployé la » supériorité de leurs forces, quand les Insulaires reconnurent » que le Capitaine Wallis se proposoit seulement de passer » quelques jours parmi eux, afin d'acheter des rafraîchis» semens, que les étrangers n'étoient pas absolument

(*a*) Voyez la Relation d'Hawkswørth.

(*b*) J'en excepte les Sauvages de la Nouvelle-Zélande.

» destitués d'humanité & de justice : ils leur ouvrirent les bras, ils oublierent le massacre, & ils offrirent, avec empressement, leurs richesses. Ils leur prodiguerent, de concert, des témoignages de bonté & d'amitié, depuis le dernier des sujets jusqu'à la Reine, de façon que chacun de leurs hôtes eut lieu de regretter cette côte hospitaliere. » Ann. 1773. Août.

Invitus Regina, de tuo littore cessi!

VIRG.

APRÈS avoir donné ordre de dresser des tentes pour les malades, les Tonneliers, les Voiliers & la garde, je partis, le 26, afin de me rendre à Opparrée: le Capitaine Furneaux, M. Forster & d'autres, Maritata & sa femme, ☞ « très-fiers de ce qu'on les avoit admis dans nos chambres, tandis que leurs compatriotes demeuroient dehors, » m'accompagnerent. 26.

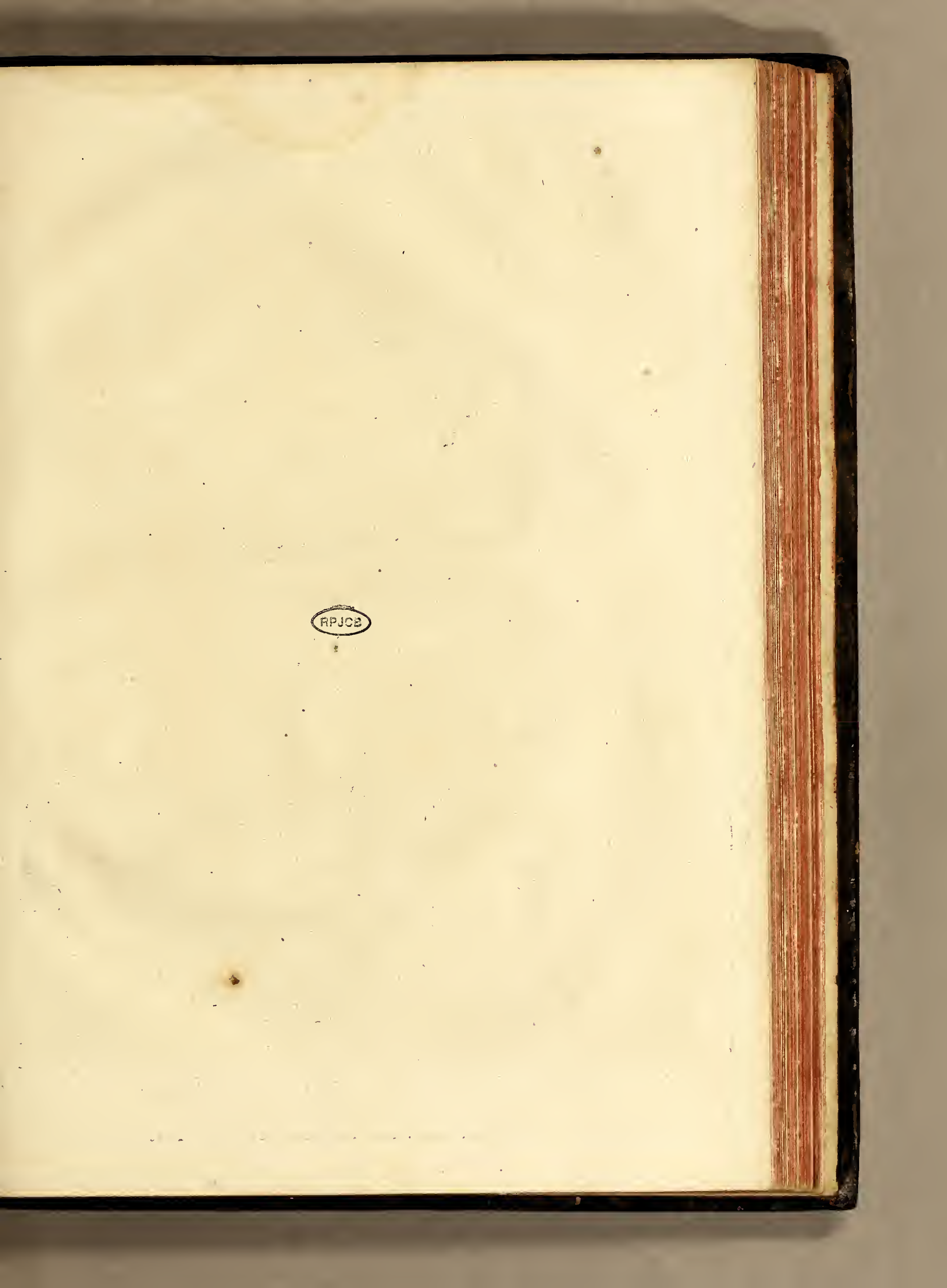
☞ « DÈS que nous fûmes dans la pinnasse, Maritata & sa femme y entrerent, sans aucune cérémonie, & se placerent aux meilleures places de l'arriere. Ils furent suivis d'une foule de leurs compatriotes ; mais, comme ils remplissoient tellement le bateau que nos Matelots ne pouvoient pas manier leurs rames, il fallut en chasser la plus grande partie : ceux qu'on mit ainsi dehors n'étoient pas trop contens ; car ils avoient paru très-fiers de s'asseoir sur notre petit bâtiment, qui étoit nouvellement peint, & qui avoit un très-joli abri verd pour nous préserver du soleil. Nous traversâmes la baie, &

ANN. 1773 Août.

» nous approchâmes de la côte près d'une pointe où de » petits arbrisseaux environnoient un moraï de pierres, tel » que nous en avions déjà observé à Oaitépéha. Le Capi- » taine Cook connoissoit ce cimetiere & ce temple sous le » nom de Moraï de Tootahah; mais quand il l'appella par » ce nom, Maritata l'interrompit, en l'avertissant que de- » puis la mort de Tootahah on l'appelloit Moraï d'O-too. » Belle leçon pour les Princes, qu'on fait souvenir ainsi » pendant leur vie, qu'ils sont mortels, & qu'après leur » mort le terrain qu'occupera leur cadavre, ne sera pas » même à eux! Le Chef & sa femme, ôterent en passant » leurs vêtemens de dessus leurs épaules, marque de » respect que donnent les Insulaires de tous les rangs de- » vant un moraï, & qui semble attacher à ces lieux une » idée particuliere de sainteté. Peut-être suppose-t-on qu'ils » sont honorés de la présence immédiate de la Divinité, » suivant l'opinion qu'on a eu des temples, dans tous les » tems, & chez toutes les Nations.

» AU-DELA du moraï, nous côtoyâmes de près un des » plus beaux districts d'O-Taïti, où les plaines paroissoient » très-spacieuses, & où les montagnes se prolongeoient par » une douce pente, jusqu'à une longue pointe. Un nombre » prodigieux d'habitans bordoit les côtes, couvertes d'her- » bes & de palmiers jusqu'aux bords de l'eau. La multitude » nous reçut avec des acclamations de joie, & on nous » conduisit à un grouppe de maisons cachées sous des » arbres. »

ON NOUS MENA ensuite à O-too: il étoit assis à terre, les





OTOO, Roi de Tahiti.

jambes croisées à l'ombre d'un arbre, & une immense troupe de ses sujets formoit un cercle autour de lui. Ayant fini les premiers complimens, je lui offris tout ce qui me parut avoir plus de prix à ses yeux : je sentois combien il étoit important de gagner l'amitié de cet homme. Je fis d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, & en retour, on me présenta une étoffe que je refusai d'accepter, en disant que nos dons provenoient de *Tayo*, de pure amitié. Le Roi s'informa de Tupia, & de tous les Officiers, Naturalistes, &c. qui étoient sur l'Endéavour lors de mon premier voyage : il les appella par leur nom, quoique je ne me souvienne pas qu'il en ait connu personnellement aucun. Il m'assura qu'on m'ameneroit quelques cochons le lendemain; mais j'eus toutes les peines du monde de lui arracher la promesse qu'il viendroit me voir à bord. Il me dit qu'il étoit *Mataou no to poupone*, c'est-à-dire, qu'il craignoit les canons. Toutes ses actions annonçoient en effet la timidité de son caractere. Il avoit environ trente ans, une taille de six pieds; il étoit beau, très-bien fait, & de bonne mine. Ses sujets paroissoient devant lui sans être couverts; son pere n'en étoit pas excepté. On entend ici par *découverts*, qu'ils avoient la tête & les épaules nues, & qu'ils ne portoient aucune espèce de vêtement au-dessus de la poitrine.

27.

☞ « LE RESPECT pour le Souverain, n'empêcha pas la » populace de se précipiter vivement sur nous, & de s'agiter avec beaucoup de curiosité pour nous voir. La foule » étoit bien plus nombreuse que lors de notre entrevue » avec Waheatua; & les Officiers même de la suite du Roi,

Ann. 1773. Août.

» étoient contraints d'étendre tous leurs membres, afin de » ne pas être écraſés. L'un en particulier déploya ſon acti- » vité d'une maniere un peu brutale : il battit impitoyable- » ment les curieux, & il briſa pluſieurs bâtons ſur leur » tête. Malgré ce dur traitement, les Bayeux revinrent auſſi » opiniâtrément que la populace d'Angleterre, mais ils » ſupporterent l'inſolence des Miniſtres du Prince avec plus » de patience.

» Le Roi d'O-Taïti n'avoit jamais vu nos compatriotes » durant le premier voyage de Cook : ſon oncle Tootahah, » avoit à cette époque l'adminiſtration de toutes les affaires, » & il craignoit probablement de perdre ſon crédit parmi les » Européens, s'ils venoient à découvrir qu'il n'étoit pas » le plus grand perſonnage de l'Iſle : on ne ſait pas ſi » Tootahah avoit uſurpé ſon autorité.

» Les longues moustaches d'O-too, ainſi que ſa » barbe & ſes cheveux touffus & bouclés, étoient parfai- » tement noirs. Son portrait eſt gravé d'après le deſſin de » M. Hodges. La même habitude de corps, & une quan- » tité auſſi étonnante de cheveux croiſſant en touffes épaiſſes » tout autour de la tête, caractériſoient ſes freres, l'un âgé » d'environ ſeize ans & l'autre de dix, & ſes ſœurs, dont » l'aînée ſembloit en avoir vingt-ſix. Les Taïtiennes portent » en général leurs cheveux courts : il étoit donc extraordi- » naire de voir tant de cheveux ſur les têtes de celles-ci, » & ſans doute c'eſt un privilége réſervé aux Princeſſes du » Sang Royal. Leur rang cependant ne les diſpenſe pas de » l'étiquette générale de découvri rleurs épaules en préſence

» du Roi;

» du Roi; cérémonie qui procuroit aux femmes des occa- ANN. 1773. Août.
» ſions, ſans nombre, de montrer toute l'élégance de
» leurs formes. Pour leur commodité, elles arrangent de
» cent manieres différentes, ſuivant leurs talens & leur
» bon goût, la ſimple draperie d'une longue étoffe blan-
» che : il n'y a point parmi elles de modes, qui les forcent
» à ſe défigurer comme en Europe, mais une grace natu-
» relle accompagne leur ſimplicité. Le ſeul qui ne ſe dé-
» couvrit pas devant le Monarque, étoit l'Hoa *(a)* de ſa
» perſonne, l'un de ſes Officiers, qu'on peut comparer à
» nos Gentilshommes de la Chambre : on nous dit qu'il y
» en a douze qui ſervent par tour. Le nombre des oncles,
» des tantes, des couſins & des autres parens de Sa Ma-
» jeſté, parmi leſquels nous étions aſſis, s'empreſſoient à
» l'envi de jetter ſur nous des regards de tendreſſe, de nous
» faire des démonſtrations d'amitié, & de nous demander
» des grains de verre & des clous : ils prenoient divers
» moyens pour obtenir nos richeſſes, & ils ne réuſſiſſoient
» pas toujours : quand nous diſtribuions des préſens à un
» grouppe de peuple, des jeunes gens ne craignoient pas
» d'inſinuer quelquefois leurs mains au milieu de celles des
» autres, & ils demandoient leur part, comme ſi ce n'eût
» pas été une pure libéralité : afin de les corriger de
» ces tentatives, nous ne manquions jamais alors de leur
» faire un refus net. Il étoit difficile cependant de ne rien
» donner à des vieillards vénérables, qui, d'une main que
» l'âge alloit bientôt paralyſer, preſſoient les nôtres avec

(*a*) Il eſt appellé dans Hawkſworth, *Eowa no l'Earee.* On a voulu dire, ſans doute, *E-Hoa-no te Aree*, (un Ami du Roi.)

Ann. 1773. Août.

» ardeur, & nous adreſſoient leurs prieres d'un ton de con-
» fiance, qui ne pouvoient manquer de nous intéreſſer. Les
» femmes âgées étoient ſûres d'obtenir quelque choſe en
» mêlant adroitement un peu de flatterie à leurs ſollicitations :
» elles s'informoient communément de nos noms, & nous
» adoptant enſuite comme leurs fils, elles nous préſentoient
» pluſieurs des parens que nous donnoit cette adoption.
» Après beaucoup de petites careſſes, la vieille diſoit,
» *aima poe-Eatee no te tayo mettua !* (n'avez-vous pas
» quelque petite choſe pour votre bonne mere)? une pa-
» reille épreuve de notre attachement filial, produiſoit
» toujours ſon effet, & nous en tirions les conſéquences
» les plus favorables au caractere général du peuple : car
» c'eſt un raffinement des mœurs des Nations polies, d'at-
» tendre des autres des bonnes qualités que nous n'avons
» pas nous-mêmes. Les jeunes femmes gagnoient notre
» affection, en nous appellant du tendre nom de freres :
» la plupart étoient belles, & elles faiſoient toutes des efforts
» continus pour nous plaire : on conviendra qu'il n'étoit pas
» poſſible de réſiſter à cette ſéduction.

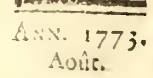
» Nous fumes bientôt récompenſés de nos préſens, ſur-
» tout de la part des femmes, qui envoyerent à l'inſtant leurs
» domeſtiques (towtows) chercher de grandes pièces de
» leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de
» roſe ou de paille, & parfumées de leur huile la plus odo-
» rante. Elles les mirent ſur nos premiers habits, & elles
» nous en chargerent ſi bien, qu'il nous étoit difficile de
» remuer. Après ces préſens mutuels, elles nous firent toute
» ſorte de queſtions ſur *Tabano*, (M. Banks) & ſur Tolano,
» (M. Solander) & très-peu ſur Tupia.

» DURANT cette converſation, notre Écoſſois réjouit » infiniment les Taïtiens, en jouant de la cornemuſe: il » les jetta dans l'admiration & le raviſſement: le Roi en » particulier fut ſi charmé de ſes talens, (qui étoient bien » médiocres), qu'il lui fit donner une grande pièce de l'é- » toffe la plus groſſiere.

Ann. 1773. Août.

» COMME cette viſite n'étoit qu'une viſite de cérémonie, » nous retournâmes bientôt à notre chaloupe; mais nous » fûmes retenus un peu plus long-tems ſur la côte par l'ar- » rivée d'Ehappaï (*a*) pere du Roi. Cet homme étoit grand » & maigre: il avoit la barbe & les cheveux gris; il paroiſſoit » âgé, mais il montroit encore de la force. Les relations des » premiers Voyageurs nous avoient déjà informé de cette » étrange conſtitution, en vertu de laquelle un enfant exerce » la ſouveraineté pendant la vie de ſon pere; mais nous » ne pouvions pas voir ſans ſurpriſe le vieil & vénérable » Happaï nud juſqu'à la ceinture, en préſence de ſon fils. Ils » ont aboli les ſentimens de reſpect attachés univerſel- » lement à la paternité, pour donner plus de poids à la » dignité royale, & un ſi grand ſacrifice à l'autorité politi- » que, ſuppoſe plus de civiliſation, que n'en ont attribué » aux Taïtiens les premiers Navigateurs. Quoique Happaï » ne jouît pas du ſuprême commandement, ſa naiſſance & » ſon rang lui attiroient les égards du peuple, & une pro- » tection ſpéciale du Roi. La province, ou le diſtrict d'Op- » parrée étoit ſous ſes ordres immédiats, & fourniſſoit à ſes » beſoins & à ceux des perſonnes de ſa ſuite. Nous prîmes

(*a*) Il eſt appellé Whappaï dans Hawkſworth.


Ann. 1773. Août.

» congé du vieil Chef & du Roi, & nous retournâmes à
» bord de la Pinnasse, dont Maritata n'étoit pas sorti, pen-
» dant toute l'entrevue : il étoit très-fier de ce qu'il sem-
» bloit avoir des liaisons intimes avec nous. »

A mon retour d'Opparrée, je trouvai les tentes dressées, ainsi que les observatoires de l'Astronome, à la même place où nous observâmes le passage de Vénus en 1769. L'après-midi, on mit les malades à terre; vingt scorbutiques de l'Aventure & un seul de la Résolution. Quelques soldats de Marine sous le Lieutenant Edgoumbe les suivirent, & leur servirent de garde.

☞ « En arrivant aux vaisseaux, nous vîmes les
» environs remplis de Taïtiens : plusieurs étoient d'un
» rang distingué; &, comme on leur permettoit d'entrer dans
» toutes les parties du bâtiment, ils nous suivoient par-tout
» en nous importunant de leurs demandes : les Capitai-
» nes, pour se soustraire à leurs sollicitations, allerent à
» terre, nous les y accompagnâmes, afin d'examiner les pro-
» ductions naturelles du pays. Nous fîmes, l'après-midi, une
» seconde excursion dans la campagne; mais, comme nous
» n'allâmes pas loin, nous ne découvrîmes que quelques
» plantes & quelques oiseaux, que nous n'avions pas vus à
» Oaitépéha. »

27. Le 27, dès le grand matin, O-too, avec une suite nombreuse, vint me voir. Il envoya d'abord dans le vaisseau, une grande quantité d'étoffes, des fruits, un cochon, & deux gros poissons. ☞ « L'un étoit un cavalha, (*Scomber*

» *hippos*) & un autre tout apprêté, d'environ quatre pieds » de long. Le Capitaine, s'avançant au côté du vaisseau, » pria Sa Majesté d'entrer; mais le Prince ne se remua de » dessus son siége qu'après que M. Cook eût été enveloppé » d'une quantité prodigieuse des plus belles étoffes du pays, » qui lui donnerent une grosseur monstrueuse. » Enfin il monta à bord lui-même, ainsi que sa sœur, un frere plus jeune que lui, & un cortége de plusieurs O-Taïtiens. Je leur fis à tous des présens.

ANN. 1773. Août.

☞ « ET comme le Monarque ne se hasardoit qu'avec dé- » fiance sur le gaillard d'arriere, nous l'embrassâmes, & » nous prîmes tous les moyens possibles de calmer son in- » quiétude. Le gaillard étoit si plein des parens du Prince, » qu'on l'invita à venir dans la salle, mais la descente entre » les ponts étoit une entreprise si périlleuse, suivant ses » idées, qu'il n'y eût pas moyen de l'y déterminer, avant » que son frere, jeune homme d'environ seize ans, qui » mettoit en nous une grande confiance, en eût fait l'essai: » après avoir reconnu la salle, qu'il trouva de son goût, il » vint faire son rapport au Roi, qui alors ne craignit plus de » descendre. Le Capitaine Cook étoit toujours chargé de » ses étoffes Taïtiennes, & il commençoit à suer beaucoup. » Sa Majesté fut accompagnée dans la grand-chambre de » tous les Insulaires de sa suite, qui avoient à peine assez » de place pour se remuer. Chacun d'eux, comme je l'ai » déjà dit, choisit parmi nous un ami particulier, & des pré- » sens réciproques furent le sceau de cette nouvelle liaison. » Quand il fallut s'asseoir pour déjeûner, ils furent frappés » de la nouveauté & de la commodité de nos chaises. Le

Ann. 1773. Août.

» Roi fit beaucoup d'attention à notre déjeûné; il étoit » fort étonné de nous voir boire de l'eau chaude, (*a*) & » manger du fruit à pain avec de l'huile (*b*), il ne voulut » goûter d'aucun de nos mets. Ses ſujets ne furent pas ſi » réſervés.

» O-TOO ayant vu l'épagneul de mon pere, qui étoit un » très-beau chien, malgré la mal-propreté qu'il avoit pris » à bord du vaiſſeau, par le contact de la poix, de la téré- » benthine, &c. témoigna un grand deſir de l'avoir, & on » le lui donna ſur-le-champ. Il commanda à un de ſes » Gentilshommes *Hoas* d'en avoir ſoin, &, conformément » à ces ordres, cet homme porta toujours le chien der- » riere Sa Majeſté. »

DÈS qu'on eut déjeûné, je pris dans ma chaloupe le Roi, ſa ſœur, & autant d'autres qu'il put y en entrer, & je les ramenai à Opparrée. ☞ « Le Capitaine Furneaux offrit au » Roi deux chèvres, un mâle & une femelle. Nous avions » très-bien fait comprendre à O-too le prix des chèvres; » mais, pendant le paſſage, il nous propoſa beaucoup de » queſtions ſur ces animaux, qui abſorboient toute ſon atten- » tion : nous lui répétâmes ſouvent de quoi ils ſe nourriſ- » ſoient, & comment il falloit les ſoigner. Dès que nous fûmes » à terre, je lui montrai un coin de terre couvert de gra- » mens, à l'ombre de quelques arbres à pain, & je l'avertis » de les laiſſer toujours dans de pareils endroits. La côte

(*a*) Du thé.
(*b*) Du beurre.

» étoit remplie à notre débarquement d'une foule d'Insu-» laires, qui témoignerent, par des acclamations, leur joie » de revoir leur Souverain. » Une vieille femme respectable, mere de Toutaha, vint bientôt à ma rencontre. Elle me prit par les deux mains, & versa un torrent de larmes, en me disant *Toutaha Tiyo no Toutee matty Toutaha.* (Toutaha votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). Je fus si touché de son maintien & de sa tendresse, qu'il m'auroit été impossible de ne pas mêler mes larmes aux siennes, si O-too qui survint, ne m'avoit pas éloigné d'elle. J'obtins de lui avec peine la permission de la revoir, & il fallut pour cela lui donner une hache & quelques autres choses. Après avoir resté peu de tems à terre, ☞ « nous nous rendîmes en-» suite à nos tentes sur la pointe Vénus, où les Naturels » vendoient à très-bas prix des végétaux de toute espèce; » car ils donnoient un panier de fruits à pain, ou de noix » de cocos pour un grain de verre. Mon pere retrouva son » ami O-Wahow, qui lui offrit beaucoup de fruits, des » poissons, des étoffes & des hameçons de nacre de » perle. Ce présent méritoit une récompense; mais le » généreux Taïtien ne voulut absolument rien recevoir: il » dit qu'il faisoit ce don comme ami, & sans motif d'in-» térêt. Tout conspira ce jour à nous donner une idée fa-» vorable de cette Nation aimable.

» NOUS RETOURNAMES dîner à bord, & je passai l'après-» midi à décrire & à dessiner des objets d'Histoire Naturelle. » Sur ces entrefaites, les ponts furent remplis de Taïtiens » des deux sexes, qui furetoient par-tout, & qui commettoient » des vols dès qu'ils en trouvoient l'occasion. Le soir, mes

Ann. 1773. Août.

» yeux furent frappés d'une ſcène nouvelle pour moi, mais » familiere pour ceux qui avoient déjà été à O-Taïti. Un » grand nombre de femmes du peuple, retenues d'avance « par nos Matelots, reſterent à bord, au coucher du ſoleil, » après le départ de leurs compatriotes ; nous avions vu des » exemples de proſtitution parmi les femmes d'Oaitépéha ; » mais quelques fuſſent leurs foibleſſes pendant le jour, » elles ne s'aviſoient point de paſſer la nuit ſur le vaiſſeau. » Celles de Matavai connoiſſoient mieux le caractere des » Matelots Anglois, elles ſavoient bien qu'en ſe fiant à eux, » elles emporteroient les grains de verre, les clous, les ha- » ches, & même les chemiſes de leurs amans. La ſoirée fut » conſacrée à la joie & au plaiſir, auſſi complétement » que ſi on avoit été à Spithéad. Avant qu'il fût parfaite- » ment nuit, les femmes s'aſſemblerent ſur le gaillard, & » l'une d'elles jouant de la flûte avec ſon nez, les autres » exécuterent toute ſorte de danſes du pays, & pluſieurs » fort indécentes. Comme la ſimplicité de leur éducation » & de leur vêtement, donne un caractere d'innocence à » des actions, qui ſont blâmables en Europe, on ne peut » pas les accuſer de cette licence effrénée, qu'on reproche » aux femmes publiques des Nations polies. Enfin elles ſe » retirerent ſous les ponts, & celles dont les amans purent » les régaler de porc frais, ſouperent ſans réſerve, quoi- » qu'elles euſſent refuſé auparavant de manger en préſence » de leurs compatriotes. La quantité de porc qu'elles con- » ſommoient eſt étonnante, & leur voracité prouvoit bien » qu'elles mangent rarement dans leur famille de cette » viande délicieuſe. Les marques de ſenſibilité qu'avoient » montré la mere de Toutahah & O-Wahow, & les idées

» de

» de l'innocence & du bonheur des O-Taïtiens, étoient si » récentes à nos esprits, que nous fûmes révoltés à l'aspect » de ces malheureuses, qui s'abandonnoient à toute la bru» talité de leurs passions. »

Ann. 1773. Août.

Le 28, dès le grand matin, j'envoyai M. Pickersgill sur le canot jusqu'à Ottahourou, afin de tâcher de nous procurer des cochons. Un peu après le lever du soleil, O-Too me fit une autre visite, & il m'apporta de nouvelles étoffes, un cochon & des fruits. Sa sœur, qui l'accompagnoit, & quelques personnes de sa suite, monterent à bord; mais le Prince & ses Officiers, allerent sur l'Aventure offrir un pareil présent au Capitaine Furneaux, ☞ « qui fut obligé de se » laisser charger d'étoffes, comme on l'a dit plus haut du » Capitaine Cook. » M. Furneaux amena bientôt le Monarque sur la Résolution, où je lui rendis en dons plus qu'il ne m'avoit donné : j'habillai sa sœur le plus élégamment qu'il me fut possible; elle se tenoit couverte devant O-Too ce jour-là, ainsi que son frere, & un ou deux de ses Sujets. Quand le Roi entra dans ma chambre, Ereti & plusieurs de ses amis, y étoient assis, couverts. Au moment où ils le virent, ils se découvrirent; c'est-à-dire, se déshabillerent en partie avec beaucoup d'empressement. S'appercevant que j'étois étonné de leur conduite, ils me dirent *Earée, Earée;* & ils me firent entendre que c'étoit à cause de la présence d'O-Too. Ils ne lui donnerent pas d'autres marques de respect; ils ne se leverent jamais de dessus leur siége, & rien d'ailleurs n'annonça leur soumission ni leur obéissance. ☞ « Toutes les femmes eurent grand soin de se découvrir » les épaules devant *Tedua Torvrai :* on rendoit les mêmes 28.

ANN. 1773. Août.

» honneurs au jeune *Téarée Watow*, qui étoit avec le » Roi ſon frere, &. il nous parut que le titre d'*Earée*, com-» mun à tous les Chefs des cantons & à la Nobleſſe en » général, ſe donne encore par excellence aux perſonnes » de la Famille Royale. » Lorſque le Roi jugea à propos de s'en aller, je le remenai à Opparrée dans ma chaloupe; les cornemuſes (dont il aimoit paſſionnément la muſique) & les danſes des Matelots, l'amuſerent pendant la route; il ordonna, de ſon côté, à quelques-uns de ſes gens de danſer : ils ne firent guère que des contorſions; pluſieurs imitoient aſſez bien les Matelots, qui ſautoient au ſon des cornemuſes. Tandis que j'étois à Opparrée, la mere de Toutaha m'envoya un préſent d'étoffes. Cette bonne vieille ne pouvoit pas jetter les yeux ſur moi ſans verſer des larmes : cependant elle étoit beaucoup plus tranquille que la premiere fois. En quittant le Roi, il promit de venir me voir le lendemain; mais il ajouta que je devois moi-même lui faire une viſite auparavant. Le ſoir, M. Pickerſgill revint ſans cochons; on avoit promis pourtant de lui en vendre s'il retournoit peu de jours après.

29. LE LENDEMAIN au matin, je me rendis à Opparrée, près d'O-Too, comme il l'avoit deſiré : j'étois accompagné du Capitaine Furneaux & de pluſieurs Officiers. Nous lui fîmes préſent de différentes choſes qu'il ne connoiſſoit pas encore, & entre autres d'un large ſabre : la ſeule vue de cette arme l'effraya tellement, que je ne pouvois pas lui perſuader de l'accepter ni de la ceindre : il ne la porta que peu de temps à ſon côté; il me pria tout de ſuite de la détacher, & de permettre qu'on l'ôtât de devant ſes yeux.

ON NOUS MENA enſuite au Théâtre, où on joua pour nous un *Héava*, ou Pièce dramatique en danſes & en paroles. Cinq hommes, & une femme qui n'étoit pas moins que la ſœur du Roi, compoſoient les Acteurs. Il n'y avoit d'autre muſique que trois tambours : la Comédie dura environ une heure & demie ou deux heures ; & en tout elle fut aſſez bien jouée. Il ne nous fut pas poſſible d'en deviner le ſujet : quelques parties ſembloient adaptées à la circonſtance préſente, car mon nom y revenoit ſouvent. D'autres n'avoient certainement aucun rapport à nous : elle ne nous parut différer, que par la maniere de jouer de celles que nous avions vu à Uliétéa, dans mon premier Voyage. ☞ « Tedua Towrai montra un talent extraordinaire : » ſon habit de danſe étoit le plus joli de tous ceux que j'ai remarqués : de longs glands de plume pendoient de la ceinture en bas, & relevoient ſa parure. Dès que tout fut fini, le Roi lui-même deſira mon départ, & il envoya ſur ma chaloupe différentes eſpèces de fruit & de poiſſon tout apprêtés : nous retournâmes ainſi à bord chargés de préſens.

☞ « DÈS la pointe du jour, nous avions pénétré, de » notre côté, dans l'intérieur du pays, pour en examiner » les productions. Une roſée abondante, tombée pendant » la nuit, avoit rafraîchi tous les végétaux, & notre pro- » menade fut extrêmement agréable. Quelques Naturels, » qui étoient autour de nos tentes, nous accompagnerent » juſqu'à une riviere large de vingt verges ; &, pour un grain » de verre, ils nous porterent ſur l'autre bord, ſans nous » mouiller. Arrivés aux bocages, nous vîmes pluſieurs » Inſulaires au moment où ils ſe levoient, & ils firent,

Ann. 1773. Août.

» devant nous, leur ablution accoutumée. Sans doute les » bains fréquens sont extrêmement salutaires dans ces cli- » mats chauds, & sur-tout le matin lorsque l'eau est froide. » Ils raffermissent les fibres, qui, d'ailleurs, seroient trop » relâchées; & la propreté, qui résulte de cet usage, est sûre- » ment un des meilleurs préservatifs contre les maladies » putrides. Ce peuple est plus en état de jouir des conso- » lations de la société, que ces Sauvages qui, fuyant » l'eau, deviennent indifférens l'un à l'autre, & dégoû- » tans pour les Etrangers, par leur puanteur & leur saleté. » Nous marchâmes jusqu'à une petite hutte habitée par » une pauvre veuve, qui avoit une nombreuse famille. Son » fils aîné, Noona, jeune homme de douze ans, d'une phy- » sionomie heureuse, & qui annonçoit beaucoup d'esprit, » avoit toujours eu un attachement particulier pour les Euro- » péens: il nous comprenoit à demi-mot, tandis que la plupart » de ses compatriotes n'entendoient ni nos gestes ni toutes » les expressions de nos vocabulaires. Il avoit promis le » soir de la veille de nous servir de guide, dans l'excursion » d'aujourd'hui. Sa mere, assise sur des pierres devant sa » cabane, venoit de préparer pour nous des noix de cocos » & d'autres provisions: elle étoit environnée de ses fils, » dont le plus jeune n'avoit pas quatre ans. Elle paroissoit » assez active, mais tellement âgée, que nous avions peine » à la croire mere d'un si petit enfant: d'autant plus que » dans ce pays les mariages se font de bonne-heure. Nous » ne fûmes plus surpris de voir des rides sur son front, quand » nous apperçûmes une femme d'environ vingt-quatre ans, » d'une figure intéressante, & la sœur aînée de Noona. » Au-lieu de confirmer l'observation générale, que les

» femmes des pays chauds perdent leur fécondité beaucoup » plutôt que les nôtres ; celles-ci font des enfans pendant » un espace de vingt années. Nos pensées se porterent » naturellement sur l'heureuse simplicité dans laquelle les » Taïtiens passent leur vie ; car ce manque d'inquiétudes » & de besoins, est la cause de la grande population de leur » Isle.

» UN HOMME robuste, que nous louâmes pour quelques » grains de verre, porta les fruits que la vieille femme eut » la bonté de nous donner ; il les suspendit en portions » égales, aux deux extrémités d'un fort bâton qu'il plaça » sur son épaule. Le jeune Noona & son petit frere Toparrée, » âgé d'environ quatre ans, nous suivirent en riant : nous » avions enrichi toute leur famille de grains de verre, de » clous, de miroirs & de couteaux.

» LE COMMENCEMENT de notre marche fut un peu diffi- » cile, à cause d'une colline sur laquelle nous montâmes » dans l'espérance d'y faire quelque découverte ; mais elle » étoit entièrement destituée de plantes, si on en excepte » deux petits arbrisseaux & une espèce de fougere féche. » Cependant une grosse troupe de canards sauvages se leve- » rent devant nous, du milieu d'un terrain sec & stérile, » sans pouvoir imaginer ce qui les avoit amené-là, du fond » des roseaux & des bords marécageux de la riviere, qu'ils » habitent communément : nous traversâmes bientôt une » autre colline, où les débris de la fougere & des arbrisseaux » brûlés depuis peu, noircirent nos habits. Nous descendî- » mes ensuite dans une vallée fertile, ou un joli ruisseau ,

» que nous fûmes obligés de paſſer plufieurs fois, s'enfuyoit » vers la mer. Les Naturels y avoient placé plufieurs fortes » d'écluſes, afin d'élever l'eau & de la conduire dans leurs » plantations de Tarro, *arum eſculentum*, qui exige un ſol » trèt-humide & quelquefois inondé. J'y remarquai deux » eſpèces de Tarro : l'une très-groſſiere, à larges feuilles » luſtrées, & dont les racines ſont d'environ quatre pieds » de long, & l'autre à feuilles veloutées & petites, mais » qui a les racines beaucoup meilleures. Toutes les deux » ſont très-piquantes & très-cauſtiques, ſi on ne les fait pas » bouillir dans plufieurs eaux : les cochons les mangent » cependant crues, ſans aucune répugnance. La vallée ſe » rétréciſſoit à meſure que nous remontions le ruiſſeau ; & » les collines qui l'entouroient, devenoient plus eſcarpées & » plus couvertes de bois : toute la plaine étoit revêtue » de cocotiers, de pommiers, d'arbres à pain, de bananiers, » &c. de différentes plantes, & entremêlée d'un certain » nombre de maiſons, ſituées commodément à peu de » diſtance les unes des autres. Dans le ruiſſeau & ſur ces » bords, je trouvai d'immenſes lits de cailloux ronds, qui » ſembloient avoir été arrachés des montagnes, & enſuite » réduits à une forme longue ou oblongue, par le mou- » ment continuel & l'agitation de l'eau. Sur le flanc des » collines, je cueillis plufieurs nouvelles plantes quelque- » fois au riſque de me caſſer le col, parce que des mor- » ceaux de rocher s'enfuyoient ſous mes pas.

» UNE TROUPE d'habitans aſſemblés autour de nous, » offrit de nous vendre des noix de cocos, du fruit à pain » & des pommes ; nous achetâmes ce qu'il en falloit pour

» notre dîné, & nous payâmes deux Naturels pour les por-
» ter. A cinq milles du rivage de la mer, nous nous afsîmes à
» l'ombre de quelques arbres, fur un gazon agréable, & nous
» mangeâmes nos fruits, du porc & du poiffon, dont nous
» avions fait provifion avant de partir. Les Taïtiens forme-
» rent un cercle autour de nous. On permit à nos guides
» & à ceux qui nous avoient aidé, de s'affeoir auprès de
» nous & de partager notre dîné : ils furent étonnés de
» voir que nous nous étions pourvus de fel, & que nous
» en mangions avec toute forte de mets; fans en excepter
» le fruit à pain. Plufieurs furent curieux l'en goûter; mais
» il y en eut peu qui le trouvaffent bon, parce qu'ils ont
» coutume de tremper leur poiffon & leur porc dans de
» l'eau de la mer *(a)*, avant de les porter à leur
« bouche.

» A QUATRE HEURES après-midi, nous pensâmes à retour-
» ner au rivage : une foule d'Infulaires traverferent les
» collines, chargés de *plantains de cheval*, efpèce groffiere
» qui croit prefque fans culture, & qu'ils portoient vendre
» aux vaiffeaux; en defcendant avec eux, des enfans nous
» offrirent de petits langouftins pris entre les pierres du lit
» de la riviere. Je les acceptai comme des curiofités, &
» je récompenfai ces enfans; & bientôt plus de cinquante
» perfonnes de différens âges & de différens fexes, nous
» préfenterent un fi grand nombre de ces poiffons, que
» nous fûmes obligés de les refufer. Après deux heures de
» marche, nous arrivâmes à nos tentes fur la pointe Vénus,

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage de Cook.

ANN. 1773. Août.

» où étoit le généreux O-Wahow, qui apportoit à mon » pere un nouveau préſent.

» PENDANT cette promenade, nous avions remarqué » plus d'oiſifs qu'à Oaitépéha: les cabanes & les plantations » ſembloient plus négligées & tomboient en ruines; & plu- » ſieurs Indiens, au-lieu de nous faire des invitations ou » de nous donner des marques d'hoſpitalité, nous deman- » derent, d'une maniere importune, des grains de verre & » des clous. En général cependant, nous eûmes lieu d'être » ſatisfaits de la maniere dont ils nous reçurent, & ils nous » laiſſerent du moins parcourir, à notre gré, tous les cantons » de leur Iſle délicieuſe. Ils montrerent de tems en tems » quelque diſpoſition au vol, mais nous ne perdîmes rien de » précieux : nos mouchoirs, qu'ils pouvoient prendre plus » aiſément que le reſte, étoient de l'étoffe mince de leur » pays; de ſorte que, trompés quand ils avoient adroitement » fouillé nos poches, ils nous les rendoient avec beaucoup » de bonne humeur. Le vol n'eſt pas ſi haïſſable chez les » Taïtiens que parmi nous. Un peuple qui ſatisfait ſi aiſé- » ment ſes beſoins, & chez qui les hommes de tous les rangs » vivent de même, a peu de motifs de commettre des vols; » les maiſons ouvertes, ſans portes & ſans grillages, ſont » des preuves bien ſenſibles de leur ſécurité mutuelle. Nous » ſommes plus blâmables qu'eux, puiſque nous les expoſons » à des tentations trop fortes, pour qu'ils puiſſent y réſiſter. » Ils ſemblent attacher peu d'importance à leurs larcins, » peut-être parce qu'ils voient qu'ils ne nous cauſent pas de » grands dommages. »

LE LENDEMAIN au matin, 30, O-Too m'envoya de nouveaux fruits & du poiſſon. ANN. 1773. 30 Août.

IL N'ARRIVA rien qui ſoit digne d'être raconté juſqu'à dix heures du ſoir, que nous fûmes alarmés par des cris de *meurtre*, & un grand bruit ſur la côte, près du fond de la baie, à quelque diſtance de notre camp. Soupçonnant que ce trouble provenoit de quelques-uns de nos gens, j'armai ſur-le-champ une chaloupe, & je l'envoyai à terre, pour en connoître la cauſe, & ramener les perſonnes de notre équipage qui s'y trouveroient. Je dépêchai un autre exprès à l'Aventure & à ceux de ſes travailleurs qui étoient à terre, afin de ſavoir s'il ne manquoit perſonne à bord : car, excepté ceux qui faiſoient leur ſervice, tout mon monde étoit ſur la Réſolution. La chaloupe revint bientôt avec trois ſoldats de marine & un matelot. On en ſaiſit auſſi quelques-uns des nôtres qui n'étoient pas à leur poſte, & on les mit tous en priſon. Le lendemain au matin, je les fis punir ſuivant qu'ils le méritoient. Je ne reconnus pas qu'ils euſſent commis aucun délit, & ils ne voulurent rien avouer. Je crois que les libertés qu'ils prirent avec les femmes, occaſionnerent ce mouvement. Quoi qu'il en ſoit, les Naturels furent ſi effrayés, qu'ils s'enfuirent de leurs habitations au milieu de la nuit, & la terreur ſe répandit à pluſieurs milles le long de la côte. Car, quand j'allai viſiter O-too le matin, ſuivant le rendez-vous qu'il m'avoit donné, je trouvai qu'il s'étoit retiré, ou plutôt qu'il s'étoit caché à pluſieurs milles de la place qu'il habitoit. Il me fit dire, par un Ambaſſadeur, qu'il ne pouvoit pas me donner audience. Parvenu au lieu de ſa retraite, je fus obligé d'y attendre pluſieurs heures, avant

Ann. 1773. Août.

de lui parler : enfin je le vis & il ſe plaignit du déſordre de la nuit précédente.

☞ « Il sembloit qu'il y eût de la lâcheté dans ſa con-
» duite ; mais on doit remarquer que les forces des Euro-
» péens s'étoient montrées avec tout l'appareil de la deſtruc-
» tion : il parut enfin très-troublé & conſterné ; & les yeux
» de ſa mere, qui l'accompagnoit, étoient remplis de
» larmes. Il ſe calma peu-à-peu, & ayant prié le Capitaine
» de faire jouer de la cornemuſe ; cet inſtrument produiſit
» un effet ſemblable à celui de la harpe de David, dont les
» ſons harmonieux, adouciſſoient la triſteſſe ou l'aigreur de
» Saül. »

Comme cette viſite devoit être la derniere, je voulus joindre un préſent à mes adieux, & je lui offris, entr'autres choſes, trois moutons du Cap, qu'il avoit vu précédemment, & qu'il m'avoit demandés ; car ce peuple ne perd jamais aucune occaſion de mendier. Ce don lui plût beaucoup, quoiqu'il ne pût pas en retirer de grands avantages, parce qu'ils étoient tous coupés ; circonſtance qu'on lui fit remarquer. Nos préſens diſſiperent entièrement ſa frayeur, & ouvrirent tellement ſon cœur qu'il envoya chercher trois cochons ; l'un pour moi, un ſecond pour le Capitaine Furneaux, & l'autre pour M. Forſter ; ce dernier étoit petit, & nous nous en plaignîmes en l'appellant *ete*, *ete*. Un Taïtien, durant cette entrevue, ayant pénétré juſqu'au milieu du cercle, parla au Roi avec chaleur, & d'une maniere très-décidée, à l'occaſion des cochons ; nous crûmes d'abord qu'il étoit fâché de ce que le Roi nous en donnoit autant ; &, comme il prit avec lui le petit cochon, cela

confirma notre opinion. Nous reconnûmes cependant qu'un motif contraire l'animoit ; car, bientôt après ſon départ, on nous apporta en place du petit cochon, deux autres encore plus gros que le mien & celui du Capitaine Furneaux. ☞ « Nos Meſſieurs donnerent alors des outils de fer, » & d'autres marchandiſes aux ſpectateurs, qui, en retour, » leur envelopperent les reins de pluſieurs pièces d'étoffe. » En prenant congé, j'informai O-too que je quitterois l'Iſle le lendemain : il en parut affligé, & il m'embraſſa à diverſes repriſes. Nous nous embarquâmes pour retourner à bord ; & le Prince & ſa nombreuſe ſuite, dirigerent leur marche vers Opparrée.

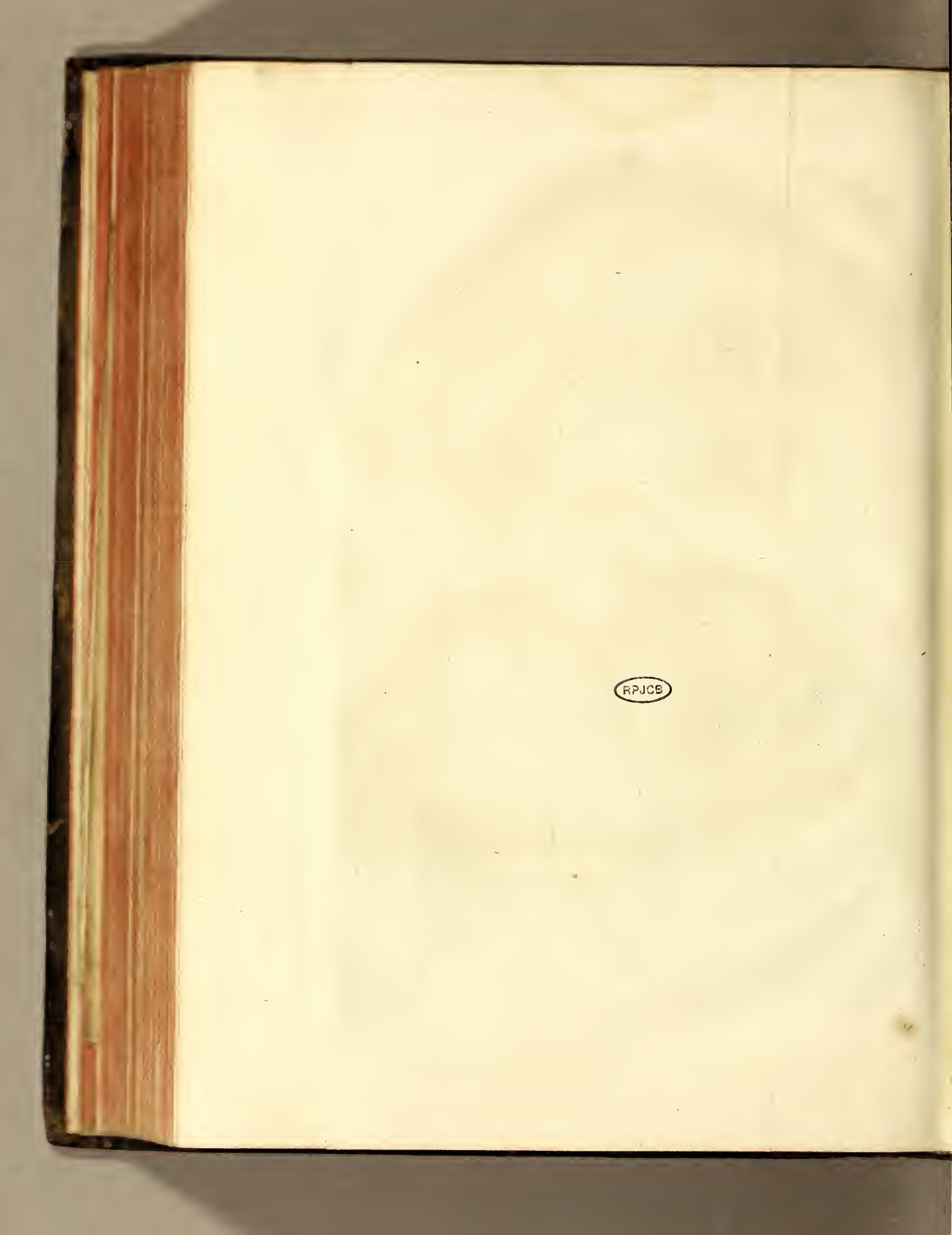
☞ « MALGRÉ le tumulte de la nuit, nous allâmes, le » Docteur Sparman & moi, à terre, faire une nouvelle » excurſion dans l'intérieur du pays. O-Whaw, le vieillard » qui nous avoit déja donné tant de marques d'amitié, vint » à notre rencontre ſur la greve, & il nous parla d'un air » fort inquiet du déſordre dont on a fait mention ci-deſ- » ſus ; mais, quand nous l'aſſurâmes que les coupables étoient » dans les fers, & qu'on alloit les punir ſévérement, il ſem- » bla ſatisfait. Comme nous n'avions point amené de do- » meſtique, je priai O-Whaw de m'indiquer un Naturel à » qui je pus confier ce que nous voulions emporter. Pluſieurs » ayant offert leurs ſervices, il choiſit un homme robuſte & » bien fait, & je lui confiai, ſur-le-champ, un ſac vide pour » y mettre des plantes & quelques pommes de Taïti. » Nous traversâmes une jolie colline, & nous deſcendîmes » dans une des premieres vallées d'Opparrée, où nous vîmes » un des plus beaux arbres du monde, que j'appellai *le*

Ann. 177?. Août.

» *Barringtonia.* Il avoit une grande abondance de fleurs plus » larges que des lis, & parfaitement blanches, excepté la » pointe de leurs nombreux filets, qui étoit d'un cramoisi » brillant : il étoit déja tombé une si prodigieuse quantité de » ces fleurs que la terre en étoit toute jonchée. Les Naturels, » qui donnent à l'arbre le nom d'*huddoo*, nous assurerent que » si on brise le fruit, qui est une grosse noix, & qu'après » l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le répande » sur la mer, il enchante ou enivre les poissons pendant » quelque tems, de maniere qu'ils viennent à la surface » de l'eau, & qu'ils se laissent prendre à la main. Il est sin- » gulier que diverses plantes maritimes des climats du tro- » pique, aient une pareille propriété. Les *cocculi indici*, en » particulier, sont très-connus, & on les emploie pour cela » aux Indes Orientales. Ne voulant pas différer jusqu'à notre » arrivée à bord, l'examen d'une plante si remarquable, » nous nous retirâmes dans une petite maison construite de » roseaux, & entourée d'arbrisseaux odoriférans, & de très- » jolis cocotiers. Le propriétaire, avec cette hospitalité, » que nous trouvions par-tout, fit monter un jeune homme » sur un des plus grands palmiers, afin de cueillir des noix; » & l'opération se fit avec une agilité surprenante. Il attacha » à ses deux pieds, l'écorce dure d'une tige de bananiers, » de maniere qu'il environnoit l'arbre des deux côtés. Ce » morceau d'écorce servoit d'escalier ou de points d'appui, » tandis qu'il s'élevoit plus haut avec ses mains. L'excres- » cence naturelle du palmier, qui forme annuellement une » espèce d'écorce gonflée sur la tige, aidoit le Taïtien; » mais la promptitude & l'aisance avec laquelle il se re- » muoit le long de l'arbre, étoient vraiment admirables.



Plante dont se servent les Tahitiens pour prendre les poissons en les enivrant


RPJCB

» Nous ne manquâmes pas de reconnoître, par des préſens, » les bontés de ces généreux Inſulaires.

ANN. 1773. Août.

» NOUS REMONTAMES enſuite la vallée dont la hauteur » s'accroiſſoit à meſure que nous avançions & dont le milieu » n'étoit arroſé par aucun ruiſſeau. Je réſolus de gravir » ſur une colline eſcarpée à notre gauche, & j'exécutai ce » projet difficilement. L'Indien, qui nous accompagnoit, ſe » moqua de nous, quand il vit qu'épuiſés de fatigue nous » nous aſſeiyons à chaque moment pour reprendre haleine : » nous l'entendions, derriere nous, ſouffler ou reſpirer lentement ; mais ſes palpitations étoient très-fortes & ſa » bouche ouverte : nous eſſayâmes la même expérience, » que probablement la Nature lui avoit appris, & nous » reconnûmes que cela valoit mieux que les haletemens » courts, qui nous empêchoient toujours de reprendre » haleine. Enfin nous atteignîmes le ſommet de la colline, » où une jolie briſe nous rafraîchit, & diſſipa la fatigue de » notre marche. Après nous être promenés quelque temps » le long du faîte, expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil, qu'un ſol ſtérile réfléchiſſoit de toute part, nous » nous aſsîmes à l'ombre d'un pandang (*a*) ou d'un palmier, » ſolitaire, que notre ami lui-même trouva fort à propos. » Nos yeux jouiſſoient, de-là, d'une vue délicieuſe : nous » appercevions, à nos pieds, le récif qui environne O-Taïti, » la baie où mouilloient les vaiſſeaux, une quantité innombrable de pirogues, toute la plaine de Matavaï & les

(*a*) *Pandanus*. Rumph. Herbar. Amboin. *Athro-dactilis*. Forſt. Nov. Gen. Plantar. —— *Keura*. Forskal.

Ann. 1773. Août.

» charmans objets qu'elle renferme; & le soleil jettoit une » lumiere brillante & tranquille sur tout le païsage. L'Isle-» Basse, appellée *Tedhuora*, formoit devant nous un petit » banc circulaire de rochers, couverts de quelques palmiers, » & parderriere l'immense Océan terminoit notre hori-» zon. Notre Taïtien nous indiqua la direction de toutes » les Isles voisines, que nous ne voyions pas alors: il nous » informa de leurs productions, & il nous dit, si elles étoient » hautes ou basses, habitées ou seulement visitées par occa-» sion. Tedhuora, dont on vient de parler, étoit de la » derniere classe: notre guide nous montrant deux pirogues » qui en revenoient à toutes voiles, nous avertit qu'on y » va souvent pêcher dans la lagune. Ayant pris un peu de » repos, nous marchâmes vers les montagnes intérieures, » que nous découvrions distinctement. Les riches bocages » qui couronnoient leurs sommets & remplissoient les » vallées intermédiaires, nous invitoient à nous avancer, & » promettoient à notre persévérance des productions nou-» velles: mais nous apperçûmes bientôt des collines & des » vallées stériles, entre nous & ces bosquets desirables, où il » n'étoit pas possible d'arriver ce jour-là. On délibéra si » nous nous hasarderions à passer une nuit sur ces collines; » mais cela étoit difficile, puisque nous ne savions pas le » temps où les vaisseaux mettroient à la voile, & impra-» ticable d'ailleurs, puisque nous manquions de provisions. » Notre Taïtien assura que nous ne trouverions ni habitans, » ni maisons, ni alimens sur les montagnes, & il nous » indiqua un sentier étroit qui menoit le long des bords » escarpés de la colline dans la vallée de Matavaï: nous » redescendîmes donc, mais le chemin fut encore plus

» dangereux que celui par où nous avions monté. Nous » tombions à chaque moment ; &, en plusieurs endroits, il » fallut glisser sur nos fesses. Nos souliers étoient devenus » extrêmement glissans par les herbes séches, sur lesquelles » nous venions de marcher ; tandis que notre guide, avec ses » pieds nuds, alloit d'un pas très-assuré. Bientôt nous lui » donnâmes nos fusils à porter, afin de pouvoir nous ser- » vir de nos mains. Nous les reprîmes ensuite, & nous le » fîmes aller devant, en nous appuyant sur son bras dans » les lieux les plus difficiles. Quand nous fûmes à mi chemin » de la descente, il appella par de très-grands cris, quelques » personnes qu'il vit dans la vallée ; nous ne crûmes pas qu'il » eût été entendu, car il ne reçut aucune réponse. Cepen- » dant nous observâmes bientôt plusieurs Naturels s'avançant » vers nous & montant très-vîte : ils nous aborderent une » demi-heure après, en nous apportant trois noix de cocos » fraîches, qui nous parurent excellentes, soit qu'elles le » fussent réellement, soit que notre extrême fatigue leur » donnât plus de saveur qu'elles n'en avoient. Les Naturels » nous engagerent à nous reposer un peu, & nous dirent, » qu'un peu plus bas ils avoient laissé d'autres noix de cocos, » de peur que nous ne bussions trop de lait tout-d'un-coup. » Leur précaution étoit tout-à-fait louable ; mais notre soif » nous pressoit de partir. Enfin on se remit en marche, & » arrivés sur un terrain plus uni, & parmi de délicieux arbris- » seaux, nous nous assîmes sur une herbe molle, & nous » bûmes le nectar rafraîchissant qu'avoient préparé nos amis. » Une troupe d'Insulaires nous environnerent au fond de » la vallée ; & nous nous disposions à traverser la plaine » avec eux, jusqu'au bord de la mer, lorsqu'un homme,

ANN. 1773. Août.

ANN. 1773. Août.

» d'une phyſionomie heureuſe, accompagné de ſes filles, » âgées d'environ ſeize ans, nous invita à dîner dans ſa » maiſon, ſituée un peu ſur notre arriere. Quoique nous » fuſſions épuiſés de fatigue, nous acceptâmes ſon invitation; » & nous retournâmes ſur nos pas, l'eſpace d'environ deux » milles le long des bords charmans de la riviere Matavaï, » à travers des bocages de cocotiers, d'arbres à pain, de » pommiers, d'arbres d'étoffes & des plantations nombreuſes » de bananiers & d'Eddoes. La riviere formoit divers détours » dans la vallée d'un bord à l'autre, & comme il fallut la » paſſer pluſieurs fois, notre nouvel hôte & ſon domeſtique » voulurent toujours nous porter ſur leur dos. Enfin nous » atteignîmes ſon habitation, placée au haut d'une petite émi- » nence, où un ruiſſeau murmuroit doucement ſur un lit » de cailloux. Dans un coin de la cabane fermée par- » tout de roſeaux, on étendit pour nous une très-belle » natte pardeſſus l'herbe ſéche. Un grand nombre des » parens de notre ami, s'aſſirent à l'inſtant près de nous; » & ſa fille, qui, par l'élégance de ſes formes, la blancheur » de ſon teint & l'agrément de ſes traits, égaloit & ſur- » paſſoit peut-être toutes les beautés que nous avions vu » juſqu'alors à Taïti, ſourioit amicalement en nous regar- » dant, & fit beaucoup d'efforts, ainſi que ſes jeunes com- » pagnes, pour nous être agréables; afin de nous délaſſer, » elles frotterent de leurs mains nos bras & nos jambes; » & elles preſſerent doucement nos muſcles entre leurs » doigts. Je ne puis pas dire ſi cette opération facilite la » circulation du ſang, ou rend leur élaſticité naturelle aux » muſcles fatigués : mais ſon effet fut extrêmement ſalutaire; » notre force entièrement rétablie, & la fatigue du voyage

» n'eût

» n'eut pas de longues ſuites. Le Capitaine Wallis, qui » avoit éprouvé le même remede, parle auſſi de ſon excel- » lence, ainſi que de la bonté généreuſe des Taïtiens (*a*). » Osbeck, dans ſon Voyage à la Chine, dit que ce frotte- » ment eſt commun parmi les Barbiers Chinois (*b*), qui s'en » acquittent avec beaucoup d'habileté. M. Groſe, dans ſon » Voyage aux Indes Orientales, fait auſſi une deſcription » très-détaillée de l'art de paîtrir les membres, qui ſemble être » un raffinement de volupté ajouté à cet agréable reſtaurant. » On peut remarquer ici que cet Auteur ingénieux, rap- » porte des citations de Martial & de Sénéque, qui prou- » vent que les Romains connoiſſoient cet uſage (*c*).

Percurrit agili corpus arte Tactatrix,
Manumque doctam ſpargit omnibus membris. MARTIAL.

» Nous n'avions plus à nous plaindre du défaut d'appetit ; » &, dès qu'on eût ſervi un dîné de végétaux, analogue à » la ſimplicité frugale des Naturels, nous mangeâmes de » bon cœur, & nous nous trouvâmes bientôt auſſi pleins de » force que nous l'étions le matin, au moment de notre » départ. Après avoir paſſé environ deux heures avec cette » famille hoſpitaliere, & diſtribué, pendant cet intervalle, » la plus grande partie des grains de verre, des clous & des » couteaux que nous avions apportés du vaiſſeau, nous nous » remîmes en marche à trois heures, & nous traverſâmes

(*a*) Voyez les Voyages dans la mer du Sud, publiés par M. Hawkſworth ; *Tome I.*

(*b*) Voyez d'Oſbek & de Torcen à la Chine ; *Vol. I*, & *Vol. II.*

(*c*) Voyage des Groſe ; *Vol. I.*

ANN. 1773. Août.

» différens hameaux, dont les habitans jouiſſoient en troupe » de la beauté de l'après-dînée, à l'ombre de leurs arbres » fruitiers. Je remarquai, dans l'une des maiſons, un homme » qui préparoit une teinture rouge, pour une étoffe d'écorce » de mûrier à papier, que nous appellions communément » l'arbre d'étoffe. En recherchant de quels matériaux il » faiſoit uſage, j'appris, avec beaucoup de ſurpriſe, que le » ſuc jaune d'une petite eſpèce de figue, qu'ils nomment » Mattée, & le ſuc jaunâtre d'une ſorte de fougere, de » liane, ou de pluſieurs autres plantes, ſimplement mêlés » enſemble, forment un cramoiſi brillant, que les femmes » répandent avec leurs mains, ſi toute la pièce doit être » de la même couleur : ſi elle doit être bariolée, ou tachetée, » la couleur s'applique avec un roſeau de bambous. Cette » couleur ſe flétrit bientôt, & devient d'un rouge ſale, » ſujette d'ailleurs à être enlevée par la pluie, &c. Cependant les Taïtiens eſtiment infiniment l'étoffe ainſi teinte, » ou plutôt ainſi enduite, & elle n'eſt portée que par les » principaux du pays. J'en achetai différentes pièces, pour » des grains de verre & de petits clous. Arrivés enfin à nos » tentes, ſituées à au moins cinq milles de l'endroit où » nous avions dîné, je renvoyai le digne ami qu'O-Whaw » nous avoit trouvé ; il nous donna plus de preuve d'attachement & de fidélité, que nous n'en attendions d'après » le penchant de ce peuple au vol. Sa conduite étoit d'autant plus eſtimable, qu'il eût ſouvent des occaſions favorables de s'enfuir avec tous nos clous, tous nos couteaux, » & un de nos fuſils ; & il eût beſoin de beaucoup d'honnêteté, pour réſiſter à ces tentations. Nous nous embarquâmes enſuite ſur une des pirogues qui voguoient entre

» les vaiſſeaux & la côte; &, pour deux grains de verre, » on nous remit ſains & ſaufs à bord. »

Ann. 1773. Août.

1 Septembre.

Les malades avoient aſſez bien recouvré leur ſanté; les futailles étoient réparées; nous avions fait aſſez d'eau; enfin tout étoit prêt à remettre en mer, & je réſolus de ne pas différer plus long-tems. Le premier de Septembre, je fis enlever tout ce qui ſe trouvoit ſur la côte, & préparer les vaiſſeaux à démarrer. Ce travail employa toute la journée. L'après-midi, M. Pickerſgill revint d'Attahourou; je l'y avois envoyé deux jours auparavant, afin qu'il rapportât les cochons qu'on lui avoit promis. Pottatow, mon vieil ami, le Chef de ce canton, ſa femme ou ſa maîtreſſe (je ne ſais laquelle des deux), & quelques-uns de ſes amis, accompagnerent M. Pickerſgill, & vinrent me faire viſite. Ils m'offrirent en préſent deux cochons & du poiſſon, & M. Pickerſgill obtint d'Oamo, deux autres cochons par échange. Il étoit allé dans la chaloupe juſqu'à Paparra, où il vit la vieille Obéréa (*a*). Elle ſembloit avoir perdu ſes dignités depuis le départ du Capitaine Wallis : elle étoit pauvre & de peu d'importance. Les premiers mots qu'elle adreſſa à M. Pickerſgill, furent, *Earée*, *mataou*, *ina boa ; Earée* a peur, vous ne pouvez pas avoir de cochons. D'où on peut conclure qu'elle n'avoit point de propriété, ou qu'elle étoit peu riche & ſoumiſe à l'Earée. Je crois qu'elle ne dépendoit de perſonne lors de mon premier voyage.

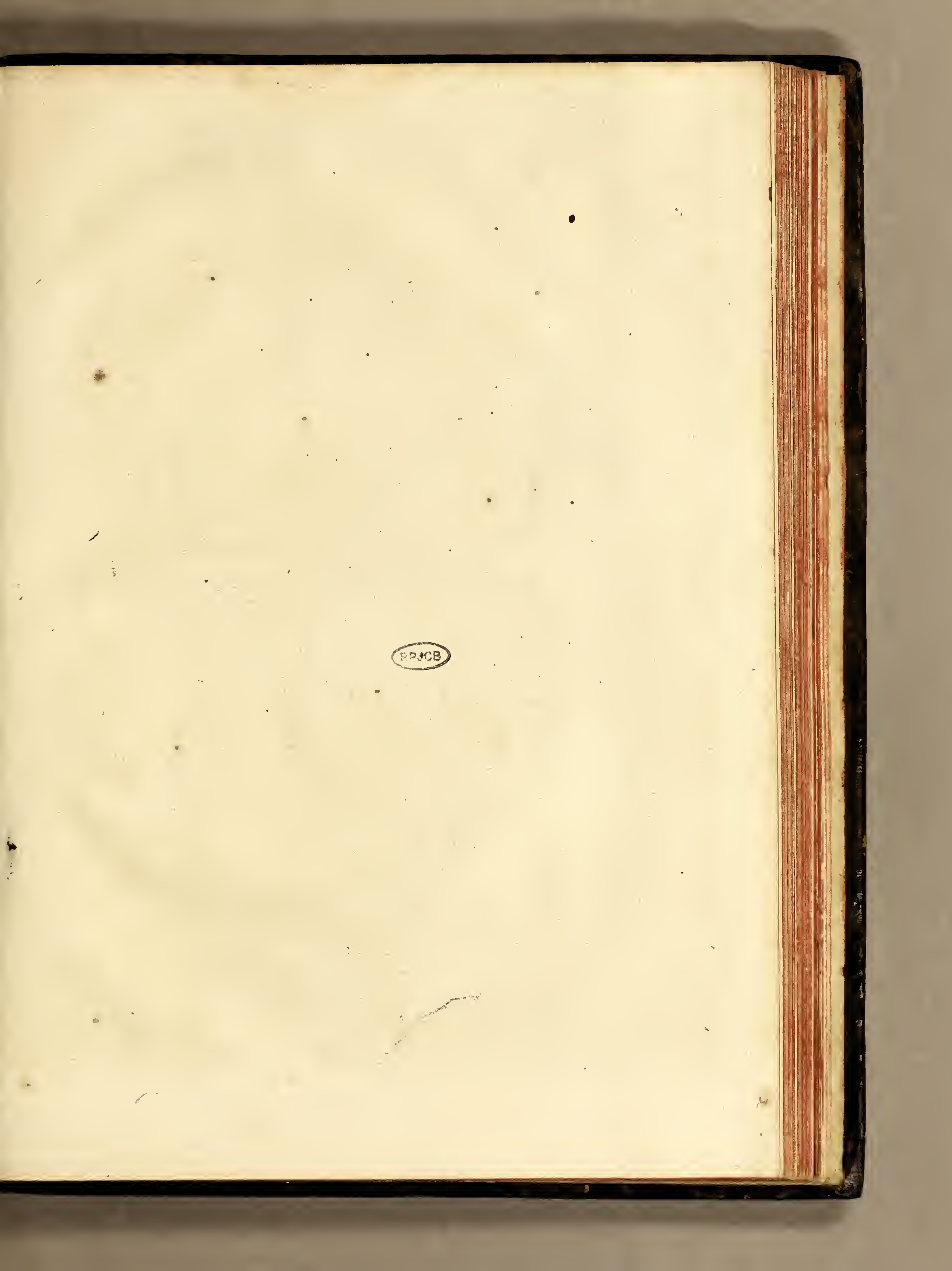
(*a*) M. Forſter l'appelle O-Pooréa. On voit, dans le Voyage du Capitaine Wallis, le rôle que jouoit cette femme, ſon attachement pour le Navigateur Anglois, & les adieux touchans qu'elle lui fit.

ANN. 1773. Septembre.

☞ « ELLE DIT aussi, je suis pauvre, & je ne puis pas » donner un cochon à mes amis. Ayant reconnu tout de suite » M. Pickersgill, elle lui fit toute sorte de caresses. Son mari » O-Ammo (*a*) l'avoit répudiée bientôt après le départ » du Capitaine Wallis, & il avoit perdu sa souveraineté. » Le lendemain, M. Pickersgill arriva à l'endroit où vivoit » le Roi détrôné, avec son fils le jeune *T'Arée Derre* (*b*), » & une des plus jolies & des plus jeunes femmes du pays, » sa concubine. Cette belle donna un cochon à notre Lieu- » tenant : &, accompagnée de quelques autres Taïtiennes, » elle sauta dans la chaloupe à son embarquement, & elle » marcha tout le jour avec nos gens, tandis que sa propre pi- » rogue suivoit pour la reconduire à terre. Pendant le che- » min, elle montra une extrême curiosité, ce qui faisoit croire » qu'elle voyoit des Européens pour la premiere fois. Elle » doutoit si ils étoient formés *en tous points* comme ses » compatriotes, & elle ne fut contente que lorsqu'elle eût » examiné de ses yeux toutes les parties du corps sans ex- » ception. »

» VOICI comment s'étoit passée l'entrevue de Pottatow » & de M. Pickersgill, dont on n'a dit qu'un mot plus haut. » Le premier témoigna au second le desir de l'accompagner » à Matavaï, pour faire une visite au Capitaine Cook; mais » il demanda à ne pas être maltraité : l'Anglois l'assura qu'il » seroit très-bien reçu : le Chef alors, pour plus de sûreté, » tira de dessous son vêtement des plumes jaunes, liées

(*a*) Appellé O-Amo dans Hawksworth.
(*b*) Appellé Terrideri dans Hawksworth.





Benard Dire

POTATOW, Chef de Tahiti.

» ensemble de maniere qu'elles formoient un petit panache, » & il voulut que M. Pickersgill tint ses plumes, tandis qu'il » répéteroit sa promesse que *Toote* (le Capitaine Cook) » *seroit l'ami de Tottatow* : il enveloppa ensuite les plumes » soigneusement dans un morceau d'étoffe, & il les mit » sous son turban. Les premieres relations nous apprennent » que les habitans de cette Isle emploient les plumes rouges » & jaunes, pour fixer leur attention, tandis qu'ils prient » la Divinité ; mais cette cérémonie supposoit un serment » solemnel absolument nouveau pour nous. Pottatow fut » si persuadé de la bonne-foi de ses amis après ce serment, » que lui, ses femmes & plusieurs personnes de sa suite, » marcherent à l'instant vers notre chaloupe, portant deux » cochons & une grande quantité d'étoffes, au milieu d'une » foule immense de peuple. Arrivé au bord de l'eau, toute » la multitude le supplia instamment de ne pas se hasarder, » parmi les étrangers, & s'attachant à ses pieds, ses sujets » tâcherent de le remporter de force. Plusieurs femmes, » inondées de larmes, s'écrierent à diverses reprises, que » Toote le tueroit dès qu'il seroit à bord, & un vieillard, » qui sembloit être un serviteur de la famille, le tira en » arriere, par les bords de son vêtement. Pottatow fut ému, » & il eut un instant de défiance ; mais, s'armant bientôt » de tout son courage, il repoussa doucement le vieillard » en disant à très-haute voix : *Toote aipa matte te tayo* « (Cook ne tuera pas ses amis), & il entra dans la chaloupe » hardiment & avec un air de majesté, qui frappa nos An- » glois d'étonnement. C'étoit un des hommes les plus grands » de l'Isle, & ses traits avoient tant de grace, de douceur » & de noblesse, que M. Hodges lui demanda sur-le-

ANN. 1773. Septembre.

Ann. 1773. Septembre.

» champ la permiſſion de le peindre comme un des plus » beaux modèles de la Nature : la ſtature de ſon corps étoit » d'une force & d'une fermeté remarquables, la circonfé- » rence d'une de ſes cuiſſes, égaloit preſque celle du corps, » d'un de nos plus gros Matelots meſurée à la ceinture. » L'ampleur de ſon vêtement, & la blancheur & l'élégance » de ſon turban, donnoient à ſa figure une nouvelle » grace, & ſon maintien courageux nous frappoit d'autant » plus que nous le comparions avec la timidité d'O-Too. » Polatéhéra, ſa premiere femme, étoit auſſi d'une taille & » d'une ſtature ſi forte, que nous la regardâmes comme une » des femmes les plus extraordinaires de celles qui avoient » frappé nos regards : ſon port & ſa démarche avoient quel- » que choſe de très-mâle : elle ſembloit née pour la ſupé- » riorité & le commandement. Durant la relâche de l'*En-* » *déavour*, en 1769, elle voulut s'appeller ſœur du Capi- » taine Cook (*Tuaheine no Toote*) : un jour qu'on lui » refuſa l'entrée au fort conſtruit ſur la pointe Vénus, elle » terraſſa la ſentinelle, & elle ſe plaignit à ſon frere adoptif » de l'injure qu'elle avoit reçue. »

Le vent, qui avoit ſoufflé de l'Oueſt toute la matinée, ayant paſſé tout-d'un-coup à l'Eſt, nous appareillâmes, & je fus obligé de congédier mes amis plutôt que je ne le deſi- rois ; mais ils furent bien contens de notre accueil. ☞ « Ils » demanderent, les larmes aux yeux & d'une maniere ca- » reſſante, quand nous reviendrions, & nous leur dîmes » dans ſept mois. »

Quelques heures avant de mettre à la voile, un jeune

homme appellé Poréo, vint me prier de l'embarquer avec nous. J'y consentis, parce que j'espérois que, dans l'occasion, il nous seroit utile. Plusieurs autres s'offrirent de même; mais je refusai de les prendre. Ce jeune homme me demanda une hache & un clou de fiche pour son pere, qui étoit alors à bord : je les lui donnai. Au moment de l'appareillage, ils se séparerent plutôt comme deux étrangers, que comme un pere & un fils. Ce peu de tendresse, me fit douter de la paternité : deux hommes qui montoient une pirogue, & qui vinrent se ranger le long du vaisseau, au moment où nous sortions de la baie, me confirmerent ce doute, & réclamerent le jeune homme au nom d'O-too. Je vis qu'ils employoient cette ruse pour obtenir quelque chose de moi, car je savois qu'O-too n'étoit pas dans le voisinage, & qu'il n'étoit point instruit de cette affaire. Poréo sembla pourtant indécis, au premier moment, s'il partiroit avec la *Résolution* ou s'il resteroit; il pencha bientôt pour le premier parti; & je dis aux prétendus envoyés, de me rendre la hache & les clous, & qu'ensuite ils seroient les maîtres de reprendre leur compatriote : ils répondirent que ces meubles étoient à terre; & ils nous quitterent. Quoique le jeune homme parût assez content, il ne put pas s'empêcher de pleurer, quand il vit la terre à notre arriere.

☞ « POUR dissiper son chagrin & sa sombre rêverie, » on le mena dans la grand-chambre. Il dit alors que sûrement nous voulions le tuer, & que son pere pleureroit » sa mort. Le Capitaine Cook & d'autres le consolerent en » l'assurant qu'ils seroient ses peres : il leur répondit en les » serrant dans ses bras, & en les embrassant, & il passa tout-à-

Ann. 1773. Septembre.

» coup d'une extrême affliction à une extrême gaieté. Au » coucher du soleil, il mangea son souper, & se coucha sur » le plancher; mais, voyant que nous ne suivions pas son » exemple, il se releva jusqu'à ce que nous eussions soupé.

» Nous quittames, avec beaucoup de regret, cette Isle » délicieuse, au moment où nous venions de faire connois- » sance avec ses heureux habitans. Nous n'étions que de- » puis quatorze jours sur cette côte, & on en avoit passé » deux à se retirer de port en port. Durant un si court » intervalle, des occupations tumultueuses nous laisserent » peu de loisir pour étudier le caractere des Insulaires. No- » tre attention se portoit sur une immense variété d'objets » relatifs à leur administration, à leurs usages, & à leurs » cérémonies, & tout étoit neuf & intéressant pour nous. » Mais, comme les premiers Navigateurs ont traité cette » matiere, je renvoie à M. de Bougainville & à la col- » lection de M. Hawksworth pour la description des mai- » sons, de la maniere de vivre & d'apprêter les alimens; » des amusemens domestiques, des pirogues & de la na- » vigation, des maladies, de la religion & des cérémonies » funéraires, des guerres, des armes & du gouvernement. » Nous avons peut-être répandu un nouveau jour sur ces » différens sujets, & j'espere que le point de vue particu- » lier sous lequel je les envisage, & les circonstances fami- » lieres que j'ai rapportées, sont intéressantes.

» La brise, qui nous portoit, étoit si modérée, que nous » restâmes près de la côte toute la soirée, & nous eûmes » encore une occasion de remarquer la fertilité charmante » de la plaine, assez belle même pendant l'hiver, pour le

» disputer

ANN. 1773. Septembre.

» disputer aux plus riches paysages qu'ait répandus la Na-
» ture sur les diverses parties du globe. La douceur du cli-
» mat, & la bonté du sol qui produit, presque sans cul-
» ture, toute sorte de végétaux nourrissans, assure la féli-
» cité des Naturels. En examinant ce qu'est le bonheur
» dans ce monde, je ne crois pas qu'il y ait des Nations
» dont l'état soit si desirable. Lorsque les moyens de sub-
» sister sont si faciles, & les besoins en si petit nombre, il
» est naturel que le mariage n'entraîne pas cette multi-
» tude effroyable de miseres, qui accompagnent l'union
» conjugale dans les pays civilisés. On suit alors sans
» crainte les impulsions de la Nature; & voilà pourquoi
» il y a une grande population, en proportion des can-
» tons de l'Isle qui sont cultivés. Les plaines & les vallées
» étroites sont les seules parties habitées, quoique la plu-
» part des collines soient très-propres à la culture, & ca-
» pables de nourrir un nombre infini d'hommes. Peut-être
» que, dans la suite, si la population s'accroissoit considérable-
» ment, les Naturels mettroient en culture les districts qui leur
» sont maintenant inutiles & superflus. La distinction trop ma-
» nifeste des rangs qui subsiste à Taïti, n'affecte pas autant la
» félicité du peuple, qu'on seroit porté à le croire. Il y a un
» Souverain général & différentes classes de sujets, telles que
» celles d'Arée, de Manahouna & de Towtow qui ont quel-
» que rapport éloigné avec celles du gouvernement féodal.
» La simplicité de leur maniere de vivre tempere ces distinc-
» tions, & ramene l'égalité. Dans une contrée où le climat
» & la coutume n'exigent pas un vêtement complet, où il
» est aisé de cueillir à chaque pas assez de plantes pour
» en former une habitation décente & pareille à celle de

ANN. 1773. Septembre.

» tout le monde; où, avec peu de travail, chaque individu » ſe procure tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, on ne doit » pas beaucoup connoître l'ambition ni l'envie. Il eſt vrai » que les premieres familles poſſédent preſque excluſive- » ment quelques articles de luxe, les cochons, le poiſſon, » la volaille & les étoffes; mais le deſir de ſatisfaire ſon » appetit, peut tout au plus rendre malheureux les indi- » vidus, mais non pas les Nations. La populace de quel- » ques états policés, eſt infortunée parce qu'elle manque » de tout, & elle manque de tout, parce que les riches » ne mettent aucun frein à leurs plaiſirs. Entre l'homme » le plus élevé & l'homme le plus vil, il n'y a pas ordi- » nairement à Taïti cette diſtance qui ſubſiſte en Angle- » terre, entre un Négociant & un Laboureur. L'affection » des Inſulaires pour les Earées, que nous avons remar- » qué dans toutes les occaſions, nous donne lieu de ſup- » poſer, qu'ils ſe regardent comme une ſeule famille, & » qu'ils reſpectent leurs vieillards dans les perſonnes de » leurs Chefs. L'origine de ce gouvernement eſt patriar- » chale, &, avant que la conſtitution eût pris la forme ac- » tuelle, la vertu élevoit peut-être ſeule au titre de Pere » du Peuple. La familiarité, qui regne entre le Souverain & » le ſujet, offre encore des reſtes de la ſimplicité antique. » Le dernier homme de la nation, parle auſſi librement » au Roi qu'à ſon égal, & il a le plaiſir de le voir auſſi » ſouvent qu'il le deſire. Ces entrevues deviendront plus » difficiles, dès que le deſpotiſme commencera à s'établir. » Le Prince s'amuſe quelquefois à faire les mêmes travaux » que ſes ſujets, & n'étant pas encore dépravé, par de » fauſſes idées de nobleſſe & de grandeur, il rame ſouvent

» ſur ſa pirogue, ſans croire qu'il déroge à ſa dignité. On » ne ſait pas combien durera une égalité ſi heureuſe, puiſ- » que l'indolence des Chefs eſt un acheminement à ſa deſ- » truction, malgré la fertilité inépuiſable du ſol. Quoique » les Towtow, chargés de la culture, ſentent à peine main- » tenant le poids du travail, inſenſiblement il s'appeſantira » ſur eux; car le nombre des Chefs ou des riches doit s'aug- » menter en beaucoup plus grande proportion que leur » propre claſſe, par cela ſeul, que les Chefs ne font abſo- » lument rien. Cet accroiſſement de travail produira un » mauvais effet ſur leur corps; ils deviendront mal con- » formés, & leurs os s'affoibliront : plus expoſés à la cha- » leur du ſoleil, leur peau ſe noircira; en proſtituant leurs » filles dès le bas-âge aux plaiſirs des Grands, la race » ſe rappetiſſera. Ces êtres précieux, au contraire, bien » nourris & bien entretenus, conſerveront tous les avan- » tages d'une taille extraordinaire, d'une élégance ſupé- » rieure de formes & de traits, & d'un teint plus blanc, en » ſe livrant à un appetit vorace, & en paſſant leur vie » dans une entiere oiſiveté. Enfin le peuple s'appercevra » de cet eſclavage & des cauſes qui l'ont produit, & le » ſentiment des droits de l'homme ſe ranimant en lui, il » y aura une révolution : tel eſt le cercle naturel des affaires » humaines. Par bonheur, rien n'annonce de ſitôt un pareil » changement; mais on ne peut pas trop redire aux » Européens, que l'introduction des beſoins factices hâtera » cette fatale époque. S'il en coûte le bonheur des Nations » pour connoître le caractere de quelques individus, il » ſeroit à deſirer que la mer du Sud fût inconnue à l'Eu- » rope & à ſes inquiets habitans. »



CHAPITRE XII.

Réception qu'on nous fit à Huaheine. Incidens survenus, tandis que les vaisseaux y mouilloient. Omai, l'un des Naturels du pays, s'embarque sur l'Aventure.

Ann. 1773. Septembre.

Dès que nous fûmes hors de la baie, & qu'on eût repris les chaloupes à bord, je fis route vers l'Isle d'Huaheine, éloignée d'environ vingt-cinq lieues, où je me proposois de toucher. ☞ « Plusieurs personnes de l'équipage se plai- » gnoient déja des femmes de la baie de Matavaï, & » avoient des symptomes de maladie vénérienne, mais ils » étoient peu considérables. La question agitée entre les » Navigateurs François & Anglois, sur la premiere intro- » duction de ce venin à Taïti, peut être décidée à l'avan- » tage des uns & des autres, en supposant qu'il existoit » avant leur arrivée. Quand on dit qu'aucun des hommes » du Capitaine Wallis ne prit ce mal, cela prouve que les » femmes qui se prostituerent à son équipage étoient sai- » nes, & peut-être que les Naturels, craignant de s'exposer à » la colere des étrangers s'ils les empoisonnoient ainsi (*a*),

(*a*) Voyez le Voyage de M. de Bougainville, & la Collection d'Hawksworth. M. de Bougainville, avec la politesse d'un homme bien élevé, dit qu'il ne sait pas si la maladie existoit à Taïti avant son arrivée, & le Capitaine Wallis établit son opinion comme un fait positif. (*Note de M. Forster.*)

» avoient eu la précaution de leur donner des Taïtiennes » non corrompues. Pendant notre séjour dans l'Isle, nous » avons entendu parler d'une maladie de différente nature: » les Insulaires l'appelloient *O-pay-no-peppe*, (le mal » de Peppe): ils disoient qu'elle venoit d'un vaisseau » auquel ils donnoient ce nom, & qui, suivant les uns, » avoit été deux ou trois, & suivant les autres cinq mois » avant nous à Taïti : d'après la description des symptô-» mes, il nous parut que c'est une espèce de lépre. Il est » facile d'imaginer comment les étrangers, (les Espagnols) » qui visiterent Taïti sur ce vaisseau, ont pu être accusés » innocemment d'avoir apporté cette maladie. Pour don-» ner naissance à une pareille erreur, il suffit que la ma-» ladie se soit manifestée à-peu-près au tems de leur arri-» vée, & les rapports les plus éloignés sont alors bons pour » cela. Ceci est d'autant plus probable, que certainement » il y a plusieurs espèces de lépres parmi les habitans, » telle que l'éléphantiasis : il y a aussi une éruption sur toute » la peau, & enfin un ulcere pourri, d'un aspect très-dé-» goûtant. A la vérité on en voit peu, car l'excellence du » climat & la simplicité de leurs alimens, préviennent non-» seulement ces maladies, mais encore presque toutes les » autres qui sont dangereuses & mortelles. » Nous apperçûmes Huaheine le 3 au matin, & nous passâmes la nuit à faire de courtes bordées au-dessous de son extrémité septentrionale. Le 3, à la pointe du jour, nous courûmes sur le havre d'Owharre, où la Résolution mouilla vers neuf heures, par vingt-quatre brasses. Comme le vent souffloit de l'entrée du havre, j'aimai mieux y entrer par le canal méridional, qui est le plus large. La Résolution tourna très-bien; mais

Ann. 1773. Septembre.

3.

Ann. 1773. Septembre.

l'Aventure ayant manqué de virer, échoua sur le côté septentrional de l'Isle. La chaloupe de la Résolution étoit toute prête en cas d'accident de cette espèce, & je l'envoyai sur-le-champ à l'Aventure, qui, par ce secours arrivé fort à tems, regagna le large, sans recevoir aucun dommage. Plusieurs des Naturels du pays, sur ces entrefaites, nous apporterent quelques productions de l'Isle, ☞ « & de grosses » volailles, qui nous firent d'autant plus de plaisir, que les » premiers Navigateurs en ayant consommé une grande » quantité à Taïti, nous n'avions pas pu y en trouver. » Dès que nos bâtimens furent en sûreté, je débarquai avec le Capitaine Furneaux, & les Insulaires nous reçurent d'une maniere très-cordiale. Je leur distribuai quelques présens, & bientôt après ils nous amenerent des cochons, des volailles, des chiens & des fruits, qu'ils échangerent contre des haches, des clous, des verroteries, &c. On ouvrit aussi la même branche de commerce à bord des vaisseaux, de sorte que nous espérions être abondamment pourvus de porc frais & de volaille, & cette perspective étoit très-agréable dans la position où nous étions. J'appris que mon vieil ami Orée, le Chef de l'Isle, vivoit toujours, & qu'il s'avançoit en hâte vers nous afin de me voir.

☞ « Un golfe profond sépare Huaheine en deux Péninsules, réunies par un Isthme, entièrement inondés à la » marée haute. Ses collines sont moins élevées que celles de » Taïti ; mais leur aspect annonce des restes de volcan. Le » sommet de l'une d'elles ressembloit beaucoup à un cratere ; » & on voyoit sur un de ses côtés, un rocher noirâtre & » spongieux, qui paroissoit être de la lave. Au lever du

» ſoleil, nous contemplâmes quelques autres des Iſles de » la Société *O-Rarétéa* (Uliétea), O-Taha & *Borabora* » (bolabola). La derniere forme un pic pareil à Maitéa ; » mais beaucoup plus élevé & plus conſidérable, au ſommet » duquel on appercevoit auſſi le cratere d'un volcan.

Ann. 1773. Septembre.

» L'ASPECT du pays eſt le même, mais en petit, que celui » de Taïti. La circonférence de toute l'Iſle, n'a que ſept ou » huit lieues. Les plaines ſont peu grandes, & il y a à peine » quelques collines intermédiaires entr'elles & les monta- » gnes les plus hautes, qui s'élevent immédiatement des » bords de la plaine. La contrée offroit cependant d'agréa- » bles points de vue.

» L'UN DES NATURELS qui vint à bord, avoit une rupture » ou hernie effrayante, qui ne ſembloit pas l'incommoder » beaucoup, car il montoit les côtés du vaiſſeau avec une » grande agilité. Ces Inſulaires parloient la même langue, » ils avoient les mêmes traits, & ils portoient les mêmes » vêtemens d'étoffes d'écorce d'arbre que les Taïtiens ; nous » n'avions encore vu aucunes de leurs femmes. Ils nous ven- » dirent entr'autres choſes, une douzaine de très-gros coqs, » d'un joli plumage ; mais, ce qu'il y a de remarquable, » ils ne nous apporterent aucune poule.

» AYANT DÉBARQUÉ, peu de tems après qu'on eut jetté » l'ancre, je trouvai deux plantes que nous n'avions pas » encore vues ; & je remarquai que les arbres à pain, dans » cette partie, portoient déjà un jeune fruit de la groſſeur » d'une petite pomme, qui, à ce que me dirent les Naturels,

ANN. 1773. Septembre.

» ne feroit mûr que dans quatre mois. Le diftrict, où je » mis à terre, fembloit manquer de bananes. Les Infulaires » cependant nous en apporterent quelques-unes qui venoient » des autres cantons ; ce qui prouve qu'ils conduifent leurs » vergers de maniere à avoir des fruits dans les différentes » faifons ; mais ces récoltes tardives, comme on le conçoit » aifément, font peu confidérables, & deftinées pour la » bouche des Chefs.

» JE RETOURNAI dîner à bord ; &, après-midi, je fis, avec » mon pere, & plufieurs de nos Meffieurs, une feconde » excurfion fur la côte ; & on nous apprit que les Chefs de » l'Ifle paroîtroient le jour fuivant. Les Naturels ne nous » importunoient pas beaucoup ; & nous n'en eûmes que » quinze ou vingt à notre fuite. Si nous étions plus tour- » mentés à Taïti, la petiteffe de l'Ifle étoit la princi- » pale caufe de cette différence. Mais il faut ajouter que » les Habitans d'Huaheine ne nous connoiffoient pas » affez, pour efpérer du profit à nous accompagner ; & en » général ils ne montroient pas ce degré de curiofité & de » frayeur naturel aux Taïtiens, qui avoient de bonnes » raifons de craindre la puiffance terrible de nos armes » à feu.

» NOTRE AMI PORÉO le Taïtien, que nous avions embar- » qué, vint à terre avec nous : il avoit un habit de toile & » & des culottes, & il portoit la poire à poudre & le gibier » du Capitaine Cook. Il nous dit qu'il defiroit paffer pour » un de nos gens, & pour cela, il ne parla jamais Taïtien, » mais il marmottoit des mots inintelligibles, qui en im- » pofoient à la multitude ; afin d'augmenter l'illufion, il ne

» vouloit

» vouloit plus qu'on l'appellât du nom Taïtien de Poréo, Ann. 1773. Septembre.
» & qu'il souhaitoit qu'on lui en donnât un Anglois : les
» Matelots le nommerent, sur-le-champ, Tom, ce qui lui
» plut extrêmement : il apprit bientôt le terme ordinaire
» *Sir* (Monsieur), qu'il rendoit par Yorro. Nous ne pou-
» vions pas concevoir quel étoit son but en prenant ce dé-
» guisement, à moins qu'il ne se crût plus important sous
» le personnage d'un Matelot Anglois que sous celui d'un
» Towtow Taïtien. »

Le lendemain, dès le grand matin, le Lieutenant Pickersgill monta le canot, & se rendit vers l'extrémité méridionnale pour faire des échanges. J'envoyai aussi, dans le même dessein, un autre détachement sur la côte près des vaisseaux, & j'y descendis ensuite moi-même, afin de voir si le trafic s'établissoit & se conduisoit honnêtement; point dont il étoit essentiel de m'occuper. Tout se passa suivant mes desirs. J'allai de-là, avec le Capitaine Furneaux & M. Forster, faire une premiere visite à Oréo, qui, à ce qu'on me dit, m'attendoit. Un des Insulaires nous conduisit à l'endroit où il étoit; mais on ne nous permit pas de sortir de la chaloupe avant d'avoir accompli, en partie, la cérémonie suivante, que les Habitans de cette Isle pratiquent ordinairement en pareille occasion. Le bateau, dans lequel on nous pria de rester, débarqua devant la maison du Chef, située près de la côte; on apporta à notre bord, les uns après les autres, & avec quelques simagrées, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblêmes de paix : trois petits cochons dont les oreilles étoient ornées de fibres de noix de cocos, accompagnerent les trois premiers, & un chien accompagna 4.

ANN. 1773. Septembre.

le quatrieme. Chacun avoit ſon nom particulier, & un ſens un peu trop myſtérieux pour que nous l'entendiſſions; enfin le Capitaine m'envoya l'inſcription gravée ſur un petit morceau d'étain que je lui laiſſai en 1769; elle étoit dans le même ſac où je la plaçai alors, & il y avoit en outre une pièce fauſſe de monnoie Angloiſe & quelques grains de verre, ce qui prouve combien il avoit eu ſoin du tout. Quand ils eurent mis à bord des bateaux, les bananiers, les cochons, le chien, &c. notre guide, qui ſe tenoit toujours près de nous, nous pria de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, &c. &c. Nous obéîmes à l'inſtant; nous débarquâmes portant à la main les bananiers ainſi parés, & on nous conduiſit vers le Chef à travers la multitude: les Naturels du pays eurent ſoin de ſe ranger en haie ſur notre paſſage. On nous fit aſſeoir à quelques pas du Chef; on nous ôta des mains nos bananiers & on les poſa devant lui, l'un après l'autre, ainſi qu'on nous avoit offert les précédens. L'un étoit deſtiné à l'*Eatoua* ou (Dieu). Le ſecond à (l'Earée), ou Roi, & le troiſieme à Tiyo, ou (l'amitié). Je voulus enſuite aborder le Roi, mais on me dit qu'il alloit s'avancer lui-même; il vint effectivement ſe jetter à mon col. Il n'obſervoit plus de cérémonial; car les larmes couloient abondamment ſur ſes joues vénérables, & il ſe livra à toute l'effuſion de ſa tendreſſe. Il me préſenta enſuite ſes amis, & je leur fis à tous des préſens. J'offris à Oréo ce que j'avois de plus précieux; car je regardois cet homme comme un pere. Il me donna en retour un cochon, & une grande quantité d'étoffes, & il me prómit de pourvoir à tous nos beſoins: on verra bientôt avec quelle

exactitude il tint sa parole. Enfin nous prîmes congé de lui, & nous retournâmes à bord; &, bientôt après, M. Pickersgill revint aussi avec quatorze cochons. Les échanges sur la côte & le long du vaisseau, nous en procurerent à-peu-près autant, outre des volailles & des fruits. ☞ « Les cochons sembloient être les animaux les » plus stupides de leur espèce; mais leur chair étoit ex- » cellente. »

Ann. 1773. Septembre.

CE BON VIEUX CHEF vint me voir le lendemain 5, dès le grand matin, avec un jeune enfant d'environ onze ans: il m'amena un cochon & des fruits; &, de mon côté, je ne manquai pas de lui faire de nouveaux présens. Il porta son amitié si loin, qu'il m'envoyoit régulièrement chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits, avec des racines toutes apprêtées, & il n'épargnoit pas la quantité. Je chargeai le Lieutenant Pickersgill de prendre deux bateaux & d'aller de nouveau chercher des cochons; &, le soir, il en ramena vingt-huit, & on en acheta environ cent dix à terre & le long des vaisseaux. 5.

☞ « SUR CES ENTREFAITES, nous nous étions rendus, » le Docteur Sparrman & moi, à la maison d'Oréo par » terre; &, dans cette promenade, nous vîmes un grand » nombre de cochons, de chiens & de volailles: les poules » erroient à leur gré au milieu des bois, & se juchoient sur » des arbres fruitiers: les cochons courent aussi en liberté; » mais on leur donne chaque jour des portions régulieres » d'alimens, que de vieilles femmes ont coutume de leur » distribuer. Nous en remarquâmes une en particulier, qui

ANN. 1773. Septembre.

» nourrissoit un petit cochon avec une pâte aigrelette, & » fermentée de fruit à pain, appellée *Mahei* : elle tenoit » le cochon d'une main, & elle lui offroit une peau coriace » de porc : mais, dès que l'animal ouvroit la bouche, pour » saisir cet appas, elle lui jettoit un morceau de sa pâte. » Sans cet expédient, le petit cochon ne l'auroit pas mangé. » ces quadrupèdes, malgré leur stupidité, étoient réellement » soignés & caressés par toutes les femmes, qui leur of- » froient à manger avec une affection ridicule. Nous fûmes » témoins d'un exemple remarquable d'attachement : nous » vîmes une femme, peu âgée, présenter ses mamelles » pleines de lait à un petit chien accoutumé à la teter. Ce » spectacle nous surprit tellement, que nous ne pûmes pas » nous empêcher de témoigner notre dégoût; mais elle » sourit, & elle nous apprit qu'elle se laissoit teter par de » petits cochons. Nous reconnûmes ensuite qu'elle avoit » perdu ses enfans; & que cet expédient très-innocent, » étoit pratiqué jadis en Europe (*a*); les chiens de » toutes ces Isles sont courts, & leur grosseur varie depuis » celle d'un bichon jusqu'à celle d'un grand épagneul : ils » ont la tête large, le museau pointu, les yeux très-petits, » les oreilles droites, les poils un peu longs, lisses, durs » & de différentes couleurs, mais plus communément » blancs & bruns. Ils aboyoient rarement, mais ils hurloient » quelquefois, & ils montroient beaucoup d'aversion pour » les étrangers.

(*a*) Les Américaines, qui ont beaucoup de lait, recourent souvent à cet expédient pour dessécher leurs mamelles. Voyez les Recherches Philosophiques sur les Américains; *Vol.* I.

» NOUS TROUVAMES quelques-uns des oiseaux que nous » avions déja apperçus à *Taïti*, un martin-pêcheur au » ventre blanc, & un héron gris. J'en tuai plusieurs de » chaque espèce; mais différentes personnes répandues dans » la foule, attachoient une idée de sainteté à ces oiseaux, » & ils les appelloient *Eatooas*, c'est-à-dire, du même nom » qu'ils donnent à leurs dieux : en même temps cependant, » il y avoit au moins autant, & quelquefois plus d'Insu- » laires, qui nous prioient de les tuer, & qui nous les » montroient eux-mêmes pour cela. Après que nous les » avions tués, aucun d'eux ne donna jamais des marques » de désapprobation : il est sûr qu'ils ne les regardent pas » comme des divinités; car les divinités, suivant eux, sont » invisibles; mais le nom d'*Eatooa*, par lequel ils les dis- » tinguent, suppose une plus grande vénération que celle » qu'ont les vieilles femmes en Angleterre pour les hiron- » delles, & d'autres oiseaux. Dans cette circonstance, ainsi » que dans plusieurs autres relatives aux institutions civiles, » politiques & religieuses de ces Insulaires, nous ne pou- » vons pas donner au Lecteur des idées précises, parce » qu'ayant resté peu de temps parmi eux, & ne connoissant » pas leur Langue, nous n'avons acquis que des connoissances » imparfaites.

» AVEC les acquisitions que nous avions faites, nous » poursuivîmes notre marche jusqu'au bras septentrional » du havre, où M. Smith veilloit aux travaux de l'Aiguade. » Des Naturels lui vendoient plusieurs cochons ; mais les » végétaux étoient si rares, que nous achetions rarement » des plantains, du fruit à pain & des noix de cocos : nous

Ann. 1773. Septembre.

» nous contentions de quelques bonnes ignames qui bouil-
» lies, tenoient lieu de pain. A midi, nous atteignîmes
» la maison d'Oréo, après avoir côtoyé une greve d'un
» petit sable blanc, parmi des palmiers qui procuroient
» beaucoup d'ombrage. L'après-dînée, nous retournâmes
» une seconde fois dans la maison d'Orée, où nous le
» vîmes entouré d'un grand nombre des principaux per-
» sonnages de l'Isle. Ces Insulaires ressembloient si parfai-
» tement aux Taïtiens, que je n'y appercevois aucune
» différence. Je ne puis pas confirmer l'assertion des pre-
» miers Navigateurs, qui disent que les femmes d'Huaheine
» sont en général plus blanches & plus belles (*a*), peut-
» être cependant que nous n'avons pu ni les uns ni les
» autres, les juger en général. Elles ne demandoient
» pas avec autant d'importunité des grains de verre &
» des présens; elles n'étoient pas si empressées d'accorder
» leurs faveurs aux nouveaux venus, quoique à notre dé-
» barquement & à notre départ, quelques-unes du peuple,
» pratiquassent souvent une cérémonie indécente, décrite
» dans la Relation des premiers Voyageurs, mais sans au-
» cune des circonstances préparatoires qu'y avoit mis Oora-
» tooa (*b*). Nous devons moins louer l'hospitalité des ha-
» bitans, ils nous regardoient avec indifférence, & ils ne
» connoissent presque pas l'usage Taïtien des présens réci-
» proques; dans nos promenades, ils ne nous fatiguoient
» point de leur présence; leur démarche étoit pourtant plus

(*a*) Voyez la Collection d'Hawkſworth.

(*b*) Voyez le même Ouvrage; *Tome I* & *Tome III.* Elle levoit ses vêtemens depuis les genoux jusqu'à la ceinture.

» hardie & plus insouciante que celle des Taïtiens : l'ex-
» plosion & les effets de nos fusils ne les frappoient ni de
» crainte, ni d'étonnement. Il faut certainement rapporter
» cette différence au traitement divers que le peuple des
» deux Isles avoit éprouvé de la part des Européens : ils
» nous donnerent toujours des preuves d'hospitalité & de
» bienveillance. Mon pere ayant été invité à la maison
» d'un Chef nommé Townua, située dans l'intérieur de
» la plaine, il accepta l'invitation, & il fut bien régalé, &
» il eut occasion d'acheter un de ces boucliers ou cui-
» rasses dont j'ai déjà parlé.

Ann. 1773. Septembre.

» Le Docteur Sparrman fit ensuite lui seul une autre
» promenade vers le côté septentrional de l'Isle, & il trouva
» une grande lagune d'eau salée, qui s'étendoit à plu-
» sieurs milles parallélement à la côte, & qui exhaloit une
» puanteur insupportable, à cause d'une vase putride ré-
» pandue sur ses bords. Il cueillit aussi plusieurs plantes
» assez communes dans les Isles & sur les côtes des Indes
» Orientales, mais plus rares dans les autres parties des
» Isles de la mer du Sud. Un Naturel, qui l'accompagna,
» & à qui il confia le sac de ses plantes, fut extrêmement
» fidèle. Quand le Docteur s'asseyoit, pour écrire, l'Insu-
» laire s'asseyoit également derriere lui, & il prenoit dans ses
» mains les deux poches de son habit, afin, disoit-il, d'em-
» pêcher les voleurs de venir le dépouiller. Par cette pré-
» caution, le Docteur Sparrman n'avoit rien perdu, quand
» il revint à bord : plusieurs des Indiens cependant, qui sem-
» bloient le regarder comme un homme qui étoit en leur
» pouvoir, avoient jetté sur lui des regards de malveillance,
» & lui avoient dit des injures. »

Ann. 1773.
6 Septemb.

Le lendemain, au matin, j'envoyai à terre, comme de coutume, les deux ou trois personnes qui faisoient les échanges; je m'y rendis moi-même après déjeûné, & j'appris qu'un des Insulaires avoit été très-incommode & très-insolent. On me montra cet homme tout couvert de rouge, complétement équippé en habit de guerre, tenant une massue à chaque main, & comme il menaçoit avec ses deux massues, je les lui arrachai, mais il fallut pour cela me battre avec lui, & enfin tirer mon épée: après les avoir brisées devant ses yeux, je le forçai à se retirer de la place. Par ce qu'on m'assura qu'il étoit Chef, je me défiois davantage de lui, & j'envoyai chercher une Garde; précaution que, jusqu'alors, j'avois cru peu nécessaire. ☞ « Tous les » Insulaires convinrent que cet Insulaire, nommé Tubaï, » étoit un méchant homme, *Tata-Eeno*, & qu'on l'avoit » traité ainsi qu'il le méritoit. » M. Sparrman, ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays, pour faire des recherches de Botanique, ☞ « deux Naturels l'inviterent à s'avancer plus loin: ils lui firent plusieurs protestations d'amitié, & ils répéterent souvent le mot *Tayo;* » mais, profitant bientôt d'un moment où il regardoit d'un » autre côté, ils arracherent de sa ceinture une dague, la » seule arme qu'il eût, & ils lui en donnerent un coup » sur la tête, à l'instant où il se baissoit pour s'armer d'un » caillou. Ce coup le jetta par terre, & alors il lui déchirerent une veste de satin noir, & ils enleverent par » lambeaux une partie de son habit. Cependant il se débarrassoit de leurs mains, & s'enfuyant vers la greve, il » les dévançoit, mais des ronces embarrasserent tellement » ses pieds, que les Indiens l'atteignirent. Ils lui appliquerent

» alors

» alors, ſur les tempes & ſur les épaules, un grand nom-
» bre de coups qui l'étourdirent : ils lui releverent ſa che-
» miſe ſur la tête, & ils ſe préparoient à lui couper les
» mains, parce que ſes boutons la retenoient au poignet :
» heureuſement il ouvrit la manche avec ſes dents, & les
» voleurs s'enfuirent emportant leur butin. A 50 verges au-
» de-là des Indiens qui dînoient, l'inviterent à s'arrêter, mais
» il marcha en hâte vers le rivage. »

DEUX AUTRES NATURELS le voyant ainſi dépouillé, ôterent ſur-le-champ leurs vêtemens d'étoffe, dont ils le couvrirent, & ils le menerent à la place du marché, où ſe trouvoit un grand nombre d'Inſulaires. Au moment où M. Sparrman parut dans l'état que je viens de décrire, ils prirent tous la fuite en grande hâte. Je conjecturai d'abord qu'ils avoient volé quelque choſe ; mais je fus bientôt détrompé quand nous apperçûmes M. Sparrman, & qu'on nous raconta l'affaire. Je rappellai quelques Indiens, & je les aſſurai que je ne me vengerois point ſur les innocens : j'allai me plaindre à Oréo de cet outrage, & j'emmenai l'homme qui étoit revenu avec M. Sparrman, afin d'appuyer mon témoignage. Dès que le Chef eut entendu les détails de cette attaque, il pleura & pouſſa des cris, ainſi que pluſieurs autres. Lorſque les premiers tranſports de ſon chagrin furent calmés, il ſe mit à faire des reproches à ſon peuple, & il dit (autant que nous pûmes le comprendre) de quelle maniere amicale je l'avois traité dans ce voyage, ainſi que dans le précédent, & combien il étoit honteux de commettre de pareilles actions. Il ſe fit répéter de nouveau ce qu'on avoit volé à M. Sparrman, & il promit de ne rien négliger

ANN. 1773. Septembre.

de tout ce qui dépendroit de lui pour le retrouver, & se levant, il me pria de l'accompagner à mon bateau. Ses sujets présens craignirent, à ce que j'imagine, pour sa sûreté, & ils employerent toute sorte d'argumens, afin de le dissuader de son projet, qui leur sembloit téméraire. Il entra cependant sur mon bord, malgré tout ce qu'ils purent dire ou faire. ☞ « Mon pere offrit de rester à terre pour ôtage; » mais le Chef n'y consentit pas, il se contenta de prendre » avec lui un de ses parens. » Dès qu'ils apperçurent leur Chef bien-aimé absolument en mon pouvoir, ils pousserent un grand cri. Le chagrin qu'annonçoit leur visage, est inexprimable; ils étoient tous inondés de larmes; ils prioient, ils supplioient, & même ils entreprirent de l'en arracher par force. Je joignis alors mes prieres aux leurs, car je souffrois trop de les voir dans une si cruelle détresse. Tout fut inutile. Il insista pour m'attirer à bord près de lui, & quand j'y fus, il ordonna de voguer au large. Sa sœur, avec autant de courage que lui, fut la seule personne qui ne s'opposa pas à son départ. Comme son intention étoit de courir avec nous après les voleurs, nous marchâmes par eau, aussi loin que la côte le permit. Après avoir débarqué, nous entrâmes dans l'intérieur des terres, & nous parcourûmes quelques milles; le Chef nous servant de guide, & adressant des questions à tous ceux qu'il rencontroit. Enfin il arriva à une maison au bord du chemin, il ordonna des noix de cocos pour nous, & lorsque nous eûmes pris un léger rafraîchissement, il nous conduisit plus loin. Je m'y opposai, croyant qu'il nous meneroit peut-être à l'extrémité la plus éloignée de l'Isle: des bagatelles que nous redemandions, ne valoient presque pas la peine d'être

remportées, quand on nous les auroit rendues. Le Chef employa plusieurs raisons afin de me persuader de continuer notre route; il me dit que mon bateau pourroit faire le tour des côtes, & venir à notre rencontre, ou qu'une de ses pirogues nous rameneroit sur notre vaisseau, si je croyois que le chemin fût trop long pour retourner à pied. Mais j'étois décidé à m'en retourner, & il fut obligé de condescendre à ma volonté, dès qu'il vit que je ne le suivrois pas davantage. Je le priai seulement d'envoyer quelqu'un des Insulaires à la recherche de ce qu'on nous avoit volé; car je reconnus que les voleurs étoient si bien instruits de notre marche, qu'en les suivant jusqu'aux cantons les plus éloignés de l'Isle, il nous eût été difficile même de les appercevoir. D'ailleurs, comme je me proposois d'appareiller le lendemain au matin, cette rupture nous causoit une grande perte, en arrêtant toute espèce de commerce : en effet, les Naturels du pays étoient si effrayés, qu'aucun d'eux ne s'approchoit de nous excepté le cortége du Chef. Il étoit donc encore plus nécessaire d'abandonner la poursuite, afin de rétablir les choses dans leur premier état. En arrivant à notre bateau, nous y trouvâmes la sœur d'Oréo & plusieurs autres Insulaires, qui s'étoient rendus par terre au rivage. Sur-le-champ nous repartîmes pour le vaisseau, sans même dire au Chef de nous accompagner. Il persista cependant à nous suivre aussi, & il monta avec nous, en dépit de l'opposition & des prieres des Naturels qui l'entouroient : sa sœur imita son exemple, & les larmes & les supplications de sa fille, âgée d'environ 16 ou 18 ans, ne l'arrêterent point. ☞ « Cette jeune personne, dans l'accès de sa dou- » leur, se faisoit des blessures à la tête avec des coquilles,

ANN. 1773. Septembre.

Ann. 1773. Septembre.

» & sa mere fut obligée de les lui arracher des mains. » Le Chef s'assit à notre table, & dîna de bon cœur; sa sœur, suivant la coutume, ne mangea rien. Après dîné, je payai, par mes libéralités, la confiance qu'ils avoient eu en moi, & je les mis tous deux à terre, au milieu de plusieurs centaines de leurs sujets, qui les attendoient pour les recevoir: un grand nombre embrasserent leur Chef avec des larmes de joie. Tout respiroit alors le contentement & la paix : le peuple accouroit en foule de tous les cantons, avec des cochons, des volailles & des fruits, de sorte que nous en remplîmes deux bateaux. Oréo lui-même m'offrit un gros cochon & quantité de fruits. On nous rapporta la dague (la seule chose de valeur que M. Sparrman eût perdu) avec un pan de son habit, & on nous assura que nous recevrions le reste le lendemain : on avoit volé aussi différens effets à quelques-uns de nos Officiers, qui étoient à la chasse, & on les rapporta de la même maniere.

☞ « Les femmes avoient paru fort sensibles au départ » d'Oréo, & nous eûmes bien des peines à les calmer : à » la fin cependant nos caresses, le peu d'éloquence que » nous pouvions exprimer, calmerent la violence de leurs » chagrins. Comme nous admirions tous l'excellence de » leurs cœurs, nous leur témoignions de la sympathie avec » une sincérité à laquelle elles ne pouvoient se méprendre. » C'est une des réflexions les plus agréables que nous ait » suggéré ce Voyage, qu'au lieu de trouver les habitans de » ces Isles entièrement plongés dans la volupté, comme » l'ont dit faussement les premiers Voyageurs, nous avons » remarqué parmi eux les sentimens les plus humains & les

» plus délicats. Dans toutes les sociétés, il y a des caractères » vicieux ; mais on comptera cinquante fois plus de mé- » chans en Angleterre, ou dans tout autre pays civilisé, » que dans ces Isles. »

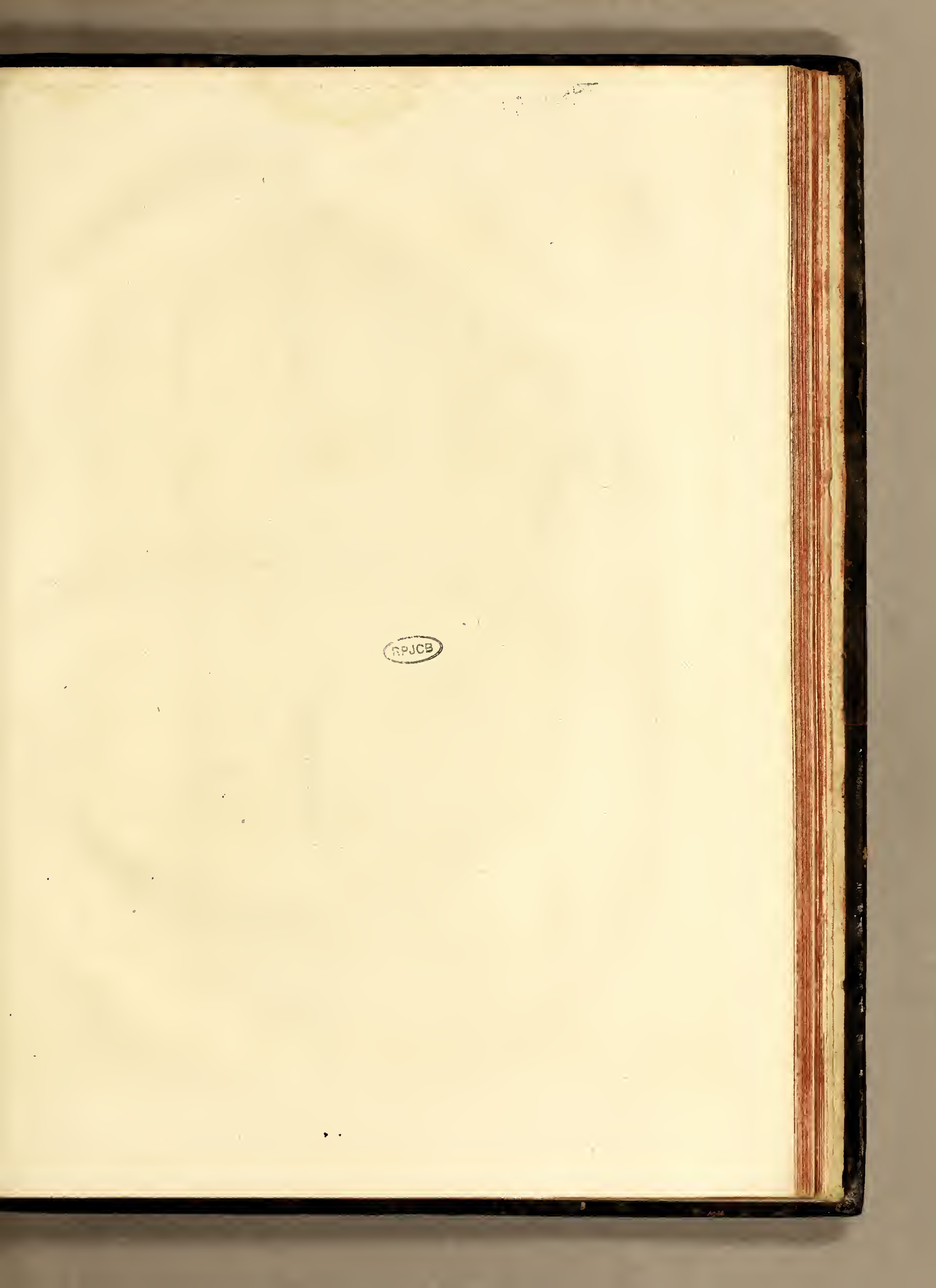
AINSI finit cette journée tumultueuse dont j'ai parlé avec détail, parce qu'elle montre combien de confiance ce brave Chef avoit en nous : on a peut-être droit d'en conclure que l'amitié est sacrée parmi eux. Nous étions, Oréo & moi, de véritables amis ; nous avions accompli toutes les cérémonies en usage dans leur patrie ; & il sembloit croire que personne ne pouvoit briser ce respectable lien. Il me parut que c'étoit là le grand argument qu'il employa, lorsque ses sujets desiroient l'empêcher d'entrer dans mon bateau ; il leur disoit à-peu-près : ☞ « Oréo, (car c'est ainsi qu'il m'appelloit toujours), & moi sommes amis ; je n'ai rien fait » pour perdre son attachement, pourquoi n'irois-je pas » avec lui ? » Nous n'avons cependant trouvé aucun autre Chef qui voulût agir de la même maniere en pareille circonstance. Si l'on demande ce qu'il avoit à craindre ; je répondrai, rien ; car je ne voulois pas lui faire le moindre mal, ni le retenir un moment de plus qu'il ne le souhaiteroit. Mais ses sujets & lui étoient excusables de ne pas le savoir : ils voyoient bien que, dès qu'une fois il seroit en mon pouvoir, toutes les forces de l'Isle ne suffiroient pas pour l'en arracher, & qu'ils devroient m'accorder pour sa rançon, tout ce qu'il me plairoit de leur demander. Ainsi, ils avoient des raisons d'inquiétude sur sa sûreté, & sur la leur.

LE 7, du grand matin, tandis que les vaisseaux démaroient, 7.

Ann. 1773. Septembre.

j'allai faire ma visite d'adieu à Oréo, accompagné du Capitaine Furneaux & de M. Forster. Nous lui portâmes en présent des choses utiles. Je lui laissai aussi la premiere inscription qu'il avoit déja si bien gardée, & j'y ajoutai une autre petite planche de cuivre, sur laquelle sont gravés ces mots : « Les Vaisseaux de Sa Majesté Britannique, la Ré- » solution & l'Aventure, mouillerent ici en Septembre » 1773, » & quelques médailles. Je renfermai le tout dans un sac; il me promit d'en prendre soin, & de le montrer aux premiers vaisseaux qui arriveroient. Il me donna ensuite un cochon; &, après en avoir obtenu six ou huit autres par des échanges, nous prîmes congé. Ce bon vieillard m'embrassa les larmes aux yeux. On ne nous parla pas dans cette entrevue des habits de M. Sparrman. Je jugeai qu'on ne les avoit pas retrouvés, & je n'en dis rien, de peur d'affliger le Chef sur des effets que je ne lui avois pas donné le temps de recouvrer; car il étoit de bonne heure dans la matinée.

En arrivant aux vaisseaux, nous trouvâmes une foule de pirogues remplies de cochons, de volailles & de fruits que nous amenoient les Insulaires, comme au premier jour de notre arrivée. A peine eus-je monté à bord, qu'Oréo lui-même vint me dire (à ce que nous comprîmes) que les voleurs étoient pris, & qu'il desiroit que nous allassions à terre, ou pour les punir, ou pour assister à leur châtiment: mais cela étoit impossible; car la Résolution se mettoit sous voile, & l'Aventure étoit déjà hors du havre. Le Chef marcha avec nous plus d'une demi-lieue en mer, & il me fit ensuite de tendres adieux : il s'en alla sur une pirogue


RPJCB



Benard Dir.

OMAI, amené en Angleterre par le Capne. Furneaux.

manœuvrée par un seul homme & par lui-même: toutes les autres étoient parties. J'eus regret de ne pas descendre à terre avec lui, afin de voir de quelle maniere ils punissent les coupables: je suis sûr que cette raison seule l'avoit déterminée à venir à bord.

ANN. 1773. Septembre.

DURANT notre courte relâche à l'Isle fertile de Huaheine, les deux vaisseaux acheterent trois cens cochons, outre des volailles & des fruits; & nous en aurions obtenu bien davantage, si nous y avions resté plus long-temps: car ils ne sembloient pas diminuer, & ils paroissoient aussi abondans que jamais.

AVANT de quitter cette Isle, le Capitaine Furneaux consentit à recevoir à son bord, un jeune homme nommé O-Maï, natif d'Uliétéa, où il avoit eu quelques biens, dont les Insulaires de Bolabola venoient de le déposséder. Je m'étonnai d'abord qu'il se chargeât de cet Indien, qui n'étant distingué ni par sa naissance ni par son rang, ni remarquable, par sa taille, sa figure & son teint, ne pouvoit, suivant moi, donner une idée juste des habitans de ces Isles heureuses (a): car les Naturels du premier rang sont beaucoup plus beaux & plus intelligens; ils ont communément un meilleur maintien, que les classes moyennes du peuple. Cependant, depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai été convaincu de mon erreur: car excepté son teint (qui est d'une couleur plus foncée que celle des *Earées* & des

(a) Il étoit d'une grande taille, mais très-mince, & il avoit les mains d'une petitesse remarquable.

Ann. 1773. Septembre.

Bourgeois, qui, comme dans les autres pays, menent une vie plus voluptueuse, & sont moins exposés à la chaleur du soleil); je ne sais pas si aucun autre Naturel auroit donné, par sa conduite, une satisfaction plus générale. O-Maï a certainement une très-bonne tête, de la pénétration, de la vivacité & des principes honnêtes: son maintien intéressant le rendoit agréable à la meilleure compagnie, & un noble sentiment d'orgueil lui apprenoit à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Il est dominé par des passions comme les autres jeunes gens; mais il a assez de jugement pour ne pas s'y livrer avec excès. Le vin ou les boissons fortes ne lui causent, je crois, aucune répugnance; &, s'il se trouvoit dans un repas où celui qui boiroit le plus seroit le plus accueilli, je pense qu'il tâcheroit aussi de mériter des applaudissemens: mais heureusement pour lui, il a remarqué que le bas-peuple seul boit beaucoup; &, comme il étudioit avec soin les manieres, les inclinations & la conduite des personnes de qualité qui l'honoroient de leur protection, il étoit sobre & retenu; & je n'ai pas oui dire, que, durant deux années de séjour en Angleterre, il ait été une seule fois pris de vin, ou qu'il ait jamais montré le moindre desir de passer les bornes les plus rigoureuses de la modération.

Immédiatement après son arrivée à Londres, le Comte de Sandwich, premier Lord de l'Amirauté, le présenta à Kew, au Roi, qui l'accueillit très-bien: il conçut dès-lors un sentiment profond de reconnoissance & de respect pour cet aimable Prince; & je suis sûr qu'il le conservera jusqu'à la fin de sa vie. Il a été caressé par la premiere Noblesse d'Angleterre; & on n'a pas eu la plus légere occasion d'avoir moins d'estime

Ann. 1773. Septembre.

d'eſtime pour lui. Ses principaux protecteurs ont été Mylord Sandwich, M. Banks & le Docteur Solander. Le premier a cru probablement qu'il étoit du devoir de ſa place de prendre ſoin d'un habitant de cette contrée hoſpitaliere, qui a fourni avec tant de généroſité aux beſoins des Navigateurs Anglois, & les autres ont voulu reconnoître la réception amicale qu'on leur avoit faite dans ſon pays. On obſervera que, quoique O-maï ait toujours vécu dans les amuſemens en Europe, ſon retour dans ſa patrie n'eſt jamais ſorti de ſon eſprit : il n'étoit pas impatient de partir, mais il témoignoit du contentement à meſure que le moment approchoit. Il s'eſt embarqué avec moi ſur la Réſolution (qui a entrepris un autre voyage autour du monde, & vers le Pole Auſtral), chargé de préſens, pénétré de reconnoiſſance des bontés & de l'amitié qu'on a eu pour lui, & après avoir ſubi heureuſement l'inoculation de la petite vérole (*a*).

☞ « AU MOMENT où il partit de Huaheine, il ſembloit » être un homme du peuple : il n'oſoit pas aſpirer à la » compagnie du Capitaine, & il préféroit celle de l'Armu» rier & des matelots. Mais quand il fut au Cap, où M. Cook » l'habilla à l'Européenne, & le préſenta aux perſonnes les » plus diſtinguées, il déclara qu'il n'étoit pas *Towtow*, » nom qu'on donne à la derniere claſſe des Naturels, & » il prit le titre d'*Hoà*, ou d'Officier du Roi. On a raconté » mille hiſtoires fabuleuſes ſur cet Indien; &, entr'autres, on

(*a*) Cette maladie fut fatale à Aotourou, le Taïtien que M. de Bougainville avoit amené en France, & qui reçut à peu-près la même éducation qu'O-maï.

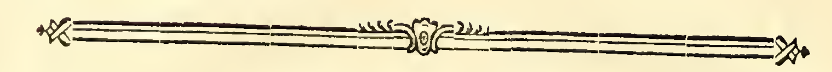
ANN 1773. Septembre.

» a dit qu'il étoit *Prêtre du Soleil;* caractere qui n'a jamais » existé dans les Isles d'où on l'a amené.

» IL A PASSÉ pour très-stupide chez les uns, & très-intel» ligent chez les autres. Sa langue, qui n'a point d'aigres » consonnes, & dont chaque mot finit par une voyelle, » avoit si peu exercé son organe, qu'il ne pouvoit point du » tout prononcer les sons Anglois les plus compliqués; & » on a fait beaucoup de remarques très-peu justes sur ce » défaut physique, ou plutôt sur ce défaut d'habitude. » A son arrivée à Londres, il a partagé les spectacles & » les plaisirs les plus brillans de cette grande métropole; » il imita aisément la politesse élégante de la Cour, & il » montra beaucoup d'esprit & d'imagination. Pour donner » une idée de son intelligence, je me contenterai de dire, » qu'il a fait des progrès étonnans dans le jeu d'échecs. » La multiplicité d'objets, qui affecterent ses sens, l'empê» choient de s'occuper de ce qui pouvoit être utile à lui» même & à ses compatriotes à son retour. Il étoit inca» pable d'embrasser, d'une vue générale, tout notre systême » de civilisation, & d'en détacher ce qui est applicable au » perfectionnement de son pays. La beauté, la symmétrie, » l'harmonie & la magnificence, enchantoient ses sens. » Accoutumé à obéir à la voix de la Nature, il se livroit sans » réserve à tous ses mouvemens. Passant ses jours dans un » cercle continuel de jouissances, il manquoit de tems pour » penser à l'avenir: &, comme il n'avoit pas le génie ni » les talens supérieurs de Tupia, son entendement a fait » peu de progrès. Ce qu'on aura peine à croire, il n'a » jamais formé le moindre desir de s'instruire de notre

» Agriculture, de nos arts & de nos manufactures; mais » personne n'a cherché à exciter & à satisfaire ce goût ou à » donner plus de moralité à son caractere. Il a prouvé, à son » départ, que toutes les scènes de débauche, dont il a été » témoin, n'ont pas corrompu les bonnes qualités de son » cœur. Il emporta avec lui toute sorte d'habits, d'orne- » mens & de bagatelles; enfin tout ce qu'inventent chaque » jour nos besoins factices. Son jugement étoit encore dans » l'enfance; &, comme un enfant, il desiroit tout ce qui » l'amusoit & produisoit sur lui des effets inattendus. C'est » pour satisfaire ses goûts enfantins, qu'on lui a donné une » orgue portative, une machine électrique, une cotte de » maille & une armure complete. Les Lecteurs penseront » peut-être qu'il a pris à bord des articles vraiment utiles » à ses compatriotes; je l'espérois moi-même, mais j'ai été » trompé. Si nous ne renvoyons pas à sa patrie un citoyen » bien formé, ou rempli de connoissances précieuses, qui » pourroient le rendre le bienfaiteur & peut-être le légis- » lateur de son pays, j'aime à penser du moins que les » vaisseaux partis pour de nouvelles découvertes, portent » aux heureux Insulaires de Taïti différens animaux domes- » tiques. La transplantation des bœufs, des vaches, des mou- » tons, &c. augmentera peut-être le bonheur de ses Habi- » tans. »





CHAPITRE XIII.

Relâche des Vaisseaux à Uliétéa. Départ. Récit de ce qui nous y est arrivé. Œdidée, un des Naturels du Pays, s'embarque avec moi sur la Résolution.

ANN. 1773. Septembre.

DÈS que le Chef fut parti, nous fîmes voile pour Uliétéa, où je projettois de rester quelques jours. Nous arrivâmes en travers du havre d'Ohamanéno, à la fin du jour, & je passai la nuit à faire de petites bordées. Cette nuit fut sombre, mais les flambeaux des pêcheurs, sur les récifs & sur les côtes
8. des Isles, nous guiderent assez. Le lendemain, au matin, nous gagnâmes l'entrée du havre; &, comme le vent souffloit directement contre le fond, un bateau partit pour aller sonder, afin de savoir où on pourroit jetter l'ancre. Quand il eut fait le signal, nous serrâmes la pointe Sud du canal, & nous mouillâmes sous voiles par dix-sept brasses d'eau. On porta ensuite en avant les ancres & les hansieres, pour nous remorquer; &, dès que *la Résolution* fut dans un emplacement convenable, *l'Aventure* s'avança de la même maniere & fut touée par la Résolution. La remorque & l'amarrage employerent toute la journée.

QUAND les Naturels du pays nous virent mouillés, nous fûmes entourés par une foule de leurs pirogues, chargées

de cochons & de fruits. Ils échangerent les fruits contre des clous & des grains de verre; mais nous refusâmes les cochons, car nous en avions déjà plus que ne pouvoient en contenir les vaisseaux. Il fallut cependant en accepter plusieurs, parce que les Naturels les plus distingués, qui en avoient amené de petits, avec du poivre, ou de la racine d'Eavoa & de jeunes bananiers, les montoient de force dans la Résolution, ou les mettoient dans les chaloupes qui étoient sur les côtés, si nous ne voulions pas les prendre à bord. C'est ainsi que ce bon peuple nous accueilloit.

ANN. 1773. Septembre.

J'AI OUBLIÉ de dire qu'on s'informa beaucoup de Tupia à Huaheine; mais ici chaque Insulaire demandoit de ses nouvelles, & vouloit savoir comment il étoit mort: en vrais philosophes, ils furent satisfaits des raisons que nous leur donnâmes. Ne disant que la vérité, le dernier des Matelots racontoit l'histoire de la même maniere que moi.

☞ « CETTE ISLE est appellée O-Raietéa par tous les » Taïtiens, & dans toutes les Isles de la société; & je ne » sais pourquoi les Cartes du Capitaine Cook la nomment » Uliétéa: par son aspect, elle ressemble beaucoup à celle » de Taïti: elle est environ trois fois plus grande que Hua- » heine; ses plaines sont beaucoup plus larges, & ses collines » plus élevées.

» UN CHEF, nommé Oruwherra, natif de l'Isle voisine » de Borabora (*a*) vint à bord sur une des pirogues dont

(*a*) M. Cook l'appelle *Bolabola*.

Ann. 1773. Septembre.

» on a déjà parlé. Il étoit très-robuste, mais il avoit les » mains très-petites: ses bras piqués représentoient des figu- » res quarrées très-singulieres, & il avoit en outre de grandes » rayures noires qui traversoient la poitrine, le ventre & le dos. » Ses reins & ses cuisses étoient noirs par-tout. Il tenoit à » la main des branches vertes, & il offrit à mon pere un » petit cochon, que plusieurs personnes de l'équipage » avoient déjà dédaigné d'accepter : après qu'il eut reçu » en retour quelques outils de fer, il descendit tout-de-suite » dans sa pirogue, & il fut ramené à terre; mais il renvoya » bientôt à son nouvel ami, une seconde pirogue chargée » de noix de cocos & de bananes, & les domestiques qui » vinrent les offrir de sa part, ne voulurent emporter au- » cun présent. Nous fûmes très-touchés de cette marque » de bonté.

» L'après-midi, un second Chef, natif de la même Isle » de Bolabora, vint à bord, & changea de nom avec mon » pere: il s'appelloit Héréa, & nous n'avons pas vu d'homme » si corpulent dans les Isles de la mer du Sud : il n'avoit » pas moins de cinquante-quatre pouces de circonférence » à la ceinture, & une de ses cuisses en avoit trente-un $\frac{3}{4}$. » Ses cheveux le rendoient d'ailleurs remarquable : ils » pendoient en longues tresses flottantes jusqu'au bas de son » dos, & ils étoient si touffus, qu'ils donnoient à sa tête » une grosseur extraordinaire. Sa corpulence, son teint, » sa peau *tatouée* comme celle d'Oruwherra, annonçoient » assez son rang; car les Grands de cette Isle vivent dans » l'indolence & dans le luxe, ainsi que ceux de Taïti. Il » faut expliquer comment ces deux Chefs, originaires de

» Bolabora, pouvoient avoir de l'autorité & des possessions » à Uliétéa. On lit, dans le premier Voyage du Capitaine » Cook, qu'O-ponée, Roi de Bolabora, avoit conquis l'Isle » d'Uliétéa & celle d'O-taha, que renferme le même ré- » cif, & Mowrua qui gît environ quinze lieues à l'Ouest. » Les guerriers, qui servirent sous lui, reçurent de très-vastes » possessions pour leur récompense, & un grand nombre » de ses sujets s'établirent sur les Isles conquises. Oo-ooroo, » Roi d'Uliétéa, fut cependant conservé sur le Trône; » mais on borna son pouvoir au district d'Opoa. Poonée » avoit placé à Taha un Viceroi, nommé Boba, qui étoit » son proche parent. La plupart des Naturels des Isles con- » quises, s'étoient retirés à Huaheine & à Taïti, aimant » mieux un exil volontaire que se soumettre au Conqué- » rant : ils espéroient délivrer un jour leur pays de l'op- » pression. Il paroît que ce motif engagea Tupia & O-maï, » tous deux originaires d'Uliétéa, à s'embarquer sur des » vaisseaux Anglois : ils ont toujours témoigné l'un & l'autre » le desir de se procurer une grande quantité d'armes à » feu. Tupia auroit peut-être exécuté son plan; mais » O-maï n'avoit pas assez de pénétration, pour acquérir » une idée complete de nos guerres, & l'adapter ensuite » à la position de ses compatriotes. Cependant le projet » de soustraire son pays au joug du peuple de Bolabora, » remplissoit tellement son esprit, qu'il a dit souvent en » Angleterre, que si le Capitaine Cook ne l'aidoit pas dans » son entreprise, il empêcheroit ses compatriotes de lui » fournir des rafraîchissemens : il médita cette vengeance » jusqu'au moment de son départ : on lui persuada alors » d'adopter des principes plus pacifiques. Nous avons peine

ANN. 1773. Septembre.

Ann. 1773. Septembre.

» à concevoir quel motif porta O-poonée & ses sujets à » devenir conquérans; car si on les en croit, leur Isle est » aussi fertile & aussi heureuse, que celles dont ils se sont » emparés : l'ambition seule a pu les animer ; mais cette » ambition s'accorde mal avec leur simplicité & leur ca» ractere généreux. Il est douloureux de penser que les so» ciétés humaines les plus heureuses, entraînent encore de » grandes imperfections. »

9. LE LENDEMAIN, au matin, nous fîmes une visite en forme à Oréo, Chef de cette partie de l'Isle; nous portions avec nous des présens convenables. On ne nous assujettit à aucune cérémonie au débarquement; on nous mena tout-de-suite près de lui. Il étoit assis dans sa maison au bord de l'eau : il nous y reçut, ainsi que ses amis, avec une extrême cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de me revoir : il me demanda la permission de changer de nom, & j'y consentis. Je pense que c'est la plus grande marque d'amitié qu'ils puissent donner à un étranger. Il me parla de Tupia & de tous ces Messieurs, (il se souvint de leurs noms) qui étoient avec moi lors du premier voyage. Après lui avoir offert, ainsi qu'à ses amis, les dons qui lui étoient destinés, nous retournâmes à bord avec un cochon & des fruits : l'après-midi, il m'envoya un autre cochon encore plus gros, sans rien demander par forme de reconnoissance. Les échanges pour des fruits, &c. se faisoient sur-tout le long du vaisseau. Je tâchai d'en acheter à terre; mais je ne réussis pas trop, parce que la plupart venoient des cantons éloignés sur des pirogues, & on les portoit directement au vaisseau.

☞ « ORÉO

Ann. 1773. Septembre.

☞ « Oréo étoit d'une taille moyenne, mais très-gras : » il avoit une phyſionomie pleine d'expreſſion & d'eſprit, » & une barbe clair-ſemée, d'un brun-rougeâtre. Banniſſant la » cérémonie & l'affectation ; il badinoit & rioit avec nous de » très-bon cœur. Sa femme étoit âgée, mais ſon fils & ſa » fille ne paroiſſoient avoir que douze ou quatorze ans : la » fille étoit très-blanche ; ſes traits, & en particulier ſes » yeux, aſſez pareils à ceux des Chinois, & ſon nez très-» bien fait, ne reſſembloient pas beaucoup à ceux du reſte » de la Nation : elle étoit petite, mais toutes les formes de » ſon corps, & en particulier ſes mains, avoient de l'élé-» gance & de la grace : nous reprochions à ſes jambes » & à ſes pieds d'être un peu larges, & ſes cheveux » courts ne lui ſieoient pas trop bien. Rien de ſi engageant » que ſes manieres ; &, quand elle ſollicitoit quelque choſe, » il n'étoit pas poſſible de rien refuſer à ſa voix douce & » agréable. Au-lieu de reſter dans la maiſon, nous nous » promenâmes au milieu des bocages, tirant quelques oi-» ſeaux, & cueillant des plantes. Le bas-peuple nous témoigna » plus de familiarité & de confiance qu'à Huaheine ; mais » il ne nous importunoit point par ſes demandes, comme » à Taïti. L'après-midi, nous tuâmes, dans une autre excur-» ſion, des martins-pêcheurs ; &, au moment où je venois de » tirer le dernier, nous rencontrâmes Oréo & ſa famille, » qui ſe promenoient ſur la plaine avec le Capitaine Cook : » le Chef ne remarqua pas l'oiſeau que je tenois à ma » main, mais ſa fille déplora la mort de ſon Eatua, & s'en-» fuit loin de moi, lorſque je voulus la toucher. Sa mere » & la plupart des femmes, qui l'accompagnoient, paroiſ-» ſoient auſſi affligées de cet accident, & montant ſur ſon

ANN. 1773. Septembre.

» bateau, le Chef nous supplia, d'un air fort sérieux, de ne pas » tuer les martins-pêcheurs & les hérons de son Isle : mais » il nous donna en même-tems la permission de tirer tous » les autres oiseaux. Nous avons essayé ensuite de décou- » vrir la nature de leur vénération pour ces deux espèces » particulieres ; toutes nos recherches ont été infructueuses. »

10. LE 10, après déjeûné, nous fîmes, le Capitaine Furneaux & moi, une visite au Chef : & il ordonna de jouer pour nous une Comédie ou *heava* dramatique. Trois tambours composoient la musique : il y avoit sept Acteurs & une femme, fille du Chef. La seule partie amusante de la pièce fut un vol commis par un larron & son complice, d'une maniere très-adroite, qui montroit assez le génie du peuple pour ce vice. Le vol se découvre, avant que le voleur ait le tems d'enlever ce qu'il a pris ; il y a ensuite un combat avec des Gardes, qui, quoique quatre contre deux, sont chassés de dessus le théâtre, tandis que le voleur & son complice emportent le butin en triomphe. Je fis une grande attention à toute cette partie du Drame, & je m'attendois qu'il finiroit d'une maniere très-différente ; car on m'avoit dit auparavant qu'on devoit jouer *teto* (c'est-à-dire le voleur), & j'avois compris que le vol seroit puni de mort ou d'une bonne *tiparrahying*, (ou bastonnade) châtiment, à ce que j'ai appris, qu'ils infligent à ceux qui en sont coupables. Quoi qu'il en soit, les étrangers ne partagent certainement pas les avantages de cette loi ; car on les vole avec impunité dans toutes les occasions. Après la pièce, nous allâmes dîner à bord, & durant la fraîcheur du soir, nous fîmes une nouvelle promenade à terre, & nous apprîmes

d'un des Insulaires, que neuf petites Isles, dont deux sont inhabitées, gissent à l'Ouest, à peu de distance de-là. Ann. 1773. Septembre.

☞ « Je me rendis sur une des Isles voisines pour » l'examiner, & je trouvai plusieurs nouvelles plantes » dans les vallées. Le sol au sommet étoit une espèce de » pierre de marne : on voyoit, sur les flancs, des cailloux » dispersés çà & là, & quelques petits morceaux de pierre » de lave caverneuse ou spongieuse, d'une couleur blan- » châtre, qui sembloit receler des restes de fer : peut-être » que les montagnes renferment une grande quantité de » ce métal, répandu dans toutes les parties du monde. La » lave indique qu'il y a eu jadis des volcans : je l'avois pensé » auparavant, parce que toutes les Isles adjacentes, que » j'avois vu, offroient des traces évidentes de l'action d'un » feu souterrain.

» En arrivant à bord les vaisseaux étoient environnés » d'un grand nombre de pirogues, montées par plusieurs » personnages de distinction des deux sexes, qui échan- » geoient contre de petits clous, des quantités considéra- » bles d'étoffe d'écorce de mûrier. Les femmes prisoient » beaucoup nos grains de verre, dont elles faisoient des » ornemens, mais elles ne vouloient pas les recevoir en » échange de leurs fruits, & il falloit donner des clous. Les » Taïtiens mettoient beaucoup plus de valeur à ces baga- » telles, qui n'ont point de prix intrinséque : ne peut-on » pas en conclure que l'abondance amenant le luxe, ils » estiment davantage les colifichets, parce qu'ils sont plus » riches ?

ANN. 1773.
Septembre.

» LA CHALEUR de la journée nous empêcha de retourner à terre, avant le coucher du soleil. Après avoir débarqué à l'aiguade, je rencontrai un petit *tupapow*, ou hangard, qui contenoit un cadavre posé sur des treteaux; un bocage épais de différens arbres touffus l'environnoit de tous côtés. Comme je n'avois jamais trouvé de morts exposés aussi négligemment, je fus surpris de voir le terrain jonché de crânes & d'ossemens autour de cet hangard; & je ne vis pas alors un seul Insulaire qui pût me donner le moindre éclaircissement sur ce sujet. Pendant quelque tems, j'errai seul à l'aventure: tous les habitans s'étoient rendus à l'habitation du Chef, où les tambours annonçoient un autre heiva : ils aiment si passionnément ces spectacles, qu'ils arrivent en foule des cantons les plus éloignés, pour avoir le plaisir d'y assister. La tranquillité de la soirée & la beauté du lieu, rendirent ma promenade délicieuse, & les Naturels étant absens, je me crus dans un pays enchanté. En retournant vers la chaloupe, un homme très-intelligent m'entretint encore des Isles situées dans les environs. Mais ce qu'il dit, ainsi que plusieurs autres, de leur situation & de leur distance, étoit contradictoire & vague; &, quoiqu'aucun Indien ne nous ait assuré qu'il les avoit parcouru, on peut en conclure cependant que les habitans des Isles de la Société, ont jadis étendu leur navigation au-delà de ses limites actuelles. Le célébre Tupia, qui s'embarqua sur l'*Endéavour*, en donnoit une liste bien plus considérable : il avoit tracé sur une carte leur grandeur & leur position respectives, & le Lieutenant Pickersgill a eu la bonté de m'en communiquer une

» copie. Le Naturel dont j'ai parlé, citoit les Isles, 1.° de » *Mopeehàh*, 2.° de *Whennua oura*, 3.° de *Adaèha*, 4.° » de *Towteèpa*, 5.° de *Wouwòw*, 6.° d'*Ooboròo*, 7.° de » *Tubooài*, 8.° d'*Awhàow*, & 9.° de *Rorotòa*, & on trouve » tous ces noms sur la Carte de Tupia, excepté Ooböroo & » Tubooài; mais si elle avoit été exacte, nos vaisseaux au- » roient dû en rencontrer quelques-unes dans la route qu'ils » firent: il est probable que le plaisir de paroître plus éclairé » qu'il ne l'étoit, le porta à faire cette Carte imaginaire » de la mer du Sud, & peut-être à inventer la plupart des » noms des Isles qu'elle renferme, & qui montent à plus de » cinquante. »

ANN. 1773. Septembre.

LE 11, dès le grand matin, Oréo & son fils, jeune homme d'environ douze ans, vinrent me voir. Le dernier m'amena un cochon & des fruits : je lui donnai une hache, je l'habillai d'une chemise, &c. ce qui lui inspira beaucoup d'orgueil. Ils passerent quelques heures à bord, & retournerent ensuite à terre; je débarquai aussi bientôt moi-même, mais dans un autre canton. Le Chef l'apprenant, se rendit auprès de ma chaloupe, il y mit un cochon & une grande quantité de fruits, sans rien dire à personne ; &, accompagné de plusieurs de ses amis, il vint dîner à bord avec nous. Après dîné, Oo-ooroo, le principal Chef de l'Isle, me fit une visite, & il nous fut présenté par Oréo. Il apporta un gros cochon en présent, je reconnus son présent par un autre aussi considérable que le sien. Oréo s'occupa lui-même à acheter des cochons pour moi; (car alors nous avions de la place) & il fit des marchés dont j'eus lieu d'être content. Enfin ils prirent tous congé en me faisant promettre que 11.

ANN. 1773.
12 Septemb.

j'irois les voir le lendemain matin : je tins ma parole, & je menai plusieurs Officiers, Volontaires, &c. Oréo fit représenter un *heava*, dans lequel jouoient deux jeunes femmes très-jolies. Cette pièce, un peu différente de celle que j'avois vu auparavant, n'étoit pas si amusante: Oréo, & deux de ses amis, nous accompagnerent ensuite à bord.

☞ « LE SPECTACLE se donna sur un terrain d'environ » vingt-cinq verges de long & de dix de large, renfermé » entre deux édifices paralleles l'un à l'autre. L'un étoit un » bâtiment spacieux, capable de contenir une grande mul- » titude de spectateurs, & l'autre une simple hutte étroite, » soutenue sur une rangée de poteaux, ouverte du côté » où l'on jouoit la pièce, mais parfaitement fermée d'ail- » leurs avec des nattes & des roseaux. L'un des coins étoit » natté de toutes parts : c'est-là que s'habilloient les Acteurs. » Toute la scène étoit revêtue de trois larges nattes, du » travail le plus fini, & rayées en noir sur les bords. Dans » la partie ouverte de la petite hutte, nous vîmes trois tam- » bours de diverses grandeurs; c'est-à-dire, trois troncs de » bois, creusés & couverts d'une peau de goulu : quatre ou » cinq hommes, qui en jouoient sans cesse avec les doigts » seulement, déployoient une dextérité étonnante. Le plus » grand de ces tambours, élevé d'environ trois pieds, en » avoit un de diamètre. Nous étions assis depuis quelque » tems sous l'amphitéâtre, parmi les plus belles femmes de » l'Isle, quand les Actrices parurent; l'une étoit Poyadua, » fille du Chef Oréo; & une seconde, grande & bien faite, » qui avoit des traits agréables & un beau teint (*a*). Leur

(*a*) Pour une Habitante des Isles de la Société.

ANN. 1773. Septembre.

» habit, très-différent de celui qu'elles mettoient ordinai-
» rement, consistoit en une pièce d'étoffe brune de la fabrique
» du pays, ou une pièce de drap bleu Européen, serré
» avec soin autour de la gorge ; une espèce de vertugadin
» de quatre bandes d'étoffe, alternativement rouges & blan-
» ches, portoit sur leurs hanches, & de-là pendoit jusqu'aux
» pieds ; une toile blanche, qui formoit un ample jupon,
» & qui, traînant par terre de tous côtés, sembloit devoir
» les embarrasser dans leurs mouvemens: le col, les épaules,
» & les bras étoient découverts ; mais la tête étoit ornée
» d'une espèce de turban, élevé d'environ huit pouces, fait
» de plusieurs tresses de cheveux, qu'ils appellent Tàmow,
» & placées les unes sur les autres en cercles, qui s'élargis-
» sent vers le sommet : ils avoient laissé au milieu un creux
» profond rempli d'une quantité prodigieuse de fleurs très-
» odorantes de *gardenia*, ou de jasmin du Cap ; mais tout
» le devant du turban, étoit embelli de trois ou quatre rangs
» de petites fleurs blanches, qui formoient de petites étoiles,
» & qui produisoient sur leurs cheveux, très-noirs, le même
» effet que des perles. Elles se mirent à danser au son des
» tambours ; & , suivant toute apparence, sous la direction
» d'un vieillard, qui dansoit avec elles, & prononçoit plu-
» sieurs mots, que, d'après le son de sa voix, nous prîmes
» pour une chanson. Leurs attitudes & leurs gestes, très-
» variés, alloient quelquefois jusqu'à l'obscénité ; mais ils
» n'offroient point cette grossiere indécence, que les chastes
» yeux des Angloises contemplent à l'Opéra. Le mouvement
» de leurs bras est très gracieux, & l'action continuelle de
» leurs doigts, a quelque chose d'extrêmement élégant :
» mais ce qui blessa nos idées de grace & d'harmonie, c'est

ANN. 1773. Septembre.

» l'odieuſe coutume de tordre la bouche : elles la tordent » d'une ſi étrange maniere, qu'il nous fut impoſſible de les » imiter : elles la retirent d'abord de travers, & enſuite elles » jettent tout-à-coup en avant leurs lévres, avec des ondu- » lations, qui reſſemblent à des convulſions ſubites.

» APRÈS avoir danſé environ dix minutes, elles ſe reti- » rerent dans la partie de la maiſon où elles s'étoient habil- » lées; & cinq hommes revêtus de nattes, prirent leur place » & jouerent une eſpèce de drame, compoſé d'une danſe » peu honnête, & d'un dialogue qui avoit de la cadence: » quelquefois ils ſe mettoient à crier, en prononçant tous » enſemble les mêmes mots. Ce dialogue ſembloit lié à » leurs actions. L'un d'eux s'agenouilla, & un ſecond le battit » & lui arracha la barbe ; & il répéta la même cérémonie » ſur deux autres ; mais enfin le cinquieme le ſaiſit & le » frappa d'un bâton. Enſuite ils ſe retirerent tous, & les tam- » bours donnerent le ſignal du ſecond acte de la danſe, » que les deux femmes exécuterent preſque de la même » maniere que le premier.

» LES HOMMES reparurent de nouveau ; les femmes les » remplacerent & finirent le quatrieme acte. Elles s'aſſirent » pour ſe repoſer : elles paroiſſoient très-laſſes, car elles » ſuoient beaucoup. L'une d'elles ayant de l'embonpoint & » de la vivacité dans le teint, ſes joues étoient couvertes » d'un rouge charmant. La ſeconde fille d'Oréo excita » l'admiration par ſon jeu, quoiqu'elle ſe fût fatiguée la » veille à jouer le matin & le ſoir.

» L'APRÈS-MIDI ;

» L'APRÈS-MIDI, Oo-ooroo, Roi de l'Isle d'Uliétéa, » vint, avec Oréo & plusieurs femmes, faire une visite au » Capitaine Cook. L'une des danseuses du matin, Teina, » ou Taina-mai, dont nous avions tant admiré le teint, » étoit de ce nombre : nous la jugeâmes alors plus belle » qu'avec l'habit incommode qu'elle portoit pendant la pièce: » ses cheveux, qui, par bonheur, n'étoient pas coupés, » formoient les plus jolies boucles que produise l'imagina- » tion d'un Peintre, & un ruban de toile blanche placé sans » art, les coupoit sur le devant. Ses yeux étoient pleins de » feu & d'expression, & un agréable sourire embellissoit » encore son visage. M. Hodges prit occasion de faire son » portrait; mais elle étoit si vive & si remuante qu'il eut » peine d'en venir à bout. Voilà peut-être pourquoi il réussit » moins bien qu'à l'ordinaire; car la figure 36, est infini- » ment au-dessous de la délicatesse de l'original, malgré » l'excellente gravure de M. Sherwin : quoiqu'elle ne res- » semble pas parfaitement à Teinamai, elle montre du » moins la forme & les traits des habitans de ces Isles, & » représente assez bien un jeune Taïtien d'environ dix ans. » Au coucher du soleil, nos nobles hôtes retournerent à » terre, enchantés de notre réception ; quelques femmes » du peuple resterent cependant sur nos ponts, & elles ne » furent pas moins complaisantes pour les matelots que les » Taïtiennes dont on a parlé.

ANN. 1773. Septembre.

» CE QUI EST remarquable, ces prostituées ne manquoient » pas de vanité ; elles ne se donnoient jamais d'autre nom » que celui de *Tedua* (Lady), titre de leurs femmes nobles, » & qui s'applique sur-tout par excellence aux Princesses

Ann. 1773. Septembre. » de ces Isles. Si la sœur du Roi venoit à passer, tandis que » nous étions assis dans une maison à Taïti, les Naturels » qui nous entouroient, étoient avertis de découvrir leurs » épaules, par des hommes qui, l'épiant de loin, disoient » simplement *Téduä harremai* (la Lady vient ici), ou bien » *Arée*; ce qui, en pareille occasion, dénote toujours quel- » qu'un de la Famille Royale. Nos matelots, qui n'enten- » doient pas la langue, croyoient que leurs dulcinées s'ap- » pelloient toutes du même nom, ce qui occasionna de plai- » santes méprises. »

11. Le lendemain se passa à-peu-près de la même maniere. ☞ « Nous fîmes quelques courses le long des côtes; & » nous trouvâmes, vers la partie septentrionale, des cri- » ques très-profondes; & au fond, des marais remplis d'une » grande quantité de canards & de bécassines, plus sau- » vages que nous ne l'attendions : nous apprîmes bientôt » que les Insulaires, qui aiment beaucoup à les manger,

14. » ont coutume de les poursuivre. » Le 14, dès le grand matin, j'envoyai M. Pickersgill, avec la chaloupe de la *Résolution* & le canot de l'*Aventure*, à Otaha, afin d'acheter des bananes & des plantains, que je voulois embarquer; car nous ne pouvions tirer d'Uliétéa que ce qu'il en falloit pour notre consommation journaliere. ☞ « Le » Docteur Sparrman & mon pere, qui ne vouloient pas » manquer cette occasion d'examiner une autre Isle, furent » aussi de cette expédition. » Oréo, & quelques-uns de ses amis, me firent une visite, à très-bonne heure dans la matinée. J'avertis le Chef que, voulant dîner avec lui, je desirois qu'il fît apprêter deux cochons à la maniere de

ſon pays : il donna des ordres en conſéquence ; &, à une heure, les Officiers & les Volontaires des deux vaiſſeaux, M. Forſter le fils & moi, nous prîmes du poivre, du ſel, des couteaux & quelques bouteilles de vin. En arrivant à la maiſon du Chef, nous apperçûmes la nappe miſe, c'eſt-à-dire, le plancher couvert de feuilles vertes. Nous nous aſsîmes tout autour. ☞ « Un homme du peuple apporta bientôt, ſur » ſes épaules, un cochon fumant ; il le jetta ſur les feuilles & enſuite on apporta l'autre : ils étoient tous les deux ſi chauds, qu'on pouvoit à peine les toucher. La table étoit garnie d'ailleurs de fruits à pain chauds, de plantains, & d'une grande quantité de noix de cocos, deſtinés à ſervir de verre. Chacun étant prêt, on ſe mit à manger ſans cérémonie ; & il faut avouer, en faveur de leur cuiſine, que jamais on n'a rien mangé de plus propre, ni de mieux apprêté. Quoiqu'on ſervît les cochons entiers, & que l'un peſât cinquante à ſoixante livres, & l'autre le double, toutes les parties étoient également bien cuites, & avoient meilleur goût que s'ils avoient été apprêtés dans la plus célèbre cuiſine d'Europe. Le Chef & ſon fils, & quelques-uns de ſes amis, mangerent avec nous, & on envoyoit des morceaux à d'autres aſſis parderriere ; car nous avions une foule autour de nous, & l'on peut dire que nous dînâmes en public.

ANN. 1773. Septembre.

☞ « TOUTES LES FEMMES & le bas-peuple nous deman- » doient des morceaux d'un ton très-ſuppliant. Les hommes » mangeoient de bon appetit ce qu'on leur donnoit ; mais » les femmes enveloppoient ſoigneuſement leurs tranches, » & elles ne les mettoient à leur bouche, que quand elles » étoient ſeules. Leur empreſſement à répéter les mêmes

ANN. 1773. Septembre.

» demandes, & les regards envieux que jettoient les Chefs; » si les Indiennes obtenoient quelque chose, nous convain- » quirent que ces alimens sont destinés aux riches. Le Chef ne manqua pas de boire son verre de Madere à son tour. Il fit de même toutes les autres fois qu'il dîna avec nous, & il n'en fut jamais malade. Les matelots de la chaloupe prirent le reste de notre dîné; &, aidés des Naturels qui nous environnoient, ils mangerent tout. Quand nous nous levâmes, le bas-peuple se précipita afin de recueillir les petits morceaux qui étoient tombés; &, pour cela, il fouilla toutes les feuilles avec le plus grand soin: d'où je suis porté à croire, que, quoiqu'il y ait beaucoup de cochons dans ces Isles, ils en mangent fort peu. Quelques-uns de nos Messieurs, qui virent tuer & apprêter ces cochons, observerent que le Chef partageoit les entrailles, le lard en dix ou douze parties égales, qu'il donnoit ensuite à certaines personnes. Plusieurs Insulaires se rendoient chaque jour sur notre bord, & ils aidoient nos bouchers pour avoir les entrailles de nos cochons; c'est peut-être tout ce que le peuple tire de ces animaux. On doit cependant avouer, qu'ils prennent un soin extrême de toute espèce de provisions, & qu'ils ne perdent rien de ce qui peut être mangé, sur-tout, en chair & en poisson.

☞ « COMME Oréo n'avoit témoigné aucune répugnance » pour le vin, je remarquerai qu'ils connoissent une boisson » enivrante, fort estimée des vieils Chefs, qui se piquent » d'en boire une grande quantité. On dira plus bas de quelle » maniere on la fait.

» *PORÉA*, le Taïtien qui s'étoit embarqué avec nous,

» ne fut pas auſſi réſervé ici, qu'il l'avoit été à Huaheine : » il amena une de ſes nouvelles connoiſſances dans la cham- » bre du Capitaine, & ils s'aſſirent à l'inſtant pour fabriquer » leur boiſſon. Il en but environ une pinte : il fut mort- » ivre en moins d'un quart-d'heure, & il reſta immobile, » étendu ſur le plancher ; ſon viſage étoit en feu, & les yeux » ſembloient lui ſortir de la tête. Un ſommeil de quelques » heures lui rendit la raiſon ; &, dès qu'il l'eut recouvré, il » parut accablé de honte. La plante de poivre paſſe pour » un ſigne de paix chez tous les Habitans de ces Iſles, peut- » être parce que s'enivrer enſemble ſuppoſe de la bon- » hommie. Il paroît cependant que l'ivrognerie y eſt punie » comme tous les autres excès, par une maladie. Les vieil- » lards, qui y ſont ſujets, ſont maigres ; ils ont les yeux » rouges, la peau écaillée, & des taches rouges ſur toutes » les parties du corps ; ils avouent que c'eſt l'effet des » boiſſons fortes ; &, ſuivant toute apparence, la plante de » poivre, qu'ils appellent Ava, engendre la lépre.

» DÈS que nous eûmes dîné, la foule, qui nous avoit » demandé quelques morceaux, ſollicita les matelots & les » domeſtiques qui prirent alors nos places ; mais les matelots » ne furent généreux que pour le beau ſexe ; &, ſe livrant à » toute l'indécence de leur caractere, pour chaque morceau » de cochon, ils firent mettre les femmes parfaitement » nues. »

L'APRÈS-MIDI, on repréſenta encore une pièce. On avoit joué de ces comédies preſque tous les jours depuis notre arrivée, pour notre amuſement ou pour le leur, ou peut-être pour l'un & l'autre.

Ann. 1773. Septembre.

☞ « On nous admit derriere la scène, & nous vîmes
» les Actrices s'habiller : elles obtinrent de nous des grains
» de verre, & nous imaginâmes de les placer nous-mêmes:
» nous les arrangions avec coquetterie & avec grace, &
» elles furent enchantées de nos soins. Nous observâmes,
» parmi les spectateurs, les plus jolies femmes du pays ;
» l'une d'elles étoit remarquable par le teint le plus blanc
» que j'aie apperçu sur ces Isles. La couleur de son visage res-
» sembloit à celle d'une cire blanche un peu ternie ; mais elle
» paroissoit en parfaite santé, & ses beaux yeux & ses beaux
» cheveux noirs, formoient un si charmant contraste, qu'elle
» excita notre admiration ; elle reçut d'abord un grand nom-
» bre de présens, hommage qu'on rendoit à sa beauté ; ce
» qui ne fit qu'accroître davantage l'amour de nos colifi-
» chets, & elle ne cessa pas de nous importuner, tant qu'elle
» crut qu'il nous restoit une seule babiole. Un de nos
» Messieurs tenant à sa main un petit cadenat, elle le
» lui demanda tout-de-suite. Après l'avoir refusé pen-
» dant quelque tems, il consentit à le lui donner, & le mit
» à son oreille, en l'assurant que c'étoit-là sa véritable place.
» Elle en fut joyeuse pendant quelques minutes ; mais le
» trouvant trop pesant, elle le pria de l'ouvrir & de l'ôter.
» Il jetta la clef au loin, en lui faisant comprendre, que
» lui ayant accordé ce qu'elle desiroit, si elle en étoit embar-
» rassée, elle devoit supporter cette peine comme un châ-
» timent de son importunité. Elle devint inconsolable ; &,
» pleurant amèrement, elle s'adressa à nous tous en parti-
» culier, & elle nous conjura d'ouvrir le cadenat : quand
» nous l'aurions voulu nous ne le pouvions pas. Elle recourut
» alors au Chef, qui, ainsi que sa femme, son fils & sa

» fille, joignirent leurs prieres aux siennes. Enfin on trouva » une petite clef pour ouvrir ; ce qui termina les lamenta- » tions de la pauvre Indienne, & rétablit la paix & la tran- » quillité parmi tous ses amis. Cette malice, de notre part, » produisit un bon effet, car elle guérit les femmes de l'Isle » de la vile habitude de mendier. »

QUELQUES CIRCONSTANCES survenues le lendemain matin, prouvent clairement la timidité de ce peuple. Nous fûmes surpris qu'aucun Insulaire ne vînt à bord. Deux hommes de l'Aventure, ayant manqué à mes ordres, & passé toute la nuit à terre, je conjecturai d'abord que les Naturels du pays les avoient dépouillés, & qu'ils craignoient de s'approcher de nous, de peur que je ne vengeasse cette insulte. Afin d'éclaircir cette affaire, nous nous rendîmes, le Capitaine Furneaux & moi, à la maison d'Oréo, où il n'y avoit personne; il s'étoit enfui avec toute sa famille, & tout le voisinage étoit, en quelque sorte, désert. Les deux hommes de l'Aventure reparurent enfin, & nous apprirent que les Indiens les avoient traités civilement; mais qu'ils ne pouvoient pas rendre raison de leur fuite précipitée. Le petit nombre de ceux qui osoient s'avancer vers nous, nous dirent cependant que nos fusils en avoient tué plusieurs & blessé d'autres; ils nous indiquoient les endroits du corps par où étoient entrées les balles, &c. Ce récit me donna de l'inquiétude sur nos gens qui étoient allés à Otaha; je craignois qu'il ne fût arrivé quelque trouble dans cette Isle. Pour m'en assurer, je résolus de voir le Chef lui-même. Je montai la chaloupe avec un des Naturels, & je marchai le long de la côte au Nord, vers l'endroit où on nous dit

Ann. 1773. Septembre.

qu'il s'étoit retiré. Nous l'apperçûmes bientôt sur une pirogue, & il débarqua, avant que je pusse l'aborder. Nous mîmes à terre immédiatement après lui; mais il avoit déjà quitté les bords de la mer pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays. Nous fûmes cependant reçus par une troupe immense d'Insulaires, qui me prierent de le suivre. Un Indien s'offrit même à me porter sur son dos. Comme toute cette histoire me sembloit cependant plus mystérieuse que jamais, & que j'étois absolument sans armes, je ne voulus pas m'écarter de la chaloupe : j'y remontai de nouveau, & je continuai d'aller à la piste du Chef. J'arrivai bientôt à un endroit, où notre guide nous dit qu'il étoit : la chaloupe échoua à quelque distance de la côte; & une femme âgée, d'un air respectable, & qui étoit l'épouse du Chef, vint à notre rencontre : elle se jetta dans mes bras, & pleura tellement, qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole. Je donnai le bras à cette femme, & je descendis à terre, contre l'avis de mon jeune Taïtien, qui sembloit plus effrayé que nous, & qui probablement croyoit tout ce que les habitans du pays avoient raconté. ☞ « Il s'approcha en » hâte d'un des domestiques du Capitaine, lui rendit la » poire à poudre qu'il avoit portée jusqu'alors, & dit qu'il » alloit revenir. Nous l'attendîmes assez long-tems envain, » & enfin nous fûmes obligés de retourner à bord sans lui. » Nous ne l'avons pas revu durant notre séjour dans l'Isle. » Les Naturels nous donnerent peu d'éclaircissemens sur » sa fuite, & M. Cook craignant qu'ils ne s'alarmassent de » nouveau, s'il faisoit des recherches sur cela, il eut soin de » n'en pas parler. » Je trouvai le Chef assis à l'ombre d'une maison, devant laquelle il y avoit une vaste cour, environnée d'une

d'une foule d'Insulaires. Dès que je l'abordai, il jetta ses bras autour de mon col, & fondit en larmes : toutes les femmes & quelques hommes pleurerent aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales. L'étonnement seul m'empêcha de verser des pleurs de mon côté. Il se passa un peu de tems, avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche : enfin, après bien des questions, tout ce que j'appris, c'est que l'absence de nos bateaux les alarmoit : ils pensoient que les Anglois, qui les montoient, avoient déserté des vaisseaux, & que j'emploierois des moyens violens, pour les reprendre. Quand je leur protestai que les chaloupes reviendroient, ils parurent joyeux & satisfaits, & ils convinrent tous, sans exception, que personne n'avoit été blessé, ni de leurs compatriotes, ni des nôtres : nous reconnûmes ensuite la vérité de ce dernier aveu. Je ne sais pas si ces alarmes eurent le moindre fondement ; &, malgré mes recherches, je n'ai pas découvert comment cette consternation universelle prit naissance : après un séjour d'environ une heure, je retournai à bord : trois des Naturels m'accompagnerent : en voguant le long de la côte, ils annonçoient, à tous ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontroient, que la paix étoit faite.

ANN. 1773. Septembre.

AINSI se rétablit la tranquillité ; &, le lendemain au matin, les Indiens se rendirent aux vaisseaux, comme à l'ordinaire. Après le déjeûné, le Capitaine Furneaux & moi, nous fîmes une visite au Chef. Nous le trouvâmes calme, & même gai dans sa maison, & il vint dîner à notre bord avec quelques-uns de ses amis. J'appris seulement alors que Poréo, mon jeune Taïtien, m'avoit quitté. J'ai déjà dit plus haut, 16.

ANN. 1773. Septembre.

qu'il étoit avec nous, quand je courois après Oréo, & qu'il me conseilla de ne pas aller à terre. Il eut une telle frayeur, qu'il resta dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'il apprît que tout étoit concilié. Il descendit enfin à terre, & il rencontra bientôt une jeune femme pour laquelle il avoit contracté de l'amitié, & il s'en alla avec elle.

L'APRÈS-MIDI, nos bateaux revinrent d'Otaha chargés de plantains, fruits dont nous manquions le plus. Nos Messieurs firent le tour de l'Isle conduits par un des Earées, nommé Boba, & les Naturels les reçurent d'une maniere hospitaliere, les logerent & leur donnerent des alimens : mais, la seconde nuit, leur repos fut troublé par des Insulaires qui les voloient : ils recoururent au droit de représailles, & de cette maniere ils recouvrerent la plus grande partie de ce qu'ils avoient perdu.

☞ « ILS DÉBARQUERENT dans une belle baie, sur le » côté oriental appellé O-hamene : le pays & ses habitans » ressemblent parfaitement aux autres Isles de cet archipel : » en général, les productions végétales & animales, y sont » les mêmes : quelques-unes seulement y sont plus ou moins » abondantes. Ainsi, par exemple, l'arbre appellé pommier » par les Matelots, (*spondias*) est très-commun à Taïti, » extrêmement rare à Uliétéa & Huaheine, & rare à Taha ; » les volailles, qu'on voit à peine à Taïti, sont communes » aux Isles de la Société ; & les rats, qui infestent Taïti par » myriades, ne sont pas si nombreux à O-Tahà, ils le sont » encore moins à Uliétéa, & on en trouve très-peu à » Huaheine.

ANN. 1773. Septembre.

» EN ALLANT chez le Chef nommé O-tàh, ils rencon-
» trerent des foules de peuple, qui s'y rendoient pour
» assister à un heiva : ils apperçurent aussi de loin une
» femme revêtue d'un habit singulier (*a*) & toute noire.
» On leur dit qu'elle accomplissoit les rites funéraires, ou
» qu'elle pleuroit un mort. Ils trouverent l'Arée, qui étoit
» un vieillard assis sur une selle de bois, & il en offrit la
» moitié à mon pere. La danse fut bientôt commencée par
» trois jeunes filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans,
» & la plus jeune n'en avoit que cinq. Trois tambours
» composoient, comme à l'ordinaire, la musique, & dans
» les intervalles de la danse trois hommes jouerent une
» espèce de Drame ; pantomime qui représentoit des
» Voyageurs endormis, & des Voleurs enlevant adroite-
» ment leurs effets.

» PENDANT la pièce la foule ouvrit un passage à plu-
» sieurs Insulaires, qui s'avancerent deux à deux vers la
» maison, mais qui s'arrêterent à l'entrée. Ils étoient bien
» habillés ; ils avoient des ceintures rouges autour de leurs
» reins : des bandes de cheveux tressés entouroient leur
» tête, & toute la partie supérieure de leur corps étoit nue
» & ointe d'huile. Les uns étoient des hommes faits, & les
» autres des enfans. O-tàh les appelloit *Oda-widdée (b)*
» & nos Messieurs les prirent pour des pleureurs quand ils

(*a*) On en parlera dans la suite, & on peut en voir la description dans le premier Voyage de Cook.

(*b*) Œdidée & O-Maï les appelloient *Hea-biddhée*, & ils disoient que ce mot signifie parens.

ANN. 1773. Septembre.

» parurent. Le terrain, à l'entrée, fut couvert d'une étoffe, » qu'on ôta bientôt, & qu'on donna au Tambour. L'un de » ces Tambours se querella avec un autre Naturel, ils » s'arracherent les cheveux, & se donnerent de très-gros » coups; pour que le spectacle ne s'interrompît pas, on » substitua un autre tambour, & les deux combattans » furent chassés de la maison. Vers la fin de la danse, les » spectateurs ouvrirent un passage, & les O-da-widdée parurent encore une fois, mais ils resterent debout, sans faire » de cérémonies particulieres.

» UN GRAND NOMBRE de pirogues étoient rangées le » long de la côte, devant la maison du Chef; & dans l'une, » couverte d'un toît, il y avoit un corps mort, dont on » célébroit les funérailles. Nos Messieurs furent obligés de » placer leurs bateaux un peu plus loin, & ils coucherent » sur leur bord; la nuit fut orageuse, & il plut beaucoup.

» LE LENDEMAIN, ils doublerent la pointe septentrionale » de l'Isle, toujours accompagnés d'O-tah, & ils virent sur » leur route, en dedans du récif, de longues Isles basses, » couvertes de palmiers & d'autres arbres : ils acheterent » d'excellentes bananes, & ils dînerent un peu au-delà au » Sud, près de la maison du grand Chef de l'Isle, qui se » nommoit Boba, & qui la gouvernoit en qualité de Vice- » Roi d'O-poonée, Roi de Bolabola, qui n'étoit pas alors » dans l'Isle. Après dîné, on leur vola un sac qui con- » tenoit des clous, quelques miroirs, & des grains de verre. » Les Officiers, assemblés, résolurent d'user de représailles, afin de forcer les Indiens à la restitution; ils com-

Ann. 1773. Septembre.

» mencerent à prendre un cochon, des nacres de perle & » des étoffes, mais il fallut pour cela menacer les Insulaires » des armes à feu. Ils se diviserent ensuite, une troupe » garda les bateaux, une autre les choses saisies; & plu- » sieurs, avec le Lieutenant à leur tête, s'avancerent dans » le pays, pour faire des saisies plus considérables. Le vieil » Chef O-tah, les suivit tout effrayé. Les Taïtiens s'enfuyoient » devant eux, emmenant leurs cochons au milieu des » montagnes. L'Officier tira trois coups de fusil pour les » épouvanter, & alors un Chef, qui avoit une jambe & un » pied monstrueusement enflés par l'éléphantiasis, vint offrir » ses cochons & plusieurs balles d'étoffe. M. Pickersgill se » rendit ensuite à la maison de Boba, où il enleva deux » boucliers & un tambour. O-tah les quitta le soir, mais il » revint bientôt avec le sac volé, & la moitié des clous, » des grains de verre, &c. qu'il renfermoit. Le lendemain, » dès le grand matin, on annonça aux Indiens qu'on leur » rendroit tout ce qui avoit été saisi, s'ils rapportoient le » reste des grains de verre & des clous. Ils rencontrerent » bientôt sur leur chemin, le Chef Otah, & l'autre attaqué » de l'éléphantiasis, qui marchoit cependant très-bien, & » qui montra la plupart des outils de fer, &c. qui avoient » été cachés parmi des buissons: on remit alors les étoffes, » les cochons & les boucliers dont on s'étoit emparé. » M. Pickersgill récompensa le Maître de la hutte où il » avoit passé la nuit, & il reconnut aussi, par des présens, » la fidélité & l'amitié du vieux Chef. Les marchandises » qu'il recouvra, le mirent en état d'acheter des bananes, » dans le district d'Hérurua, & ensuite au fond d'une baie » appellée A-poto-poto, où ils virent qu'il y avoit une des

Ann. 1773. Septembre.

» maisons les plus vastes de toutes les Isles de la Société. » Elle étoit remplie d'Habitans & même de différentes fa- » milles ; elle sembloit plutôt un bâtiment public, élevé » pour servir d'asyle aux Voyageurs, comme les Caravan- » serains de l'Orient, qu'une habitation particuliere. »

7. Ayant pris beaucoup de rafraîchissemens à bord, je me décidai à remettre en mer le lendemain, & j'en informai le Chef, qui me promit de me voir encore, avant mon départ. A quatre heures, nous commençâmes à démarrer ; &, dès qu'il fit jour, Oréo, son fils, & quelques-uns de ses amis vinrent à bord, avec plusieurs pirogues chargées de fruits & de cochons. Les Indiens nous disoient : *Tiyo boa atoi. Je suis votre ami, prenez mon cochon & donnez-moi une hache.* Mais nos ponts étoient déjà si remplis que nous pouvions à peine nous remuer : nous avions à bord des deux vaisseaux entre trois & quatre cens cochons. On nous en fournit plus de quatre cens à cette Isle. Les uns pesoient cent livres & davantage ; mais les autres pesoient, en général, de quarante à soixante livres. Il n'est pas aisé de dire combien nous en aurions acheté, si nous avions eu de la place pour tous ceux qu'on nous offrit.

☞ « La fille d'Oréo, qui, jusqu'alors n'avoit jamais » osé nous faire visite, vint à bord, pour demander la cou- » verture verte de la chaloupe du Capitaine, qu'elle desi- » roit avec beaucoup d'ardeur. Elle reçut quantité de pré- » sens ; mais M. Cook ne put pas lui accorder ce qu'elle » souhaitoit. »

Le Chef & ses Amis ne nous quitterent que quand nous

fûmes ſous voile ; & , avant de m'embraſſer, il me demanda, avec inſtance, ſi je ne reviendrois pas, & ſi je penſois à retourner, dans quel tems j'exécuterois mon projet: queſtion que me faiſoient journellement pluſieurs des Inſulaires. Ann. 1773. Septembre.

☞ « Nos Amis donnerent, en nous quittant, des marques » très-ſinceres d'affection, & les larmes qu'ils verſerent, » reprochoient à pluſieurs d'entre nous leur inſenſibilité. » En général, notre éducation tend à étouffer les émotions » du cœur : comme ſouvent on nous apprend à en rougir, » l'habitude vient à bout de les dompter. Au contraire, » le ſimple Habitant de ces Iſles ſe livre à tous ſes ſentimens, » & il met ſa gloire à chérir les autres hommes. »

——— Molliſſima corda
Humano generi dare ſe natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit hæc noſtra pars optima ſenſus.
Juvenal.

Le départ de mon jeune O-Taïtien, ne me laſſa pas de regrets ; car un grand nombre d'Inſulaires d'Uliétéa, s'offrirent d'eux-mêmes à me ſuivre. Je jugeai à propos d'en prendre un à bord, âgé de dix-ſept ou de dix-huit ans ; il s'appelloit Œdidée, il étoit natif de Bolabola, & proche parent d'Opoony, Chef de cette Iſle.

☞ « Œdidée s'étoit adreſſé à moi pour venir en Angle- » terre; ſon teint & ſes vêtemens me le firent juger d'une » bonne famille; je ne le crus pas d'abord capable de renoncer » à la vie douce, que menent ſur ces Iſles les perſonnes de » ſon rang, & ſouriant à ſa propoſition, je lui peignis les

Ann. 1773. Septembre.

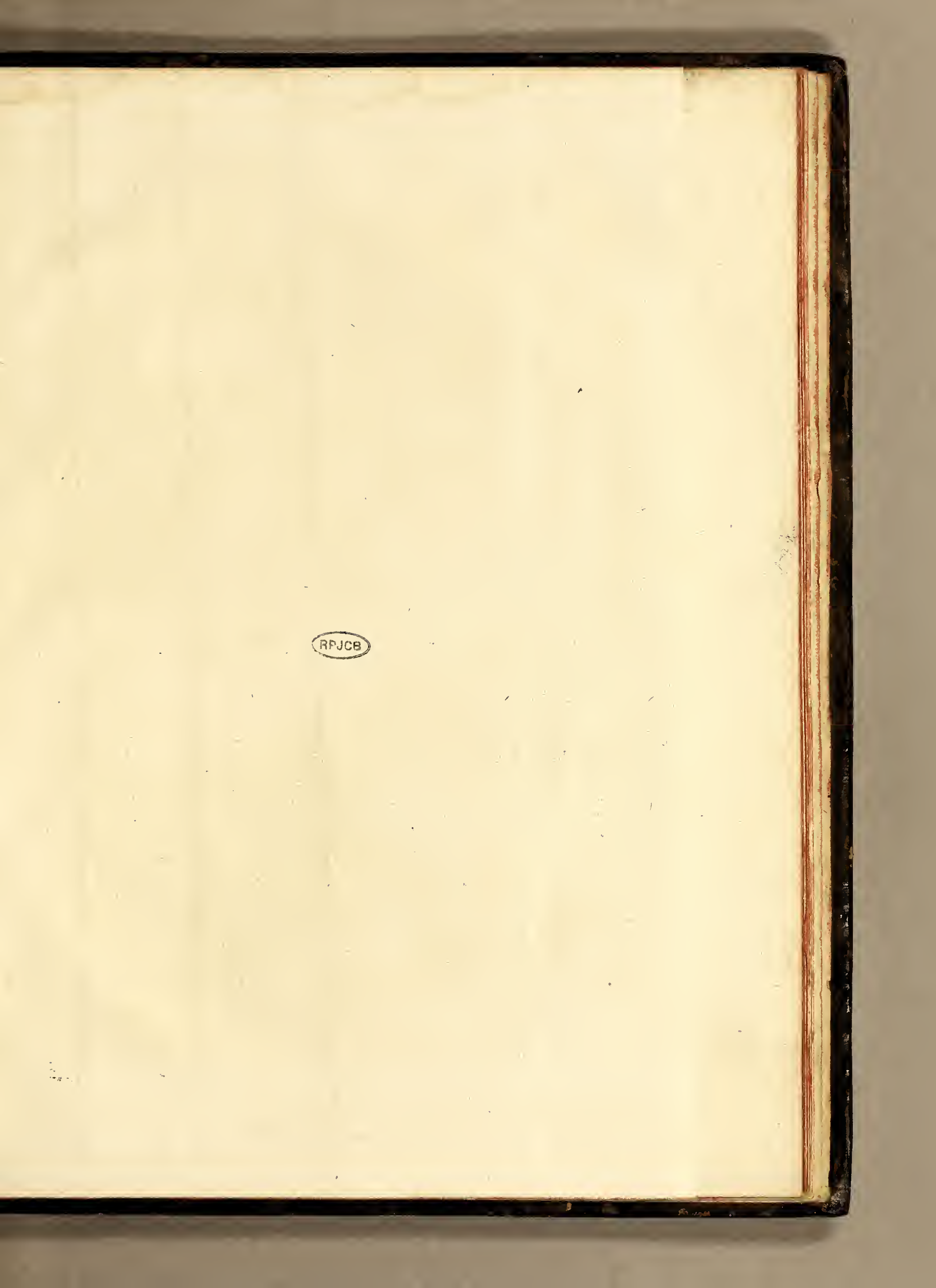
» fatigues & les peines auxquelles il s'exposoit en quittant » son pays: j'eus soin de lui parler de la rigueur du climat, de » la mauvaise qualité des alimens; mais rien ne put chan- » ger sa résolution, & ses Amis se joignirent à lui pour me » prier de l'emmener.

» Au moment où il s'embarqua, ses Amis vinrent lui » faire leurs derniers adieux, & ils lui donnerent des étoffes; » & pour ses provisions de mer du fruit à pain fermenté, » (du Mahei) qu'ils aiment passionnément, & qui est une » substance extrêmement nourrissante. ».

Dès que nous fûmes hors du havre, & que nous eûmes fait de la voile, nous apperçûmes une pirogue conduite par deux hommes qui nous suivoient. Je mis à la cape: ils se rangerent aux côtés de la Résolution, & ils m'apporterent, de la part d'Oréo, des fruits grillés & des racines. Je ne les renvoyai pas sans les charger de présens; je cinglai ensuite à l'Ouest de conserve avec l'Aventure.



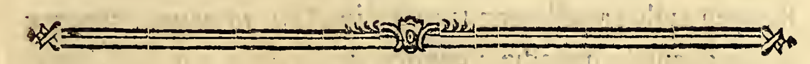
CHAPITRE XIV.


RPJCB



Benard Direx.

L'ISLE D'OTAHITI *restant au S. E à la distance d'une Lieue.*



CHAPITRE XIV.

Vaisseau Espagnol qui relâche à O-Taïti. État présent des Isles. Observations sur les Maladies & les Coutumes des Habitans; quelques erreurs concernant les femmes corrigées.

JE VAIS FAIRE une description plus particuliere de ces Isles: quoique j'aie raconté, avec assez de détail, ce qui nous y est arrivé jour par jour, j'ai cependant omis des particularités encore plus intéressantes.

ANN. 1773. Septembre.

ON NOUS INFORMA, à notre arrivée à Taïti, qu'un vaisseau de la grandeur de la *Résolution*, avoit passé trois semaines dans le havre de Owhaiurua, près de l'extrémité S. E. de l'Isle; qu'il étoit parti environ trois mois avant notre relâche, & que quatre Naturels du pays nommés Debedebéa, Paoodou, Tanadooee & Opahiah, s'étoient embarqués sur ce bâtiment. Nous conjecturâmes alors que c'étoit un vaisseau François; mais on nous a assuré depuis au Cap de Bonne-Espérance, qu'il étoit Espagnol, & qu'on l'avoit expédié des côtes d'Amérique. Les Taïtiens se plaignent que l'équipage leur a communiqué une maladie, qui, à ce qu'ils disent, affecte la tête, le gosier & l'estomac, & qui enfin les tue. Ils semblent la redouter beaucoup, & ils nous demandoient sans cesse si nous l'avions. Ils distinguoient ce bâtiment par le nom de *Pahai no Peppe*, (pirogue de

Ann. 1773. Septembre.

Peppe) & ils appelloient la maladie *Apa no peppe*, comme ils appellent la maladie vénérienne *Apa-no pretane*, (maladie Angloise) quoiqu'ils conviennent universellement que la frégate de M. de Bougainville l'a portée dans leur Isle. J'ai déjà remarqué qu'ils pensoient que M. de Bougainville étoit venu de *pretane*, ainsi que tous les autres vaisseaux qui ont touché à O-Taïti.

Sans cette protestation des Naturels, comme il n'y a pas eu dans l'équipage du Capitaine Wallis un seul vénérien, ni pendant sa relâche à Taïti, ni après son départ, j'en conclurois que, long-temps avant l'arrivée des Européens, ces Insulaires avoient cette maladie ou quelque autre qui lui ressemble beaucoup; car je les ai entendu parler d'Indiens, morts avant cette époque, d'une maladie que nous avons jugé être la vénérienne. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas moins répandue aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit en 1769, quand je visitai ces Isles pour la premiere fois. Ils prétendent qu'ils ont des remèdes pour la guérir, & on a lieu de le croire: car la plupart des gens de mon équipage, prirent de grandes libertés avec les femmes, & cependant très-peu furent infectés, ou ils le furent d'une maniere si légere, qu'ils s'en débarrasserent aisément. Les Naturels nous assuroient que lorsqu'elle dégénere en V..... elle est incurable. Nos Matelots prétendirent en avoir vu qui étoient parvenus au degré le plus mauvais. Mais le Chirurgien, qui faisoit des recherches là-dessus, n'a jamais rien pu découvrir sur ce point. Ces Indiens, avant l'arrivée des Européens, étoient sujets à des maladies scrophuleuses, & un Matelot a pu aisément prendre une maladie pour une autre.

L'ISLE D'O-TAÏTI, qui, en 1767 & 1768, abondoit en cochons & en volailles, en avoit alors si peu, que j'eus toutes les peines du monde d'engager les propriétaires à nous en vendre quelques-uns. Le petit nombre de ce qui restoit, sembloit appartenir aux Rois; car, pendant notre mouillage à la baie d'O-Aïti-Piha, dans le Royaume de Tiarrabou, ou dans la Péninsule la plus petite, on nous dit que chaque cochon ou chaque volaille que nous vîmes, étoit à Wahéatua, & O-too étoit le Maître de tous ceux que nous apperçûmes dans le Royaume d'Opouréonu, ou de la plus grande Péninsule. Nous ne nous procurâmes que vingt-quatre cochons pendant les dix-sept jours de relâche à cette Isle: la moitié nous vint des Rois eux-mêmes; & je crois qu'il fallut obtenir leur ordre ou leur permission pour qu'on nous vendît les autres. On nous y fournit abondamment d'ailleurs de tous les fruits que produit l'Isle, excepté du fruit à pain, qui n'étoit pas de saison, non-plus que sur les Isles de ce grouppe; nous y prîmes plus de noix de cocos & de plantain que d'autres fruits; les derniers, avec quelques ignames & différentes racines, nous tinrent lieu de pain. Nous fîmes aussi une grande provision de pommes, & d'un fruit semblable à une poire, qu'ils appellent *Aheeia*. Ce fruit est commun dans toutes les Isles; mais nous n'avons acheté des pommes qu'à Taïti, & nous les avons trouvées très-salutaires aux scorbutiques. De diverses semences ou graines que les Européens ont porté dans ces Isles, aucune n'a réussi que celle de la citrouille, &c. Les Naturels du pays ne l'aiment point, & il ne faut pas s'en étonner.

ANN. 1773. Septembre.

ANN. 1773
Septembre.

☞ « LA CHAIR du porc n'a rien de cette ſaveur fade,
» qui fait qu'on s'en dégoûte ſi-tôt en Europe : nous com-
» parions la graiſſe à la moëlle, & le maigre a preſque le
» goût du veau. Les végétaux, que mangent les cochons à
» O-Taïti, ſemblent être la cauſe principale de cette dif-
» férence, & ils peuvent avoir influé, même ſur l'inſtinct
» naturel de ces animaux. Ils ſont de cette petite race qu'on
» appelle communément Chinoiſe, & ils n'ont pas ces oreilles
» pendantes, caractere de l'eſclavage, ſuivant le célèbre
» M. de Buffon. Ils ſont auſſi beaucoup plus propres que
» les cochons d'Europe, & ils ne paroiſſent pas ſuivre le
» ſingulier uſage de ſe vautrer dans la boue. Il eſt sûr que
» ces animaux ſont partie des richeſſes réelles des Taïtiens,
» & nous en vîmes un grand nombre à Oaitipiha, quoique
» les Naturels euſſent grand ſoin de nous les cacher. Cepen-
» dant l'extirpation entiere de cette race, ne leur cauſeroit
» pas une grande perte, d'autant plus que maintenant ils
» appartiennent preſque tous aux Chefs. Ils ne tuent des
» cochons que très-rarement, & peut-être que dans cer-
» taines occaſions ſolemnelles : mais alors les Chefs man-
» gent du porc avec toute la gloutonnerie & la voracité
» qu'on reproche Anglois, dans les régals de tortue.
» Le peuple en mange à peine quelques morceaux,
» quoiqu'il ait toute la peine de les nourrir & de les en-
» graiſſer. »

ON PEUT attribuer à deux cauſes la rareté des cochons à Taïti ; d'abord à la quantité qu'on en a conſommé, & à celle qu'ont emmenés les vaiſſeaux qui y relâchent depuis quelques années ; & enſuite aux guerres fréquentes que ſe

font les deux Royaumes. Nous en connoissons deux depuis 1767 : la paix regne maintenant entre les deux Péninsules ; mais les Indiens ne semblent pas avoir beaucoup d'amitié les uns pour les autres. Il m'a été impossible de découvrir l'origine de la derniere guerre, ni lequel des deux partis remporta la victoire. Un grand nombre d'hommes des deux contrées furent tués dans le combat, qui termina la dispute. Toutaha & plusieurs Chefs, qu'on m'a cité par leur nom, périrent du côté d'Opouréonu. Toutaha est enterré dans le *Morai* de sa famille à Oparrée, & O-too, le Prince régnant, homme dont nous n'eûmes pas d'abord une grande opinion, prend soin aujourd'hui de sa mere & de plusieurs femmes de sa maison. Je connois peu Wahéatua, Prince de Tiarrabou : âgé à peine de vingt ans, il a toute la gravité d'un homme de cinquante. Ses sujets ne se découvrent pas devant lui ; & bien différens de ceux d'O-too, ils ne lui donnent aucune marque extérieure de soumission ni d'obéissance : ils lui montrent cependant autant de respect, & il marche avec un peu plus de faste. Il étoit suivi par des hommes d'environ trente ans, ou par des vieillards qui sembloient être ses Conseillers.

ANN. 1773. Septembre.

VOILA dans que l'état j'ai trouvé Taïti. Les autres Isles, c'est-à-dire, celle d'Huaheine, d'Uliétéa & d'O-taha, étoient plus florissantes que lors de mon premier Voyage. Elles ont joui, depuis cette époque, du bonheur de la paix. Il n'y a pas sur la terre d'habitans plus heureux : la Nature leur fournit, dans la plus grande profusion, tout ce qui est nécessaire à la vie, & plusieurs des choses de luxe. Mon jeune Indien me dit que les cochons, les volailles & les fruits,

ANN. 1773. Septembre.

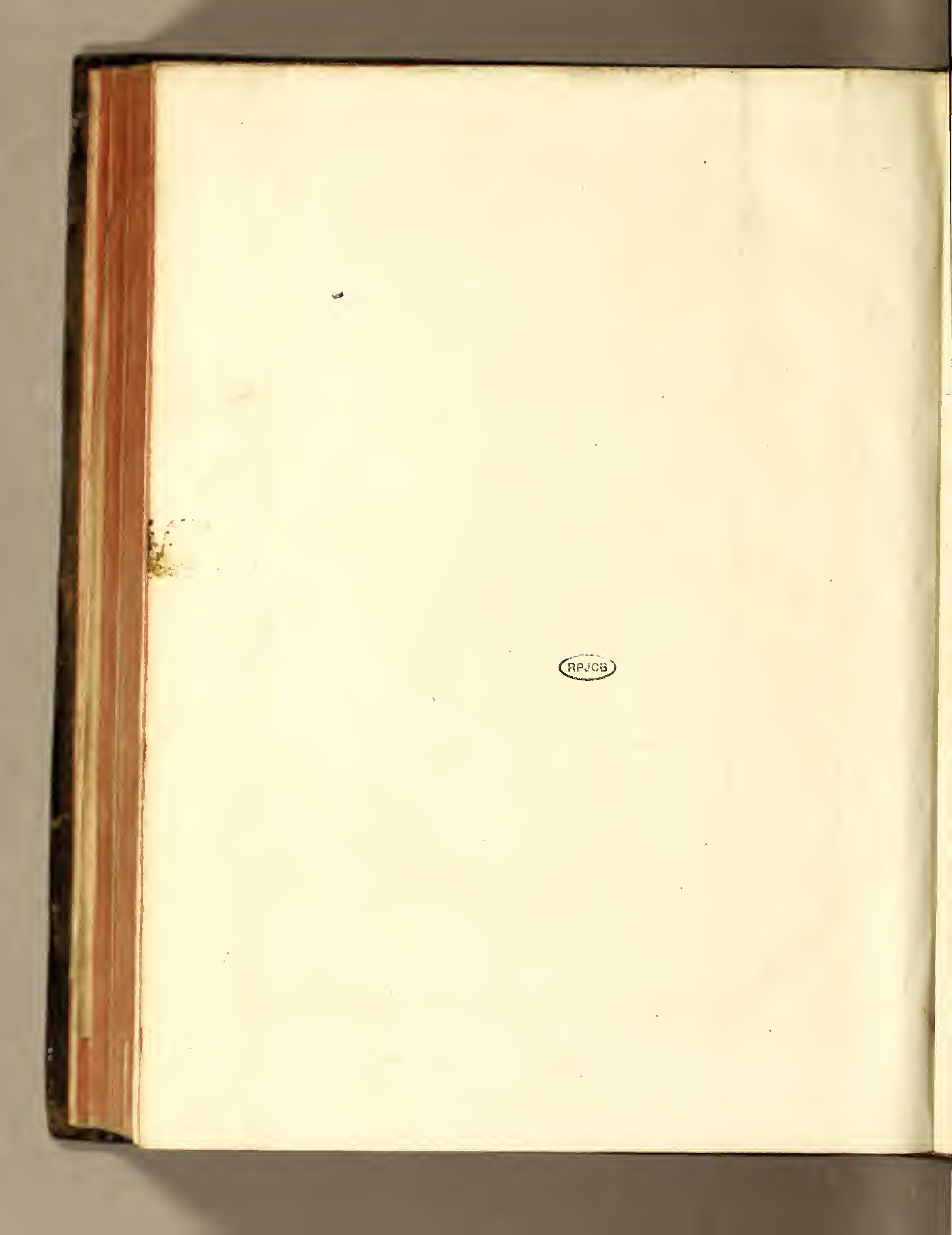
ſont auſſi abondans à Bolabola, ce dont ne vouloit pas convenir Tupia. Pour éclaircir cette contradiction apparente, j'obſerverai que l'un étoit prévenu contre, & l'autre en faveur de cette Iſle.

COMME la Relation de mon premier Voyage traite fort en détail des productions des Iſles, des mœurs & des coutumes des Naturels du pays, je ne dois m'arrêter ſur cette matiere que pour raconter de nouveaux faits, ou corriger les erreurs que nous pouvons avoir commiſes.

J'AVOIS quelques raiſons de croire que, dans leurs cérémonies religieuſes, ils font des ſacrifices humains: j'allai un jour, avec le Capitaine Furneaux, à un Morai à Matavai: nous étions accompagnés, comme dans toutes les autres occaſions, d'un homme de mon équipage, qui ſavoit aſſez bien leur langue, & de pluſieurs Naturels du pays: j'y trouvai un *Tupapow*, ſur lequel étoit un cadavre & des viandes; de ſorte que tout promettoit du ſuccès à mes recherches. Je propoſai diverſes queſtions relatives aux différens objets que j'avois ſous mes yeux: ſi les plantains étoient deſtinés à l'*Eatua*; s'ils ſacrifioient à l'*Eatua* des cochons, des chiens, des volailles, &c.? & l'un des Indiens, qui annonçoit de l'intelligence & du bon ſens, me répondit qu'oui. Je lui demandai enſuite s'ils ſacrifioient des hommes à l'*Eatua*? Il me répondit: *Taata eno*; c'eſt-à-dire, qu'ils immoloient les méchans hommes, *Tiparrahi*, en les battant juſqu'à la mort. Je lui demandai en outre s'ils mettoient auſſi à mort les hommes bons? il répondit; non: ſeulement *Taata eno*; s'ils immoloient des Earées? il me dit qu'ils avoient des cochons



UN TOUPAPOW, *avec un Cadavre dessus avec le principal personnage du deuil en habit de Cérémonie.*


RPJCB

à donner à l'*Eatua* ; & il répéta de nouveau, Taata eno ; s'ils immoloient à l'*Eatua*, les *Towtows*, (les domestiques ou les esclaves), qui n'ont ni cochons, ni chiens, ni volailles, mais qui sont des hommes bons ? Il me répondit ; non : mais seulement les hommes méchans. Ses réponses, à beaucoup d'autres questions que je lui fis, sembloient toutes tendre à ce point, que des hommes, pour certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux Dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose, ce me semble, qu'en certaines occasions ils jugent les sacrifices humains nécessaires; qu'ils prennent sur-tout pour victimes les hommes, qui, dévoués à la mort par les loix du pays, sont pauvres & de la classe inférieure du peuple.

ANN. 1773. Septembre.

L'INSULAIRE, à qui je proposai mes demandes, prit beaucoup de peine afin de m'expliquer les détails de cette coutume ; mais nous ne savions pas assez la langue, pour le comprendre parfaitement. Omai m'a appris depuis, qu'ils sacrifient des hommes à l'Etre suprême. Suivant lui, les victimes dépendent du caprice du Grand-Prêtre, qui, dans les assemblées solemnelles, se retire seul au fond de la Maison-de-Dieu, & y passe quelque tems. En sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu & conversé avec lui (ce Pontife jouit seul de ce privilége), qu'il demande un sacrifice humain, & qu'il desire une telle personne présente, contre laquelle le Prêtre a vraisemblablement de la haine. On tue sur-le-champ cet infortuné, & il périt ainsi victime du ressentiment du Grand-Prêtre, qui, sans doute, au besoin, a assez d'adresse pour persuader que le mort étoit un méchant. Si j'en excepte les cérémonies funéraires, j'ai recueilli de la

Ann. 1773. Septembre.

bouche des autres tout ce que je sais de leur Religion; &, comme les Européens qui se croient les plus habiles dans leur langue, ne l'entendent qu'imparfaitement, on n'est encore assuré de rien sur cette matiere.

La liqueur qu'ils font avec la plante appellée *Ava ava*, s'exprime de la racine & non des feuilles, comme le dit la Relation de mon premier Voyage. La maniere de la préparer, est aussi simple qu'elle est dégoûtante pour un Européen. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres, & ensuite elles les crachent dans un même plat de bois ou dans un autre vase: quand ils en ont mâché une quantité suffisante, ils y mettent plus ou moins d'eau, suivant que la racine est plus ou moins forte; dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse, qui tient lieu de pressoir: la liqueur est ensuite potable: elle se fait toujours au moment où on veut la boire. Elle a un goût de poivre; mais elle est un peu insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, je ne l'ai vu qu'une fois produire cet effet: les Naturels en prennent communément avec modération & peu à-la-fois. Ils mâchent souvent cette racine, comme les Européens mâchent du tabac, & ils avalent leur salive: plusieurs mangerent devant nous des morceaux de cette racine.

Les Habitans d'Uliétéa cultivent une grande quantité de cette plante, & ceux de Taïti une très-petite. Je pense qu'elle croît dans presque toutes les Isles de cette mer; & les Indiens en font le même usage; car le Maire dit que les Insulaires de Horn, tirent d'une plante une liqueur, de la maniere qu'on vient d'exposer.

Ceux

Ann. 1773.
Septembre.

Ceux qui ont représenté les femmes de Taïti & des Isles de la Société, comme prêtes à accorder les dernieres faveurs à tous ceux qui veulent les payer, ont été très-injustes envers elles. C'est une erreur : il est aussi difficile dans ce pays que dans aucun autre d'avoir des privautés avec les femmes mariées & avec celles qui ne le sont pas, si on en excepte toutefois les filles du peuple; & même, parmi ces dernieres, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est très-vrai qu'il y a des prostituées, ainsi que par-tout ailleurs: le nombre en est peut-être encore plus grand; & telles étoient les femmes qui venoient à bord de nos vaisseaux, ou dans le camp que nous avions sur la côte. En les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes & les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, & qu'il n'y a entr'elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer qu'une prostituée ne leur paroît pas commettre des crimes assez noirs, pour perdre l'estime & la société de ses compatriotes. Enfin un Etranger, qui arrive en Angleterre, pourroit, avec autant de justice, accuser d'incontinence toutes nos femmes, s'il les jugeoit d'après celles qu'il voit à bord des vaisseaux dans un de nos ports, ou dans les Bagnios de Covent Garden ou de Drury Lano. Je conviens qu'elles sont toutes fort versées dans l'art de la coquetterie, & qu'elles se permettent toutes sortes de libertés dans leurs propos : il n'est donc pas étonnant qu'on les ait accusées de libertinage.

A ce que dit de la Géographie de ces Isles, la Relation de mon premier Voyage, j'ajouterai seulement, que nous avons trouvé la latitude de la baie Oaiti-piha, à Taïti,

ANN. 1773. Septembre.

de 17ᵈ 46′ 28″ Sud, & la longitude de 0ᵈ 21′ 25″ ½ Eſt de la pointe Vénus, ou 149ᵈ 13′ 24″ Oueſt du Méridien de Greenwich. La différence de la latitude & de la longitude entre la pointe Vénus & Oaiti-piha, eſt plus grande reſpectivement de 2 milles & 4 ¼ de milles que je ne le ſuppoſois, quand je fis le tour de l'Iſle en 1769. Il eſt donc très-probable que l'iſle eſt plus étendue que je ne le jugeai alors. Les Aſtronomes établirent leurs Obſervatoires & firent leurs obſervations ſur la pointe Vénus, qui, à ce qu'ils reconnurent, gît par 17ᵈ 29′ 13″ Sud. Elle ne differe que de deux ſecondes de celle que M. Green & moi avions trouvé; & l'on n'a pas encore remarqué que la longitude de 149ᵈ 34′ 49″ ½ Oueſt, manque d'exactitude.

LA MONTRE de M. Kendall gagnoit, ſur le tems moyen, 8″ 863 par jour, c'eſt 0″ 142 moins qu'au détroit de la Reine Charlotte, par conſéquent ſon erreur en longitude étoit très-petite.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

